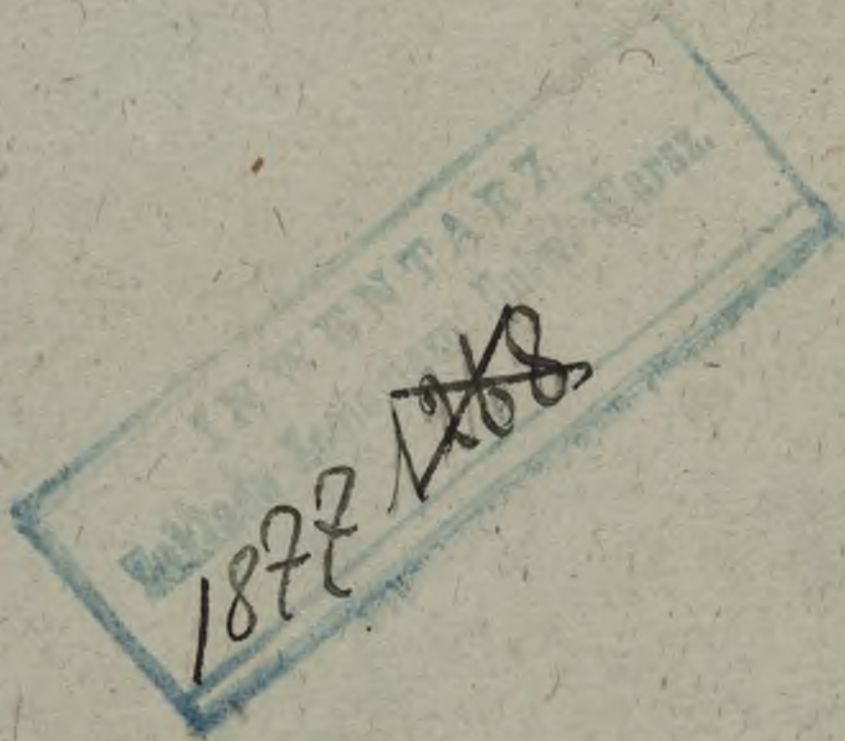


4893

4.3.



K. 4918

DICTIONNAIRE

VÉTÉRINAIRE,

ET

DES ANIMAUX DOMESTIQUES.

Зоол. Кабинетъ И. В. У.

№ 4.89.3..



PAŃSTWOWE
MUZEUM ZOOLOGICZNE
BIBLIOTEKA
Nr. K4918

DICIONNAIRE

VÉTÉRINAIRE

ET

DES ANIMAUX DOMESTIQUES

PAR
M. J. C. DE LAMARCA

16

DICTIONNAIRE VÉTÉRINAIRE,

ET DES ANIMAUX DOMESTIQUES.


Contenant leurs mœurs, leurs caractères, leurs descriptions anatomiques, la manière de les nourrir, de les élever & de les gouverner, les alimens qui leur sont propres, les maladies auxquelles ils sont sujets, & leurs propriétés, tant pour la médecine & la nourriture de l'homme, que pour tous les différens usages de la société civile; auquel on a joint un Fauna gallicus.

Par M. BUC'HOZ, Médecin Botaniste & de Quartier Surnuméraire de Monsieur, ancien Médecin de Monseigneur le Comte d'Artois, & de feu S. M. le Roi de Pologne, Docteur agrégé du Collège Royal & de la Faculté de Médecine de Nanci, Associé des Académies de Mayence, de Châlons, d'Angers, de Dijon, de Beziers, de Caen, de Bordeaux & de Metz, Correspondant de celles de Rouen & de Toulouse, Membre de la Société d'Agriculture de Rouen.

NOUVELLE ÉDITION,

Ornée de 60 planches, gravées en taille-douce.

TOME SECOND.

Gab. Zoolog.  *Król. Warsz. Univer.*
A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, vis-à-vis de
S. Jacques-la-Boucherie.

M. D C C. L X X V.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



DICTIONNAIRE VÉTÉRINAIRE, ET DES ANIMAUX DOMESTIQUES.

C.

CONTRE MARQUÉ. C'est un terme de manège ; quand les Chevaux ne sont plus en âge de marquer, c'est-à-dire, lorsqu'ils ont 8 ans passés. Les maquignons sont dans l'usage de contre marquer ceux qui conservent la dent courte & blanche jusques dans la vieillesse. Il y a plusieurs methodes pour contre marquer, c'est-à-dire, pour ajuster la dent du cheval de maniere qu'elle paroisse noire & creuse ; la plus usitée est le burin ; on s'en sert pour creuser la dent ; on noircit ensuite le creux avec de l'encre double, ou bien avec un grain de seigle qu'on y insere & qu'on brule par le moyen d'un fer rouge, il est cependant facile de distinguer ce creux artificiel d'avec celui qui est naturel ; car la dent est alors ordinairement rayée à côté du creux, parce que le Cheval remue souvent pendant l'operation, ce qui fait glisser le burin sur la dent ; d'ailleurs le noir imprimé à la dent, est plus noir que le naturel.

Tome II.

A

CONTRE-ONGLE, c'est un terme de chasse ; on dit communément, prendre le pied de la bête à contre-ongle, lorsqu'on voit le talon où est la pince.

CONTUSION, c'est une action violente d'un corps extérieur sur celui d'un animal : elle y produit une rupture interne, plus ou moins considérable, sans néanmoins occasionner aucune perte de substance ; les echimoses ou extravasations & corruptions du sang sont pour l'ordinaire les suites des contusions ; il se forme aussi des tumeurs dans les parties aponevrotiques, & dans celles qui sont tendineuses ou ligamenteuses, lorsqu'elles ont été contuses. Les tumeurs des ligaments peuvent produire des enkiloses ; quand la contusion est accompagnée d'inflammation, il faut avoir recours à la saignée & aux cataplasmes émolliens ; & quand elle se trouve sur quelques articulations, les douches domestiques sont souvent le remède le plus efficace.

COQ, c'est un oiseau domestique, qui au milieu de son ferrail de poules, se fait remarquer par la beauté de sa taille, par sa démarche fière & majestueuse, par ses longs éperons aux pattes ; par sa crête charnue, dentelée, d'un rouge brillant ; par ses pendans sous le menton, par la richesse & la variété des couleurs de son plumage, & par le contour agréable des plumes de sa queue, qui sont posées verticalement. Cet animal annonce par son chant les heures de la nuit & la pointe du jour ; les gens de campagne n'ont souvent point d'autre horloge, & les mythologues le regardent par cette raison, comme le symbole de la vigilance. Les naturalistes ont observé que de tous les oiseaux de jour, le Rossignol & le Coq sont les seuls qui chantent pendant la nuit. La voix ne se forme pas dans le Coq vers le larynx, comme dans les autres animaux, mais seulement au bas de la trachée artère vers la bifurcation ; nous devons cette observation à feu M. du Vernay, un des plus grands anatomistes de la France.

Le Coq est des plus lubriques , il prend ses ébats en plein air , à peine le poulailler est-il ouvert , qu'il court aussitôt après les poules , il les poursuit & les subjuge : il coche , dit-on , ses poules jusqu'à 50 fois par jour ; c'est ce qui l'épuise bien vite & le rend en peu de tems incapable d'engendrer. Il regne un proverbe qu'un bon coq ne doit jamais être gras , & qu'il doit suffire à 12 poules , il pourroit cependant en féconder un plus grand nombre ; l'Auteur du Dictionnaire Economique dit en avoir vu un âgé de deux ans féconder habituellement les œufs de 33 poules , enforte qu'il en venoit constamment des poulets ; il étoit cependant toujours éveillé & vigoureux. Cet oiseau est capable d'engendrer à trois mois si on en croit le rédacteur du Dictionnaire Encyclopedique ; il regne en souverain parmi les poules , il aime singulièrement ses sujettes , il veille avec assiduité à leur conservation ; a-t-il trouvé quelques grains , il les appelle , il s'en prive pour elles. Pour qu'il soit propre à la génération , il faut qu'il ait une taille moyenne , approchant cependant plutôt de la grande que de la petite , que son plumage soit noir ou d'un rouge obscur , la poitrine large , & son cou élevé , sur lequel paroissent des plumes de differens couleurs ; ses cuisses doivent être grosses , bien couvertes de plumes , & ses pieds gros & armés de forts ergots. Un bon Coq se connoît encor à son bec court & gros ; à ses yeux noirs ou rouges & étincelans , à ses oreilles blanches & larges , à sa barbe longue & pendante , à sa crête droite & fort découpée , à ses ailes fortes , & à sa queue élevée & recourbée jusques vers le dessus de la tête ; en général il faut qu'il soit éveillé , ardent , beau chanteur , qu'il aime en outre ses poules , qu'il les défende & qu'il les sollicite à manger. Quand on a trop de Coqs , on les châtre , ils changent pour lors de nom , & s'appellent Chapons. Voy. cet art. Les poules qui n'ont point eu de commerce avec les Coqs ,

pondent des œufs , qui ne sont pas bons pour être couvés ; ces sortes d'œufs fournissent même un aliment moins sain que ceux qui ont été fécondés.

Les Coqs sont fiers & courageux , ils se battent avec opiniâtreté. Ces combats sont fort du goût des Anglois , de même que de plusieurs autres peuples ; on les annonce par des cris publics , & ils se font au milieu d'un amphithéâtre , où on s'assemble en foule ; dans ces sortes de spectacles il y a quelquefois des gageures considérables , & l'argent déposé appartient ordinairement à ceux dont les Coqs remportent la victoire. Il se trouve des Coqs si belliqueux , qu'ils aimeroient mieux mourir que de se laisser vaincre ou de se sauver par une fuite ignominieuse. Il y a quelque temps qu'il y avoit à Chester en Angleterre deux Coqs très-beaux , qui s'étoient souvent signalés dans le cirque , mais qu'on n'avoit jamais présentés l'un contre l'autre , on voulut enfin sçavoir lequel des deux étoit le plus fort ; chacun des spectateur s'intéressa pour les deux combattans ; mais les deux Coqs se regarderent , & malgré l'attente du public , ils ne se battirent point ; on leur jetta alors quelque grains de bled pour les irriter , ils n'en furent pas moins tranquilles , ils mangerent ensemble , & se promenerent ensuite paisiblement ; on mit au milieu d'eux une poule pour exciter entr'eux la jalousie , & rompre par là l'intelligence qui regnoit entr'eux , mais on n'y réussit pas ; ils caresserent tour à tour la poule & toujours sans jalousie ; le Directeur des jeux ne pouvant rien gagner , les sépara , & il leur teignit les plumes , afin que sous ce déguisement ils ne se reconnussent plus ; mais ces deux Coqs quoiqu'ainsi déguisés , ne violerent pas pour cela la paix qui les unissoit : ils on présenta en dernier lieu de nouveaux Coqs à chacun d'eux , ils devinrent à l'instant même furieux , ils combattirent à toute outrance , & battirent leurs adversaires ; quand ils furent bien irrités , on retira les Coqs

étrangers , & on les laissa seuls sur l'areine ; ils demeurèrent encor amis , & furent aussi paisibles qu'ils l'avoient été auparavant.

Lorsqu'on veut donner aux poules un nouveau Coq, on l'attache par la patte pendant quelques jours , on assemble autour de lui toute la basse-cour , on le défend contre les autres Coqs , on accoutume ainsi ces Coqs à le souffrir , & les poules à le voir. Il se trouve des Coqs qui par trop de chaleur ou autrement , ne font que coquetter autour des poules , gratter la terre , & qui sont toujours prêts à se battre & à détourner les autres ; ces sortes de Coqs sont impuissans tant que dure cette vivacité ; pour la calmer , on leur fait passer le pied dans le milieu d'un morceau de cuir taillé en rond , & percé au milieu ; cette chaussure rend l'oiseau honteux & tranquille.

Les principales plumes des aîles du Coq sont au nombre de 27 , y comprises les plus petites , la queue est composée de 24 , les deux du milieu sont très-longues & élégamment réfléchies en forme de croissant. Aldrovande prétend que cet oiseau peut vivre dix ans , on ne peut cependant rien dire de précis sur cet objet, on n'attend pas ce tems dans les basses-cours pour le tuer. Les anciens & les modernes ont débité unanimement que le Lion a peur du Coq , & qu'il n'en peut souffrir l'espece ni même le chant ; pour s'assurer de ce fait , le Roi Jacques fit enfermer un Lion avec un Coq dans la même place ; mais le Lion au lieu de craindre le Coq , le mit aussitôt en pieces & le dévora. Le Coq a la vue perçante , il jette des cris d'effroi , dès qu'il découvre en l'air quelques oiseaux carnassiers. Cardan prétend que cet oiseau divise le jour naturel en huit parties par son chant ; mais Jules Scaliger n'est pas de ce sentiment , & avec raison , puisque nous observons journellement que les uns chantent plus fréquemment que les autres , surtout pendant le jour , & qu'ils ne gardent même aucune regle.

Le Coq & la Poule étant des animaux domestiques , varient singulièrement par les couleurs , aussi en voit-on de toutes les nuances : le Coq de Caux ou de Padoue est beaucoup plus grand & plus gros que le Coq ordinaire ; le Coq nain est à peu près de la grosseur du nôtre , mais ses jambes sont fort courtes ; le Coq patu est un Coq nain , ses pieds sont couverts de plumes jusqu'à l'origine des doigts ; le Coq de Bantome est encor un Coq de l'espece des nains , il est également patu , mais seulement du côté extérieur , & les plumes de ses jambes sont très-longues , ce Coq est plein de courage & de hardiesse , il se bat même contre d'autres plus grands que lui ; le Coq frisé a toutes ses plumes retournées en haut & comme frisées ; le Coq de Mozambique a presque toujours le plumage noir , de même que la crête , les barbes , l'épiderme , & le périoste ; toutes ces parties sont tellement colorées , que quand elles sont courtes , on diroit qu'elles ont bouillies dans de l'azur. En Perse il y a une espece de Coq qui ressemble au nôtre par la grandeur , la grosseur & la variété du plumage , mais il n'a point de croupion & par conséquent point de queue. M. de Reaumur est le premier qui en ait eu en France. On élève actuellement dans nos basses-cours des Coqs huppés de Numidie ; c'est une très-belle espece de Coqs , ils sont beaucoup plus grands que nos Coqs ordinaires , ils n'ont presque point de crêtes , mais en revanche ils ont sur la tête une huppe considérable de plumes. Le plumage de ces sortes de Coqs approche pour l'ordinaire du plumage du faisan mâle

On trouve quelque fois dans le nid des poules un petit œuf gros comme un œuf de pigeon , qu'on appelle improprement œuf de Coq , parce qu'on croit que c'est le Coq qui l'a pondu. M. de la Peyronnie l'a observé avec attention , & par ses observations il résulte que rien n'est si faux que l'opinion vulgaire à ce sujet. Les observations de M. de la Peyronnie sont

trop importantes pour ne les pas rapporter ici , elles serviront du moins à démontrer combien les préjugés de la naissance & de l'éducation sont capables d'entretenir les hommes dans des erreurs grossières , même en matière de fait ; on les accoutume par là , dit M. de la Peyronnie , à un sage pyrrhonisme qui les tient en suspens , & qui ne leur permet d'admettre pour véritable que ce qui est clairement & distinctement connu. Beaucoup de personnes, d'ailleurs raisonnables, prétendent que les prétendus œufs de Coq étant conçus dans du fumier ou ailleurs , donnent naissance à des serpens ailés qu'on nomme Basilics ; on pousse encore la fable plus loin , on ajoute que les regards de ces Basilics font mourir les hommes.

Un fermier m'apporta, dit ce sçavant académicien de Montpellier , plusieurs œufs un peu plus gros que ceux du pigeon , disant qu'ils avoient été pondus par un leune Coq , qui étoit le seul de sa basse-cour , dans laquelle il y avoit aussi quelques poules ; il étoit si persuadé de ce fait , qu'il m'assura positivement , que de je faisois éclore quelques-uns de ces œufs , il naîtroit de chacun d'eux un serpent ; & pour me persuader ce qu'il avançoit , il me dit que je n'avois qu'à ouvrir un de ces œufs , que je le trouverois sans jaune , & qu'au défaut de jaune , j'y verrois en petit , mais fort distinctement , la figure d'un serpent : je fis , continue M. de la Peyronnie , l'ouverture de l'un de ces œufs en présence de M. le Bon , premier président de la cour des comptes , aides & finances , & de plusieurs autres personnes ; nous fumes tous également surpris de voir cet œuf sans jaune , & de voir au défaut du jaune un corps qui ressembloit assez bien à un petit serpent entortillé je le développai sans peine après en avoir raffermi la substance dans de l'esprit de vin ; j'en ouvris ensuite quelques autres que je trouvai en gros semblables au premier ; toute la différence qui s'y rencontroit , c'est que le prétendu serpent n'étoit pas dans tous égalemen

bien représenté ; j'en ai trouvé quelques-uns dans lesquels on voyoit une tache jaune , ronde , d'une ligne de diametre , sans épaisseur , située sur la membrane qu'on trouve sous la coque ; cette tache répondoit à l'extrémité obtuse de l'œuf. La difference de ces œufs aux œufs ordinaires qui ont tous un jaune , donna à M. de la Peyronnie la curiosité d'approfondir cette matiere , étant très-persuadé que si les œufs avoient été pondus par un Coq , il falloit que celui-ci eut un organe particulier , & qu'outre les deux testicules & les deux verges , il eut un ovaire & une trompe , ce qui l'auroit rendu hermaphrodite. Il ouvrit en conséquence le jeune Coq que l'on prétendoit avoir pondu les petits œufs , & par la dissection qu'il en fit en présence de M. Bon , de M. le comte Marfigli , & de M. Chirac , il y trouva deux gros testicules qui donnoient origine à des vaisseaux de semences bien conditionnés , qui se terminoient chacun de leur côté par une petite verge dans la cloaque ; le Coq parut en conséquence très-vigoureux , mais incapable de ponte par le défaut d'organes. M. de la Peyronnie ne laissa cependant pas de faire couver quelques-uns de ces œufs qu'il avoit ramassés , il les ouvrit après un mois de couvée & il n'y trouva aucun changement , si ce n'est que le blanc étoit plus divisé & plus fluide qu'à l'ordinaire. Le fermier n'ayant plus de Coq , fut bien surpris de continuer à trouver des œufs semblables à ceux qu'il avoit déjà trouvé ; il fut pour lors attentif à découvrir d'où ils venoient ; il s'assura qu'ils étoient pondus par une poule ; il apporta cette poule à M. de la Peyronnie.

J'apperçus pendant tout le tems que je la gardois , dit M. de la Peyronnie , qu'elle chantoit à peu près comme un Coq enrôlé , mais qu'elle sautoit avec beaucoup de violence ; qu'elle rendoit par la cloaque des matieres jaunes fort délayées qui ressembloient à du jaune d'œuf détrempé dans de l'eau , & qu'elle pondoit de petits œufs semblables à ceux que j'avois ou-

verts. Convaincu de ces faits , continue ce sçavant , j'en cherchai la cause dans les entrailles de la poule , & je découvris une vessie de la grosseur du poing , pleine d'eau fort claire , attachée par la racine supérieure de son col au ligament qui attache à l'ovaire le pavillon de *l'oviductus* , & par la racine inférieure au centre du mesentere de *l'oviductus* , ce qui étrangloit considérablement les deux parties de *l'oviductus* que cette attache embrassoit ; leur étranglement occasionné par cette hydropisie particuliere étoit trouvé si fort , que leur cavité enflée avec violence , n'avoit qu'environ cinq lignes de diametre ; par conséquent cet œuf ordinaire tel qu'il est en tombant dans la trompe , ne pouvant pas y passer sans la crever , ou sans crever lui-même ; le ventre de la poule parut rempli d'une liqueur jaune , dans laquelle nâgeoient de petites concretions semblables à du jaune d'œuf durci , ce qui formoit une autre espece d'hydropisie assez singuliere ; la grosse vessie remplie d'eau étoit la véritable cause de tous ces faits. Lorsqu'un œuf embrassé par le pavillon s'étoit détaché de l'ovaire & qu'il étoit engagé dans *l'oviductus* , il passoit , quoi qu'avec beaucoup de peine , au-delà du premier étranglement , & ne pouvoit pas passer absolument au-delà du second. 1°. Parce qu'il étoit plus grand que le premier. 2°. Parce que le blanc de l'œuf l'avoit grossi , l'humeur lui ayant été fournie par les membranes du canal qu'il avoit parcouru. L'œuf engagé entre les deux étranglemens , irritoit les membranes du canal , qui ne pouvoit le chasser , redoubloit ses contractions , & obligeoit la poule à se donner de grands mouvemens , & à faire de violens efforts qu'elle exprimoit par des cris qui imitoient le chant d'un Coq enrôlé. Ces efforts pressoient la vessie pleine d'eau , celle-ci s'appliquoit contre les attaches & dans le contours de routes ces differentes forces , l'œuf dont les membranes étoient encor très-minces , qui n'avoit que très-peu de blanc & point de

coque se crevoit ; le jaune s'échappoit tantôt dans l'abdomen , tantôt dans la cloaque , selon le côté vers lequel la crevasse répondoit ; le volume de l'œuf étant diminué par la perte d'une grande partie du jaune , descendoit malgré l'étranglement & continuoit son chemin.

Il est à remarquer , c'est toujours M. de la Peyronnie qui parle , que l'éponge du blanc qui environne le jaune ne laissoit pas de se remplir , quoiqu'elle fut percée dans l'endroit par où le jaune s'échappoit , & qu'elle marquât par là de la tension qu'on avoit jugée devoir lui être nécessaire pour son accroissement ; malgré cela l'humeur du blanc , toujours fournie par les membranes de *l'oviductus* , grossissoit son éponge ; à mesure qu'elle augmentoit , elle exprimoit le reste de la liqueur fluide du jaune qui ne pouvoit résister à cause de son issue , & qui sortoit presque toujours entièrement ; il laissoit quelque fois des trous à un des coins de l'œuf sous la forme d'une tache jaune ; il pouvoit se faire aussi qu'il restât une petite portion du jaune ramassé , quoiqu'on n'en ait jamais ouvert où il s'en soit trouvé.

Pendant que le jaune se vuide peu à peu , les *chalazas* se rangeoient différemment selon l'endroit de la crevasse de l'œuf ; si elle se trouvoit à côté d'un *chalaza* , les cellules des environs du *chalaza* opposé grossissant , choisissoient l'autre qui se colloit à l'angle obtus de l'œuf , où il trouvoit une moindre résistance , aussi le trouve-t-on souvent collé à cet endroit plusieurs fois , même ensemble avec la tache jaune ; mais lorsque l'ouverture se faisoit dans un endroit du jaune également éloigné des deux *chalazas* , ils travailloient de concert à chasser le jaune , & se réunissoient ensuite au centre de l'œuf par le resserement de la membrane du jaune , au bout de laquelle ils sont fortement attachés , ce qui représente un serpent beaucoup plus entortillé que lorsqu'il n'y avoit qu'un seul *chalaza* .

après que le jaune étoit entierement vuide , & qu'il avoit été suivi de ce qui se trouvoit de plus fluide dans le blanc , son ouverture étoit bien cicatrisée par la viscosité du blanc enfermé dans un corps spongieux , aussi bien que par les matieres grasses dont l'intérieur de *l'oviductus* est enduit , & enfin par la matiere de la coque de l'œuf qui se creve au bas de ce conduit.

M. de la Peyronnie a ramassé de cette humeur , & l'ayant exposé à une douce chaleur , elle a fait une substance semblable à la coque ; il y a selon lui , apparence qu'une portion du blanc s'échappoit avec le jaune , puisqu'il n'y en avoit dans chaque petit œuf qu'environ le tiers de ce qu'on en trouve dans un œuf ordinaire ; il a même trouvé quelque fois la cicatrice de l'ouverture de la membrane par où le jaune s'étoit échappé , si intimement collée à la partie de la coque qui y répondoit , qu'on n'auroit pû l'en détacher sans la déchirer , ce qui n'arrivoit pas dans tout le reste de la circonférence.

S'il y a des poules qui pondent quelquefois des œufs sans coque , cela vient ou de quelque maladie qui irrite la trompe , leur fait chasser l'œuf avant le temps , ou bien par une grande fécondité qui ne leur donne pas le loisir de les murir tous ; il y a des poules qui font le même jour un œuf bien conditionné & un autre sans coque ; le défaut d'une suffisante quantité de cette humeur dans certaines poules peut encor en être la cause. Il peut y avoir des poules qui pondent quelquefois des œufs semblables à ceux dont on vient de donner la description , lorsque dans des efforts , ou par quelque cause extérieure , le jaune d'œuf est crevé dans *l'oviductus*. Mais la cause n'étant pas constante , elles en ont aussi de bien conditionnés. Des étranglemens ou des compressions à peu près semblables qui anéantissent les ouipares en leur ôtant la matiere de leur nourriture , ne rendroient que monstrueux ceux des vivipares qui ne la portent pas avec eux , & qui

vont la puiser dans la matrice , pourvu que la compression ne détruise aucune partie essentielle à la vie de l'animal. On ne doit donc pas être surpris , & c'est par cette réflexion que M. de la Peyronnie finit son mémoire , de ce que ceux-ci nous fournissent beaucoup plus de monstres que les autres. Il se trouve cependant quelquefois des Coqs monstrueux , on en a vû qui avoient deux têtes sur un seul corps , d'autres qui n'avoient qu'une tête sur deux corps , & quelques-uns enfin qui avoient trois ou quatre pates.

Le mémoire de M. de la Peyronnie est si satisfaisant , qu'on ne peut y ajouter rien de plus ; tout se réunit pour démontrer la fausseté de l'opinion populaire à l'occasion des prétendus œufs de Coq , & cependant cette opinion subsiste toujours & subsistera probablement encor longtems , MM. Salerne & Arnauld de Nobleville , rapportent dans leur matiere medicale qu'ils ont vûs couper la gorge impitoyablement à un Coq vigoureux & d'une grande beauté , pour avoir été soupçonné d'avoir pondu quatre ou cinq œufs qu'on n'avoit pas manqué d'écraser sur le champ avec horreur ; ces deux medecins l'ouvrirent , & ils lui ont trouvé deux gros testicules avec leurs dépendances , & tous les visceres parfaitement bien constitués , comme ils l'avoient présumé d'avance.

On a donné vivant à M. de Reaumur un jeune Coq qui avoit quatre pattes , ce Coq étoit naturellement gai , il chantoit bien & souvent , en un mot il avoit un air de santé & de vigueur ; mais ses deux pattes surnuméraires , se trouvant attachées ensemble près de l'anus , & étant suspendues en l'air , lui étoient plus préjudiciables qu'utiles ; il marchoit un peu de travers , il ne pouvoit cocher les poules dont il recherchoit la compagnie , & à tout instant il s'accrochoit par ses pieds postiches , qui étoient plus pâles , plus courts & plus menus que les deux autres.

On voit quelquefois dans les basse-cours des Coqs

cornus, les uns le sont naturellement, les autres par artifice. M. Duhamel dans un de ses mémoires explique très-bien en quoi consiste cet artifice. La crête des Coqs est, dit-il, attachée à leur tête par une large base qui s'étend depuis la partie supérieure de l'os occipital jusqu'à l'origine du bec. Si l'on coupe cette crête à un travers de doigt des os du crâne, elle forme pour lors à sa partie postérieure un bourrelet assez épais, & après avoir fait une anse qui laisse un vuide au milieu, les deux côtés se rapprochent en devant, n'étant joints que par le fillet cellulaire c'est dans le vuide de la duplication de la crête qu'on place un jeune ergot, qui n'est alors pas plus gros qu'un petit grain de chenevis, & qu'on a coupé au pied d'un poulet; si l'on détache la peau au-dessous des orbites, & si on la disseque en remontant vers le sommet de la tête, il semble que la crête ne soit qu'une prolongation de la peau qui s'épaissit en cet endroit, & que la peau des deux côtés de la tête après avoir formé cette prétendue duplication, se réunit un peu au-dessous de la partie de la crête qui est frangée, où l'on n'apperçoit plus de duplication: néanmoins la crête est fort adhérente au crâne, & sa substance est différente de celle de la peau, puisqu'elle est plutôt cartilagineuse que membraneuse; M. Duhamel a attentivement examiné si la crête des Coqs, qui est quelquefois d'une grosseur surprenante, étoit retenue par des ligamens, il n'en a apperçu aucun; il a seulement observé qu'elle étoit si adhérente au crâne, qu'on ne pouvoit l'en séparer sans couper une partie de la substance de la crête. Cet académicien après avoir donné en abrégé l'anatomie de la crête du Coq, passe à la prétendue greffe de l'ergot: il fit couper à cet effet la crête à plusieurs jeunes Coqs, & il fit placer un petit morceau de leurs ergots dans la cavité qui est à la partie intérieure & postérieure de la base de la crête; plusieurs de ces ergots tomberent par le mouvement de la tête

des Coqs ; mais au bout de quinze jours ou de trois semaines , ceux des ergots qui étoient restés sur la tête des Coqs , y avoient contractés une union assez parfaite pour que les ergots qui avoient été appliqués dès le mois de juin , & qui n'étoient pas pour lors plus gros qu'un grain de chenevis , eussent acquis près d'un demi pouce de longueur à la fin de décembre de la même année. M. Duhamel ajoute qu'il a eu des Coqs , qui au bout de trois ou quatre ans avoient sur la tête des ergots , qui auroient pû avoir plus de quatre pouces de longueur , s'ils avoient été redressés ; un auteur dit avoir vû sur la tête d'un chapon une pareille corne qui avoit neuf pouces de longueur ; M. Valmont de Bomare rapporte dans son Dictionnaire d'histoire naturelle , qu'il a vû en 1765 à Paris un Coq que l'on disoit originaire d'Afrique ; du milieu de la crête de ce Coq sortoient deux cornes jaunâtres , creuses , cannelées , longues de trois pouces & demi , évasées & arquées comme celles du chamois ; les ergots étoient gros & fort longs ; les cornes ont parû à M. Valmont de Bomare naturellement implantées sur la tête de l'oiseau. Nous possédons dans notre cabinet une de ces prétendues cornes qui a été coupée de la tête d'un Coq , elle a environ quatre pouces de longueur. M. Duhamel a disséqué de ces cornes , & cette dissection lui a donné lieu de faire plusieurs observations qui méritent d'être placées dans ce Dictionnaire. 1°. On apperçoit à l'exterieur un bourrelet calleux qui embrasse la base de la corne , & en disséquant la peau , on voit qu'elle aboutit à ce bourrelet. 2°. Quand on a enlevé la peau , & détruit une partie de ce bourrelet , on découvre une espece de ligament capsulaire qui empêche d'appercevoir l'infertion , ou plutôt l'articulation de la corne avec le crâne. 3°. Quand on a enlevé avec précaution cette espece de ligament capsulaire , on découvre plusieurs bandes ligamenteuses qui partant de la corne vont aboutir les uns aux fosses nasales , les autres à la

partie supérieure des orbites , ou à differens endroits de l'os occipital. Ces ligamens ne vont pas aboutir constamment aux menus endroits, & ne sont pas en aussi grand nombre dans tous les Coqs ; cependant M. Duhamel a constamment apperçu dans ceux qui avoient de grandes cornes une forte bande ligamenteuse, qui d'un bout s'inferoit dans la partie crenée du bec , & répondoit de l'autre au centre de la base de la corne. 4°. Quand on a élevé & détruit tous les ligamens, excepté celui qui croît au bec, la corne se détache assez aisément du crâne ; & en la renversant vers le bec, on apperçoit sous la base de cette corne des cavités articulaires, & sur le crâne des éminences correspondantes ; alors toute la substance cornue se détache d'un noyau osseux pyramidal, quelquefois terminé par plusieurs pointes, qui restent adherantes à la bande ligamenteuse qui aboutit au bec. 5°. Ce noyau osseux qui n'est pas fort compacte, est recouvert d'une membrane assez semblable au perioste ; mais qui est en plusieurs endroits sanguinolent. 6°. La partie cornée étant détachée de son noyau, a la figure d'une défense d'éléphant, étant creuse & mince par le bas & pleine vers le bout d'en haut dans plus de la moitié de sa longueur. M. Duhamel que nous citons toujours ici, en mit tremper une pendant quelque temps dans l'esprit de vin, il désunit tellement les couches cornues, qu'on pouvoit en détacher un grand nombre. Notre académicien tire plusieurs conséquences de ces observations.

1°. Voilà, dit-il, une partie organisée, qu'on a détachée de la patte d'un Coq, lorsqu'elle n'étoit pas plus grosse qu'un grain de chenevis, qui étant placée sur la tête de ce même animal, y a contracté une union assez intime pour devenir de plusieurs pouces de longueur, conservant en cet endroit la même organisation qu'elle avoit dans sa place naturelle, excepté qu'elle y est devenue plus grande. Il faut convenir que c'est-là véritablement une greffe pratiquée sur un

animal. 2^o. Voilà un noyau osseux revêtu d'un periofte , & couvert d'une substance cornue ; en un mot une corne semblable à celle des bœufs , & qui croît de la même façon par des lames qui se forment dans l'intérieur , & qui obligent les extérieures de s'étendre ; ce qu'elles font seulement par le bas qui tient à l'anneau cartilagineux , ou aux bandes ligamenteuses. 3^o. Cette corne n'ayant pû à cause de sa grandeur & des mouvemens continuels de la tête du Coq , s'unir intimement au crâne , ou s'y enkyloser , est restée immobile ; & il s'est formée une espece d'articulation & plusieurs ligamens assez forts pour soutenir cette grande corne. Tous les organes ne se trouvent point dans l'état naturel , ni sous la crête des Coqs , ni aux environs de leur ergot ; du moins on ne peut pas les appercevoir , la nature sçait ainsi subvenir à ses besoins , par le développement de nouveaux organes. Ce fait est bien singulier , mais il se trouvera probablement confirmé par beaucoup d'observations sur les monstres.

On donne le nom de Chapon à un jeune Coq auquel on a enlevé les deux testicules pour qu'il ne s'épuise point par les plaisirs , qu'il acquiere plus d'embonpoint , & que sa chair en devienne plus délicate. Le Coq perd sa voix par cette opération : on peut conclure delà qu'il y-a un rapport intime quoique caché entre l'organe de la voix & les testicules de cet animal. Ce qui prouve encor plus cette proposition , c'est qu'un Coq qui n'a été châtré qu'à demi , a un reste de voix grêlé , qui n'a point la plénitude du son de celui du Coq , aussi l'appelle-t-on Cocâtre , & effectivement il n'est ni coq ni Chapon. Nous avons donné à l'art. CHAPON , la maniere de le châtrer.

Après l'opération cet oiseau est triste & mélancolique pendant quelques jours ; il semble sentir l'importance de la perte qu'il a faite. La gangrene survient quelque fois au jeune Chapon , lorsqu'on l'a châtré dans un temps trop chaud , ce qui tue le
Chapon ;

Chapon , il meurt auffi quelquefois quand on l'a mal châtré. La méthode de châtrer les poulets est très ancienne , il en est parlé dans le Deuteronome. On la pratiquoit à Rome ; il y eut même une loi qui défendoit de châtrer les poulets , & ce fut pour éluder cette loi qu'on chaponna les jeunes Coqs.

Les Chapons rendent dans les basse-cours de grands services , on les y dresse à conduire & à élever les pouffins quand on ne veut pas laisser perdre de temps aux poules ; on choisit à cet effet un Chapon vigoureux, on le plume deffous le ventre , on lui pique la partie plumée avec des orties, & on l'enyvre avec du pain trempé dans du vin, on réitere cette cérémonie deux ou trois jours de suite , après quoi on met le Chapon sous une cage avec deux ou trois poulets un peu grands ; ces poulets en lui passant sous le ventre , adoucissent la cuisson de ses piquûres : ce soulagement l'habitué à les recevoir, il s'y attache ensuite , il les aime , il les conduit , & quand même on lui en donneroit un plus grand nombre , il les reçoit , les couvre de ses aîles , les élève , & les garde plus long-temps que la mere n'auroit fait.

Un Chapon engraisfé suivant la méthode préfcrite à l'article Chapon est un aliment d'un très bon fuc , il nourrit , il restaure , & se digère facilement. Le bouillon qu'on fait avec fa chair est très propre à rétablir les forces ; un Chapon pour qu'il foit bon , doit avoir une groffe veine à côté de l'estomac , la crête polie , le ventre & le croupion gras ; lorsqu'il est nouvellement tué , il est ferme & on a de la peine à en faire sortir du vent : on estime le foye du Chapon comme un manger exquis. Le Coq n'est pas fi estimé pour aliment que ce dernier, on n'en fait même que rarement ufage ; & en effet , cet oiseau est un animal fort lascif qui abonde en esprits & en humeurs feminales dont il fait une fréquente déperdition par la grande chaleur où il est continuellement , de là vient que fa chair est sèche qu'elle a peu de goût & qu'elle est difficile à digérer ;

la seule partie de cet animal qu'on employe dans les cuisines est la crête, on en fait d'excellens ragouts ; on se sert cependant quelquefois du Coq pour les bouillons & les gelées, le Coq le plus vieux est le meilleur dans cette occasion ; on attribue à ces sortes de bouillons une vertu aperitive & détersive, ils lâchent un peu le ventre, ils nourrissent, ils fortifient. On donne comme un restaurant puissant le jus de Coq, il se prépare de la manière suivante ; on en choisit un vieux, on le fatigue en le faisant courir dans une chambre jusqu'à ce qu'il tombe de lassitude, on l'égorge, on le plume & on le vuide de ses entrailles, après quoi on le fait cuire au bain marie pendant sept ou huit heures dans un vaisseau lutté exactement avec de la pâte, jusqu'à ce que la chair quitte les os ; on coule ensuite le tout avec une forte expression & on met une cuillerée de ce jus dans chaque bouillon du malade qu'on veut fortifier ; quand on veut donner plus de vertu à ce jus, on ajoute pour le faire de la chair de vipères ; lorsqu'il y a quelques indications à remplir, outre celle de fortifier le malade, on peut farcir le Coq avec des médicamens appropriés, telles que les plantes bechiques, les antiscorbutiques, les sudorifiques : ces sortes de consommés sont très efficaces dans les convalescences après de longues maladies.

La gelée de Coq est une autre préparation qu'on fait avec cet animal, elle est très nourrissante & en même tems corroborative ; on coupe un Coq par morceaux, on y ajoute des pieds de veau, de mouton, ou un morceau de jarret de bœuf : on fait ensuite bouillir le tout pendant sept ou huit heures au bain marie dans un vaisseau lutté exactement avec de la pâte, on coule ensuite le tout avec expression, & on le garde dans des tasses de fayence, ou il se fige en forme de gelée. On aromatise ordinairement cette gelée avec une cuillerée de sucre, du jus de citron & quelques gouttes d'eau de canelle ou de fleurs d'orange pour en ôter la

fateur : on prescrit cette gelée à la cueillerée pendant l'intervalle des bouillons. Les auteurs prétendent que le cerveau de Coq a la vertu d'arrêter les cours de ventre, il se prend pour lors dans du vin : on se sert encore de ce cerveau pour frotter les gencives des enfans, on prétend qu'il facilite alors la déglutition. Les parties génitales du Coq augmentent & excitent la semence, disent encor quelques auteurs, elles disposent suivant eux à la génération ; on les fait pour cet effet sécher & pulvériser & on les donne intérieurement à la dose d'un gros dans un verre de bon vin. Le sang du Coq & l'esprit volatil qu'on en tire par la distillation passent aussi pour avoir la même vertu. On conseille comme un excellent spécifique pour raffermir & fortifier l'estomac, la tunique interne du gezier de cet oiseau desséchée & pulvérisée ; elle est aussi très bonne pour arrêter le vomissement & les cours de ventre : on en fait pareillement usage contre la colique néphrétique & la suppression des règles, la dose est depuis un scrupule jusqu'à un demi gros dans une liqueur appropriée. La poudre du gezier du Coq prise dans du vin est très-vantée contre l'écoulement involontaire des urines tant de jour que de nuit, même celui qui vient quelquefois à la suite d'un accouchement laborieux, & qui est cependant le plus difficile à guérir : la tunique interne du gézier a passée aussi anciennement pour avoir cette propriété. On se sert du fiel de Coq en liniment pour enlever les taches des yeux. Quant à sa graisse elle est émolliente, anodine, nervale & résolutive ; elle convient en liniment aux fissures des lèvres, aux pustules des yeux. Le Coq étoit autrefois la victime du sacrifice qu'on faisoit à Esculape, lorsqu'on guérissoit d'une maladie. A l'art. POULE, nous traiterons des différentes maladies de ces oiseaux, de la maniere de les élever & de la nourriture qui leur est propre.

COQ DE BRUYERES. Cet oiseau se trouve communément dans les montagnes de vosges de la

Lorraine , il est à-peu-près gros comme un paon , sa queue a un pied de long & est composée de 16 plumes noires : il a près de 4 pieds de vol ; ses aîles étant pliées ne passent gueres l'origine de sa queue ; la tête & le cou sont d'un cendré varié de petites raies transversales noirâtres , sa gorge est noire , le bas de son cou est d'un verd lustré & changeant comme celui du cou d'un canard , les plumes scapulaires & les couvertures des aîles sont rayées transversalement & en ziczag de brun & de roussâtre ; les longues plumes du dessous des épaules & les petites du dessus sont blanches ; ce qui forme une tache de cette couleur vers l'épaule quand l'aîle est pliée ; le dos , le croupion & les petites couvertures du dessus de la queue , sont rayés transversalement en ziczac , de cendré & de noirâtre. Les grandes couvertures du dessus de la queue sont d'un cendré noirâtre , variée de quelques taches blanches , les jambes sont brunes variées d'un peu de blanc ; les pieds sont couverts de plumes brunes jusqu'à l'origine des doigts , à leur partie antérieure , la postérieure est nue ; les aîles sont Brunnes , mêlées de ziczacs bruns & noirâtres ; audeffus des yeux est une peau d'un rouge vif & dénuée de plumes ; le bec est gris blanc , les doigts sont bruns & garnis de petits appendices écailleux sous chaque côté , les ongles sont noirs.

La femelle de ce Coq est plus petite dans toutes ses proportions ; elle a la tête , le cou , le dos , le croupion & les couvertures du dessus de la queue , variés de roux , de noir & de cendré ; la gorge est rouffe & sans tache ; la poitrine est d'un roux pâle , rayé transversalement de noir , & chaque plume est terminée de blanc , les couvertures des aîles sont mélangées de brun de roux , de blanc , & de zigzags bruns & noirâtres ; la queue est rouffe , & rayée transversalement de noir , le reste est à-peu-près comme dans le mâle.

Le Coq de Bruyere se plait beaucoup dans des bois

écartés , dont le terrain est marécageux & couvert de beaucoup de mousse. Parmi les arbres , il s'attache principalement aux chênes & aux pins , les pommes de ces derniers lui servent de nourriture , il fait cependant du choix entre les pins & il dépouille quelquefois un arbre de toutes ses pommes , pendant qu'il ne touche pas à celles d'un autre. Il mange aussi des œufs de fourmis , des mures sauvages , de la faine qui est le fruit du hêtre , & l'on trouve dans son estomach des petits cailloux blancs qui servent à la circulation & à la digestion de ses alimens.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet oiseau , c'est le temps où il entre en chaleur , & sa façon de se joindre à sa femelle : cette chaleur commence à naître vers les premiers jours de février , elle se manifeste dans toute sa force vers la fin de mars & elle continue de même jusqu'à ce que les feuilles poussent aux arbres ; pendant tout ce temps on voit le Coq de Bruyere à la pointe du jour , & quand le Soleil se cache se promenant en allant & venant sur un gros tronc de pin ou d'un autre arbre , ayant la queue étalée en rond , les ailes baissées , le cou tendu en avant , la tête enflée & se mettant en toutes sortes de postures extraordinaires. Son cri est d'abord une espèce de coup , ou forte explosion , qui devient ensuite un son semblable au bruit d'une faux que l'on aiguise , cette voix cesse & recommence alternativement & après avoir ainsi continué pendant environ une heure , elle finit par une explosion semblable à la première. Aussi-tôt que le Coq de Bruyeres fait entendre sa voix & pendant tout le temps qu'il continue à crier , il est sourd & ne prend garde à rien , quel que bruit qu'on fasse , ni même quand on tire sur lui , au lieu que dans tout autre temps il a l'ouïe si subtile , que le moindre bruit l'effarouche ; c'est pourquoi on choisit pour le tirer , le temps où il crie ; & lorsqu'il a fini son singulier ramage ; un chasseur habile se garde bien de faire aucun bruit , parce qu'a-

lors il entend extrêmement clair , & fait attention à tout.

Chaque Coq de Bruyeres pendant sa chaleur , se tient dans un certain canton d'ou il ne sort point , & souvent dans les forêts ils se trouvent si près les uns des autres que d'un même endroit on en entend plusieurs à la fois. Le Coq est d'abord seul , mais aussitôt que les poules l'entendent , elles lui répondent , s'approchent & l'attendent sous l'arbre. Chaque Coq a plusieurs poules comme le Coq domestique , il descend à la fin de l'arbre, les coche & féconde ainsi leurs œufs. C'est un conte fait à plaisir que de dire qu'il laisse tomber sa semence de l'arbre & que la poule la mange pour se féconder. Cette poule pond ordinairement dans la mousse , en un lieu sec , cinq , huit ou neuf œufs tout au plus , d'une couleur blanche , marquée de jaune & de la grosseur à-peu-près d'un œuf de poule ordinaire , & elle les couve seule sans Coq. Lorsqu'en les couvant elle est obligée d'aller chercher sa nourriture elle les couvre si bien avec de la mousse ou des feuilles qu'il est très difficile de les découvrir ; au reste quelque farouche & craintive que soit cette poule dans d'autres occasions , elle est alors extrêmement privée & tranquille , & l'on a de la peine à les lui faire quitter. Dès que les petits sont éclos , on les voit courir avec une agilité surprenante , quoique souvent la coquille de l'œuf leur tiene encor au corps ; la mere les promene dans le bois , où ils se nourrissent d'œufs de fourmis & de mures sauvages , jusqu'à ce que devenus plus forts , ils s'accoutument à manger des pommes de pin. On s'imagineroit que l'espèce devoit se multiplier considérablement , puisque la poule couve tant d'œufs à la fois ; mais leur nombre diminue beaucoup , soit par des accidens , soit par la voracité des oiseaux de proie , des renards & de quelques autres animaux. Enfin le Coq de Bruyeres n'est rien moins qu'un oiseau de proie : c'est l'animal le plus paisible du monde qui

n'offense pas le moindre insecte , & ne fait aucun dommage ni aux champs ni aux prés. Nous avons extrait tout le détail dans lequel nous sommes entré sur le Coq de Bruyeres du journal œconomique du mois d'Avril 1753.

On voit quantité de ces Coqs dans les montagnes des vosges, ainsi que nous l'avons remarqué au commencement de cet article ; il s'en trouve surtout beaucoup aux environs de Bruyeres, petite ville de la Lorraine ; c'est peut-être du nom de cette ville, qu'on a tiré celui de ces oiseaux : on en trouve aussi dans l'Allemagne, dans la partie Septentrionale de l'Angleterre & de l'Ecosse. On prétend qu'ordinairement les mâles se tiennent ensemble & les femelles à part. Le peu de Coq de Bruyeres qu'on envoie à Paris, vient de l'Auvergne & de la Lorraine. La chair de cet animal est un mets très exquis pour les tables ; ce n'est que chez les grands qu'on en sert quelquefois, elle s'apprête de même que celle du faisan, sur laquelle elle l'emporte infiniment pour le gout.

COQ D'INDE, C'est un gros oiseau, qui nous vient des Indes Occidentales, & que nous avons naturalisés dans notre climat, il y est même devenu des plus communs ; dans l'arrière saison on en voit paître dans nos campagnes une si grande quantité, qu'ils paroissent former des especes de troupeaux ; la plupart des Coqs d'Inde sont noirs, il y en a de gris, de roux, de blancs & d'autres panachés de toutes les couleurs, les noirs ont sur leurs plumes un certain lustre verdâtre très apparent vers le croupion : en les examinant dans certaines positions on y remarque quelquefois les belles couleurs de gorge de pigeon. La tête de ces oiseaux & la partie du cou qui en est la plus voisine sont dénuées de plumes, & couvertes seulement d'une peau d'où faille quelques tuyaux fort courts, & qui est garnie entierement de mammelons charnûs, les uns d'un rouge vif, les autres variés de blanc, de bleu & de rouge:

leur bec est en tout courbé : audeffus de l'origine du demi bec supérieur, est un appendice charnu, ou espèce de caroncule rouge, qui, lorsqu'elle est retirée, a tout au plus un pouce de long, mais qui peut s'étendre jusqu'à la longueur d'environ trois à quatre pouces, cette caroncule couvre pour lors une partie du bec & pend beaucoup au-delà ; le mâle a au milieu de la poitrine un petit faisceau de poils noirs communément longs d'un à trois pouces. Les plumes qui couvrent la partie supérieure du dos & le dessus des aîles, sont comme coupées quarrément par le bout : la queue est composée de dix-huit plumes, qui peuvent s'élever à la volonté de l'oiseau dans une direction verticale & se déployer de maniere à former les trois quarts d'un cercle ; les Coqs d'Inde ont quatre doigts dont trois en devant, qui sont joints ensemble à leur origine seule par un commencement de membranes qui s'étend tout au plus jusqu'à la première articulation ; le mâle a ordinairement à la partie postérieure de chaque pied un ergot gros, court, & obtu ; la femelle n'en a point, elle n'éleve pas non plus & n'étend pas sa queue comme le mâle, & sa caroncule est beaucoup moins considérable en grosseur & en longueur ; la femelle n'a pas aussi, ainsi que nous l'avons déjà dit, de faisceau de poils roides sur la poitrine, quoique cependant M. Briffon dit qu'il a vu ce faisceau à quelques femelles, mais plus court.

On voit à la Louisiane beaucoup de Coqs d'Inde sauvages, ils ont la forme des nôtres, mais leur plumage est d'un gris de maure bordé d'un filet doré, ce qui les rend plus beaux. Quand les habitans du pays veulent faire la chasse de ces oiseaux, ils examinent les endroits où il y a le plus d'orties, ils font alors chasser leurs chiens, les Dindons s'échappent à l'instant en courant fort vite ; mais lorsqu'ils sont prêts d'être atteints par les chiens, ils sautent sur les branches d'arbres pour s'y percher ; les chasseurs tournent tout autour de ces arbres, & les tuent les uns après les autres sans qu'ils craignent qu'aucun d'eux s'envole.

Les femelles de ces oiseaux se nomment Poules d'Indes : elles font toutes les années deux pontes l'une en février & l'autre au mois d'août. Chaque ponte est d'environ quinze œufs , elles peuvent cependant en couver jusqu'à 25 , les œufs sont blancs parsemés de petites marques rougeâtres mêlées de jaunes. Quelque maigre que soit le sol du pays ou on veut élever des Dindons, & quoiqu'on ne les nourrisse pas mieux que les autres volailles , ils sont toujours plus grands que nos Poules communes, quand même ils ne feroient que pâturer, tandis cependant qu'on ne nourriroit nos Poules que de grain. Dans les commencemens, ces animaux donnent plus de peine que les petits des poules communes, ils sont plus susceptibles de froid, mais avec le temps & des soins, on vient toujours à bout d'en tirer parti ; leur jeunesse étant passée ils deviennent même très forts, très vigoureux, & ils supportent très bien les frimats de l'hiver ; c'est même dans le temps des gelées qu'ils engraisent le plus en les tenant exposés au grand air. Une fermière intelligente a assuré à M. Valmont de Bomare auteur du Dictionnaire d'histoire naturelle , que l'espèce des Dindons grisâtres est la plus robuste ; elle a employé avec succès, lit-on aussi dans ce Dictionnaire, la méthode de les plonger dans l'eau à l'instant de leur naissance : leur tempérament en est devenu plus fort, & elle les a toujours élevés avec la plus grande facilité.

Quand on veut nourrir des Dindons , il en faut élever plus que moins , le profit en est pour lors plus considérable & la dépense en est moindre à proportion ; étant en petit nombre , on ne les soigne pas & ils causent pour lors du dommage , soit aux vignes, soit aux jardins, soit aux bleds ; mais si l'on en a beaucoup on les rassemble en troupeau , & on en confie la garde à un dindonnier, qui les mene paître dehors pendant tout le jour , & pour lors ils ne dépensent rien à la maison ; aulieu que

si on ne les conduisoit pas aux champs pour y trouver de la nourriture, on seroit obligé de leur donner sans cesse à manger dans la basse-cour, ces oiseaux sont naturellement fort gourmands, & un peu de grains qu'on leur donneroit, ne leur suffiroit pas. Aussi nomme-t-on ordinairement dans les basse-cours les Dindes, *des coffres à avoine*. On ne vendra donc de ces animaux que le moins que l'on pourra pendant l'été, puisque les champs leur fournissent une nourriture suffisante, il est cependant quelquefois de l'économie de vendre sur la fin de l'été ou au commencement de l'arrière saison, ceux qu'on n'aura pas la peine de faire éclore au mois de mai, parce qu'ils sont pour lors extrêmement chers, & on se trouve par là bien dédommagé des soins qu'il a fallu prendre pour les élever. Voyons actuellement en quoi consistent tous ces soins.

On commence d'abord par faire choix des œufs qu'on veut faire couvrir, & on prépare les nids. On prendra pour cet effet les mêmes précautions que pour les poules communes. Voy. art. POULES. Quand la ponte des Poules d'Inde est totalement finie, elles gardent leur nid, c'est là le vrai indice qu'elles sont prêtes à couvrir; on leur donnera à leur première couvée quinze œufs, qui forment le nombre ordinaire de leurs pontes, & si on les met couvrir une seconde fois au mois de juillet, on leur en donnera dix-huit; il faut un mois entier pour faire éclore ces œufs, on n'y touchera point pendant tout ce temps, on aura attention de bien nourrir ces couveuses, & quand on les leverra de dessus les œufs pour les faire manger & boire ce sera le plus doucement qu'on pourra; les Poules d'Inde sont si échauffées à couvrir, que la plupart se laisseroient mourir de faim, si on ne les obligeoit à manger, eussent-elles même de la nourriture devant elles; d'ailleurs en sortant du nid pour manger, elles sientent & elles s'en portent pour lors beaucoup mieux. Quand les petits Dindons sont sur le point de sortir de

l'œuf, il faut les aider comme les pouffins. Voy. art. **POUSSINS.**

Les Poules d'Inde qu'on met couver, doivent être de deux ans; elles font leurs pontes de meilleure heure que celles d'une année, elles les couvent plutôt & conduisent mieux leurs petits: on en fait couver plusieurs ensemble, si faire se peut, pour que les Dindons puissent venir dans le même temps; on donne pour lors à la même Dinde les Dindons des couvées de deux autres, & on employe ces dernières à couver des œufs de poules communes ou de canards; par ce moyen on peut peupler en très peu de temps une basse-cour, on glisse les nouveaux œufs sous la couveuse qui a encor assez de chaleur pour conduire les œufs à une bonne fin; on lui donnera pour nourriture afin de la fortifier, de la rotie au vin avec l'orge & l'avoine; la quantité des œufs qu'on peut lui donner à éclore peut être portée jusqu'à vingt-un ou vingt-deux. Quand on met sous la même Dinde des œufs de poules communes & de canards, il ne faudra mettre ceux de poules que huit jours après ceux de canards pour que les petits puissent éclore tous ensemble. Dès que les jeunes Dindons sont sortis de l'œuf, il faut bien les garantir du froid qui est leur ennemi destructeur, on les met pour cet effet dans un endroit chaud, jusqu'à ce qu'ils soient devenus un peu forts: on peut cependant les laisser promener un peu au Soleil, pourvu qu'il ne soit pas trop ardent, car le grand Soleil les tue, & la chaleur douce de cet Astre bienfaisant les fortifie. Pour éviter néanmoins les effets dangereux qui pourroient provenir d'une trop grande chaleur, on les tiendra pendant un mois & demi ou deux à l'ombre, le plus chaudement qu'il sera possible. Ce temps passé, on les habituera insensiblement au Soleil, mais on aura grand soin de les garantir de la pluie, car elle les morfond & les fait mourir en peu de temps: il faut manier ces jeunes animaux fort doucement, lorsqu'on est obligé, quand ils sont éclos, de les ôter

de deffous leur mere , ou de les y remettre , afin que la couveufe ne remue point , car d'un feul coup de pates , elle peut les écrafer.

La nourriture de ces petits auffi-tôt qu'ils font éclos , font des œufs durs couppés menu , & mêlés avec des mies de pain ; cinq ou fix jours après , on leur change infenfiblement cette nourriture , on prend alors des feuilles d'ortie & on les hache avec les œufs , on leur donne cette nouvelle nourriture pendant huit jours , après quoi on leur retranche les œufs , & on ne leur donne plus alors que des orties bien hachées & détrempées avec un peu de fon & du caillé , & enfuite avec de la farine d'orge & du bled noir moulu groffierement , on leur jette de tems en tems un peu de millet ou de l'orge bouillie pour leur reveiller l'apetit : quand ces animaux deviennent plus forts , c'est à dire au bout de fix femaines , on ne leur donne plus que des orties hachées groffiérement & mêlés avec du fon : on pourra auffi leur hacher par gros morceaux des fruits pourris , ou de ceux que le vent abbat ; on prétend que les raves cuittes couppées menu , font encor pour eux une excellente nourriture : mieux on les nourrira au commencement & plus fouvent on leur donnera de la mangeaille pendant le jour , plus il deviendront forts ; on leur en donnera par conféquent fept ou huit fois par jour & même plus , s'il eft néceffaire.

Quand on s'appercevra que ces animaux languiffent un peu , on leur fera tremper le bec dans du vin pour qu'ils en boivent , c'est un excellent remede pour leur faire prendre des forces ; il y a des perfonnes qui leur font avaler un grain de poivre , & elles s'en trouvent bien : les araignées qu'on leur fait prendre font à ce qu'on dit encore plus promptes pour les guérir que tout autre remede , auffi là plupart des fermieres n'en employent point d'autres , quand elles voyent leurs jeunes Dindons languiffants. Quand les Dindons font affez forts pour fe pafter de leur mere , on les con-

duit aux champs , & pour lors ils ne coutent presque rien pour les nourrir , on prend à gage pour cet effet un petit garçon , auquel on donne le nom de dindonnier ; il faut qu'il soit vigoureux , alerte , matinal & vigilant , afin d'empêcher les Dindons de s'égarer , & pour en éloigner les loups & les renards ; il vérifiera soir & matin le nombre de ses Dindons , & examinera s'ils ne sont point malades afin d'y apporter le remede qu'il convient. Dès le matin le dindonnier part avec son troupeau , sur les dix-heures du matin il le ramene au logis jusqu'à une heure ou deux heures , & après le coucher du Soleil il revient à la basse-cour , il fait pour lors jucher ces oiseaux après leur avoir jetté un peu de grain pour leur faire prendre des forces. La fermiere fera dans ce temps, la revue de ses Dindons, pour voir si le compte s'y trouve exactement. On laisse communément coucher les Dindons sur un arbre dans une cour , lorsqu'ils sont assez forts , la gelée & la neige ne les incommodent point , leur chair en est même plus friande en aliment que celle des Dindons qu'on loge dans les poullaillers.

On chaponne dans quelques provinces les Coqs d'Inde, ils en deviennent plus gros & plus délicats. La maniere de les engraisser est fort simple surtout dans les pays vignobles, on ne leur donne pour toute nourriture qu'un tas de marc de raisin dont on a extrait, tout récemment par la distillation les parties spiritueuses & volatiles; on les engraissoit ainsi dans la maison paternelle , & il n'en coutoit pour lors rien : les murs les engraisent aussi très-bien: dans la provence ils deviennent exquis & très-gras avec des noix, on les met pour cet effet dans une muë, on leur fait avaler pendant quarante jours des noix entieres avec la coque , le premier jour on ne leur en donne qu'une , le lendemain deux , & on augmente ainsi tous les jours jusqu'au dernier , ils en peuvent pour lors digerer quarante.

Dans la plupart des autres provinces , on leur donne

beaucoup de grain pour les engraisser, on les met dans des muës & on leur fait avaler trois ou quatre fois le jour des boulettes grosses comme de petites noix, d'une pâte composée avec des feuilles d'orties hachées du son & des œufs durs.

La cigue est très dangereuse pour les Dindons ; il n'y a point de meilleur remède pour les guérir de ce poison, quand ils en ont mangé, que de leur faire avaler de l'huile d'olives.

On connoit qu'un Dindon a la fièvre, quand il a les plumes de l'aîle grosses & enflées, on lui tire les plumes, & en même temps on lui donne du vin avec de la mie de pain de froment trempée, on lui fait boire de l'eau de forge sur du machefer de maréchal ; il faut aussi hacher dans leur manger pour quatre poulets une demi poignée de capillaire, appelé fauvevie, & autant de l'herbe nommée armoise.

Les Dindons sont encore sujets à avoir une vessie sous la langue ou sous le croupion ; il faut la percer délicatement avec une épingle. Les ourles sont une maladie de ces animaux, ils ont pour lors la tête enflée, c'est le vrai symptôme ; quand on s'en apperçoit on la leur lave avec de l'eau de forge, & on les examine tous les jours fort exactement, parcequ'il ne faut que deux jours pour que cette maladie les fasse mourir ; l'orvietan est très-bien indiquée dans ce cas, on pourra aussi leur donner à manger les mêmes herbes que nous avons indiquées lorsqu'ils ont la fièvre.

Quand ces animaux sont malades, il faut avoir grand soin de les séparer d'avec ceux qui sont sains, on les doit même laisser ainsi séparés pendant trois ou quatre jours, jusqu'à ce qu'ils mangent bien ; car ils se communiquent très facilement leur mal. Une autre attention qu'il faut aussi avoir, c'est de ne point laisser sortir les Dindons de leurs étables jusqu'à ce que le Soleil ait dissipé la rosée & les brouillards, surtout lorsque ces animaux sont encor jeunes, foibles & délicats, la pluie

leur est très préjudiciable & les fait souvent mourir. L'auteur du *Guide du Fermier* qui se trouve chez COSTARD, (Libraire, rue Saint Jean-de-Beauvais,) observe qu'il faut prendre garde de ne point laisser manger aux jeunes Dindons des limaçons & des limaces ils en auroient, dit cet auteur, un flux de ventre qui leur causeroit la mort; le même auteur recommande expressément de donner à chacun des jeunes Dindons, aussi-tôt qu'ils sont éclos, un grain de poivre avec un peu de lait; il veut aussi qu'on leur apporte tous les jours depuis le moment de leur naissance, jusqu'au tems où on les peut exposer impunément au grand air, un nouveau gazon verd pour qu'ils puissent se promener dessus & y becqueter. On peut faire couvrir à des poules communes les œufs de Poules d'Inde, mais pour lors il faut leur donner un lit de paille fait exprès, le garnir de foin, y mêler un peu de laine pour lui communiquer de la chaleur, & l'avoir fait passer par un four assez chaud. La camomille puante, le petit glouteron, l'ortie, le fenouil, l'absinthe, l'armoïse, le capillaire, sont les plantes favorites des Dindons, ils mangent aussi des herbes communes, telles que la laitue la poirée, les feuilles de choux & toutes sortes de fruits.

Les Dindons aiment d'être menés dans les bois: ils s'y plaisent infiniment, ils y trouvent une infinité de vermineux & d'insectes qu'il mangent avec plaisir, & leur chair y acquiert une qualité d'un gout bien supérieur à celle des autres qu'on n'y mene pas, mais il faut pour lors veiller que les animaux carnassiers n'en fassent leur proie, il est bon d'avoir quelques chiens qui fassent la garde autour; ceux qui ont des parcs fermés de murailles ont une grande facilité pour élever des Dindons du moins pour la provision du maître & celle de la maison; la liberté qu'ils ont d'aller & venir à leur gré, de hucher partout où il leur plaît & de coucher au grand air, semble les remettre dans leur climat originaire; on ne doit cependant pas les y laisser couvrir & élever

dès leurs première jeunesse, il faut attendre qu'ils soient un peu forts.

Les Dindons, surtout les Dindonneaux s'apprentent en cuisine de bien des manières, on les sert rotis avec une sauce à robert, à la daube, en patés & farcis; la chair du mâle est plus délicate que celle de la femelle: un Dindon jeune, tendre, gras & bien nourri est un bon manger. Quand il est un peu vieux, sa chair est dure, coriace & difficile à digérer. Le Dindon convient assez à toutes sortes d'âge & de tempéramment. On connoit qu'un Dindon est jeune, lorsqu'il a les pattes noires & douces, & lorsque ses ergots sont courts, un vieux Coq d'Inde a toujours les yeux enfoncés & les ergots durs & secs. Quant aux œufs de Poules d'Inde, il est très avantageux qu'ils ne soient pas assez communs pour devenir notre nourriture ordinaire, s'il est vrai, comme quelques auteurs le prétendent, qu'ils soient mal sains & qu'ils donnent la gravelle: au reste on n'y remarque aucun goût qui indique sensiblement une qualité malfaisante, ils tournent en lait comme ceux des Poules, étant durs les uns & les autres paroissent absolument les mêmes, & ce n'est que le jaune d'œuf de poules communes a une saveur onctueuse qui manque en partie dans celui de la Poule d'Inde; pour ce qui est des autres propriétés des Dindons, elles sont à peu près les mêmes que celles de la volaille ordinaire. Les habitans de la Louisiane tressent les petites plumes des Coqs d'Inde pour se faire des couvertures pour l'hiver & ils se servent de la queue pour faire des éventails & des parasols.

COQUILLAGE OU COQUILLE. C'est la vraie maison de certains animaux que les naturalistes nomment testacés: on peut encor regarder la coquille, comme l'os de ces animaux, puisqu'elle en fait la fonction en servant de base & d'appui à leurs muscles & à leur chair qu'elle enveloppe. M. Adanson distingue de quatre sortes de coquilles 1^o. Celles d'une seule pièce
qui

qui sont univalves ; 2°. celles qui sont composées de deux pièces inégales en grandeur & souvent de nature différentes , dont l'une est platte & sert d'opercule : on nomme operculées ces espèces de coquilles 3°. Celles dont les deux pièces que l'on nomme battans sont à peu près égales , & qui s'appellent Coquilles bivalves. 4°. Enfin celles qui sont formées par l'assemblage de plusieurs pièces ordinairement inégales , qui sont les coquilles multivalves. M. Pluche dans son spectacle de la nature explique très bien la formation de la coquille du limaçon ; cette explication peut servir à donner l'idée de la formation des autres Coquilles. Nous allons conséquemment exposer dans cet article le sentiment de cet auteur. Le limaçon , dit M. Pluche , vient au monde ou sort de son œuf avec une Coquille toute formée & d'une petiteffe proportionnée à celle de son corps & à la coque de l'œuf qui le contenoit. Cette Coquille est la base d'une autre qui ira toujours en augmentant , la petite Coquille telle qu'elle est sortie de l'œuf , occupera toujours le centre de celle que l'animal devenu plus grand se formera en ajoutant de nouveaux tours à la première ; & comme son corps ne peut s'allonger que vers l'ouverture , ce ne sera que vers l'ouverture que la Coquille recevra de nouveaux accroissements. La matiere en est dans le corps de l'animal même. C'est une liqueur ou une colle composée de glû & de petits grains pierreux très fins ; ces matieres passent par une multitude de petits canaux & arrivent jusqu'aux pores , dont la surface de leur corps est toute criblée. Trouvant tous les pores fermés sous l'écaille , elles se détournent vers les parties du corps qui sortent de la coquille & qui se trouvent à nud. Ces particules de sable & de glû transpirent au dehors : elles s'épaississent en se collant ou en se séchant au bord de la Coquille , il s'en forme d'abord une simple pellicule sous laquelle il s'en assemble une autre , & sous celle-ci une troisième : de toutes ces couches réunies , se forme une

croûte toute semblable au reste de l'écaïlle. Quand l'animal vient encore à croître , & que l'extrémité de son corps n'est pas suffisamment vétue , il continue à suer & à bâtir par le même moyen. Pour se convaincre de cette vérité il n'y a qu'à casser légèrement quelque portion de l'écaïlle des limaçons sans les blesser eux même , on s'appercevra bientôt que la partie de leur corps qui est resté sans couverture par rapport à cette fracture , se couvre d'une espèce d'écume ou de sueur qui coule tout à la fois par tous les pores ; on voit ensuite cette écume poussée peu à peu par une autre qui coule dessous , & enfin elle parvient au niveau de l'ancienne Coquille.

Cette expérience prouve invinciblement que le suc formateur des Coquilles provient de l'animal même. M. Pluche en rapporte encore d'autres qui tendent à la même fin , il est inutile d'en faire mention ici. Après la formation de la Coquille , il se présente une autre chose qui mérite encore explication , c'est la formation des raies & des marbrures qu'on y remarque souvent ; car il se trouve des Coquillages , où l'on voit des raies toutes unies depuis la petite pointe qui est au milieu jusqu'aux bords de l'ouverture , & d'autres où ces raies sont rompues , ou mélangées de petites taches qui ne ressemblent pas mal à des notes de musique : cette différence provient de la disposition des dernières parties de l'animal qui se présentent à l'ouverture de sa Coquille ; & en effet il y a souvent des rayes au collier de l'animal , ou des parties qui sont d'une autre couleur que le reste : cette couleur différente démontre qu'en cet endroit la tiffure des chairs n'est pas la même que celle des parties voisines : ainsi les sucs ou les écumes qui y arrivent passant par des couloirs percés autrement que ceux du voisinage , acquierent en cet endroit une couleur particulière : & comme la partie où est cette raie , sue & travaille comme toutes les autres parties du collier , & con-

tribûe à la formation & à l'aggrandissement successif de l'écaïlle avec tout ce qui s'allonge de temps en temps en dehors ; tous les points de l'écaïlle qui répondront à cette partie auront toujours une même couleur entr'eux, mais différente de celles des parties voisines, d'où il doit nécessairement arriver que les couleurs soient couchées par bande & par raies, & qu'elles continuent de même tant que l'animal continuera doucement à se mouvoir lui-même, & fera de petites augmentations à son écaïlle en s'avancant toujours un peu vers le dehors. A mesure donc que l'animal grossit, il retire sa queue du fond de son écaïlle devenue trop petite pour lui, il monte plus haut, & la pose vers le second tour de sa Coquille, ou vers le troisième, & aggrandit sa maison vers l'ouverture. Quand il fait ces changemens petit à petit & en montant toujours de proche en proche, les parties de son collier qui causent des changemens de couleur dans l'écaïlle par la diversité de leurs pores, forment une raie suivie & sans interruption ; mais quand l'animal en se déplaçant laisse un intervalle entre le point que sa queue quitte, & le nouveau point où elle s'arrête, il en est de même à proportion de toutes les autres parties du corps, pour lors les parties du collier qui causeroient des taches, se trouvent placées à quelque distance de la tache précédente, teignent l'écaïlle, de façon qu'il y a un intervalle plus ou moins grand entre une tache & l'autre. Telle est l'origine des espèces de notes de musique qu'on remarque dans certaines Coquilles. Quelques auteurs pensent que la Coquille est toujours pleine & que l'accroissement successif du collier suffit pour expliquer tout.

Différentes causes peuvent encore concourir à tacher & à marbrer tout les dehors par des couleurs plus ou moins vives, la qualité des nourritures, la bonne ou la mauvaise santé de l'animal, l'inégalité de son tempéramment selon les ages & enfin les altérations qui

peuvent arriver aux différens cribles de sa peau, mille accidens enfin peuvent tantôt changer, tantôt affoiblir certaines teintes & diversifier le tout à l'infini.

Si la Coquille imite par la diversité de ses couleurs la diversité des pores de l'animal, à plus forte raison doit-elle imiter la forme du collier sur lequel elle est moulée; aussi voit-on dans toutes les Coquilles de mer que si l'animal a sur le collier quelque tubérosité, ou inégalité, il se forme aussi une tubérosité ou une tumeur à la partie de la croûte qui y répond. Quand l'animal vient à se déplacer & à faire une augmentation à sa demeure, la même tumeur qui avoit déjà enflé l'écaille en un endroit, l'enfle de nouveau un peu plus loin; ce qui fait qu'on voit la même espèce d'inégalité paroître sur une ligne tout autour de la Coquille. Quelquefois les plis du collier sont si gros, ou si pointus, que ceux qui se forment dessus à la croûte ressemblent à des cornes; l'animal remplit ensuite les dedans, & par de nouvelles sueurs il se donne de nouvelles cornes qui lui servent de deffense contre les poissons qui pourroient être friands de sa chair; de même si un collier est cannellé ou froissé, l'écaille qui le couvre, est cannellée & froissée: si le collier est arrondi comme un bourlet, l'écaille de même a des enfoncemens & des renflemens qui tournent comme un vis depuis les naissances de la Coquille jusqu'au bord.

Les Coquilles sont d'une plus grande utilité dans l'économie champêtre qu'on ne se l'imagine communément. Avant qu'on introduisit dans les grandes assemblées l'usage des feves pour donner les suffrages, on ne se servoit pour cet effet que de petites Coquilles; les grandes qu'on nomme Buccins étoient les trompètes des Romains; ces derniers tiroient du suc de ces mêmes boccins & d'autres Coquillages tels que les murex & les pourpres, cette belle couleur avec laquelle ils teignoient leurs robes. Un avantage réel & qui n'est pas à négliger dans les Coquilles, c'est qu'elles sont

propres pour faciliter le passage des pluies dans les terres ensemencées ou plantées, auxquelles elles communiquent même leur sel, & par-là un vrai principe de fécondité. On fait dans plusieurs provinces maritimes, des excavations profondes au milieu des terrains marécageux; on remplit ces excavations de toutes sortes de Coquilles communes, & on rejette par dessus la terre: on parvient par ce moyen à dessécher les terrains même les plus humides & on les rend propres à quelques productions. Dans le pays Messin on fait pareillement de ces trous, mais au lieu de Coquilles qui sont très rares dans cette province éloignée de la mer, on y met des ossemens & des cornes d'animaux.

Les Coquilles sont encore propres à faire de la chaux. Les habitans de l'isle de Goana, les mettent dans des fourneaux bien allumés, elles se reduisent en cendres ces cendres leur servent de chaux pour bâtir. A la Chine dans la province de Kiamsi, on pile les Coquilles, on les enterre; au bout d'un certain temps, on en retire une pâte propre à fabriquer de la très belle porcelaine; quelques sauvages font encore avec les Coquilles des instrumens de musique, ils les joignent ensemble & en forment par cette jonction une espèce de lyre qui rend un certain bruit au son duquel ils dansent. Dans l'isle de Sainte Marthe on orne communément avec des Coquilles les nates de jonc & de palmes qui couvrent les murailles des habitans de ces contrées. En Guinée, aux isles du cap verd, dans l'isle de Loanda au Senegal, à Bengale & dans quelques isles Philipines les monnoyes ordinaires sont les Coquilles; c'est d'elles dont on se sert à Bengale pour les coliers, les bracelets & les autres bijoux; les Turcs en ornent les harnois de leurs chevaux; on est même dans l'usage en Allemagne de garnir les brides avec celles qu'on nomme coliques, & qui sont les vraies monnoyes de Guinée. Les Orientaux ont une adresse merveilleuse pour revêtir de Coquilles leurs grandes bouteilles de cuivre. Nos

François à leur retour de Minorque , rapportèrent une infinité de petits Coquillages qu'on trouve dans la mer aux environs de cette isle ; ils avoient appris des naturels du pays , la maniere d'en faire de jolis compartimens de dessein , par l'arrangement de ces différentes Coquilles , & par la diversité de leurs couleurs nuancées , ce qu'ils executerent parfaitement bien en France & avec tant de dextérité , qu'on ne pouvoit rien voir de plus agréable à la vue dans ce genre.

C'est avec une grosse came , espece de Coquille violette en dedans , qui vient des mers de l'occident , & avec des morceaux de lambis couleur de rose , que les Canadiens font des ceintures & des colliers de prix ; nul traité entr'eux ni avec les officiers du roi , qu'on ne se présente de part & d'autre ces sortes de colliers pour assurance de parole.

Plusieurs insulaires dans les Indes , surtout à Zaganuara , couvrent de Coquilles leurs parties naturelles ; ce sont encor de Coquilles , dont les femmes d'Afrique & d'Egypte se servent pour orner leurs oreilles & leur cou , elles les employent même pour des bracelets , tant pour leurs bras que pour leurs jambes. Les femmes Greques composent avec les Coquilles un fard qu'elles mêlent avec du jus de citron ou de la graisse de Coq , & elles s'en frottent tout le corps. On est en usage en Angleterre , & même à Montpellier , d'employer les Coquilles pour blanchir la cire. Les habitans de la Grande Bretagne en tirent encore un autre profit : ils se servent surtout des moules , pour engraisser leurs terres ; cet usage méritoit d'être introduit dans nos provinces maritimes. En France on fait quelquefois de la chaux avec de l'écaille d'huitre ; la chaux de Metz si vantée , ne tire son mérite que de la quantité de Coquillages fossiles , qui se trouvent dans la pierre qu'on employe pour la faire. Les écailles d'huitre servent encore dans quelques parties de la France pour blanchir les toiles qu'on

destine pour l'Espagne ; c'est principalement à Landernau, à cinq lieues de Brest, en remontant la riviere du même nom, qu'on en fait usage. Dans le Poitou, la Touraine & plusieurs autres provinces, les Coquillages fossiles y servent d'engrais ; on en fait usage en guise de marne : on appelle ces Coquillages feleunieres. La Bergaudine, cette belle nacre que fournit le Burgos, s'employe à une infinité de jolis ouvrages. A l'Abbaye de Joye, à deux lieues du port de l'orient, on fait avec cette nacre & avec de petits limaçons faits en sabots, auxquels les Bretons donnent le nom de forciers, de fort belles fleurs artificielles. C'est avec ces Coquilles qu'on nomme Cames, qu'on travaille ces bagues sculptées qu'on appelle Camées. Combien de belles tabatieres, de jolies boëttes à mouche, de manches de couteaux, de cueilleres ne fait-on pas avec ces coquilles ! On s'en sert encore pour en incrufter des fusils & des tables ; les peintres en mignature y délayent leurs couleurs.

La medecine exerce encore sur les Coquillages ses prétentions. Si on en croit Jonston, le Buccin, espece de Coquille, convient dans les palpitations du cœur & dans les douleurs d'estomac ; on attribue à la Pourpre, autre Coquille, une vertu alexitere, c'est un antidote, elle guerrit les pustules & les ulceres, & appliquée, dit-on, sur le nombril des femmes, elle les dispose à devenir fécondes. On prétend que le Murex est très-bon contre les tumeurs ; Plinè dit qu'il enleve les taches du visage, & qu'il convient dans les abscess qui viennent sur les oreilles. Les Sabots & les Nerites ont la proprieté de donner de l'appétit, & la pinne marine fait vomir. Quelques Auteurs recommandent les peignes pour l'estomach & contre la rétention d'urine ; plusieurs praticiens prétendent que les moules broyées sont propres pour guérir les douleurs & les tumeurs de talons. On prépare avec ces mêmes Coquilles, une poudre fort vantée contre la fievre tierce ; on prend

à cet effet telle quantité que l'on veut de Coquilles de moules , on les met dans du vinaigre , & on les y laisse tremper pendant une nuit ; on en ôte le limon que le vinaigre y a fait naître en les rongant , après quoi on les calcine un peu , & après les avoir pulvérisées, on les garde pour le besoin. On en prend un demi gros délayé dans de l'eau de chardon béni ou dans du vin , au moment que l'accès commence à se déclarer. Cette poudre excite une sueur légère , qui est souvent capable d'emporter la fièvre. On se sert encore des Coquilles de Moules en les lavant seulement , en les déssalant & les porphirisant pour faire uriner & pour faire arrêter les cours de ventre qui viennent à la suite d'une purgation forte : la dose doit être dans ce cas depuis un scrupule jusqu'à un demi gros ; comme la poudre de ces moules est absorbante , elle arrête doucement les évacuations. Les Maréchaux l'employent contre les taves & les ongles qui naissent sur les yeux des chevaux , en guise de collyre , qu'ils soufflent dans leurs yeux , ce qui déterge & consume en peu de temps ces taves.

En général toutes les Coquilles sont alkalines , propres pour absorber & adoucir les acides , & pour guérir les diarrhées qui proviennent de cette cause : on les prend intérieurement après les avoir pulvérisées à la dose d'un scrupule le matin , à jeun dans un verre d'eau commune ; ou bien on mêle cette poudre avec d'autres poudres absorbantes pour remplir les mêmes indications ; on s'en sert aussi quelque fois extérieurement comme dessicatif. On tire des huitres calcinées & pulvérisées un excellent remède pour les dartres. Leur dissolution est d'un grand secours pour les estomachs dérangés. Il y a encore bien des autres propriétés à examiner dans les Coquilles ; mais comme nous en avons suffisamment parlé dans nos lettres sur les animaux. Il est inutile de les rapporter ici. Voyez *Lettre 11* , *15* , *17 année 1769* , & *Lettre 27* , *1770*.

CORBEAU. C'est un oiseau de moyenne grandeur, il pèse ordinairement 34 onces ; il a depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue 25 pouces de long, & depuis l'extrémité d'une des aîles jusqu'à l'autre, quand elles sont étendues en sens contraire, quatre pieds de large ; son bec est robuste, gros, pointu & très-noir ; la machoire supérieure est un peu crochue, son inférieure est droite ; la langue est large, fendue en deux, hérissée, noirâtre en dessous ; sa prunelle est entourrée comme d'un double cercle, & l'intérieur d'un cendré brun ; ses narines sont couvertes de poils un peu roides, inclinés vers le bas. Tout son corps est noir avec une certaine couleur bleue luisante qui se remarque sur-tout à la queue & aux aîles ; le ventre est d'une couleur plus claire, tirant un peu sur le brun ; le milieu du dos est seulement revêtu de duvet, car les longues plumes des épaules couvrent tout le reste ; on remarque à chacune de ses aîles vingt grandes plumes, dont la première est plus courte que la seconde, la seconde que la troisième, la troisième enfin plus que la quatrième qui est la plus longue ; les tuyaux de toutes depuis la sixième jusqu'à la dix huitième sont étendus au-delà des barbes de chaque plume & sont terminés en pointes aiguës ; la queue de cet oiseau est longue de neuf pouces, composée de douze plumes, dont les extérieures sont insensiblement plus courtes que les intérieures ; les ongles sont crochus, grands, principalement ceux de derrière ; le doigt extérieur est lié à celui du milieu presque jusqu'à la première articulation ; son foye est divisé en deux lobes ; la vésicule de son fiel est ample, adhérente aux intestins ; ceux-ci sont longs de quarante-trois pouces ; les appendices cœcales longues d'un pouce ; son gosier est dilaté, au-dessous du bec est une certaine poche, dans laquelle cet animal porte de la nourriture à ses petits ; son estomach est ridé en de-

dans. Le Corbeau mange de tous grains , insectes , charogne de quadrupedes , de poissons , d'oiseaux : il prend même des oiseaux vivans dans les basse-cours ; aussi quand il est jeune , il est facile de l'appriivoiser & de le dresser pour la fauconnerie. Cet oiseau pousse un croassement épouventable. On prétend qu'il apprend à parler , il est commun dans tous les pays , il ne craint ni le froid ni le chaud ; il est d'une hardiesse surprenante , & son odorat est des plus exquis. Il passe pour être naturellement voleur , il cache l'argent quand il en trouve ; il fait ordinairement son nid dans les forêts épaisses , sur les arbres les plus élevés , ou dans de vieilles tours , au commencement de Mars ; la ponte des femelles est de quatre , cinq & même six œufs , les œufs sont d'un verd pâle , tirant sur le bleu , tachetés de raies noirâtres ; on donne le nom de Corbillards aux petits qui en sont nouvellement éclos , & le peuple appelle Colas le Corbeau lorsqu'il est parvenu à sa grosseur. Le Corbeau a un grand attachement pour sa femelle , il a grand soin de la nourrir , jusqu'à même l'engraisser pendant qu'elle couve les œufs ; on les voit souvent se caresser mutuellement bec à bec , comme font les pigeons avant de s'accoupler.

Il y a en Angleterre des Ordonnances qui défendent sous des peines sévères de faire aucun mal aux Corbeaux , encore moins par conséquent de les tuer , & ce n'est pas sans raison ; ces oiseaux mangent les charognes terrestres & des rivages , ils empêchent par conséquent que l'air n'en soit infecté. On n'a pas moins d'égards pour les Corbeaux en Suede & même dans les Indes ; mais dans l'Isle de Feroë , on n'en fait pas tant de cas , il est dans ce pays le plus redoutable de tous les oiseaux de proie pour les brebis , aussi lui fait-on la chasse , il y a même un certain tems de l'année fixé pour que chaque habitant de l'Isle apporte à la Chambre de Justice un

bec de Corbeau; on entasse tous ces becs, on y met le feu, & s'il s'en trouve quelques-uns qui ne fournissent pas leur contingent pour grossir le monceau, on leur impose à l'instant même une amende. En effet les Corbeaux multiplient beaucoup dans les deserts & sur les rochers de l'Islande, on y en voit quelquefois de tout blancs. Ces oiseaux s'y rendent redoutables, en se lançant sur les petits agneaux qui deviennent leur proie; ils leur crevent d'abord les yeux pour les empêcher de se sauver, ensuite ils les mangent, ils ont même souvent fini cette besogne avant que les Paysans qui sont toujours aux aguets, puissent être arrivés au secours; s'ils arrivent cependant assez tôt pour chasser le Corbeau, comme leur agneau est aveugle, quelques diligences qu'ils aient pu faire, ils le tuent pour lors, & l'écorchent sur le champ; c'est de-là que viennent les fourrures ou petites peaux douces qu'on trafique en Dannemarck & dans le pays de Holstein, sous le nom de Sma-Afken, & qui sont très en vogue parmi les gens d'un état moyen.

Le vulgaire s'imagine faussement que la Corneille est la femelle du Corbeau, mais c'est une espece totalement différente, quoique cependant du même genre. Les Corbeaux chassent du nid leurs petits quand ils peuvent voler, & même hors de leur canton, à ce qu'on dit, car ils veulent se maintenir dans un pays où ils puissent trouver une quantité de nourriture suffisante; si leurs petits y demeuroient, ils pourroient les affamer.

Ces oiseaux se battent avec les Milans qui sont leurs ennemis, parce qu'ils ravissent leurs viandes. Plin fait mention d'un Corbeau fameux à Rome du tems de Tibere: à Arras on montre aux Etrangers un de ces oiseaux qui est d'une grosseur prodigieuse. Jonston dit que les mœurs des Corbeaux sont admirables & qu'ils vivent ensemble mâle & femelle des trente &

quarante ans, ils gardent fidelement, ajoute-t-il, les loix du mariage, & si l'un des deux vient à mourir, l'autre demeure veuf le reste de ses jours; cette prétendue fidélité n'est rien moins que vraie.

Les Corbeaux blancs ont passés pour des phénomènes rares dans la Nature; on en voit cependant en Islande, ainsi que nous l'avons déjà observé. Klein rapporte aussi en avoir vu un; Jean Caius en a encore vu, dans le Duché de Cumberland, deux qui avoient été pris dans le même nid & dressés à la chasse comme des Eperviers; le Docteur Gabriel Clauderus observe dans les Ephémérides d'Allemagne, qu'un curieux nourrissoit chez lui un jeune Corbeau qui d'abord étoit noir, mais au retour du Printems il croissoit aux aîles de cet oiseau trois ou quatre plumes blanches comme neige qui lui déplaisoient apparamment, puisqu'il ne cessoit de travailler à les arracher avec le bec. Comme les plumes étoient profondément enracinées, il ne pouvoit en venir à bout que difficilement & par un effort de trois ou quatre jours, même avec une hémorragie considérable, propre à exciter la commisération; » au reste, le pauvre misérable, continue cet Auteur, s'étoit donné » une peine inutile, car au Printems suivant de semblables plumes blanches ne manquoient pas de lui » revenir de la même façon; nouveau travail par » conséquent pour les arracher. Cela dura l'espace » de quelques années, jusqu'à ce qu'une mort violente mit fin à ses peines ». Cette histoire paroît avoir plus de merveilleux que de réel.

Le vol des Corbeaux est pesant; ces oiseaux, par la subtilité de leur odorat, sentent de très-loin les charognes; s'il est vrai, comme quelques personnes superstitieuses se l'imaginent, qu'en volant par-dessus les maisons, ou en les fréquentant, ils présagent la mort de quelqu'un, ce sera sans doute par une odeur cadavreuse qu'ils sentent dans l'air à l'aide de leur

odorat subtil , & qui s'exhale des corps malades qui ont au-dedans d'eux les principes d'une mort prochaine. Linneus observe que dans les Provinces méridionales de la Suede , le Corbeau vole en hauteur quand le Ciel est serein , & qu'il jette alors un cri singulier qui se fait entendre au loin , c'est-à-dire , long. Quand des Corbeaux qui vont ordinairement deux à deux ont pris possession d'un bois , les Corneilles n'oseroient s'y établir.

L'Auteur du Journal Œconomique, *année 1758*, fait part au Public d'une méthode très-amusante pour attraper les Corbeaux , & qui peut pareillement servir pour les Corneilles. Tout le monde fait , dit le Rédacteur de ce Journal , que dans l'hyver surtout lorsque les neiges sont abondantes , il se rassemble par bandes des quantités prodigieuses de Corbeaux , (il paroît ici confondre les Corneilles avec les Corbeaux , mais cela est indifférent dans le cas présent.) Ces oiseaux cherchent alors les endroits où il peut y avoir quelque charogne pour faire curée. C'est le tems où on en prend beaucoup : il y a plusieurs moyens pour y réussir ; bien des gens se servent de noix vomiques qu'ils roulent & réduisent en poudre , ensuite ils découpent des morceaux de viande & ils les roulent dans cette poudre ; lorsqu'ils sont à l'endroit de la voierie , ils les parfument de côté & d'autre , & ils se retirent à l'écart , les Corbeaux ou les Corneilles avides de la viande fraîche , n'ont pas plutôt avalé ces morceaux chargés de noix vomique , qu'ils sont à l'instant enivrés & qu'ils tombent comme morts sur la place ; mais cette ivresse passe vite , & elle ne serviroit de rien si on tarδοit à les prendre ; cette méthode est cependant très sûre ; mais elle a ses inconvéniens ; indépendamment de ce qu'elle n'est pas fort amusante , il peut y avoir du danger ; si quelques chiens venoient à passer par hasard dans les endroits où on a tendu les pièges ,

& à en manger , ils mourreroient à coup sûr une heure ou deux après , attendu que la noix vomique qui ne fait qu'enivrer les Corbeaux , est un poison mortel pour les chiens. Il y a une autre méthode qui n'est pas si dangereuse & qui est en même tems très-divertissante.

Prenez pour cet effet une livre de viande , découpez-la en plusieurs morceaux à peu près de la grosseur d'une noix ; faites provision d'une main de papier ou plus , & d'un petit pot rempli de glu , transportez-vous ensuite dans un endroit où vous saurez qu'il se rassemble beaucoup de Corbeaux , faites alors autant de cornets que vous aurez de morceaux de viande , employez à chaque cornet une feuille de papier , & pour agir plus prudemment , faites-y un point d'aiguille en haut & en bas , mettez-y pour lors un de vos morceaux & frottez de glu l'entrée du cornet en dedans ; placez tous vos cornets de distance en distance , & retirez-vous à l'écart , bien-tôt les Corbeaux friands de cette viande fraîche se jetteront dessus avec toute l'avidité possible , & fourant leur tête jusqu'au fond du cornet pour atteindre à leur proie , qui est trop enfoncée , s'englucront les plumes autour de l'entrée du cornet & ne pourront plus retirer leur tête ; alors ne songeant plus à leur proie & se trouvant aveuglés , ils prendront leur vol & s'éleveront dans l'air tant qu'ils pourront jusqu'à perte de vue , mais toujours perpendiculairement ; ne croyez pas pour cela, continue le Journaliste , les avoir perdus , vous les verrez peu de tems après , c'est-à-dire , quand les forces leur manqueront , retomber directement dans le même endroit d'où ils auront pris leur vol ; il vous sera dès lors facile de vous en saisir & d'en faire ce que vous jugerez à propos. C'est un vrai plaisir de voir dans la même minute dix , douze & quelquefois même davantage de Corbeaux prendre leur volée tous à la fois & retomber

ensuite les uns après les autres . selon que les forces leur manquent plutôt ou plus tard. On en peut prendre de cette maniere quelquefois jusqu'à soixante dans une matinée ; une livre de viande suffit pour cela , car au moyen de ce que le corne est haut , ils ne peuvent atteindre au morceau qui est au fond ; ils sont d'ailleurs si étourdis de se trouver pris de la sorte , qu'ils ne songent plus à leur proie qui peut par conséquent servir à en attraper d'autres. Il y a déjà beaucoup de personnes qui connoissent cette chasse amusante ; nous l'avons nous même pratiquée & nous nous en sommes très-amusés.

La chair de Corbeau n'est gueres mangeable à cause de sa mauvaise odeur , ce qui provient sans doute de ce que cet oiseau ne se nourrit que de charognes , de poissons morts & d'autres immondices. Le peuple cependant en mange lorsqu'il est jeune. Les Auteurs assurent que les petits Corbeaux & les cerveaux des grands sont très-bons pour l'épilepsie & pour la goutte ; Etmuller donne pour spécifique contre cette premiere maladie , la cendre des petits Corbeaux calcinés au sortir du nid à la dose d'un gros qu'on réitere deux fois le jour & qu'on délaye dans l'eau distillée de castoreum. Schroder & l'Emery attribuent à la graisse , au sang & aux œufs de cet oiseau la vertu de noircir les cheveux. Gabelkoverus conseille en outre de prendre les œufs de cet oiseau à la quantité d'un ou de deux contre la dyssenterie ; il prétend encore que sa fiente pendue au col dans un petit sachet appaise la toux & la douleur des dents , mais dans le siecle éclairé où nous vivons , on n'attribue aucune qualité à ces sortes d'amulettes. Les pennes de Corbeau servent à faire des touches pour frapper les cordes des épinettes ; les Artilliers les employent encore pour empêcher les traits.

CORNE. C'est une partie dure qui sort de la tête de quelques animaux & qui leur sert de défense & d'ornement, on en fait usage dans les arts. On en met ordinairement dans des fourneaux destinés à durcir le fer que l'on veut convertir en acier ; on en compose des coupelles ; les Maréchaux s'en servent pour faire avaler des médecines aux chevaux & au bétail. Les Cornes du Cerf sont d'usage chez les Couteliers pour faire des manches de couteaux ; on préfère celles qu'on arrache de dessus la tête à celles qui tombent naturellement : les Cornes de Bœuf s'emploient de même que les précédentes pour les manches de divers instrumens. On tire de leur extrémité qui est solide des cornets d'écritoire, on dresse en conséquence cette extrémité, on l'amollit, on la lime & on la polit. On remarque dans les Cornes de ces animaux deux parties distinctes, dont l'une est osseuse, solide, sert de base, & l'autre creuse, réunit la première ; l'osseuse s'emploie quelquefois avec de la terre pour faire des murailles : quand ces sortes de murs sont bien enduits en dehors, ils peuvent durer très-long-tems. On s'en sert encore au lieu de pierre pour soutenir les terres ; lorsqu'on veut procurer l'écoulement des eaux on met ces Cornes en piece & on les répand dans les terres labourables, on les brûle même aussi & on se procure par-là un excellent amendement. Lorsque les Cornes proprement dites, cù la seconde partie a été détachée, on la laisse pendant un, deux ou trois mois à l'air, ensuite on les coupe de longueur selon l'usage qu'on en veut faire, on les tient à cet effet avec des pincettes sur un petit feu de bois qui les rend souples & pliables, & pour lors il est facile de les couper longitudinalement avec un petit couteau ; ces cornes étant coupées, un ouvrier tient à chaque main une pincette dont les bouts sont très-larges,

larges, il ouvre pour lors les Cornes & les rend presque plattes, après quoi il les arrange entre deux plaques de fer qui ont été auparavant chauffées & grailées : il en apprête plusieurs de cette maniere, il les met dans un trou fait en terre, & les y serre avec un coin de bois qu'il enfonce avec un maillet jusqu'à ce que les plaques puissent presque se toucher, & que les Cornes soient parfaitement plattes ; il les laisse dans cette position tant & si longtems que les plaques sont chaudes. Les Cornes ainsi préparées s'employent pour faire des peignes, des chasses de lunettes, des tabatieres, des bâtons d'éventail, des lanternes, &c. Quand c'est pour des lanternes qu'on les destine, il faut laisser les Cornes un mois dans l'eau avant de les couper ; & lorsqu'on les a réduites en plaques, on les divise en trois, quatre & quelquefois cinq lames ; on les pare pour leur donner partout la même épaisseur, ensuite on les polit, on les met par cent & on les lie ensemble, on les enferme enfin dans un barril. Les rapures de Cornes servent quelquefois à faire des fleurs artificielles ; on les teint en conséquence. On fait aussi quelquefois fondre les Cornes : vous prenez pour cet effet de leurs rapures telle quantité qu'il vous plaira, vous les mettez dans une forte lessive faite avec parties égales de chaux & de cendres gravelées ; quand la limure, autrement rapure est réduite en bouillie, vous y mettez à proportion la couleur que vous juge à propos, vous jettez ensuite votre matiere dans les moules dont vous voulez qu'elle prenne la figure, vous avez par-là une Corne fondue, ou pour mieux dire une espèce de colle forte.

Plusieurs Artistes contrefont souvent l'écaille sur de la Corne : ils font dissoudre à froid de l'orpiment dans de l'eau de chaux filtrée, ils en appliquent ensuite sur la Corne avec un pinceau, & quand cette chaux n'a pas pénétré la premiere fois, ils réiterent

cette opération , ils en font de même des deux côtés , ils parviennent par-là à contrefaire l'écaille ; ou bien ils prennent une once & demie de litharge d'or & deux onces de chaux vive , ils les broient ensemble avec de l'urine ou dans une forte lessive , & ils en forment une pâte claire , qu'ils appliquent toute chaude sur la Corne , le lendemain ils ôtent cette pâte & frottent la corne avec de l'huile d'olive.

Les Cornes font un excellent engrais , ainsi que nous l'avons déjà dit pour les terres , surtout pour celles qui sont denses & froides , on en met cinq sacs sur deux acres avant de la labourer.

Par CORNE , en termes de Maréchallerie , on entend cette partie du pied du cheval qui regne autour du sabot , & qui environne la sole & le petit pied ; c'est vraiment une espèce d'ongle dur & épais d'un doigt , où l'on introduit des cloux lorsqu'on ferre cet animal , sans cependant que le fer porte & appuie sur la sole. On dit que le pied d'un cheval est usé lorsque la Corne est usée ; on met du surpoint à une Corne lorsqu'elle est sèche & usée. Voyez *Sur-Point*.

Si un cheval se trouve avoir beaucoup de Corne à la pince des pieds de devant , le Maréchal y peut brocher haut , sans craindre de rencontrer le vif ; quant aux pieds de derrière , il faut qu'il broche haut au talon & bas à la pointe où la Corne est près du vif. A l'Article *Cheval* , nous avons parlé des maladies qui ont rapport à cette partie de l'animal.

CORNEILLE. C'est un oiseau qui est plus petit que le Corbeau , qui a le bec , les pieds , les jambes noires , ainsi que tout le reste du corps , sa langue est fourchue , ses yeux ronds & son plumage noir : nous allons examiner sa façon de vivre.

Les Corneilles volent en troupe avec rapidité , & quand elles marchent , c'est avec lenteur , leur bec

est si fort qu'elles s'en servent pour casser des noix : on leur attribue encore l'adresse de les porter en l'air & de les laisser tomber sur des pierres pour les briser , lorsque les Corneilles ne peuvent réussir autrement ; ces oiseaux font beaucoup de dégât dans les terres nouvellement ensemencées : elles fréquentent pour l'ordinaire les bois , les plaines & les bords de l'eau ; elles se retirent pendant l'hiver dans les greniers , d'où les Hiboux les chassent quelquefois ; elles font toujours en guerre avec la Chouette dont elles vont manger les œufs pendant le jour , & celles-ci à son tour mange pendant la nuit les œufs des Corneilles. La nourriture ordinaire des Corneilles sont les charognes , les vers , les limaçons , les chenilles , les grenouilles , &c. Lorsqu'elles crient ou qu'elles croassent , elles font beaucoup de bruit. Elles placent leur nid au sommet des plus grands arbres & elles pondent cinq à six œufs d'un blanc bleuâtre ; les petits qui en éclosent sont bons à manger : la femelle seule couve les œufs , & le mâle a soin de lui apporter de la nourriture pendant le tems de l'incubation.

Il y a des Corneilles blanches , comme il se trouve aussi quelquefois des Corbeaux blancs ; non-seulement leur plumage , mais encore les pieds , le bec & les ongles sont blancs. On nomme Corneille moissonneuse un oiseau qui est à peu près de la même grosseur que la Corneille ordinaire. Son plumage est mêlé d'une teinture verdâtre ; cette Corneille vole par troupe , se nourrit & fait aussi son nid comme l'espece commune. Le Choucas est aussi une Corneille à laquelle on donne le surnom d'appriivoisée , il ressemble à un Pigeon dont le plumage est presque tout entier d'un noir violet ou verdâtre ; le bec , les pieds & les ongles sont noirs. Le Choucas se retire dans les tours les plus élevés , dans les vieux châteaux & les vieux murs , il y fait son nid , sa

ponte est de cinq ou six œufs. La Corneille de la Jamaïque est à peu près de la grosseur de la nôtre, elle babille continuellement & son bruit est fort différent de celui de la Corneille ordinaire ; cette espèce se nourrit de fruits & de scarabées. La chasse de la Corneille est très-lugubre ; on se transporte sur le soir dans le bois que cet oiseau fréquente, on y ébranche dix ou douze arbres à cinq ou six pieds de haut & quelquefois même jusqu'à huit, afin que la tête seule demeure garnie ; quand la nuit est venue & lorsque l'obscurité est des plus profondes, deux ou trois personnes s'habillent de noir depuis les pieds jusqu'à la tête & montent sur les arbres désignés, pendant que deux autres personnes marchent dans le bois, font un peu de bruit & secouent les arbres les plus chargés de Corneilles ; ces oiseaux épouvantés quittent leur asyle, prennent leur effort dans le bois, & prenant les prétendus spectres qui habitent le sommet des arbres dépouillés pour un tas de Corneilles, ils se placent sur eux & tout autour, on n'a alors que la peine de les prendre à la main, de leur écraser la tête & de les jeter au pied de l'arbre. Une pareille chasse demande du courage : il est difficile d'en procurer le plaisir aux Dames, mais il y en a une autre qui est pour elles plus amusante, c'est de les prendre aux cornets pendant les tems de gelée & de neige ainsi & de même que les Corbeaux. Voyez Art. *Corbeau*.

On se sert encore pour la chasse des Corneilles d'un chat emmiellé ; on prend pour cet effet un chat on le frotte de miel, on le roule dans la plume, on le lie ensuite par les reins assez fortement & on l'attache au pied d'un arbre garni de gluaux ; à peine s'est-on retiré que le chat commence à miauler & à se tourmenter ; les Corneilles & d'autres oiseaux entendent le bruit, ils accourent pour se jeter sur leur proie, se posent sur l'arbre & tombent avec

les gluaux. Quand on veut détruire les Corneilles il y a une méthode plus prompte que toutes celles que nous avons rapportées. On a des fressures de bœuf, on les coupe par petits morceaux, on les mêle avec de la rapure de noix vomique, on laisse le tout s'incorporer pendant vingt-quatre heures à froid, on répand à la pointe du jour les morceaux de viande sur les terres ensemencées; dès que les Corneilles en ont mangé & que la viande est digérée, elles tombent mortes. Les fèves de marais sont des excellens appas pour les Corneilles; on les perce, quand elles sont vertes, avec une aiguille ou épingle sans tête qu'on laisse dans la fève, on les répand en hiver sur la terre, les Corneilles ne les ont pas plutôt mangées & digérées qu'elles languissent & meurent; mais cette méthode paroît bien cruelle.

Lémery, dans son Dictionnaire des Drogues, prétend que les Corneilles sont propres pour réparer les forces abbattues, pour fortifier le cerveau; on les mange ou bien on en fait du bouillon. L'excrément de ces oiseaux passe, selon le même Auteur, pour très-bon dans la dyssenterie, on le pulvérise & on le délaye dans du vin. Il y a au Cap des Corneilles de mer délicieuses à manger, leurs plumes sont noires & jaunes; on s'en sert dans le pays pour garnir des lits & des oreillers.

CORPS. C'est un terme de Maréchal; on entend sous cette dénomination les côtes & le ventre du Cheval. Rien n'est si commun que d'entendre dire qu'un cheval a du Corps, quand il a le flanc rempli & les côtes évasées & arrondies; mais quand son ventre va en diminuant vers les cuisses, comme celui du lévrier, on dit alors qu'il n'a pas de Corps; cette conformation est très ordinaire aux chevaux vifs.

CORS est un terme de chasse qui se dit (quand il s'agit de la tête d'un cerf, d'un chevreuil & d'un

dain), des perches , du mairain où sont attachées les andouillers. On nomme aussi Cors les deux côtés du pied d'une bête fauve , & les pinces qui forment le bout du pied.

COU. C'est cette partie de l'animal qui est au-dessus des épaules , & qui soutient la tête , dans les chevaux c'est la même chose qu'encolure ; mettre la bride sur le cou d'un cheval , c'est le laisser aller à sa fantaisie.

COUCOU. C'est un oiseau qui tire son nom de son chant qui se fait entendre depuis le Printems jusqu'au mois d'Octobre ; on ne fait pas trop où il se retire lorsqu'il disparoît ; il amasse quelquefois , à ce qu'on dit , jusqu'à un boisseau de bled dans le creux d'un arbre pour y passer l'hiver. Le Coucou ordinaire du pays lorsqu'il est jeune a la tête & le dessus du cou & du dos couverts de plumes brunes bordées de rouffâtre ou de blanc ; celles de la partie inférieure du dos & du croupion sont cendrées & bordées de blanc par le bout ; la gorge & le bas du cou sont variés de bandes transversales alternativement blanches & brunes ; la poitrine , le ventre & quelques autres endroits moins apparens sont d'un blanc sale transversalement rayé de brun. Les dix premières plumes des aîles sont brunes bordées de blanc par le bout , variées de quelques taches rouffâtres à leur côté inférieur , & au côté opposé de taches transversales blanches , mêlées d'un peu de roux sur le bout qui tend vers la tige de la plume. Toutes les autres plumes de l'aîle sont brunes , variées de taches transversales rouffes sur les deux côtés & bordées de blanc par le bout. La queue est composée de dix plumes noirâtres , les huit du milieu sont terminées de blanc & variées de petites taches blanches près de leur tige & sur le bord intérieur , les deux du centre ont aussi quelques petites taches blanches à leur bord extérieur ; la dernière de chaque

côté est transversalement rayée de blanc ; outre cela les deux plumes du centre sont un peu plus longues que les autres qui diminuent successivement de longueur ; l'iris des yeux est couleur de noisette , les coins de la bouche couleur de saffran , le bec noir un peu courbé en en bas , convexe en dessus , & comprimé par les côtés , les jambes couvertes jusqu'au talon de plumes qui sont d'un blanc sale transversalement rayé de brun ; les pieds sont jaunes , ont deux doigts devant , deux derrière terminés par des ongles jaunes. Quand cet oiseau a l'âge de consistance , il est à peu près de la grosseur d'un Bizet , long de douze à treize pouces depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue ; son vol est d'environ deux pieds. Hors la queue , presque tout son plumage differe de celui du jeune Coucou ; la tête , le dessus du cou , le dos , le croupion & le haut des aîles sont d'un cendré brillant , la gorge & le bas du cou sont d'un cendré plus clair , les dix premières plumes de l'aîle sont d'un cendré très-foncé , mais leur côté intérieur est varié comme dans l'oiseau jeune , les six suivantes sont pareillement les mêmes que dans la jeunesse & les treize plus proches du corps sont cendrées comme le dos & sans taches.

Le Coucou est de tous les oiseaux le seul qu'on connoisse qui abandonne ses petits à des soins étrangers , & en effet on prétend qu'il ne fait point de nid , mais il cherche le nid d'un petit oiseau comme celui de la fauvette , de la linotte , de la mésange , du roitelet ; s'il y apperçoit des œufs , il les casse & il substitue à leur place un des siens , en l'abandonnant aux soins de la nourrice qu'il a choisie ; ce n'est pas que le Coucou manque d'amour pour les petits qui doivent naître de lui , mais il y a une conformation singulière dans les visceres de cet oiseau qui s'oppose à l'incubation. C'est à M. Hérissant de l'Académie Royale des Sciences que nous sommes

redevables de cette découverte. Dans les autres oiseaux l'estomac est presque joint au dos & totalement recouvert par les intestins ; dans le Coucou au contraire l'estomac est placé d'une manière toute différente, il se trouve dans la partie inférieure du ventre & il recouvre absolument les intestins ; de cette position de l'estomac il suit qu'il est aussi difficile au Coucou de couvrir ses œufs & ses petits que cette opération est facile aux autres oiseaux, dans lesquels les parties qui doivent poser presque immédiatement sur les œufs ou sur les petits, sont molles & capables de se porter sans danger à la compression qu'elles doivent éprouver ; il n'en est pas de même du Coucou, les membranes de son estomac sont chargées du poids de son corps & comprimées entre les alimens qu'il renferme & des corps durs, elles éprouveraient conséquemment une compression douloureuse & contraire à la digestion ; de la structure de cet oiseau on peut encore tirer une autre conséquence, c'est que ses petits n'ont pas le même besoin d'être couvés que ceux des autres oiseaux, d'autant plus que leur estomac est plus à l'abri du froid sous la masse des intestins & c'est peut-être par cette raison que le Coucou donne toujours ses petits à élever à de très-petits oiseaux ; ils n'y perdent rien quant à l'incubation qui leur est moins nécessaire & ils y gagnent par la facilité qu'ils ont de se nourrir aux dépens des petits naturels de l'oiseau, ils les font périr avec leur mère nourrice, qui devient toujours avec ses enfans la proie de celui auquel elle a servi de mère. On peut très-bien appliquer au Coucou ce mot : *Sic vos non vobis nidificatis aves.* Le Rédacteur du *Dictionnaire Théorique de la Chasse & de la Pêche*, prétend que l'explication que M. Hérissant a donnée de l'indifférence du Coucou pour ses petits, n'est pas des plus claires, c'est, dit-il, couper le nœud gordien & non pas le dé-

lier ; en supposant la vérité de toutes les observations anatomiques rapportées par cet Académicien , il restera toujours à lui demander pourquoi la mécanique de la structure du Coucou est si contraire à ces loix éternelles & primitives qui veulent que tout être veille à la conservation de ses petits. La Nature employe-t-elle d'autres voies pour la multiplication de chaque individu ? Quoi le Coucou peut produire & il ne sauroit conserver ! On peut très-bien s'écrier à ce sujet : *ô altitudo ! quam incomprehensibilia sunt opera tua !*

Le Coucou est carnacier & vorace , il se nourrit de chairs de cadavres , de chenilles , de mouches , de fruits & d'œufs d'oiseaux M. de Réaumur confirme ce fait dans une lettre qu'il a adressée à MM. Salerne & Arnauld de Nobleville , Médecin à Orléans : plusieurs de ces oiseaux dit-il , que j'ai nourri chez moi , m'ont prouvé que l'espece est carnaciere. Ils aiment non-seulement la viande , mais ils ne veulent même rien autre chose ; ils ne mangent ni pain ni grain , je leur en fais présenter ; les insectes sont fort de leur goût , sur-tout les vers de farine & les chenilles : je ne crois pas , ajoute M. de Réaumur , qu'il se trouve parmi les oiseaux aucune espece qu'on ait plus de peine de déterminer à manger seul , j'en ai eu un à qui il a fallu donner la bequée pendant plus d'un mois après qu'il a été parvenu à être aussi grand que le sont de vieux oiseaux de son espece. L'histoire du Coucou déplumé , continue cet Académicien , qu'on a trouvé dans un trou d'arbre au milieu d'un tas de bled , est combattue par cette dernière circonstance dont on ne manque pas de l'orner. Mon Coucou n'a jamais voulu tâter de grain quelconque ; il est certain que les insectes sont leur nourriture ordinaire ; celui que j'ai de l'année & qui est déjà depuis un mois aussi

grand que pere & mere , ne veut cependant pas encore manger seul la viande qu'on met à sa disposition ; on est obligé de lui en faire entrer des morceaux dans le bec , mais quand on met dans sa cage des vers de farine , des vers de mouches , il les prend tout seul & les avale. On peut conclure de cette lettre même que le Coucou est un oiseau de passage ; puisqu'il ne se nourrit que d'insectes , il n'est pas douteux que quand ces petits animaux disparaissent il va chercher un climat où il en puisse trouver , & en effet à Malthe on prend ordinairement en Automne beaucoup de Coucous , c'est sans doute pendant le tems de leur passage.

Le Continuateur de la matiere médicale de Geoffroi rapporte une observation qu'il a faite qui prouve que le jeune Coucou ôte quelquefois la vie à celle qui l'a nourri : étant écolier , dit cet Auteur , à l'âge de seize ans , je trouvai dans notre jardin un nid de fauvette avec un œuf unique qui paroissoit gros & supposé ; mon pere auquel je racontai la chose me défendit de l'ôter , par ce que dit-il , c'étoit peut-être un œuf de Coucou ; le fait se trouva vrai , car l'œuf demeura seul & il en sortit un Coucou ; quand l'oiseau fut en plumes je le mis avec le nid dans une cage que je laissai au même lieu du jardin ; peu de jours après je trouvai le matin la fauvette embarrassée entre les barreaux de la cage dont le Coucou tenoit la tête & le col dans son gosier , les ailes de la fauvette arrêtées par le dehors l'ayant empêché de l'avalier. A la suite de ce fait l'Observateur en rapporte encore un autre semblable qu'il dit tenir d'une personne très-véridique. Cette personne étant un jour à sa terre en Sollogne au mois de Juin , ses Faucheurs trouverent un jeune Coucou dans un nid de linotte , & comme par leur présence ils empêchoient la mere de lui ap-

porter la becquée, le petit resta quelques heures sans manger; mais en ayant pitié, ils s'éloignerent un peu du nid pour y laisser aller la linotte, qui ne manqua pas d'en profiter; ils attendirent quelques momens, & voyant que la mere ne reparoissoit point, ils y coururent & furent bien étonnés de voir que le Coucou avoit étranglé sa mere & qu'il faisoit tous ses efforts pour l'avalier.

Le Coucou n'a de l'oiseau de proie que la simple apparence, il n'en a ni la force ni le courage, il est foible & timide, il s'enfuit à tire d'aîle devant le plus petit oiseau qui le poursuit vigoureusement; sa voix annonce le retour du Printems; son vol est court, interrompu, mal assuré. On a débité mille fables sur le compte du Coucou, qu'il seroit même ridicule de rapporter ici.

Le Coucou n'est gueres en usage pour aliment, il est trop rare, d'ailleurs sa chair n'est pas d'un assez bon goût, il n'y a que les gens de la campagne qui en mangent, cependant quand il est jeune, & lorsqu'il est pris dans son nid au moment qu'il se trouve assez fort pour s'envoler, c'est un manger tendre & délicat; si on en croit Pline, aucun oiseau ne peut alors lui disputer pour la délicatesse; les Italiens en font grand cas, mais il n'est pas du goût des Allemands.

En Médecine on attribue au Coucou & à ses petits une vertu propre pour guérir l'épilepsie, la pierre, les fievres intermittentes & la colique; on en fait des bouillons qu'on fait prendre aux malades. On prétend que la fiente de cet oiseau prise intérieurement est un remede très-efficace contre la rage; on en fait infuser pendant la nuit un demi gros ou un gros dans un verre de vin tiède, on passe le tout le lendemain avec expression & on en donne la colature au malade. Au rapport de Schroder, la

graisse de cet oiseau remédie à la chute des cheveux ; si on l'emploie en liniment.

COUP. C'est un terme de fauconnerie. On dit qu'un oiseau prend Coup lorsqu'il heurte fortement contre la proie ou contre quelque autre chose ; pour remédier à cet accident vous prenez de la sauge, de la menthe, du pouliot & de la guimauve, vous les faites bouillir dans du vin, vous en étuvez l'oiseau avec une éponge jusqu'à ce qu'il sue, mettez ensuite sur l'endroit affecté de l'encens en poudre & de la guimauve mêlés avec du blanc d'œuf ; vous essuyez l'oiseau au feu après sa sueur, & vous le tenez chaudement ; vous réitérez deux fois par jour jusqu'à ce que l'oiseau soit amendé ; s'il a pris grand Coup qu'il jette le sang par les narines ou par la bouche, ou par le fondement, & que les côtés lui battent, vous lui donnez en son past avec sang chaud de poule, poudre de sang de dragon, du bol d'Arménie & de la mumie ; vous le païssez de chair de pigeon jeune avec son sang, ou bien vous trempez de la chair de poule dans de l'urine pour son past pendant l'espace de quelques jours.

COUPER. C'est un terme de chasse ; on dit qu'un chien coupe quand il quitte la voie de la bête qu'il chasse & qu'il prend les devants pour avoir de l'avantage sur elle : un chien sujet à couper est vicieux.

COUPER. Terme d'Art Vétérinaire, c'est la même chose que châtrer. On coupe un cheval qui rue & qui mord, c'est un excellent remède contre ces vices. Pour faire à un cheval l'opération de la castration, il faut commencer par l'abattre, on l'arrête avec une corde qui entoure le cou & qui revient se nouer au pied ; on travaille alors à l'extraction de la partie qu'on veut arracher, & on se sert pour cet effet ou du fer ou du caustique. Quand on fait usage du

fer, le Chatreux fait mettre à sa portée deux seaux pleins d'eau, un pot à l'eau, deux couteaux de feu quarrés par le bout, sur le feu deux réchaux, du sucre en poudre & plusieurs morceaux de résine, son bistouri & ses morailles. Après avoir disposé tous ses instrumens, il se place derriere la croupe du cheval, tire le membre autant qu'il peut, le leve & le dégrasse, aussi bien que la peau & les testicules; rend la peau en serrant au-dessus d'un testicule, il la fend en long, il fait sortir le testicule & coupe avec le bistouri les membranes qui viennent avec lui; il prend ensuite la moraille & serre au-dessus du testicule sans prendre la peau; le testicule paroît pour lors en dehors avec une petite grosseur qui est du côté du vterere au-dessus & qui se nomme prostate; l'opérateur coupe au-dessous de cette grosseur, c'est-à-dire entre elle & le testicule avec le couteau de feu, & à l'instant le testicule tombe, après quoi il brûle tous les vaisseaux sanguins, ou plutôt les extrémités de ces vaisseaux; il fait fondre à cet effet sur la partie avec le couteau de feu des morceaux de résine, & il finit par saupoudrer & brûler du sucre par-dessus la résine. Quand les deux testicules se trouvent ainsi détachés, il jette de l'eau dans la peau des bourses, & après avoir laissé relever le cheval, il lui jette à plusieurs reprises l'autre seau d'eau sur le dos & sur le ventre. Telle est la méthode d'extraire les testicules par le moyen du feu: passons actuellement à leur extraction par le caustique. On se sert à cet effet de sublimé corrosif, on le fait fondre dans de l'eau & on le réduit en consistance de pâte avec de la farine; on le met dans de petits batons longs de six pouces creusés en canal dans toute leur longueur, & terminés à chaque bout par deux boules faites du même morceau de bois, ce canal se trouve entierement rempli par le caustique. Cela fait, l'Opérateur prépare le testicule comme

il a fait dans l'autre méthode, après quoi il serre le dessus avec deux de ces bâtons, il en met les deux canaux vis-à-vis l'un de l'autre, il les lie ensemble avec une ficelle, il coupe le testicule au-dessous avec le bistouri, le cheval emporte les bâtons ainsi liés & ils tombent au bout de neuf jours; le cheval étant opéré par l'une & par l'autre de ces méthodes, on le mene dès le lendemain à l'eau, on l'y fait même entrer jusqu'à la moitié du ventre. Quoique l'une ou l'autre de ces opérations ne soit pas dangereuse, la dernière, c'est-à-dire celle par le caustique, l'est cependant beaucoup moins, la partie n'enfle pour lors que très rarement. Les vraies saisons pour la castration sont le Printems & l'Automne, le grand froid & le grand chaud étant très-contraires. Nous avons déjà parlé de la castration à l'Article *Cheval*, mais d'une façon très concise, c'est pour cette raison que nous en avons fait un Article séparé.

COURBATURE. Maladie fort commune aux chevaux, c'est, suivant le Rédacteur du Dictionnaire Encyclopédique, le battement ou l'agitation de leurs flancs & un mouvement tel qu'on le remarque dans les hommes qui sont atteints de fièvre. Les causes de la Courbature sont ou l'excès du travail, ou l'échauffure, ou l'abondance des humeurs, ou enfin le reste de quelque maladie qui n'est point encore passée. La Courbature fait partie des trois cas rédhibitoires qui peuvent annuler la vente du cheval. Le vendeur est garant pendant neuf jours de cette maladie, parce qu'elle peut rester cachée pendant tout ce tems. Quelques Auteurs prescrivent pour tout remède dans pareil cas, de faire prendre le verd au cheval malade & de le laisser même à l'herbe pendant la nuit: ce remède est, dit-on, très-assûré, si l'animal est jeune: on peut aussi lui donner très-efficacement de l'orge en verd.

L'Auteur du Dictionnaire Economique annonce

deux remedes pour la courbature ; faites prendre, dit-il, tous les jours au cheval du foie d'antimoine en poudre dans du son mouillé, la dose est depuis une once jusqu'à deux ; on donne ce remede au cheval s'il mange bien, ou bien :

Prenez de la graine de lin séché au four, trois livres, de genievre trois onces, du fenugrec deux onces, de la sauge & de l'hissope de chacun trois onces, de l'aulne une once & demie, soufre une demie-livre, pulvérisez le tout, après l'avoir bien mêlé vous en donnerez le matin au cheval deux cuillerées dans du son. Tenez-le bridé une heure & demie après, & continuez tous les jours jusqu'à ce que vous n'ayez plus de poudre ; si malgré ce remede le cheval ne guérit point, prenez de la mauve, de la violette, de la pariétaire, de la mercuriale de chacune une poignée, du sel de polychreste en poudre une once & demie, faites-en une décoction, vous en prendrez deux pintes & demie pour un lavement, vous y délayerez une livre de miel & vous le donnerez le soir au cheval courbattu, ayant auparavant la précaution de le faire promener ; vous observerez en outre de ne point le donner au commencement de la courbature, ni dans la fièvre qui accompagne quelquefois cette maladie.

L'Auteur du nouveau Parfait Maréchal, en parlant de la courbature, la divise en deux especes, en courbature simple & en courbature avec fièvre. La première est un rhume plus fort que le rhume ordinaire, aussi provient-il, selon lui, des mêmes causes. La seconde est la même maladie que la fourbure, toujours suivant le même Auteur. Pour guérir la Courbature avec fièvre il faut, dit-il, saigner brusquement le cheval malade, même trois ou quatre fois dans un jour, lui donner beaucoup de layemens, lui ôter le foin & l'avoine, le nourrir avec son ou orge mondé, mais en petite quantité, le traiter enfin comme un cheval qui a une

fièvre très dangereuse qui menace d'inflammation aux poumons. Lorsque la fièvre commence à être moins forte, on le mettra pendant plusieurs jours à l'usage du miel pour lui rendre le ventre libre, ensuite au foie d'antimoine, comme nous avons déjà dit plus haut, ayant l'attention de lui donner toujours de l'eau blanche avec du chrytal minéral.

COURBE. Autre maladie de chevaux. Voyez l'Article *Cheval*.

COUSIN. C'est un petit insecte connu de tout le monde par son bruit incommode qui trouble quelquefois le repos de la nuit & encore plus par ses piquures cruelles; Swanmerdam, M. de Réaumur & plusieurs autres Auteurs ont décrit avec tous les plus grands détails, toutes les métamorphoses du Cousin, ils en ont donné l'histoire fort au long & ils l'ont même accompagné de figures.

On trouve dans l'eau la larve de cet insecte, surtout dans celle qui est dormante & tranquille, cette larve est composée de neuf anneaux en tout, sans compter la tête. On remarque à celle-ci deux yeux, deux mâchoires aiguës & plusieurs aigrettes de poils; le premier anneau qui suit la tête est beaucoup plus gros que les autres; ceux qui suivent sont plus petits & vont toujours en diminuant de grosseur jusqu'au dernier; de ce dernier anneau part un tuyau long, évasé & frangé par le bout, c'est une espèce de stigmaté ou tuyau par lequel la larve du Cousin respire & pompe l'air. Il s'élève vers la surface de l'eau, il y applique le bout frangé de son tuyau qui a une libre communication avec l'air extérieur, tandis que le reste de son corps est plongé dans l'eau la tête en bas; il reste souvent très-tranquille dans cette posture, & si on l'examine sans agiter l'eau, on voit de tems en tems ses excréments sortir de l'ouverture de l'anus qui est au dernier anneau du côté opposé au tuyau; mais dès qu'on agite
tant

tant soit peu l'eau, cette petite larve se précipite au fond en faisant des zigzags & en nageant avec la plus grande agilité ; la larve de Cousins se nourrit de plusieurs petits insectes aquatiques ; elle change souvent de peau, & quand elle est parvenue à sa grosseur, qui est tout au plus de deux ou trois lignes, elle se metamorphose en nymphe ; elle se dépouille à cet effet entierement de sa peau qui se fend à l'endroit du plus gros anneau, & elle perd dans ce dépouillement son tuyau postérieur par lequel elle respire ; au lieu de ce tuyau, la nymphe qui sort de la larve en acquiert deux autres à sa partie antérieure. Cette partie antérieure qui est beaucoup plus grosse que le reste de son corps, est tellement recourbée, que sa tête semble rentrer en devant dans la poitrine, & que c'est le dos du corcelet qui se trouve faire la partie la plus élevée de son corps ; du dos du corcelet partent deux stigmates allongés, deux tuyaux respiratoires, évasés par leur ouverture, comme des especes de cornets ; le reste de son corps est composé d'anneaux qui vont en diminuant vers le bout, & dont le dernier se termine en une espece de queue aplatie par le moyen de laquelle la nymphe nage & court dans l'eau ; cette nymphe est aussi agile que sa larve, & elle est obligée de même qu'elle de respirer l'air extérieur ; aussi s'élève-t-elle souvent en haut, elle approche alors de la surface de l'eau ses deux cornets aériens par lesquelles elle paroît comme suspendue, elle reste tranquille & immobile dans cet état, pourvu que l'eau ne soit pas agitée, mais pour peu qu'elle le soit, elle se précipite à l'instant au fond au moyen des anneaux de son ventre, & principalement de la nageoire de sa peau. Si on examine attentivement cette nymphe, on y remarque, d'une façon cependant assez confuse, les antennes, les pattes, en un mot toutes les parties de l'insecte parfait qui en doit sortir. Le cousin lorsqu'il est dans son état de nymphe, ne prend aucune nourriture, de même

que la plupart des insectes qui se trouvent en pareil état ; malgré les mouvements qu'il se donne alors , il n'en a pas besoin.

Au bout de huit ou dix jours après l'état de nymphe , l'insecte devient parfait ; quand il est sur le point d'operer ce dernier changement , il se tient à la surface de l'eau , c'est alors que la peau de la nymphe s'ouvre dans la partie supérieure entre les deux tuyaux respiratoires du corcelet , le cousin dégage d'abord par cette ouverture sa tête & son corcelet , en suite ses pattes de devant à l'aide desquelles il tire le reste de son corps , s'appuyant sur sa dépouille qui lui sert comme de bateau pour se soutenir sur l'eau : dès qu'il est tout-à-fait sorti , il déploie ses ailes avec lesquelles il s'éloigne de l'eau qui lui devient aussi nuisible qu'elle lui étoit nécessaire auparavant ; il se retire pour lors dans les bois humides , cependant toujours auprès des eaux où il déposera à la suite ses œufs ; sa tête est petite , & néanmoins assez grande pour pouvoir y remarquer les yeux , les antennes & la trompe ; ses yeux sont assez grands & à réseau , & ne se trouvent qu'au nombre de deux ; ses antennes sont assez longues ; celles de la femelle sont composées de plusieurs articles qui se distinguent & dont chacun donne naissance à quatre poils , deux de chaque côté , ce qui leur donne la figure d'un peigne double ; celles des mâles sont plus barbues : les filets des côtés sont plus longs & plus nombreux , en sorte que leurs antennes forment une espece de plume ou panache très-belle. La trompe qui part du devant de sa tête est fort longue , elle égale les deux tiers de la longueur du corps ; cette trompe est composée de plusieurs pieces aigues , fermes & très-fines , renfermées dans un étui qui paroît lui-même assez délié ; outre cet étui on voit encore aux côtés de sa trompe deux especes de demi-fourreaux qui se joignant ensemble envelopent la trompe & son étui. Ces demi-fourreaux dans les femelles sont simples , & ne recouvrent guères que la moitié de la

trompe ; dans les mâles ils égaient cependant & surpassent même sa longueur , ils se terminent au bout par de belles panaches ou houppes de poils qui accompagnent la trompe à droite & à gauche. Lorsque le Cousin veut piquer & se servir de sa trompe , il insère assez profondément les petites pièces contenues dans l'étui , jusqu'à ce qu'il trouve un vaisseau sanguin ; l'étui qui est flexible , se recourbe à mesure que les pièces de la trompe s'enfoncent , & il ne pénètre pas avec elles dans la peau ; l'ouverture faite , l'insecte attire le sang par un mécanisme à peu-près semblable à celui qui fait monter les liqueurs dans les tuyaux capillaires. Le corcelet du Cousin est assez gros à proportion de l'insecte , il est d'une couleur brune avec quelques bandes longitudinales plus foncées ; ses aîles tirent leur origine des deux côtes du corcelet , vers le bas , & sous l'attache de ces aîles se trouvent des balanciers ; elles sont au nombre de deux , oblongues , claires & transparentes , avec plusieurs nervures ; au-dessous du corcelet sont placées les pattes de l'insecte qui sont au nombre de six ; elles sont longues & déliées , principalement celles de derrière , & leur dernière partie qui est le tarse de l'insecte , est formée de cinq pièces ou articulations : le ventre du Cousin est long , étroit , presque cylindrique & composé de leurs anneaux ; il est de couleur grise , & sur chaque anneau on remarque une bande transversale plus brune.

L'accouplement des Cousins a échappé aux yeux clairvoyans de M. de Reaumur , & cela n'est pas surprenant , puisque cette scène se passe au milieu des airs & en volant ; ainsi que s'en est apperçu M. Godheu. Lorsque la femelle a été fécondée par le mâle , elle va déposer ses œufs sur la surface de l'eau , pour que le ver trouve au moment de sa naissance de quoi se sustenter ; elle s'attache à cet effet sur une feuille ou à quelqu'autre corps sur la surface de l'eau ; elle

croise ses jambes de derriere , & place dans l'angle qu'elles forment son premier œuf avec le bout de son anus. Elle dépose ensuite successivement ses autres œufs qui se collent les uns aux autres ; après quoi elle écarte ses pattes, & par cet écartement, elle donne à son assemblage d'œufs une forme de bateau , qui a sa proue & sa poupe ; cette espece de bâtiment vogue sur les eaux en raison de sa légereté , mais elle est quelquefois engloutie par les tempêtes. La ponte du Cousin est depuis 200 jusqu'à 250 œufs , il en sort de chacun un ver dans l'espace de deux ou trois jours ; ces vers se nourrissent alors d'autres insectes aquatiques, ainsi que nous l'avons déjà observé. On distingue aux environs de Paris trois especes différentes de Cousins , qui incommodent beaucoup par leur piqueures , quoiqu'ils paroissent cependant passer pour très-pacifiques en les comparant aux Cousins des autres pays ; il n'est pas moins vrai de dire que leurs piqueures réduisent certaines personnes dans un état cruel. M. de Beau-mur pensoit qu'il pourroit un jour se trouver quelque moyen de rendre notre peau désagréable aux Cousins , en la frottant , par exemple , de l'infusion de quelques plantes qui leur fussent désagréables. Le vrai remede contre leurs piqueures est l'Alkali volatil ; mais si on n'en a point à sa portée , il suffit de se gratter fortement la partie piquée , & de la laver avec de l'eau fraîche , il faut le faire dès qu'on a été piqué. Le Journal Economique du mois d'octobre 1767 , indique des remedes contre la morsure des Cousins ; on prend , dit-il , un peu de thériaque de Venise , on la mêle avec de l'huile douce , & on l'applique sur la piqueure , en six heures de temps on est guerri ; ou bien on prend des feuilles de sureau verd & de rhue, égale quantité de chaque ; on les pile dans un mortier , & sur chaque tasse de suc de ces plantes , on ajoute moitié autant de vinaigre , & deux gros de sel commun ; ou bien encore sur un demi-septier d'eau , on fera dissoudre un

Scruple de sublimé corrosif , on trempera dans ce mélange un morceau de linge , & on frotera avec pendant une demi minute la partie affectée ; on répètera le traitement trois ou quatre fois par jour , & on aura la précaution de bien remuer la bouteille avant de se servir du mélange.

Les Cousins pourroient très-bien s'employer en medecine. Nous avons rapporté dans une de nos lettres sur les animaux , qu'une personne sur laquelle aucun purgatif ne pouvoit agir, fut très-bien purgée en avalant quatre ou cinq Cousins ; on prétend encore que des Cousins rouges mis en infusion, sont un excellent remede contre l'épilepsie ; les insectes servant d'alimens à la plûpart des oiseaux , ceux à bec d'alene , ne reviennent dans le royaume que quand ces insectes se sont considérablement multipliés.

Les voyageurs rapportent que les Cousins d'Asie , d'Afrique & d'Amerique tourmentent cruellement les hommes , on les nomme dans le pays MARINGOUINS ; leur piqueure met le corps tout en feu ; leurs aiguillons pénètrent même à travers des étoffes les plus serrées ; pour s'en garantir , les habitans de ces contrées sont obligés de s'envelopper dans des nuages de fumée , dont ils remplissent leur case, ou de se renfermer dans des tentes faites de lin & d'écorce d'arbre : les Lapons même sont incommodés cruellement de ces insectes qui ne sont pas plus gros que des puces , mais qui sont d'une opiniâtreté sans égal.

M. de Valmont de Bomare à la fin de l'article qui concerne les Cousins , rapporte que ces insectes dans leurs états de larve, se nourrissent des eaux corrompues ; il donne pour preuve l'expérience suivante. Que l'on remplisse , dit-il , deux vases d'eau corrompue , & que l'on laisse dans l'une tous les petits des Cousins qui s'y trouvent , tandis qu'on tirera exactement de l'autre ceux qui y sont , il arrivera pour lors que l'eau pleine d'insectes , se purifiera en peu de

temps , & que l'autre répandra une mauvaise odeur.

M. Geoffroy ne rapporte dans son édition des insectes des environs de Paris , que deux especes de Cousins , quoiqu'il s'y en trouve trois ; le Cousin commun , & le Cousin à trois torches sur les aîles : nous avons donné la description du premier ; quant au second , on le trouvera dans les bois dès le printemps. M. Geoffroy dit l'avoir trouvé à la butte du jardin royal , où il se trouve beaucoup d'arbres résineux. Cette especes de Cousin a trois quarts de lignes de longueur sur un huitieme de largeur , il est même allongé & de couleur brune ; les antennes sont velues comme celles des Cousins communs , & fourchues par le bout ; ses aîles sont blanches , chargées de trois points bruns le long du bord extérieur , desquels partent autant de bandes transverses moins brunes ; l'insecte tient ses aîles couchées sur son corps & un peu croisées l'une sur l'autre , en sorte que les bandes des deux aîles se joignent & se confondent. M. Linnæus prétend qu'il pique très-fort.

COUVÉE. On entend en économie rustique par ce terme , la totalité des œufs qu'on met éclore , & la totalité des poulets qui en proviennent. Toutes les Poules après qu'elles ont fait leurs œufs , veulent couvrir , mais elles ne sont pas toutes bonnes à cela ; on se gardera bien de faire couvrir celles qui n'ont que deux ans , elles abandonnent souvent leurs œufs , lorsqu'ils sont à demi couvés , ou leurs poulets avant qu'ils soient assez forts ; les Poules qui paroissent sauvages & celles qui ont des ergots trop longs , n'y sont pas non plus propres , les unes s'effarouchent dès qu'on les approche pour les lever , & cassent leurs œufs ou tuent leurs poulets. Les autres en font la même chose , mais c'est en marchant trop rudement. Il faut choisir les Poules qui ne s'effarouchent de rien , qui sont d'une complexion forte , & d'un naturel très éveillé. Un certain auteur recommande surtout de ne

pas mettre couver des femelles sorties d'œufs couvés par des femelles d'une autre espece , il est , dit-il , très-rare qu'elles couvent ce qui est commun aux Poules , comme faisanes & perdrix , &c. Moins on touche les œufs que les Poules couvent , plus ils réussissent ; il faut par conséquent attendre patiemment que le terme soit arrivé , & regarder comme dangereuses toutes les expériences que font certaines femmes pour connoître les œufs qui seront bons.

La couvée des Poules ordinaires est de vingt-un jours , après lesquels écoulés , on visitera seulement les œufs , & on facilitera la sortie des petits poulets qui sont renfermés dans des œufs dont la coque est trop dure ; on enlèvera l'endroit de cette coque , où on remarquera que le bec a fait atteinte , après quoi on remettra l'œuf sous la Poule qui l'a fait éclore. Ils demeurent deux jours sous la mere sans manger , & on les y laisse alors tranquilles. Les œufs les plus estimés pour couver , sont ceux qui sont les moins vieux & les plus pesans ; pour mieux les connoître on les mettra dans l'eau , & on choisira uniquement ceux qui vont au fond.

Pour avoir des poulets en hiver , il faut choisir les meilleures Poules , les nourrir avec des alimens échauffans , & les faire couver dans le lieu le plus chaud de la maison , portes & fenêtres bien fermées ; on approchera la mangeaille de la Poule , afin qu'elle ne quitte point ses œufs , ou du moins on les couvre avec des linges chauds , lorsqu'elle les quitte pour manger. Une Poule d'Inde est préférable aux Poules ordinaires pour couver pendant l'hiver.

Quand la Poule veut couver avant le mois de mars , on ne lui donne que douze œufs , quinze si c'est en mars , & autant qu'elle en peut contenir en avril & dans les temps chauds.

On fait éclore en Egypte les poulets dans un four : ce four , suivant le Pere Sicard missionnaire , est un

bâtiment dans un lieu enfoncé en terre & construit en forme de dortoir ; l'allée qui est au milieu, a quatre ou cinq chambres à ses côtés de part & d'autres. La porte de cette allée est fort basse & forte étroite , elle est bouchée avec de l'étoupe, pour conserver une chaleur continuelle dans toute l'étendue du four ; la largeur des chambres est de quatre à cinq pieds , & la longueur en a trois fois autant Les chambres ont double étage : celui d'en bas est à rez de chaussée , celui d'en haut a son plancher inférieur , & ce plancher a une ouverture ronde au milieu ; le plancher supérieur est vouté en dôme & pareillement ouvert : au lieu de porte , chaque étage a une petite fenêtre d'un pied & demi en rond ; l'étage inférieur est rempli de quatre ou cinq mille œufs & même plus ; car plus il y en a, mieux l'entrepreneur y trouve son compte ; d'ailleurs cette multitude d'œufs contribue à entretenir la chaleur , qui se communique à tous les œufs accumulés les uns sur les autres.

L'étage supérieur est pour le feu , il y est allumé durant huit jours , mais non pas de suite , car la chaleur en seroit excessive & nuisible ; on l'allume cependant une heure le matin & autant le soir , c'est ce qu'on appelle le diner & le souper des poulets. Le feu se fait avec de la fiente de vaches , ou de la fiente d'autres animaux séchée & mêlée avec de la paille ; on en exclut le bois & le charbon , qui feroient un feu trop violent.

La fumée sort par l'ouverture de l'étage supérieur ; mais il faut remarquer que cet étage supérieur demeure ouvert , on ferme exactement avec de l'étoupe la petite fenêtre de l'étage inférieur , & le trou rond du dôme , afin que la chaleur se communique par l'ouverture du plancher dans cet étage d'en bas où sont les œufs ; le huitième jour passé , la scène change , on supprime le feu , l'étage où il brûloit se trouvant vide , est remplacé d'une partie des œufs , qu'on tire

d'en bas , pour les mettre au large & les distribuer également dans les deux étages ; les portes ou petites fenêtres de ces deux étages , qui avoient été ouvertes , se ferment , & on couvre à demi le trou du dôme pour donner de l'air. Cet état des œufs sans feu , est aidé seulement d'une chaleur douce & concentrée dans treize jours ; car ces treize jours joints aux huit premiers , font le nombre de vingt-un. C'est environ au dix-huitième , qu'un esprit vivifique commence à remuer le blanc de l'œuf , & son germe déjà formé ; on le voit à travers la coque s'agiter , & se nourrir du jaune qu'il suce par le nombril

Deux jours après , c'est-à-dire , le vingtième , le poussin applique son bec à la coque , & la fend ; l'ouvrier avec son ongle élargit tant soit peu la brèche , pour aider les foibles efforts du poussin ; le vingt-unième après midi , ou le vingt-deuxième au matin , toutes les coques se rompent ; une armée de petites volatiles s'éleve & se dégage chacune de sa prison. Le spectacle en est agréable ; des chambres qui avoient paru la veille couvertes de plusieurs milliers de coquilles inanimées , sont remplies de presque autant d'oiseaux vivans , je dis presque , car le nombre des coques excède celui des poussins ; la raison est que l'ouvrier ou directeur du fond , ne répond que des deux tiers des œufs qu'on lui confie , par conséquent l'entrepreneur ou le maître de la fabrique remettant v. g. six mille œufs entre les mains de l'ouvrier , n'exige de lui que quatre mille poussins à la fin de l'opération , le reste est abandonné au hazard , & il en périt près d'un tiers. Mais comme il arrive presque toujours que les œufs réussissent au-delà des deux tiers , tout le produit n'est pas uniquement pour l'ouvrier , l'entrepreneur y a sa bonne part ; l'ouvrier est obligé de vendre à celui-ci pour six medins , chaque centaine de poussins éclos au-delà des deux tiers , ce qui fait un gros profit à l'entrepreneur.

On a raison , dit le P. Sicard , d'admirer en France cet art singulier , qui fait éclore en même-tems des milliers de poulets ; c'est ainsi que l'Egypte a trouvé le secret de suppléer par le moyen de la chaleur d'un four , à la lente production naturelle & ordinaire de ces petits animaux ; mais ce qu'il y a de surprenant , continue le missionnaire , c'est que dans le grand nombre d'hommes qui habitent l'Egypte , où il y a trois ou quatre mille fours à poulets , il n'y ait que les seuls habitans du village de Bermé , situé dans le Delta , qui ayent l'industrie héréditaire de diriger ces fours ; le reste des Egyptiens l'ignore entierement , & la raison qu'on en peut apporter , est celle-ci. On ne travaille à l'opération des fours , que durant les six mois d'automne & d'hiver , les autres saisons du printemps & de l'été étant trop chaudes & contraires à ce travail. Lors donc que l'automne approche , on voit trois ou quatre cent *Berméens* quitter les lieux où ils se sont établis , & se mettre en chemin pour aller prendre la direction des fours à poulets construits en différens bourgs de ce royaume. Ils y sont nécessairement employés , parce qu'ils sont les seuls qui ayent l'intelligence de cet art , soit qu'ils ayent l'industrie de le tenir secret , soit que nul autre Egyptien ne veuille se donner la peine de l'apprendre & de l'exécuter.

Les directeurs des fours à poulets sont chargés de faire le choix des œufs qu'on leur met en main , pour ne conserver que ceux qu'ils croient pouvoir réussir , ils sont aussi obligés de veiller jour & nuit , pour remuer continuellement les œufs , & entretenir le degré de chaleur convenable à cette opération , car le trop grand froid ou le trop grand chaud la fait manquer : malgré toute la vigilance & l'industrie du directeur , il ne se peut pas faire , que dans le grand nombre d'œufs entassés les uns sur les autres dans le fourneau , il n'y en ait plusieurs qui ne viennent pas à bien ; mais l'habile directeur sçait profiter de sa perte ;

car alors il ramasse les jaunes d'œufs inutiles, & en nourrit plusieurs centaines de poulets qu'il élève & qu'il engraisse dans un lieu séparé & fait exprès: sont-ils devenus forts & gros, il les vend le plus cher qu'il peut, & la vente étant faite, il en partage fidelement le profit avec l'entrepreneur.

M. de Reaumur a donné un traité *ex-professo* sur la méthode de faire éclore des poulets sans se servir de poules. Si on en croit Aristote, à Syracuse les poulets éclosaient sous terre & sans aucune aide. On pourroit se servir en France de deux moyens pour y parvenir; le premier est bien simple, il suffit uniquement de remplir deux coussins de fiente de poules en poudre fort menue, d'y ajouter ensuite des plumes de poules, molles & les plus épaisses que faire se pourra; on met ensuite des œufs sur un des coussins, tournant le plus petit bout de l'œuf en haut, & mettant l'autre coussin par dessus. On place le tout dans un lieu chaud, & on laisse ainsi les œufs deux jours sans y toucher; après quoi on les retourne jusqu'au vingtième jour, qui est le temps où ils se trouvent presque tous couvés. Enfin depuis le dix-neuvième jour jusqu'au vingt-un, on tire délicatement les poulets hors de l'œuf.

Le second moyen auquel on a eu recours & presque toujours avec succès pour faire éclore les poulets, c'est un petit feu fait de fiente sèche de vaches ou de mottes de teneur; d'autres y ont encor réussi avec du fumier chaud, dont on entretenoit aussi la chaleur par un petit feu. Sans être encor obligé de faire construire comme en Egypte des fours uniquement propres pour faire éclore habituellement des poulets, les fours de verrerie, les fourneaux où on fait les mines, les fours mêmes des boulangers & des patissiers, sont plus que suffisans. On a observé que le trente-deuxième degré de chaleur du thermomettre de M. de Reaumur répond à celui qui fait éclore les poulets sous leur mere; d'ailleurs on sçait encor qu'il faut vingt-un

jours pour que toute une couvée puisse éclore sous la poule ; on peut se diriger là-dessus pour la chaleur des fours , en cas qu'on y eut recours : les poulets y éclosent cependant un peu plus vite , parce que la chaleur de ces fours est plus constante & plus uniforme que celles des poules. Si on ne se sert que de fumier chaud entretenu par un petit feu , il y a tout lieu de craindre que la plupart des germes des œufs n'y périssent ; l'humidité , quelquefois le trop de chaleur , & presque toujours les vapeurs qui s'en élevent sans cesse , doivent donner nécessairement lieu à ces accidens ; on peut cependant y remédier , en prenant la précaution de remettre les œufs dans des fourneaux entourés de fumier , & ouverts par dessus ; on fera aussi très-bien de choisir & d'apprêter la qualité du fumier qu'on employera à cet effet ; on appliquera même des enduits au dedans & au dehors des tonneaux , on éprouvera leur chaleur au moyen des thermometres , on y ménagera l'air par des couvercles troués , on y placera ensuite les paniers d'œufs , en sorte cependant qu'on puisse avoir l'œil sur chacun. Quoique le but qu'on doit se proposer pour faire éclore les poulets sans poule , soit d'entretenir la chaleur à trente-deux degrés du thermometre , cela n'est cependant pas de rigueur ; on ne doit pas croire que tout est perdu , si cette chaleur monte jusqu'à trente-quatre & même trente-six degrés. M. de Reaumur l'a vû monter quelquefois à trente-huit & même au-delà , sans néanmoins que cette trop grande chaleur ait été funeste aux poulets enfermés dans les œufs , d'autant plus qu'elle n'avoit pas duré fort longtems : une chaleur foible qui subsistera pendant des jours entiers , n'empêchera pas non plus les œufs de produire des poulets ; tout ce qui en pourra seulement résulter , c'est qu'ils seront plus tardifs.

La même couche de fumier qui a servi de mere pour faire éclore les poulets , peut encor servir pour

leur conserver la vie & les faire croître ; les fours qui ont pareillement contribué par leur chaleur à la naissance de ces poulets , ne sont pas aussi pour eux d'une moindre utilité lorsqu'ils sont nés ; on peut réserver une partie du dessus des fours pour donner des logemens aux poulets nouvellement nés dans un air doux qui y regne , & les y laisser pendant quelque jours , surtout si c'est l'hiver.

M. de Reaumur dont les recherches ont toujours été constamment dirigées vers le bien de l'humanité , pour ne pas exposer ses poulets hors des endroits chauds où ils sont nés , a inventé des especes de boîtes qu'il nomme poussinieres , où on ajoute des petits réduits semblable à des pupîtres ; une peau d'agneau ou de mouton , bien garnie de paille , tapisse le dedans , & les poulets en s'y réfugiant , quand le reste de la boîte n'a pas le degré de chaleur qui lui est nécessaire , jouissent dans cet asyle de la plupart des avantages qu'une poule pourroit leur procurer. Ils y sont très-chaudement , & la peau d'agneau ou de mouton qui leur frotte le dos dans l'endroit où le plan incliné est plus bas , peut contribuer à les perfectionner en quelque sorte , les fortifier , & les faire croître. Il arrive cependant quelquefois que le poulet forcé de fléchir les jambes pour entrer dans le pupître , devient cagneux ; c'est ce qui engage plusieurs personnes au lieu de faire usage de ces pupîtres , de remettre purement & simplement à la conduite d'un chappon , les poulets alors sans incubation.

COUVRIR , signifie en terme de manège , failir , c'est à-dire , donner l'étalon aux jumens. Quand on dit qu'on fait couvrir en main , cela signifie que des hommes tiennent l'étalon : & quand on dit qu'on fait couvrir avec liberté , on désigne par-là qu'on lâche l'étalon dans des paturages avec les jumens. La méthode de tenir les cavales par le lien ou la bride , n'est pas approuvée de tous les auteurs , il vaut mieux selon

plusieurs les laisser en liberté ; le poulain en est beaucoup mieux formé.

CRAMPON. C'est une espece de talon de fer qu'on fait quelquefois au bout des éponges de fer des chevaux ; il y en a de quarrés & d'autres en oreille de lievre. Les crampons ont des inconvéniens : en élevant le talon du cheval plus qu'il ne doit l'être naturellement , ils l'obligent à marcher sur la pince , le nerf se trouvant racourci , le cheval s'en fatigue & est sujet à broncher ; néanmoins rien n'est meilleur que les crampons pour aider le cheval à marcher sur la glace & dans les pays glissans , mais dans ce cas les crampons en oreille de lievre sont les meilleurs ; on abbat pour lors un peu la corne aux talons , afin de lever un peu le pied. On a imaginé une espece de crampons particuliers qu'on met & qu'on ôte à volonté dans les cas pressans & dans les lieux où il seroit dangereux de marcher sans crampons. On fait un trou à l'éponge , on le tarode , & on a un crampon dont la vis est du pas de l'écrou ; on la visse , & le crampon est en place ; on peut , quand le crampon n'y est pas , mettre une vis dans l'écrou qui ne déborde pas le fer , & qui conserve l'écrou.

CRANE. C'est la boîte osseuse qui renferme le cerveau des animaux , & le cervelet.

CRAPAUD. C'est un animal amphibie à quatre pattes ; il est du genre & de la famille des grenouilles ; il est différent cependant en ce qu'il traîne par terre tandis que la Grenouille saute. Nous rapporterons plus bas les autres caractères distinctifs de cet animal. Il est plus grand que la Grenouille , sa grosseur est d'environ un poing , sa figure est laide & effroyable , sa tête est un peu grosse ; ses yeux sont saillans & pleins de feu , sa gueule est assez grande , munie de gencives raboteuses qui ne lâchent point prise aisément ; ses pieds de devant sont courts , terminés chacun par une main fendue en quatre doigts à peu près égaux , &

ceux de derriere sont garnis de six doigts , dont le premier & le dernier sont les plus courts , & liés ensemble par une membrane mitoyene ; son dos est large & plat ; son ventre est enflé & ample , tacheté ; sa gorge est pâle jaunâtre ; sa peau est épaisse & très-difficile à percer , grise , bien jaunâtre , hérissée de verrues ou parsemée de taches verdâtres & livides qui paroissent être autant de pustules ; son œsophage , son estomach & ses intestins sont semblables à ceux de la Grenouille. Voyez art. *Grenouille* : ses poumons sont plus noirâtres, bien plus compactes , & aussi moins vésiculeux que dans les Grenouilles ; son cœur est blanchâtre , semé de petits points noirs , couché sur le foye comme ce dernier l'est sur les poumons ; l'oreillette droite de son cœur est plus pâle , & la gauche plus rougeâtre ; son foye est composé de trois lobes , la vesicule de son fiel est teinte de couleur rougeâtre , sa ratte est petite ; on remarque des sachets de graisse oblongs qui sont attachés à ses reins comme dans la Grenouille aquatique , ses testicules sont oblongs , dont le droit est d'un blanc grisâtre , parsemé de petits points verts , & le gauche est absolument blanchâtre. Le Crapaud s'accouple comme les Grenouilles ; le mâle monté sur le dos de la femelle , l'embrasse avec ses pattes de devant.

On distingue deux sortes de Crapauds , les aquatiques, & les terrestres, ces derniers sont les plus grands ; ils se divisent encor en Crapauds terrestres, de la grande espee & en ceux de la petite. Quoique ces animaux naissent dans l'eau , ils n'y passent pour l'ordinaire que le premier jour de leur vie. Le hasard a fait découvrir dans les Crapauds de la petite espee , deux faits très singuliers qui regardent l'accouplement de la femelle. M. de Reaumur , de l'académie des sciences est le premier auteur de cette découverte. Le premier fait dont il s'agit , est la difficulté extrême , pour ne pas dire l'impossibilité qu'éprouve la femelle à faire

sortir ses œufs de son corps sans un secours étranger ; le second est le secours que le mâle porte pour lors à sa femelle ; il travaille de toute sa force & avec les pattes de derriere , à lui arracher les œufs. Voici le mécanique de cet acouchement tel qu'il est rapporté par M. Demours ; c'est avec les doigts de ses pieds , dit M. Demours , que le Crapaud mâle , formant pour lors une espece d'équitation , tire du fondement de sa femelle , les œufs dont le réceptacle est près de la partie inferieure du *rectum*. Ces œufs forment une espece de chapelet , & sont renfermés chacun dans une coque membraneuse , qui contient l'embrion. La tâche de sa femelle est de faire sortir le premier œuf ; c'est alors que le mâle commence à exercer sa fonction d'acoucheur ou de matrone , & il s'en acquitte avec une adresse qu'on ne soupçonnera pas dans un animal qui paroît si engourdi. Ce mâle passe entre deux doigts tantôt du pied gauche de derriere , tantôt du pied droit le cordon du chapelet : & en allongant sa patte vis-à-vis le fondement de sa femelle , qui demeure alors immobile , il continue son ouvrage avec vigueur & toujours avec de nouveaux succès , puisqu'à chaque reprise il fait sortir un œuf.

Le Crapaud s'enflamme de colere pour peu qu'on le touche ; il gonfle sa peau comme un ballon , & résiste aux coups qu'on lui porte , tant il a la peau dure. Dès qu'il a saisi quelque chose dans ses mâchoires , il ne le lâche plus , à moins qu'on ne l'expose aux rayons du soleil qu'il ne peut soutenir. Cet animal marche seulement & ne sçauroit sauter comme la Grenouille : il a le ventre gros , le corps lourd , & les pattes courtes , ce qui le rend peu propre à une marche précipitée. Lorsqu'il se sent pressé , il lance par derriere au visage de celui qui le poursuit , une liqueur limpide qu'on prétend être venimeuse , & qui passe improprement pour son venin. Christian François Paulini a publié un traité sur le Crapaud ; il rapporte

rapporte dans cet ouvrage qu'il a appris de Simon Pauli , que la liqueur virulente & fluide du Crapaud , est renfermée dans une bourse particuliere , analogue à la vessie. Si on ajoute foi à quelques auteurs , il transpire de toutes les parties du Crapaud une humeur laiteuse , qui jointe à la bave qu'il rende par la gueule , infecte les herbes & les fruits sur lesquels il passe. Il est arrivé souvent que des champignons , des salades , & des fruits ont causé des indigestions nauseabondes , qui n'avoient point d'autres causes à ce qu'on a prétendu , que la virulence de cet animal. Il est donc d'une nécessité absolue de laver les herbes ou les fruits nouvellement cueillis à terre , si on veut se préserver de cet accident ; les Crapauds des pays chauds sont les plus dangereux ; on en voit en Italie auprès d'Aquapendente qui sont aussi gros que la tête d'un homme , & qui portent leurs petits sur le dos. Dans nos lettres sur les animaux qui ont parus en 1769 & 1770 chez *Durand*, Libraire , rue S. Jacques, nous avons fait voir qu'en France les Crapauds ne sont pas si venimeux , que les préjugés populaires l'ont fait croire jusqu'à présent ; ceux qui sont imbus de cette erreur , donnent pour symptôme du venin du Crapaud , la couleur jaune de la peau sur laquelle le venin s'est répandu , ensuite l'enflure , la difficulté de respirer , l'engourdissement , le vertige , les convulsions , la défaillance , les sueurs froides & la mort ; les émétiques , les lavemens & la thériaque passent selon eux, en pareil cas, comme de vrais antidotes.

Le Crapaud a la vie fort dure , de même que la grenouille : percé d'outre en outre avec un pieu , il ne laisse pas que de vivre pendant quelques jours. Il habite pour l'ordinaire dans des fossés , des cavernes , des fumiers , des décombres , dans les hayes , sous les tas de pierres , aux lieux ombrageux , humides , solitaires & puans ; il se tient renfermé pendant le jour , à moins qu'il ne soit excité de sortir par la pluie. Pendant

l'hiver il se retire avec ses semblables dans un même trou ; & lorsque le printemps commence à naître, il se fait entendre le soir par un cri qui est assez doux. Cet animal est vorace, & se nourrit comme les Grenouilles d'insectes, de mouches, de moucheron, de vers, de scarabées, de petits limaçons ; il est aussi très friand de la sauge, à l'ombre duquel il se tient souvent, de la cigue à laquelle on a donné pour cette raison le nom de *persil de Crapaud* ; & si l'on en croit Linnæus, du stachys, de l'herbe de S. Christophe, & de la camomille puante. On a trouvé, ce qui est assez singulier, des Crapauds renfermés dans des troncs d'arbres & même dans des blocs de pierres, où ils avoient probablement passé plusieurs années sans y avoir pris d'autre aliment que l'eau qui pouvoit suinter à travers le bois ou la pierre. Ambroise Paré dans son traité *des Monstres* rapporte que se trouvant dans sa vigne près de Meudon, où il faisoit rompre de grosses pierres solides, il fut surpris de voir au milieu d'une de ces pierres un gros Crapaud vivant, sans qu'il se trouvât dans la pierre aucune apparence d'ouverture ; il ne put s'imaginer comment cet animal avoit pû naître, croître & conserver sa vie dans cette pierre, il en marqua sa surprise aux carriers qui lui dirent de ne pas s'en étonner, puisqu'ils avoient déjà trouvés plusieurs fois de pareils animaux au milieu des pierres sans aucune apparence d'ouverture.

Dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de 1719. il est fait mention d'un Crapaud trouvé vivant & sain, au milieu du tronc d'un assez gros orme, sans que l'animal en eut pû jamais sortir, & sans qu'il y eut aucune apparence qu'il y fut jamais entré. M. Seigne de Nantes, a trouvé aussi en 1731. un Crapaud dans un chêne qui n'avoit pas plus d'issue pour y entrer, n'y d'ouverture pour en sortir que celui qui étoit dans l'orme ; il en a rendu compte à l'Académie Royale des Sciences : cet

amateur prétend par le temps qui a été nécessaire pour l'accroissement du chêne , que le Crapaud avoit dû s'y conserver depuis quatre-vingt ou cent ans sans air , n'y sans aliment étranger. Nous laissons aux physiciens le soin d'expliquer ce phénomène. On prétend que le Crapaud a une antipathie naturelle pour la rhue , le Buzard , le Lezard , le Canard , la Vipere & les autres Serpens , le Chat , la Fourmi , la Taupe , l'Araignée , la Belette , le Goudron & le Tabac. Nous n'osons assurer ces faits ; tout ce qui est de sûr , c'est que le Crapaud entre en convulsion dès qu'on répand du Tabac en poudre sur son dos , il en meurt même quelquefois , on débite plusieurs histoires par rapport à ces animaux , nous n'en parlerons pas , ici comme étant pour la plupart fausses ; nous dirons seulement un mot de cette prétendue pierre si vantée qui doit se trouver dans la tête des Crapauds & qui se nomme par cette raison crapaudine. Si on en croit la plupart des Auteurs , la nature de la Crapaudine , ni le lieu où on la trouve ne sont pas encore bien connus. *Hermolaus Barbatius* , pensoit que c'étoit une pure invention des Auteurs de son temps , & qu'on n'en trouve aucun indice dans les anciens Auteurs ; tels que *Pline* , *Galien* & *Dioscoride* ; *Jean Baptiste Porta* , dit avoit disséqué plusieurs Crapauds , sans découvrir cette pierre , aussi la regarde-t-il comme minérale avec beaucoup d'autres Auteurs. *Adrien Spigelius* & *Antoine Musa Brassavole* assurent que la crapaudine est plutôt un os qui se trouve dans la tête du Crapaud , qu'une pierre. *Bœcler* la regarde comme un oursin de mer pétrifié ; *Thomas Brown* dans son *Essai sur les erreurs populaires* avance avec presque tous les modernes que la Crapaudine est vraiment un mineral qui se trouve dans plusieurs endroits de la terre en Allemagne , l'espece qui est la plus estimée chez les curieux est selon cet Auteur , la dent du loup ma-

rin, poisson commun dans les mers septentrionales, qu'on fabrique avec art avant de la faire passer pour telle, ainsi que l'a publié *George-ent*, un des Médecins les plus savans de son temps.

Le Crapaud d'eau n'est pas moins horrible à voir que le Crapaud terrestre, mais il est moins venimeux. Valisnieri, Médecin à Padoue, rapporte une observation qui confirme cette dernière proposition. En 1692. des soldats allemands qui hivernoient dans le château d'Arceti, ayant remarqué au printemps que les gens de campagne s'amusoient à prendre dans un fossé des grenouilles pour leur servir d'aliment, s'aviserent d'en faire autant, mais au lieu de grenouilles, ils tirèrent de ce fossé des Crapauds. Après les avoir préparés & fait cuire comme il est d'usage dans le pays, ils en mangerent avidement; les payfans qui n'aimoient guères de pareils hôtes, étoient bien aise de les voir manger de ces mets, ils n'eurent garde de les en prévenir, ils s'attendoient même à voir tomber tous les soldats en défaillance, mais ils furent bien trompés dans leurs attentes, les soldats en furent quittes pour une légère excoriation aux lèvres, au palais, à la langue & au gozier, jointe à une fréquente envie d'uriner. Vallisnieri conjecture de-là, que la chair des Crapauds, dumoins de ceux d'eau, n'est pas venimeuse. La chair des vipères ne l'est pareillement point; elles ne sont cependant pas pour cela douées de venin. Il en est de même des Crapauds, ils ne sont venimeux que par leur bave & leur urine, & non pas en les mangeant. On a vû des personnes qui se sont familiarisées avec eux & qui après en avoir mangé par gageure ou par boutade, ont assuré les avoir trouvés aussi bons que les grenouilles. Turner rapporte qu'une personne de sa connoissance ayant par plaisanterie tenu pendant quelque temps la tête d'un Crapaud dans sa bouche, eut la même nuit & le jour suivant, la langue

& les lèvres si extraordinairement enflées, soit que cet animal encolere l'eut mordu, soit qu'il n'eut fait que répandre sa bave sur ces parties, qu'il lui fut impossible de prononcer pendant plusieurs jours un seul mot : elle courut même risque de mourir de faim, parce que l'enflure avoit affecté les parties postérieures de la gorge avec les muscles qui servent à la déglutition. Redi après avoir cité plusieurs exemples de personnes qui se nourrissent de Crapauds, ajoute que quoique cet animal ne soit pas absolument venimeux, il peut le devenir pour ceux qui le touchent. Il rapporte entr'autres cas, celui d'un enfant qui ayant rencontré un Crapaud, s'amusa à lui jeter des pierres, cet animal irrité lança quelques gouttes de son urine sur les lèvres de l'enfant, elles s'enflèrent de la grosseur de deux pouces, sans qu'elles aient jamais pû se remettre dans leur état naturel ; sans doute parce qu'on négligea d'y appliquer les remedes convenables.

Ambroise Paré, raconte dans ses Œuvres, que deux marchands des environs de Toulouse se promenans avant le dîner dans le jardin de l'hôtellerie, où ils étoient, s'aviserent de cueillir quelques feuilles de sauge, qu'ils mirent sans les laver dans le vin qu'on devoit leur servir ; à peine eurent-ils dînés, qu'ils se trouverent saisis de vertiges & de convulsions ; ils perdirent la vue, tomberent en défaillance, bégayerent, eurent la langue noire, les yeux effarés & furent saisis d'un vomissement continuel accompagné de sueurs froides, ils perdirent enfin la vie. Leurs corps s'étant enflés considérablement après leur mort on ne douta plus qu'ils n'eussent été empoisonnés. On saisit donc tous ceux qui étoient dans l'auberge, sans en excepter même les conviés ; on les intérogea ; mais tous soutinrent qu'ils étoient innocens, qu'ils avoient usés des mêmes mets que les défunts, sinon qu'ils n'avoient point mis comme eux

de la sauge dans leur vin. Le Médecin qu'on consulta pour sçavoir s'il étoit possible que cette plante fut empoisonnée, soutint l'affirmative, ajoutant qu'il pouvoit se faire que quelque animal venimeux l'eut infectée de sa bave ou de sa salive. L'événement justifia la conjecture du Médecin, car on trouva effectivement vers la racine de ce pied de sauge, un trou rempli de Crapauds, qu'on fit sortir en y versant de l'eau bouillante; on ne douta plus alors que cette plante n'eut été empoisonnée par leur bave ou par leur urine venimeuse. Nous avons rapporté dans cet article les remedes qui conviennent lorsqu'on se trouve empoisonné intérieurement par ce venin, mais quand le venin n'est répandu qu'à l'extérieur, il suffit de laver la partie avec de l'urine, ou de l'eau-de-vie, ou avec de l'eau & du sel. Le Crapaud d'eau, chante comme le coucou, au rapport de Linneus, & quand ils chantent plusieurs à la fois, on croit entendre de loin une muette de chiens courans qui sont à la chasse.

Le Crapaud peut s'employer en médecine, tant à l'intérieur, qu'à l'extérieur. Sa propriété la plus reconnue est d'évacuer les eaux des hydropiques: on fait sécher à cet effet des Crapauds au soleil, ou dans un pot de terre neuf, dans un four de boulanger; on les pulvérise ensuite & on en donne la poudre depuis douze grains jusqu'à un demi gros, & même d'avantage dans quelques onces d'eau de pariétaire, ou bien on en fait un bol avec le sirop des cinq racines; cette poudre est un excellent diuretique, c'est au hazard que nous sommes redevables de ce remede, de même que de la plupart des autres. Un certain bourgeois de Rome, dit Solenander, eut le malheur d'être attaqué d'une hydropisie; sa femme qui craignoit la dépense, conçût le dessein malheureux de l'empoisonner, elle fit en conséquence calciner des Crapauds dans un pot de terre, elle les

pulvérisa & en donna une dose assez considérable à son mari ; ce prétendu poison lui fit rendre une quantité prodigieuse d'urine ; la femme voyant que cette première dose n'avoit pas suffi , lui en donna une seconde plus forte ; mais cette dernière loin de devenir nuisible , acheva d'évacuer les eaux de l'hydropique par les urines, & lui rendit la santé. C'est ainsi que la providence , disent MM. Arnault de Nobleville & Salerne, se joua de l'avarice & de l'impudicité de cette femme , & que ce qu'elle avoit destiné pour empoisonner son mari , devint pour lui un remède efficace.

Plusieurs medecins ordonnent la poudre de Crapaud dans les maladies pestilentielle, dans les dyssenteries épidémiques , & même dans la petite verole : la poudre éthiopique de Bates , n'est autre chose que la cendre des Crapauds calcinés ; cette poudre suivant Bates , produit des effets merveilleux dans la petite verole ; on la donne à la dose d'un demi gros , & même plus ; quelques auteurs regardent cette poudre comme un excellent antidote. Helvetius l'appelle la poudre sudorifique ; si on la donne à la dose de quinze ou vingt grains , elle apaise les douleurs de la goutte. Un certain villageois se croyant attaqué de la peste , fit bouillir un crapaud avec tous ses intestins dans du vinaigre , il le mangea ensuite & en but le bouillon. Ce remède, tout singulier qu'il paroisse , produisit l'effet le plus heureux , il procura au villageois une évacuation copieuse d'urine , & il lui occasionna des sueurs abondantes qui durèrent pendant un jour entier , & qui en détruisant la cause de la contagion , rendirent la santé au malade.

Quelques-uns font mourir des Crapauds dans de l'esprit de vin , & après les avoir retirés , ils les mettent dans une retorte & à un feu de reverbere gradué ; ils en tirent un esprit & un sel volatil qui passent pour excellens sudorifiques & diuretiques ; la dose du sel est depuis 6 jusqu'à 12 grains dans une liqueur convenable, &

celle de l'esprit, depuis vingt jusqu'à trente gouttes. On tire encor un sel fixe, mais en petite quantité, des Crapauds calcinés tout vifs, on l'employe comme alkali. La dose est de quatre grains dans les fievres intermittentes. Un remede qui passe pour infailible pour la guérison de toutes sortes de fievre, est de faire boire au malade du lait dans lequel on a fait bouillir un Crapaud desséché; ce remede évacue efficacement la matiere febrile par le vomissement, les sueurs & les urines. Quand on prescrit la poudre de Crapauds calcinés comme diuretique aux chevaux, c'est depuis la dose d'un scrupule jusqu'à deux. Tels sont les cas dans lesquels on fait usage des Crapauds interieurement. Voyons actuellement ceux, pour lesquels on l'employe exterieurement; on prétend, je ne sçais sur quel fondement, qu'un Crapaud pendu au col ou placés sous les aisselles, ou tenu dans la main jusqu'à ce qu'il s'échauffe, arrête souvent l'hemorrhagie du nez. Les Crapauds appliqués sur les bubons putilentiels attirent aussi, dit-on, tout le venin, & guérissent surement le malade. Le Docteur Kramer fait mention d'une observation pour confirmer ce fait que nous avons cru inutile de rapporter ici. Vanhelmont assure qu'il n'a jamais appliqué de Crapaud sur les bubons & autres tumeurs inflammatoires, qu'il n'en ait remarqué de bons effets. Le même auteur prétend aussi qu'un Crapaud vivant appliqué sur les reins, guérit l'hydropisie en procurant une abondante évacuation d'urine. MM. Arnauld de Nobleville & Salerne disent avoir vû une personne guérie des humeurs scrophuleuses pour avoir appliqué dessus un gros Crapaud vivant éventré qu'on avoit fait jeuner auparavant pendant neuf jours. On tint l'animal fixe sur la tumeur avec des compresses, on l'y laissa neuf jours entiers malgré la puanteur; on leva ensuite l'appareil, & la tumeur se trouva entierement fondue; mais comme la peau se trouvoit écorchée, on mit dessus du linge blanc, ce qui suffit au bout de quelques jours pour achever la guérison.

Etmuller dit que le Crapaud séché & réduit en poudre est très-bon pour guérir les cancers, surtout ceux qui viennent au sein des femmes & qui se trouvent ulcérés. On en soupoudre la partie malade, ou bien on mêle cette poudre avec de l'orpin & de la sauge, on l'applique avec un plumaceau après l'avoir humecté avec la salive. Charas, Vanhelimont & quelques modernes disent que l'os de la jambe gauche de devant du Crapaud, appliqué contre la dent, apaise la douleur; cela mérite confirmation.

On prépare avec les Crapauds une huile par infusion, & une par coction. Pour faire la première on met infuser une demi douzaine de Crapauds vivans dans deux livres d'huile d'olive; quant à la seconde, elle est presque aussi facile; on fait bouillir doucement une douzaine de Crapauds coupés par morceaux dans trois livres d'huile d'olive & douze onces de vin blanc; on cuit le tout jusqu'à consommation de l'humidité aqueuse des Crapauds, on coule ensuite l'huile avec expression, & on la garde pour le besoin. On attribue à ces deux huiles une vertu anodine & détersive, on les employe pour les pustules des levres & pour les cancers des mammelles. Si on en oint la région des reins, elles provoquent les urines, & sont conséquemment très-bonnes pour les hydropiques. Si on en croit Schulzius, elles guérissent toutes sortes de plaies empoisonnées. Charles Musitand assure qu'elles conviennent dans la chute des cheveux, il suffit seulement de s'en oindre souvent la tête après l'avoir rasée. *Jacobaus* prétend & avec raison que l'huile de Crapaud de quelque manière qu'elle soit préparée, déterge les ulcères, dissipe les taches du visage & les tumeurs scrophuleuses beaucoup plus efficacement qu'aucun autre remède. Cette huile résout enfin les tumeurs de toute espèce, & apaise les douleurs de quelque nature qu'elles soient, lorsqu'on en oint la partie affectée.

Un linge imbibé d'esprit volatil de Crapaud sans être

rectifié (nous en avons déjà parlé dans cet article) appliqué tied deux ou trois fois le jour sur les cancers occultes des mammelles, passe pour un excellent spécifique ; un pareil remede mérite bien d'être experimenté de nouveau. Les Crapauds entrent dans le baume tranquille dont on fait quelquefois usage en medecine. M. Adanson rapporte dans son voyage du Senegal, que quand les negres d'Affrique sont incommodés de migraine, ou que l'ardeur du soleil leur fait mal à la tête, ils se frottent le front avec des Crapauds vivans ; ce qui les soulage merveilleusement.

Comme les Crapauds ravagent dans les jardins les fraisiers, les jardiniers les en chassent, en y brulant du vieux cuir.

CRÈME. On donne ce nom à la partie la plus grasse & la plus délicate du lait. C'est avec la Crème qu'on prépare le beurre. Voy. art. *Beurre & Lait.*

CREVASSE. Ce sont des especes de fentes qui viennent aux plis des paturons des chevaux, dans le milieu, & dont il découle par derriere des eaux puantes ; il y a quelquefois de l'enflure à la crevasse. Voyez ce que nous avons dit dans l'article du *Cheval.*

CRIN. On appelle crins de cheval les grands poils qui sont attachés le long du cou, & ceux qui forment la queue. On les employe à differens usages ; on en fait des longes pour les chevaux, les cordiers, les bou-tonniers ; les perruquiers s'en servent dans leur art, ils les font servir sans aucun apprêt, tels qu'ils sont fortis de dessus l'animal, mais quand ces poils sont destinés aux bourreliers & aux selliers, on est obligé de les crêper. On file à cet effet les crins de la criniere des chevaux, & souvent ceux de leurs queues & même celles des bœufs & des vaches, on en fait des cordes qu'on tourne en spirale autour d'un morceau de fer, & on les met au four, ce qui les frise. On les déroule ensuite pour en faire des sommiers pour les lits & les chaises ; le ressort de ces crins les rend très-propres

à se rétablir , lorsqu'ils se trouvent affaiblés par le poids des personnes qui se font couchées & assises dessus ; quand ils ont totalement perdu leur ressort , ils sont encor utiles , on en fait de la toile.

On dit communément qu'un cheval a tous ses crins , quand on ne lui a pas coupé ni les crins de sa queue , ni ceux de son col ; plusieurs palferniers nouent , tressent ou nattent les crins du cheval , surtout ceux du cou , soit pour l'embellissement du cheval , soit pour les accoutumer à rester du côté que l'on veut ; les maquignons les coupent toujours depuis la tête de l'animal jusqu'à la moitié du col , pour faire paroître le col moins gros & plus dégagé. Quand ils sont obligés de recouper au bout de quelques temps les crins de l'encolure qui sont devenus trop grands , ils nomment cette opération faire le crin ; elle ne consiste cependant pas uniquement dans la tonte des crins du cou , car ils font encor les oreilles , ou pour mieux dire , les crins des oreilles ; ils coupent à cet effet tout le poil qui est tout autour du bord des oreilles ; ils font une opération à peu près la même aux pieds.

CRINIÈRE. On donne ce nom aux crins qui sont sur le haut de l'encolure du cheval. Pour que cette partie de l'encolure plaise aux amateurs , il faut qu'elle soit droite & maigre , & que la crinière se trouve médiocrement garnie ; les crinières larges sont un défaut , surtout pour les chevaux de selle , parce qu'à moins d'un soin extraordinaire , elles sont sujettes à la galle.

Les palferniers appellent crinière , cette couverture de toile qu'on met autour du col du cheval à l'écurie , pour que la poussière ne lui tombe pas sur le cou. On assujettit cette pièce de toile par le moyen de deux trous dans lesquels on fait passer les oreilles , d'où elle vient s'attacher au licou sur le devant de la tête , & delà au surfaix sur le dos du cheval. On

nomme encore criniere ou fausse criniere , ou faux crins ou colliers , les crins particuliers qu'on attache à un cheval auquel on a coupé les crins.

CROCHETS ou **CROCS**. Ce sont quatre dents rondes & pointues , qui croissent entre les dents de devant , & les dents machelieres , plus près cependant des premieres que des secondes ; la plupart des chevaux ont des crochets, rarement on en voit aux jumens.

CROCHU. On nomme ainsi un cheval dont les pointes des jarrets se touchent ; les chevaux crochus sont ordinairement très bons.

CRONES. Les pêcheurs nomment ainsi les endroits du fond de l'eau qui se trouvent garnis d'herbages , de racines d'arbres & autres choses de pareille nature ; les poissons sont dans l'habitude de s'y retirer presque toujours.

CROTINS. Ce sont les excrements du cheval & du mouton ; ils fournissent l'un & l'autre un excellent amendement sur les terres froides , & ils sont fort utiles sur certaines couches.

CROUPE. C'est la partie du train de derriere du cheval qui répond au haut des fesses de l'homme ; on estime les croupes larges & rondes ; la croupe qui fait voir dans le mulet une élévation ou arrête sur toute la partie superieure , depuis les reins jusqu'à la queue , est une marque de force.

CROUPIERE. C'est une espece d'anneau de cuir , rembouré en partie ; cet anneau tient à l'extrémité posterieure du harnois , pour y passer la queue du cheval ; son effet est de maintenir la selle en place , & d'empêcher qu'elle ne vienne en avant , surtout dans les descentes. Quand la croupiere est trop tendue , elle presse sous la queue , & ne manque pas d'écorcher ; il ne faut pas cependant qu'elle soit trop lâche , elle n'empêcheroit pas pour lors la selle de couler sur les épaules aux descentes ; il faut encore que le culeron de la croupiere soit gros pour qu'il ne coupe

ni écorche sous la queue, on aura aussi soin d'ôter exactement le crin de la queue de dessous le culeron, il seroit dangereux qu'il ne froissât la peau sous le culeron, & qu'il n'écorchat le cheval. Toutes les croupieres ne sont pas les mêmes, on les fait de différentes manieres; les moins bonnes sont celles qui sont à boucles, car elles occasionnent souvent des écorchures dangereuses. Les croupieres à l'Angloise sont cependant très-bonnes & même les meilleures, quoiqu'elles ayent des boucles. La boucle pour raccourcir & allonger est au milieu dans ces sortes de croupieres, & il ne se trouve point d'ardillon à la boucle qui tient à la selle, & dans laquelle passe la croupiere. Les croupieres de chasse n'ont que deux crampons de cuir qui les attachent à la selle. Les crampons ne doivent pas être trop gros, & tenir bien solidement. Comme il n'y a point de boucles, on n'a point d'écorchures à craindre.

CRU, terme de fauconnerie. C'est le milieu du buisson où la perdrix se retire quelquefois pour éviter la poursuite des chiens.

CRUSTACÉS. C'est le nom qu'on donne aux animaux couverts d'une croute dure par elle même, mais qui paroitra cependant molle, si on la compare avec les écailles des Testacés. On met au rang des Crustacés l'Ecrevisse, le Cancre, l'Homar.

Les Crustacés n'ont ni sang ni os, on leur distingue une tête, un estomach, un ventre & des intestins; leur tête & leur ventre sont immobiles, ils tiennent avec tout le corps. Leurs deux premieres dents sont exterieures, ce sont de vraies dents molaires qui leur servent à broyer la nourriture qu'ils prennent; entre les deux dents se trouve une espece de langue; les yeux des Crustacés sont situés au-dessus de la bouche, ils n'ont point de paupieres; leur tête est avancée de deux petites cornes, par le moyen desquelles ils se défendent contre leurs ennemis, & ils sondent la

route qu'ils suivent. Ces sortes d'animaux ont huit pieds & deux especes de bras ; lorsqu'ils perdent quelques-uns de leurs membres , il leur en revient d'autres ; les parties qui sont tronquées se reproduisent même quelquefois doubles. Les Crustacés habitent les étangs marins , les fentes des rochers & l'embouchure des rivieres ; ils changent tous les ans de peau , vivent de fange , d'ordure & de chair , & ont d'ordinaire une chair très-difficile à digerer , & qui est rougeâtre. Le mâle est plus gros & plus grand que la femelle ; ils s'accouplent au printemps , & restent très longtems dans cet état ; la femelle produit de petits œufs rouges , couverts d'une légère membrane , & qui sont attachés au ventre. Les œufs qui sont en dehors sont imparfaits , & prennent avec le temps leur accroissement.

CURE. C'est une espece de pilule qu'on prépare avec du coton , des étoupes & des plumes ; on la fait prendre aux oiseaux de proie pour dessécher leur phlegme , & les guérir de diverses maladies. On mêle les ingrédiens convenables avec le coton : pour la leur faire mieux avaler , on met auprès quelques petits morceaux de chair , cela s'appelle *armer les cures de l'oiseau*. Quand la pilule fait son devoir , on dit que l'oiseau tient la cure , & lorsqu'il a rendu sa cure , il passe pour se bien porter ; il ne faut point paître un oiseau qu'il n'ait curé , c'est-à-dire , qu'il n'ait rendu la cure.

CURÉE. C'est un repas que l'on fait faire aux chiens & aux oiseaux , sur le gibier qu'ils ont pris. On nomme *curée chaude* la partie de la bête , qu'on leur donne aussitôt qu'elle est prise , & *curée froide* , des morceaux de pain trempés dans le sang de la bête ; on les met sur la peau de l'animal conjointement avec sa cervelle , son cou , ou d'autres morceaux de chair.

CUREPIED. C'est un instrument de maréchal dont on se sert pour nettoyer le dessous du pied du cheval.

Cet instrument est de fer , long de cinq à six pouces , crochu d'un côté , & pointu de l'autre. Quand on a nétoyé avec le *curepied* les pieds des chevaux , on les humecte avec la fiente de vache.

CYGNE , c'est le plus grand de tous les palmipedes ; avancé en âge il pèse vingt livres ; il a depuis le commencement du bec jusqu'au bout de la queue , cinquante-cinq pouces de long , & cinquante-sept jusqu'au bout des pieds. Les deux extrémités de ses ailes étendues , sont distantes l'une de l'autre de sept pieds huit pouces. Tout son corps est revêtu d'un plumage mollet & délicat , blanc comme neige , lorsqu'il est vieux , & cendré quand il est jeune ; les tuyaux des grandes plumes de l'aîle du Cygne domestique , sont plus grandes que ceux du Cygne sauvage ; le bec de cet oiseau est plombé dans la première année de sa vie , avec un ongle rond à la pointe , & une raie noire de chaque côté , depuis les narines jusqu'à la tête. Depuis les yeux jusqu'au bec on remarque une espace triangulaire , nud , noir , dont la base regarde le bec , & le sommet les yeux.

Lorsque le Cygne acquiert un certain âge , son bec rougit , l'ongle du bout restant toujours noirâtre , tandis qu'à la base il s'éleve une tuberosité charnue , un peu grande , noire , remarquable , réfléchie en devant ou en bas , le milieu de l'espace au-dessous des yeux reste toujours noir. La base du bec du Cygne sauvage est recouverte par une peau jaune. La langue de cet animal est hérissée de petites dents ; ses pieds sont de couleur plombée , nuds un peu au-dessous des genoux ; le doigt intérieur est muni extérieurement d'une membrane , ses ongles sont noirâtres ; son estomac est fourni de muscles épais & forts ; ses intestins sont grands , réfléchis huit fois & même d'avantage. Dans le Cygne privé la trachée artère ne penetre point le sternum , mais dans le sauvage elle est reçue dans sa cavité , & se trouve réfléchie dans cet endroit en

maniere de trompe , ce qui contribue sans doute selon quelques auteurs , à donner de la force à la voix de cet oiseau. Aldrouande explique differemment l'utilité de la réflexion de la trachée artere dans le Cygne sauvage , il soupçonne que quand cet oiseau tient pendant près d'une demi-heure toute la tête & le col plongés au fond de l'eau pour y chercher sa nourriture , ayant les pieds élevés vers le ciel , cette partie de la trachée artere qui est renfermée dans la cavité du sternum , lui sert de réservoir pour en tirer un air suffisant propre à respirer.

Avant de finir la description extérieure du Cygne , nous observerons qu'il a le bec fort large pour qu'il puisse prendre à la fois une plus grande quantité de limon , & y saisir ce qui s'y trouve de vermisseaux , en éparpillant le reste ; le dessus de ce même bec est encor percé , c'est par cette ouverture que l'oiseau rejette l'eau qui peut se trouver mêlée avec les herbes aquatiques , ou les œufs de poissons qu'il a pris , & qu'il avale pour lors. La nature a pourvu le Cygne d'un long col , composé de vingt-huit vertebres , pour qu'il puisse atteindre par son moyen au fond de l'eau , ne pouvant pas s'enfoncer pour y chercher sa nourriture.

Le Cygne passe pour avoir servi de modele pour la perfection de la fabrique des navires. Les premiers fabricateurs ont modelé sur le col & la poitrine de cet oiseau , la proue & la quille ; sur le ventre & la queue , la poupe & le gouvernail ; sur les ailes , ses voiles , & sur ses pieds , ses rames. Rien n'est plus agréable que de voir une troupe de Cygnes au milieu des eaux , lorsqu'après avoir soulevé avec grace leurs ailes en forme de voiles , le vent les fait voguer avec rapidité. C'est une espece de flotte , mais emplumée : le Cygne vit fort longtems ; sa femelle pond cinq à six œufs , elle les couve pendant près de deux mois ; quand les petits en sont provenus , elle s'y
attache

attache éperduement , & les défend avec la plus grande vigueur. Après l'accouplement le mâle & la femelle se plongent dans l'eau à diverses reprises , & courent l'un après l'autre en se jouant , comme font la plûpart des oiseaux aquatiques. Autrefois on aimoit beaucoup cet oiseau dans le royaume , on en voyoit presque par-tout sur la riviere de Seine. On en élevoit surtout une quantité dans l'isle des Cygnes , appelée actuellement *l'isle Maquerelle*. Quelques Seigneurs se font encore aujourd'hui un plaisir d'en élever dans leurs bassins.

Quand les Cygnes volent , c'est ordinairement par troupe ; ils ont chacun le bec appuyé sur celui qui précède ; & si celui qui marche à la tête se trouve fatigué , il prend la queue. Ils se nourrissent d'herbes , d'œufs , de poissons , & de grains. On prétend qu'ils mangent des grenouilles pour leur servir de préservatif contre une maladie qui les tourmente quelquefois. L'Aigle & les Serpens sont leurs plus grands ennemis ; mais ils sont presque toujours vainqueurs de l'Aigle. Les Cygnes sauvages nagent plus promptement que les domestiques , ceux-ci étant plus gros & plus pesans. Quand ces oiseaux plongent la moitié de leur corps dans l'eau , c'est , dit-on , un présage de beau temps , & ils annoncent la pluie , lorsqu'ils font sauter l'eau autour d'eux en forme de petite rosée.

Nous n'avons aucun oiseau aquatique aussi beau que le Cygne ; il nage avec beaucoup d'aisance , il a même une grace infinie , & une prestance magnifique ; il égale en nageant , il surpasse même un homme à la course. Albert rapporte que cet oiseau se plaît plus sur les étangs que sur les rivieres , soit parce qu'il s'y trouve plus de fanges & d'herbes , soit parce que les eaux dormantes sont plus favorables pour nager. Gesner dit que quand le Cygne paroît l'hiver en Suisse sur quelques lacs , ce qui arrive fort rarement , il est à craindre qu'il ne survienne un grand froid. Le

féjour ordinaire des Cygnes est la Scanie, surtout aux environs de la ville de Malmœ ou Malmuyen ; on en voit encor en été sur toutes les rivieres de la Laponie. Tout ce que les anciens ont dit de singulier sur le Cygne mourant est très fabuleux ; il est conséquemment inutile d'en faire mention dans cet article.

On fabrique avec la peau du Cygne des palatines, des houppes à poudrer ; les plumes de ses aîles servent à écrire, & durent fort longtems ; son duvet est en usage pour les lits des princes ; on s'en sert surtout pour remplir des coussins & des oreillers.

Le Cygne a la chair coriace & de difficile digestion, capable de produire, au lieu d'un bon suc, beaucoup d'humeurs grossieres & excrementitielles, aussi cette chair n'est pas fort recherchée. Si quelque fois on la sert sur la table des grands, c'est moins par le bon goût qu'on y trouve que par ostentation, parce que cet oiseau est rare & précieux, il n'est cependant pas moins vrai de dire que les jeunes Cygnes tendres & délicats sont un manger qui n'est pas indifférent. Arnauld de Villeneuve dit avoir l'expérience qu'on devient sujet aux hemorroïdes, lorsqu'on mange souvent du Cygne.

Cet oiseau a quelques propriétés pour la medecine ; un jeune Cygne cuit dans de l'huile d'olives jusqu'à ce que la chair quitte les os, & coulé ensuite avec une forte expression, fournit un remede très vanté contre les rhumatismes & les autres affections de nerfs qui proviennent de causes froides. Quand on veut rendre le remede plus efficace, on ajoute lors de la cuisson, quelques poignées de plantes nervines. La graisse de Cygne employée en liniment, adoucit la peau, dissipe les taches du visage, calme & résout les hemorroïdes. La peau est très usitée contre les rhumatismes, pour fortifier les nerfs, pour rappeler & entretenir la chaleur naturelle de l'estomach, pour chasser les vents, & aider à la digestion. On en fait à cet effet des pieces

qu'on applique sur la region de l'estomach , sur la poitrine & sur les parties affectées de douleurs rhumatisantes ; par les douces transpirations que cette peau procure , elle ouvre les pores des parties , elle résoud les humeurs qui s'y arrêtent , & en rétablit les fonctions.

M. le Page en parlant des Cygnes de la Louisiane , dit que ces oiseaux sont plus gros que les nôtres , qu'ils s'élevent fort haut ; ensorte qu'on ne les reconnoît qu'à leurs cris aigus. Leur chair est suivant cet auteur , fort bonne à manger , & leur graisse est un vrai spécifique pour les humeurs froides. Les naturels du pays employent leurs plumes pour les diadèmes de leurs souverains ; ils en font aussi des chapeaux , & tressent les petites plumes pour servir aux femmes de qualité ; les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe font des palatines avec la peau de ces Cygnes garnie de son duvet.

On dit encore qu'il y a dans l'Amérique une espece de Cygne dont le pied droit est comme les serres d'un oiseau de proie , & le pied gauche comme celui des autres Cygnes. Il se sert du premier pour saisir sa proie en plongeant , & il employe l'autre pour nager.



D

DAGUES , c'est le premier bois que porte le cerf.

DAGUETS , c'est le nom des jeunes cerfs de la seconde année qui portent leurs premiers bois.

DAIM , on donne le nom de Daim à un animal qui ressemble beaucoup au cerf , il est cependant plus petit ; il en differe encore par la tête qui est plus garnie de bois , & dont les perches & chevillures sont plates , larges , tournées en avant ; la plus haute branche forme une espece de palme ; on donne à ses cornes selon les différens âges , les mêmes noms qu'à celles du cerf. Le Daim differe aussi du cerf par la queue , qui est plus longue , & par sa couleur d'un gris jaunâtre sur le dos & blanche sous le ventre ; cette couleur grise est quelquefois variée de taches blanches , surtout quand l'animal est jeune. Quoique l'espece de Daim soit voisine de celle du cerf , ces deux animaux ne se trouvent cependant jamais ensemble , ils se fuient au contraire , par conséquent ils ne se mêlent point & ne donnent aucune race intermédiaire.

Les Daims sont d'une nature moins robuste & moins sauvage que les cerfs , ils sont aussi beaucoup moins communs dans les forêts , on les élève dans les parcs ; ils y sont pour ainsi-dire , comme animaux domestiques , il se trouve quelques-uns de ces animaux aux environs de Paris & dans certaines provinces de France. La tête du Daim mûc comme celle du cerf , cependant un peu plus tard ; cet animal est à peu-près le même temps pour la refaire ; il raie aussi comme

Le cerf dans le temps du rût , mais d'une voix basse & entrecouppée ; il ne s'épuise cependant pas comme lui par le rût : les mâles ne quittent pas leurs habitations pour aller chercher les femelles , ils se les disputent néanmoins à toute outrance ; ils demeurent ordinairement ensemble , ils se mettent en hordes & restent presque toujours les uns avec les autres. Dans les parcs , lorsqu'ils se trouvent en grand nombre , ils forment pour l'ordinaire deux troupes qui sont bien distinctes , bien séparées & qui deviennent bientôt ennemies , parce qu'ils veulent également occuper le même endroit du parc ; chacune de ces troupes a son chef qui marche le premier , c'est le plus fort & le plus âgé , les autres suivent & tous se disposent à combattre pour chasser l'autre troupe. Ces combats sont singuliers par la disposition qui paroît y régner : ils s'attaquent avec ordre , se battent avec courage , se soutiennent les uns les autres & ne se croient pas vaincus par un seul échec ; car le combat se renouvelle tous les jours , jusqu'à ce que les plus forts chassent les plus foibles & les releguent dans le mauvais pays ; ils aiment les terrains élevés & les collines.

La chasse du Daim se fait comme celle du cerf , voy. art. *Veneur*. Nous remarquerons seulement ici , que cet Animal ne s'éloigne pas beaucoup quand on le chasse ; il ne fait que tourner & ne cherche à se dérober à la poursuite des chiens que par la ruse & par le change : cependant quand il se voit serré de près , il se jette à l'eau , mais sans se hasarder d'en traverser une grande étendue. Sa chasse est peut-être un peu plus difficile pour les chiens que celle du cerf , parce qu'il est plus léger & que ses voies laissent sur la terre & aux portées une impression moins forte & moins durable : en deux mots le Daim n'a de ressource que dans ses ruses qu'il fait varier & multiplier : le cerf s'appuie également sur ses ruses & sur ses forces.

Le Daim rumine , il se nourrit de bois & de grains, il broute de plus près que le cerf, aussi le jeune bois qu'il coupe repousse plus difficilement que celui qui l'a été par le cerf. Le mâle recherche la femelle dès la seconde année de sa vie , il ne s'attache pas à la première comme le chevreuil , mais il en change comme le cerf. La femelle porte huit mois comme la biche , & ne produit comme elle , qu'un ou deux faons , rarement trois. Cet animal commence à engendrer à deux ans jusqu'à seize & meurt à vingt, tandis que le cerf vit vingt-cinq à trente ans. Comme il est plus petit , il y a apparence , dit M. de Buffon , que son accroissement est encore plus prompt que celui du cerf ; car dans tous les animaux , la durée de la vie est proportionnée à celle de l'accroissement , & non-pas au temps de la gestation , comme on pourroit le croire , puisqu'ici le temps de la gestation est le même , & que dans d'autres especes comme celle du bœuf , on trouve que , quoique le temps de la gestation soit fort long , la vie n'en est pas moins courte. L'Auteur du Dictionnaire des animaux , après avoir décrit le Daim , ajoute qu'il a la queue aussi longue que celle d'un veau , il peut effectivement se trouver une espece de Daim qui ait la queue de cette longueur , mais l'espece que nous avons en France , l'a plus courte.

On fait grand cas de la venaison de Daim , les chiens la préfèrent à la chair de tous les autres animaux , & quand ils ont une fois mangé du Daim , ils ont beaucoup de peine à garder le change sur le Daim ou sur le Chevreuil. Les anciens connoissoient parfaitement cet animal , & leurs *Apricius* en mangèrent la chair avec autant de volupté que nos gourmets. On mange cette chair rotie , on la pique pour cet effet de gros lard assaisonné de sel , poivre , cloux de girofle pilés , on la met tremper dans le vinaigre avec sel & laurier ; on la fait cuire ensuite à la broche à petit feu , ayant soin de l'arroser de temps en temps avec le

même vinaigre. Lorsqu'il sera cuit , on ajoutera des anchois , capres , échalottes , & du citron verd dans la sauce qu'on liera avec de la farine frite.

Il y a encore une autre façon d'apprêter cette chair , on la pique de menu lard , on la met mariner avec quelques gouffes d'ail , on l'enveloppe ensuite de papier , & on la fait rôtir ainsi à la broche ; lorsqu'elle est cuite , on la mange à la poivrade. La chair du faon de Daim se prépare de même , la marinade doit cependant être moins forte.

On a remarqué que la cervelle & la fraise de Daim sont surtout un excellent manger. La fiente de cet animal engraisse prodigieusement les terres qu'il fréquente , si on en croit Kolbé dans la description du Cap de Bonne Espérance. La peau du Daim est très-estimée après qu'elle a été passée en huile chez les chamoiseurs ou en megie ; on en fait des vestes , des culottes , des gants. Le Journal Œconomique du mois de novembre 1753 , indique la maniere dont on prépare cette peau dans les Indes occidentales ; nous l'allons rapporter ici.

Quand la peau est ôtée de dessus l'animal , on l'étend d'abord sur des cordes dans un endroit destiné pour la faire secher , on coupe le cerveau du Daim que l'on met sur de la mousse ou du gazon sec , dans cet état on le fait secher au soleil ou auprès du feu pour le conserver. Quand le temps de la chasse est passé , les femmes préparent les peaux ; elles les mettent d'abord bien tremper dans un étang ou une fosse pleine d'eau ; ensuite avec une vieille lame de couteau enchassée dans un morceau de bois fendu en travers , elles en ôtent le poil , lorsque les peaux sont encore humides. Ces peaux étant ainsi préparées , on les met avec une certaine portion de cerveau desséché dans une chaudiere sur le feu , jusqu'à ce qu'elles aient acquis un degré de chaleur plus grand que celui du sang. Cette opération les fait écumer , & les

rend parfaitement nettes ; après quoi on les tord séparément avec de petits bâtons , jusqu'à ce que l'on ne puisse plus en faire sortir une goutte d'eau. On les laisse en cet état pendant quelques heures , enfin on les déterre & on les met sur une espee de chassis composé de deux perches traversées par deux autres & attachées ensemble avec l'écorce même de ces perches. On les étend de toute leur longueur sur des cordes , & à mesure que les peaux sechent , on les gratte avec une hache émouffée , ou bien avec un morceau de bois & de pierre aplati , afin d'en faire sortir l'eau & d'en détacher la graisse , on continue cette opération jusqu'à ce que les peaux soient parfaitement seches. Voilà toute la façon qu'on leur donne , & une femme seule peut préparer ainsi huit ou dix peaux par jour.

DARD , c'est un petit poisson de riviere , qui est long comme un harang , il va fort vite dans l'eau , & s'y élance comme un dard , d'où lui est venu sans doute son nom. Ce poisson est de la famille des poissons blancs , il est long de neuf doigts , il a le corps large & le museau pointu , il est couvert d'écaillés moyennes & de petites lignes. La nâgeoire de l'anus est composée de dix arrêtes ; sa couleur est entre le brun , le verd & le jaune ; son estomach est petit , son foie est blanc , on y trouve attachée la bourse du fiel. Ce poisson est ordinairement fort gras ; sa chair est molle , mais bonne , agréable au goût , elle passe même pour être si saine , qu'on dit en proverbe commun , *sain comme le Dard*. Les pêcheurs donnent au Dard le nom de *Vandoise*.

DEBUCHER. C'est un terme de vénerie , qui signifie , faire sortir le cerf de son fort & de son buisson.

DECHAPPERONNER , c'est-à-dire en terme de fauconnerie , ôter le chapperon d'un oiseau , ou le morceau de cuir dont on lui couvre la tête quand on le lâche.

DÉCOUSURES, on se sert de ce mot pour désigner qu'un sanglier a blessé un chien avec ses défenses.

DÉFENSES, on entend par ce nom les grandes dents de la machoire inferieure du sanglier.

DEMANGEAISONS. Elles se font sentir chez les chevaux dans différentes parties de leurs corps, comme à la tête, au col, aux cuisses, aux jambes, & même à la queue. Les vieux chevaux sont attaqués de ce mal, ils se grattent sans cesse; le poil de la partie grattée tombe, & elle se couvre d'une espece de farine blanche. Lorsque les demangeaisons sont violentes, l'animal s'écorche souvent à force de se gratter, il s'agite & s'échauffe, ce qui fait augmenter si fort le mal, que la toux survient, & même la fièvre.

Les causes de ces demangeaisons sont l'excès dans le travail, le trop d'embonpoint, & une nourriture trop échauffante. Pour la cure de cette maladie, on saignera l'animal, on réitérera même la saignée suivant le besoin; on lui fera prendre interieurement des apéritifs délayans, des rafraîchissans, du foie d'antimoine; quant aux remedes exterieurs, les bains sont les principaux; on tiendra donc en été le cheval dans l'eau pendant une heure, on le frotera avec de l'eau de vie & l'onguent suivant.

Prenez une livre de souffre & autant d'huile de noix; trois livres de pulpe de racine de patience sauvage, broyez le souffre avec l'huile de noix, & après que la pulpe sera mêlée, l'onguent se trouvera fait.

On fera aussi très-bien de mettre le cheval à l'eau blanche & au son, ou à la paille moulue ou à la farine d'orge. Les dartres se traitent de même que les demangeaisons. Voyez aussi ce que nous avons dit de ces maladies à l'art. *Cheval*.

DESERGOTER, signifie en terme de maréchalerie, fendre l'ergot des chevaux jusqu'au vif, pour délivrer les chevaux qui habitent les lieux marécageux, des vessies pleines d'eau qui leur viennent aux

jambes sous l'ergot. On pratique beaucoup cette opération en Hollande.

DESSOLER, c'est arracher la sole à un cheval. La sole est une espece de semelle de corne au-dessous du pied, sur laquelle le fer ne doit point porter. On dessole les chevaux pour l'enclouure, l'encartelure, le javar encorné, les cloux de roue, &c. Cette opération demande un maréchal expert.

DOMESTIQUE, on donne ce nom aux animaux privés qu'on élève dans les maisons ou dans les basse-cours; les principaux sont le cheval, le chien, le chat, la vache, la chèvre, la brebis, le porc, &c. Nous parlons de chacun de ces animaux dans un article particulier; il n'y a que le Chat qui a été omis, c'est pourquoi nous en allons faire mention ici. Nous rapporterons aussi quelques petits détails qui ont été oubliés dans l'article du Chien, pour ne rien laisser à desirer à nos lecteurs.

Le Chat est un quadrupede qui a pour caractère distinctif vingt-six dents, douze incisives, quatre canines plus longues que les autres, & dix molaires, dont quatre en dessus, & six en dessous; huit mamelles, dont quatre sur la poitrine & quatre sur le ventre, cinq doigts aux pattes de devant, seulement quatre à celles de derriere.

M. de Buffon décrit parfaitement le caractère de cet animal. Il est, dit-il, un domestique infidele, on ne le garde que par nécessité, pour l'opposer à un autre ennemi encore plus incommode & qu'on ne peut chasser. Quoique cet animal ait de la gentillesse, surtout lorsqu'il est jeune, il a en même-temps une malice innée, un caractère faux, un minois hypocrite, un naturel pervers, que l'âge augmente encore & que l'éducation ne fait que masquer. La forme du corps & le tempéramment sont d'accord avec le naturel; le Chat est joli, léger, adroit, propre & voluptueux; la femelle est plus ardente que le mâle dans ce genre

d'animal, ce qui est très-rare ; elle l'invite , elle le cherche , elle l'appelle , elle annonce par de hauts cris la fureur de ses desirs , ou plutôt l'excès de ses besoins ; & quand le mâle la fuit ou la dédaigne, elle le poursuit, le mord, le force pour ainsi dire à la satisfaction, quoique les approches soient toujours accompagnées d'une vive douleur & de cris dans la Chatte. La cause de cette douleur dépend sans doute de ce que la partie naturelle des mâles de ces animaux étant très-courte, ils sont obligés de s'attacher à leur femelle avec leurs griffes & leurs dents, & les font par conséquent beaucoup souffrir. Cette explication est plus probable que le sentiment de ceux qui disent que cela provient de ce que la semence de ces animaux est brulante. Le gland du mâle est herissé de papilles roides, piquantes & dirigées en arriere ; cette mécanique peut très-bien être encor une des causes de la douleur de la femelle dans l'accouplement.

Voyons actuellement la conformation extérieure & intérieure du Chat. Il a, comme nous avons déjà dit, cinq doigts aux pieds de devant, & quatre à ceux de derrière ; le pouce dans ses pieds de devant est éloigné des autres doigts & articulé plus haut. Les doigts ne sont gueres séparés les uns des autres, mais ils sont unis en grande partie par des membranes ; les ongles en sont crochus, & ils peuvent être retirés en dedans, & cachés entièrement au gré de l'animal. Il a la tête ronde, le museau court, de longs poils de barbe, l'œil grand, la prunelle oblongue, la langue garnie de pointes ou de piquans qui la rendent fort rude au toucher, la queue très-longue. Tout le corps est ordinairement couvert de poils variés de brun, de jaunâtre & de blanchâtre ; le brun domine sur le dos, & le blanchâtre sous le ventre ; la queue est anpullée alternativement de noir & de blanc sale & jaunâtre, & elle est terminée de noir. Telle est la robe des Chats sauvages ; parmi les domestiques, il s'en trouve des

rougeâtres , des blancs , des noirs , des gris , de deux couleurs , comme blancs & noirs , blancs & gris , noirs & roux & même de trois couleurs , ſçavoir noirs , roux & blancs ; on appelle ces fortes de Chats tricolors : on a prétendu qu'il n'y avoit aucun Chat mâle de trois couleurs , nous n'oſerions affurer ce fait. Il y a encore quelques Chats qui tirent ſur le bleue , on les appelle vulgairement Chats des Chartreux.

Blufius & Valentini ont donné une description anatomique des parties interieures du Chat , qui eſt très-curieufe. Le peritoine du Chat qu'ils ont diſſéquées , étoit très-mince , aſſez gras au-deſſous du cartilage xiphoïde ; l'epiploon étoit fort gros , attaché à un lobe droit du foie , à la rate , à l'eſtomach , au duodenum fait en forme de bourſe ou de ſac. L'inteſtin rectum étoit lié à la naiſſance de la queue par le moyen d'un ligament , parſemé de glandes miliaires , le cœcum long d'un pouce. Outre le rectum & le cœcum tout le reſte des inteſtins dans les Chats eſt uniforme , mais ſi tortueux , que quand on les étend trop violemment , ils ſe rompent preſque. Dans le duodenum il s'eſt trouvé à quatre doigts au-deſſous du canal choledoque , un petit ver de la groſſeur des ureteres ; la tunique interne du ventricule eſt aſſez ridée ; & ſes rides qui vont ſuivant la longueur du ventricule , ſont repliées en rond comme dans l'eſtomach du bœuf ; le foie eſt diviſé en ſix lobes , & du milieu des deux lobes ſitués au côté droit ſort la veſicule du fiel , dont le col eſt comme variqueux , & le fond approchant de la forme d'un œil ſaillant : cette veſicule a deux branches , l'une qui va du foie au duodenum , pour l'expulſion des matieres fecales , l'autre qui naît de la veſicule même du foie. La veine cave va percer le diaphragme , après quoi elle ſ'infere dans l'oreillette droite du cœur : aux deux côtés de la veine cave deſcendent deux nerfs qui portent le ſentiment au diaphragme , l'un à droite , l'autre à gauche. La

veine porte forme deux rameaux ; sçavoir le mesenterique , qui va au mesentere , même jusqu'à l'extrémité de l'intestin rectum , & le splénique qui va à la ratte. Du rameau splénique , il en part un autre nommé *celiaque* , parce qu'il embrasse l'estomach ; les reins sont fort amples , de la grandeur d'une grosse noix , ayant quelques sinus ou cavités pour filtrer l'urine. Aux deux côtés de la trachée artere descendent deux nerfs , un de chaque côté , qui vont à l'orifice supérieur de l'estomach , en distribuant çà & là des rameaux à la trachée artere & aux poumons. Les demi-cercles de la trachée artere sont en devant divisés comme dans l'homme , mais en arriere ils sont unis par deux membranes , dont l'une est extérieure & charnue , l'autre interne & nerveuse qui naît des extrémités des cercles. Quand on fend la trachée artere , on y apperçoit différentes glandes , grosses , petites , blanches , rouges , cendrées , variées ; les nerfs qui naissent de la sixieme paire , s'insèrent à la tête de trachée artere , & se réfléchissent de chaque côté près de l'aorte comme dans le chien. Les ventricules , les oreillettes & les vaisseaux du cœur sont aussi disposés de la même façon que dans les chiens. Le poumon a six lobes ; les testicules sont revêtus de quatre tuniques , dont la premiere est le scrotum , la seconde le dartos , la troisieme l'erythroïde , & la quatrieme l'immediate. Au-dessus de l'os pubis les vaisseaux spermaticques , tant les préparans que les deferans , sortent par deux trous hors de l'abdomen pour se porter aux testicules ; & dès que les vaisseaux préparans sont parvenus aux testicules , ils forment le corps qu'on appelle epididyme. Les deux veines émulgentes viennent de la veine cave , mais la gauche est près du double plus longue que la droite , elle est aussi plus haute. Les ureteres naissent de la cavité des reins , & vont se rendre au col de la vessie urinaire qui est attachée en dessus au peritoine , & en dessous à l'intestin rectum.

Le membre genital , aux deux côtés duquel sont les testicules attachés à la peau par le moyen d'une membrane , est long d'un demi doigt , appuyé inferieurement par deux muscles oblongs dont l'un aboutit vers le milieu du sphincter de l'anüs. Le dedans de l'oreille est comme gravé , & l'etrier n'en est pas percé. Il y a dans le cerveau deux ventricules , dont deux sont circulaires ; l'œil contient beaucoup d'humeur vitré & l'humeur aqueuse en est un peu salée au rapport d'*Olaus Borrichius*. L'uvée n'est point adhérente en devant à la cornée , de-là vient la facilité qu'ont ces animaux de dilater plus ou moins la pupille. Le nerf optique se porte presqu'au milieu de l'œil , quoiqu'il decline vers le bas. L'œil est voilé en partie par une membrane épaisse , comme dans la volaille. Selon *Willughby* , on apperçoit au dedans de l'anüs deux trous , un de chaque côté , d'où sort une liqueur très-fetide , filtrée par de petites glandes couchées sur le sphincter.

Le Chat differe du lievre & du lapin en ce que les glandes sont situées en dedans de l'anüs sans avoir de vaisseaux pour recevoir & contenir la liqueur , comme il y en a dans ces animaux ; la verge n'est point osseuse , elle est flechie en arriere , il y a des glandes prostates , mais il n'a aucune vésicule feminale.

En Europe les Chattes entrent communément en chaleur au printemps & en automne , mais dans les Indes elles y sont presque toute l'année ; elles font l'amour pendant la nuit , on les entend pour lors miauler en grondant l'une contre l'autre dans les greniers , & roulent leurs voix comme des enfans qui pleurent. Les mâles tout apprivoisés qu'ils soient , deviennent farouches dans ce temps , ils quittent le logis , & vont roder de côté & d'autre. On les châtre afin de les rendre plus gros , plus doux & plus sedentaires. *Boyle* rapporte qu'en 1684 un gros Rat s'accoupla avec une Chatte à Londres ; il est né de cet accouplement des

petits qui tenoient de la nature de l'un & de l'autre de ces animaux ; on les éleva dans la ménagerie du Roi d'Angleterre. Les Chattes portent leurs petits pendant cinquante-six jours , chacune de leurs portées est pour l'ordinaire de 4 , 5 , ou 6 ; elles mettent bas dans un endroit écarté des mâles , parce que ceux-ci sont sujets à dévorer leur progéniture. Elles ont un soin particulier de leurs petits ; elles ne les quittent presque point , de peur qu'on ne les leur enleve ; elles se jettent avec fureur sur les chiens & autres animaux qui voudroient en approcher. Quand on les inquiete trop , elles se servent de leurs gueules pour prendre leurs petits par la peau du cou & les transporter dans un autre lieu. Ces meres qui sont pour l'ordinaire si soigneuses , si tendres , deviennent quelquefois dénaturées & dévorent alors leurs petits qui leur étoient auparavant si chers , ce qui doit paroître singulier.

On voit des monstres parmi les Chats comme parmi les autres animaux ; il s'est trouvé des Chats à deux têtes , d'autres à six pattes ; on en a encore vû qui sont nés avec des pattes d'Oye , & d'autres avec des cornes sur la tête. Clauderus rapporte dans les ephemerides d'Allemagne , qu'une Chatte s'étant accouplée avec un Ecureuil , fit trois petits chats & un petit écureuil qu'on estimoit beaucoup pour cette raison. Rosinus lentilius fait mention d'une Chatte , dont on avoit noyé les petits , & qui se laissa tetter par un écureuil. La familiarité entre ces deux animaux fut à la suite si grande , que la Chatte n'auroit pas pû chérir plus tranquillement ses petits , qu'elle chérissoit l'écureuil , ni l'écureuil sa propre mere.

Les Chats sont parvenus à leur parfait accroissement à l'âge de quinze à dix-huit mois ; ils n'attendent pas ce temps pour engendrer , ils le font souvent avant l'âge d'un an , ils continuent ensuite de le faire pendant toute leur vie qui ne passe guères la douzieme année ; ces animaux sont cependant très-durs , très-

vivans & ont plus de nerfs & plus de ressorts que d'autres animaux qui vivent plus long-temps ; ils deviennent d'eux-même sans être dressés , de très-habiles chasseurs ; leur naturel est ennemi de toute contrainte , il les rend même incapables d'une éducation suivie. La patience & l'adresse sont les deux qualités qui les rendent si propres pour la destruction des souris , ils restent long-temps immobiles pour les épier , & ce n'est que très-rarement qu'ils manquent leur coup. Les Chats voyent très-bien pendant la nuit , c'est par cette raison que les ténèbres ne les empêchent pas d'atraper leur proie ; leur pupille se dilate pour lors singulierement ; d'ovale & étroite qu'elle étoit , elle devient ronde & large & rassemble les rayons lumineux qui peuvent encore subsister. On rapporte dans les Mémoires de l'Académie , que si on vient à plonger un Chat dans l'eau & que si on tourne alors sa tête de façon que ses yeux soient directement opposés à une grande lumière , il arrive différens phénomènes qui ont beaucoup partagé dans le temps les Académiciens ; 1°. malgré la grande lumière , la prunelle du Chat ne se retrecit point , elle se dilate aucontraire , mais quand on retire de l'eau l'animal vivant , sa prunelle se resserre. 2°. On apperçoit distinctement dans l'eau le fond des yeux de cet animal , qu'on ne peut pas certainement voir à l'air ; comme ces deux phénomènes sont plus curieux qu'utiles , nous ne nous arrêterons pas ici à entrer dans aucune explication à leur sujet.

Quoique les Chats soient des animaux très volontaires , on peut cependant leur apprendre à faire plusieurs tours de passe passe , à danser en cadence , à sauter dans un cerceau , ou par dessus un bâton , à contrefaire le mort. Il n'y a que quelques années qu'on a vu à la foire de Saint Germain , un concert de Chats dressés tout exprès. Ces animaux habillés uniformement , étoient portés dans des stalles avec un

un

un papier de musique devant eux & au milieu d'eux étoit un singe qui battoit la mesure ; à ce signal réglé , les Chats faisoient des cris ou miaulemens dont la diversité formoit un son tout à fait risible ; cette musique discordante étoit accompagnée par quelques violons ; beaucoup de personnes alloient à ce spectacle singulier , pour se désopiler , comme on dit communément , la rate.

Les Chats sont tellement passionnés pour la liberté , que quand ils l'ont une fois perdue , ils n'ont d'autres sentimens que de chercher à la recouvrer. M. l'Emery en rapporte un exemple palpable ; il mit un jour par curiosité un Chat dans une cage de fer , il y fit entrer plusieurs souris , le Chat ne se branla pas ; il se tint assis avec sa gravité ordinaire & ne fit aucune action qui annonçât qu'il s'alloit jeter sur ce prétendu gibier ; les souris , au contraire , qui avoient d'abord été épouvantées par la présence de leur ennemi commun , s'approcherent de lui & commencerent même à s'apprivoiser ; le Chat leur donna d'abord pour les reprimer à chacune un petit coup de pate , ce qui les étourdit pour quelques momens , mais elles se releverent bientôt après & revinrent à la charge ; le Chat souffrit le badinage pendant quelque temps sans s'en embarrasser beaucoup , mais ensuite il en devint fort inquiet ; M. l'Emery les sépara enfin en ouvrant la cage ; il n'arriva rien de tragique dans cette rencontre , aucun des animaux ne perdit la vie.

Comme on élève les Chats dans les maisons , il n'est presque personne qui ne connoisse leur caractère , leurs ruses & leurs allures , nous en avons déjà donné quelques idées au commencement de cet article ; ils sont fins , adroits , legers , agiles à la course , familiers , careffans , voleurs , gourmands , traîtres , ennemis mortels des rats , des souris , des petits oiseaux , des serpens & des lézards ; rien n'est plus

surprenant que de voir avec quel silence , avec quelle légereté ils se glissent pour attraper un oiseau sans en être apperçus , avec quelle subtilité , avec quelle constance ils font le guet pour attraper une souris , ils dorment volontiers pendant le jour pour veiller de nuit , ils parcourent tous les coins des bâtimens ; ils s'exercent à grimper , à sauter , à faire des ruses ; le poisson est assez de leur goût , quelquefois même aussi les lapreaux & les levreaux ; ces animaux n'épargnent pas même leurs propres especes , comme nous l'avons déjà observé , puisqu'ils mangent quelquefois leurs petits ; leurs friandises & leurs lubricités sont toujours cause de leur perte ; ils aiment les endroits chauds , ils se tiennent en hyver près des foyers & des poëles ; aussi se brulent-ils souvent les poils , & sont-ils sujets à mettre le feu dans les maisons ; ils aiment la propreté & se plaisent à être couchés mollement ; ils ont la plus grande attention à cacher leurs excréments , à polir leurs poils , à se lécher perpétuellement les pattes , le ventre , la queue & toutes les autres parties de leurs corps , autant qu'ils le peuvent.

Charles Etienne & Jean Lieubault , observent d'après les préjugés populaires , que si le Chat après avoir long-temps léché sa patte , la passe plusieurs fois par-dessus son oreille , c'est signe de pluye. Nous n'avons aucun animal qui craigne plus de se mouiller les pieds que le Chat , l'eau est si contraire à son tempérament , que quand il se trouve mouillé , il court risque d'en mourir , s'il ne se léche pas promptement. Le Chat s'affectionne à la maison où il a été élevé , il y demeure par préférence à toute autre , & quand son maître déloge , il ne le suit pas dans une autre maison comme le chien ; on a beau le mettre dans un sac & le transporter ailleurs , il revient toujours à son premier domicile. Cet animal se plait à être flatté de la main de l'homme avec

lequel il est familier , principalement à la tête , au col & au dos ; pour jouir même plus long-temps de ce plaisir il passe & repasse sous la main qui le flatte en se dressant sur les pieds de derriere ; il se frotte encore contre les jambes des assistans en frottant avec un doux murmure.

L'usage des ongles du Chat , de même que de ceux du tigre , dépend d'une mécanique qui lui est particuliere ; ils ne s'usent pas par le frottement de la marche , l'animal les cache & les retire dans leur fourreau par le moyen de la contraction des muscles qui les attachent , il ne les fait sortir que quand il s'en veut servir pour frapper , déchirer & s'empreser de glisser ; l'artifice de ces sortes d'armes , offensives tout à la fois & défensives , mérite spécialement l'attention des anatomistes ; le talon du Chat n'est pas beaucoup éloigné du reste du pied ; il s'en peut par conséquent servir pour s'asseoir aisément ou plutôt pour s'accroupir.

Mathiole prétend d'après plusieurs exemples qu'il rapporte que l'haleine des Chats peut causer la pulmonie à ceux qui la respirent trop fréquemment. Il s'est trouvé des personnes qui ont eu une antipathie singuliere pour ces sortes d'animaux. Henri III. Roi de France , haïssoit tellement ces animaux , que dès qu'il en voyoit il changeoit de couleur & tomboit en syncope.

Une observation qu'on fait journellement au sujet des Chats , c'est que quand ils tombent de très-haut , ils se retrouvent toujours sur leurs pattes , quoiqu'ils les eussent d'abord tournées vers le ciel & qu'ils paroissent devoir tomber sur le dos. Les Physiciens disent que cet effet dépend de ce que dans l'instant de la chute , ces animaux recourbent leurs corps , & font un mouvement mécanique comme pour le soutenir ; d'où résulte une espee de demi-tour , qui rend à leur corps le centre de gravité & les fait

H 2

tomber sur les pattes : les Chats lappent pour boire , comme tous les quadrupedes qui ont la babine ou levre inférieure plus courte que la supérieure.

Quelquefois ces animaux enragent , leur morsure est alors aussi dangereuse que celle des autres animaux enragés ; mais ils n'enragent pas d'eux-mêmes comme les Chiens , quoi qu'on ait prétendu mal-à-propos que l'odeur des parfums leur occasionnoit cet accident. L'odorat des Chats est aussi subtil que leur ouïe ; ils aiment l'odeur de la racine de valeriane des jardins , de cataire , & de marum : quand ils en sentent ils y accourent , ils s'en frottent avec plaisir , ils lèchent ensuite ces plantes , ils les baïsent en les mordant de tems en tems , en se roulant dessus , en sautant tout à l'entour , & en faisant mille singerie.

Rien n'est plus malin au jeu qu'un jeune Chat ; dès qu'il apperçoit quelque objet qu'on a suspendu , ou tiré , ou remué , il y saute incontinent , il tâche de l'attraper , il employe sa gueule & ses griffes ; tantôt il recule , tantôt il avance , il le saisit de nouveau , le lâche , le reprend , le frappe , le jette en l'air. Quand il ne trouve aucun objet , il mord souvent sa propre queue , il la fait même jouer entre ses pattes , il s'enfuit ensuite comme effrayé , & revient tout-à-coup avec un air fier & menaçant. Par ses sauts , par ses bonds , par ses gesticulations étonnantes , il amuse & divertit les enfans & même les personnes raisonnables qui y prennent des momens de récréation.

Tout ce que nous avons rapporté jusqu'à présent concerne le Chat domestique ; le Chat sauvage n'en differe que très-peu. Il est plus gros , plus fort , ses levres sont noires , son poil est un peu rude , ses oreilles sont plus roïdes , ses couleurs sont plus constantes , & sa queue est plus grosse. Il n'y a en France qu'une seule espece de Chat sauvage : on la trouve dans presque toutes les contrées ; les Chats d'angola sont actuellement très multipliés à Paris ; la beauté de

cette race dépend fans doute de l'influence du climat dont ils font originaires. Le continuateur de la matiere medicale de Geoffroy dit avoir vû chez une Demoiselle une Chatte qui avoit dix-huit ans passés, & qui produisoit encore, quoique ces animaux passent pour ne vivre au plus que douze ans. M. Granger, correspondant de l'académie des sciences, a fait part à M. de Reaumur d'une histoire particuliere qui mérite bien d'avoir place ici par rapport à sa singularité; elle s'est passée au Caire.

De jeunes gens Cophites qui buvoient quelquefois ensemble, voulant rabattre la vanité d'un d'entre eux qui se piquoit d'être le plus fort, s'aviserent de lui dissoudre à son insçu un gros d'opium dans un verre de vin qu'il devoit boire. Ils prétendoient l'endormir par là, & le faire paroître vaincu en peu de temps; quelques heures après avoir pris cette boisson le jeune homme fut en délire, il extravagua & tomba quelque temps après dans un assoupissement profond. Le lendemain ses camarades l'allerent voir pour jouir de leur fausse victoire; mais ils furent bien surpris de le trouver sans pouls, livide, la bouche fermée, en un mot, mourant. On alla chercher le prêtre qui étoit en même-tems médecin, il tourmenta inutilement le malade par les remedes les plus violens; on appella aussi M. Granger, mais le malade étoit mort à son arrivée, la maladie n'avoit duré que quinze heures. Le cadavre étoit couvert de tumeurs livides aux bras & aux cuisses en forme de loupes, grosses comme la tête d'un enfant de quatre mois, il en sortoit une odeur insupportable: ce qu'il y eut de singulier, c'est que deux ou trois cent Chats des maisons voisines de celle du mort s'y rendirent à la hâte & en foule; on les prit pour des forciers métamorphosés qui venoient enlever le cadavre. M. Granger & le prêtre eurent beau dire que c'étoit de véritables Chats attirés par l'odeur du corps, quoique très mauvaise, les assistans

n'en furent persuadés que quand on eut ouvert la porte du lieu où étoit ce corps , & qu'on vit aussitôt les Chats sauter dessus & le lecher avec une si grande avidité , que si on les eut laissé faire , ils l'auroient dévoré. Les maladies des Chats ne sont pas encore connues, non plus que les remèdes qui leur conviennent ; la plus commune est le vomissement , ils n'ont pas plutôt rendu leurs alimens , qu'ils se trouvent foulagés ; nous ne nous étendrons donc pas ici à cette occasion.

Les Egyptiens révéroient les Chats comme un Dieu , ils l'adoroient ou sous sa forme naturelle , ou sous la figure d'un homme à tête de Chat. Celui qui tuoit un de ces animaux , soit par inadvertence , soit de propos délibéré , étoit sévèrement puni. S'il en mouroit un naturellement , toute la maison se mettoit en deuil , on se rasoit les sourcils , on embeaumoit l'animal , on l'ensevelissoit , on le portoit à Bubasse dans une maison sacrée ; on l'y inhumoit avec tous les honneurs de la sépulture. Herodote raconte que quand il arrivoit quelque inconvenient en Egypte , les Chats des maisons étoient agités d'un mouvement divin ; les propriétaires oublioient le danger où leurs personnes & leurs biens étoient exposés , pour considérer ce que les Chats faisoient : si malgré les soins qu'ils prenoient pour conserver dans cet instant ces animaux , il s'en élançoit quelques-uns dans les flammes , ils en prenoient un grand deuil.

Gesner rapporte qu'en Suisse on mange quelquefois , du moins de certaines personnes , des Chats sauvages ; on les regarde dans ce pays comme un mets délicieux , on leur coupe à cet effet la tête & la queue. Si on en croit le même auteur , on en mange aussi dans la Gaule Narbonnoise , mais on les expose auparavant tout écorchés pendant la nuit , un jour ou deux à l'air , pour qu'étant mortifiés , ils deviennent tendres , & qu'ils exhalent en même-tems leur odeur forte. A Paris on

mange communément de la chair de Chat domestique, elle a un aussi bon goût que celle du lapin & du lievre, mais il faut qu'elle soit grasse. On employe en medecine l'animal en son entier & sa graisse. On est dans l'habitude parmi le peuple de fendre un Chat par le dos, & de l'appliquer tout chaud dans la pleuresie sur le côté douloureux, on l'y laisse 15 ou 18 heures, jusqu'à ce que le malade ne puisse plus en supporter l'odeur, après quoi on l'ôte pour le jeter. Ce cataplasme réussit assez souvent, il passe pour résolutif & diffusif, c'est un des meilleurs topiques qu'on puisse mettre en usage dans cette maladie. Si on en croit Etmuller, la décoction d'un Chat vivant cuit dans l'eau jusqu'à ce que la chair quitte les os, guerrit les animaux malades, si on la leur fait avaler. Redelius rapporte qu'une jeune fille fut guérie d'une fièvre tierce opiniâtre, en buvant du petit lait dans lequel on avoit lavé un Chat, ce remede la fit beaucoup suer, & emporta la fièvre. On estime beaucoup la graisse de Chat, surtout celle du sauvage, elle est chaude, émolliente, pénétrante & résolutive. On en fait un liniment sur le nombril des épileptiques, on en frotte aussi les membres atrophies, on facilite par ce moyen leur nutrition.

L'oreille d'un Chat vivant, selon l'Emery, résoud le panaris & en empêche les progrès, si on met le doigt plusieurs fois le jour dans cette oreille, & si on l'y laisse un quart d'heure chaque fois. L'Emery fait entrer la graisse de Chat dans l'onguent nervin de sa pharmacopée.

Les pelletiers apprêtent la peau du Chat & en préparent diverses fourures. Les peaux de Chats sauvages ou *Chats harets*, sont de couleur brune ou grise; on en tire beaucoup de Moscovie, l'Espagne fournit aussi une quantité de cette pelleterie.

Les Dames Chinoises ont des Chats domestiques à oreilles pendantes dont les poils sont fins & très-longs:

Ces caractères joints à la diversité des couleurs , sont des signes évidens de la longue durée de leur domesticité selon M. de Buffon. Les Chats du Cap de Bonne Espérance sont d'une couleur bleue ou plutôt d'une couleur d'ardoise ; les Chats de la Perse ont la couleur des Chats chartreux , leurs poils sont longs , doux & soyeux ; la queue des Chats angola est fort longue & garnie de poils longs de cinq ou six doigts. Ces fortes de Chats l'étendent & la renversent sur leurs dos en forme de panache , comme sont les écureuils.

Le Chien est aussi comme nous avons dit , un animal domestique. Nous en avons parlé dans son article ; mais comme nous avons oublié alors quelque chose qui le concernoit encore , nous l'allons rapporter ici.

On trouve dans la 49^{me} feuille de la gazette salutaire de l'année 1763 , un remède qu'on dit excellent contre l'épidémie qui a régné chez ces animaux pendant le courant de la même année. Ce remède consiste uniquement à faire prendre trois grains d'émétique dans du bouillon à l'animal malade , & à lui donner du bouillon une heure ou deux après ; on lui fait boire pendant la journée de l'huile d'olive , on prend ensuite une ou deux prises de tabac , on le mêle avec de l'huile , on en remplit une petite seringue , & on en injecte dans les narines du Chien plusieurs fois le jour. Si le remède ne le fait pas éternuer , on remplace le tabac par deux gouttes de vinaigre. Nous avons parlé à l'art. *Chien* de la nature de cette épidémie.

Les sieurs Theodore Mayern & Robert Gordon ont publié dans les journaux Anglois de l'année 1751 , différentes recettes contre la morsure des Chiens enragés ; ils ont fait précéder ces recettes d'une liste des différentes rages ou maladies auxquelles ces animaux sont sujets ; ils nomment la première la rage chaude , elle est selon eux incurable ; les Chiens qui en sont

attaqués sautent sur tout ce qu'ils peuvent rencontrer, & ils ne peuvent vivre que quatre jours. La seconde est la rage courante, elle ne peut pareillement se guérir; elle n'attaque les Chiens que par intervalle; ils ne laissent pas cependant quelquefois de vivre jusqu'à neuf mois. La troisieme est la rage mue; c'est une maladie dans le sang. La quatrieme est la rage épileptique, elle a son séjour dans la tête; c'est une espece d'épilepsie. La cinquieme est la rage de flétrissement, elle réside dans les intestins qui sont pour lors extraordinairement flétris. La sixieme est la maladie d'assoupissement; elle est occasionnée par de petits vers qui se trouvent dans l'orifice de l'estomach: les Chiens qui en sont attaqués, courent en dormant. La septieme enfin & derniere est la maladie rhumatique, la tête s'enfle beaucoup, & les yeux deviennent jaunes. Telles sont suivant ces auteurs les maladies ordinaires aux Chiens. Les cinq dernieres ne sont pas proprement des rages, mais cependant les Chiens qui s'en trouvent affectés, ne mangent pas plus que s'ils étoient enragés. Ils vivent huit ou neuf jours sans faire mal à personne, après quoi ils crevent faute de nourriture. Les deux premieres maladies se communiquent par l'haleine des Chiens, comme la peste. Les dernieres sont également contagieuses, elles peuvent cependant être guéries.

Prenez pour recette contre la rage, de la racine de serpentaire de virginie, fleurs de l'herbe de S. Jean cueillies dans leur primeur, de chacune parties égales, réduisez-les en poudre très-fine, délayez cette poudre dans une liqueur appropriée. La dose pour un Chien est depuis un gros jusqu'à un gros & demi à faire prendre avant le neuvieme jour depuis la morsure: ou bien:

Prenez feuilles de rhue arrachées de la tige & broyées, six onces, thériaque de Venise, quatre onces, ail épluché & broyé pareille quantité, limaille fine d'étain aussi à pareille dose; jetez le tout dans du

vin de Canarie ou dans de bon vin blanc , ou dans une pareille quantité de la meilleure biere d'Angleterre. Laissez digérer ou bouillir doucement ce mélange au bain marie pendant quatre heures dans un vaisseau de terre bien bouché , sans en laisser exhaler la vapeur ; exprimez ensuite ce mélange , & passez la liqueur : la dose est de quatre à cinq onces qu'on donne au Chien mordu , immédiatement après la morsure , on réitere ce remede plusieurs jours de suite ; on applique le marc qui reste du mélange sur la plaie , & on le renouvelle tout les vingt-quatre heures. Nous passons ici sous silence les autres formules indiquées contre la rage , nous aurons occasion d'en parler à l'article concernant cette maladie.

DOGUE , c'est un Chien de la grande espece , très aisé à apprivoiser : on s'en sert pour garder les maisons , ou pour combattre contre les taureaux & autres bêtes. Voyez art. *Chien*.

DONZELLE , c'est un petit poisson de rocher , il passe pour le plus beau de la méditerranée , son corps est oblong , menu , de la grosseur du pouce , son dos est d'un ver noirâtre , & ses côtés paroissent revêtus des couleurs de l'arc-en-ciel ; il a les écailles très-fines , les nageoires épineuses , les yeux petits , la prunelle noire , l'iris rouge , les dents fort blanches , aigues & crochues ; il a l'anus placé au milieu du ventre , & deux nageoires au dos & au ventre. Ce poisson nage en troupe ; on en voit beaucoup à Gênes & à Antibes : il vient mordre les personnes qui se baignent dans la mer ; on le pêche à la ligne.

DORÉE , poisson de *S. Pierre* , c'est un poisson qui habite l'océan & la méditerranée ; il a depuis un pied jusqu'à seize pouces de longueur ; il est d'une forme plate , & d'une épaisseur presque égale dans toute son étendue ; la tête & le dos de la Dorée sont de couleur brune , les nageoires noires , & les côtés dorés ; on remarque au milieu de son corps une tache ronde , large d'un demi pouce.

Ses écailles font si petites qu'à peine peut-on les appercevoir ; il regne une ligne tortueuse fort distincte de sa tête à sa queue ; ses yeux sont grands , au-dessus desquels se trouvent deux aiguillons , dont la pointe est tournée vers la queue ; il en a encore dix autres sur le dos, mais ils sont de grandeurs inégales. D'entre deux aiguillons sortent des poils semblables à des foies de cochon , à la racine desquels il y a de petits os qui ressemblent à des cloux à deux têtes , dont l'une est tournée vers la tête & l'autre vers la queue. Ce poisson a au bas du ventre une nageoire fournie de cinq aiguillons , le reste de son ventre est garni d'os tranchans comme des couteaux. Au-dessus & au-dessous de ses ouies se trouvent quatre nageoires , la queue fait la dernière de ces nageoires , elle est composée de quinze piquans branchus ; quand le poisson l'étend , son extrémité est circulaire. La bouche de la Dorée est très fendue & ouverte , accompagnée de quatre ouies de chaque côté ; ses boyaux sont menus & entortillés les uns dans les autres ; ses œufs sont rouges , son foie est blanc , sa rate est rouge & petite ; la partie basse de son cœur est rouge , le haut & le milieu tirent sur le blanc.

Ce poisson vit de cadavres & de poissons vivans : il s'appelle Dorée à cause de la couleur jaune qui paroît sur ses côtés. Le peuple lui donne le nom de poisson de S. Pierre , parce qu'il s'imagine que cet Apôtre tira autrefois de sa gueule la piece de monnoie qui servit , suivant l'Évangile , à payer le tribut aux Empereurs Romains.

La chair de la Dorée est moins dure que celle du Turbot , mais elle est de bon suc & de facile digestion. La pêche en étoit aussi lucrative chez les anciens , qu'elle l'est encore actuellement chez les modernes.

DRAGON DE MER , c'est un poisson de mer à nageoires épineuses , qu'on pêche également dans l'océan & la méditerranée. Celui de l'océan est long

d'une coudée, tandis que celui de la méditerranée n'a tout au plus qu'un pouce de grandeur. Le Dragon de mer est long & ferré depuis la tête jusqu'à la queue. Le sommet de sa tête va de niveau avec son dos ; sa bouche est fort grande, lorsqu'elle est fermée, elle paroît pointue ; sa mâchoire inférieure est beaucoup plus longue que la supérieure ; il se trouve une infinité de petites dents, tant aux deux mâchoires qu'au palais & à la langue. Ses deux mordans sont placés sur le sommet de la tête, & munis d'un petit aiguillon ; ses yeux sont d'un beau verd, placés aussi sur le haut de la tête, ils sont assez voisins l'un de l'autre & couverts d'une membrane ; on croiroit à les voir qu'ils sortent de la tête, leur iris est de couleur d'or, & les orbites sont grands & munis de deux aiguillons. La membrane des ouies est composée de six arrêtes larges ; la couleur du dos est plus obscure que celle du ventre qui est blanche ; les nageoires du dos sont sillonnées dans toute leur longueur, & tout le corps est marqué de lignes obliques ; les flancs de ce poisson sont ferrés, son ventre imite en quelque façon la faux pour la forme ; sa queue est fourchue ; quand elle est étendue, elle paroît égale. Ce poisson a en tout huit nageoires, deux au dos, autant à la poitrine & au ventre, une à l'anus & une à la queue. Toutes ces nageoires, quoique cartilagineuses, sont très-fortes, faites en forme d'alènes, rudes & rameuses depuis le milieu jusqu'au bout ; indépendamment des petits aiguillons que ce poisson porte aux orbites des yeux, il a sur la tête un autre aiguillon fort & pointu.

Le Dragon de mer a quelques rapport avec le scorpion, quant à sa façon de vivre ; sa chair est tendre, ferme, de bon goût & facile à digérer ; on le pêche dans les mois de Juin & Juillet. Quand il se sent pris, il se débat avec force, & tâche ensuite de se cacher sous la bourbe. On regarde ce poisson comme venimeux, mais rien n'est plus faux ; voyez ce que

nous en avons dit dans nos lettres sur les animaux , années 1769 & 1770. La piqure des aiguillons de ce poisson est cependant dangereuse , aussi ne le manie-t-on qu'avec précaution. Ces aiguillons sont la seule défense du Dragon de mer contre les pêcheurs. L'esprit de vin est un excellent antidote contre ces piqures meurtrieres.

DUC. C'est un oiseau de nuit & en même temps de proie ; on distingue trois especes de Duc ; le grand , le moyen & le petit. Les poëtes ont dédié le grand Duc à Junon , il est , dit M. de Buffon , le roi de cette tribu d'oiseaux , qui craignent le jour , & qui ne volent que lorsqu'il s'éteint. Cet oiseau paroît au premier coup d'œil aussi gros , aussi fort , que l'Aigle commun , il est néanmoins plus petit , & il a les proportions du corps bien différentes ; les jambes , le corps & la queue du grand Duc sont plus courtes que celles de l'Aigle , sa tête est beaucoup plus grande , & ses ailes bien moins longues ; l'étendue de son vol n'a qu'environ cinq pieds.

Cet oiseau se distingue à sa grosse figure , à sa tête noire , aux cavernes larges & profondes de ses oreilles , aux deux aigrettes qui surmontent sa tête , & qui sont élevées de plus de deux pouces & demi , à son bec court , noir & crochu , à ses grands yeux fixes & transparens , à ses larges prunelles noires & environnées d'un cercle de couleur orangée , à sa face entourée de poils ou plutôt de petites plumes blanches & décomposées , qui aboutissent à une circonférence d'autres petites plumes frisées ; à ses ongles noirs , très-forts & très-crochus ; à son cou très-court ; à son plumage d'un roux brun taché de noir & de jaune sur le dos , & de jaune sur le ventre , marqué de taches noires & traversé de quelques bandes brunes mêlées assez confusément ; à ses pieds couverts d'un duvet épais & de plumes roussâtres jusqu'aux ongles , enfin à son cri effrayant , *hûihou* , *hoûhou* , *boûhou* , *poûhou* ,

qu'il fait retentir dans le silence de la nuit, lorsque tous les animaux se taisent ; il se réveille alors, il les inquiete, les poursuit & les enleve, ou les met à mort pour les dépecer & les emporter dans les cavernes qui lui servent de retraite, aussi n'habite-t-il que les rochers ou les vieilles tours abandonnées & situées au-dessus des montagnes. Il descend rarement dans les plaines, & ne se perche pas volontairement sur les arbres, mais sur les églises écartées & sur les vieux châteaux. Sa chasse la plus ordinaire sont les jeunes lievres, les lapins, les taupes, les mulots, les souris ; il les avale toutes entières, & il en digere la substance charnue, il vomit le poil, les os & la peau en pelottes arrondies : il mange aussi les fauve-souris, les lézards, les crapauds, les grenouilles & en nourrit ses petits ; il chasse alors avec tant d'activité, que son nid regorge de provisions : il en assemble plus qu'aucun autre oiseau de proie. Tel est le caractère du grand Duc d'après le célèbre M. de Buffon.

L'espece du grand Duc n'est pas si nombreuse en France que celle des autres hiboux, dont il fait partie, il n'est pas même sûr que ces oiseaux restent au pays toute l'année, ils y nichent cependant quelquefois sur des arbres creux, & plus souvent dans des cavernes de rochers, ou dans des trous de hautes & vieilles murailles : leur nid a près de trois pieds de diametre, il est composé de petites branches de bois sec entrelassées de racines souples & garni de feuilles en dedans : on ne trouve souvent qu'un œuf ou deux dans ce nid, & rarement trois, la couleur de ces œufs tire un peu sur le plumage de l'oiseau, leur grosseur excède celle des œufs de poule : les petits sont très voraces, & les peres & meres très habiles à la chasse qu'ils font dans le silence & avec beaucoup plus de légereté que leur corpulence ne paroît le permettre ; souvent ils se battent avec les Buses, & sont ordinairement les plus forts & les maîtres de la proie qu'ils leurs enlevent ; ils

supportent plus aisément la lumière du jour que les autres oiseaux de nuit , car ils sortent de meilleure heure le soir , & rentrent plus tard le matin. Le Duc se trouve quelquefois assailli par des troupes de Corneilles qui le suivent au vol , & qui l'environnent par milliers , il soutient leur choc , il pousse des cris plus forts qu'elles , & finit par les disperser , & souvent par en prendre quelqu'une lorsque le jour baisse.

Quoique les Ducs ayent les aîles plus courtes que la plupart des oiseaux du haut vol , ils ne laissent pas de s'élever assez haut , surtout à l'heure du crépuscule. Mais ordinairement ils ne volent que bas & à de petites distances dans les autres heures du jour.

On garde le Duc dans les ménageries à cause de sa figure singulière ; on s'en sert aussi dans la fauconnerie pour attirer le Milan : on attache pour cet effet au Duc une queue de renard , pour rendre sa figure encor plus extraordinaire ; il vole à fleur de terre , & se pose dans la campagne sans se percher sur aucun arbre. Le Milan qui l'apperçoit de loin , arrive & s'approche du Duc , non pas pour le combattre ou l'attaquer , mais comme pour l'admirer , & il se tient auprès de lui assez longtems pour se laisser tirer par le chasseur ou prendre par les oiseaux de proie qu'on lâche à sa poursuite. La plupart des faisandiers tiennent aussi dans leur faisanderie un Duc qu'ils mettent toujours en cage sur des juchoirs dans un lieu découvert , afin que les corbeaux & les corneilles s'assemblent autour de lui , & qu'on puisse tirer & tuer un plus grand nombre de ces oiseaux criards qui inquietent beaucoup les jeunes faisans , & pour ne pas effrayer les faisans , on tire les Corneilles avec une sarbacane.

A l'égard des parties intérieures du grand Duc , on a observé qu'il a la langue courte & assez large , l'estomach très ample , l'œil enfermé dans une tunique

cartilagineuse en forme de capsule , & le cerveau recouvert d'une simple tunique plus épaisse que celle des autres oiseaux qui , comme les animaux quadrupèdes , ont deux membranes qui recouvrent la cervelle.

Comme le grand Duc craint peu le chaud & ne craint pas le froid , il habite indifféremment les deux continens au nord & au midi ; il s'y en trouve de plusieurs especes.

Le moyen Duc , plus connu sous le nom de hibou , est la seconde espece de cette famille ; il a , comme le grand Duc , les oreilles fort ouvertes , & surmontées d'une aigrette composée de six plumes tournées en avant ; ces aigrettes sont plus courtes que celles du grand Duc , & n'ont gueres plus d'un pouce de longueur : elles paroissent proportionnées à sa taille , car il ne pèse qu'environ dix onces , & n'est pas plus gros qu'une corneille. Il a environ un pied de longueur depuis le bout du bec jusqu'aux ongles ; trois pieds de vol ou d'envergure , & cinq ou six pouces de longueur de queue ; il a le dessus de la tête , du cou , du dos & des aîles rayé de gris , de roux & brun , la poitrine & le ventre sont roux avec des bandes brunes , irrégulieres & étroites. Le bec est court , noirâtre , ses yeux sont d'un beau jaune , ses pieds sont couverts de plumes rouffes jusqu'à l'origine des ongles , qui sont assez grands , & d'un brun noirâtre. Cet oiseau a la langue charnue & un peu fourchue , les ongles très aigus & tranchans , le doigt extérieur mobile & pouvant le tourner en arriere , l'estomac assez ample , la vesicule du fiel très grande , les boyaux longs d'environ vingt pouces , les deux *cæcums* de deux pouces & demi de profondeur & plus gros à proportion que dans les autres oiseaux de proie ; l'espece en est commune & beaucoup plus nombreuse dans nos climats , que celle du grand Duc , qu'on n'y rencontre que rarement en hiver : au lieu que le moyen

Duc

Duc y reste toute l'année , & se trouve même plus aisément en hiver qu'en été. Il habite ordinairement dans les anciens bâtimens ruinés , dans les cavernes des rochers, dans le creux des vieux arbres, dans les forêts des montagnes , & ne descend guere dans les plaines. Lorsque d'autres oiseaux l'attaquent , il se sert très-bien & des griffes & du bec ; il se retourne aussi sur le dos pour se défendre , quand il est assailli par un ennemi trop fort.

Le moyen Duc est commun en Europe , en Asie , on le retrouve même dans le Canada ; il se donne rarement la peine de faire un nid , ou même il se l'épargne en entier : ordinairement ces oiseaux pondent leurs œufs dans des nids de pies , quelquefois même aussi dans des nids de buses ; leur ponte est de quatre ou cinq œufs , & leurs petits qui sont blancs en naissant , prennent des couleurs au bout de quinze jours.

On se sert du hibou & du chat-huant pour attirer les oiseaux à la pipée : on a remarqué que les gros oiseaux viennent plus volontiers à la voix du hibou , qui est une espece de cri plaintif ou de gémissement grave & allongé , *clow , clou* , qu'il ne cesse de répéter pendant la nuit , & que les petits oiseaux viennent en plus grand nombre à celle du chat-huant , qui est une voix haute , une espece d'appel *hohô , hohô*. Tous deux font pendant la nuit des gestes bouffons en présence des hommes & des autres oiseaux.

Le petit Duc ou Scops est la troisième espece du genre des Ducs. Il est aisé à distinguer des deux autres, d'abord par la petitesse même de son corps ; il n'est pas plus gros qu'un merle ; ensuite par le raccourcissement très marqué de ses aigrettes qui surmontent les oreilles, lesquelles dans cette espece ne s'élevent pas d'un demi pouce , & ne sont composées que d'une seule petite plume. Il se reconnoît encore par sa tête qui est pro-

portionnellement plus petite par rapport au corps que celles des deux autres, & encore par son plumage plus élégamment bigaré & plus distinctement tacheté que celui des autres; car tout son corps est très-joliment varié de gris, de roux, de brun & de noir; ses jambes sont couvertes jusqu'à l'origine des ongles de plumes d'un gris roussâtre mêlé de taches brunes. Il diffère encore des deux autres par sa nature, car il se réunit en troupe en automne & au printemps, pour passer en d'autres climats, il n'en reste que très-peu ou point du tout en hiver dans nos provinces, & on les voit partir après les hirondelles & arriver à peu près en même-temps. Quoiqu'ils habitent de préférence les terrains élevés, ils se rassemblent volontiers dans ceux où les mulots se font le plus multipliés, & y font un grand bien pour la destruction de ces animaux qui se multiplient toujours trop, & qui dans de certaines années pullulent à un tel point, qu'ils dévorent toutes les graines & racines des plantes les plus nécessaires à la nourriture & à l'usage de l'homme. On a souvent vû dans les temps de cette espece de fléau, les petits Ducs arriver en troupe, & faire une si bonne guerre aux mulots, qu'en peu de jours ils en purgent la terre. Les hiboux ou moyens Ducs se réunissent quelquefois en troupes de plus de cent, mais ces assemblées sont rares, au lieu que celles des Scops ou petits Ducs se font tous les ans; comme ils ne restent pas au pays, ils s'assemblent pour voyager, & leurs voyages sont même de long cours, ils passent d'un continent à l'autre: les hiboux au contraire ou moyens Ducs ne voyagent pas pour l'ordinaire; on en trouve dans la France pendant toutes les saisons.

La couleur des petits Ducs varie beaucoup suivant l'âge & le climat, & peut-être même suivant le sexe; ils sont tous gris dans le premier âge, il y en a de plus bruns les uns que les autres; quand ils sont

adultes , la couleur de leurs yeux paroît encor suivant celle de leur plumage ; les gris n'ont les yeux que d'un jaune très-pâle , les autres les ont plus jaunes ou d'une couleur de noisette plus brune ; mais ces légères différences ne suffisent pas pour en faire des especes distinctes , dit M. de Buffon , des ouvrages duquel nous avons extrait ce que nous venons de rapporter touchant ces oiseaux ; ce ne sont tout au plus que des variétés. On se sert du grand Duc pour la chasse des autres oiseaux , sa forme hideuse , son aspect sinistre , & la haine mortelle que tous les habitans de l'air lui ont jurée , tout conspire à sa ruine & à celle de ses ennemis ; on peut dire que l'homme en employant le grand Duc contre les autres oiseaux , joue un rôle à peu près pareil que celui de l'ancienne Rome vis-à-vis tous les petits princes qui combattoient autour d'elle : elle fomentoit la haine & la discorde parmi eux , & s'en servoit ensuite pour enchaîner à son char de triomphe & le vainqueur & le vaincu.

Nous allons entrer ici dans le détail de l'éducation qu'on donne au Duc lorsqu'on veut l'employer pour la chasse ; nous décrirons en même-temps la méthode avec laquelle cette chasse se pratique. Le grand Duc chasse avec la plus grande adresse ; il ne lui faut qu'une nuit pour faire une ample provision pour plusieurs jours

La première instruction qu'on donne à cet oiseau nocturne , c'est de l'habituer à venir manger sur le poing ; quand il y est une fois accoutumé , on le met dans une gallerie , où sont deux billots de bois , hauts de deux pieds , à l'un & à l'autre bout de l'emplacement : on attache une corde de la grosseur du petit doigt qui traverse les deux billots. On y passe un anneau de fer & une courroie longue de trois pieds , qui arrête le Duc par les jambes , comme un oiseau de fauconnerie. Cette boucle doit se mouvoir libre-

ment sur la corde d'un bout du billot à l'autre ; afin que l'oiseau captif, puisse changer de place , & prendre ses ébats. Quand on commence à dresser le Duc , il ne faut pas éloigner les billots de plus d'une toise , l'un de l'autre : on les recule ensuite insensiblement ; on ne doit pas souffrir que l'oiseau se pose à terre , & pour l'accoutumer à voler d'un lieu à l'autre , on ne lui donne jamais à manger sur le billot où il est perché ; cet exercice convient non-seulement au Duc , mais encore au chat-huant. L'oiseau instruit, voyons actuellement la maniere avec laquelle on procède à cette chasse : on en distingue de plusieurs sortes : la premiere est fondée sur l'antipathie de tous les oiseaux pour le Duc : dès qu'ils en voyent un , ils se perchent autour de lui , ils cherchent à l'épouventer par leurs cris , & souvent s'ils ont autant de force que de courage , ils fondent avec impétuosité sur lui & le déchirent.

Quand le Duc est bien dressé , on fait provision de cinq ou six livres de cordes , de la grosseur de la moitié du doigt , d'une ferpe & d'une échelle double ; on va dans une plaine où les arbres soient clairs semés , & on en choisit un qui soit éloigné des autres de deux ou trois cent pas , & qui abonde en branches , par exemple , un noyer de moyenne hauteur ; on prendra garde que depuis le bas de l'arbre jusqu'à la naissance des branches , il n'y en ait aucune qui puisse empêcher de tendre le filet , & l'accrocher en tombant : la tête de l'arbre doit être aussi fort touffue , car s'il s'y trouvoit du vuide , l'oiseau de proie viendrait par là fondre sur le Duc , lorsqu'il est sous l'arbre , on ramasse ensuite toutes les branches & les feuilles qui sont à terre , afin de rassurer les oiseaux contre lesquels on tend le piège.

Après tous ces préparatifs , on choisit trois bran-

ches au-dessous de l'arbre , disposées en triangle ; on y fait une fente avec une serpette , & cette fente doit être éloignée du tronc de l'arbre d'environ neuf à dix pieds ; elle sert à mettre un coin de bois attaché à un filet ; on prend ensuite deux billots , l'un doit être fiché en terre sous l'arbre à la hauteur de quatre ou cinq pieds , l'autre se met à cent pas du premier ; on le garnit tout autour de branches d'arbres enfoncées en terre , en sorte qu'on en forme une loge , où deux personnes peuvent se tenir renfermées ; derrière chaque billot doit être un gros piquet où on attachera la corde , dont on a fait provision. Quand tous ces arrangemens sont pris , un des chasseur prend le Duc , la corde & l'échelle , il attache un filet en triangle , à trois branches de l'arbre ; lie la corde au tronc , de manière qu'elle soit au milieu des deux billots , passe la corroie qui tient enchaînée les jambes du Duc , & place l'oiseau lui-même sur le billot de la loge , en le tournant du côté de l'arbre.

Lorsque le Duc est placé , vous vous mettez dans la loge pour ne pas être apperçû des oiseaux de proie ; quand il en passe quelques-uns au-dessus de vous , le Duc vous en avertit en penchant la tête un peu de côté & en restant l'œil fixé dans l'air ; on le pousse alors par derrière , on lui fait quitter le billot & on l'oblige de passer à celui qui est au pied de l'arbre ; l'oiseau de rapine qui apperçoit le vol du Duc & qui brûle d'en faire sa proie , fond sur lui ; s'arrête un instant sur l'arbre , où il considère son ennemi , & enfin s'élançe sur le Duc , mais il donne dans le filet & tombe avec lui.

Telle est la première méthode de chasser avec le Duc , la seconde méthode n'est pas moins amusante : on cherche à cet effet une campagne spacieuse , dont la situation soit élevée , & surtout une place , où il

n'y ait n'y arbres n'y haie à trois cent pas aux environs ; on y tend deux filets tels que ceux qu'on emploie pour prendre les pluviers. Voyez art. *Pluvier*, & construits de façon qu'il puissent se tirer l'un d'un côté & l'autre de l'autre. On plante deux billots, l'un au milieu des deux formes & l'autre à côté d'une loge qu'on construit de branches d'arbres : on passe la corde, on pose le Duc & on observe le même manége que pour la premiere chasse, on y ajoute seulement un geay ou une pie qu'on place de chaque côté, afin d'attirer encore mieux l'oiseau de proie & de l'obliger à se précipiter dans les filets.

Après avoir donné la façon de se servir du Duc pour la chasse des autres oiseaux, voyons actuellement celle dont on peut faire usage pour la chasse même du Duc. Quand on veut chasser à cet oiseau, & aux différens oiseaux de leurre, on commence par construire une petite loge de branchages, où l'on puisse se dérober à la vue du gibier auquel on tend le piege ; on place au-dessus de la loge sur une raquette propre à jouer à la paume, un pigeon blanc entouré de menues branches d'arbrisseaux couverts de glu : cette raquette doit être attachée avec une ficelle que le chasseur tient à la main, & dont il se sert pour faire remuer le pigeon quand l'occasion l'exige ; dès que l'oiseau de proie voit ce leurre, il fond dessus & s'englué. La personne qui est dans la loge, sort à l'instant & saisit son gibier, avant qu'il ne se rompe quelqu'aîle en se débattant : si on veut le dégluer & le faire servir à la fauconnerie, on poudre ses aîles de cendre & de sable, & on le laisse une nuit en cet état ; le lendemain on bat deux jaunes d'œuf & on en met avec le bout d'une plume aux endroits endommagés par la glu ; cet appareil doit rester un jour & une nuit, enfin on fait fondre un

peu de beurre & de lard, on en graisse le plumage de l'oiseau & quelques heures après on le lave avec de l'eau tiède & ensuite avec du linge bien net; l'oiseau dès ce moment sera en état de prendre son effort.

On se sert encore en fauconnerie d'une autre méthode pour cette chasse; on fait faire des pelottes de laine, grosses comme des perdreaux, couvertes de plumes de perdrix & de lacets de crin; on attache le piège aux pieds de quelques autres oiseaux dressés à cette chasse; on les abandonne ensuite les uns après les autres, & quelquefois tous ensemble; mais il faut observer de les tenir tous en filière; quand l'oiseau de leurre les apperçoit, il fond sur eux & s'embarasse dans les lacets de manière que les deux oiseaux tombent d'abord à terre; le fauconnier court alors à l'oiseau de proie, le prend par le milieu du corps sans le presser & le débarasse; il passe de-là à l'autre oiseau, délie la pelotte & cesse de le faire chasser ce jour là, parce qu'il est long-temps effarouché de sa chute. Nous expliquerons à l'article leurre, ce qu'on entend par les oiseaux qui portent ce nom. Voyez *Leurre*.

DUVET. C'est la plume des oiseaux la plus courte, la plus douce, la plus molle & la plus délicate, qui garnit leur col & une partie de leur estomach; il n'y a presque aucun oiseau dont on ne puisse tirer du duvet; les oiseaux qui en fournissent le plus & le meilleur, sont les cygnes, les oyes, les canes; on le leur arrache toutes les années, sans que ces oiseaux en soient incommodés, le duvet leur repousse au contraire plus épais, & il en est même plus doux.

On plume les oyes trois fois par an, au mois de Mai, à la S. Jean & à la fin du mois d'Août, quand la plume tombe d'elle-même; on ne fait point de

cas du duvet des oiseaux morts. La Gascogne , la Normandie & le Nivernois , fournissent à Paris beaucoup de duvet ; les tapissiers l'employent pour des lits , des traversins , des carreaux & des coussins ; nous tirons de la Suede & du Danemarck , un duvet qu'on nomme *Edredon* , il l'emporte par la finesse , la legereté & la chaleur sur les duvets des oiseaux , dont nous avons parlé dans cet article. Voyez *Edredon*.



E

ECAILLE. C'est une substance dure , qui revet exterieurement la peau des poissons , & qui peut s'en détacher par pieces. Elle differe beaucoup par la forme , la consistance & les autres qualités , selon les differentes especes d'animaux , comme on peut très-bien le remarquer dans la carpe , dans l'huitre & la tortue. Dans le commerce on nomme simplement écaille celle des tortues ; on la colore en la trempant dans un mélange d'orpiment , de chaux vive & de cendres gravelées. Les artistes la contrefont aussi sur le cuivre & sur la corne ; pour la contrefaire sur le cuivre , il ne s'agit que de frotter les lames de ce metal avec de l'huile de noix , & de les faire secher ensuite à petit feu. La contrefaction de l'écaille sur la corne se fait de deux manieres ; on fait dissoudre à froid de l'orpiment dans de l'eau de chaux filtrée ; on l'applique ensuite sur la corne avec un pinceau , on réitere , si elle n'a pas pénétré la premiere fois , & on fait de même des deux côtés ; ou bien on prend une once & demi de litharge d'or , & deux onces de chaux vive , on les broye ensemble avec de l'urine ou dans une forte lessive , & on en forme une pâte claire , que l'on applique chaude sur la corne , le lendemain on ôte cette pâte , & on frote la corne avec de l'huile d'olive.

ECREVISSE, c'est un poisson infecte crustacé. On en distingue en général de deux especes ; l'Ecrevisse de mer & celle d'eau douce ; on met au nombre des premieres le homnard & la langouste. Nous parlerons de ces deux animaux dans des articles qui leur seront propres , nous nous contenterons seulement ici

de faire mention de l'ecrevisse d'eau douce , ou de riviere. Ce poisson infecte est oblong & presque rond, plus ou moins gros suivant l'âge & les lieux ; il est muni d'une queue bien apparente un peu large : il est amphibie , laid de figure , affreux dans sa démarche , d'une couleur verdâtre , tirant sur le brun livide , quand il est en vie ou crud , & d'un assez beau rouge quand il est cuit. Il n'a , proprement dit , point de sang , il nâge peu , mais il marche volontiers en avant , de côté ou à reculons ; il habite dans des trous , ou dans les cavernes de la terre le long des bords des rivieres & des ruisseaux ; son corps est couvert d'une croute peu épaisse , qui lui tient lieu de peau , d'ecaille & d'os. Galien prétend qu'il n'a ni tête ni col , mais il s'est trompé : où sont les yeux , le front & les cornes ou antennes de cet animal , là est aussi la tête ; les antennes de l'Écrevisse sont au nombre de deux , placées devant les yeux , elles sont articulées dans le commencement , longues , deliées & vont insensiblement en diminuant se terminer par une pointe très-fine ; elles se fléchissent en tout sens , de même qu'un poil ou cheveu. Au-dessous de ces deux grandes antennes , il y en a quatre autres semblables pour la forme , mais beaucoup plus menues & très-courtes. Du milieu du front sort une autre petite corne un peu large , dentelée des deux côtés ; ce front est pointu & âpre comme un aiguillon ; les yeux de l'Écrevisse sont situés au-dessus des antennes ; ils sont petits , d'une substance de corne , toujours saillans & mobiles obliquement sans paupieres , placés sur les côtés. Sa bouche est petite , & des deux côtés se trouvent deux appendices velues , propres à retenir sa proie. On ne lui trouve ni oreilles ni narines , quoique l'animal ait le sentiment de l'odorat pour chercher sa nourriture ; au lieu de mains & de bras , l'Écrevisse a des pieds fourchus armés de pinces fortes , tenailles ou mordans dentelés , dont elle se sert non-seulement pour saisir sa proie & l'approcher de sa

bouche , mais encor pour se défendre ou pour attraquer. On compte à cet insecte poisson dix pattes , qui naissent toutes du corcelet , cinq de chaque côté , fléchies obliquement , dont les deux antérieures sont les plus grandes & les plus épaisses , & sont fournies chacune à leur extrémité d'une grande pince également dentelée. Les deux paires de jambes suivantes sont aussi fourchues ou terminées par de petits mordans lissés , semblables à des becs d'oiseaux dont la partie supérieure se meut vers l'inférieure , qui reste immobile ; les deux dernières paires sont simples & sans pinces , finissent en pointes aigues.

La partie qui suit le corcelet & qu'on appelle la queue ou le col est unie & polie , sans ces petits piquans dont le corcelet est armé sur ces côtés. Cette queue est composée de cinq tablettes , & est terminée par autant de pinnules dont les extrémités sont velues , & qui servent au poisson comme de rames pour nager ; c'est-là que réside toute la force du corps. Sous la queue on apperçoit certaines appendices un peu velues , quatre de chaque côté avec des pinnules pareillement velues , ou pondent les femelles , qui même les ont doubles pour couvrir & conserver leurs œufs , tandis que le mâle les a simples & petites. Le mâle porte en outre entre la partie supérieure de sa queue & ses dernières jambes , des especes de grands éperons pointus & saillans , lesquels sont plus petits & plus lissés dans les femelles.

Quant aux parties internes de l'Ecrevisse , après avoir enlevé la robe ou la croute avec la mucofité rouge & la membrane qui sont couchées dessous , on découvre au sommet de la tête le cerveau , qui est médiocrement ample , d'une couleur verdâtre , & comme fendu en deux petits lobes , d'où procedent les nerfs optiques & la moëlle allongée ; du fond de la bouche où se trouvent deux grandes dents plates & une caroncule qui ressemble à une langue , part un œsophage fort court

qui va droit au ventricule. Ce ventricule est ample ; formé d'une membrane épaisse & forte ; il contient dans sa cavité trois corps durs pour broyer ses aliments , à l'aide de deux paires de muscles & de deux glandes qui communiquent avec l'estomac , & naissent de ses parois. Ces glandes sont remplies de plusieurs vaisseaux variqueux en forme de petits intestins , qui à la fin se réunissent en un seul tronc. Ce sont les parties auxquelles on donne vulgairement le nom de foie tant dans les poissons crustacés que testacés , & en effet elles font l'office du foie & du mesentere , elles reçoivent la portion la plus pure du chyle récemment travaillé dans le ventricule , pour la porter ensuite plus deséquée dans l'humeur vitale , si l'on en croit le savant Villis. Le docteur Sachs dans sa grammarologie , rapporte qu'il se trouve dans l'Ecrevisse un intestin simple , contigu à l'estomac , il a sa naissance , dit-il , au côté de ce viscere , il est d'égale grosseur dans toute son étendue , & va se terminer à la queue , par où l'Ecrevisse rend des excremens , & pond ses œufs ; conséquemment l'anüs est situé à l'extrémité de la queue sous la pinnule ; rien même n'est plus facile que de s'assurer de ce fait. Qu'on applique délicatement un petit chalumeau à l'extrémité de l'intestin , & qu'on y souffle de l'air avec force , l'animal se trouve à l'instant forcé par l'impulsion de l'air soufflé , de vomir tout ce qu'il contient de nourriture dans son estomach.

La nature a pourvu les Ecrevisses de parties génitales doubles , elles sont en ces animaux plus grandes que dans les autres , pour les rendre plus fécondes. L'Ecrevisse mâle a ses vaisseaux spermatiques qui naissent des deux côtés de l'ésophage , ils descendent ensuite vers le bas du tronc , & lorsqu'ils sont devenus plus compactes en forme d'épididyme , ils se terminent en deux parties génitales ; l'Ecrevisse femelle a pareillement deux ovaires situés aux deux côtés de l'ésophage & de

l'estomach, ils vont se terminer en deux matrices placées au bas du tronc. On reconnoît les Ecrevisses femelles d'avec les mâles, en ce qu'elles ont le bout de la queue plus évasé.

On remarque au-dessous du ventricule & des autres visceres au bas du dos le pericarde, il renferme le cœur de cet animal qui palpite & dont la systole & la diastole sont promptes & fortes comme dans les animaux sanguins; ce muscle est conique, de couleur blanchâtre, sa cavité est assez ample & garnie de plusieurs fibres ou colonnes robustes & de divers enfoncemens. L'aorte sortant du sommet du cœur, se partage sur le champ en deux branches, qui vont vers les ouies. Les troncs de la veine cave tant descendante qu'ascendante, se réunissent derriere le cœur, où ils entrent dans son oreillette; le cœur quand il se relâche, reçoit de la veine l'humeur vitale, & la pousse ensuite dans l'aorte quand il se contracte.

L'Ecrevisse a plusieurs ouies larges qui lui tiennent lieu de poulmons; elles sont placées & assujetties au même endroit de chaque côté sous la croute; leur partie inferieure, qui est large & mouffe, est attachée au sternum par des pedicules, tandis que la superieure est libre. Chaque ouie a trois sinus, dont deux sont destinés à recevoir & à rendre l'humeur vitale; le troisieme sinus allant de la pointe à la base, finit en un canal commun à toutes les ouies du même côté, ce canal va s'ouvrir par une ouverture assez large près de l'insertion de l'ouie superieure, qui est dans un mouvement perpétuel de vibration, il est destiné à recevoir & à rendre l'eau qui y abonde; or dans son passage l'eau qui communique avec l'humeur vitale, se renferme encore dans les cavités du tronc, pour entretenir la respiration de ces poissons, quand on les tient à sec; c'est la raison pour laquelle les Ecrevisses subsistent non-seulement dans un air ouvert pendant longtems, mais même elles peuvent vivre quelque

tems dans un espace vuide d'air ; en général dans les poissons crustacés au deffaut des côtes & des muscles de la poitrine, les ouies sont tellement libres & dégagées, que les pédicules osseux attachés à la base de chaque faisceau avec les muscles renfermés dans leurs cavités, doivent être regardés comme autant de côtes allongées ou suspendues en l'air, ou comme autant de pendules distincts, qui étant mis en mouvement au moyen de ces muscles, font faire aux ouies leurs systoles & leurs dyastoles continuelles pour l'inspiration & l'expiration.

On remarque dans les Ecrevisses une singularité qu'on n'observe pas dans les autres animaux ; c'est que quand elles ont perdus leurs jambes, soit qu'on les ait coupées ou autrement, il s'en reproduit de nouvelles, mais plus petites : ces jambes ne recroissent cependant que lorsqu'elles n'ont été rompues que jusqu'à la troisieme & dernière articulation. La mue de ces animaux n'est pas moins digne de l'attention des naturalistes, que la reproduction de leurs jambes, ils se dépouillent annuellement non-seulement de leurs écailles, mais encore de toutes leurs parties cartilagineuses & osseuses ; ils sortent de leurs écailles, & la laissent entierement vuide. Ils entrent dans cette mue depuis le mois de Mai jusqu'à celui de Septembre ; quelque moment avant ce tems, ils frotent leurs jambes les unes contre les autres, ils se renversent sur le dos, ils replient & étendent leurs queues à différentes fois, agitent leurs cornes, & font encore d'autres mouvemens pour se détacher de l'écaille qu'ils vont quitter. Pour en sortir ils gonflent leur corps, il se fait pour lors entre la première des tables de la queue & la grande écaille du corps, une ouverture qui met le corps de ces animaux à découvert ; ce corps est alors d'un brun foncé, tandis que la vieille écaille est d'un brun verdâtre ; cette rupture faite, les Ecrevisses restent pendant quelque tems en repos après

quoï elles font differens mouvemens & gonflent les parties qui font sous la grande écaille, la partie postérieure est bientôt soulevée, mais l'antérieure reste attachée à l'endroit de la bouche; dans un quart d'heure l'Ecrevisse se trouve pour lors entierement dépouillée; elle tire sa tête en arriere, après quoi elle dégage ses yeux, ses cornes, ses bras, & successivement toutes ses jambes. Les deux premières sont plus difficiles à dégainer, leur extrémité étant plus grosse; enfin cet animal se retire de dessous la grande écaille, & à l'instant il se donne brusquement un mouvement en avant, il étend sa queue & la dépouille de ses écailles. Une quantité d'Ecrevisses périt dans cette opération; quand elles peuvent y résister, elles restent foibles pendant quelques jours; la mue finie, leurs jambes sont molles; la membrane qui recouvre alors l'animal, devient en l'espace de vingt quatre heures une nouvelle écaille aussi dure que l'ancienne.

Aux approches de la mue on trouve dans le corps de l'Ecrevisse, immédiatement au-dessous de sa tête, vers l'estomac, deux pierres applaties, orbiculaires, grosses comme des pois, arrondies & polies sur une de leurs faces & un peu creusées sur l'autre, dont le fond est rude. On a donné improprement à ces pierres le nom d'yeux; ces pierres sont tendres, fragiles, d'un blanc sale en dehors, fort blanches en dedans, sans aucune odeur, ni aucun goût apparent. Elles sont placées chacune d'un côté obliquement sans être opposées. Les naturalistes ont les sentimens partagés sur ces pierres; les uns prétendent que les Ecrevisses s'en défont deux fois l'année, d'autres soutiennent qu'elles diminuent à mesure que la nouvelle écaille se fortifie, enforte qu'on n'en trouve plus dans l'Ecrevisse lorsque l'écaille est entierement formée, c'est par cette raison qu'ils ont pensé qu'elles étoient sans contredit l'amas ou la réserve de la substance que les Ecrevisses employent pour réparer la perte de leur écaille.

L'Emery a cependant observé qu'elles ne se trouvent que très rarement dans les Ecrevisses femelles, mais il en a vû souvent dans les Ecrevisses mâles, elles n'étoient pas plus grosses que des grains de vesse, elles étoient en même-tems fort tendres, bleuâtres au dehors.

Les yeux d'Ecrevisse que nous achetons chez les droguistes, viennent la plupart des Indes occidentales. On en trouve souvent une si grande abondance aux bords des rivieres, qu'on les ramasse par poignées. Le docteur Godefroy David Mayer nous apprend dans les Ephémérides d'Allemagne, la méthode de recueillir les pierres d'écrevisses sur les bords des rivieres, il dit la tenir des marchands revenus des confins de la Tartarie & de la Moscovie. On ramasse principalement ces pierres dans la Bessarabie & dans l'Ukraine; les habitans de ces pays observent les mois où les Ecrevisses sont dans leurs bontés, ils choisissent pour lors un lieu solitaire & vaste, ils y font des fosses profondes d'environ 60 ou 70 pieds, & larges de 10, de 15 ou de 20 pieds; ils y jettent le plus d'Ecrevisses qu'ils peuvent, & les foulent aux pieds comme on fait le raisin dans les vendanges, ils employent souvent pour les écraser des especes de mailloches. Ils s'en retournent ensuite chez eux, laissent leurs Ecrevisses pourrir dans les fosses, exposées à toutes les injures de l'air & aux rigueurs de l'hiver: au retour du printems ils reprennent le travail, & au moyen d'un crible pour passer les ordures, ces pauvres gens recueillent une quantité prodigieuse de pierres d'Ecrevisse; ils font toutes leurs richesses de cette récolte.

Le rédacteur de l'histoire de l'Académie des Sciences observe que les Ecrevisses ont une si grande horreur pour les porcs, que s'il en passe quelqu'un auprès d'elles, cela suffit pour les faire mourir. C'est sans doute par cette raison que dans le Brandebourg où l'on pêche de ces animaux abondamment, les voituriers

turiers qui les transportent font dans l'usage de faire sentinelle la nuit pour empêcher qu'il ne passe des porcs sous leurs charettes.

On pêche les Ecrevisses de riviere de plusieurs manieres ; on se met à cet effet dans l'eau , & avec le bras on furete dans les endroits où se logent les Ecrevisses. Cette sorte de pêche est fort simple , mais elle est dangereuse , car souvent au lieu de poisson on prend des serpens : si on ne veut pas courir de pareils dangers , on tue un vieux chat ou un vieux lievre , on le laisse pourrir pendant huit jours dans le fumier ; on le lie ensuite avec une corde & on le jette dans l'eau , le lendemain on retire le cadavre , il se trouve entierement couvert d'Ecrevisses ; & pour empêcher les Ecrevisses de s'échapper quand on retire l'appas , il faut avoir l'attention de mettre le chat ou le lievre au milieu d'un fagot d'épine ou de bois tortu , la pêche en est plus sûre & plus lucrative ; une morue salée fait le même effet que le chat ou le vieux lievre. Le sel est si fort du goût de ces animaux , que quelques pêcheurs se contentent de laisser tremper dans l'eau de vieux sacs qui ont servi à le renfermer , & ils prennent avec cet appas un grand nombre d'Ecrevisses.

La méthode la plus ordinaire pour la pêche des Ecrevisses est celle-ci. Vous avez une douzaine de petites perches, longues de cinq pieds, & grosses comme le pouce , vous les fendez par le petit bout , & vous y mettez pour appas une grenouille ou de la chair corrompue ; vous prenez ensuite ces perches par le gros bout , & vous partez l'autre bout à l'entrée des trous où vous soupçonnez que se retirent les Ecrevisses ; s'il y en a réellement , elles sortiront pour s'attacher à l'appas ; quand on s'en apperçoit , on prend une petite truble ou un panier qu'on attache au bout d'une perche , & on la glisse dessous les Ecrevisses sans les toucher , on leve en même-temps l'appas , & le poisson ne tombe que pour tomber dans le filet.

On pêche encore les Ecrevisses par le moyen d'un batardeau, mais il faut beaucoup de personnes pour cette pêche ; on fait provision pour cet effet de bêches & pioches, & avec cet attirail on va dans l'endroit de la fontaine où l'on soupçonne le plus d'Ecrevisses. On plante des piquets suivant la largeur du vaisseau ; quand il s'y en trouve un nombre suffisant, on met en travers une grosse perche pour soutenir le fil de l'eau ; on coupe ensuite des gazons, & on les met contre les pieux pour fermer le passage à l'eau & l'obliger à prendre son cours ailleurs ; on nomme cette espece de digue batardeau, on met par ce moyen une partie du lit du ruisseau à sec ; l'Ecrevisse qui se sent enlever son élément, sort de sa retraite, on peut alors choisir les plus belles : on prend encore de la même façon les anguilles.

Les Ecrevisses sont fort recherchées pour les tables : quand on veut les avoir bonnes, il faut qu'elles soient charnues, tendres & bien nourries ; leur chair contient un suc huileux & balsamique propre à nourrir, humecter & adoucir les acrés de la poitrine, mais elle est d'une nature aqueuse & d'une digestion difficile, elle ne convient pas par conséquent aux vieillards dont l'estomac est foible & paresseux ; mais les jeunes gens & les personnes d'un temperement chaud, en peuvent user, pourvu cependant que ce soit modérément. On en fait des soupes & d'autres mets qui tiennent par leur bonté le premier rang parmi les alimens ; les cuisiniers délayent dans leurs sausses le corps des Ecrevisses pilées, pour donner un bon goût. Quand on cuit les Ecrevisses, elles deviennent rouges, on les rougit encore quelque fois lorsqu'elles sont vivantes, on les met à cet effet dans un pot, & on les soupoudre de sel ammoniac, après quoi on les mêle bien ensemble ; ou bien on les frotte d'eau-de-vie ; si on les met ensuite sur un plat avec des Ecrevisses cuites, on n'y observe d'autre différence, sinon qu'elles marchent.

On employe ces poissons insectes très-utilement dans la medecine ; elles sont bonnes pour la pthysie , pour l'asthme ; on les croit très bonnes pour réparer les forces abbatues , pour exciter l'urine , pour chasser les sables & les graviers , enfin pour purifier le sang ; on les prescrit alors en bouillons.

Pour faire ces bouillons , on prend des Écrevisses vivantes , on les fait étouffer dans l'eau , après quoi on les pile , & on les fait cuire avec du bouillon de viande ou de volailles , jusqu'à ce qu'elles soient rouges ; on toule le bouillon par un linge ou par un tamis , on y ajoute un peu de beure , de sel & de muscade suivant l'exigence des cas ; le malade peut continuer pendant quinze jours l'usage de ces bouillons : on en augmentera à volonté la vertu médicinale , en y ajoutant des plantes appropriées au genre de maladies ; ces bouillons ne sont pas seulement restaurans & propres dans les maladies susdites , mais ils sont encore très-bien indiqués contre les dartres & les autres vices de la peau , qui reconnoissent pour cause une lympe grossiere & acrimonieuse ; ils sont encore utiles dans les dissenteries , lorsque les gros intestins se trouvent offensés & qu'on est menacé de la gangrene , on accompagne pour lors ces bouillons de lavemens composés avec la décoction du suc de ces mêmes Écrevisses. Quand on est affecté d'un vomissement habituel , on recommande pendant plusieurs jours de suite , quatre ou cinq fois par jour entre les repas , des Écrevisses pilées & bouillies dans le suc. Etmuller prescrit la poudre suivante contre les ulceres des reins & de la vessie pour résoudre les grumeaux de sang qui s'amassent quelquefois dans ces cavités.

Prenez telle quantité qu'il vous plaira d'Écrevisses , mettez-les dans un vaisseau de terre non vernissé à l'entrée du four , pour qu'elles se sechent sans se bruler , pilez-les ensuite dans un mortier de pierre ; la dose sera depuis un demi gros jusqu'à deux scrupules dans

K 2

une eau appropriée. On donne cette poudre comme un excellent spécifique contre la morsure des chiens enragés ; on en prend deux parties , auxquelles on ajoute une partie de myrrhe , & autant de racine de gentiane pulvérisée ; on continue pendant quarante jours l'usage de ce remède depuis la dose d'un demi gros jusqu'à un gros.

Les Écrevisses s'emploient encore à l'extérieur , on les pile , on les applique en cataplasme , & on fait des fomentations avec leur suc tiré par expression ; ces topiques sont très-bien indiqués dans les fièvres ardentes , accompagnées de douleur de tête , avec menace de délire & de phrénésie. Rulandus vante beaucoup un frontal fait avec des Écrevisses vivantes pilées au nombre de vingt, cinq onces de vinaigre rosat , & un peu de camphre , ou d'opium , ou de semence de pavot. Un des meilleurs remèdes dans la douleur & la chaleur des reins , dans la néphrétique & le calcul , sont des Écrevisses pilées & appliquées en cataplasme sur la partie douloureuse. Etmuller que nous avons déjà cité , donne pour un excellent gargarisme dans la squinancie , le suc exprimé des Écrevisses mêlé avec celui de joubarbe ; ce mélange est aussi une excellente fomentation dans la brûlure & contre les rougeurs du visage. On fait aussi entrer les Écrevisses dans les décoctions vulnérables. Poterius fait un grand éloge de celui-ci ; on prend vingt Écrevisses de rivière , une demi once d'aristoloche ronde , autant de racine de grande consoude ; des feuilles de bugie , de pied de lion , de fanicle , d'aigremoine & de betoine , de chacune une poignée ; on fait bouillir le tout dans une suffisante quantité d'eau & de vin : on applique extérieurement cette décoction sur les plaies avec de la charpie & des compresses qu'on y trempe ; & on en donne aussi intérieurement au malade deux fois le jour , six onces chaque fois , quatre heures avant le repas , on y ajoute une once de syrop de capillaire ou de limons. Cette

decoction est très-efficace dans les plaies désespérées & même accompagnées de fractures d'os & de ruptures de nerfs & de tendons.

Le docteur Philippe Sachs a donné un traité *ex professo* sur les Ecrevisses.

Les yeux d'Ecrevisses sont encore d'un plus grand usage en medecine, que les Ecrevisses ; ils sont absorbans , astringens , dessicatifs , propres pour adoucir les humeurs acres ou acides ; ils sont très-bien indiqués dans les cours de ventre , les hemorrhoides , le vomissement ; ils sont diuretiques & purifient la masse du sang ; on les prescrit depuis la dose de douze grains jusqu'à deux scrupules ; on en forme des tablettes avec le sucre ; la dose de ces tablettes est depuis un gros jusqu'à deux. Les yeux d'Ecrevisses peuvent très-bien remplacer les perles & le corail ; l'esprit de vinaigre les dissout promptement , & l'esprit d'urine n'a aucune action sur eux.

ECUREUIL. C'est un joli petit animal , dit M. de Buffon , il n'est qu'à demi sauvage , & il mérite d'être épargné par sa gentillesse , par sa docilité , par l'innocence même de ses mœurs ; il n'est ni carnassier , ni nuisible , quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux. Il se nourrit ordinairement de fruits , d'amandes , de noisettes & de glands ; il est propre , lesté , vif , très-alerte , très-éveillé & très-industrieux ; il a les yeux pleins de feu , la physionomie fine , le corps nerveux , les membres très-dispos ; sa jolie figure est rehaussée & parée par une belle queue en forme de panache , qu'il relève jusques dessus sa tête , & sous laquelle il se met à l'ombre. Le dessous de son corps est garni d'un appareil aussi remarquable , il annonce même de grandes facultés pour l'exercice de la génération. Il est pour ainsi dire , moins quadrupede que les autres. Il se tient ordinairement assis , presque debout , lorsqu'il veut manger ; il se sert de ses pieds de devant

comme d'une main pour porter à sa bouche. Dans cette attitude le corps est dans une disposition verticale. Au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air ; il approche des oiseaux par sa légèreté ; il demeure, comme eux, sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait son nid, cueille les graines, boit la rosée, & ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. Il ne se trouve jamais que sur les grands arbres de haute futaye ; il craint l'eau plus que la terre ; on dit que quand il est obligé de la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, & de sa queue pour voiles & pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas comme le Loir pendant l'hiver, il est très-éveillé en tout temps ; pour peu que l'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de sa petite bauge, & fuit sur un autre arbre. Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit le tronc & les fentes d'un vieux arbre & à recours en hiver à sa provision ; il les cherche aussi sous la neige qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante & plus perçante encore que la fouine ; il a de plus un petit grognement de mécontentement, qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite : il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts, & quelque fois par bonds.

On entend les Ecoreuils, pendant les belles nuits d'été, crier en courant sur les arbres les uns après les autres ; ils semblent craindre l'ardeur du soleil ; ils demeurent pendant le jour à l'abri dans leur domicile, dont ils sortent le soir pour s'exercer, jouer, faire l'amour & manger. Ce domicile est chaud, propre & impénétrable à la pluie ; ils s'établissent ordinairement sur l'enfourchure d'une jambe ; ils commencent par transporter des buchettes, ils les mêlent, ils les entrelacent avec de la mousse ; ils la ferment ensuite, ils la foulent & donnent assez de capacité & de solidité à leur ouvrage pour y être à l'aise & en sûreté avec leurs

petits. Il n'y a qu'une ouverture par le haut, juste, étroite & qui suffit à peine pour passer. Au-dessus de l'ouverture est une espece de couvert en cône, qui met le tout à l'abri, & fait que la pluie découle par les côtés, & ne pénètre point.

Ces animaux entrent en amour au printemps, ils mettent bas au mois de Mai ou au commencement de Juin; ils produisent ordinairement trois ou quatre petits; ils muent au sortir de l'hiver; ils sont propres, se peignent & se polissent avec leurs mains & leurs dents; & ils n'ont aucune mauvaise odeur. Quelques personnes trouvent du goût dans leur chair, mais la chasse en est très-difficile. Il n'est pas rare de voir l'industrie humaine échouer contre celle de l'Ecureuil.

M. d'Aubenton décrit ainsi l'Ecureuil: il a dit-il, la tête aplatie sur ses côtés, & fort épaisse, le nez avancé, la levre supérieure dirigée obliquement en bas & en arrière; la levre inférieure très-courte & les yeux gros, ronds, noirs, saillans & placés dans la partie supérieure des côtés de la tête un peu plus près des oreilles que du nez. Son front est plat, & son plan se trouve dans la même direction que celui du nez. La partie postérieure du sommet de la tête paroît élevée, & les oreilles sont placées de chaque côté; elles n'ont qu'une médiocre grandeur, mais elles sont terminées par un bouquet de poil qui semble les allonger beaucoup; ce poil est dirigé en haut comme les oreilles, & un peu recourbé en arrière; il a environ un pouce & demi de longueur; son cou est si court qu'on ne le distingue presque pas de sa tête & des épaules; son corps paroît gros à proportion de sa longueur, son dos est ordinairement arqué; sa queue est longue & touffue, les plus longs poils sont placés sur ses côtés en forme de panache; l'Ecureuil relève cette queue, & la porte quelquefois en avant au-dessus de son corps; ses jambes ont peu de longueur, mais ses pieds sont grands, & ses doigts sont gros; son

talon porte sur la terre ; la face inferieure de son cou , la poitrine , les aisselles , la face intérieure de l'avant bras , & le ventre sont de couleur blanche ; la machoire de deffous & la face interieure de la cuisse sont blanches en entier , ou en partie rouffes & en partie blanches. Les couleurs du reste du corps ne sont pas plus constantes ; les poils de l'Ecureuil sont de couleur cendrée à la racine , & roux ou bruns à l'extrémité , ou alternativement de couleur grise & de couleur cendrée ou brune , depuis la racine jusqu'à la pointe , enforte qu'il se trouve du gris dans cinq ou six endroits differens sur le même poil. Les plus grands poils du corps ont près d'un pouce de longueur , & ceux de la queue plus de deux pouces ; ceux des moustaches sont noirs , les plus longs ont deux pouces & demi. Nous pourrions ici rapporter l'anatomie de l'Ecureuil , mais comme cet animal n'est pas de la famille des animaux domestiques , nous aimons mieux renvoyer nos lecteurs à la description anatomique de M. d'Aubenton.

On employe le poil de la queue des Ecureuils pour faire des pinceaux , mais leur peau n'est pas une fort bonne fourure.

ECURIE. On donne ce nom à l'endroit destiné pour loger les chevaux ; on la place ordinairement dans les fermes proche des granges , & on pratique par dessus des greniers pour y mettre le foin. On la fait quelquefois voutée , elle est pour lors moins sujette aux accidens du feu ; on garnit l'aire pour la place des chevaux , de poteaux & de perches , pour qu'ils ne puissent point se donner de coups. Cette aire sera un peu élevée & en pente , afin de faciliter l'écoulement des urines , & pour pouvoir mieux la nettoyer. Il y a des écuries où les chevaux se trouvent tête à tête sur deux rangées , mais cela est rare. On destinera dans l'écurie une place pour y mettre un lit pour un domestique , & on y pratiquera un enfoncement

qu'on garnira d'un grand rateier pour y suspendre les colliers des chevaux, les selles, sellettes & autres harnois servant à un cheval de monture ou de labourage.

Une écurie pour être bonne ne doit être ni trop chaude, ni trop froide; ces deux extrémités sont préjudiciables aux chevaux; il ne faut pas aussi qu'elle soit trop humide, c'est pourquoi nous avons dit que son aire devoit être en pente; il n'y a rien qui pourrit plus les pieds des chevaux que l'humidité.

Les palefreniers auront soin de tenir toujours l'écurie bien nette, ils n'y laisseront entrer ni volailles, ni pourceaux, ni autres animaux sales, de peur que les chevaux ne prennent le farcin, ou une autre maladie: on prétend que le bouc est nécessaire dans une écurie, il en chasse, dit-on, le mauvais air, & entretient la santé des chevaux.

ÉDERDON, ou ÉDREDON. C'est une espèce de duvet très-fin qui vient du nord; c'est la plume la plus courte de ces oiseaux de proie qui se nomment gerfaux ou faucons; on la leur tire du col, du ventre & de dessous les ailes, de la manière que l'on fait en France le duvet des oyes. Ce riche duvet est très-léger, très-chaud, & s'enfle facilement, quand il est à l'air & qu'il n'est point comprimé, en sorte qu'on peut tenir dans une seule main de quoi en faire un couvrepied ou une couverture raisonnable; on en fait aussi des robes de chambre & des jupons piqués de femmes.

ELAVÉ, se dit d'un poil lorsqu'il est molasse & blaffart en couleur; cette couleur est une marque de foiblesse dans l'animal.

EMBUR, c'est un terme de chasse; on s'en sert quand on veut exprimer que dans les allures d'une bête, les pieds de derrière surpassent de quatre doigts ceux de devant; on se sert aussi de ce terme pour les chevaux.

EMERILLON. C'est le plus petit de tous les oiseaux de proie , il n'est que de la grandeur d'une grosse grive , il n'en est cependant pas moins un oiseau noble , & il tient de plus près qu'un autre , à l'espece du faucon , il en a le plumage , la forme & l'attitude , dit M. de Buffon ; il a le même naturel , la même docilité , & autant d'ardeur & de courage ; c'est un excellent oiseau de chasse pour les allouettes , les cailles & même les perdrix , il les prend & les transporte quoiqu'elles soient plus pesantes que lui ; souvent il les tue d'un seul coup , en les frappant de l'estomac sur la tête ou sur le cou.

Cette petite espece si voisine d'ailleurs de celle du faucon par le courage & le naturel , ressemble néanmoins plus au hobreau par la figure & encor plus au rochier : on le distingue cependant du hobreau , en ce qu'il a les ailes beaucoup plus courtes , & qu'elles ne s'étendent pas à beaucoup près jusqu'à l'extrémité de la queue , au lieu que celles du hobreau s'étendent un peu au-delà de cette extrémité ; mais ses ressemblances avec le rochier sont si grandes , tant pour la grosseur & la longueur du corps , la forme du bec , des pieds & des serres , les couleurs du plumage , la distribution des taches , qu'on seroit très-bien fondé à regarder le rochier comme une variété de l'Emerillon , ou du moins comme une espece si voisine , qu'on doit suspendre son jugement sur leur diversité. Au reste , l'Emerillon s'éloigne de l'espece du faucon , & de celle de tous les autres oiseaux de proie par un attribut qui le rapproche de la classe commune des autres oiseaux ; c'est que le mâle & la femelle sont dans l'Emerillon de la même grandeur , au lieu que dans tous les autres oiseaux de proie , le mâle est bien plus petit que la femelle.

EMPIETER. C'est un terme de fauconnerie qui se dit d'un oiseau de proie & particulièrement de l'autour , qui enleve & emporte sa proie avec ses pieds.

ENGRAISSER UN ANIMAL, c'est le nourrir de façon qu'il en acquiert beaucoup d'embonpoint. Nous allons rapporter ici les différentes méthodes qu'on peut employer pour engraisser les animaux domestiques & la volaille : nous allons commencer par les bœufs comme étant les plus considérables. Le véritable âge propre pour leur engrais est depuis six ans jusqu'à dix ; si on diffère plus longtems , ce n'est alors que d'une façon très-imperceptible qu'ils augmentent en chair , & rarement acquierent-ils à cet âge cette abondance de sucs & de graisse propres à l'améliorer , d'autant qu'elle est très-dure & très-sèche de sa nature. Ces animaux prennent la graisse en toute saison, l'été est cependant celle qui est la plus favorable & la moins dispendieuse. En commençant de les mettre à l'engrais aux mois de Mai & de Juin , on est sur de les avoir toujours gras à la fin d'Octobre ; si on se détermine donc à les engraisser dans cette saison, pour éviter une plus grande dépense , on commence d'abord par leur faire discontinuer toutes sortes de travaux , on donne en conséquence ses ordres au bouvier , & on lui recommande de les mener exactement & régulièrement pâturer tous les matins , afin que ces animaux puissent profiter de la rosée qui sera sur l'herbe ; il les ramenera ensuite à l'étable , lorsque la chaleur commencera à se faire sentir , pour y ruminer & dormir fraîchement & au large. La grande chaleur étant tombée , le bouvier les conduira de nouveau aux champs pour tout le restant du jour ; on préparera pour le soir à ces bœufs de la bonne litiere & de l'herbe fraîchement coupée. Des bœufs gouvernés de la sorte , en moins de quatre ou cinq mois se trouveront assez gras pour en tirer profit pour la boucherie : on appelle cet engrais , *engrais au vert*.

Si c'est au contraire la saison de l'hiver qu'on choisit pour les engraisser , on peut compter qu'il en coutera bien davantage. Dès la S. Martin jusqu'au mois

de Mai, il faut les tenir chaudement dans l'étable sans les laisser sortir, on leur fait donner pour nourriture du bon foin & même à discretion, rien n'empêche cependant que pour ménager, on ne puisse mêler de la paille d'orge en pareille quantité avec le foin; ces animaux ne se rempliront pas moins avec ce mélange. Sur le soir le bouvier prendra de la farine de seigle, d'orge ou d'avoine, il pétrira cette farine avec de l'eau tiède & du sel, & en formera des pelottes qu'il donnera à manger aux bœufs. Une nourriture encore excellente pour leur engrais sont de grosses raves, on les leur donne dans leurs auges toutes crues, après les avoir hachées, ou même on les leur fait cuire. Les carottes, les gros navets, les feuilles de choux, de colza, de mays même avec ses grains données à ces animaux en alimens, leur font prendre beaucoup de graisse. Dans le pays Messien on est dans l'usage de leur donner du pain de senevé, de navette & même de filimens de suif: on nomme à Metz, ces sortes de pains *tourtes*. Le marc du vin dans de l'eau chaude mêlé avec beaucoup de son, peut aussi très-bien remplir le même but. Quand on engraisse les bœufs dans l'Auvergne & le Limousin, on a grand soin de ne leur donner pour fourage que le foin dont on fait récolte sur les montagnes, & pour autre nourriture du marc d'huile de noix mêlé avec de gros navets & de la farine de seigle: or sans contredit les bœufs d'Auvergne & du Limousin sont ceux dont la chair est de meilleur goût. Voyez ce que nous en disons art. *Bœuf*.

Après avoir parlé de l'engrais du bœuf, nous allons passer à celui du veau. M. Ferrand dans son traité sur les prairies ambulantes de tresse, expose la méthode d'élever les veaux à la Flamande pour les avoir gras. On les retire, dit-il, d'auprès de la vache, dès qu'ils sont bien lechés & bien secs; on les met dans une petite niche de planches disposée en quarré long de deux pieds & demi de largeur, sur cinq pieds de lon-

gueur , cette niche est close des deux côtés , on lui ménage une porte par derrière & une par devant , & on place un crampon de chaque côté ; à un demi pied de la porte de devant on y attache le veau à deux longues , enforte qu'il puisse se coucher sans cependant qu'il ait la liberté de se tourner de la tête à la queue : cette niche est garnie par dessous d'un plancher qu'on fabrique un peu en pente pour faciliter l'écoulement des urines. Dès que le veau a huit jours , on ne lui laisse aucune litiere , on la balaye même souvent très-proprement. On lui met la bouche jusqu'au dessus des naseaux dans un petit panier d'osier qui s'attache par dessus la tête avec une liasse , afin qu'il ne puisse pas manger ni même lécher la poussiere. Dès qu'il est dans cette niche on lui présente du lait frais tiré dans un vase ; on lui met la bouche tremper sur le bord , & avec le doigt en réiterant on lui en introduit dedans. Peu de jours après il tete le doigt , dont un petit bout sort du lait ; par ce moyen dans quinze jours au plus tard , on l'habitue à boire le lait parfaitement bien. On peut le nourrir ainsi tant qu'on veut , il coute peu de soin. Au bout de trois mois s'il est né d'une grosse vache , & si on lui a donné du lait autant qu'il a pu en boire , il peut peser jusqu'à quarante-cinq livres le quartier , même tout dépouillé.

Dans la maison de campagne de défunt mon pere , située au village de Marly à une lieue & demi de Metz , on pratiquoit exactement cette méthode pour les veaux qu'on destinoit aux bouchers ; jamais les veaux ne étoient leurs meres , on se servoit pour leur donner du lait , d'une machine faite exprès en forme de cone , assez ample pour pouvoir contenir environ dix ou douze pintes de cette liqueur laitée. La machine étoit garnie d'une anse à un de ses côtés , cette anse servoit à la tenir à la main ; au côté opposé , étoit placé une espece de table percée en fer blanc , terminée en pointe par sa partie supérieure & enveloppée d'un

morceau de cuir maniable, imitant en quelque façon la mamelle d'une vache ; au moyen de cette machine, on fait avaler au veau du lait à discrétion. Si celui de deux vaches n'est pas suffisant, on lui donne le lait de trois & même quelquefois de quatre. Dans les intervalles on prend de la farine d'orge avec des œufs, on en fait une pâte, on en forme des pelottes qu'on fait avaler même par force à l'animal ; les veaux ainsi nourris deviennent si gras, qu'en moins de trois mois ils parviennent au poids de 150 livres & même 200.

Les moutons s'engraissent de même que les bœufs au verd & au sec. Parmi ceux qui prennent mieux la graisse, on a remarqué que ce sont ceux dont la laine est courte, fine & tîssue en quelque façon en forme de toile de coton ou d'araignée : on sépare les moutons qu'on veut engraisser d'avec ceux qui sont réservés pour nourrir ; on les loge conséquemment dans une bergerie à ce destinée, & on a aussi pour eux un berger particulier ; on recommande à ce berger de les conduire aux champs dès la pointe du jour, pour que ces animaux puissent profiter de la rosée du matin, qui est le suc le plus précieux pour leur engrais ; s'il se trouvoit alors des champs de bleds nouvellement dépouillés & couverts d'épis dispersés çà & là, le berger ne pourra mieux faire que de les y faire glainer. On le fera bien souvent & on leur donnera même beaucoup de sel & d'autres alimens de cette nature propres à exciter en eux une grande altération. Sur les huit heures du matin, lorsque la chaleur commence à se faire sentir, on ramènera les moutons à la bergerie, car il est de fait que la trop grande ardeur du soleil les empêche d'engraisser ; on les tiendra au logis jusqu'à trois heures après midi, après quoi on les reconduira pâturer jusqu'à bien avant dans la nuit. Quand on veut avoir des moutons gras de bonne heure, propres à en tirer profit,

on apporte tous ces soins depuis le mois de Mai jusqu'au mois de Juillet ; & pour ceux que l'on ne veut vendre qu'à l'arrière saison , on ne les leur apporte seulement que depuis le commencement de Juillet jusqu'au mois de Septembre ; trois mois de pareils soins suffissent pour les engraisser. Quand on a beaucoup de parcs à sa disposition , & quand on en veut tirer un parti avantageux , on achete au mois de Mai à la pointe des herbes , des moutons maigres , mais forts ; on les met au vert dans ces parcs ; au bout de deux mois , ils y ont pris pour l'ordinaire une graisse suffisante , on les renouvelle alors. Trente arpens de coteaux passablement garnis d'herbes , suffissent ordinairement pour un troupeau de 200 moutons ; on en fait trois levées par an , c'est-à-dire , qu'on les renouvelle trois fois : quand les paturages sont humides , les moutons y prennent plus facilement la graisse. On peut dans ce cas les changer plus souvent , mais la graisse des moutons qui y pâturent n'est pas de beaucoup si bonne. On appelle cet engrais , engrais au vert ; quant à l'engrais au sec , qui se pratique en hiver , il faut commencer d'abord par mettre dans une bergerie à part dès la fin de Septembre , les moutons que l'on veut engraisser ; on les y nourrit de bon foin , d'avoine & de pelottes de farine d'orge ou d'autres grains ; on les fait surtout beaucoup boire , on met même un peu de sel dans leur eau ; lorsqu'on veut ménager le fourrage dans leur engrais , on peut leur donner au lieu de foin ordinaire , du sainfoin sec , de la bonne luzerne , de toutes les plantes légumineuses desséchées , ou même des raves & des navets.

Quand on a ses domaines placés aux environs de la mer , rien n'est plus facile que d'y engraisser même très vite ses moutons , en les menant paître dans l'arrière saison , dans les prairies qui ont été pâturées par les gros bestiaux pendant l'été ; les bêtes à laine y prennent la graisse à vue d'œil , mais il ne faut pas

tarder à les tuer quand elles sont une fois grasses, parce que si cette graisse venoit à se passer, ces bêtes creveroient en peu de temps.

Nous ne parlerons pas ici de l'engrais des cochons, nous en avons fait mention suffisamment dans l'article qui concerne ces animaux. Voyez art. *Cochon*.

Quant à la volaille, il y a différentes manières de l'engraisser; nous n'en rapporterons ici que deux. La première est bien simple, elle consiste uniquement à la tenir enfermée dans une chambre, où la graine ne lui manque point non plus que l'eau; les meilleurs grains sont l'orge & le froment; on lui donnera aussi de temps en temps un peu de son bouilli.

La seconde méthode demande un peu plus de soin, mais elle est plus profitable: on prend indifféremment dans la basse-cour quelques volailles que ce soit, chapons, poules, &c. on leur plume la tête & les entre-cuisses, on les met ensuite dans des épinettes qui sont une espèce de cage faite exprès, dans laquelle la volaille se trouve fort à l'étroit, & séparée chacune l'une de l'autre; on placera ces épinettes dans un endroit chaud & obscur; on crevera même les yeux à la volaille, pour l'empêcher de se mettre en mouvement, parce qu'il est de fait qu'une volaille moins elle s'agite, plus elle s'engraisse. La volaille ainsi logée, on aura de la farine de millet, d'orge ou d'avoine; on en composera une pâte qu'on lui fera avaler par morceaux deux ou trois fois le jour: dans le commencement on ne lui en donnera que peu, & de jour en jour on lui en fera prendre de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle y soit entièrement accoutumée; on l'oblige ensuite d'en avaler autant qu'elle en peut prendre.

Quand on voudra remplir la volaille de cette pâte, on lui maniera d'abord le jabot, pour voir s'il est vuide, & dans ce cas on ne craindra pas de lui donner à manger; mais si la digestion n'est pas encore faite,

on

On attendra que la nature ait fait ses fonctions. Toutes les fois qu'on fera prendre de cette pâte à la volaille, on en trempera des morceaux dans de l'eau, afin que cela lui serve de mangeaille & de boisson tout à la fois.

On observera encore de plumer la volaille sous les aîles, pour que la fiente ne puisse s'y attacher, & on la garantira par-là de la vermine; on la laissera sortir aussi pendant quelque temps des épinettes pour la laisser promener, elle s'épluche pour lors avec le bec, de ce qui pourroit l'incommoder.

ENTRÉES, ce sont en terme de chasse des fumées de cerfs & de biches, dont deux n'en font qu'une, & qui peuvent se séparer sans se rompre.

EPERLAN. C'est un poisson qui ressemble assez par sa blancheur à des perles, d'où lui est venu son nom; il approche beaucoup par la forme, des petits merlans, & aux nageoires près, il est semblable à l'âble. L'Eperlan habite la mer, & remonte quelquefois dans les rivières, principalement dans la Seine. Sa chair est de facile digestion, elle est molle, tendre & d'un goût exquis, elle sent même la violette, mais elle est fort peu nourrissante, les personnes de tout âge & de tout tempérament en peuvent manger; ce poisson pullule beaucoup; quand on lui a enlevé ses écailles, on remarque sur son corps les couleurs de l'arc-en-ciel; les meilleurs Eperlans sont ceux qui se pêchent aux environs de Caudebec, depuis la fin de l'été jusqu'à Pâques. On les pêche à la nasse ou aux grands filets, quelque fois aussi on pratique des batard'eaux pour détourner de petits ruisseaux que ce poisson suit volontiers, & où il est facile de le prendre. On envoie à Paris l'Eperlan arrangé & lié sur de petits paniers plats.

EPERVIER. C'est un oiseau de proie dont le plumage varie beaucoup suivant la diversité de l'âge. On reconnoît l'Epervier à sa grosse tête, à son bec court,

crochu , très-fort , dont la base est couverte d'une peau nue , où sont placées ses narines ; il est courbé dès son origine ; sa langue est large , épaisse , charnue , assez semblable à la nôtre ; sa vue est très-perçante ; ses jambes sont fortes , musculeuses , couvertes de plumes jusqu'au talon ; ses doigts sont au nombre de quatre , dont trois devant & un derrière qui est le moins long ; ils sont armés d'ongles forts , crochus & aigus , celui du doigt extérieur de devant est plus court que les autres. La femelle est d'environ un tiers plus grande & plus grosse que le mâle , elle est mieux faite , plus forte & plus courageuse ; celle de l'espece commune est à peu près de la grosseur d'un pigeon , elle est longue de quatorze pouces , depuis le bout du bec jusqu'à la queue ; son bec depuis son crochet jusqu'aux coins de la bouche , a dix lignes de long , sa queue six pouces & demi , & son pied un peu plus de deux pouces ; elle a plus de deux pieds de vol : ses aîles pliées s'étendent jusqu'aux deux tiers de la queue. La tête & presque tout le plumage de dessus le corps sont bruns , mêlés de roussâtre : l'occiput est varié de quelques taches blanches. La gorge est blanchâtre & variée de taches longitudinales brunes , le reste du plumage de dessous est la plupart d'un blanc roussâtre , rayé de bandes transversales brunes , mêlées de roux , & au milieu de chaque bande est une petite pointe qui descend le long de la tige de la plume. Plusieurs de ces plumes sont terminées par une tache faite en fer de lance. L'aîle est brune , transversalement rayée de brun plus foncé & de roussâtre : la plume la plus extérieure ou la première , est la plus courte , & la quatrième est la plus longue : les barbes extérieures des six premières plumes forment une dentelure comme celle d'une scie : depuis la troisième jusqu'à la sixième inclusivement , les barbes deviennent tout à coup plus courtes que les autres , à l'endroit où finissent ses moyennes plumes , la queue

est d'un gris foncé, rayé de bandes larges transversales brunes ; la membrane qui réunit la base du bec est d'un jaune verd ; le bec est bleuâtre, & son crochet noir ; ses pieds sont jaunes, & les ongles noirs : on a donné au mâle le nom d'*émouchet*, ou de *mouchet* ; il est pour l'ordinaire beaucoup moins roux, & le blanc de dessous son corps n'est pas moins mêlé de roussâtre ; le brun de son dos est moins foncé que celui de la femelle, il tire un peu sur le cendré.

L'Épervier reste toute l'année dans notre pays, l'espèce en est même assez nombreuse en hiver, il est très maigre, & ne pèse pas six onces, le volume de son corps est à peu près le même que celui du corps d'une pie ; la femelle fait son nid sur les arbres les plus élevés des forêts, elle pond ordinairement quatre ou cinq œufs, qui sont tachés d'un jaune rougeâtre vers leurs bouts. Cet oiseau tant mâle que femelle, dit M. de Buffon, est assez docile, on l'apprivoise aisément, & on peut le dresser pour la chasse des perdreaux & des cailles ; il prend aussi des pigeons séparés de leur compagnie, & fait une prodigieuse destruction des pinçons & des autres petits oiseaux qui se mettent en troupes pendant l'hiver. L'espèce de l'Épervier, ajoute M. de Buffon, est plus nombreuse qu'elle ne paroît, puisqu'indépendamment de ceux qui restent toute l'année dans notre climat, il paroît que dans certaines saisons de l'année il en passe en grande quantité dans d'autres pays. Belon fait mention du passage des Éperviers, & donne la description de la méthode qu'employent alors les oiseleurs pour les prendre ; il faut lire cet article dans l'ouvrage même de cet ornithologiste. Les oiseaux, les lapereaux, les rats, les taupes, les grenouilles sont pour les Éperviers une nourriture excellente. On donne parmi les chasseurs le nom d'*Épervier ramage* à celui qui a volé dans les forêts, qui a été à soi, & qui n'a jamais été pris pour être instruit. L'*Épervier royal* est celui que l'on a

pris dans le nid , & qui a été élevé & instruit pour la chasse.

Les meilleurs Eperviers pour la chasse viennent de l'Esclavonie ; ils muent au commencement du printemps ; on les met dans une chambre où ils puissent se promener librement , & on leur construit deux cages , une au levant , & l'autre au couchant : au milieu de la chambre sont plusieurs perches , au haut desquelles on attache de la viande de mouton , de poules ou de vieux pigeons : on leur en donne deux fois par jour , mais seulement une fois quand on veut les faire voler pour le lendemain , afin de les affamer un peu , & de les forcer à poursuivre leur proie avec plus de chaleur. L'Epervier n'est pas fidele à son maître , il épie sans cesse le moment de s'évader & de recouvrer sa précieuse liberté : il y a en Egypte beaucoup d'Eperviers , les habitans adoroient autrefois comme une divinité ce même oiseau que nous asservissons pour en faire l'instrument de nos plaisirs.

L'Epervier est assez bon à manger , lorsqu'il est encore jeune & tendre ; le anciens le recommandoient contre l'épilepsie & pour fortifier l'estomach. Cet oiseau passoit ainsi que tous les autres oiseaux de proie , pour un oiseau immonde chez le peuple Juif : on se sert de ses serres réduites en poudre depuis la dose d'un demi gros jusqu'à celle d'un gros dans la dyssenterie ; on en fait une potion avec l'eau de plantain , ou un bol avec le syrop de grande consoude ou de guimauve. Les excréments de l'Epervier donnés dans un verre d'eau d'armoise à la dose d'un scrupule facilitent l'accouchement laborieux ; quelques-uns en font introduire un gros dans le vagin en forme de pessaire au lieu de le prescrire intérieurement. On fait avec ces mêmes excréments délayés avec du miel un liniment pour les taves des yeux , cela les dissipe en peu de temps : la graisse a la même vertu , elle remédie encor aux vices de la peau.

EPERVIER ou **EPREVIER**. C'est un filet à prendre du poisson. Il y en a de deux sortes, la première est la plus commune, elle embarrasse aussi beaucoup moins ; c'est la seule dont nous parlerons. On fait la levure de ce filet de douze mailles de deux pouces de large, & on le travaille en rond : on fait dix rangs de mailles sur le même moule avec lequel on fait la levure ; on en prend ensuite un autre plus petit du demi quart, pour continuer dix autres rangées de mailles, moins grandes que les premières. On change de moule à chaque dixième rang jusqu'à la fin du filet. Vers la partie inférieure on ne fait que des petites mailles propres à passer le bout du doigt, pour pouvoir prendre les petits poissons de même que les gros. A mesure qu'on travaille à la confection de ce filet, on jette des accrues de six mailles en six mailles au second rang d'après la levure, & on fait le troisième sans accrues ; on jette ensuite des nouvelles accrues au quatrième rang, on travaille le cinquième sans accroître, & on accroit au sixième, on fait ainsi à toutes les autres, jusqu'à ce que le filet ait huit ou neuf pieds de hauteur ; quand on ne veut attraper que de gros poissons, on ne change de moules que de quinze en quinze rangées de maille.

On prend de bon fil retors en trois brins pour faire les éperviers ; quand ce filet est fait, on le teint en brun, & on le monte de corde & de plomb à la manière suivante : on a à cet effet vingt ou vingt-cinq livres de balles de plomb, plus ou moins selon l'étendu du filet, de la grosseur des balles à fusil, & percées toutes dans le milieu ainsi que des grains de chapelet pour pouvoir les enfiler de même avec une corde médiocrement grosse ; à chaque fois qu'on aura enfilé une balle, on fera un nœud à la corde immédiatement auprès, en sorte qu'il s'en rencontre toujours un entre deux balles, & que le tout ressemble à un chapelet. Lorsqu'on a fait un tour ainsi emballé de la

grandeur du filet, on noue ensemble les deux bouts de la corde du chapelet, & avec une aiguille garnie de ficelle, on attache ces balles ainsi enfilées tout autour du bas du filet. Cela fait, on prend un nombre de ficelles de la longueur de quinze pouces, on les attache de pied en pied à la hauteur de dix-huit à vingt pouces au-dessus du chapelet & sur un même alignement. Lorsqu'elles seront toutes nouées, on leve la corde ou chapelet de balles en haut pour la lier aussi de pied en pied à l'autre bout de chaque ficelle; par ce moyen le filet boursera ou fera un ventre tout au tour; c'est dans ce ventre que le poisson demeure pris: on attache en outre à la pointe ou au bout du filet une corde longue de deux ou trois toises avec une boucle pour passer le bras de dedans, afin de tirer l'épervier hors de l'eau. Voyons actuellement comment on s'y prend pour jeter l'épervier.

On passe la main gauche dans la boucle de la corde attachée à la queue du filet, on empoigne ensuite de la même main tout l'épervier environ à deux pieds près de l'extrémité d'en bas: on en prend avec la main droite le tiers pour le jeter sur l'épaule gauche, après quoi on prend un autre tiers que l'on tient dans la main droite en laissant pendre le reste. On se leve alors tout droit, on s'approche de l'endroit où l'on veut jeter le filet; on se campe ferme sur ses pieds, après quoi s'élançant un peu à gauche, & se retournant promptement sur sa droite, on jette l'épervier tout entier dans l'eau; on fait en sorte qu'il y tombe en rond; ce filet à cause du plomb dont il est garni, tombe au fond de l'eau, & enferme le poisson qui se trouve au-dessous. Quand on jette l'épervier, il faut se donner de garde de l'acrocher aux boutons de son habit; on fait même bien de n'en point avoir, de peur que quelque maille venant à s'accrocher, on ne se trouve entraîné par la pesanteur des plombs. L'épervier demande beaucoup d'adresse de la part de celui qui le jette.

EPIZOOTIQUES. C'est un terme qui désigne chez les bestiaux, la même chose que le mot *épidémique* chez l'homme. On appelle donc maladies épizootiques, des maladies qui se manifestent presque toutes par les mêmes symptômes, & qui affectent dans un seul & même instant la plupart des animaux de la même espèce; quelques-unes de ces maladies occasionnent souvent de grands ravages, & font périr en peu de temps la plupart des individus qui en sont infectés. D'autres, quoique pareillement épizootiques, ne sont pas si funestes, mais en revanche elles sont de plus longue durée.

Pendant le courant des années 1745, 1746 & 1747 il regnoit en Europe une de ces épidémies parmi les bêtes à corne, qui enleva plusieurs milliers de ces animaux; cette maladie se manifestoit, ainsi que l'a observé M. Sauvage, par des boutons qui paroissent sur la peau des vaches qui en étoient attaquées. On employa pour lors avec succès le remède suivant: on commença d'abord par ouvrir les boutons qui paroissent, ou lorsqu'il n'y en avoit point, par faire deux ou trois incisions à la peau dans les endroits où l'on voyoit de l'enflure, on mettoit dans ces incisions une pincée de la seconde écorce du grosellier noir, avant d'insérer cette écorce de cassis, on faisoit passer le doigt dans les ouvertures faites à la peau, & on en faisoit ainsi sortir le pus qui s'y trouvoit, on renouvelloit ces tentes pendant trois ou quatre jours, & avant de les ôter pour en mettre d'autres, on ne manquoit pas de presser la peau autour des incisions pour faire sortir la matière que les tentes auroient attirés: on purifioit ensuite les écuries ou étables: on prenoit à cet effet une once d'*assa foetida*, une once de camphre, deux têtes d'ail, le tout bien pilé & mêlé ensemble: on partageoit cette composition en deux, & on en mettoit successivement la moitié dans une bassinoire pleine de charbon bien ardent, à quoi on ajoutoit une pincée

de bois de genievre ; ensuite après avoir fermé exactement la porte de l'étable , on portoit cette bassinoire sous le nez de chaque bête malade : on a aussi éprouvé avec succès dans ce temps qu'en enfumant les écuries avec de la graine de genievre mise sur le feu , & qu'en jettant un verre de vinaigre avec une pincée de poivre , sur une thuille ou brique bien rouge , les bestiaux qu'on logeoit ensuite dans cette écurie ainsi parfumée , se trouvoient garantis de la maladie contagieuse qui régnoit dans ce temps. Ces remèdes sont d'autant plus surs que M. Sauvage dit avoir été témoin de leur succès.

Dans le pays Messin on se servoit pour insérer dans les incisions qu'on faisoit à ces animaux , au lieu de seconde écorce de cassis , de la racine d'ellébore puant , connu plus particulièrement sous le nom de pied de griffon.

M. le Clerc , ancien médecin des armées du roi , dans son histoire naturelle de l'homme malade , donne la description d'une maladie épizootique qui affecta les bestiaux de la Hollande en 1744 , & 1745 , & au commencement de 1746. Cette maladie étoit sans doute la même que celle dont nous venons de parler , & pour laquelle M. Sauvage a conseillé la seconde écorce de cassis. Nous allons décrire l'histoire de cette maladie épizootique d'après cet excellent auteur. Le poil des animaux se hérissoit ; bientôt après il leur survenoit un tremblement presque universel , les oreilles & les cornes ne tarديوient pas à devenir froides ; il survenoit une rougeur inflammatoire aux yeux & sur la corne de la bête malade : quelques-unes avoient cette rougeur dès le commencement de la maladie , d'autres seulement vers la fin , & très-peu de temps avant la mort. M. le Clerc dit avoir remarqué plusieurs fois dans différentes contagions , que les yeux ne deviennent pas toujours rouges , mais que communément ils prennent une couleur jaunâtre , & paroissent s'enfoncer

dans leurs orbites. La plus grande partie des bêtes infectées , ajoute ce médecin , avoit un écoulement de larmes ; d'autres avoient les yeux abbatus & sans larmes. Dans quelques-unes le nez paroissoit enflé , & il en découloit une morve continuelle ; dans d'autres les narines étoient rétrécies , très-rouges , sans aucun écoulement ; le même médecin a observé quelquefois que le milieu du nez étoit de travers avec de petites convulsions : peu de temps avant la mort , il en découloit une humeur sanguinolente d'une odeur insupportable ; il a aussi fait la remarque que dans plusieurs la levre supérieure étoit engorgée , & que l'inférieure étoit pendante & comme privée de sentiment ; la bouche fournissoit une grande quantité d'humeur & de salive ; les gencives rouges , enflammées , pleines de varices , étoient parsemées de petits boutons jaunâtres , d'aphthes , ou de petits chancres , dont le nombre augmentoit considérablement avant la mort de l'animal ; cet accident étoit suivi de l'ébranlement général de toutes les dents. M. le Clerc dit aussi avoir vû la même chose au palais & à la langue qui se couvroient alors d'une salive blanchâtre & moussueuse ; ses gencives se trouvoient aussi quelquefois , ajoute-t-il , mais cependant très-rarement attaquées de petits ulcères : il survenoit à plusieurs un bubon , ou une dureté inflammatoire , vers le milieu du col , aux fanons & aux aînes ; les unes pouvoient se tenir sur leurs jambes & se coucher , d'autres aucontraire avoient leurs jambes roides , & ne se couchoient point jusqu'à la mort ; quelques-unes enfin ne pouvoient se soutenir que sur les jambes de devant ; les pieds de derriere étoient si sensibles , qu'elles n'y pouvoient supporter l'attouchement ; pour peu qu'on les frottât avec la main , elle se panchoient en arriere. Ce symptôme est une marque certaine d'une grande douleur ; c'est la réflexion que fait M. le Clerc à ce sujet : le battement des arteres , que l'on remarque aisément dans les bêtes

maigres , & difficilement dans celles qui sont grasses , étoit très-fort & très-fréquent au col & sur les tempes , en comparaison de celui des bêtes saines. Tels furent les premières signes de la mortalité des bestiaux qui affligea la Hollande. Passons actuellement aux progrès de cette maladie.

Vers la fin du second jour & ordinairement dans le troisième la respiration devenoit difficile , & la difficulté augmentoit rapidement ; on remarqua alors un mouvement violent & continué dans le ventre. Tous les muscles du col & de la poitrine étoient dans le travail ; l'animal pouffoit des soupirs & des gémissemens ; il rendoit par le nez & par la bouche un écoulement de morve & de salive : ces matières étoient pleines d'écume , elles devenoient infectes & sanguinolentes avant la mort : la plupart des animaux infectés ne jouissoient d'aucun sommeil ; les autres dormoient très-peu. Quand nous avons examiné leur cerveau après leur mort , continue M. le Clerc , les toiles membraneuses qui lui servent d'enveloppe , étoient rougeâtres & enflammées ; presque tous ces animaux s'affoiblissoient fort vite , & paroissoient subitement comme assommés d'un coup de massue , le quatrième , le cinquième & le sixième jour au plus tard , les urines ne différoient que très-peu de l'état sain ; quelquefois seulement elles étoient plus colorées , & d'autrefois plus claires qu'elles ne le sont naturellement ; quelquefois aussi l'odeur en étoit très-pénétrante ; les consistences des excréments étoient plus variées dans les bêtes malades : les unes étoient opiniâtrément constipées , ou ne rendoient que très-peu d'excréments fort durs depuis le commencement jusqu'à la fin de la maladie ; quelques autres au contraire les rendoient durs au commencement , & liquides vers la fin ; d'autres enfin les rendoient liquides depuis le commencement jusqu'au moment de leur mort ; mais en général peu de temps avant qu'elles ne périssent, tous les excréments

étoient plus ou moins noirs , jaunes , fœtides & quelquefois purulens ; rarement se trouvoient-ils mélangés d'un sang dissout : on ne remarquoit aucune différence entre le lait des vaches malades & celui des vaches saines : le lait des premières étoit seulement moins abondant , & donnoit plus de crème que celui des dernières ; mais quant au goût , à l'odeur , à la coagulation , à l'ébullition , il n'y avoit aucune disparité ; la seule remarque qu'a pu faire M. le Clerc , c'est qu'il s'est apperçu que le lait tiré la veille ou le jour de la mort , étoit un peu altéré , & prenoit une teinture jaunâtre ; l'odeur en étoit pour lors désagréable , & le goût un peu acré ou alkali. Telle est la description de la maladie epizootique des bêtes à corne en 1745 , faite par M. le Clerc , il seroit à souhaiter qu'on nous eut transmis jusqu'à présent dans des termes aussi clairs & avec autant d'exactitude & de précision , toutes les maladies epizootiques qui ont regné jusqu'à présent dans le bétail , on auroit plus de connoissance qu'on en a sur ces maladies.

Les médecins du collège de Kœnisberg , ont aussi décrit les symptômes de la maladie epizootique de leurs cantons , qui régnoit à peu près dans le même temps. Les yeux de la bête infectée , disent-ils , donnent un écoulement de larmes ; les narines fournissent une morve presque continuelle , elle tremble & frissonne ; elle a la tête & les oreilles pendantes & froides : tels sont les symptômes généraux : les vaches perdent leur lait peu à peu. Tous les animaux affectés marchent avec peine , ils se plaignent , soupirent ; les uns boivent avec rapidité , & les autres difficilement ; la plupart sont attaqués de grincemens de dents , de difficulté de respirer , de constipation opiniâtre ou de cours de ventre : dès qu'un ou plusieurs animaux sont attaqués de ces symptômes , on peut en conclure que la contagion est commune , ou qu'elle a déjà fait des progrès.

En 1713. il régna en Italie une contagion qui la dévasta presqu'entièrement de bestiaux ; il en périt près de 30000 dans le seul Etat Ecclésiastique. Cette maladie se manifestoit dans quelques-uns par des mugissemens , par une espece de terreur dont ils se trouvoient saisis , par mille mouvemens différens , qui paroissoient provenir de cette terreur , & par une fuite subite & précipitée. Parmi ces bestiaux , il s'en est trouvé qui furent tout à coup frappés d'une mort soudaine , comme s'ils eussent été atteints de la foudre. Les bœufs d'une complexion foible & débile y étoient notamment sujets ; on remarquoit dans presque tous une tristesse profonde ; à peine pouvoient-ils soutenir leur tête ; leurs yeux étoient troublés & larmoyans ; une quantité surprenante de muscosité & de salive fluoit de leurs naseaux & de leur bouche ; une fièvre violente accompagnoit tous ces symptômes ; un abatement considérable ne permettoit pas à ces animaux de se tenir debout ; leurs poils étoient hérissés , leur langue , leur bouche & leur arriere bouche enflammées , ulcérées & plus ou moins semées de pustules. Tous ces symptômes n'étoient pas les seuls , d'autres les avoient déjà précédés ; les animaux affectés étoient d'abord dévorés par une soif ardente , bientôt après ils refusoient & boisson & fourage , plusieurs étoient affectés d'un flux considérable ; leurs déjections étoient de couleurs différentes , toujours très-fœtides & quelquefois sanguinolentes ; la plûpart périssoit dans l'espace d'une semaine , ayant une oppression des plus violentes ; leur haleine étoit d'une puanteur insoutenable , & par dessus tous ces symptômes , une toux forte se mettoit encor souvent de la partie.

Nous trouvons encore dans les ouvrages de M. le Clerc, une relation exacte de la maladie contagieuse qui ravagea le Dannemarck. Cette relation fut adressée dans le tems à la Société Royale d'Agriculture de Paris. La contagion , dit cette relation , se répand avec

beaucoup de rapidité ; les animaux les plus jeunes , les plus robustes & les mieux portans en sont les plus tôt attaqués , & meurent plus promptement. On a remarqué que dans la plupart des sujets la toux est le premier symptôme du mal ; les yeux deviennent ternes , humides & chassieux , il en distille même des larmes. Le lait tarit dans les vaches , & c'est même la marque la plus sûre que la maladie les a gagnées. Au commencement l'animal a froid jusqu'à frissonner , à peu près comme dans le premier période d'un accès de fièvre dans l'homme , l'ardeur survient ensuite , & dure plusieurs jours ; elle est surtout sensible à la nuque , soit par la chaleur même , soit par le battement du pouls ; l'animal malade perd l'appétit , mais il boit volontiers , tant que l'inflammation ne l'empêche pas d'avalier ; il sort abondamment de ses narines & de sa bouche une matière baveuse , accompagnée d'une puanteur insupportable , & les dents s'ébranlent chez la plupart. La constipation survient quelquefois , mais dans tous ou presque tous les sujets , il y a diarrhée dans le commencement. Il ne sort guères d'excrémens mais de l'eau. Vers la fin de la maladie les deux dernières articulations de la queue se corrompent & deviennent molasses. Si on enlève la peau qui les couvre , il en sort une matière purulente & fœtide , la corruption gagne de proche en proche jusqu'aux cornes , qui deviennent froides & se rident. Le mal est à son dernier terme , lorsque le froid atteint les oreilles & les narines ; c'est alors que d'ordinaire l'animal meurt au sixième ou septième jour depuis que le mal s'est manifesté.

L'ouverture du cadavre montre la vésicule du fiel excessivement grande & pleine d'une liqueur plus semblable à de l'urine qu'à de la bile : dans quelques-uns on a trouvé dans cette poche jusqu'à trois livres pesant de cette liqueur ; dans beaucoup de sujets l'estomach & les intestins se sont trouvés remplis de vers

qui venoient encore à l'ouverture ; il y avoit aussi dans les vaisseaux sanguins , certains insectes , qu'on a nommé *plies* , à cause de leur figure qui ressemble à celle de ce poisson , quelquefois le cerveau a paru entierement dissous en pus & en eau. En plusieurs sujets les veines étoient remplies d'un sang noir ; beaucoup avoient le col enflammé ; dans d'autres l'inflammation s'est jetée sur les entrailles ; & après la mort on a vû l'une & l'autre de ces parties gangrenées. Les ventricules étoient remplis d'alimens non digérés ; ces alimens étoient si desséchés & si compacts , qu'on ne les divisoit qu'avec beaucoup de peine. Les vaisseaux qui tapissent la membrane des estomachs & des intestins , étoient marqués de taches noirâtres & livides , qui indiquoient évidemment la gangrene. En certains sujets le foie & la rate étoient couverts de petites tumeurs si dures , qu'on ne pouvoit les écraser , & qu'elles sembloient au toucher , être des grains de menu sable ; le reste de la substance de ces vivres étoit au contraire si mollasse , qu'on le pénétoit sans peine en le pressant ; quelques cadavres n'ont fourni aucun indice de maladies. Le sang qu'on a tiré des animaux étoit d'un rouge clair , & déceloit en écumant & en fumant une grande inflammation ; mais lorsqu'il étoit refroidi , on n'y trouvoit plus rien de liquide , tout n'étoit qu'une masse coëneuse qui pouvoit être tranchée comme une gelée. M. le Clerc ne s'est pas seulement contenté de rapporter les symptômes de ces maladies contagieuses , il en donne encore l'explication. Nous allons suivre cet auteur dans ce détail.

1°. Le poil de l'animal attaqué de la contagion , se hérisse ou se dresse ; cela ne peut provenir que d'un frisson , & ce frisson indique , sans pouvoir même s'y tromper , que la circulation languit dans les parties éloignées du cœur. Plus ce frisson sera long & violent , & plus aussi la chaleur qui suivra sera vive & consumante.

2°. Ces animaux perdent l'appétit ; mais cela ne peut se faire sans que le venin transmis n'ait changé & dépravé les sucs de l'estomach ; car c'est pour l'ordinaire par cette voie que la contagion se transmet, & c'est aussi sur ce viscère qu'elle exerce ses premiers ravages. Ce fait n'a pas besoin d'être prouvé, il porte avec lui l'évidence ; plus l'animal sera dégoûté, moins il prendra de nourriture propre à rafraîchir son sang, & à ramasser l'acreté du venin ; plus aussi la chaleur, l'inflammation & ses effets connus hâteront sa destruction.

3°. Les cornes & les oreilles des animaux malades deviennent froides, ainsi que nous l'avons observé ; la raison qu'on en peut apporter, c'est que les forces du cœur se trouvent trop foibles pour pouvoir pousser le sang & les autres humeurs du centre vers la circonférence.

4°. Nous avons encore donné pour symptômes l'enflure & la rougeur des yeux, quelquefois même leur couleur jaune, leur enfoncement & des larmes qui en découlent ; de pareils symptômes n'annoncent rien que de très mauvais ; le cerceau doit pour lors se trouver dans un état inflammatoire, les nerfs doivent être aussi nécessairement dans un état de souffrance, & les humeurs dissoutes par l'action du venin ou poussées avec trop de violence, se trouvent avoir pénétré des vaisseaux qui n'étoient pas faits pour eux.

5°. La langue de l'animal est tantôt aride & sèche, tantôt couverte d'une espèce de salive blanchâtre écumeuse. Que conclure d'un pareil symptôme, sinon qu'il y a un feu central qui dessèche, qui consume les estomachs, & les petits intestins de l'animal.

Les petits boutons jaunâtres, les varices rouges & livides les ulcères qui affligent les gencives, la langue, le palais & tout l'intérieur de la bouche, dénotent indubitablement le mauvais état des viscères & des humeurs qui les arrosent. Aussi remarque-t-on toujours des

aphthes ou des chancres à la bouche ou à la gorge dans les fievres putrides & malignes , & rarement l'orifice supérieur de l'estomach se trouve-t-il sans le charbon.

6°. Nous avons donné pour sixieme symptôme , la constipation de l'animal au commencement de sa maladie ; ses excréments sont durs , noirs & brulés , & deviennent dans la suite liquides & putrides , ce qui annonce une cause âcre , incendiaire & rongeante.

La respiration devient de plus en plus gênée dans l'animal affecté ; elle ne peut même presque plus se faire , c'est suivant M. le Clerc , l'indice certain d'un poulmon accablé & enflammé , qui ne peut vaincre la résistance des humeurs sur lesquelles il doit nécessairement agir ni se porter à l'action de l'air , principe de son mouvement ; dans ce cas péripleuristique la suffocation est imminente.

8°. Enfin nous avons donné pour derniers symptômes , le tremblement , les mouvemens convulsifs ; la rigidité ou la foiblesse des fibres des animaux , qui ne peuvent se coucher ou se soutenir sur leurs jambes ; & leur prompt abattement qui est presque toujours suivi de la mort. Tous ces différens symptômes dénotent , que nonseulement le venin contagieux exerce ses ravages sur les solides & les fluides à la fois , mais qu'il attaque encore dès le premier instant , le principe même des nerfs.

M. le Clerc , après avoir rapporté les symptômes & les effets de la contagion dans les maladies épizootiques des bestiaux , ne s'en est pas contenté , il a voulu voir si ses raisonnemens étoient d'accord avec l'expérience. Pour s'en certifier , il a fait avec l'attention la plus scrupuleuse , l'ouverture de soixante-dix animaux. Voici le résultat de ses observations.

1°. Après la mort , les yeux de l'animal sont presque toujours rouges ou jaunes , ou parsemés de veines brunes & livides. 2°. Les humeurs qui découlent des naseaux

naseaux de la bouche ou des autres parties du corps , sont ordinairement sanguinolentes & très putrides. 3°. quelquefois le ventre est gonflé & tendu comme un tambour ; d'autrefois il est considérablement diminué & affaissé. 4°. La roideur des jambes est très-forte & surtout de celles de derriere. 5°. Quand les symptomes de la contagion ont été violens , le cuir de la bête écorchée est un peu endommagé , ce qui est cependant très-rare. 6°. Le tissu cellulaire & les endroits gras , sont souvent attaqués d'inflammation , de secheresse ou de noirceur. 7°. La chair change ordinairement de couleur , & en prend une brune ; souvent elle contracte une noirceur extrême après la mort. 8°. La glande , connue sous le nom de *forme de bouclier* , qui cause l'enflure au cou , le bubon , est ordinairement rouge , livide , gangrenée , c'est un vrai bubon pestilentiel. M. le Clerc dit n'avoir trouvé que de la rougeur & de l'inflammation dans la glande , qui se nomme *glande de la gorge*. 9°. La substance du cerveau n'est que rarement altérée , mais les vaisseaux se trouvent variqueux ; les tuniques , les toiles ou les membranes qui servent d'enveloppe à ce viscere , sont presque toujours enflammées , principalement dans les animaux qui , pendant la maladie , ont eu des insomnies continuelles. 10°. Le poulmon n'est jamais sain ; on le trouve plus ou moins infecté , rouge , érépélateux , livide , gangrené & couvert de taches noirâtres , mais la trachée artere est tellement infectée , que sa tunique interieure s'en sépare sans efforts. 11°. Le mediastin , la plevre , le pericarde & le diaphragme sont toujours ou enflammés , ou gangrenés. 12°. Il est rare de trouver le cœur entierement sain ; l'interieur , l'exterieur & la substance charnue de ce viscere , portent des marques de contagion. M. le Clerc n'a jamais trouvé ses cavités vuides ; elles sont remplies d'un sang alteré , ou d'un sediment qui ressemble à une lie brune. 13°. A l'ouverture du ventre

on trouve toujours le mesentere enflammé ; le foie , la rate sont souvent d'une couleur noirâtre ou ochracée ; ils sont ridés , desséchés , quand ils ne sont pas gonflés d'un sang épais semblable à de l'encre. Il est très-dangereux d'examiner de près ces visceres ; la puanteur insupportable qui s'en exhale , fait presque toujours tomber en syncope ceux qui s'en approchent. 14°. On ne trouve dans la vesicule du fiel qu'une bile épaisse ou très-dissoute. 15°. Les differens ventricules ou estomachs offrent differens phénomènes : le premier qui est connu sous le nom de *venter* , est ordinairement enflammé , & quelquefois gangrené ; les alimens qu'il contenoit pendant la maladie , paroissent arides & desséchés. Le second *reticulus* , est quelquefois sain , & quelquefois enflammé : l'*arinateus* , qui est le troisieme , est de couleur de plomb ; plus cet estomach a été infecté de gangrene , plus aussi le reste des alimens qu'il contient est noir , sec & brûlé ; dans ce cas la tunique interieure s'en sépare d'elle-même. Le dernier ventricule qui est le *perfectibile* , est presque toujours de couleur de *minium* ; il est rempli d'une matiere jaune , infecte , semblable aux excréments. Boërrhave a trouvé dans ce dernier estomach , un sang extravasé , noir , brûlé & fetide. 16°. Les intestins sont toujours vuides & si pleins d'air , qu'à peine peut-on concevoir comment ils ont pu résister à une si grande extension : on les trouve souvent parsemés de taches livides ; mais les gros intestins sont presque toujours ridés , retirés ou très-flaques ; dans les animaux qui ont été constipés pendant la maladie , ils sont remplis d'excréments durs & semblables aux restes de la nourriture que contient le troisieme estomach. 17°. Il est rare de ne pas trouver les rognons , autrement les reins , sains ; M. le Clerc ne les a jamais vû que deux fois enflammés & gangrenés. Boërrhave n'a jamais remarqué d'alteration à la vessie , non plus que dans les conduits urinaires ; il

Il y a cependant des cas où il en arrive , & surtout dans des vaches pleines. M. le Clerc dit avoir remarqué une inflammation dans la matrice ; les veaux qui s'y trouvoient renfermés, avoient non seulement les boyaux endommagés , mais leur poitrine & leur ventre étoient encor remplis d'une humeur sanguinolente & de mauvaise odeur.

De toutes ces observations, M. le Clerc conclut :
 1°. Que le venin contagieux qui affecte les bestiaux , se transmet par le moyen de l'air qui est le réservoir & le vehicule de toutes les vapeurs & exhalaisons.
 2°. Que les propriétés de ce venin dépendent essentiellement d'un acide quelconque , uni à un principe de feu que l'on appelle *phlogistique*, universellement répandu dans toute la nature : c'est lui, dit M. le Clerc, qui est la cause de la dilatation & de la liquidité du corps. De son union avec un sel alkali volatil , il en résulte un principe actif , tumultueux , un venin très-pénétrant & très-communicatif , dont la plus petite quantité suffit pour exciter une chaleur acide & mordante , une inflammation vive qui se termine par la mortification ou la gangrene , si l'on n'y remédie pas à temps. La nature de ce poison épidémique est donc de changer le caractère naturel , doux & balsamique des humeurs animales , pour leur communiquer le sien propre. Il excite dans les animaux infectés , une chaleur cruelle , une circulation rapide ; il produit l'inflammation , des irritations nerveuses , des grincemens de dents , un prompt abattement des forces ; la gangrene & la corruption , quelquefois avant , ou inmanquablement après , la mort inopinée.

Voyons actuellement avec M. le Clerc le traitement de ces maladies : les indications qui s'y présentent à remplir sont : 1°. de diminuer autant qu'il est possible , le cours impetueux du venin , & d'en émousser les stimuli. 2°. De prévoir d'abord l'inflammation , presque toujours inséparable de la fréquence , de la

violence des battemens des vertebres & de la grande agitation des humeurs, 3^o. De maintenir dans un juste équilibre, l'action & la réaction des solides & des fluides. 4^o. Enfin de procurer une voie convenable à la dépuration du sang & des humeurs.

Pour remplir la premiere indication, il faut dès l'instant même de l'apparition de quelques symptômes de ces maladies, saigner la bête malade par une grande incision faite au cou, à la poitrine, ou même aux deux endroits à la fois; on peut tirer dans une seule fois, cinq, six & même sept livres de sang selon l'âge & les forces de l'animal. Le lendemain de la saignée, si les symptômes n'étoient pas sensiblement diminués, on tireroit encore par la même ouverture une égale quantité de sang. Si après cette seconde saignée, la violence du mal en exigeoit une troisième, on la fera sans balancer; passé le troisième jour, on ne saignera plus, la saignée est pour lors entierement inutile & même souvent mortelle. Quand le besoin est urgent, on peut même saigner deux fois dans un jour. Si l'animal est constipé & s'il ne rend que des excréments endurcis & brûlés, on lui donnera à prendre soir & matin une demi livre & plus, d'huile de lin bien fraîche & un peu tiède; on pourra aussi très-bien lui donner un lavement composé de deux livres de cette huile, & d'une once, ou même d'une once & demi de sel ordinaire dissous dans un verre de bon vinaigre. A défaut de seringue, on se servira d'une vessie de bœuf ramollie dans de l'eau tiède; on la remplira avec le lavement, & à l'aide d'une canule ou d'un large chalumeau bien uni, on donnera le remede par les voies ordinaires en pressant la vessie pour le faire penetrer.

Afin d'étouffer l'action du venin, & de prévenir l'inflammation, qui est la seconde indication à remplir, on ne donnera à l'animal pour toute nourriture, que de la farine de seigle bouillie dans du petit lait; s'il

n'étoit pas possible d'en avoir une assez grande quantité, ou feroit cuire, jusqu'à consistance de bouillie, du son & des pommes, qui, quand même elles ne seroient pas mûres, feront cependant toujours beaucoup de bien. A défaut de ces deux choses, on pourroit employer des concombres, des citrouilles, des courges, & un peu d'herbe verte coupées bien menues & bouillies comme ci-dessus. On donnera trois ou quatre fois par jour, une assez bonne quantité de cette nourriture à l'animal malade, & on se gardera bien de lui présenter du foin. Sa boisson ordinaire sera du petit lait pur ou même du lait aigre qu'on lui donnera toujours tiède, d'heure en heure, jour & nuit; on lui en fera boire à la fois une livre ou environ. A défaut de petit lait, ou de lait aigre, on lui donnera de l'eau pure, ou une eau de son légère, & on ajoutera sur trois livres de boisson, un verre d'excellent vinaigre. Voici actuellement les remedes qu'on fera prendre à l'animal malade.

Prenez nitre purifié, tartre de vin blanc, de chacune une livre, crème de tartre quatre onces, camphre deux onces; faites de toutes ces drogues mêlées ensemble, une poudre subtile, dont vous donnerez à l'animal malade une demi once chaque trois heures dans une demie écuelle d'eau ou de petit lait. Si l'animal refuse de prendre de la nourriture, de la boisson & des remedes, on lui levera la tête, & à l'aide d'une bouteille ou corne percée, on lui versera dans la bouche, les alimens ou les remedes, & l'on n'abaissera sa tête, que quand on sera sûr qu'il les aura avalés.

Si la chaleur, la fièvre, la difficulté de respirer & l'insomnie sont considérables; une heure & demie après chaque prise de la poudre indiquée, on donnera à l'animal deux cueillerées ordinaires du remede suivant, dans un peu de boisson tiède.

Prenez vinaigre de vin, miel crud de chacun six
M 3

livres , nitre pulverisé demi livre , huile de vitriol demi once , mettez toutes ces drogues ensemble dans un pot de terre vernissé , sur un très petit feu , agitez sans cesse ce mélange pendant un quart d'heure , & prenez bien garde qu'il ne bouille ; retirez ensuite le pot du feu , laissez refroidir ce mélange , & donnez ainsi qu'il est dit.

Depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin , il faudra avoir soin de laver & de frotter plusieurs fois le jour la bouche , les gencives & la langue des bêtes malades avec le remede suivant.

Prenez excellent vinaigre , eau de vie , huile de lin parties égales , faites-y fondre un peu de sel de nitre : pour se servir plus commodément de ce mélange , on fait usage d'une petite éponge attachée au bout d'un bâton.

Si l'animal est attaqué d'un grand cours de ventre , comme cela arrive quelquefois , on se gardera bien de lui donner de l'huile de lin , elle le relâcheroit trop ; on diminuera aussi d'un tiers & même de moitié , les remedes ci-dessus prescrits ; M. le Clerc dit s'être servi très-utilement d'une grande quantité de petit lait , mêlé de farine ou de son.

Quand l'animal malade commence à se rétablir , ou quand il paroît même l'être entierement, il ne faut pas suspendre pour cela les remedes, il faut au contraire en prolonger l'usage , & ne discontinuer que peu à peu. Une précaution encore très essentielle est de frotter doucement deux fois par jour les bêtes malades avec une étrille de fer , on ouvre par ce moyen les pores de la peau , on facilite la transpiration , & les humeurs s'échappent & partent par cette voie.

Les incisions & les cauterés sont encore très efficaces dans les maladies épizootiques , on ne peut assez les recommander. On percera donc , quand une bête à corne est infectée de maladies contagieuses , la peau qui prend au-dessous de son col avec une grosse ai-

guille d'acier, de la largeur d'un filet, enfilée d'une corde faite de sept à huit ligaments ou fils poissés qui ne soient pas retorts. On fera agir deux ou trois fois par jour cette corde enduite de l'onguent basilicum, on la fera aller & venir dans l'incision, ayant soin de nouer ensuite les deux extrémités, afin que la corde ne sorte point de l'ouverture. Ce moyen est si salutaire, que M. le Clerc assure n'avoir vû périr aucune bête à laquelle on a fait cette opération. On tiendra d'ailleurs les bêtes malades le plus proprement qu'il sera possible : on nétoyera régulièrement deux fois le jour les étables ; on en enleva le fumier, & on l'éloignera même du village, quand l'air sera sain ou que le vent viendra du levant, on ouvrira les fenêtres de l'étable ; en cas qu'il n'y en ait point, on y en pratiquera. De six heures en six heures, le jour & la nuit on parfumera les quatre coins de l'écurie avec du fort vinaigre, qu'on jettera sur des pierres ou des briques bien chaudes ; on peut aussi y faire brûler alternativement une bonne pincée d'un mélange composé de poudre à canon, de sel commun, de grains de genievre & de bois de laurier concassés. Tel est le traitement que prescrit M. le Clerc pour les maladies contagieuses des bestiaux ; il est conforme à la pratique médicinale, il a toujours très-bien réussi, & l'emporte de beaucoup sur le traitement pratiqué par les paysans, qui loin de guérir la cause, favorise & perpétue même la maladie ; l'usage de l'ail, de l'eau de vie, du soufre, de la thériaque pris intérieurement, ne peut être assez prosrit selon M. le Clerc du traitement des maladies des bestiaux.

M. le Clerc entre ensuite dans le détail des précautions qu'on pourroit prendre pour les garantir de la contagion. Nous en avons déjà rapportées plusieurs à l'art. *Contagion*. Mais comme on ne sçauroit trop s'étendre sur cet objet qui est la chose la plus intéressante dans l'œconomie champêtre, nous allons encore en-

trer ici avec M. le Clerc dans quelques détails à ce sujet.

D'abord les chefs de communauté empêcheront toute communication d'hommes & d'animaux, avec la communauté qui est affligée de contagion ; c'est là la précaution la plus essentielle : on infligera même les peines les plus graves à tous ceux qui enfreindront des ordres si sages, & si l'on s'appercevoit que quelqu'un soit allé dans les lieux infectés, il faudroit le bannir d'avec les animaux, du lieu sain qu'on veut garantir ; on a vû quelquefois des bêtes saines mugir & prendre la fuite devant les personnes qui avoient été dans les lieux infectés, comme si effectivement elles avoient senti l'air contagieux qu'on leur apportoit. On évitera le commerce avec les bouchers & les tanneurs dans un tems de mortalité ; on tiendra les étables bien propres, & on les parfumera souvent ; on pratiquera l'ouverture ou le cautere selon la méthode prescrite ci-dessus. L'expérience a prouvé que ces précautions guérissent les animaux malades, que n'en doit-on pas attendre pour les sains ? On frotera ensuite & on étrillera les animaux sains, on leur lavera la bouche deux fois par jour, de même que les gencives, avec le remede & l'éponge que nous avons déjà prescrit plus haut, on éloignera des villages toutes les ordures, les fumiers, &c. On fera très-bien de mettre dans les écuries saines, ainsi que dans celles qui sont infectées, quelques chevaux avec les bœufs & les vaches ; on a remarqué que la vapeur du fumier empêchoit les progrès de la contagion des bêtes à cornes ; on empêchera en outre le bétail de nâger, d'aller à l'eau dans les lieux profonds, & d'y rester longtems ; on n'envoyera point les bêtes aux champs le matin à jeun, principalement les jours de rosée ou de brouillards, on attendra que le soleil ait dissipé l'un & l'autre ; on donnera pendant cet intervalle quelque chose à manger aux animaux, quand même ce ne seroit que de la paille.

Toutes ces précautions ne suffisent cependant pas encore , lorsque la maladie commence à se manifester dans un endroit.

Dès l'instant même qu'on s'apperçoit qu'une ou plusieurs bêtes sont affectées des symptômes contagieux , on doit les assommer sur le champ , les transporter dans un lieu desert sans les écorcher , les mettre au milieu d'un tas de bois , & les y faire brûler. Lancisi a proposé anciennement cet avis ; on indemnifera cependant en pareil cas , ceux qui supportent ce dommage.

Si cependant la contagion s'annonce tout à coup , & si elle affecte tout à la fois un grand nombre d'animaux , ce conseil ne pourra se pratiquer : on séparera en pareil cas les bêtes saines , & on les éloignera le plus qu'il sera possible de celles qui seront malades. Les personnes destinées à soigner les malades , n'entreront point dans les étables de celles-ci , & les étables de ces dernières ne communiqueront point avec les étables des premières. Le venin s'insinue aisément dans toutes les étoffes , principalement dans celles de laine ; la contagion peut facilement se transmettre par cette voie , comme la peste se communique par la soie , la mouffeline & le coton. Cette précaution prise , on traitera les animaux infectés selon la méthode ci-dessus indiquée , & on tâchera aussi d'en garantir les saines , en se servant des moyens dont nous venons de parler.

Dès qu'une communauté se trouvera dans le voisinage d'un lieu infecté , elle doit bien se garder d'attendre que la mortalité arrive , pour se prémunir de tous les secours préservatifs & curatifs : ils sont si simples , si faciles à trouver & si peu couteux , que la négligence sur cet objet seroit impardonnable , avec d'autant plus de raison , que ces mêmes remedes peuvent se conserver un très - grand nombre d'années . dans un lieu sec , sans rien perdre de leur efficacité.

S'il périt quelques-unes des bêtes malades, on les enterrera profondément dans un lieu éloigné du village; on battra bien les couches de terre qui les couvriront, de peur que les bêtes sauvages & les chiens n'aillent gratter & déterrer ces animaux; au reste, les personnes qui auront soin des bêtes malades, ne doivent point avoir peur de gagner leurs maladies; la contagion des animaux ne se transmet point aux hommes; & si la mortalité a produit quelquefois de mauvais effets sur l'espèce humaine, c'est en écorchant les animaux infectés, c'est par la puanteur des charognes, c'est lorsque des gens qu'on peut bien qualifier de scélérats, vendent en cachette & à bon marché, de la viande d'animaux attaqués, il est facile de parer à ces inconvéniens. Il suffit qu'une police exacte veuille bien y veiller, pour n'avoir rien à craindre de pareils accidens.

Quand la contagion aura entièrement cessé, on recommandera à toutes les personnes qui ont eû soin des bêtes malades, de quitter les habits dont elles se sont servies, de les parfumer souvent avec du soufre, & de les pendre ensuite à l'air sous le toit. On évitera en outre de conduire les bestiaux dans les lieux où il y a eû contagion, avant l'échéance d'une année entière; le venin reste longtems caché dans le foin & la paille, & le mal ne manqueroit pas de se renouveler par cette voie; mais on pourra sans aucun danger se servir de ce foin & de cette paille pour nourrir les chevaux & les brebis, la contagion n'attaque jamais que les animaux d'une même espèce.

M. Barberet, médecin pensionné de la ville de Bourg & de la province de Bresse a présenté à la Société Royale d'Agriculture de Paris en 1765 un mémoire auquel elle a adjugé le prix qu'elle avoit proposé. Ce médecin expose dans ce mémoire la description, les causes, les effets, la curation des maladies épidémiques & contagieuses des bestiaux, les moyens de les

prévenir & d'en empêcher le progrès ; pour ne rien laisser à désirer sur un objet aussi important : nous allons rapporter ici l'extrait de ce mémoire.

Les maladies contagieuses qui ont affecté le bétail en différens tems , ne sont pas de la même nature , dit ce médecin ; les auteurs qui en ont parlé , leur ont assignés différens caractères. M. Barberet décrit d'abord les maladies dont ces auteurs ont fait mention ; il passe ensuite à celles qui ont paru de nos jours ; en vain remonteroit-on , dit-il , aux siècles éloignés , pour s'instruire des épidémies qui ont enlevé le bétail , ce que les anciens ont dit à ce sujet , ne nous met pas au fait de ces maladies. Virgile décrit dans ses Géorgiques la mortalité du bétail , mais d'une façon poétique & peu instructive. Celse rapporte plusieurs recettes pour les maladies des chevaux , des bœufs & des brebis ; mais il ne donne la description d'aucune de leurs épidémies. Columelle s'étend aussi plus sur les remèdes qui conviennent à ces animaux , que sur leurs maladies épi-zootiques , quoiqu'il ne soit cependant absolument muet à ce sujet , ainsi que l'a observé M. de Bourgelas , & en effet Columelle parle au livre 6. chap. 5. des maladies pestilentielles des bœufs ; il prescrit ce qu'il faut faire , quand un troupeau en est attaqué , & lorsqu'il s'agit de préserver de la contagion les animaux sains ; il fait mention dans le chap. 13 du même livre , de la gale , de la rage & de cette espèce de peste appelée par les latins *coriago* , & qui s'annonce selon lui par une adhérence très-forte & contre nature des tegumens à la colonne vertébrale & aux côtes (quelques-uns la nomment phtysie , & le vulgaire la regarde comme un vraie signe du charbon.) Enfin dans le ch. 14. Il traite de l'exulcération des poulmons , & par conséquent de la phtysie , qui suit ordinairement des peripneumonies malignes , inconnues & négligées. La gale des moutons , ses causes prétendues , le claveau que cet auteur définit assez mal , la maladie connue

par quelques-uns sous le nom de *posala*, & qu'il appelle *ignis sacer*, feu sacré, dont les symptômes ont tous les caractères de la petite verole, enfin les darts dont le siège est sur les levres des agneaux, qui donnent la mort aux brebis meres qui les allaitent, sont autant de maladies contagieuses qui forment l'objet du chap. 5. de son septieme volume. Dans le chap. 8. Il n'oublie pas la peste des chevres : les troupeaux de ces animaux, dit Columelle, sont plutôt détruits & ravagés par cette maladie terrible, que ceux des autres animaux : enfin Columelle est entré dans le détail des maladies générales des cochons, & même de la rage des chiens. On va publier incessamment à Paris la traduction de ses œuvres, qui suivant M. de Bourgelas, méritent bien d'être consultés de même que celles de Vegece ; ce dernier auteur a donné un traité *ex professo* sur l'art Vétérinaire, & particulièrement sur l'hippiatrique des chevaux.

M. Barberet prétend que Ramazzini est le premier de tous les auteurs qu'on puisse valablement consulter sur les épidémies des bestiaux, on trouve rassemblé dans l'édition des œuvres de Sydenham qui a été publiée à Geneve en 1736, nonseulement tout ce que ce dernier a dit sur les épidémies de 1690 & années suivantes, mais encore ce que Schroeck, Harder, Valentinus, Garhliep, Behrens, Rayger, Stegmann, Schelhamer, Hoyer, Gerbezius, &c. ont écrit des constitutions épidémiques dans divers pays & en differens temps. Tous ces auteurs ont été très exacts, lorsque le fléau s'est étendu sur les bestiaux, de ne pas omettre cette circonstance. Ramazzini déjà cité, en parlant de la constitution épidémique de Modene de l'année 1690, dit que les maladies qui regnerent cette année, dans l'espece humaine s'étendirent sur les animaux de toute espece, il en périt même un très-grand nombre après quelques jours de maladies : la nature, dit-il, faisoit des efforts pour se dégager de ce qui l'incom-

modoit par une crise ; il leur survenoit aux cuisses , au cou & à la tête des boutons de petite vérole qui faisoient perdre les yeux à la plupart des animaux qui en furent attaqués. Ceux qui n'étoient pas d'abord enlevés par la maladie , & qui résistoient à la violence , maigrissoient sensiblement ; il n'est pas douteux , continue Ramazzini , que les tubercules qui parurent alors , étoient certainement des boutons de petite vérole , ils n'en différoient en aucune façon , ni par la forme , ni par la couleur , ni par la matiere qu'ils contenoient , ni par la grosseur , ni par la maniere dont ils se terminoient ; après avoir suppuré , ils laissoient une croute noire , semblable à celle qui reste après la petite vérole. Cette épidémie continua en 1691 , & attaqua spécialement les brebis ; il n'en échappa qu'un petit nombre.

En 1693 la Hesse se vit enlever ses troupeaux par une phtysie pulmonaire : au commencement d'un hiver pluvieux , succéda un très-grand froid , une chaleur extraordinaire se fit ensuite sentir au printemps , & remplaça le froid rigoureux , il continua pendant tout l'été ; ces changemens subits peuvent bien occasionner cette maladie ; mais dans la Hesse on les attribua à la rouille , cette rosée corrosive qui infecta pendant cette année les pâturages de ces contrées comme elle avoit infecté ceux d'Italie en 1690. Cette dernière cause ne doit cependant pas exclure la première ; le printemps de l'année fut très-chaud , ainsi que nous venons de l'observer , les bœufs & les vaches étant affectés de la chaleur de la saison autant que du feu dévorant qu'allumoit dans leurs entrailles la mauvaise qualité des herbes qu'ils avoient mangées , couroient à l'eau la plus froide ; mais personne n'ignore que le froid condense , resserre ; les fibres des vaisseaux capillaires se rapprochent conséquemment les unes des autres , mais elles ne peuvent se rapprocher qu'elles n'embrassent plus étroitement , qu'elles

n'arrêtent & ne fixent le sang qui étant pur auparavant & très rarefié , s'étoit introduit dans ces petits canaux , de-là l'inflammation ; quand elle est considérable , les petits vaisseaux qui sont engorgés éclatent , se brisent ; leurs tuniques & cequ'elles contiennent , se convertissent en pus par le batement des arteres qui les avoisinent : une inflammation négligée donna donc lieu à l'épidémie de la Hesse , elle se termina par la suppuration & les bestiaux périrent de cette espee de pulmonie.

En 1712 dans la basse Hongrie regna une autre maladie des plus dangereuses ; l'hiver de cette année fut très-froid , & le printemps pluvieux , avec de grandes variations dans la température de l'atmosphère : on vit dans les mois de Juin & de Juillet , durant lesquels la chaleur se soutint constamment , une quantité prodigieuse d'insectes , de reptiles & spécialement de serpens qui firent de grands ravages parmi les troupeaux ; leur morsure causoit une enflure qui s'étendoit très promptement , & qui se communiquoit à tout le corps , & particulièrement à la langue.

La mortalité des troupeaux augmenta dans le mois d'Août qui fut très pluvieux , mais par un autre genre de maladie Celle ci se manifestoit par des pustules blanches , pleines d'une matiere d'une puanteur insupportable. Il découloit de la bouche des animaux malades une humeur d'une odeur cadavreuse , ils respiroient avec la plus grande difficulté ; les bœufs & les vaches attaqués de ce mal , ne cessoient de mugir , & leurs mugissemens redoubloient , lorsqu'ils étoient prêts de mourir ; on entendoit pour lors dans leurs entrailles un bruit comme si les tuniques trop étendues eussent éclaté ; cette maladie n'étoit probablement autre chose que la petite vérole compliquée. On trouva dans l'estomach des animaux dont on fit l'ouverture des boules de la grosseur d'une noix , remplies de poils , & recouvertes d'une tunique membraneuse

si dure , qu'apeine pouvoit-on la couper avec un couteau ; la mortalité s'étendit même sur les bêtes sauvages qu'on trouvoit mortes dans les forêts ; les chiens qui mangerent de leur chair , & les hommes qui en furent mordus , devinrent enragés ; ces derniers imitoient même l'aboyement des chiens. L'épidémie de 1713 qui fit tant de ravages en Italie & en Allemagne devoit sans contredit sa naissance à celle dont nous venons de parler. Aussi la disoit-on originaire de Hongrie , d'où elle fut apportée dans ces pays par des bœufs qu'on y amena. Lancisi a publié dans ce temps un traité sur cette maladie qui affligea les bœufs dans les terres du Pape. Les sages précautions de Clément XI. pour lors souverain pontife , avoient garanti pendant deux ans les provinces qui lui étoient soumises , de la contagion qu'un bœuf avoit apporté dans le pays de Padoue , qui s'étoit propagé de là dans tous les états de la république de Venise , & dans le Milanois , & avoit enfin pénétré dans le royaume de Naples. Mais en 1713. au milieu de l'été des marchands de bestiaux conduisirent une quantité de bœufs à la foire de Frusina , ville dépendante du domaine Ecclésiastique , & limitrophe de ce même royaume. La tenue de cette foire fut défendue sur le champ , mais les marchands ne s'en retournerent pas pour cela avec leurs bestiaux , ils les conduisirent par des chemins détournés jusqu'à Rome , ils les y donnerent à très bas prix , & ces animaux ayant ensuite été dispersés de-là dans tout le pays , toute la campagne de Rome fut bientôt infectée. Depuis le mois d'Octobre 1713 temps où commença cette maladie , jusqu'au mois d'Août 1714 , qui fut le temps de sa fin , on fit le dénombrement des animaux morts , il s'y trouva 8466 bœufs de labour , 10125 vaches blanches , 2816 vaches rousses , 108 taureaux saillans , 427 jeunes taureaux , 451 bœufs hors d'état de labourer , 2362 veaux , 862 buffles , tant mâles que femelles , & 635

veaux nés de buffles, en tout 26252 animaux dans l'espace & la durée de neuf mois ; & si on en croit Lancisi, ce nombre fut même porté jusqu'à 30000, ainsi que nous l'avons observé. Les ordres que fit exécuter le souverain pontife produisirent plus d'effet que les remèdes pour l'extinction de ce fléau. Nous avons déjà rapporté les symptômes de cette maladie.

Lancisi a observé que les bœufs les moins âgés & les plus gras qui travailloient peu & qui étoient bien nourris, étoient plus aisément atteints du mal, & en périssoient plus promptement que les animaux que le travail avoit maigri, & qui étoient d'un certain âge, cet auteur a cru que la plus ou moins grande abondance des fluides, le plus ou le moins d'ouverture des canaux dans ces animaux en étoient la véritable cause ; car le ferment de la peste s'insinue, dit-il, plus facilement dans le sang & dans les esprits, & s'attache plus fortement aux viscères, lorsqu'il trouve une plus grande quantité d'humeurs à corrompre, & des obstacles dans sa route qui l'empêchent de se frayer un chemin au dehors, c'est ce qui devoit, continue-t-il, arriver à ceux d'entre ces animaux qui étoient gras & pleins de suc.

Quoique les bœufs maigres ne fussent pas à l'abri de la contagion, & qu'ils en mourussent le plus souvent, quelques-uns n'y succomboient pas à l'aide des conduits plus ouverts en eux que dans les animaux engraisés ; ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est que la plupart des femelles des Buffles attaquées de la peste, & qui nourrissoient leurs petits, ne périrent point ; leurs membres étoient tout couverts d'ulcères, aucun de leurs petits n'échappa. Lancisi explique ce phénomène par la même raison ; selon lui le venin âcre & rongéant qui s'étoit introduit dans les meres par les narines & par les alimens, parvenoient par les routes larges & naturelles du chyle & du sang jusqu'aux plus petits canaux des mammelles ; là il se
faisoit

faisoit un dépôt utile & heureux , & comme le ferment se distribuoit en partie dans le corps de leurs nourrissons , & que le reste s'arrêtoit à l'extrémité des tuyaux lactiferes ulcerés & corrodés par ce même ferment , les meres à la faveur de ces plaies salutaires , échappoient souvent à la mort , à peu près comme certains hommes attaqués de la peste , qu'une suppuration avantageuse de bubons conduit à une guérison entiere.

Nul spécifique au surplus contre cette contagion ; la plûpart des remedes administrés furent très nuisibles ; ceux qui n'augmenterent pas le mal ne produisirent presqu'aucun bien ; aussi Lancisi proposa-t-il dans une assemblée considerable de Cardinaux de tuer d'abord tous les bœufs le plus légèrement soupçonnés. Voyez art. *Contagion*. On eut la preuve de la salubrité de cet avis dans le bourg de *Capravola* ; on tua cinq bœufs infectés , & la maladie n'eut point d'autres suites. Le prince Pamphile & le prince Borghese , quoiqu'à la porte de Rome & dans la province la plus infectée , garantirent leurs bestiaux de toute atteinte , en empêchant leur communication avec d'autres ; le même moyen en défendit les campagnes de Corneto , du patrimoine de S. Pierre , de l'Ombrie , de Picenum , de la province Flaminienne , & la Toscane ainsi que le Modenois. C'est aussi par cette voie , ajoute Lancisi , que les monasteres des Religieuses sont le plus souvent préservés de la peste , lorsqu'elle attaque malheureusement l'espece humaine.

La mortalité du bétail qui avoit régné en Hongrie , en Italie & en Allemagne , n'attaqua pas seulement les bêtes à corne , mais elle exerça encore ses ravages sur les chevaux , spécialement sur ceux qui étoient aux environs d'Ausbourg , sans cependant s'être fait sentir sur aucun de ceux de la ville , & sur d'autres animaux ; les symptômes ne furent pas les mêmes

que ceux des années précédentes ; il survénoit au p^oit^o trail , aux aînes & dans plusieurs autres endroits des bêtes infectées des tumeurs dures qui s'étendoient beaucoup , & qui en très-peu de temps les emportoient. On a attribué cette épidémie à la piquêre de certains frelons d'une grosseur peu commune , qui se trouvoient en quantité incroyable dans ce temps ; ces frelons s'étoient , dit-on , nourris des cadavres des bœufs qui étoient morts l'année précédente , & qui n'avoient pas été enterrés assez profondément , & en effet la piquêre de ces insectes nés & nourris dans l'infection , ne pouvoit être que très-dangéreuse , ainsi que le prouve très-bien l'exemple suivant. Un homme ayant voulu couper avec une hache le pied d'un cheval , mort de la piquêre d'un frelon , & qui n'avoit pas été enterré assez profondément , puisque le pied sortoit hors de terre , fut éclaboussé par une humeur , dont quelques gouttes jaillirent jusques sur l'œil , y firent naître une inflammation & une tumeur qui s'étendit ensuite sur l'autre œil , puis sur toute la tête , & enfin lui causa la mort.

Il périt en 1730 une grande quantité de bestiaux en Bohême , dans la Lithuanie , dans la Saxe , la Marche de Brandebourg , le Duché de Magdebourg. Nous ne sçavons aucun détail sur cette maladie ; c'est peut-être la même que celle qui en fit périr en France une quantité en 1731. & qui ne se manifestoit que par une vessie qui survénoit à la langue : cette vessie commençoit d'abord par être blanche , après quoi elle devenoit rouge , & ensuite elle finissoit par être noire , elle dégénéroit enfin en ulcère chancreux , qui rongeoit & consumoit la langue en très peu de temps ; elle avoit beaucoup de rapport avec l'anthrax. Cette maladie étoit d'autant plus dangéreuse , qu'elle ne s'annonçoit par aucun symptôme , & que l'animal qui en étoit attaqué , bûvoit & mangeoit comme à son ordi-

naire , jusqu'à ce que le chancre eut fait des progrès considérables , & souvent on ne s'appercevoit du mal que lorsqu'il n'étoit plus tems d'y remédier.

On a vû en 1740. dit M. Barberet & dans les années suivantes jusqu'en 1750 , presque toutes les bêtes à cornes mourir nonseulement en France , mais encore dans toute l'Europe , d'une fièvre putride , maligne , inflammatoire , semblable à celle qui en 1711 & 1712 regna en Allemagne , en Italie , que nous avons dit y avoir été apportée de Hongrie , & qui fut qualifié de dyssenterie maligne ; cette maladie étoit très-dangereuse , très-compiquée , & très-difficile à guérir. Elle s'annonçoit par une tristesse , une langueur & un abattement général : on sentoit que les battemens du cœur étoient une fois plus fréquens que dans l'état naturel , ce qui dénotoit une fièvre très-vive ; l'animal ayant la tête penchée , avoit peine à se soutenir sur ses pieds , il chanceloit , il battoit des flancs ; ses yeux étoient rouges & larmoyans ; ses cornes & ses oreilles froides ; il découloit de la bouche & des narreaux une bave épaisse & gluante : on remarquoit un mouvement convulsif depuis la tête jusqu'à l'extrémité du dos , & en outre tous les symptômes qui accompagnoient l'épidémie d'Ausbourg. En comparant cette description avec celle de l'Italie dont nous avons fait mention plus haut , il est clair que c'étoit précisément la même maladie.

En 1756. nous perdîmes dans l'isle de Minorque une grande quantité de bœufs ; ces animaux peu faits à la chaleur du climat , puisqu'ils venoient d'Auvergne , exposés pendant tout le jour aux rayons du soleil ardent , devoient en être d'autant plus incommodés , que naturellement ils aimoient les pays froids , & que c'est dans ceux-ci qu'ils réussissent le mieux. Ils ne trouvoient rien à Minorque qui put temperer dans leurs entrailles une chaleur qu'ils ne ressentoient pas ailleurs ; ils n'avoient pas de ressource dans l'herbe

fraîche , puisque dès le mois de Mai tout est sec dans cette isle ; l'eau étoit peu propre à les rafraîchir ; elle y est toujours tiède ; ils languissoient donc , ils maigrissoient à vue d'œil : le soufle qui sortoit de leurs poulmons étoit brûlant , ils finissoient par pisser du sang.

Plenciz , médecin de Vienne en Autriche , a publié en 1762 un traité sur les maladies épidémiques & contagieuses des hommes ; il est ensuite entré dans quelques détails sur la peste qui attaque depuis trente ans les bestiaux , & qui successivement en a enlevés une grande partie dans toutes les contrées de l'Europe ; il prétend que cette peste est occasionnée par des miasmes putrides , vermineux ; il se fonde pour le prouver sur des observations microscopiques ; il les a observés à l'aide du microscope dans les différens ulcères qui de la bouche & du gosier des animaux malades , s'étendent jusqu'à leurs poulmons & leurs estomacs. Rodius , Bidloo , & Boo pensent de même : les progrès de cette maladie cruelle ayant été tels sur la fin de l'année 1761. que les symptômes en devenoient de jour en jour plus graves , M. Plenciz a fait de nouvelles recherches tant pour connoître les causes de la rapidité avec laquelle elle s'étendoit , que pour pouvoir trouver les moyens de la combattre , & il en a fait un petit traité qu'il a intitulé , *additamentum ad tractatum de contagio , seu de lue Bovinâ ad finem vergente anno 1761. epidemiâ grassante , &c.* Les observations de M. Plenciz sont très-intéressantes. On peut les mettre en parallèle avec celles que M. Ens a publié dans un de ses ouvrages , intitulé : *Disquisitio anatomico-pathologica de morbo bovum ostervicensium*, & que M. Michel Sagar , médecin dans le cercle d'Iglaw en Moravie a rapporté dans l'histoire de la maladie épizootique qui régnoit en 1764. qu'il nous a donné. Cette histoire est intitulée : *Libellus de aphthis pecorinis anni 1764 , cum appendice de morbis pecorum in hac*

provincia tam frequentibus earundem que causis & medelis preservatoriis. Vindebonæ 1765. apud Kravs. En 1762 il régna dans le Dannemarck une maladie épidémique qui y fit beaucoup de ravages, nous en avons rapportés plus haut la description. Cette maladie gagna les frontieres d'Allemagne, elle attaqua les bœufs, les vaches & les chevaux; elle se manifestoit par une vessie sur la langue, & étoit la même que celle qui parut en 1731. Elle parvint jusqu'en France vers la fin de 1762, mais elle y fit peu de ravages: on y apporta un remede prompt. Il parut dans la même année aux environs de Beauvais, une mortalité de moutons causée par le claveau; c'est de toutes les maladies contagieuses celle qui se communique le plus facilement aux bêtes à laine, & à laquelle elles sont le plus sujettes. Voyez ce que nous en avons dit à l'art. *Brebis*.

M. Borel, Lieutenant général de Beauvais, directeur du bureau d'agriculture de la même ville, a marqué son zele dans cet événement malheureux qui infectoit tous les troupeaux de cette partie de la Picardie, il a parcouru lui-même une infinité de villages & de hameaux pour prendre tous les éclaircissements possibles sur les symptômes de la maladie, & il les a décrit ensuite avec toute la précision & la clarté possibles. Nous croirions manquer essentiellement à nos lecteurs, si nous ne leur faisons pas part ici de ses observations; elles ne contribueront pas peu à confirmer ce que nous avons déjà avancés à l'occasion du claveau, que cette maladie est la petite vérole des brebis.

Le mal se manifestoit, dit M. Borel, par le dégoût & la tristesse de l'animal; quelques-uns l'avoient apperçus vingt quatre heures avant l'éruption; les plus attentifs deux ou trois jours plutôt; le plus grand nombre après l'éruption commencée; le dégoût étoit proportionné au degré de la maladie, les moutons les moins gravement attaqués, continuoient

à manger ; les plus malades ne mangeoient rien d'eux-mêmes, on les soutenoit comme on pouvoit, ils étoient tous très-alterés, & on leur donnoit à tous de l'eau ; dès qu'ils étoient atteints du mal, ils cessoient de ruminer ; leurs yeux étoient chargés, enflés, larmoyans, ils devenoient très-obscurs, souvent les deux paupieres se colloient l'une à l'autre, le malade ne voyoit plus ; plusieurs de ceux qui avoient été guéris avoient perdu un œil, quelques autres étoient aveugles. M. Borel en vit de ces derniers, dont la prunelle étoit tombée en pouriture. Il ne restoit plus de traces d'humours, de muscles, de membranes dans la capacité de l'orbite. Ils jettoient par les naseaux une morve épaisse, tenace, de couleur de pus, le plus souvent blanche, rarement jaune ; les forces leur manquant pour suivre le troupeau, ils s'abattoient & restoit au lieu où ils étoient, pour ainsi dire, tombés ; leurs oreilles étoient très-froides, cependant cette circonstance n'étoit pas générale. Nulle agitation ; ils restoit en place ramassés dans le moindre volume possible, absorbés, la tête panchée vers la terre autant qu'elle peut l'être, la queue entre les jambes ; les parties postérieures rapprochées des antérieures sans paroître souffrir de tranchées. Ils étoient oppressés en proportion du mal. Quand ils en étoient atteints jusqu'à la mort, ils se plaignoient dans les dernières 24 heures ; les flancs leurs battoient ; s'ils guérissent, leur laine tomboit aux places où il y avoit eu éruption ; leur digestions étoient à peu près les mêmes qu'en santé, plus seches encore & plus en crottes noires que dans l'état naturel. Les boutons étoient exactement des boutons de petite vérole, il y en avoit de plusieurs formes & de plusieurs couleurs. M. Borel en vit de parfaitement ronds, les uns discrets, les autres concrets ; ceux-ci étoient ellyptiques, ceux-là avoient la forme de petits haricots plats & oblongs ; tous étoient d'abord rouges, mais ensuite les uns blanchissoient, se crevoient, purgeoient & salivoient, & c'é-

toient ceux de la bonne espece ; les autres devenoient violets , s'amortissoient sans suppurer , & noircissoient. Quelques-uns n'avoient pas le temps de mûrir, l'animal mourant dès le troisieme jour de l'éruption , & l'on ne trouvoit dans ces boutons qu'une matiere blanche & solide , comme de la panne de cochon ; lorsque le venin de la maladie attaquoit la tête , l'animal étoit plus en danger , & périssoit plus vîte ; s'il en revenoit , la maladie étoit plus longue ; les uns n'ont guéris qu'au bout de deux mois , d'autres au bout de six semaines , d'un mois , de quinze jours , &c. Il en mourût aussi à toutes les époques : on avoit d'abord crû que les moutons nourris dans des pâturages humides étoient plutôt attaqués que ceux qui étoient nourris dans les secs ; mais on vit depuis les moutons des plaines aussitôt attaquées que ceux des vallées. Le mal fut presque aussi général que la petite vérole dans les années où elle est épidémique. La communication eut lieu en plusieurs endroits sans fréquentation des moutons malades , dans d'autres elle parût être l'effet de la fréquentation , ou du moins de l'approximation de deux troupeaux, dont l'un étoit infecté ; enfin l'éruption qui n'occupoit pas la tête, paroissoit sous les aisselles , sous les cuisses , au ventre , aux jambes , à l'anus.

Dans le nombre des moutons attaqués, il y en eût qui le furent légèrement ; ce n'étoient , disoient les payfans même , qu'une petite vérole volante ; quelques-uns n'eurent des boutons qu'aux jambes , d'autres aux oreilles seulement ; il s'y en est trouvé qui n'avoient qu'un grain de la grandeur d'un écus de six livres ; un de ces grains unique se plaça sur l'oreille d'un mouton à une lieue de Beauvais , & maltraiata tellement cette partie , qu'elle en est restée de travers & retrouffée. Un autre n'en eut qu'à un pied , l'ongle tomba , & il en a été estropié pour toujours. M. Borel observa encore que quand un troupeau étoit attaqué , il y en avoit aumoins une moitié ou deux tiers , qui

étoient sérieusement malades : la tête leur enflait ; l'intérieur de la bouche étoit plein de boutons ; enfin on n'avoit tenté aucun remede dans la plûpart des villages , dans la persuasion où étoient les habitans qu'il n'y en avoit point ; quelques particuliers assurerent à M. Borel que l'air étoit plus avantageux aux moutons malades , que la bergerie.

Ce bon citoyen ne se contenta pas d'examiner les symptômes de la maladie des animaux vivans , il chercha à en découvrir les effets dans les animaux morts. Une brebis étoit malade du Jeudi ; elle avoit été aux champs avec les autres le Vendredi ; le Samedi matin elle avoit été trouvée morte dans la bergerie ; on l'apporta le même jour l'après midi à M. Borel ; elle avoit déjà des signes de putréfaction qui s'annonçoient à l'odorat par une fetidité assez grande , & aux yeux par la couleur livide & verdâtre qu'on remarquoit sur le col , sous les cuisses , sous les épaules , & par la tuméfaction du bas-ventre qui renfermoit une très grande quantité d'air infecte. Cette brebis n'avoit pas de boutons à la tête ; cette partie n'étoit pas enflée ; on n'en trouva que deux sur la langue & deux dessous ; dans ces mêmes endroits la peau se levoit comme elle se leve aux langues mises dans l'eau bouillante. En levant les paupieres , on voyoit que la cornée transparente étoit du moins terne ou si épaisse , qu'on n'appercevoit plus au travers l'œil , sa prunelle que très imparfaitement. L'un des yeux étoit plus terne que l'autre. Les boutons étoient en assez grand nombre sur le ventre , en dedans des cuisses & des épaules , autour du col & de la gorge ; ils se monroient comme des tumeurs ou pustules blanches , rondes , plates , de deux , de trois ou de quatre lignes de diametre. Elles n'intéressoient que le tégument , & suivoient le mouvement qu'on leur donnoit. La matiere qui les formoit , ne s'étoit pas encore fait de foyer , comme aux pustules blanches de petite vérole. En les

ouvrant , elles ressembloient à une tumeur graisseuse ; quelques-unes étoient excoriées dans le centre ; les naseaux étoient impregnés d'un reste d'humeur fanieuse , couleur de café ; le bas-ventre étant ouvert , l'épiploon parut d'une couleur terne , blafarde , rougeâtre , la graisse en étoit cassante sans avoir la consistance qu'elle a dans les moutons sains égorgés ; le foie étoit de couleur verd obscur ; cette couleur pénétrait d'une bonne ligne plus ou moins en certains endroits dans sa substance , & cette espece d'écorce étoit cassante comme du foie un peu cuit. La vésicule du fiel paroissoit flasque & avoir contenu plus de bile que dans l'état naturel , & une bile plus liquide. La membrane interne lisse & plissée du premier ventricule , étoit de couleur verte & parsemée d'une prodigieuse quantité de pustules blanches , lenticulaires & de même couleur que celle qui étoit sur sa peau , mais d'un diametre plus petit. Ce premier ventricule contenoit des matieres liquides & vertes en petite quantité. Le ventricule feuilleté , renfermant peu de matieres. Le troisieme étoit très-plein d'alimens assez bien broyés , aussi verts que l'herbe dont ils étoient le produit ; cette même poche étoit aussi très gonflée par un air fort rarefié & infect ; ses intestins grêles étoient presque vuides ; on trouva dans le colon & dans le cœcum des excréments d'une moyenne consistance ; les reins étoient attaqués comme le foie , verts & secs extérieurement ; la vessie contenoit peu d'urine ; les poulmons étoient flasques , d'un rouge obscur & livide ; on y remarquoit quelques petites tumeurs semblables à celles de l'exterieur , mais rondes & plus épaisses ; le cœur paroissoit d'un volume plus gros qu'il ne l'est dans l'état naturel. Le ventricule droit de ce viscere contenoit un sang très-noir ; un caillot de ce sang tiré de la veine cave inférieure , étoit noir à sa partie supérieure la plus voisine du cœur , mais à sa partie inférieure du côté du foie , il étoit jaune & semblable à la coëne qui couvre le sang des pleuretiques ; on n'ouvrit point

la tête de cette brebis, tant à cause de son état de putréfaction, que parce que le siege de cette maladie n'avoit pas paru porté dans cette partie, & que d'ailleurs elle avoit duré trop peu de jours pour croire qu'il s'y fut formé un dépôt. En général, dit M. Borrel, il paroît que le sang avoit été beaucoup enflammé. Si un enfant fut mort à la même époque d'une maladie & avec les mêmes symptômes, on auroit jugé qu'il étoit mort d'une petite vérole rentrée. La ressemblance du claveau avec la petite vérole des hommes est frappante, soit qu'on l'examine dans ses commencemens & dans ses progrès, soit dans les effets & dans les suites, on a même vû plusieurs brebis dont la peau de la tête, surtout près des levres, restoit gravée & couturée comme le visage d'un homme qui a eu la petite vérole la plus maligne. Telle est la description de la maladie épidémique des brebis qui a regné aux environs de Beauvais. Revenons actuellement au mémoire de M. Barberet.

La constitution de l'air & la qualité des alimens sont, dit-il, la cause de toutes les épidémies qui affectent les animaux; ils respirent l'air comme nous, ils doivent par conséquent être pareillement affectés de son intemperie, de ses variations, de sa gravité, de sa légereté, de son plus ou moins de ressort. Les vapeurs, les exhalaisons, & tout ce dont il est chargé, doivent faire plus d'impression sur eux que sur nous, les animaux ne sont pas couverts, ils sont conséquemment exposés au contour immédiat de l'air. Tous les corpuscules qui voltigent dans l'atmosphère peuvent s'attacher à leurs poils, s'insinuer dans leur corps, & causer beaucoup de désordres. Hypocrate regarde l'air comme la source de toutes les maladies; Virgile en parlant des causes & des symptômes des maladies du bétail, fait uniquement mention de l'air, comme la seule cause. Tite-Live paroît aussi attribuer à l'air une maladie pestilentielle qui enleva les hommes & les animaux; l'air influe donc sur les bestiaux comme sur

les hommes , mais il n'est pas l'unique cause des épidémies , quoiqu'il en soit une des principales. Si on parcourt les annales du monde , on verra que ces maladies ne dépendent pas toujours de la constitution de l'air & de ses variations. La plupart des maladies pestilentielles , qui ont détruit en différent temps une partie des hommes , ont épargné les animaux. Thucydide dans sa description de la peste d'Athènes , ne dit pas que ce fleau se fut étendu sur les bestiaux ; il rapporte seulement que les animaux qui se nourrissoient de chair , ne touchèrent point aux cadavres des personnes mortes de la peste , & que ceux qui furent assez voraces pour y toucher , en moururent , ce qui est une preuve tacite que les autres animaux n'en moururent pas. On pourroit rapporter plusieurs autres exemples pareils ; les maladies épidémiques des bestiaux ne proviennent donc pas toujours de la constitution de l'air , car il est très probable que dans les années pestilentielles l'air n'eut été très-infecté & très-propre à les faire paroître. On peut cependant objecter ici au sentiment de M. Barberet , que l'air affecte différemment ces différens corps , que les maladies ne se communiquent pas des hommes aux bestiaux , ni d'un cheval à un bœuf , mais seulement aux animaux d'une même espèce , d'un bœuf à un autre bœuf ; que ce qui est funeste à une espèce ne l'est pas à une autre , & qu'il y a des pestes pour les hommes , d'autres pour les brebis , d'autres pour les chevaux , d'autres pour les bœufs , c'est le sentiment d'Hypocrate ; c'est aussi le sentiment de M. de Bourgelas , car des bœufs sains , dit ce dernier , placés dans la même écurie où étoient des chevaux morveux , n'ont nullement contractés la morve ; ces mêmes bœufs ayant dans leurs étables des moutons attaqués du claveau , n'ont point participé de cette maladie non plus que les chevaux qui ont séjourné avec eux , & des moutons sains n'ont eu ni la morve , ni le farcin , ni les maladies putrides & in-

flammatoires qu'ont eues les bœufs, avec lesquels ils ont été établés. M. Barberet dit cependant dans ce mémoire malgré l'autorité d'Hypocrate, & en cela il n'est pas conforme à M. Bourgelas, qu'on doit bien se garder de mettre dans les mêmes écuries des bœufs sains avec des chevaux attaqués de quelque épidémie, ou de faire d'autres associations. On a observés que des hommes, qui n'avoient aucun vestige de charbon, ni aucune égratignure à la main, avoient été attaqués d'un véritable anthrax en ouvrant des bœufs morts d'une maladie contagieuse; M. Barberet ajoute avoir vû presque tous les bouviers préposés à la garde des bestiaux parmi lesquels régnoit la mortalité, tomber dans des fievres malignes accompagnées de gangrene.

Si les maladies, conclut M. Barberet, peuvent se communiquer des bestiaux aux hommes, elles doivent sans doute se communiquer des hommes aux bestiaux. Pourquoi donc ces derniers n'ont-ils pas été malades, lorsque la constitution de l'air affectoit notre espece, & paroïssoit très-propre à les affecter? Et pourquoi nous sont-ils enlevés lorsque les saisons se comportent bien? C'est-là une question fort difficile à résoudre, dit M. Bourgelas, cependant M. Barberet tâche d'en donner la solution; c'est que toutes ces maladies épidémiques, dit-il, ne dépendent pas de la constitution de l'air, & que plusieurs viennent de la qualité des alimens; un bled ergoté ou gâté par la nielle, ne manque jamais de causer des maladies populaires; l'herbe de même infectée par une rosée mielleuse qui fait sur elle le même effet que sur le bled, devient aussi pernicieuse aux bestiaux, que le bled ergoté le devient aux hommes. La nature de cette rosée mielleuse, quoiqu'elle ait été observée dans tous les temps, & qu'il en soit question tant dans l'histoire sacrée que profane, n'est pas encore bien connue, nous ne nous attacherons pas ici à l'expliquer.

Tout ce qu'on sçait , c'est qu'elle est occasionnée par des brouillards qui brisent le tissu des feuilles & des tuyaux , & qui occasionne par-là l'extravasation d'un suc gras qui en se desséchant , se convertit en une poussière rouge , qui s'attache aux plantes , & leur fait beaucoup de tort , & en effet peu de temps après elles paroissent gangrenées ; les plantes même les plus saines attaquées de la rouille , deviennent plus pernicieuses que le *ranunculus* , le tithymale , & l'ellébore. Il semble , dit Ramazzini dans ses observations sur l'épidémie de Modene , qu'elle soit aussi corrosive que l'esprit de nitre ; les pâturages corrompus par la rouille étoient si pernicious aux animaux , que des troupeaux entiers en étoient enlevés. Cette rosée mielleuse n'a jamais paru sans être suivie d'une mortalité parmi les bestiaux. En 1693 les herbes en furent infectées dans la Hesse , Bernard Valentin observa que pour lors les bœufs & les vaches y mouroient par troupeaux. En 1712 la rouille avoit corrompu les plantes dans la Carniole , & dès l'instant on vit périr les animaux en grand nombre ; on remarqua la même cause pour la mortalité du bétail à Ferrare en 1715 , & l'effet la suivit de près.

De quelque maniere que les prairies & les pâturages ayent été gâtés , soit par la rouille , soit par d'autres accidens , il en résulte toujours une épidémie qui enleve les bestiaux ; la rouille est aux herbes ce que la gangrene est à la chair. Si la chair corrompue cause des fievres malignes parmi les hommes , pourquoi les herbes gangrenées & même sphacelées , n'en causeroient-elles pas parmi les bestiaux ? Non-seulement elles en causent , quand elles sont gâtées par la rouille , mais même sans cette rouille & sans aucune corruption , lorsqu'elles sont d'une qualité contraire aux bestiaux ; on en a vû mourir en grand nombre dans des endroits marécageux , tandis que les troupeaux voisins se portoient bien , quoique dans un lieu limi-

trophe ; nos prairies sont souvent mêlées de bonnes & de mauvaises plantes , elles sont confondues les unes avec les autres , on laisse à l'instinct des bestiaux le discernement de ces herbes ; mais les plantes saines sont si voisines de celles qui sont nuisibles , qu'il leur est difficile de brouter les premières , sans brouter en même temps quelques-unes de ces dernières. Dans mes lettres sur les végétaux 1769 & 1770. j'ai fait l'énumération de la plupart des plantes qui conviennent au bétail , & de celles qui leur sont contraires. Consultez ces lettres ; nous pourrions même encore en faire un article séparé dans ce Dictionnaire pour le rendre toujours de plus en plus intéressant. Un administrateur prudent qui veut conserver son bétail , devrait avoir soin de ne pas souffrir que les mauvaises plantes végètent dans ses prés , il ne périroit pas souvent tant de bestiaux. L'eau , qui fait partie des aliments , ne contribue pas moins que les plantes rouillées , quand elle est d'une mauvaise qualité , à produire des maladies épidémiques. On lit dans les transactions philosophiques que pendant la peste qui régna à Londres , on ramassa sur l'eau qui avoit été quelque temps exposée à l'air dans un vase , une pellicule bleue , qui ayant été mêlée avec du pain & donnée à un chien , le fit périr en vingt-quatre heures. Si la corruption des humeurs est la cause prochaine des épidémies , comme le prétend Riviere , est-il rien de plus capable à introduire cette corruption dans les veines , que des eaux stagnantes , que ces herbes acres , corrosives , infectées par la rouille , qu'un air chargé d'une infinité de corpuscules venimeux : quels bons effets peut-on espérer des eaux stagnantes , de ces eaux de marais troubles , épaisses , chargées d'une multitude de corps étrangers , qui fourmillent de vers , ou des insectes ont déposé des millions d'œufs , dans lesquelles pourrissent un infinité de plantes , & où souvent on a fait rouir du chanvre & du lin ; ces sortes d'eaux ,

loin de favoriser la digestion , l'interceptent presque toujours , elles ont même besoin de menstree pour les faire digerer.

Mais peut-on dire que ces eaux se digerent , en ce cas elles passent dans le sang ; elles produisent des embarras dans sa circulation , & une infinité d'obstructions ; les vaisseaux capillaires s'en trouvent bouchés & engorgés par un fluide visqueux ; la circulation n'ayant plus lieu dans ces petits canaux , le sang revient plus promptement au cœur , qui le repousse à mesure qu'il aborde. Ses battemens sont plus fréquens , le fluide arteriel est mû avec une impetuosité qui augmente en raison composée de la force du cœur , & de la fréquence de ces contractions , il heurte avec plus de force contre la matiere qui engorge les vaisseaux capillaires ; cette matiere se trouve par-là toujours de plus en plus engagée dans des canaux qui décroissent en diametre, elle s'y corrompt par son séjour & par la chaleur du lieu où elle est emprisonnée ; de-là les fievres putrides, malignes ; de-là les inflammations suivies de suppuration ou de gangrene.

Les vermisseaux , insectes ou œufs d'insectes qui se trouvent souvent dans l'eau croupissante , doivent encore causer nécessairement beaucoup de désordres dans les bestiaux qui en ont bû. Parmi ces insectes les uns croissent , picotent , irritent les intestins , causent des mouvemens spasmodiques & convulsifs ; les autres meurent , se pourrissent ; & cette pourriture de substances animales , passe dans le sang des bestiaux qui ne se nourrissent que de végétaux , ce qui ne peut se faire que cela n'occasionne toujours de grands ravages.

Les plantes âcres & corrosives ne sont pas moins pernicieuses au bétail ; elles agacent , irritent les membranes de l'estomac , les tuniques des intestins , & le moindre mal qui en peut résulter est de produire des cours de ventre & des dissenteries ; elles sont même souvent si pleines d'acrimonie , qu'elles rongent les

tuniques de l'estomac , causent les douleurs les plus vives , & d'horribles mouvemens spasmodiques dans les intestins , refferent , froncent , déchirent les petits vaisseaux sanguins, ou du moins diminuent assez leur diamètre pour produire des inflammations d'une très-mauvaise espece. Aussi par les dissections anatomiques , apperçoit-on presque toujours dans les animaux morts de maladies contagieuses , les ventricules enflammés & leurs tuniques intérieures parsemées de tâches livides , gangreneuses , qui continuent le long du canal intestinal.

L'air est encore comme nous l'avons déjà observé , une des causes des maladies épidémiques des bestiaux : & en effet , dit M. le Clerc , il agit de deux manieres , mécaniquement , physiquement ; mécaniquement par son poids trop considérable ou trop foible , & par son impétuosité ; physiquement par son trop de chaleur , de secheresse , de froideur & d'humidité ; il arrive aussi que ce fluide se trouve chargé de substances vraiment pernicieuses , il les porte alors & les transmet dans l'intérieur des corps par la voie des pores ou par celles de la bouche & des narines , d'où s'ensuivent des fievres pestilentielle , malignes & inflammatoires ; aussi parmi les animaux morts de maladies contagieuses , on n'en a trouvé aucun qui n'ait des marques d'inflammation & de putréfaction. L'épidémie de 1690 se manifesta avec des pustules. En 1693 , les poulmons des animaux affectés étoient ulcerés & en suppuration , ce qui ne peut provenir que d'une inflammation antécédente : la maladie qui regna en 1712 dans la basse Hongrie parût avec des pustules qui contenoient une matiere très-fétide ; la puanteur de cette matiere & de l'humeur qui découloit de la bouche & des naseaux , annonçoit parfaitement la complication de la putréfaction avec l'inflammation. L'auteur , qui a décrit la constitution épidémique d'Ausbourg , dit lui-même que la maladie du bétail étoit
putride

putride & inflammatoire ; & en effet elle étoit accompagnée d'une dyssenterie purulente. A l'ouverture des cadavres on voyoit l'épiploon , les ventricules , les intestins attaqués d'inflammation , & la langue couverte de boutons rouges. La maladie qui a infecté les bêtes à cornes en 1731 & en 1765 , & qui se manifestoit par une vessie gangréneuse sur la langue , étoit à n'en pas douter , une vraie maladie inflammatoire ; les maladies contagieuses de 1740 & des années suivantes , étant caractérisées de même que celle de 1711 , étoient pareillement pestilentielle & inflammatoires ; & en effet à l'ouverture des cadavres des animaux , on remarquoit tous les effets d'une fièvre putride , maligne & inflammatoire. On trouvoit dans le premier ventricule d'où il sortoit un air infecté , des alimens d'une très mauvaise odeur , & qui s'y étoient corrompus par leur séjour , l'estomac même en étoit plein , quoique les animaux malades eussent été trois ou quatre jours sans manger ; le second ventricule contenoit une matière qui sembloit avoir été desséchée ; ses membranes noires , gangrénées se déchiroient aisément , ainsi que la membrane intérieure du troisième ventricule & des intestins , qui étoit semée de taches violettes , & qui contenoit quelquefois du pus. On voyoit même encore des hydatides & des taches noires au foie , au poulmon & aux meninges du cerveau. Dans les bœufs qu'on a ouverts à Minorque en 1756 , on trouvoit dans presque tous les visceres de l'abdomen , des traces d'une inflammation terminée par la gangrène ; on pourroit encore rapporter d'autres exemples pour prouver la nature des maladies pestilentielle & inflammatoires.

La cause des maladies des bestiaux étant connue , il est facile d'en indiquer le traitement. Si elles sont inflammatoires , les indications qui se présentent sont de temperer dès le commencement la fougue du sang , de diminuer sa raréfaction : on doit par conséquent avoir

pour lors recours aux saignées, mais il ne faut pas les différer, sans quoi les vaisseaux s'engorgeroient si fort, que leurs parois en seroient rompus, & l'inflammation se termineroit aussitôt par la suppuration. Les boissons tempérantes & délayantes sont aussi très bien indiquées.

Si au contraire il y a putréfaction, les remèdes évacuans sont de tous les remèdes ceux qu'on doit employer par préférence; ils débarassent les premières voies des matières corrompues; les digestions s'en font alors mieux, le chyle en est meilleur, & les sécrétions se rétablissent. Les boissons antiseptiques qu'il convient d'employer dans ce cas, achevent de détruire le virus qui avoit infecté les humeurs. Tels sont les remèdes généraux: entrons à présent avec M. Barberet dans des détails particuliers.

Si la maladie épidémique qu'on a à traiter chez les bestiaux s'annonce par une éruption cutanée, ou par des boutons de petite vérole, telle que celle de 1690, décrite par Ramazzini; la première chose qui se présente à faire est d'examiner le caractère de cette maladie, car ces éruptions cutanées proviennent, ou de la violence de la fièvre, des alimens âcres & stimulans & des remèdes cordiaux dont on a trop fait d'usage, & pour lors l'éruption des exanthèmes n'est pas favorable: ou c'est le produit d'un effort de la nature qui chasse au dehors ce qui l'incommode, & dans ce cas ces éruptions sont avantageuses; on ne peut mieux faire que de les favoriser. La fièvre est vive dans le premier cas, la chaleur est très considérable, & tous les signes de l'inflammation paroissent. Dans le second le pouls est foible quoique précipité, & ses forces sont abbatues: on a conséquemment deux indications à remplir; dans la première il faut recourir promptement à la saignée, aux boissons rafraîchissantes, telles que l'eau, dans laquelle on aura fait dissoudre du salpêtre, du sel de prunelle; la dose

est d'une once de salpêtre sur environ quinze livres d'eau. : à défaut de salpêtre on y substituera du vinaigre ou de l'esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité. On ne donnera aux animaux malades qu'une nourriture légère , de l'herbe fraîche , du son bouilli ; on empêchera par ce moyen les progrès de l'inflammation , & on dissipera par la résolution , celle qui se feroit déjà formée. Dans la seconde position au contraire on se gardera bien d'employer les mêmes remèdes ; les saignées deviendroient très-dangereuses , & pourroient même occasionner la mort de l'animal , elles feroient disparoître l'éruption , tandis qu'il faut la favoriser. On fera prendre par conséquent au bœuf ou cheval malade de la Thériaque , à la dose d'une once ; on soutiendra l'éruption , en donnant tous les jours à l'animal deux cueillerées de souffre en poudre fine , mêlé avec du son. La boisson ordinaire sera de l'eau dans laquelle on fera dissoudre du sel marin : ce sel est diurétique & dépuratif : on fera aux bœufs un seton dans le fanon , en perçant de part en part la peau avec un bistouri. On passera ensuite à travers l'ouverture une languette de toile enduite de basilicum , ayant soin de nétoyer tous les jours la playe & la toile qui se charge de pus , en tirant à chaque pansément l'une des extrémité de la languette , pour faire sortir de la plaie la partie de la toile qui est chargée de pus. Si l'éruption ne se soutient pas , on réitérera la dose de la thériaque , & on donnera à l'animal de temps en temps pour boisson, de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir de la false-pareille & du saffras , ou de la racine de contrayerva. Si en 1693 on eut employé dans la Hesse au commencement des maladies contagieuses des saignées , des boissons tempérantes , nitrées ou acidules , ces maladies ne se feroient pas terminées en phtysie pulmonaire , comme elles ont faites. Si on n'avoit pas pû parer par ces remèdes à la phtysie , on auroit pour lors donné très à

propres tous les jours aux animaux malades une demie once de souffre & autant de cinnabre d'antimoine, qu'on auroit mêlé avec du son ; on les auroit broffé en même-temps fortement ; on auroit ainsi déterminé vers les couloirs de la peau, la matiere qui auroit produit des abscess dans le poulmon.

Si M. Barberet avoit été consulté pour les maladies contagieuses qui ont regnés depuis 1740, jusqu'en 1750, & qui étoit les mêmes que celles qui avoient paru dans les années 1711, 1712, en Hongrie, en Allemagne, & en Italie, voici ce qu'il auroit conseillé : comme cette maladie s'annonçoit par les symptômes d'une fièvre putride, maligne & inflammatoire, & que le gosier, les ventricules & les intestins étoient extrêmement irrités par une humeur caustique, il auroit prescrit une boisson anti-septique & adoucissante, & pour prévenir l'inflammation, il auroit commencé la cure par une saignée ; il auroit donc fait avaler matin & soir à l'animal malade, un verre d'huile d'olive, de lin ou de noix, avec un demi verre de vinaigre mêlé dans une chopine d'eau légèrement tiede ; il ne leur auroit laissé donner les deux premiers jours que de l'eau mêlée avec du vinaigre ou de l'esprit de vitriol, ou avec une décoction d'oseille jusqu'à une agréable acidité ; il auroit conseillé la diete, on n'auroit mis tout au plus devant eux que quelques poignées de son maigre, qu'on auroit auparavant fait bouillir : par ce moyen les ventricules qui se seroient trouvés remplis d'alimens, se seroient dégor-gés ; après quoi il leur auroit fait donner une once de saffran des métaux pulverisé, où pour rendre le remede encore plus efficace, il auroit fait infuser pendant vingt-quatre heures l'once de saffran des métaux dans une pinte de vin blanc, & il auroit ordonné de leur faire avaler le tout avec la corne ou un entonnoir. La dose pour les chevaux, bœufs & vaches doit être d'une pinte, & celle pour les brebis, d'un demi septier ; on auroit tenu pendant le reste du jour chaudement à l'é-

table les animaux qui auroient eu pris ce remede, & on ne les auroit laissé manger que le soir. Ce remede est des plus efficaces ; mais quand la maladie est violente, il ne suffit pas ; le seton est pour lors très-utile. Deux onces de racines de brione sèche & réduite en poudre, ou une once & demie de celles de cabaret peuvent remplacer le saffran des métaux ; quand il s'agit de favoriser l'écoulement de la bave & de la morve, on souffle dans les naséaux de la poudre d'ellébore ou de maron d'inde, & on lave tous les jours la bouche avec le vinaigre thériacal.

Lorsque nonobstant ces remedes, les accidens de la maladie ne diminuent pas, le quinquina est pour-lors très-bien indiqué : on le donnera alors soir & matin à la dose d'une demie once, associé aux deux gros de sel de prunelle, & vingt grains de camphre ; ces remedes, surtout le quinquina, sont d'excellens anti-septiques. A défaut de quinquina on pourra se servir d'une demie once de racine de gentiane avec pareille quantité de suie de cheminée de cuisine qu'on associera également avec le sel de prunelle & de camphre. Le vinaigre thériacal, dont nous avons parlé ci-dessus, peut aussi se remplacer par de fort vinaigre dans lequel on aura dissou une poignée de sel, & dans lequel on aura écrasé quelques têtes d'ail mondé. Quand on ne pratique pas la saignée au commencement de la maladie, on se gardera bien de la pratiquer à la suite, elle seroit plus nuisible que profitable.

Lorsqu'on verra au poitrail & aux aînes des animaux malades des tumeurs dures, des bubons, on appliquera des ventouses sur ces tumeurs & ces bubons, pour y attirer une plus grande quantité d'humeurs, on scarifiera la partie, on la fera suppurer avec l'onguent de styrax, le basilicum ou quelqu'autre suppuratif, on fera en même-temps avaler à l'animal malade tous les jours une demie once de suie de cheminée dans un verre de vinaigre thériacal : ordinairement la suppuration des

bubons des parotides est une crise salutaire qui termine les fièvres malignes pestilentiennes.

Il est inutile de rapporter ici ce qu'on entend par vinaigre thériacal ; le nom indique assez ce que c'est.

Si l'on apperçoit sur la langue des bestiaux une vessie rouge, qui se termine par devenir noire, telle qu'on l'a observé dans plusieurs épidémies, il faut se défier de cette vessie ; cette pustule est des plus malignes, elle fait périr les animaux en 24 heures, par conséquent le remède en doit être prompt. On commencera d'abord par cerner cette vessie, on la séparera de la chair vive, on enlèvera la peau & tout ce qui paroît noir, on lavera ensuite la plaie au moins trois fois par jour avec le plus fort vinaigre, dans lequel on aura fait dissoudre du sel, jusqu'à ce qu'elle soit cicatrisée.

M. Fradet, ancien secrétaire de l'intendance de Chaalons en Champagne, a publié il y a quelques années un remède pour prévenir ce mal ; il consiste à frotter deux fois par jour la langue des bestiaux, avec un linge trempé dans la décoction suivante.

On prend de la rhue, de l'absynthe, des aulx, de la suie de cheminée, de chaque une poignée, du poivre & du sel de chacun deux pincées ; on fait bouillir le tout pendant cinq ou six minutes dans une pinte du plus fort vinaigre. Si la maladie est déclarée, on cerne la vessie & on l'enlève, comme il est dit ci-dessus ; on lave plusieurs fois dans la journée la plaie avec du vinaigre, dans lequel on aura mis une poignée d'ail, une poignée de sel, une cueillerée de poivre, de la suie de cheminée, du vitriol bleu & de l'alun de la grosseur d'une noix muscade ; le vitriol bleu & l'alun sont très astringens. M. Barberet pense qu'on pourroit très-bien les supprimer.

On trouve dans la maison rustique un remède dont l'efficacité est reconnue pour cette espèce d'épidémie dans laquelle il paroît une vessie sur la langue ; on ratisse la portion malade de la langue avec une cueillere

ou une piece d'argent jusqu'à effusion de sang ; on bassine ensuite deux fois par jour cette même partie avec un mélange de vinaigre , de sel , de poivre , d'ail & de poirée bien pilés. M. de Bourgelat en parlant de cette méthode , dit qu'elle est simple & qu'elle paroît assez bonne , mais il ajoute qu'elle est insuffisante dans le cas où le mal auroit fait quelques progrès. Il aimeroit même qu'on lui en substituât une autre qui est , dit-il , plus conforme aux vrais principes , & qui a été pratiquée dans la généralité de Moulins , sur trois cent bêtes à cornes qui toutes ont été guerries. La première chose dont on s'est occupé dans cette méthode , a été d'administrer aux animaux sains des remèdes pré-servatifs. On les a saignés en conséquence à la jugulaire , & on a fait suivre cette opération de lotions fréquentes sur la langue , de boissons acidules nitrées & de parfum. Pour la lotion on prenoit du vinaigre , du poivre , du sel , de l'assa foetida concassé , on mêloit le tout ensemble , après quoi on le laissoit macerer & on le remuoit ; on frottoit ensuite la langue & toutes les parties de la bouche dans les deux mâchoires avec cette liqueur ; on étuvoit spécialement la langue dessus , dessous & dans les côtés avec un linge qu'on en avoit auparavant imbibé ; on ajoutoit aussi quelquefois une demie once de sel ammoniac à cette lotion qu'on réitéroit selon les circonstances. La boisson étoit de l'eau blanchie , ainsi qu'on la fait ordinairement ; on y mettoit une once de cristal mineral & du vinaigre de vin jusqu'à une agréable acidité. On parfumoit les écuries avec du vinaigre évaporé sur des charbons ardens ; ou bien on brûloit sur un réchaud une poudre faite avec quatre poignées de baies de genievre , une once de mirrhe & deux poignées de racines d'aulnée , pareille quantité de feuilles d'absinthe & de sabine ; on faisoit en outre macerer dans suffisante quantité de vinaigre des baies de genievre qu'on donnoit à la dose d'une poignée dans du son deux fois par jour.

Dans les endroits où la maladie exerçoit le plus ses ravages, on prescrivoit un breuvage composé de deux poignées de feuilles de rhue qu'on infusoit dans une pinte de vin rouge; on y ajoutoit quelques gouffes d'ail, des baies de genievre, & deux gros de camphre. On en donnoit tous les matins à jeun une corne à chaque animal, & par ce moyen on étoit parvenu dans le Bourbonnois à préserver 225 bœufs ou vaches, dont plusieurs avoient même communiqués avec ies animaux malades.

Voici actuellement le traitement dont on se servoit lorsque les animaux étoient malades. On ne saignoit point, on recommandoit les parfums, & pour ce qui concernoit la tumeur, on l'emportoit par préférence avec le bistouri, ou les ciseaux, plutôt que de la ratisser simplement. On ordonnoit des scarifications dans le fond & sur les bords de l'ulcere. On faisoit étuver environ cinq ou six fois par jour la partie ulcerée & la langue entiere avec de la teinture de mirrhe & d'aloës, ou avec de l'eau de vie chargée de sel ammoniac & de camphre, à la dose de demie once de l'un & de l'autre sur huit onces de cette même eau. Le camphre s'y dissout insensiblement en le triturant peu à peu dans un mortier, & en augmentant la dose de l'eau de vie à mesure de la dissolution. Des lotions faites avec le vinaigre thériacal & camphré seroient aussi très-bien indiquées; on pourroit en faire avaler une ou deux cueillerées. Toutes les fois qu'on les employeroit on prescriroit encore intérieurement les alexiteres suivans.

Prenez racines de contrayerua & d'aulnée en poudre de chacune trois gros, une vipere seche aussi en poudre, camphre un gros, mêlez avec suffisante quantité d'extrait de genievre, formez une pilule, donnez à l'animal: ou bien:

Prenez racines de dompte venin, d'imperatoire, d'aulnée, d'angélique, de chacune une demie once, faites

bouillir dans deux livres de vinaigre rosat jusqu'à diminution d'un tiers. Ajoutez à la colature une once d'orvietan , partagez en deux doses , dont l'une sera donnée le matin à jeun , & l'autre le soir , ayant soin de bien couvrir les bêtes malades pendant l'effet du remede. On aura au surplus bien soin de les bien panser & de les bien étriller , soit qu'elles soient encore saines, soit qu'elles soient malades : on visitera plusieurs fois le jour leur bouche pour juger de leur état ; car c'est principalement sur la langue que se manifeste cette maladie.

Le claveau , selon M. Barberet , est la maladie la plus dangereuse qui après la peste , puisse infecter un troupeau. Il en donne le traitement , mais nous ne nous y arrêterons pas ici en ayant suffisamment parlé en traitant des maladies des brebis. Voyez art. *Brebis*.

M. Barberet entre ensuite dans des détails pour préserver les bestiaux des maladies épidémiques ; lorsqu'elle est l'effet de la constitution de l'air , il est très difficile d'en garantir les animaux. Ils sont continuellement exposés à son contract immédiat, ils le respirent, il s'introduit avec les alimens dans les entrailles , il pénètre dans les vesicules aériennes du poulmon , où il dépose de même que sur toute la surface du corps les miasmes dont il est chargé , il agit sur lui par son plus ou moins d'élasticité & selon qu'il est plus divisé & plus rarefié ; on peut cependant en corriger les mauvaises qualités par le moyen des anti-septiques, des acides sulphureux & nitreux. On fera en conséquence brûler dans les étables du soufre mêlé avec du salpêtre , ou on y fera bouillir du vinaigre jusqu'à ce qu'il soit totalement évaporé , ainsi que nous l'avons déjà observé ; on y brulera encore des baies de genievre, de la myrrhe , de l'oliban , de l'assa foetida : on n'employera cependant ces derniers parfums que pendant l'hiver : ils sont d'ailleurs, dit M. Barberet , moins efficaces que

les acides ; on tiendra aussi les étables les plus nettes qu'il sera possible , on observera enfin tout ce qui est déjà prescrit dans cet article parmi les remèdes préservatifs , & à l'art. *Contagion*. On disposera encore les animaux de façon à n'en être que très-peu affectés. Si la constitution épidémique est inflammatoire , on leur fera une saignée , on leur donnera de temps en temps des boissons acidules , on ne les laissera pas exposés aux grandes chaleurs , on ne les contraindra pas au travail , & on empêchera autant qu'on pourra qu'ils ne passent subitement d'un lieu chaud dans un lieu froid , ou qu'étant échauffés , ils ne boivent de l'eau trop froide. Si l'épidémie est putride , on les purgera ou avec le safran des métaux , ou avec l'assafoetida , ou enfin avec les racines de brione , de cabaret , on leur donnera des boissons acidules , antiseptiques , on les brossera souvent pour faciliter la transpiration.

Quand les maladies épidémiques viennent de la mauvaise qualité des alimens , il est plus facile d'y remédier , que quand elles sont occasionnées par l'air. En bannissant des prés & des pâturages les plantes nuisibles , en empêchant qu'on n'abreuve le bétail dans des eaux croupissantes & corrompues , on parvient à détruire la source de beaucoup de maladies ; on prendra garde aussi que les bestiaux ne pâturent , lorsque les herbes se trouvent chargées de rouille.

Si on n'est pas assez heureux pour garantir les troupeaux des maladies contagieuses , on tâchera du moins d'en empêcher les progrès ; on interceptera à cet effet toute communication des animaux sains avec ceux qui sont infectés ; & on observera à ce sujet toutes les autres précautions que nous avons déjà indiquées prudemment , & par lesquelles M. Barberet finit son mémoire.

M. le Clerc dans son ouvrage sur les maladies épidémiques qui ont désolé la Russie , indique la marche

la plus industrieuse pour connoître la nature des maladies épidémiques regnantes. Un mal inopiné, dit ce médecin observateur, se déclare tout à coup par des symptômes & par des phénomènes terribles, il se communique de proche en proche. Les effets de ce mal, quelques compliqués qu'ils puissent être, m'apprennent le temps, l'ordre & le moyen de corriger le vice d'une cause inconnue. La nature me montre aussi par les crises, la voie par laquelle le mal veut être expulsé; je réfléchis encore sur les qualités de l'air qui nous environne, sur la situation des lieux, la différence des terrains, le genre de vie des habitans, les maladies présentes des animaux, des végétaux; la proximité ou l'éloignement des mines, des marais, des eaux croupissantes; & si je n'y trouve pas la source du mal, je rétrograde, & je la cherche dans des causes éloignées. Je me rapproche des saisons antérieures à l'épidémie; j'examine le temps, l'ordre, le cours, la durée, l'anticipation, les changemens, la température, & enfin les qualités mixtes ou excessives des saisons & des vents qui ont dominé alors: je réfléchis ensuite sur la nature des maladies auxquelles les variations ont donné lieu; je ne perds point de vue la dégénération de ces mêmes maladies.

Si dans mes recherches je trouve enfin une ou plusieurs causes capables de produire le mal qui m'étoit inconnu, je rapproche les effets du mal, du pouvoir de la cause, & après les avoir confrontés, je conclus d'après la ressemblance ou l'analogie. Les vents du sud & du midi ont-ils régné longtems? Je dis que la nature de ces vents est pestilentielle, elle peut donc produire des fièvres pestilentielles. Les qualités mixtes ou excessives des saisons, la chaleur & l'humidité combinées ensemble, ont-elles donné lieu à la maladie? Leur effets bien connus, m'indiqueront l'état des fluides & des solides pendant & après une pareille constitution de l'air. C'est ainsi qu'on peut analyser toutes

les causes ; le mal étant reconnu autant qu'il peut l'être humainement , continue M. le Clerc , je tire mon indication ; je munis le corps infecté contre la nature du venin présent , en lui faisant prendre de préférence les remèdes qu'on a employés avec le plus de succès dans les maladies caractérisées par de pareils effets. Tel est le moyen de parvenir à la connoissance d'un venin dont la nature ne se manifeste point à nos sens. L'intemperie d'une saison me donne-t-elle lieu de présumer qu'elle est la cause efficiente d'une maladie quelconque ? Je recours sur le champ aux hydroscoopes & aux engyscopes. Les premiers me font connoître l'état actuel de l'air : les seconds m'orientent sur la nature particulière des fels & fusions répandus dans l'atmosphère. J'expose encore à l'air tous les corps que les fels de l'atmosphère peuvent altérer comme les soies teintes de couleurs particulières qui seront ternies par les fels nitreux , sulphureux & noircies par les vitrioliques. J'observe de plus les altérations que les vapeurs de la rosée produisent sur le linge blanc avant d'avoir passé par la lessive & le savon , &c. Telle est la méthode de M. le Clerc pour la connoissance des maladies épizootiques. M. de Bourgelat s'exprime ainsi sur cette méthode. Que de précautions , que de sagesse , que de prudence , quel art dans une pareille manière d'examiner , de rechercher & d'agir ! Mais il ne faut rien moins , ajoute-t-il , que la force & le courage de dévorer les ennuis & les difficultés de l'observation pour percer l'obscurité des causes abstraites & cachées.

M. Desmars , médecin pensionnaire de la ville de Boulogne , a publié en 1767. un mémoire sur la mortalité des moutons qui a régné dans le Boulonnois les années 1761 & 1762. Nous en allons donner ici l'extrait pour ne rien omettre dans cet article de tout ce qui peut concerner les maladies épizootiques.

1°. La maladie des moutons y a commencé vers

la fin d'Octobre de l'année 1761 , a continué durant tout l'hiver & jusqu'au milieu du printemps ; elle a fait plus de ravage aux mois de Janvier & de Février que dans les précédens , & s'est rallentie peu à peu en Mars & Avril. 2°. Dans les cantons bas, humides & marécageux , tels que les fonds de Baintun , Carly , Isques , & en général dans tous ceux qui ont été inondés au mois de Mai de l'année 1761 , on a souffert les plus grandes pertes , tandis que dans les lieux élevés , secs & sabloneux , & surtout le long des Dunes , de Camiers , Danes , Ambleteuse , les troupeaux ont été généralement préservés de la maladie. 3°. Les agneaux ont été plus sujets à la maladie que les mères. 4°. De tous ceux qui ont été manifestement attaqués , il n'en est réchappé aucun. 5°. Ces animaux périssoient par hydropisie & par pourriture , on trouvoit souvent de l'eau à la tête entre cuir & chair. La maladie s'annonçoit par des bourses pleines d'eau qui se formoient dessous la machoire inférieure ; le ventre se remplissoit pareillement d'eau ; les principaux visceres du bas ventre étoient corrompus ; le foie donnoit des indices d'une pourriture complete. On y observoit une grande quantité de vers plats que les gens du pays appelloient dogues. Nous avons parlé de ces vers , art. *Brebis*. 6°. Les moutons attaqués de la maladie , ont continué jusqu'à la fin de boire & de manger avec assez d'avidité ; ils léchoient les pavés des bergeries , & mangoient la terre. 7°. Leur embonpoint diminueoit peu , mais les chairs étoient pâles , & n'avoient pas leur saveur ordinaire ; & en général tous les moutons tant sains que malades qui ont été mangés pendant l'automne & l'hiver , étoient fort insipides. 8°. On a essayé peu de remedes , mais aucun de ce petit nombre n'a réussi. 9°. Les autres bestiaux tels que les chevaux , vaches , porcs , n'ont point été attaqués de cette maladie , mais les avortemens ont été très-fréquens ; plusieurs ont été attaqués de feux opiniâtres. Tous ces faits sont les

résultats des lettres ou mémoires envoyés par Mrs. les Curés des endroits où regnoit la maladie.

M. Desmars recherche la cause dans les intempéries des saisons. Les pluies, dit-il, commencèrent dès le mois d'Août de l'année 1760, & les vents du sud-ouest diminuerent jusqu'au mois de Mars, & furent peu interrompus par ceux du nord. A peine gela-t-il pendant tout l'hiver; aux mois de Mars & Avril les vents du nord reprirent le dessus, mais ceux du sud qui succéderent en Mai, ammenèrent des orages avec des pluies si abondantes, que tous les vallons furent inondés, & la crue des eaux fut plus considérable qu'elle n'avoit été de mémoire d'hommes, presque tout l'été fut pluvieux. Dans les mois d'Août & de Septembre il y eut des jours très-chauds, les vents du nord soufflerent rarement; les orages avec tonnerre furent plus fréquens que dans les années précédentes; l'automne & l'hiver de rechef pluvieux avec des vents méridionaux. Examinons actuellement avec M. Desmars les effets d'une pareille constitution de l'atmosphère.

Si le froid & la sécheresse qui eurent lieu dans les mois de Mars & d'Avril, n'avoient moderé les causes de putridité, cette année ne pouvoit manquer de devenir funeste par des épidémies malignes; mais d'un autre côté le froid & la sécheresse qui succèdent à un hiver doux & pluvieux, produisent des avortemens; les enfans qui naissent pour lors, meurent peu après, ou sont foibles & valétudinaires; les tempéramens pituiteux sont en outre attaqués en été de dysenteries, lienteries, hydropisies; ceux qui sont bilieux, d'ophthalmies seches, & les vieillards de catharres qui les enlèvent entierement. On fit dans cette année des remarques qui avoient quelque analogie avec celles qu'on fit sur les hommes, les veaux & les agneaux étoient plus rares, plus foibles & plus petits que dans les années communes; les ovipares se sentirent

aussi du vice de la constitution, les couvées de perdrix manqueraient, & le gibier fut peu commun. Ces principes posés, M. Desmars répond à la question qu'on pourroit lui faire : qu'elle est l'espece parmi les quadrupedes qui a dû le plus souffrir des vices de la constitution. Il est probable que c'est celle qui par sa nature ou son temperament, son régime, le lieu de son habitation, seconde d'avantage l'action des intemperies de la constitution, car c'est la réunion de ces causes particulieres qui forme la cause complete des maladies.

La brebis passe pour être de tous les quadrupedes la plus stupide, elle s'égare sans nul dessein en parcourant des endroits incultes, dans les froids les plus rigoureux elle sort des étables & elle periroit au milieu des neiges plutôt que d'y rentrer, si le berger n'avoit pas l'industrie de faire passer d'abord les beliers, que les femelles ne manquent pas de suivre; toutes ces observations sont d'Aristote. Cet auteur remarque en outre que les brebis restent couchées ou qu'elles dorment moins que les chevres; que le moindre bruit les rassemble, & qu'une brebis pleine, qui ne rejoint point le troupeau, lorsqu'il vient à tonner, avorte infailliblement. Ces animaux, dit M. de Buffon, sont d'un temperament très-foible, ils sont par conséquent plus sujets que les autres aux intemperies de l'air; dès qu'ils courent ils palpitent & sont bientôt essouffés; la grande chaleur, l'ardeur du soleil les incommodent autant que l'humidité, le froid & la neige, ils sont sujets à grand nombre de maladies, dont la plupart sont contagieuses. Les années d'une humidité excessive ne sont pas les seules qui détruisent les troupeaux; le froid & la secheresse de l'année 1740, ainsi que l'a observé le docteur Huxham, firent périr presque tous les troupeaux des environs de Plymouth. Le lieu destiné pour la pâture de ces animaux & les régimes qu'on leur fait garder selon les diffé-

rentes saisons , peuvent encore contribuer à faire connaître les causes de l'épidémie dont il s'agit , & qui fait actuellement l'objet de nos recherches.

Les côteaux & les plaines élevées au-dessus des collines , sont les lieux qui conviennent le mieux aux brebis ; la pâture dans les endroits bas , humides & marécageux ne leur est pas favorable. La nourriture qu'on leur donne pendant l'hiver à l'étable , sont des fens , des navets , du foin , de la paille , de la luzerne , du sainfoin , des feuilles d'orme , de frêne , &c. on les fait sortir presque tous les jours dans cette saison , à moins que le temps ne soit fort mauvais , plutôt pour les promener que pour les faire pâturer. On ne les conduit aux champs que sur les dix heures du matin , & on ne les y laisse que quatre ou cinq heures ; on les ramène vers les trois heures. Mais au printemps & à l'automne on les laisse plus long-temps à la campagne , on les fait sortir de la bergerie dès que le soleil a dissipé la gelée & l'humidité , & on ne les y ramène qu'au soleil couchant ; dans ces deux saisons , on ne les fait boire qu'une fois par jour de même que pendant l'hiver , un peu avant que de les faire rentrer à la bergerie ; on prépare dans leur râtelier du fourage à leur arrivée , mais cependant en quantité moindre que pendant l'hiver. On ne leur donne aucune nourriture à la bergerie pendant l'été , les brebis prennent pendant cette saison toute leur nourriture aux champs ; on les y mène deux fois par jour , & on les fait boire aussi deux fois ; on les fait sortir de grand matin ; on attend que la rosée soit tombée pour les laisser paître pendant quatre ou cinq heures ; on les fait ensuite boire , & on les ramène à la bergerie , ou dans quelque autre endroit à l'ombre ; sur les trois ou quatre heures du soir on les mène paître une seconde fois jusqu'à la fin du jour. Telle est selon M. Desmars la méthode qu'on doit suivre pour gouverner les moutons dans chaque saisons ,
mais

mais malheureusement on ne l'a pas pratiqué, ajoute ce médecin, dans le pays où a régné l'épidémie, & c'est de-là qu'il en déduit ses causes.

1°. Le bas Boulonnois, à l'exception des Dunes, est naturellement humide, il ne s'y trouve que très peu de terrains secs; le serpolet & les autres herbes odoriférantes, telles que les différentes especes de calament, l'origan, le clinopodium ne se voyent pas dans les terres cretacés du haut Boulonnois.

2°. La médiocrité de la récolte, le grand nombre de bestiaux que le défaut de vente a fait rester dans le pays, exigeoient des attentions d'économie sur la consommation des fourages; on a continué, c'est toujours d'après M. Desmars que je parle ici, de mener paître de bonne heure & de ramener tard en automne comme en été, afin que le mouton prît aux champs presque toute sa nourriture, & que ses provisions fussent épargnées; ce qui n'auroit point eu de suites funestes dans une année bien temperée, a été dans une année trop humide, la principale cause de la perte de ces animaux; le troupeau rentroit au bercail si mouillé, qu'à peine pouvoit-il ressuyer, & la nourriture qu'il prenoit étoit beaucoup trop chargée d'eau; enfin les fourages furent en général de mauvaise qualité; les pluies perpétuelles multiplièrent tellement les limaçons depuis la récolte de 1760 jusqu'après la dernière moisson, qu'une partie des ronds grains en fut dévorée, & ce qui resta fut gâté par les insectes, qui lors de la moisson se réfugièrent & furent enveloppés dans les *warats*; un brouillard épais de plusieurs jours en Juillet & en Août enniella en outre les autres grains, tels que les bleds, avoines & sucrons, & laissa sur la paille une espece de poussiere qui est un vrai poison pour les bestiaux. Toutes ces causes ont contribué indubitablement à la maladie dont il s'agit actuellement; M. Desmars en explique ainsi les différens symptômes: la maladie s'est déclarée dans le Boulonnois vers la fin

d'Octobre , & les mois de Décembre , Janvier & Février ont été ceux où cette maladie a enlevé une plus grande quantité de moutons. Les anciens expliquent parfaitement bien pourquoi après un hiver humide & tiède , & un printemps froid & sec , les lienteries & les hydropisies ne manquent pas de survenir dans les maladies d'été & d'automne ; les corps après avoir contractés dans un hyver doux & pluvieux une humidité excessive , se trouvent tout à coup resserrés par le froid & la sécheresse du printemps ; l'été qui succede immédiatement après avec des vents de sud , & par conséquent humides , ne produit point un dessèchement suffisant ; des lienteries & des hydropisies doivent donc être nécessairement une suite des maladies d'été ; ce qui doit encore d'autant plus se réaliser , si l'été est pluvieux tel qu'a été celui de 1761 , & si l'automne suit la même température , les corps sont inmanquablement menacés d'inondation , au moins dans cette dernière saison. M. Desmars conclut de cette explication , que les saisons ont beaucoup concouru pour établir l'époque du commencement de cette maladie en automne , & ses plus grands progrès en hiver : cet auteur examine ensuite pourquoi les agneaux ont plus souffert que les mères , & raisonne ainsi : les animaux les plus foibles sont les moins capables de résister , mais ceux-ci étoient foibles par leur âge , & ensuite par les circonstances dans lesquelles ils étoient nés ; car les anciens ont toujours observé , que les animaux qui mettent bas leurs petits dans un printemps sec & humide , courent risque d'avorter , ou de faire voir le jour à des productions foibles & valétudinaires. Cependant les saisons n'ont pas contribué seules à l'hydropisie des moutons , le vice des alimens y a encore eû beaucoup de part ; en effet , lorsqu'une nourriture trop humide se joint aux vices de l'atmosphère , la maladie doit être inmanquable. La transpiration supprimée d'une part , dit M. Des-

mars, les vaisseaux remplis d'ailleurs de suc aqueux, insipides, privés de fermentation, qui pourroit encore vaincre les obstacles; ces causes ne suffisoient-elles pas pour produire la stagnation, & ensuite l'épanchement qu'on a observé dans les moutons malades.

M. Desmars recherche ensuite la cause qui a pu rendre les chairs des moutons pâles & insipides; la dissolution du sang est, dit-il, une suite immédiate de cette humidité excessive; conséquemment la couleur de ce liquide, de même que celle de toutes les parties qu'il abreuve, doivent s'altérer, demeurer pâles, & les chairs des animaux fades & insipides; le foie doit aussi éprouver la plus forte discrasie, & sa chaleur combinée avec une humidité surabondante, le dispose nécessairement à la corruption; aussi avons-nous dit plus haut, que le foie de ceux qu'on avoit ouvert, paroissoit pourri.

Quant aux vers plats qu'on a aussi remarqué à l'ouverture de ces animaux, on ne peut pas dire que leur présence soit particulière à la maladie dont il s'agit, puisque M. d'Aubenton en a observé dans tous les foies des moutons & des agneaux sains ou malades. Tout ce qu'on peut seulement en conclure, c'est que le foie des brebis est naturellement sujet à la corruption.

Nous avons rapporté parmi les symptômes de cette maladie, que les moutons qui en étoient attaqués, ne laissoient pas de boire & de manger jusqu'à la fin, & plus on les nourrissoit abondamment, plus la maladie faisoit de progrès, & l'animal périssoit beaucoup plutôt, il léchoit les pavés de la bergerie, & mangeoit de la terre. L'appas naturel dans les animaux, ou le desir des alimens, est une suite de la dissipation des suc, tant par les évacuations sensibles, que par la transpiration insensible; de-là naît la succion des fibres de l'estomac & le sentiment de la faim; les appetits viciés sont encore causés par des suc acides

qui mordent & picotent l'estomac ; cette mordication produit à peu près le même sentiment que la succion , je veux dire la faim ; c'est cette dernière cause qui existoit dans les moutons hydropiques , & qui les portoit à lécher les parois des murailles , & à manger de la terre. Aussi l'animal ne maigrissoit point , quoique sa perte fut d'autant plus accélérée , qu'il étoit copieusement nourri , il étoit même très-gras & en embonpoint. Cela n'est pas surprenant ; rien ne contribue plus à l'engrais des moutons , que l'eau prise en grande quantité ; mais tout le monde sçait que la graisse des moutons n'est qu'une bouffissure , un œdème qui les fait périr en peu de temps , ce qu'on ne prévient qu'en les tuant immédiatement après qu'ils en sont suffisamment chargés , & qu'on ne peut jamais les engraisser deux fois. M. Desmars fait naître à ce sujet la question de sçavoir , d'où dépend cette propriété du mouton de ne pouvoir s'engraisser deux fois. Cela provient , dit il , de la nature de son suif , qui lorsqu'il est accumulé jusqu'à un certain point , peut arrêter la transpiration de l'animal , & faire regorger les sucs vicieux vers le foie. Il y a cependant , ajoute M. Desmars , des maladies causées par des froids & des sécheresses excessives , telles que celles de l'année 1740 aux environs de Plymouth , qui firent périr une multitude innombrable d'agneaux & de moutons ; dans ces sortes de maladies , l'animal parvenoit à une extrême maigreur , le foie s'enflait & durcissoit beaucoup , & la vésicule du fiel acqueroit une grandeur énorme.

La maladie épidémique du Boulonois étant connu , voyons à présent avec M. Desmars quels sont les préservatifs & les remèdes qu'on peut employer dans un cas pareil.

Il est bien difficile de réformer les saisons , & de changer les tempéramens des animaux ; l'art peut cependant nous apprendre les moyens de s'opposer aux qualités nuisibles de l'air ; tout le monde sçait que cet

élément se corrompt en se remplissant d'exhalaisons animales , & que réciproquement l'air putride corrompt les animaux qui l'habitent ; ces effets réciproques se manifestent en moins de temps dans les années humides , lorsque les vents sont méridionaux , & l'air calme ; on fera donc bien de prendre d'abord des précautions sur les lieux de l'habitation des moutons. M. Hastfer veut que les étables de ces animaux soient bâties sur un terrain sec & élevé , & qu'elles soient assez grandes pour être plutôt froides que chaudes. Voyez ce que nous avons dit art. *Brebis & Bergeries*. Pour trente brebis , il les faut longues , selon cet auteur , d'environ vingt pieds , & hautes de neuf ou dix ; il y faut même des fenêtres & des lucarnes , ou quelque autre ouverture qui puisse favoriser le renouvellement de l'air. Il y a pareillement des précautions à prendre sur les endroits où on les mène paître ; les côteaux & les plaines sont , comme nous l'avons déjà observé plusieurs fois , les lieux qui leur conviennent le mieux , on ne les menera donc pas paître dans les endroits bas , humides & marecageux ; on choisira en outre pour le matin & le soir les expositions favorables , pour les mettre à l'abri de la grande ardeur & de la chaleur du soleil ; les bruyeres seches , où il se trouve un peu de bois , conviennent beaucoup. Mais ce n'est pas encore en cela seul que doivent consister tous les moyens de préserver les moutons de la pourriture , la maniere de les nourrir y contribue aussi beaucoup ; on ne les laissera pas paître dans la rosée qui contient principalement dans les lieux bas & humides , des principes propres à accélérer la pourriture ; en un mot l'objet principal auquel il faut avoir égard , consiste uniquement à sçavoir retarder par des précautions convenables , la disposition que ces animaux ont à se charger d'une graisse qui leur devient funeste.

Le sel , dit M. Desmars est salutaire aux brebis ; on cesse de leur en donner deux ou trois jours après

qu'elles ont été couvertes , parce que son usage continuel , ainsi que des autres nourritures chaudes , ne manque pas de les faire avorter ; il corrige l'excessive humidité dans les mauvaises saisons, lorsqu'il est donné modérément ; le sel gris est préférable au sel blanc ; la partie terreuse avec laquelle il est combiné , à une certaine astriction favorable aux indications à remplir dans la maladie , dont il s'agit actuellement, elle fixe d'avantage l'action du sel , & le rend moins caustique. Il seroit encore très-utile de faire recueillir dans les endroits élevés du serpolet & d'autres plantes odoriférantes qu'on mêleroit parmi les alimens des moutons ; ces sortes d'herbes donnent beaucoup de saveur à leur chair & remedient par conséquent à cette fadeur & insipidité qui sont les suites nécessaires de la maladie qui a régné en Boulonnois. Toutes les pailles sont propres à la nourriture des moutons. M Hastfer prétend aussi que toutes sortes de feuilles d'arbres peuvent leur convenir , même celles de sapin , pourvu qu'on les mêle avec un peu de foin. Les feuilles de chêne qui sont astringentes , seront sans contredit un aliment qui pourra leur servir en même temps de remede. Les feuilles de bouleau passent pour être très-bonnes dans l'hydropisie , elles sont par conséquent très-bien indiquées dans la maladie que nous traitons. Les allemands & les Anglois font grand cas des bois de genievre dans les maladies pestilentielles ; l'écorce & les feuilles de saule ont une qualité rafraîchissante & astringente ; on vante les baies du sorbier dans l'hydropisie ; le chevre-feuille échauffe & desseche beaucoup , c'est un fort diuretique , il est propre à desopiler la rate ; & paroît encore convenable. La vioerne desseche & resserre ; les feuilles , le fruit & l'écorce de prunier sauvage ont la même vertu. L'écorce de la racine de l'aune noir , qui porte des baies est un violent purgatif, elle est fort utile dans l'hydropisie. Les feuilles de nerprun & des différentes ronces ne sont pas moins

efficaces ; toutes les parties de l'orme sont astringentes & détersives ; la semence de frêne mise en poudre est excellente contre la jaunisse & l'hydropisie ; les feuilles de tilleul sont dessicatives ; le genest chasse les sérosités, il est également indiqué dans les obstructions du foie, de la rate & du mésentere. En général, dit M. Desmars, toutes les feuilles d'un goût austere & d'un tissu ferme & solide, semblent propres à corriger l'intempérie qui domine dans la maladie des moutons du Boulonnois, en desséchant la trop grande humidité, & réprimant les progrès de la pourriture ; il ne faut cependant pas attendre que la maladie ait jetté de trop profondes racines ; dès l'été même il en faut donner aux moutons, lorsqu'on a tout lieu de craindre les funestes effets des saisons trop pourrissantes.

Quoique toutes les précautions que nous venons d'indiquer d'après M. Desmars soient très bonnes, la transplantation du troupeau est cependant le moyen le plus sûr ; on le fait passer des endroits bas & humides où il se trouve, dans le voisinage des dunes, où sur des colines cretacées, mais il ne faut pas attendre que la maladie soit entièrement déclarée. Les habitans des campagnes qui remarquent des retours si fréquens de mortalité dans leurs troupeaux, peuvent tirer de justes conjectures sur ces fâcheux événemens. Un hiver doux & pluvieux suivi de quelques semaines de froid & de sécheresse au printemps, & tout à coup des pluies, des vents méridionaux, & surtout des orages fréquens avec tonnerre & des chaleurs étouffantes, des inondations, sont des présages assez certains de mortalité parmi les bestiaux. Si tout l'été se passe ainsi, & si un automne pluvieux vient encore à succéder, que ne doit-on pas craindre ? Une personne prudente peut prendre alors ses précautions.

M. Haflfer propose pour médicament dans les maladies des moutons, le suivant : on prend en au-

tomme une fourmilliere , qu'on met dans un four avec les fourmis , le mastic , le feuillage & les brins de bois pour y sécher ; on la réduit en poudre , on la conserve dans un vaisseau où il y ait eu du sel , & pour en faire usage , on la mêle avec du sel & de l'avoine. On a remarqué que les brebis guerries par l'usage de cette poudre , d'une maladie qui regnoit en 1748 , avoient conservé le foie très-sain , tandis que dans les autres ce viscere étoit rempli de cloches d'eau ; le sel dissou dans de l'urine d'animal , sert d'émetique à ces animaux , & l'antimoine ou le soufre mêlé avec de la lie de biere leur sert de laxatif.

Après avoir rapporté l'extrait du mémoire de M. Desmars sur la maladie épidémique des brebis dans le Boulonnois , passons à une autre maladie , mais des plus formidables , qui attaqua en 1762 les bestiaux de la paroisse de Mezieux province du Dauphiné ; les bœufs & les vaches en furent principalement frappés ; il n'y eut qu'un très-petit nombre de chevaux & de mulets qui en furent atteints.

Le refus de toute espece d'alimens solides & même liquides , une tête appésantie , des oreilles basses , des yeux larmoyans , un poil terne , une constipation décidée , une enflure douloureuse aux environs de la ganache & le long du col , un pouls plutôt concentré que fréquent , un flux d'une humeur écumeuse par la bouche & par les naseaux de quelques-uns , furent les signes qui se montrerent en vingt-quatre heures , & qui subsistoient l'espace de deux , trois & quatre jours , au bout desquels un grand batement de flanc & la foiblesse des malades annonçoient une mort inévitable & prompte. Telle est la description qu'en a publié M. de Bourgelat dans ses notes sur le mémoire de M. Barberet : nous allons rapporter ici d'après cet excellent auteur , toutes les autres circonstances qui caractérisoient cette maladie , avec les moyens qu'on employa pour parvenir à sa guérison.

Des saignées pratiquées aux oreilles , des cordiaux , des breuvages administrés comme purgatifs , sans néanmoins contenir aucuns mixtes & aucunes substances capables de produire de tels effets , furent constamment , mais inutilement mis en usage par des maréchaux & des payfans. Les progrès du mal & ses ravages engagerent les habitans de recourir à des personnes plus éclairées.

Un premier degré de putréfaction se manifestoit assez généralement dans l'arriere bouche , dans tous les muscles du pharinx & du larinx , dans le tissu cellulaire qui les entoure ou qui les sépare , dans l'œsophage , dans la trachée-artere , par une lividité réelle , & par plus ou moins d'engorgement. Dans quelques cadavres l'épiploon étoit affecté , dans d'autres quelques-uns des intestins ; dans ceux-ci la rate avoit été fortement engorgée , dans ceux-là ni le foie ni les poumons n'étoient dans un état naturel , & dans tous la digestion étoit dépravée , comme elle l'est ordinairement dans les cas de maladies graves ; leur panse étoit remplie d'un fourage dont ils s'étoient alimentés avant que le mal se fut déclaré en eux. La couleur rouge , brune & quelquefois noire , le gonflement , la consistance molle des parties de la gorge dans le plus grand nombre des malades , étoient les suites d'une inflammation violente , non phlegmoneuse ou érépélateuse qui auroient excité plus de fièvre , & qui d'ailleurs se seroit annoncée par une douleur plus marquée & autrement que par la lividité , mais d'une inflammation sourde , d'un engorgement produit par la stupeur des parties. Cet engorgement s'étendoit souvent à toutes les glandes de la ganache & de l'encolure , ce qui formoit des tumeurs considérables au dehors , qui dans plusieurs animaux parvinrent à supuration ou spontanément ou par les secours de l'art. Il y en eut dont la gorge ne fut point dans un état aussi fâcheux ; des tumeurs survenoient indistinctement dans toutes les par-

ties de leurs corps, mais on ne les regarda pas moins comme des dépôts critiques, & comme des accidens d'une maladie qui avoit la même cause & le même caractère ; & en effet le même traitement, à la différence près de la méthode curative particulière qu'exigèrent ces dépôts, de soixante-deux malades en sauva cinquante-trois, tandis que de quarante-neuf, dit M. de Bourgelat, qui avoient été entrepris par des voies que suggere une routine aveugle, aucun n'échappa à la fureur du fleau.

L'été avoit été très-vif, la sécheresse étoit extrême ; les seuls pâturages où l'on pouvoit conduire les bestiaux, étoient aux environs d'une mare ou d'un endroit bourbeux, contenant une eau infecte & croupissante. Le lieu le plus voisin de celui-ci étoit un gravier échauffé par l'ardeur du soleil, & formoit pour les animaux qui y étoient la plus grande partie de la journée, un séjour vraiment brûlant : ainsi l'excessive chaleur, la mauvaise nature de l'herbe, & plus encore les mauvaises eaux furent les premières causes du mal ; d'une part les humeurs étant considérablement échauffées & rarefiées, il y eut nécessairement une très-grande déperdition de la portion la plus fluide & la plus subtile du sang ; de l'autre des alimens pernicieux & des eaux corrompues augmentèrent la disposition à la putridité. L'arrière bouche, le larynx & le pharynx offrant un passage continuel à un air très-chaud, & l'humeur mucilagineuse qui lubrifie ces parties, étant moindre, puisque le sang en étoit en quelque façon dénué, & que d'ailleurs les criptes qui le fournissent devoient être nécessairement desséchées, elles devenoient très-susceptibles d'inflammation. Si on ajoute à cette circonstance, continue toujours M. de Bourgelat, la dépravation des humeurs à raison d'une nourriture & d'une boisson, pour ainsi dire, venimeuse, on ne sera pas surpris de la dégénération de cette inflammation de la gorge en une squinancie

vraiment gangréneuse. A l'égard des animaux dans lesquels elle n'a jamais été aussi vive, qui ne périfsoient pas aussi promptement que les autres, & sur le corps desquels il survenoit indistinctement des tumeurs peu douloureuses, & se prêtant la plupart difficilement à une bonne suppuration, on a dû voir en eux les résultats des mêmes causes, ou plutôt de cette même dépravation, par le moins de subtilité des humeurs & par leur aptitude à la concrétion & à des stases dans des canaux privés de leur élasticité ordinaire.

Quoiqu'il en soit, s'il étoit impossible de détruire une cause qui résidoit dans l'intempérie de la saison, il falloit du moins rendre ses effets moins nuisibles, remédier à la perversion que les humeurs avoient soufferte, appaiser l'inflammation de la gorge, exciter dans ces parties, eût égard à certains animaux, la séparation du mort d'avec le vif, & dissiper dans quelques autres les tumeurs dures & plus ou moins volumineuses, qui paroissoient indifferemment sur la surface de leur corps.

On s'occupa d'abord du soin le plus important, & le premier qu'on doive toujours se proposer dans ces fatales conjonctures; c'est-à-dire, de celui d'interdire toute communication des bestiaux sains & des bestiaux malades. Le moyen le plus assuré d'éviter la contagion, est en effet de la fixer; les bêtes qui y avoient jusqu'alors échappé, furent donc conduites hors des étables infectées, après avoir été fortement bouchonnées avec des bouchons de paille exposé auparavant à la fumée du thim, du romarin, de la sauge & d'autres plantes aromatiques, sur lesquelles on avoit jetté une légère quantité de vinaigre pendant qu'elles étoient enflammées. Les écuries dans lesquelles on les plaça, furent nettoyyées de tout le fumier qu'elles contenoient, & parfumées avec des bois de genievre & de laurier écrasés & macérés dans du vinaigre de vin que l'on fit bouillir sur des charbons ardens; d'autres

le furent par la seule évaporation du même vinaigre ; on circoncrivit ensuite , pour ainsi dire , la maladie pour la renfermer en quelque sorte dans le lieu où malheureusement elle régnoit , & pour en borner les progrès. Ce qui avoit été pratiqué relativement à ces animaux , le fut relativement à ceux qui habitoient les confins du village ; tous furent encore saignés à la jugulaire , & au moyen de cette évacuation , de la boisson ordinaire que l'on eût la précaution d'aciduler légèrement , & de l'attention que l'on eut de diminuer la quantité de nourriture ; de ne pas envoyer trop tôt les animaux aux pâturages , de ne pas les y laisser trop tard à la chaleur ou au moment de la nuit ; enfin de les faire abreuver insensiblement plutôt de l'eau du Rhône que de celle de mare , on compta plus de 300 bœufs ou vaches qui furent constamment préservés des atteintes d'un venin , qui n'entrepassa pas les limites qu'on venoit de lui prescrire.

Ces opérations faites , on en vint aux animaux infectés ; on usa des mêmes parfums dans les étables , qui furent également & soigneusement appropriées ; la nécessité d'y renouveler l'air parut indispensable ; par un défaut d'action & d'agitation , il s'altère & se corrompt bientôt lui-même comme l'eau , le sang & les humeurs : or dans des étables trop communément mal construites , basses & peu aérées , la fréquente respiration & l'augmentation de la transpiration animale lui font perdre une portion de son principe vital , c'est-à-dire , de son élasticité , il croupit en quelque façon & les parties putrides qui s'exhalent des corps malades , & qui ne peuvent se dissiper aisément , accélèrent & multiplient incontestablement les causes & les effets de la corruption. Plusieurs de ces animaux furent saignés à la jugulaire , mais une fois seulement ; & dès les premiers momens de la maladie ; on se garda bien d'en faire à ceux dans lesquels les signes de putridité étoient apparens ; l'eau blanchie par le son leur fut

offerte pour toute nourriture ; elle se prépare ainsi.

Prenez son de froment une jointée, trempez les deux mains dans un seau plein d'eau, tenant toujours le son, imbibez-le de cette eau, comprimez-le à diverses reprises, & laissez tomber dans le même seau l'eau blanche que vous en retirerez, trempez & pressez de nouveau jusqu'à ce que l'eau que vous exprimerez cesse d'être colorée ; jetez alors la jointée de son dans l'eau, elle ira au fond ; reprenez-en de nouveau à différentes fois, selon la blancheur que vous voudrez communiquer à la boisson.

On ajouta pour les uns dans celle-ci & dans chaque seau une once de cristal minéral : on l'acidula pour les autres comme on avoit acidulé celle des animaux sains & à préserver : le vinaigre étant de tous les acides végétaux celui qui divisant & fondant le plus puissamment, est le plus contraire au mouvement intestinal d'où résulte la putréfaction, & par conséquent le plus propre à affoiblir immédiatement la force vénéneuse de la contagion.

Les lavemens rafraîchissans ne furent point oubliés ; on en administroit deux par jour à chaque malade ; ils étoient composés de feuilles de mauve, de parietaire, de mercuriele de chacune une poignée que l'on faisoit bouillir dans cinq livres d'eau commune jusqu'à réduction d'un quart. On délayoit dans la colature deux onces de miel commun, & on y ajoutoit huile d'olive deux onces, cristal minéral une once pour un lavement.

Les injections anti-putrides que l'on pouffoit deux & même trois fois le jour dans les naseaux & dans la bouche, étoient une décoction de plantain, de ronce & d'aigremoine : on prenoit une poignée de feuilles de chacune de ces plantes, on les faisoit bouillir pendant une demi heure dans quatre livres d'eau commune ; on jettoit dans la colature deux gros de sel ammoniac, & quelquefois au lieu de ce sel, on y

méloit deux onces d'oximel scillitique ; on comprend que la portion de cette liqueur qui étoit lancée dans les naseaux , abreuvoit & humectoit les parties de l'arrière bouche , qui dans la plûpart des animaux étoient celles qui se trouvoient les plus véritablement endommagées. On fit encore humer de temps en temps à ceux-ci l'esprit volatil de sel ammoniac , par ce moyen des filandres blanchâtres , qui vraisemblablement n'étoient que des exfoliations membraneuses , s'échappèrent & furent détachées entierement.

On accelera autant qu'il fut possible la suppuration des dépôts formées à l'exterieur ; le cataplasme maturatif que l'on employa fut le levain mêlé avec un tiers de basilicum. Quand il parut insuffisant , on lui en substitua un autre fait avec six oignons de lys cuits sous la cendre , quatre onces de racines de lys blanc , & quatre poignées de feuilles d'oseille , que l'on fit cuire dans quatre livres d'eau commune , & qu'on pila ensuite dans un mortier. On y mêla deux onces d'axonge de porc , & pareille quantité de miel commun , de vieux oing & d'onguent basilicum ; enfin suivant les circonstances , on y ajouta demi once de galbanum dissou dans du vin , & une égale dose de gomme ammoniac pulverisée. Dès qu'on appercevoit de la fluctuation dans ces tumeurs , on les ouvroit avec le bistouri ou avec un bouton de feu , mais plus souvent avec le cautere actuel qu'avec l'instrument tranchant ; soit dans l'intention d'exciter une plus ample supuration , soit dans la vue de procurer un changement plus subit dans la qualité pernicieuse des humeurs.

Leur reflux dans la masse pouvant être funeste , on en prévenoit les ravages en purgeant au plutôt les malades que l'on disposoit à recevoir le breuvage par un ou deux lavemens purgatifs auxquels on ajoutoit trois onces de catholicon. Le breuvage étoit composé d'une once de feuilles de fené que l'on faisoit infuser l'espace de trois heures dans une livre d'eau commune

bouillante ; on couloit & on jettoit dans cette infusion une once d'aloës succotrin concassé que l'on faisoit infuser pendant la nuit sur la cendre chaude , & que l'on donnoit tiede avec la corne , le matin à l'animal. Ce même breuvage leur fut reiteré selon le besoin , & termina enfin la cure des uns & des autres.

En 1763 il regna dans le pays de Brovageais , élection de Marennes , généralité de la Rochelle , une maladie épizootique qui y fit beaucoup de ravages. M. Nicolaw , docteur en médecine en a publié un détail très-circonscrit , dont nous allons donner ici copie pour ne rien omettre de ce qui concerne ces sortes de maladies ; notre but étant de rassembler dans ce corps d'ouvrage toutes les différentes pieces fugitives dans lesquelles il s'agit des maladies épizootiques des bestiaux.

Les paroisses , dit M. Nicolaw , où la maladie des bestiaux exerce sa fureur , sont situées aux environs d'un terrain bas , de l'étendue de près de trois lieues ; il formoit autrefois une vaste & belle saline , où la mer s'introduisoit au moyen d'un canal , nommé *le havre de Broüage* , lequel n'existe plus que depuis son embouchure jusques devant la ville de Broüage , qui est aussi sur le bord de ce terrain. Le havre de Broüage s'étant comblé peu à peu , & la mer par conséquent ne fournissant plus ses eaux dans les marais , où on les ramassoit pour faire du sel , le sol est demeuré entrecoupé , inégal , rempli d'enfoncemens qui conservent encore les noms de jars , de conches , de champs , d'aïses , &c. qu'ils avoient , étant marais salins , & de terres élevées , nommée *Bosses* , qui sont des rejets du fond creusé pour la construction des marais : des parties de ces enfoncemens , par le laps de temps , se sont comblées imparfaitement ; d'autres existent encore presque dans leur entier ; tous dans les temps pluvieux , surtout en hiver , sont garnis par les eaux pluviales , qui n'ayant aucune issue , y croupissent jusqu'à ce que

l'air & la chaleur du soleil de l'été les ayant faits évaporer. Les plus profonds qui se dessèchent rarement, forment autant de bourbiers remplis d'herbes aquatiques qui croissent dans un eau boueuse, laquelle sert cependant à abreuver le bétail. Le tout présente une grande prairie grasse & marécageuse qui nourrit les bêtes destinées aux boucheries, aux voitures, & à la culture des biens de campagnes du pays Brouageois. Ce sont ces troupeaux considérables de Jumens, de bœufs & de vaches, dont la mortalité excite les regrets, & cause en partie la misère de nos habitans.

Les cloaques dont je viens de parler, répandent bien loin des exhalaisons fades qui infectent l'atmosphère, & rendent les habitans à la fin de l'été sujets aux fièvres intermittentes, putrides & malignes; on sent une puanteur dans l'air qui se manifeste surtout dans les beaux jours au lever du soleil.

Cette année les pluies ont été très-abondantes & presque continuelles durant le printemps & l'été; la fraîcheur de l'air s'est persévérément soutenue. La plus grande chaleur n'a fait monter la liqueur du thermomètre de Réaumur, exposé dans une chambre donnant sur le nord, qu'au 18 & 19 degrés. Nous avons essuyé aussi le 3 de Juillet un ouragan accompagné de grêle d'une grosseur prodigieuse qui a détruit dans plusieurs endroits toute la récolte, & endommagé les édifices. La plupart du gros bétail que la mortalité nous enleve, y fut exposée, & l'essuya, mais les brebis & les cochons qui meurent également, en étoient à l'abri; d'ailleurs la mortalité avoit commencé avant ce temps.

Les prairies ont fourni cette année un pâturage abondant, arrosé par les eaux pluviales, qui ont même empêché qu'on ne fit la récolte du foin, lequel a péri sans être fauché, ou a pourri après l'avoir été, parce que, d'un côté, la pluie, l'humidité de la terre & le défaut de chaleur n'ont pas permis de le faire sécher; d'un

d'un autre côté la terre trop molle ne pouvoit supporter le poids des voitures ; ceux qui ont tenté de l'en retirer, ont perdu leurs peines & leur temps ; les bestiaux sont demeurés exposés jour & nuit aux intempéries des saisons qui ont été si renversées, que l'ordre de la nature semble en avoir souffert. Tous les fruits tant d'été que d'automne ont manqué, & les arbres actuellement fleurissent comme au printems. (3 Septembre 1763.)

La plupart des herbes qui croissent dans ces endroits, ne m'ont pas paru mal saines pour les bestiaux, & quand il en croîtroit de telles, la cause principale de l'épidémie ne doit pas leur être imputée, puisque les brebis qui ont pâturé ailleurs, & quelques chevaux qui n'ont vécu que de foin sec, en sont également affectés, ainsi que les cochons qui n'en ont pas fait leur nourriture.

La mortalité s'étend jusques sur les autres animaux domestiques, sans excepter la volaille, laquelle périt dans un hameau de S. Symphorien. Cependant quelque générale que soit l'épidémie, il y a lieu de penser qu'elle n'est pas contagieuse. Il est mort dans plusieurs paroisses nombre de chiens qui avoient mangé des chairs de bestiaux morts, mais il en est mort aussi qui n'en avoient pas mangé ; & plusieurs n'ont cessé d'en manger chaque jour, sans en être incommodés.

Au mois de Mai dernier il avoit paru sur le bétail à corne quelques maux de langue dans une paroisse, & celles qui l'avoisinent. Ce ne fut alors qu'une terreur panique, ils cessèrent sans faire de ravages. En Juin & au commencement de Juillet, l'épidémie régnante se manifesta sur les troupeaux des brebis qu'elle a ravagés dans certains endroits, jusqu'au point de n'en laisser aucune ; dans d'autres, le peu qu'il en reste est abandonné sans pasteur, au seul soin de la providence dans les champs où elles périssent comme mouches. Ces animaux, naturellement délicats &

foibles sont aussitôt perdus qu'on les reconnoît malades. La mortalité des bœufs , des jumens & autres animaux , a principalement regné dans deux paroisses depuis la fin de Juillet ; elle s'étend maintenant de toutes parts , quoiqu'avec moins de ravage dans certains lieux que dans d'autres.

Le premier symp ôme qu'on leur reconnoît est le défaut d'appétit ; ce n'est pas à dire pour cela , qu'il n'y en ait d'autres qui précèdent , mais les pasteurs peu experts , ne les distinguent point. Ce prélude réveille l'attention : on les voit tristes , la tête baissée , le poil redressé sans le lustre ordinaire , les flancs aplatis & battans , le ventre tendû & plein , tout le corps tirailé & paroissant vouloir faire des efforts pour uriner ; les urines qu'ils rendent , sont souvent claires comme de l'eau ; l'excretion des matieres est plus rare , la rumination cesse dans le bétail à corne ; quelques heures après , s'il ne survient point de tumeurs à la superficie du corps , les frissons les saisissent , ils tremblent , leurs yeux se ternissent & deviennent larmoyans , il sort une bave tenace de la bouche & des narines , ils se couchent & meurent tranquillement , ou agités de convulsions plus ou moins vives. Dans ces extrémités ils allongent souvent la tête , ils sont essouffés , ils poussent de longs soupirs , quelquefois aussi ils toussent. Ces symptômes viennent souvent avec tant de rapidité , que la bête périt sans qu'on les ait vûs ; plusieurs bœufs ont succombés sous le joug ; plus le cours de ces accidens est prompt , plus le danger est grand & sans ressource. La violence des frissons est toujours funeste. Lorsque la véhémence des symptômes se déclare avec plus de lenteur , il n'y a ordinairement point de frisson , mais s'il en arrive , ils sont de mauvaise augure , proportionnellement plus ou moins , selon leur durée & leur rigueur. Dans le développement des signes , il arrive souvent qu'il paroît des tumeurs qui se manifestent indifferemment sur

toute la superficie du corps ; elles sont quelquefois fixes dans la premiere partie ou elles se sont déclarées ; d'autrefois elles disparoissent pour se montrer ailleurs ; si elles s'évanouissent , l'animal périt ; si au contraire l'animal conservant ses forces , elles se multiplient par l'habitude du corps sur les parties les moins essentielles à la vie , on peut se flatter d'espérance. L'experience journaliere commence à prouver que la guérison dépend essentiellement de la bonne issue des tumeurs & de leur caractère le plus approchant de celui du phlegmon. Les tumeurs sont humorales plutôt que phlegmoneuses ou inflammatoires , l'inertie des solides organiques & la putréfaction des humeurs les rendent telles dans les animaux attaqués de l'épidémie.

La manifestation des tumeurs semble d'abord affecter les muscles : on sent sous la main dans la partie attaquée , les chairs devenues dures sans être beaucoup enflées , bientôt après il s'infiltré dans le tissu cellulaire des environs , une humeur qui en relâche les fibres , les énerve , & élève le cuir en bosse. Si l'on ne se hâte de faire une ouverture pour la tirer de-là , son séjour produit la gangrene qui ne manque pas de gagner plus loin , ou si le mal est près de quelques visceres nécessaires à la vie , la bête meurt avant qu'il ait fait de plus grand progrès. Ces sortes de tumeurs sont flasques, il ne s'en écoule qu'une sérosité rousse & fanieuse. S'il s'y établit une suppuration louable , tout va au mieux ; les forces de l'animal reviennent , il recouvre l'appétit pour manger ; si au contraire il n'y a que l'écoulement sereux sans suppuration , la guérison vient lentement , les bêtes languissent , sont tristes & abattues ; jusqu'à ce que les chairs vives reprennent insensiblement leur ressort , & se séparent de tout ce qu'il y a de gangrené , qui tombe pour laisser paroître une plaie bien colorée , que les bœufs alors ont eux-mêmes soin de nettoyer avec leur langue pour la faire cicatrifer.

Q.

Il y a au surplus une remarque à faire au sujet de la gangrene des tumeurs, elle est d'une espece particuliere. Le tissu cellulaire & les chairs sont plutôt macérées que pourries; elles ont une couleur pâle, tirant sur le livide, & elles conservent une consistance assez ferme, quoique leurs fibres soient désunies, en sorte qu'on peut dire que c'est plutôt une macération qu'une putréfaction. Il n'en est pas de même de l'escarre qui tombe avant la cicatrisation des plaies; elle est noire, tout-à-fait corrompue & fétide. Si ces tumeurs demeurent donc dans leur état de relâchement & de flacidité naturelle, on a toujours à craindre que l'humeur ne tombe dans la masse du sang, & par conséquent qu'elle ne produise les ravages qui sont ordinaires, quand elle ne peut se faire jour au dehors. Cela est arrivé à plusieurs bêtes de toute espece; elles sont mortes par l'interruption de l'écoulement des sérosités, d'autres parce qu'il n'a pu s'établir qu'imparfaitement. La grande sensibilité des chairs malades est toujours de bon augure; au contraire plus elles sont insensibles, plus il y a aussi sujet de désespérer. Quand ces bosses, d'aplanies qu'elles sont au commencement, se circonscrivent & s'arrondissent, devenant en même-temps fermes & renitentes, c'est un signe non équivoque que la nature agit efficacement, & qu'elle prend le dessus sur la cause qui produit le mal, dont elle veut bientôt se débarrasser, en changeant le dépôt d'humoral qu'il étoit, en dépôt phlegmoneux, lequel n'est jamais dangereux, lorsqu'il est bien placé & bien conditionné; l'expérience l'a toujours prouvé sur le corps humain, & le prouve déjà sur le corps des animaux attaqués de la maladie dont il s'agit. L'état de foiblesse & d'abbatement où ils étoient avant ces heureux signes, change peu à peu lorsqu'ils se montrent; la putréfaction des humeurs s'évanouit insensiblement, ainsi que tout ce qui l'annonce. Les mouches de différentes especes,

qui attirées par l'odeur des maladies , s'attachent en plus grande abondance , à proportion de l'affaïsement , au betail hors d'état de les chasser en ridant la peau ou autrement , s'en éloignent aussi à proportion que les circonstances font connoître le retour de la vigueur ; des allures vives succedent à leur air morne , l'envie de manger & la gaieté reviennent. L'humeur contenue dans le dépôt , montre quelquefois un caractère d'insigne acreté ou causticité. M. Drouhet , Chirurgien de Pont-l'Abbé , a observé qu'ayant ouvert un de ces dépôts à la partie supérieure interne de la cuisse d'un bœuf , ce qui en découla , détacha le poil vingt-quatre heures après , comme si la partie avoit été trempée dans l'eau bouillante. La peau dépouillée paroïssoit fort rouge & bien enflammée. Ces dépôts se font indifféremment sur toutes les parties du corps , ainsi qu'on l'a déjà observé ; ceux qui se jettent sur les visceres , sont mortels. Parmi les externes , ceux qui se montrent au poitrail des chevaux dans l'endroit que les maréchaux appellent l'avant cœur , sont des plus mauvais ; au contraire ceux qui affectent le fanon où cette membrane pendante du poitrail des bœufs que nos payfans nomment *la banne* , sont les moins dangereux. Ceux qui viennent au museau , à la bouche & au fondement de toute espece d'animaux , donnent un présage funeste ; c'est surtout dans ce dernier cas que le betail répand en mourant ou après la mort le sang par les narines , par la bouche ou par le fondement , ou souvent par tous les endroits ensemble. Un des symptômes les plus ordinaires reconnu par l'ouverture des cadavres , est le défaut de digestion. On trouve le plus souvent le trajet du canal intestinal vuide , tandis que les estomacs sont pleins & comme farcis d'herbe qui est plus ou moins durcie dans le liuret des animaux ruminans ; cela arrive quoiqu'ils ayent cessé de manger plusieurs jours avant la mort , ou quand bien même , surpris par une mort subite , ils n'auroient pas discontinué de manger.

Le sang qu'on tire aux bêtes malades se fige facilement, & se couvre bientôt d'une coenne épaisse, dure, de couleur blanchâtre, tirant un peu sur le jaune. Les saignées mal placées & au hazard, ont toujours eu des suites funestes. Quelques-unes faites à propos ont été salutaires, & leurs bons effets sensibles. La plûpart des breuvages employés jusqu'à présent ont paru accélérer la mort selon le rapport des personnes qui en ont le plus donné.

Il seroit à souhaiter qu'on put découvrir la cause qui a produit l'épidémie, mais ce seroit perdre un temps précieux que de s'attacher à en faire la perquisition, puisqu'il a toujours paru comme impossible de découvrir la source de toutes les maladies épidémiques, ce n'est que par l'heureux effet du hazard qu'on en a découvert quelques-unes plutôt que par le travail des recherches pénibles & de la méditation. Il semble qu'on devroit attribuer le fleau dont je fais le détail, à la grande humidité de l'air trop longtemps continuée par les pluies & les brouillards qui n'ont cessé toute cette année de troubler la végétation & la fructification des plantes. Ajoutez à cela que la terre trop profondément humectée par une surabondance d'eau, a pû répandre dans l'atmosphère des vapeurs non ordinaires, qui auront aussi affecté extraordinairement toute l'économie animale : quelqu'apparente que soit cette idée, je ne m'y attacherai point.

Pour agir méthodiquement à développer ces maladies, on doit y considérer trois périodes : le commencement ou l'invasion, le fort ou l'état, le déclin ou la fin : jusqu'à présent je ne crois avoir décrit que les deux derniers tems, c'est-à-dire, l'état & le déclin : je pense qu'il est évident par le narré des symptômes, que la maladie des bestiaux est dans son fort, lorsqu'elle fait connoître dans leur corps un caractère d'inertie des solides & d'insigne dépravation des humeurs. De la destruction de ce vice dépend le déclin qui doit conduire à la guérison ; l'invasion, temps le

plus propre à prévenir l'orage , demeure comme inconnue par le défaut d'intelligence & de sçavoir des personnes habituées à manier les bestiaux sans craindre leurs cornes & leurs pieds. Cependant , lorsque le mal est porté à son plus haut degré , la nature est près de succomber ou de remporter la victoire ; il faut donc qu'avant cela elle se soit mise en jeu , & qu'elle ait fait des efforts pour se débarasser de ce qui la menace de sa ruine ; ce seroit donc alors qu'il faudroit lui donner les secours les plus utiles pour détourner & affoiblir les forces de son ennemi , qui se dérobe aux yeux , mais qui ne se cacheroit point au tact d'un maréchal expert , qui s'approcheroit de ces animaux sans crainte ; dans nos campagnes nous manquons de tels artistes , nous pourrions les guider avec fruit , & étendre leurs connoissances.

Au défaut des symptômes pour découvrir le premier temps de l'invasion de la maladie , il faut tâcher de le développer par analogie avec le corps humain. L'épidémie a une si grande ressemblance avec ce que nous appellons dans l'homme fièvre putride , maligne , pourprée & pestilentielle , que je ne balance pas de lui donner les mêmes noms chez les animaux qui en sont attaqués. En effet , ne voyons-nous pas dans l'homme que ces fièvres sont accompagnées des phénomènes d'abattement des forces , de taches pourprées , de tumeurs d'un mauvais caractère , de dépôts irréguliers , de déchiremens d'entrailles , de défaut d'appétit , de vice des déjections , de mort venue avec célérité. Les ouvertures des cadavres des animaux fournissent des preuves de ressemblance. Or les médecins sçavent que ces accidens terribles sont précédés dans l'homme par une fièvre violente ; ils le sont pareillement dans les animaux. Un payfan , ajoute M. Nicolaw , chagrin de voir périr ses bestiaux , & examinant une vache pour découvrir s'il ne lui venoit point de tumeur , mit la main entre les jambes de devant

aux endroits qui sont aux parties latérales du haut de la poitrine , il apperçut une fréquente & forte pulsation des arteres qui répondent aux arteres axillaires du corps humain. Cet animal mangeoit encore , mais il ne tarda pas longtems à perdre l'appétit , on le reconnut dès-lors malade , bientôt après il mourut. Les pulsations des arteres fréquentes & violentes , que ce paysan observoit , annonçoient sans contredit la présence d'une fièvre considérable , & désignoient le premier degré de la maladie qu'on ne reconnoit souvent pas. C'est alors qu'une diete severe , les breuvages acides & nitreux , les lavemens émolliens , la saignée feroient merveille ; on préviendroit par-là l'affaissement des solides , & l'épaississement des humeurs. Leur quantité diminuée de ce qu'elles auroient d'excédent , ne porteroit pas les vaisseaux au-delà de leur ressort , & ne les empêcheroit pas d'agir sur elles pour les diviser , & entretenir une libre circulation ; les liqueurs atténuées & divisées ne tendroient pas à se coaguler, comme il paroît par la coenne épaisse qu'a le sang qu'on l'a tiré des veines ; il arriveroit de-là qu'on n'auroit pas tant à craindre les staeses , les arrêts, dont la suite nécessaire est la putréfaction : en prenant ces précautions , les progrès du mal seroient plus lents , & on auroit le temps de placer ses remedes surement & à propos ; mais tant soit peu qu'on néglige le mal , les humeurs tendent à la coagulation , elles commencent à entrer en putréfaction , & toute l'économie animale est dérangée ; la nature affaïssée & proche de sa ruine , fait tumultueusement ses derniers efforts pour se débarasser du fardeau qui l'accable. Elle agit sans ordre , jette les humeurs de toutes parts , les dépose dans les endroits les plus foibles , & les laisse dans les parties où elles se trouvent le plus engagées ; si c'est dans les visceres , elles causent inévitablement la mort ; si c'est dans l'extérieur du corps , elles forment des dépôts toujours d'un mauvais caractère , plus ou moins

affectés d'un vice gangreneux , à proportion de la vigueur de l'animal , & de la force avec laquelle les vaisseaux peuvent agir ; c'est alors qu'il faut réveiller les forces de la nature affaïlée , & les soutenir en employant dans les breuvages les stimulans sans trop d'acreté , les cordiaux & les anti-gangreneux. Dans pareilles maladies qui attaquent les hommes, après avoir préparé les malades par la saignée & les diètes humectantes , on employe avec succès les caustiques & les purgatifs avant que l'abbatement soit venu ; ils paroïtroient pareillement indiqués pour les bestiaux , mais leurs entrailles se prêtent difficilement à l'effet des purgatifs , & la structure de leur estomac rend le vomissement impossible. Ainsi ces sortes de médicamens , dit M. Nicolaw , ne peuvent pas être utiles , ils leur deviennent nuisibles en augmentant l'irritation à laquelle ces sortes de bestiaux sont déjà disposés. Les animaux qui ont l'estomac figuré ou formé comme celui de l'homme , vomissent ; & on a pareillement remarqué que des chiens & des cochons attaqués de l'épidémie , ont été guéris à l'aide du vomissement. Les tumeurs exigent un traitement particulier ; la qualité putride & acre qu'elles contiennent , demande qu'on les ouvre sans perdre de temps aussitôt qu'elles paroissent ; plus on differe , plus elles deviennent mauvaises ; on multipliera les ouvertures à proportion qu'il en paroïtra de nouvelles ; on attirera même l'humeur dans les parties les moins dangereuses , en y faisant des cauterés ou des setons , lorsqu'il y a même des tumeurs. On fortifiera en même-tems toutes les chairs par quelque fomentation anti-gangreneuse , telles qu'une décoction du scordium faite avec le vin , & aiguillée de sel commun ou même de sel ammoniac. On pansera les plaies avec du suppuratif, dont on enveloppera un morceau de plante plus ou moins acre , selon qu'il paroît nécessaire d'attirer l'écoulement de l'humeur ou de le favoriser simplement : l'herbe aux

gueux, l'ellébore noir, la racine d'iris peuvent très-bien convenir dans ce cas ; la plaie étant devenue belle, on la panse simplement avec une mèche garnie de suppuratif ou de thérébentine. M. Nicolaw observe à la fin de son mémoire, que les bestiaux n'ont jamais parus plus gros ni en meilleur état qu'ils l'étoient cette année. L'épidémie a semblé attaquer principalement ceux qui étoient les plus beaux & les plus dodus ; c'est ce qui étoit cause que les differens particuliers les voyoient périr à regret. M. Nicolaw a fait l'ouverture de plusieurs cadavres de ces animaux. En voici le résultat.

Premiere ouverture. Le 23 Août 1763, un bœuf appartenant au sieur Fief-gallet, fermier de la terre de S. Fort, mourut vers les quatre heures après midi ; nous le vîmes couché comme s'il étoit sur le point d'expirer. Il mourut après avoir eu quelques légères convulsions ; son corps n'enfla point, & il ne parut à l'exterieur aucune marque de maladie. L'ouverture faite immédiatement après la mort, toutes les chairs se montrèrent saines, ne répandant aucune mauvaise odeur ; après avoir coupé le sternum & percé la plevre, il sortit de la poitrine une petite quantité de vent sans mauvaise odeur ; le médiastin, la plevre, le diaphragme, le cœur & le poumon se trouverent au naturel. Lorsqu'on enleva ces visceres, il se répandit une quantité de sang qui n'étoit point coagulé, mais dissou, le poumon avoit seulement quelques hydatices à sa superficie, remplies de sérosités limpides ; d'ailleurs il n'y avoit rien dans sa couleur ni dans sa consistance, qui fut extraordinaire, tant interieurement qu'extérieurement. La langue, la bouche & l'esophage étoient sains, dans le bas ventre l'épiploon ou tablier graisseux étoit aussi sain ; la rate avoit quelques taches de gangrene sur la face qui touche au livret & à l'abomasus. La consistance de la bile paroissoit un peu claire, & la couleur un peu plus pâle qu'elle ne devoit l'être.

Les estomacs & les intestins ayant été déchirés par le peu de dexterité du maréchal ferrant, il ne fut pas possible de les examiner assez exactement ; cependant l'abomasus parut totalement sphacelé, le psautier ne l'étoit pas autant, mais la membrane veloutée séparée tant de ses feuilletts que de ses parois, étoit en partie sur les alimens, & en partie mêlée avec eux ; ils avoient la consistance plus dure qu'elle ne doit naturellement l'être, & comme mastiquée ; les recherches ne furent pas poussées plus loin. Les estomacs & les boyaux percés & déchirés, ne rendirent presque d'autre odeur que celle qui est ordinaire aux excréments du bœuf.

Seconde ouverture. Une vache appartenant au même Fief-gallet, fut reconnue malade le 22 ; on nous l'annonça mourante le soir du 23. Comme nous allions pour l'examiner, elle monta avec rapidité sur un tas de fumier fort élevé où elle tomba agitée de violentes convulsions, & mourut toute essouffée vers les sept heures du soir, rendant de la bave tenace par les narines & par la bouche ; nous en fimes l'ouverture le 24 à huit heures du matin ; elle avoit le ventre enflé, ce qui provenoit en partie de ce qu'elle étoit pleine, & en partie des vents contenus dans le peritoine. Elle ne répandit aucune odeur fétide, ni ne manifesta rien contre nature dans toute la superficie de son corps écorchée, tant le tissu cellulaire se trouva sain. Le lait qui sortit des mammelles étoit blanc, lié & clair ; la tête & la poitrine se trouverent au naturel, mais le sang qui sortit des gros vaisseaux en abondance, étoit dissou & non pas coagulé ; il sortit tant de la poitrine que du bas ventre, une petite quantité de vents qui n'étoient point puans. Les estomacs se trouverent distendus, pleins d'herbes, excepté l'abomasus, qui contenoit une liqueur boueuse, brune, en petite quantité ; en général l'herbe contenue dans les autres estomacs, n'étoit pas aussi sèche & aussi mastiquée que dans le

bœuf. Elle le paroissoit cependant assez pour rendre la digestion extrêmement difficile. L'intérieur tant de l'omafus que du reticulum, du liber & de l'abomasus, étoit dépouillé de la membrane veloutée qui se trouvoit sur la masse des alimens, & roulée avec eux; le livret outre cela, avoit plusieurs feuillets détruits, noirs & tombant en lambeaux au moindre attouchement. Tout le trajet du canal intestinal étoit vuide & enflammé, ainsi que le mésentère. L'intérieur des boyaux étoit aussi dépouillé de sa membrane veloutée; dans plusieurs endroits tout le boyau sphacelé & corrompue déchiroit pour peu qu'on le tiraillât; une portion de l'épiploon étoit macérée, noire & tombant en lambeaux, l'autre partie étoit saine; la vessie, la matrice de même, ainsi que le fœtus & ses enveloppes; d'ailleurs toutes les chairs étoient belles, sans mauvaise odeur, & il est à remarquer que ces endroits corrompus ne sentoient pas non plus fort mauvais.

Troisième observation. Un cheval appartenant à M. Guiliot, ancien Lieutenant Général de l'Amirauté à Marennes, le 28 & le 29 Août, fut reconnu malade. Il se manifesta d'abord à la partie latérale gauche du poitrail une tumeur qui s'étendit bientôt sur tout le dessous du col. Un maréchal ferrant cauterisa une grande partie de cette tumeur dans l'endroit le plus bas, en ma présence, avec un fer rouge, qui détruisit le cuir jusqu'aux chairs. Durant cette opération le cheval ne donna aucune marque de sensibilité; il étoit cependant sensible à la piqure des mouches dans les autres endroits du corps; il ne suinta rien de la plaie, & il mourut le 31, vers les 5 heures du soir. Nous en fimes l'ouverture le premier Septembre de bon matin; il étoit puant & avoit le ventre enflé; il en sortit quantité de vents de très-mauvaise odeur. Tous les viscères ne montroient rien de remarquable, excepté quelques taches d'inflammation; l'estomac seulement étoit plein de foin, quoique cette bête eût

demeuré sans manger trois jours avant sa mort ; les intestins étoient vuides. Le pericarde étoit rempli d'une grande quantité de lymphes un peu sanguinolente dans laquelle le cœur étoit noyé, & la base de ce viscere en étoit abreuvée, spongieuse & comme macérée. Tout le devant du cou depuis le poitrail jusqu'à la ganache, c'est-à-dire, toute la tumeur n'étoit sous le cuir qu'un amas de fibres, les unes blanches, d'autres livides, toutes macérées & abreuvées par une lymphe mucilagineuse, semblable à de la morve un peu rousse. Les chairs des environs étoient aussi très-humides & livides ; ailleurs elles étoient saines.

Quatrieme ouverture. Une brebis trouvée tout auprès de S. Agnan le 2 Septembre, étoit encore chaude, selon toutes les apparences elle venoit de mourir. La peau, qui se trouva dépourvue de laine entre les quatre jambes, étoit parsemée d'exanthesmes rouges & pourprés. Il y avoit sous la gorge, entre les deux branches de la machoire inférieure, une tumeur plus grosse que le poing, qui étant ouverte, a répandue beaucoup de sérosités rousses, dont tout le tissu cellulaire étoit infiltré aux environs sous la peau & dans l'intérieur des muscles. Cette humeur n'étoit autre chose qu'un amas de sérosités & de fibres macérées depuis le dessous de la gorge jusqu'à la base du cerveau, qui en étoit aussi abreuvé ; d'ailleurs il n'y paroissoit pas de marque de gangrene, sans doute parce qu'avant qu'elle fut venue, l'animal foible & délicat n'avoit pu résister plus longtems sans succomber à la mort, le reste du corps étoit sain tant en dedans qu'en dehors, excepté que les intestins se trouvoient vuides. Les trois derniers estomacs n'étoient pas trop pleins, mais l'omachus renfermoit une grande quantité d'herbes. Le foie avoit quelques schirrosités anciennes & indépendantes de la maladie épidémique ; la vesicule du fiel avoit sa couleur naturelle de même que la bile ; le reste étoit enflé & gorgé d'un sang noir.

Cinquieme ouverture. Le 7 Sept. nous examinâmes six brebis mortes dans un champ de S. Agnan. Les cinq premieres n'avoient à l'extérieur du corps d'autres symptômes que des taches pourprées dans des endroits dépourvus de laine entre les jambes : la sixieme en avoit beaucoup plus ; outre cela , le sang lui sortoit par les narines & par le fondement qui étoit enflé à sa circonférence : nous choisîmes celle-là pour en faire l'ouverture. La tête & tout le reste du corps se trouvoient sains & sans inflammation. Le premier estomac appellé *omasus* , étoit distendu & farci d'herbes ; le *reticulum* ou réseau en contenoit moins à proportion , le livret en avoit une petite quantité un peu durcie ; la franche mule contenoit une liqueur bourbeuse de couleur verd brun ; ses parois étoient rouges , & ses rides un peu gangrenées. Le trajet du canal intestinal contenoit des excréments , les bords de l'anus étoient infiltrés de sérosités & ses veines gorgés de sang.

Sur le mémoire circonstantié de M. Nicolaw que nous venons de rapporter , l'école Vétérinaire dressa une consultation qui fut envoyée dans le pays où reugnoit l'épidémie. On ne peut attribuer cette épidémie , dit cette consultation , qu'aux différentes causes qui ont été envisagées avec la plus grande sagacité dans le mémoire de M. Nicolaw , il est donc évident que la maladie qui ravage le pays Brovageais , consiste dans une perversion totale des humeurs , ainsi que dans le relâchement , dans l'inertie & dans le système des solides. Le changement arrivé dans ceux-ci peut être primitivement l'effet du vice actuel du climat , & cet effet avoit été secondairement augmenté par la dépravation des fluides qui doivent en maintenir la force & le ressort. Si les troubles sollicités dans l'économie animale ne paroissent pas constamment particuliers à quelque partie , la raison en est simple , puisque c'est le fond du temperament qui est essentiellement af-

fecté, & que la machine entiere est alterée dans son principe ; de plus, dès que ce désordre n'a pas lieu sur une seule partie, il n'est pas surprenant qu'on ne s'apperçoive pas du mal dès son commencement, & que les animaux succombent subitement sans qu'aucun accident apparent ait précédé une chute qui n'arrive qu'aussitôt que l'harmonie est détruite au point d'éteindre le principe vital. Tous les progrès se font donc ici fourdement. La marche de la maladie est-elle moins obscure dans quelques-unes des brutes attaquées ? Est-il en elles quelques parties sur lesquelles son action s'exerce sensiblement plutôt ou plus tard & avec plus de fureur ? Ce ne peut être qu'à raison d'une infinité de causes occasionnelles, capables de rendre un organe plus foible & qui le disposent dès lors à recevoir les funestes impressions de la dépravation générale ; enfin le mal se manifeste, il paroît tous les symptômes effrayans qui l'accompagnent. Ces symptômes sont un ensemble de tous les caracteres de la putridité la plus complete, & la fièvre qui y est jointe peut être déclarée une fièvre putride & gangréneuse.

Pour ce qui concerne les tumeurs qui se montrent au-dehors, elles doivent certainement être regardées comme une crise salutaire, surtout lorsque les solides ont encore assez de force pour déterminer vers le lieu où l'engorgement a commencé, une assez grande quantité des humeurs viciées, & pour en délivrer d'autant la masse.

Quant à la perversion des fluides, elle dépend des sucs mal élaborés & d'ailleurs essentiellement éloignés des qualités requises & nécessaires pour être changés en un sang pur & louable : mais nous penserions, quoique ce ne soit pas le sentiment de M. Nicolaus, que cette perversion consiste plutôt dans la désunion & dans la dissolution des parties, que dans leur coagulation, ce qui paroît même confirmé par

l'ouverture des cadavres. Ce dernier événement étant plus particulier aux fièvres inflammatoires dans lesquels les solides irrités, crispés & redoublant de force, produisent plus de chaleur, plus de dissipation de la partie séreuse, & suscitent par une suite immanquable, l'épuisement de ce qui demeure soumis à l'action des vaisseaux.

Tous ces faits & tous ces principes supposés, nous ne voyons aujourd'hui qu'un plan de traitement à suivre pour triompher du fléau dont il est question. Les remèdes capables de rappeler les solides à leur ton, d'en solliciter l'élasticité, de fournir au sang des parties balsamiques propres à maintenir l'union de ses principes, & à en prévenir, comme à en empêcher la dissolution, sont les ressources principales auxquelles on doit avoir recours. A l'égard des tumeurs critiques, il s'agit de les conduire à une heureuse terminaison, & les évacuans racheveront la cure; car il n'est pas possible d'espérer sans ce secours & dans une maladie de cette espèce d'expulser toutes les matières dégénérées, & de rappeler entièrement les liqueurs à leur premier état. Nous observons encore que cette maladie est foudroyante, & que le moment où elle se déclare est l'anéantissement de la machine qu'elle a insensiblement & sourdement frappé; ainsi tous les délais seroient dangereux, & on ne sçauroit différer de la combattre, si on desire de la vaincre; nous regardons donc tous les animaux de cette malheureuse contrée, même ceux qui paroissent les plus sains, comme portant en eux de sinistres atteintes du mal, & en conséquence on propose de les soumettre à un traitement préservatif.

Les moyens de corriger les vices de l'air, & de remédier à celui des eaux, doivent d'abord occuper. On brûlera fréquemment hors des maisons & surtout dans les endroits où sont situés les étables, les écuries, les bergeries, des plantes qui exhaleront beaucoup d'odeur.

O R

On préférera à cet effet le genievre ; on pourra y joindre & y substituer le genest, le bouleau, le peuplier, selon que les bois seront plus ou moins communs dans le pays, on les choisira même verts. Rien n'est plus capable de purifier l'air, que l'évaporation des parties salines & sulphureuses ; M. le Clerc conseille à cet effet de faire tirer le canon dans les villages sains, mais très voisins des villages infectés. On aura en second lieu la plus grande attention à la propreté des lieux qui servent d'habitation aux animaux ; on les nétoyera exactement de tout le fumier qu'ils contiennent & que l'on enterrera ou que l'on brûlera avec soin ; on les blanchira, on y brûlera fréquemment du genievre, du thim, du laurier ; on pourra encore tenter d'y brûler du souffre, mais ce ne sera qu'autant que les animaux en seront dehors.

On séparera en troisieme lieu avec la dernière exactitude les animaux sains des animaux malades : il s'exhale toujours des corps de ceux-ci des corpuscules morbifiques qui infecteroient infailliblement ceux des premiers qui ne seroient qu'à une légère distance d'eux, & qui envelopperoient ou augmenteroient la disposition qu'ils ont à participer à la maladie épiootique ; on doit par la même raison enterrer & mettre dans des fosses très-profondes les animaux qui sont morts, & même s'il est possible, couvrir de chaux immédiatement les cadavres.

On comprend facilement en quatrieme lieu que ce fléau fatal ne peut cesser dès que l'on continuera de donner aux animaux des alimens corrompus, tels que peuvent être les foins de la récolte précédente ; on seroit heureux d'avoir des fourages des autres contrées, mais ne le pouvant, il importera de donner très-peu à la fois de ceux qu'on a. Il est plus avantageux de laisser maigrir les animaux que de les exposer aux pernicieux effets qui résultent d'une telle nourriture, surtout quand elle n'est pas épargnée.

En cinquieme lieu, les bestiaux ne devroient être abreuvés que d'une eau courante. La chose peut être impraticable ; en ce cas il faudroit corriger les mauvaises qualités de celle qu'on leur fait boire en y mêlant du vinaigre de vin jusqu'à une certaine acidité, ou du moins en plongeant dans une certaine quantité de cette même eau un fer rougi au feu, & en l'y éteignant plusieurs fois. S'il étoit possible de la faire bouillir, de la blanchir, de ne nourrir même les animaux du pays qu'avec du son, & avec une légère quantité de grains, ce régime seroit très-salutaire, mais il paroît difficile de pouvoir s'y conformer.

En sixieme lieu enfin on les pansera & on les bouchonnera fortement plusieurs fois par jour avec des bouchons de paille, afin d'exciter par-là l'oscillation des vaisseaux cutanés, & d'animer la circulation.

Les meilleurs médicamens préservatifs sont les baies de genievre mêlées dans du vinaigre de vin : on prend deux poignées de ces baies, on les écrase, on les laisse infuser pendant vingt-quatre heures dans une pinte de cette liqueur ; on la donne en deux jours à l'animal, partie le matin, partie le soir, c'est-à-dire, un quart de pinte chaque fois ; on réitere ce remede de huit en huit jours à ceux des animaux dans lesquels on n'appercevra aucun signe de la maladie ; mais pour ce qui est de ceux dans lesquels on entrevoit des signes mêmes légers d'abattement, on leur administrera le remede suivant. Prenez quinquina en poudre, limaille de fer de chacun deux gros, sel ammoniac un gros, mêlés dans un quart de pinte de vin ou dans une même mesure d'une forte décoction de baies de genievre dans de l'eau, donnez avec la corne le matin & autant le soir pendant huit jours.

Passons actuellement aux médicamens curatifs après avoir parlé des préservatifs. La saignée paroît plutôt contr-indiquée qu'indiquée ; elle augmenteroit inévitablement la prostration des forces, l'inertion des soli-

des, la stase des fluides, & la putréfaction. Quant aux émétiques, ils seroient certainement très-convenables, mais ni le cheval ni les animaux ruminans ne vomissent point : cette ressource est donc interdite. On séparera aussitôt l'animal malade d'avec tous les autres, on le privera de tout aliment solide, d'autant qu'il est évident par les observations faites sur le ventricule des cadavres, que la digestion est en défaut ; d'ailleurs les ruminans malades ont presque toujours cette fonction lésée. On fera dissoudre dans la boisson blanche ordinaire de l'alun de roche, la dose sera d'une demi-once par jour : on donnera le remède qui suit le plutôt qu'on pourra.

Prenez gomme ammoniac & assa foetida grossièrement pilés, de chacun demi-once ; faites dissoudre & pour cet effet légèrement bouillir dans demi pinte de vinaigre. S'il se trouve des corps étrangers à la gomme, coulez la dissolution au travers d'un linge clair, sinon donnez-la telle qu'elle est à une chaleur supportable, continuez plusieurs jours de suite une fois seulement : dans les circonstances où le mal seroit plus grand & où à peine on auroit le temps de préparer la dissolution précédente, on aura recours à l'esprit volatil de sel ammoniac ; on en donnera une demi cuillerée à bouche que l'on éteindra dans un quart de pinte de vin ou d'infusion de genievre, & cela trois fois le jour. S'il arrive de la sueur, on la soutiendra par une once de thériaque ou d'orvietan, que l'on délayera dans les mêmes véhicules. Dans cette vue on aura soin de couvrir l'animal, & sur la fin de la crise on abattra la sueur avec le couteau de chaleur, & on le bouchonnera ensuite avec force.

Les tumeurs critiques exigent les plus grandes attentions : dès qu'on en trouvera le moindre signe, on ne négligera rien pour attirer l'humeur au dehors ; on appliquera sur celles qui sont dures dans le principe & qui ne paroissent point disposées à la suppuration,

R 2

les cataplasmes les plus capables de réveiller l'oscillation des solides , & d'occasionner une inflammation à la partie. Les épipastiques ou vésicatoires rempliront cette indication.

Prenez mouches cantharides demi once , euphorbe deux gros , le tout pulvérisé ; mêlez avec demi livre de levain ou simplement de pâte fermentée & suffisante quantité de vinaigre pour un cataplasme d'une consistance convenable , que l'on maintiendra douze heures sur la partie tumescée , & que l'on réitérera une seconde fois , si la tumeur ne paroît pas disposée à être ouverte.

Dès qu'on appercevra de la fluctuation ou seulement de la molesse , on pratiquera une ouverture avec le caustere actuel plutôt qu'avec l'instrument tranchant ; le caustere cutellaire est préférable au bouton de feu ; on l'appliquera rouge sur la tumeur d'une extrémité à l'autre , & jusqu'au foyer de la matiere. Les pansemens seront faits avec l'onguent ægyptiac , & le suppuratif mêlés à parties égales , & on n'oubliera pas de faire à chaque pansement , c'est-à-dire , deux fois le jour , des lotions avec de l'eau & de l'eau de vie , dans laquelle on aura fait fondre deux gros de sel commun sur une pinte d'eau commune , & une demi pinte d'eau de vie.

La suppuration une fois établie , le pus étant louable & la pourriture n'étant plus à redouter , on pansera la plaie plus simplement avec l'onguent digestif ordinaire fait avec la térébenthine & un jaune d'œuf battu , l'huile d'hypericum , & l'eau de vie. Enfin dès que les grands accidens de la maladie ne se montreront plus , & que la suppuration des tumeurs tendra à sa fin , on employera nécessairement & on réitérera les purgatifs. Ces évacuans peuvent être employés sans crainte , & le préjugé seul peut en faire abdiquer l'usage. Au reste comme tous les remedes recommandés sont des remedes échauffans , on aidera l'excrétion

des matieres qui pourroit être retardée , par le moyen de plusieurs lavemens simples que l'on placera entre ces remedes une ou deux fois seulement , & en quelque tems que ce soit , à l'exception de celui des sueurs , pendant lequel ils doivent être rejetés. On proportionnera la dose des remedes à la petitesse & à l'âge plus ou moins avancé des animaux.

Telle est la consultation de l'école Vétérinaire pour la maladie sur laquelle M. Nicolaw a rédigé le mémoire que nous avons aussi rapporté : elle en vient de publier une autre pour la maladie actuellement regnante en France (1771.) que nous allons aussi transcrire dans cet ouvrage pour le rendre encore plus intéressant.

Cette maladie , dit l'école Vétérinaire , paroît être une squinancie gangreneuse , du moins si on en juge par les symptômes. Dès les premiers momens, le pouls des bêtes attaquées se trouve fortement élevé & bat beaucoup plus vite que dans l'état de santé. Pour pouvoir en juger, il suffit uniquement de porter le doigt sur l'artere qui passe près de la tuberosité de la machoire au-dessous du muscle masseter. Une chaleur très-vive se fait remarquer aux cornes , aux oreilles , aux extrémités & presque dans toute la superficie du corps ; mais elle n'est pas d'abord accompagnée d'une grande sécheresse ; les yeux de l'animal malade sont vifs , larmoyans , & ont la conjonctive enflammée. L'animal rumine comme à l'ordinaire ; ses excrétiens sont les mêmes que lorsqu'il jouit d'une pleine santé : son lait n'est point dépravé ; il continue de manger , mais cependant moins qu'à l'ordinaire. Si on lui tire du sang , il paroît couvert peu de temps après qu'il a été frappé par l'air , d'une pellicule couleur de rose d'environ une ligne d'épaisseur , en enlevant cette pellicule , on trouve dessous un sang très-épais & d'un rouge foncé. Ce sont là les symptômes du premier jour de la maladie , ils empirent le second. Une toux seche survien

l'arriere bouche & la membrane , qui tapisse les fosses nasales se trouvent légèrement enflammées ; le flanc de l'animal est agité ; le pouls annonce une fièvre plus violente ; il bat soixante, soixante-cinq & soixante-dix fois par minute. La chaleur devient piquante & seche , le lait paroît légèrement terne & plus épais qu'il n'étoit dans l'état naturel & dans le principe du mal ; le dégoût , l'inappetence se font appercevoir ; la rumination a lieu , mais à des distances de temps plus éloignées. C'est dans le troisieme jour que la maladie se déclare entierement & qu'elle est dans son état. Tous les symptômes précédens augmentent considérablement : la toux est plus fréquente & plus importune ; la respiration des plus laborieuses , & quoique le mouvement ou le battement des flancs ne soit pas porté à un degré très-sensible , il est cependant très-acceleré , une bave écumeuse & abondante découle de la bouche de la bête malade qui la reçoit sur sa langue en se lèchant souvent ; la membrane pituitaire est excoriée & enflée ; elle gêne le passage de l'air dans les cavités nasales. Les parties de l'arriere bouche sont vivement enflammées , une humeur écumeuse & jaunâtre flue des naséaux. La rumination s'opere , mais à des intervalles de temps plus éloignés. L'excretion des matieres fecales & des urines retarde considérablement ; le lait est légèrement plus épais & jaunâtre ; l'appétit est toujours plus dépravé ; la pellicule observée sur le sang est plus mince & d'une couleur de rose moins vive ; le sang qu'elle recouvre est plus noir & plus épais.

Au quatrieme jour , le mal est à son dernier période. Toutes les parties qui avoient été jusqu'alors affectées d'une grande chaleur , deviennent très-froides. Ce changement cependant s'opere de maniere que l'extrémité des cornes & des oreilles s'en ressent la premiere , & que le froid gagne insensiblement l'origine de ces parties ; l'animal frissonne ; on apperçoit sur-

tout le long de ses côtés & de ses flancs de l'horripilation de toute la pannicule charnue ; à peine le pouls est-il sensible ; la bête malade se plaint continuellement ; elle ne respire qu'avec gêne ; l'humeur qui découle de ses naséaux est fœtide , sanguinolente & sans consistance ; ses yeux sont chassieux & presque toujours fermés ; ses excréments sont interceptés ; la fiente que l'on retire de son fondement a une odeur alkalescente & insupportable ; son lait est très-épais , rouillé & en forme de pus ichoreux : plus d'appétit , plus de rumination ; le sphacele enfin & une diarrhée colliquative qui succèdent immédiatement aux frissons , annoncent la fin de l'animal qui meurt sans aucun effort violent le quatrième , ou au plus tard , le cinquième jour de la maladie.

Cette maladie est des plus dangereuses. La difficulté de connoître & de saisir le moment de ses premières impressions , la rapidité de ses progrès , le peu de soin & d'intelligence des maîtres des bestiaux , la nature même de la maladie , tout concourt à la regarder comme un des fléaux les plus redoutables. Dans son principe & dans son accroissement , elle peut cependant se guerir : dans son état , le succès en est douteux , & sur la fin il est comme impossible.

Il y a plusieurs précautions à prendre pour garantir les bestiaux de cette épidémie ; les uns dépendent du gouvernement ; les autres des personnes qui sont chargées de veiller à la santé de ces animaux. La plupart sont détaillées à l'art. *Contagion* , & dans plusieurs endroits de celui-ci , nous n'y reviendrons conséquemment pas. On visitera plusieurs fois par jour les bêtes saines , & on remarquera celles qui paraîtront tristes ; on examinera surtout si elles ont quelques-uns des symptômes indiqués : on séparera à l'instant celles dans lesquels ces symptômes paroîtront se déclarer ; on parfumerà la place qu'elles occupoient ; on les pansera

exactement deux fois par jour , & on les broffera ou bouchonnera avec des bouchons de paille exposés auparavant à la fumée du vinaigre ; on les saignera à la jugulaire , on leur tirera environ quatre livres de sang , on examinera la nature de ce sang , pour voir s'il est pareil à celui donné pour symptôme de la maladie ; en cas qu'il soit tel , on aura bien vite recours au traitement détaillé ci-après. On tiendra l'animal qu'on veut garantir de la maladie, au quart de la nourriture, & on ne l'abreuvera qu'avec de l'eau commune qu'on aura blanchie avec le son de froment ou de seigle , sur un sceau de laquelle on ajoutera quatre onces de vin de vinaigre , & une once de sel de nitre ; on leur administrera trois lavemens par jour ; l'un à neuf heures du matin , le second à deux heures après midi , & le dernier à six heures du soir. Ces lavemens seront composés ou d'une simple décoction d'une jointée de son , ou d'une poignée de feuilles de mauve ou de feuilles de guimauve , ou de bouillon blanc , ou de toute autre plante émolliente , dans la colature desquelles on ajoutera une once de cristal minéral , & deux onces de miel commun bouilli dans du vinaigre , & qui aura repris sa consistance naturelle.

On leur fera prendre aussi en quatre doses avec la corne , l'une le matin à jeun , l'autre à midi , la troisième à 4 heures , & la dernière à 8 , un breuvage fait avec une poignée d'oseilles , autant de celles de laitue , & une pareille quantité de son de froment ; on fera bouillir le tout dans quatre pintes d'eau commune qu'on réduira à un quart ; on coulera à travers un linge : on ajoutera à la colature miel commun bouilli dans du vinaigre une demi livre , & sel de nitre une once. On mettra à chacun d'eux pendant la nuit un billot dans la bouche , c'est-à-dire , un morceau de bois de six pouces de longueur , d'un pouce & demi de grosseur , encoché par les extrémités , une corde prenant de chaque côté dans les mêmes encoches , &

Pune à l'autre venant s'attacher à l'origine ou au principe de chaque corne.

On prend trois gouffes d'ail, trois gros de camphre, un gros de racine de gentiane pulvérisée, une once & demi de miel commun bouilli dans le vinaigre ; on broye le tout ; on en enveloppe le billot, on l'entortille ensuite d'un linge assez fort, & on le laisse dans la bouche de l'animal ; il s'en inquiétera d'abord, & le tourmentera, mais enfin il s'y habituera ; on leur fera aussi humer une ou deux fois le jour, la vapeur du vinaigre pur, qu'on adoucira plus ou moins par un mélange d'eau commune ; on fera bouillir cette liqueur dans un vase, & on la portera à l'orifice des naséaux au moment même de son évaporation ; on continuera le traitement excepté la saignée pendant l'espace de quatre jours ; on substituera pour le dernier jour aux lavemens émolliens, un lavement purgatif fait avec trois onces de feuilles de sené, sur lesquelles on verse deux pintes d'eau commune bouillante, & qu'on laisse ensuite infuser l'espace d'une heure ; on délaye dans la colature trois onces de catholicon, & on a ainsi un lavement purgatif.

On purgera enfin le cinquième jour l'animal avec le breuvage suivant : on prend à cet effet deux onces de feuilles de sené, une demi livre de tamarin, pareille quantité de sel d'epsom ; on fait bouillir le tout dans trois chopines d'eau commune ; on coule après une demi heure d'ébullition, & on le donne médiocrement chaud, le matin à jeun à l'animal, observant de ne le lui donner que quatre heures après avoir mangé, & de ne le laisser manger que quatre heures après. On le remettra insensiblement à sa nourriture & à sa ration ordinaire, & on ne se relâchera point sur la propreté & le parfum de l'étable.

Quant au traitement en forme de cette maladie, l'école Vétérinaire le réduit à plusieurs points diffé-

rens : on tiendra , dit-elle , les étables propres & nettes de fumier , on les nétoyera même deux fois par jour ; on les parfumera ; on lavera les auges & les rateliers avec du vinaigre , & on pansera exactement deux fois par jour les bêtes malades avec des bouchons de paille exposés auparavant à la fumée du vinaigre. On profcrira dans cette maladie la saignée , elle y est plus nuisible qu'utile ; elle ne proeure aucun soulagement prompt ; elle prolonge même le mal ; elle devient aussi quelquefois dangereuse , à moins qu'on ne la fasse dans le principe même de la maladie. On commencera la cure de cette maladie par raser le poil de l'animal sous la gorge , on passera ensuite à l'application des vesicatoires ; on prendra à cet effet des mouches cantharides , de l'euphorbe de chacun un gros ; on incorporera le tout ensemble ; on en appliquera la moitié sur la partie rasée ; on en approchera une pelle rougie au feu pour faire pénétrer plus vivement l'onguent , & lorsque cette première portion se sera insinuée , on appliquera la seconde ; on maintiendra le tout par un moyen quelconque ; on recouvrira d'une peau de mouton , & on aura soin que le poil soit à l'intérieur ; on fera prendre immédiatement après à la bête malade le breuvage suivant.

Prenez gomme ammoniac , assa foetida grossièrement pilés de chacun quatre gros , faites bouillir dans une chopine de vinaigre de vin : après la dissolution entière , donnez une chaleur supportable , après y avoir ajouté camphre délayé dans de l'eau de vie , ou au défaut d'eau de vie dans un jaune d'œuf quatre gros.

Si la maladie n'est encore qu'à son premier degré , on injecte trois ou quatre fois par jour dans les naseaux la liqueur suivante. Prenez orge entière deux poignées , racines d'aristoloché deux onces , faites bouillir jusqu'à ce que l'orge soit crevée dans eau

commune quatre pintes , coulez , ajoutez miel commun bouilli dans du vinaigre trois onces.

Si la maladie est avancée , substituez à l'injection ci-dessus celle qui suit. Prenez eau de chaux première quatre pintes , faites-y bouillir pendant un quart d'heure feuilles d'absinthe , d'aigremoine , de chacune une poignée , alun de roche deux gros , coulez , ajoutez camphre deux gros , que vous délayerez avec une once de teinture d'aloës.

On pourroit même dans le cas de la gangrene , solliciter une inflammation nouvelle , en faisant respirer par la bouche , & particulièrement par les naséaux , l'esprit volatil de sel ammoniac : on provoqueroit ainsi la chute des portions gangrenées , & l'on mettroit ensuite l'injection ci-dessus prescrite en usage. Il faudroit encore donner le breuvage indiqué plus haut ; mais on en retranchera le vinaigre , & on substituera à cette liqueur une décoction de baies de genievre ; on y ajoutera une once de quinquina en poudre.

L'effet des vessicatoires & du breuvage se manifeste assez dans le dernier degré de la maladie ; on ajoute quelquefois à ce même breuvage un gros d'esprit volatil de sel ammoniac ; il est pour lors essentiel d'y faire attention , quoiqu'assez souvent il arrive que leur activité n'en est ni plus grande , ni plus sensible.

Les effets qui se montrent ordinairement dans les autres degrés , sont un écoulement abondant & continuel de larmes , & de l'humeur pituitaire ou musqueuse , un mouvement fréquent de la mâchoire postérieure , un flux copieux de salive , l'élévation du poil , l'augmentation de la chaleur & de la fièvre , l'inflammation plus vive de la conjonctive. Les effets sur la partie même sont l'engorgement de la gâchette , qui présente un gonflement de deux ou trois travers de doigts , suivant à peu près la forme de cette portion de la mâchoire supérieure. Ce gonflement est

d'abord flasque sans inflammation apparente ; le lendemain il devient dur , irritant : il est accompagné de chaleur , & est extrêmement sensible & douloureux. Les événemens ne sont cependant pas toujours certains ; il y a des animaux dans lesquels la fluidité subsiste ; dans d'autres , la tumeur s'évanouit ; il faut pour lors & sans perdre de temps , appliquer de nouveau les vésicatoires , & réitérer le breuvage ci-dessus indiqué avec l'addition d'un gros d'esprit volatil de sel ammoniac , ainsi que nous l'avons déjà observé. S'ils n'ont pas assez d'énergie dans l'un & l'autre de ces cas , comme dans celui où la tumeur , malgré la douleur & la résistance , ne s'approche point de la terminaison à désirer ; on pratiquera trois ou quatre scarifications , pour y insinuer le topique vésicant , qui s'exercera avec plus de succès sur le vif ; quant à ceux sur lesquels le topique opere , comme on pourroit le désirer , on pansera la tumeur avec parties égales , des onguens basilicum & vésicatoires , jusqu'à ce qu'on apperçoive une fluctuation dont on profitera , en ouvrant aussitôt avec un caustère actuel , c'est-à-dire , avec un fer chaud l'abcès qui annoncera le salut de l'animal. Pendant le temps de la formation de ce même abcès on fera prendre matin & soir le breuvage déjà indiqué plusieurs fois , mais on en retranchera le vinaigre , & on le supplera par une décoction de baies de genievre. L'abcès percé , on en entretiendra soigneusement la suppuration , en en remplissant la cavité de bourdonnets chargés d'onguent basilicum : on en oindra la circonférence avec le même onguent ; on recouvrira le tout d'un appareil qu'on maintiendra par un moyen quelconque ; enfin l'abcès cicatrisé , on préparera l'animal par un ou deux lavemens à la purgation suivante , qu'on lui administrera le lendemain matin avec les précautions indiquées parmi les préservatifs.

Prenez sené une once jetté dans eau bouillante une pinte, retirez du feu ; couvrez & laissez infuser quatre heures ; coulez , ajoutez à la colature aloës & sel de nitre en poudre de chacun une once. Nous avons donné ci-dessus parmi les remedes préservatifs , la formule des lavemens.

Pendant tout le traitement , la diete sera austere , toute nourriture solide sera conséquamment interdite aux bêtes malades ; on ne leur donnera que de l'eau blanchie avec du son de froment ou de la farine de seigle. On n'oubliera pas de traire les vaches deux ou trois fois par jour ; on les tiendra couvertes surtout après qu'on leur aura administré les breuvages conseillés, & on renouvellera l'air dans les étables de temps en temps ; après la purgation on pourra les remettre peu à peu à la nourriture solide , en commençant par le son , & venant insensiblement à une poignée de fougage & ainsi de suite ; enfin on ne les exposera point trop subitement à l'air , & si on les mene hors de l'étable , ce ne sera pas dans quelques lieux qui en soient trop éloignés , & pour un trop long laps de temps ; on prendra d'ailleurs les momens du jour les plus beaux & les plus favorables. Au surplus le traitement d'une pareille maladie exige l'attention la plus exacte & la plus méthodique sur l'état de la bête , sur les changemens qui arrivent , sur les effets des médicamens employés pour parer à tout par des secours aussi prompts que pourroient l'être les nouveaux désordres & leurs suites. Cependant avec toutes ces précautions on ne peut pas esperer , on ne peut pas même s'attendre de pouvoir réchapper toutes les bêtes malades.

Telle est la consultation publiée par l'école Vétérinaire dans les circonstances malheureuses qui affligent la plus grande partie de la France en cette année (1771.) M. de Bourgelat nous a prescrit dans ses notes sur le mémoire de M. Barberet, le traitement pour deux

autres maladies des bestiaux , qui ne sont souvent que trop communes & presque toujours épizootiques ; ces deux maladies sont la peripneumonie ou l'inflammation de poitrine & la dyssenterie. Les traitemens que ces maladies exigent , sont si conformes à la vraie médecine , que nous croyons ne pouvoir nous dispenser de les rapporter ici pour ne pas priver nos lecteurs de deux morceaux aussi intéressans. M. de Bourgelat décrit ainsi les signes de la peripneumonie dans l'animal vivant.

Une toux plus ou moins sèche , qui quelquefois se fait entendre peu fréquemment dans le commencement , & qui redouble sur la fin ; une fièvre très-sensible & très caractérisée ; une oppression plus ou moins grande , qui augmente lorsque l'animal a mangé , & qui quelquefois n'existe point , ce qui néanmoins est très-rare ; le dégoût qu'on apperçoit à mesurer que le mal fait des progrès ; le défaut de rumination dans les bœufs & autres animaux ruminans comme eux ; mais ce signe est cependant équivoque en ce qu'il est commun avec toutes les maladies graves qui les attaquent ; la puanteur de l'haleine , la sécheresse des naséaux à leurs orifices & celle de la bouche & de la langue ; quelquefois un écoulement de matieres plus ou moins épaisses & plus ou moins blanchâtres par les naséaux ; mais ces trois derniers signes ne sont pas toujours constans. Ceux qu'on observe dans l'animal mort sont la lividité , l'engorgement des poulmons , les échimosés , les pustules abscedées , les taches gangréneuses qui en chargent la surface ainsi que les différentes croutes gélatineuses & de diverses couleurs qui y tiennent légèrement ; les abscess , les infiltrations purulentes qui dégradent l'intérieur d'un des lobes , ou seulement de l'une de ses portions , ou des deux lobes ensemble ; leur pourriture , leur adherence à la pleure qui quelquefois paroît plus épaisse , enflammée , sup-

purée ou gangrenée , des épanchemens considérables d'une eau roussâtre , putride , fort écumeuse , & assez souvent fanieux & purulens , &c. l'abatement , la foiblesse , une grande difficulté de respirer , une toux continuelle , la rougeur des yeux , la secheresse de la langue , un râlement , la puanteur de l'haleine sont des symptômes mortels , comme l'assaut de ces mêmes symptômes est un sujet & un motif d'espérer. Cette maladie dont les causes les plus ordinaires sont les variétés de l'atmosphère , les pluies froides & abondantes auxquelles les animaux sont exposés , le passage subit d'une étable chaude à ces mêmes pluies , &c. demande des secours très-prompts.

Il est très-important de saigner à la jugulaire les animaux qui en sont atteints , & même de leur tirer une assez grande quantité de sang , & de répéter la saignée le premier , le second & le troisième jour , s'il en est besoin ; les lavemens émolliens & rafraîchissans , que nous avons conseillés pour la maladie qui a régné à Mizieux , produisent le même effet après la saignée ; on les donne & réitere deux & même trois fois dans la journée pendant cinq ou six jours.

On ne tiendra pas les bêtes malades à des alimens solides , à moins qu'on n'en donne très-peu & seulement pour les soutenir ; on préférera même encore dans ce cas à toute sorte de fourage , de la farine de froment mêlée avec du miel , on pourra en faire des pilules nutritives , qu'on leur administrera de temps en temps. La boisson ordinaire sera l'eau blanche ; on y ajoutera , si la toux est violente , le mélange suivant.

Prenez fleurs de violettes & de coquelicot de chacune deux poignées , versez sur le tout six livres d'orge bouillante ; faites infuser pendant une heure , coulez , ajoutez à la colature trois onces de miel commun , mêlez avec la boisson qui sera donnée toujours tiède. Au défaut de ce mélange l'eau blanchie sera miellée.

Des billots placés une ou deux fois par jour dans

la bouche de l'animal , produiront de très-bons effets.

Prenez six figues grasses , cinq onces de miel commun & rosat , pilez les figues , triturez avec le miel , ou bien prenez quatre onces de sirop violar , six jaunes d'œufs , cinq onces d'eau distillée de roses ; mêlez & garnissez-en un billot. Une attention très salutaire seroit de faire respirer de temps en temps au malade les vapeurs de l'eau chaude , de maniere que ces vapeurs entrent & pénètrent avec l'air inspiré dans ses poulmons.

Quand la toux est très-forte , répétée & qu'elle fatigue étrangement l'animal , on peut outre l'addition faite à la boisson ordinaire , administrer le bol suivant. Prenez blanc de baleine , poudre de réglisse de chacune trois gros , pilules de cinoglose un gros , mêlez avec suffisante quantité de conserve d'althæa pour un bol bechique anodin.

Si la fièvre , si l'opression & les autres signes diminuent , on donnera tous les matins à jeun un bol composé d'agaric en poudre , de fleurs de soufre , d'iris de Florence pulverisé ; on prendra deux gros de chacune , qu'on mêlera avec suffisante quantité de miel commun.

Mais si l'affaïssement & la putridité , suite ordinaire des fortes inflammations sont à craindre , on administrera le bol suivant.

Prenez fleurs de soufre six gros , blanc de baleine deux gros , poudre de cloportes , gomme ammoniac de chacune un gros & demi , mirrhe un gros , miel blanc suffisante quantité , incorporez le tout , faites deux bols à donner en deux fois.

On pourroit même employer utilement le quinquina , le camphre & le miel : prenez du premier trois gros , du second un gros , du troisieme qui aura bouilli dans une suffisante quantité de vinaigre jusqu'à ce qu'il ait repris sa consistance ordinaire tout ce qu'il en faudra , pour du tout former une décoction qui sera donnée le
matin

matin à jour , & suivie deux heures après , d'une ou deux cornes d'une forte décoction de baies de genièvre ou d'énula campana ; & dans le cas où l'animal jetteroit par les naseaux , on remplaceroit cette dernière par un breuvage fait avec les feuilles de pervenche , de pied de lion , de veronique , de lierre terrestre , de chanvre une poignée qu'on fera bouillir dans l'eau commune jusqu'à diminution d'un tiers , on ajoutera à la colature quatre onces de miel rosat , & on en donnera en deux fois ; on donnera pour lors le soir le premier bol dans lequel entre la fleur de soufre.

Tels sont les remèdes , continue M. de Bourgelat , qu'on employera relativement aux animaux dans lesquels la maladie auroit fait des progrès qui empêcheroient de pouvoir pratiquer des saignées ; le dernier breuvage indiqué est surtout absolument nécessaire dans le cas d'une peripneumonie maligne. Cette maladie n'est pas au surplus contagieuse , ajoute M. de Bourgelat , c'est celle qui s'est manifestée en 1764 , sur les chevaux , les poules & les chiens.

On en termine la cure par un ou deux lavemens purgatifs. Prenez feuilles de fené trois onces , versez sur ces feuilles deux livres & demi d'une décoction émoulliente & bouillante ; faites infuser pendant une heure , coulez , délayez dans la colature du catholicon trois onces pour un lavement ; mais on ne recourra à ce remède , que quand les principaux symptômes seront dissipés , & que lorsque la rumination annoncera parmi les animaux qui ruminent le rétablissement des fonctions de l'estomac.

On observera en outre de ne pas exposer les bêtes malades à l'air dans un temps froid & pluvieux. Les étables ni les écuries ne seront ni trop chaudes ni trop froides ; on en renouvelera souvent l'air ; on les parfamera même de la manière qu'on a déjà indiquée en plusieurs endroits de cet article , surtout si la maladie est épizootique. Quant aux médicamens préservatifs ,

ils consistent à garantir les animaux sains des causes de la maladie , à la prévenir par une légère saignée , à les tenir soigneusement couverts , à leur donner pour boisson ordinaire l'eau blanche & même des lavemens émoulliens dans le cas où l'on entreverroit en eux quelques dispositions à la maladie dont il s'agit.

Après avoir rapporté le traitement de la peripneumonie dans les bestiaux , passons à celui de la dissenterie ; nous suivrons encore pour guide M. de Bourgelat. Cette maladie est souvent particulière à un animal , mais quelquefois encore elle devient épizootique , & pour lors elle n'est jamais bénigne ; elle est constamment accompagnée d'une fièvre légère dans le principe , mais qui accroît dans la suite au point qu'elle devient assez fréquemment la maladie principale. Les symptômes en sont , outre des déjections sanieuses , purulentes, sanglantes, outre des tranchées , des tenesmes , une chaleur énorme d'entrailles , la chute du fondement , &c. en un mot tous ceux qui annoncent une fièvre caractérisée de malignité. On trouve communément à l'ouverture des cadavres les intestins ou desséchés ou dilatés par des vents , contenant une matière purulente & toujours enflammés , ulcérés , sphacelés ; la rate est enflée & putride , le rectum est surtout dans le plus mauvais état , & on y rencontre des caillots de sang pur , mêlé par fois à la sanie , &c.

Si les bestiaux attaqués ne sont pas dans l'abattement , la saignée à la jugulaire est très bien indiquée. Des breuvages faits avec une once d'huile d'olive ou de navette , sur laquelle on verse un verre d'eau & un demi verre de vinaigre de vin , ne le sont pas moins : on peut en donner soir & matin.

La boisson ordinaire sera de l'eau blanche , à laquelle on joindra un tiers d'une décoction de corne de cerf. La nourriture ne sera que de l'orge , de l'avoine & du seigle qu'on aura fait bouillir.

On pourra selon les circonstances , recourir au diascordium dont on donnera une once délayée dans une suffisante quantité d'eau blanche légèrement acidulée par le vinaigre ; les lavemens surtout ne seront pas épargnés ; on prendra son de froment quatre poignées, feuilles & fleurs de bouillon blanc de chacune une poignée , semence de fenugrec , de lin, de chacune demi once ; on fera bouillir le son, les feuilles & les semences dans cinq livres d'eau commune jusqu'à la diminution d'un tiers , sur la fin de l'ébullition , on mettra les fleurs ; on les laissera ensuite infuser , on coulera & l'on fera fondre dans la liqueur deux chandelles pour un lavement ; quand les tranchées sont vives , au lieu de chandelle on y ajoute sirop de diacode trop onces , ipecacuana en poudre demi once : le lavement ainsi préparé produit des effets merveilleux. Le nitre , le camphre sont souvent très efficaces.

Prenez sel de nitre une once , faites fondre dans deux livres de décoction d'oseille , donnez avec la corne en deux doses.

Ou bien prenez nitre , camphre de chacun deux gros , mêlez avec une suffisante quantité de miel pour un bol. Au surplus il est très-difficile d'indiquer ici tous les cas où la méthode pour le traitement doit varier. C'est d'après les differens caracteres des maladies & la diversité de leurs progrès & de leurs effets, qu'on doit se diriger : il faut que celui qui entreprend de traiter les maladies des bestiaux réunisse une théorie la plus saine à la pratique la plus consommée , s'il veut réussir & s'acquérir une réputation.

M. Bagard , célèbre médecin de Nancy a publié en 1742 , un mémoire en forme de consultation , à l'occasion de la maladie des chevaux & des bœufs qui régnoit pendant le cours de cette année dans les Vosges & autres endroits de la Lorraine. Ce mémoire mérite encore d'être rapporté ici pour faire époque dans l'histoire des maladies épizootiques qui ont ravagé

l'Europe en différens temps , & fait périr les différens bestiaux.

Cette maladie contagieuse , dit M. Bagard , se manifeste par les accidens suivans. Un froid , un tremblement assaillissent les bestiaux : bientôt après succede une chaleur âcre & violente qui se répand par tout leur corps , avec un battement fréquent de leurs arteres ; les bêtes qui en sont attaquées , baissent la tête , & ont un air de tristesse , leurs yeux pleurent ; elles ont de grandes anxietés avec une respiration laborieuse , des palpitations de cœur ; elles jettent des glaires par la bouche , & des matieres puantes par les naseaux. Les bœufs cessent de ruminer & ne mangent plus ; peu après il leur survient des boutons au-dessus du fondement , sur le ventre & par tout le corps , comme dans la petite verole ; enfin des apostumes , des charbons & des bubons , ce qui ne laisse aucun lieu de douter que la nature de cette maladie est une fièvre maligne , inflammatoire & pestilentielle.

Comme les maladies épidémiques ont leur cause primitive ou dans l'infection de l'air , ou dans la corruption des alimens , ou dans la contagion qui se communique d'un corps à un autre , on laisse aux physiciens à philosopher sur celle qui a produit la maladie actuelle ; on observera seulement qu'il est arrivé plusieurs fois dans différentes provinces de semblables contagions qui proviennent de la communication des bœufs étrangers , & qu'il n'est que trop certain qu'un cheval ou un bœuf infecté de cette maladie , la communique bientôt aux autres de la même écurie ou étable , & qu'elle se répand promptement dans une province : en 1736 une semblable maladie se répandit dans l'Evêché de Metz.

Les symptômes dont nous avons fait mention , sont aisément connoître que cette contagion attaque le sang en le coagulant : l'ouverture des bestiaux qui en sont morts , le confirme ; puisqu'en les ouvrant en-

core tout chauds , il ne se répand presque point de sang.

Parmi ceux qu'on a ouverts , on a trouvé dans les uns une tumeur considérable , d'une corruption & d'une fétidité insupportables , adhérens aux parois de l'estomac des bœufs ; dans d'autres on découvre des hydatides & des vessicules dans le cerveau & dans les poulmons , remplies d'air ; dans les uns des ulceres à la racine de la langue & dans la gueule ; dans d'autres des tumeurs exterieures au bas du ventre , comme des bubons & des charbons ; enfin on leur trouve encore des vers dans les entrailles.

Comme il n'y a point de spécifique découvert contre cette maladie contagieuse , M. Bagard décrit les remedes qui lui paroissent les plus convenables pour la cure , singulierement ceux qui ont eu quelque succès dans de semblables infections , & il parle ensuite des précautions que les magistrats doivent prendre en pareil cas.

1°. On visitera deux ou trois fois par jour les bestiaux , & lorsqu'ils seront au pâturage , on lavera les étables , on frotera les crûches , les rateliers & les piliers des étables avec de l'eau dans laquelle on aura fait tremper ou bouillir des herbes aromatiques , comme thim , sauge , laurier , origan , marjolaine , & l'on parfumera ces lieux deux fois par jour ; le matin lorsque les bestiaux iront aux champs , & le soir deux heures avant qu'ils rentrent ; on aura soin de ne les point faire sortir avant le lever du soleil.

Les parfums peuvent être de plusieurs sortes , suivant les différentes drogues que l'on pourra trouver ; celles que l'on trouve partout & qui sont de peu de valeur , sont l'encens , la graine & le bois de genievre , la poudre à canon , le souffre & la poix ; on prendra quelques-unes de ces matieres que l'on fera brûler dans les étables , on en jettera peu à peu dans un réchaud de feu. On a observé dans quelques

endroits de mettre de l'assa foetida la grosseur d'une feve , auprès de chaque longe ou corde du betail , dans un petit trou avec une vrille , afin qu'il puisse en sentir l'odeur.

On frotera aussi les auges & les rateliers avec de l'ail ; & l'on aura soin d'allumer des feux clairs dans les cours & dans les rues ; on aura encore soin que le foin & la paille de leurs alimens soient purs , & qu'ils n'ayent pas été mouillés par les pluies ou les déluges d'eau , & on leur donnera moins à manger , afin qu'ils n'engraissent pas.

Comme par les différentes relations de ces sortes de maladies , continue M. Bagard , on a observé qu'elles se manifestent tout à coup , quelquefois par dégoût , pleurs , abattemens , tumeurs , abscess ; il sera bon dès le moindre soupçon de ces accidens , de faire prendre aux bestiaux de la thériaque appelée *diateferon* , qui est moins chere que l'autre , l'orvietan & le mithridate ; on en donne deux gros aux moutons , une demi once aux vaches , une once à un bœuf , autant à un cheval , & à proportion aux autres animaux ; on la délaye dans une quantité suffisante de vin , proportionnée à la dose & à la force de l'animal.

Des particuliers ont préservé leur bétail en les gardant dans les étables , & en faisant prendre tous les matins à chaque bœuf ou vache un picotin de son avec de l'ail , du genievre & du souffre ; d'autres personnes ont fait saigner leurs bêtes pour les préserver de la maladie , & leur ont donné ensuite le remede qui suit : une once de cristal minéral , deux gros de souffre , pareille quantité d'alun , & deux bon coups de poudre à tirer ; on fait infuser le tout sur des cendres chaudes dans une chopine de bon vinaigre , & on en fait prendre à la bête par les narines un quart de roquille de deux jours en deux jours ; c'est-à-dire , qu'il faut un jour d'intervalle entre deux prises.

En Allemagne on saignoit les chevaux & les bœufs

dés deux côtés du col ; on les attachoit haut , & on ne leur donnoit à manger que six heures après. On leur faisoit prendre ensuite le remede suivant.

Prenez le jaune de six œufs durs cuits dans la braise , délayez-les dans une pinte de bon vin blanc ; mettez-y en même-temps deux onces de graines de laurier , une noix muscade , vingt cloux de gerofle , deux gros de canelle , un gros de saffran , deux charges de poudre à canon , & une once d'antimoine préparé : le tout pilé ensemble & passé au tamis que l'on fera infuser dans un pot de terre pendant quatre heures , après quoi on le fera prendre au cheval , qui ne mangera que quatre heures après au plus.

Le lendemain on lui donnera un lavement composé de trois pintes d'eau , deux poignées de son , que l'on fera bouillir jusqu'à ce qu'elle soit diminué de moitié ; on le passera dans un linge , ajoutant deux onces de catholicon , deux onces d'huile de graine de lin & deux onces de sel polychreste , un quarteron de miel , & pour cinq sols d'huile d'olive.

On a sauvé , ajoute M. Bagard , beaucoup de bestiaux avec le remede suivant , & surtout quand il a été donné aussitôt que la bête a paru malade ; il faut prendre un verre d'eau de vie , dans lequel on a délayé gros comme une noix d'orvietan , & une charge de poudre à tirer , qu'on fait boire pendant quelques jours à la bête ; d'autres ont pris une chopine de vinaigre , trois cueillerées de souffre , une cueillerée de sel , & une de poivre bouilli un moment , dans lequel on a jetté trois poignées de suie de cheminée bien passée , remuée ensuite avec un bâton , & reposée pendant une demi heure , qu'on fait boire par une corne à la bête malade , laquelle on laisse reposer ensuite pendant trois heures dans une étable séparée avant de lui donner à manger.

Lorsque les animaux sont attaqués interieurement d'abcès ou d'aposthumes , il faut prendre demi once

d'aloës succotrin , deux gros de foie d'antimoine ; deux gros de fleurs de souffre , mettre le tout en poudre , & le faire avaler aux bestiaux au moyen d'une corne & par-dessus du vin.

Si c'est un bœuf , il faut lui en donner une once , sept gros à une vache , six gros à un veau d'un an , aux autres animaux à proportion de leur âge.

Pour plus grande facilité on pourroit faire un opiate de ces drogues , en les liant avec un sirop composé de genievre & autres plantes aromatiques , on en donneroit la même dose que de la poudre que l'on délayeroit dans du vin.

Lorsque les bestiaux sont attaqués violemment , on pourra leur donner tout à coup une double dose de thériaque avec une dose d'opiate susdite , parce que l'on pourra par ce moyen procurer un secours plus prompt , & on aura soin de les bien couvrir.

Quant aux tumeurs , aposthumes & ulceres qui viennent à la langue des animaux , & qui la leur coupe en vingt-quatre heures , on les panse avec le remede suivant ; on observera toujours de mettre à part ces bestiaux pour empêcher le progrès de la corruption ; il faut prendre de l'impératoire ou de l'angélique , ou de la valeriane , ou les trois ensemble , feuilles & racines une bonne poignée de tout , du sel commun aussi une poignée , du poivre en poudre une cueillerée , une gouffe ou deux d'ail ou deux gros de gomme nommée assa foetida : on fait infuser & tremper le tout dans deux pintes de vinaigre , & on s'en sert ainsi.

On ratifiera la plaie ou la partie affectée avec une cueillere d'argent ou d'autre metal , & on la lavera ensuite avec le vinaigre ci-dessus préparé , ce qu'on réitérera souvent. Il sera bon par précaution de leur nettoyer la bouche avec le vinaigre , quoiqu'il ne paroisse point d'abscess.

Si les aposthumes , bubons & charbons paroissent à

l'extérieur, on appliquera dessus des cataplasmes attractifs, résolutifs & maturatifs, on pourra, v. g. se servir du remède suivant.

Prenez des racines de lys blanc huit onces, des oignons cuits sous la cendre quatre onces; des feuilles de mauve, des feuilles de melilot de chacune deux poignées; quatre ou cinq gouffes d'ail; on cuira le tout ensemble avec un peu d'eau, jusqu'à ce qu'il soit mol; on y mêlera pour lors de la semence de lin & de fenugrec de chacun environ deux onces, on y ajoutera de l'huile de lys, aussi deux onces. Quand la tumeur aura suppurée, il faudra l'ouvrir & la panser avec le suppuratif.

La méthode de M. Bagard pour le traitement des maladies épizootique des bestiaux, se ressent encore, comme le lecteur pourra s'en appercevoir, de l'ancienne pratique usitée dans la médecine; on s'y servoit de remèdes sudorifiques & cordiaux par préférence à tout autre remède; actuellement cette méthode n'est presque plus en usage, on en a reconnu l'abus; les différens traitemens que nous avons rapportés ci-dessus, sont de beaucoup préférables.

Le Dictionnaire Œconomique a donné à l'article *Betail* ou *Bestiaux*, l'extrait d'une partie des ouvrages intéressans qui ont parus sur cet objet. Nous ne pouvons mieux remplir les vues que nous nous sommes proposés dans ce Dictionnaire, que d'en faire mention ici. Nous résumerons en même-temps par-là tout ce que nous avons déjà dit plus au long de tous les différens ouvrages qui ont parus, & même des mémoires que nous avons déjà rapportés. Il résulte que la dissection anatomique de quelques-uns de ces animaux morts, est la voie la plus sûre pour connoître la maladie des autres, surtout dans le cas des maladies épizootiques. En faisant l'ouverture des cadavres, on a trouvé souvent une inflammation aux intestins avec une disposition à la gangrene; le fondement ulcéré &

parsemé de boutons de couleur violette & livide ; le poumon affecté & couvert de petites vessies remplies d'une serosité roussâtre ; le foie durci par des skirrhes, & la vesicule du fiel remplie d'une bile brulée semblable à du marc de café, le sang mêlé de lait, qui étant supprimé & détourné de ses voies ordinaires, avoit été obligé de refluer & de se dégorger dans les conduits & réservoirs du sang ; on a observé aussi des pustules ou boutons entre cuir & chair, qu'on peut comparer à une petite vérole avortée ; dans quelques-uns on n'a rencontré pour unique cause de mort qu'une assez foible altération dans la substance du cerveau ; d'autres avoient une gangrene répandue dans toute la masse du sang.

On remarque quelquefois sur le corps des bêtes, certaines tumeurs externes de la grosseur d'une noix. Souvent il n'en paroît qu'une qui prend au flanc, & s'augmente insensiblement en se communiquant par des especes de fusées jusqu'aux bourses qui enflent prodigieusement. Cette tumeur est dure & noire, elle ne contient point de pus, & ressemble aux anthrax qui viennent aux hommes dans les maladies contagieuses. Les vaisseaux voisins de cette tumeur s'enflent & s'engorgent ; ils deviennent durs & tendus comme des cordes ; les payfans donnent à ces tumeurs le nom de charbon : quand elles paroissent au poitrail & aux lieux les plus voisins de la tête, l'animal meurt si promptement, qu'on n'a pas le temps de le secourir ; ou si on lui fait prendre quelques remedes, ils lui sont ordinairement inutiles ; quelquefois la peau se sillonne & se fend en divers endroits, particulièrement aux pieds : la langue se trouve couverte de ces mêmes pustules, & s'écorche de tous côtés ; il s'y forme plusieurs ulceres, qui empêchent l'animal de manger, & le font périr s'il est trop longtems sans pouvoir prendre de nourriture.

Les bestiaux sont attaqués en outre d'une espece

de petite vérole fort maligne , elle attaque particulièrement les brebis. Voyez art. *Brebis*.

Il y a une autre maladie très-dangereuse , à laquelle les bœufs & vaches sont plus sujets que les autres bêtes ; elle commence par une pesanteur de tête , une foiblesse qui les empêche de se tenir sur leurs pieds ; il leur survient un frisson & tremblement universel , suivi bientôt de grandes chaleurs , altérations , battement des flancs , & autres symptômes peu differens de ceux de la petite vérole. Les vaches perdent alors quelquefois leur lait , il leur sort par les yeux & les naréaux une sérosité visqueuse , corrosive , souvent sanieuse ; elles ont froid à l'extérieur , paroissent très échauffées en dedans ; & si l'humeur cesse de couler , elles périssent fort vite par la difficulté de respirer , les sifflemens , la toux ; cette maladie s'appelle *fonte* ou *catarrhe*.

Une maladie contagieuse qui fait encore mourir une grande quantité de bestiaux , est celle qui se manifeste , ainsi que nous l'avons déjà observé , par un bouton violet ou livide , qui vient sous la langue. Le bétail est encore sujet au flux de sang : le diagnostic de cette maladie est que les animaux ne peuvent fienter qu'avec peine ; il survient bientôt après un flux de ventre , accompagné de tenesme ou de difficulté de fienter ; les animaux rendent quelques matières glaireuses , & une sérosité très-fétide , qui dégénere bien vite en un flux de sang très-douloureux.

Pour connoître la fièvre des bestiaux rien n'est plus facile ; il suffit de poser la main entre la jambe gauche du devant & le poitrail ; en état de santé le cœur y bat quarante-cinq à quarante-huit fois en une minute ; quand les pulsations passent ce nombre , c'est un signe de fièvre. M. Lugard , médecin à Londres , publia en Anglois en 1757 , un essai sur la nature , les causes & la guérison d'une maladie contagieuse qui régnoit alors en Angleterre parmi les bêtes à corne.

Le bétail qui en étoit menacé , dit M. Lugard , perdoit l'appétit ; il lui découloit une sérosité des naséaux ; il avoit de la peine à avaler ; branloit la tête comme s'il avoit quelque demangeaison aux oreilles ; il alloit de côté & d'autre , & tous ses mouvemens dénotoient beaucoup de souffrance. Excepté le dernier symptôme , les autres augmentoient pendant quatre jours , ensuite le bétail devenoit engourdi , ne vouloit point marcher , étoit extrêmement foible & absolument sans appétit , frissonnoit de tout le corps , & touffoit beaucoup , ce qui augmentoit l'écoulement d'humeurs par les yeux & par les naséaux. On sentoit la tête , les cornes & l'haleine très-chaudes ; & en même temps les autres parties très-froides. Pendant les trois premiers jours , la fièvre qui étoit continue , augmentoit vers le soir , les bêtes avoient une diarrhée continuelle ; & leur fiente étoit verte & de mauvaife odeur ; leur haleine étoit puante , & la transpiration d'une odeur désagréable ; leur sang étoit échauffé & mêlé de quantité de parties hétérogenes ; elles avoient la bouche ulcerée ; en leur passant la main sur le corps , on sentoit des tumeurs sous les membranes charnues , & presque tout le corps étoit couvert d'ébullitions. Une vache à lait , attaquée de la maladie , perdoit son lait peu à peu , & n'en avoit plus du tout au quatrieme jour : les évacuations devenoient alors plus abondantes , & accompagnées d'acrimonie à l'anus. La vache se plaignoit surtout vers le soir , & se couchoit. Ces symptômes augmentoient jusqu'au septieme jour , & quelquefois jusqu'au neuvieme.

L'animal réchappoit si dans le temps de la crise , tout son corps se couvroit de pustules grosses comme des œufs de pigeons , surtout des deux côtés de l'épine du dos depuis la tête jusqu'à la queue , si les tumeurs venant à supuration , exhaloient une odeur infecte ; si l'on apercevoit des ulceres formés sur quelqu'autre partie du corps ; si les excréments acquerioient plus de

consistence, & si l'urine se trouvoit plus épaisse & colorée ; si le frisson étoit suivi d'une grande chaleur, si la fièvre diminuoit, & si le pouls devenoit régulier ; enfin si les yeux étoient plus vifs, si l'animal dressoit les oreilles en voyant approcher quelqu'un, & s'il commençoit à manger.

Il n'y avoit au contraire presque aucune espérance, si après sept jours, les éruptions & les abscesses diminuoient sans suppurer ; si la diarrhée continuant, l'haleine se trouvoit toujours échauffée & le corps froid ; si l'animal se plaignoit d'avantage & s'il rendoit plus d'humeurs par les yeux & les naséaux, si les yeux devenoient troubles, languissans ; si l'engourdissement augmentoit, si l'urine étoit bien colorée, & si l'animal exhaloit une odeur cadavéreuse.

Dès que quelques-uns de ces symptômes paroissent, M. Lugard faisoit transporter l'animal dans une grande étable au haut de laquelle étoient deux trous, d'un pied en carré, l'un vers le midi, l'autre au nord-ouest pour la libre circulation de l'air ; on ouvroit aussi la porte environ une demi heure chaque jour pendant l'été ; l'animal avoit toujours une couverture, & on renouvelloit sa litière toutes les vingt-quatre heures.

M. Lugard ne faisoit point saigner les vaches extrêmement maigres, ni les veaux foibles ; il faisoit seulement tirer la valeur de deux livres de sang du cou des vieilles vaches ; & le double, si les bêtes étoient fortes & grosses ; soit qu'il jugeât à propos de faire saigner l'animal malade ou non ; il ne le faisoit pas moins laver avec du vinaigre mêlé dans de l'eau chaude, où avoient bouilli des herbes aromatiques ; après quoi il le faisoit frotter avec un morceau de drap ou un bouchon de paille ; on réiteroit cette opération tous les jours matin & soir pendant un quart d'heure, pour aider la transpiration. Ce médecin recommandoit en même-temps de laver avec de l'huile

chaude les tetines des vaches à lait , afin de le conserver.

La saignée faite quand elle avoit paru nécessaire à M. Lugard , il faisoit faire un cautere au fanon , & y faisoit mettre du chanvre ou de l'étoupe , graissée de saindoux. Les deux bouts doivent pendre environ de quatre pouces de chaque côté , il faisoit appliquer en outre sur le cautere un emplâtre composé de goudron & de vieux oing ; on ne le relevoit qu'au bout de vingt-quatre heures , on promenoit alors le seton , & on l'enduisoit d'un mélange de jaune d'œuf & de thérébentine de Venise ; quand la partie se gonfloit & suppuroit trop , M. Lugard y faisoit appliquer un cataplasme de lait , de mie de pain blanc , & d'un peu de saindoux ; il faisoit relever l'appareil deux fois par jour , jusqu'à une diminution notoire de l'inflammation ; il recommandoit de laisser encore le seton environ un mois après la guérison de l'animal.

Quand après la saignée l'animal tenoit la tête baissée , paroïssoit triste , respiroit difficilement & souffroit au moment des digestions , il lui donnoit pour remede le purgatif suivant.

Prenez quatre poignées de son , faites-les bouillir dans dix livres d'eau de fontaine que vous réduirez à moitié , passez la liqueur , dissolvez-y deux onces d'electuaire lenitif , & une demi once de sel de glauber ; donnez à l'animal malade cette médecine tiède , & ne lui faites boire au bout de deux heures que quatre livres d'eau de gruau.

Quand l'animal affectée de contagion n'avoit pas ces derniers symptômes , M. Lugard lui faisoit seulement prendre un breuvage composé de trois ou quatre onces de racine de garence , d'une once de racine de cucurma , d'une pareille quantité de celle de raifort sauvage , de deux onces de graine de fenouil , de quatre poignées par parties égales de fleurs de camomille , de matricaire , de rhue & de sauge ; on faisoit bouillir

le tout dans huit livres de petite biere , réduite à six , on passoit le tout , & on en prescrivoit la colature en deux breuvages , à prendre l'un le matin , l'autre le soir.

On ne donnoit aux animaux malades aucune nourriture solide ou seche , jusqu'à ce qu'ils pussent ruminer , de peur que leur estomach ne vint à s'affoiblir , ce qui arrivoit ordinairement pendant la maladie. M. Lugard prescrivoit la potion suivante.

Faites bouillir par égale quantité du lait & de l'eau de fontaine ; versez-y quelques gouttes de vinaigre de vin blanc , passez cette liqueur , & donnez là tiede à l'animal ; on se servira pendant les trois premiers jours du vinaigre surat , & pour les jours suivans du vinaigre d'ail bien distillé , afin qu'il soit pur.

Il leur faisoit aussi donner alternativement de l'eau de foin , c'est-à-dire , de l'eau versée toute bouillante sur du foin haché bien menu , qu'on tiroit ensuite au clair , lorsqu'elle étoit presque tiede.

On leur frottoit souvent la gueule & les naséaux avec un mélange composé de la décoction de deux onces de raisins & de figes seches , de pareille quantité de mahaleb , & d'une demi once de graine de moutarde dans trois livres de lait & d'eau , qu'on faisoit réduire à deux , & à laquelle on ajoutoit deux onces de miel rosat , & une demi once de sel ammoniac : on se servoit d'une éponge pour employer ce gargarisme , & on le continuoit jusqu'à ce qu'il se formât des ulceres ; après quoi on lavoit ces endroits avec une infusion de sauge , où l'on mettoit du goudron , du vinaigre , & assez de miel pour adoucir. Lorsque les ulceres devenoient sanguinolentes , on faisoit l'infusion de sauge plus forte , & on y mettoit de l'alun de roche pulverisé. Quand l'animal qu'on avoit pansé depuis quatre jours , devenoit triste , avoit la diarrhée , accompagnée d'une espece de frisson , sans cependant qu'il y crût des pustules sur la peau ,

on lui faisoit prendre pendant quatre soirs le breuvage suivant.

Prenez une demi once de fleurs de camomille , pareille quantité de celle de contrayerva , & six gros de thériaque de Venise ; mêlez-les dans trois livres de la potion indiquée ci dessus , pour soutenir l'estomac , & faites avaler tiede le breuvage.

On lui donnera encore souvent à boire deux livres de ladite potion , & en outre tous les matins , & quatre fois l'après midi un autre breuvage fait avec la racine de garance ; elle n'est nullement incompatible avec la thériaque.

Quand les fibres de la gueule paroissent affoiblies , lorsque l'animal a un froid universel , qu'il est dépourvu de sentimens , & que les excréments sont noirs & infectes , on prend deux onces d'écorce de chêne , une once de quinquina , & une once de mirrhe , on pulvérise le tout , on le fait ensuite bouillir dans cinq livres d'eau jusqu'à la diminution d'un cinquieme ; la liqueur passée , on met dans la colature deux gros d'alun de roche en poudre , & on fait prendre ce breuvage de quatre heures en quatre heures. Si l'animal évacue beaucoup & est foible , on y ajoute une demi pinte de lie de vin rouge ; on peut aussi lui donner de l'eau de foin en y faisant infuser des fleurs de camomille macérées pendant quelques jours dans du vinaigre.

Si les symptômes diminuent après le quatrieme jour ; si l'animal porte sa tête plus d'un côté que de l'autre , si ses yeux & ses naséaux fluent beaucoup , & si ses cornes sont plus chaudes que le reste du corps , il est presque sur qu'il s'est formé un dépôt dans la corne ; pour lors sans la toucher , on lui fait une ouverture deux ou trois pouces au-dessous ; on met à chaque côté de la plaie un linge trempé dans de l'huile ; on élargit ensuite le trou pour faciliter la suppuration , s'il est nécessaire ; la poudre d'asarum est
excellente

excellente pour amener à suppuration les abcès qui se forment dans les naséaux.

S'il se forme sous la peau une tumeur infecte, on l'ouvre ; après qu'elle a suppuré, on met dans la plaie un tempon d'étoupes trempées dans un mélange de thérébenthine, de mirrhe pulvérisé & de jaune d'œuf ; & par dessus un cataplasme d'avoine concassée, de vieille bière, & d'esprit de vin ; ce cataplasme se met bien chaud, & on le renouvelle deux ou trois fois par jour.

La grande crise est ordinairement suivie d'une diarrhée utile, on aide même la nature par un breuvage avec une demi once de rhubarbe, pareille quantité de fené, une once de réglisse coupée en morceaux, & une once de graine d'anis en poudre ; on fait bouillir le tout dans quatre livres de petite bière qu'on réduit à trois, on en donne la colature à l'animal malade. On lui présente encore de l'eau de gruau presque tiède ; & sur le soir une once de diascordium dans deux ou trois livres d'eau chaude.

Si l'animal est constipé après la crise, & si la peau s'attache à la chair, il faut lui donner sur le soir une once de sel d'epsom mêlée avec du son, mais il faut attendre que la crise soit entièrement passée.

Lorsque la guérison est avancée, on donne une médecine un peu plus forte que le breuvage qui a servi à favoriser la grande crise.

Tel est le traitement indiqué par M. Lugard pour les maladies contagieuses ; nous allons actuellement exposer le résumé des traitemens qu'indiquent la plupart des auteurs dans pareil cas. Les remèdes qu'on y employe sont ou préservatifs ou curatifs. Nous avons déjà fait mention de la plupart des préservatifs ; il est conséquemment inutile de les rappeler ici, nous ne parlerons que de ceux que nous avons pû omettre tant dans cet article que dans d'autres de ce Dictionnaire.

Dans la secheresse & les grandes chaleurs on aura soin d'abreuver souvent les bestiaux ; on évitera de les faire boire dans des eaux croupissantes , dans celles où on a mis rouir du chanvre , & dans les eaux basses & marécageuses ; on ne les laissera pas paître pendant la nuit , ni sortir trop matin de l'étable ; on attendra que l'air soit purifié par la chaleur des rayons du soleil.

On saignera les bestiaux dès qu'on s'appercvra de quelque danger ; on fera la saignée au cou , & on tirera environ une pinte & demie de sang aux bœufs , & seulement une aux vaches ; quant aux genisses , on ne fera la saignée que de moitié , & aux veaux à proportion. Le lendemain de la saignée on les purge avec une once d'assa foetida , autant de *crocus metallorum* , trois gros de salpêtre , & pareille quantité de fleurs de souffre : on mêle les ingrediens avec l'avoine & le son , ou bien on les délaye dans du vin , & on fait avaler cette boisson dans une corne ; on diminue cette dose à proportion , selon les especes differentes d'animaux , leur âge & leur force ; on réiterera cette purgation deux fois de trois jours l'un , & on ne laissera pas sortir les animaux le jour qu'on les aura purgés.

Dans le journal de Verdun du mois de Mai 1745 on met au nombre des meilleurs préservatifs la thériaque & l'orvietan , on les délaye l'un & l'autre dans du vin à la dose d'une once & demie pour un cheval ou pour un bœuf , d'une once pour une vache , & d'une demie once pour une genisse , & à proportion pour les autres animaux.

Il y a des auteurs qui recommandent contre les maladies contagieuses , un crapaud vivant ou mort , envelopé dans un linge avec du sel , de l'ail à moitié écrasé , du vif argent , & de l'assa foetida pendu au cou ; quand les animaux ont porté cette amulette pendant quelque tems , on la jette dans le feu ; actuellement on n'a pas grande confiance dans de pareils

remèdes. On fera très-bien de mêler dans la probende qu'on donne aux bestiaux quelques feuilles de mercuriale, buglose, bourache, chicorée sauvage, cresson, scordium, &c.

Le Journal Œconomique du mois de Janvier 1751 rapporte qu'en 1713 un grand troupeau de bêtes à corne fut préservé de la mortalité en broutant du cresson de fontaine, il en dévora jusqu'aux racines, mais ces plantes ne furent pas plutôt déracinées que le troupeau devint malade, & périt pour la plus grande partie.

Dans les temps de contagion parmi les bestiaux on pourra faire tremper une ou deux livres d'antimoine crud dans leur boisson, on la fera bouillir environ un quart d'heure avant que de la leur donner : on prétend aussi que les eaux ferrugineuses sont de très-bons préservatifs ; on puise dans des fontaines de cette qualité, l'eau qu'on veut faire boire aux bestiaux, de peur qu'en y entrant, ils ne viennent à la troubler. On leur donnera de cette eau pendant dix ou douze jours consécutifs, & on ne leur donnera à manger que deux heures après. Un gentilhomme de la province d'York les faisoit d'abord saigner, après quoi il leur donnoit des purgatifs rafraîchissans pour en venir ensuite à l'inoculation. Voici la méthode avec laquelle il inoculoit ; il faisoit une incision au fanon, il y mettoit des étoupes trempées dans l'humeur qui couloit des yeux & des naseaux des autres bêtes déjà attaquées de la contagion ; il laissoit ces étoupes trois jours dans l'incision, & dès que les symptômes du mal se déclaroient, il faisoit mener les bêtes inoculées dans un pré, où elles restoient jusqu'à la fin de la crise. Durant tout le temps de la maladie, on donnoit pour boisson du son délayé dans de l'eau chaude. On observera à ce sujet que les pâturages d'Angleterre sont communément fort gras, & très-souvent arrosés d'eaux minérales. On a depuis inoculé des bestiaux en plusieurs endroits, & les succès n'ont pas répondu à l'espérance.

Quelques-uns recommandent de suspendre dans les étables un sac dans lequel on a mis du sel. Quand les bêtes l'ont une fois goûté, elles ne manquent pas d'aller le lécher toutes les unes après les autres en entrant. M. le Page insiste sur le goût décidé du pied fourchu pour le salpêtre.

On prévient encore les maladies des bestiaux en les purgeant une fois pendant l'année, au mois de Mars dans les pays chauds, & au mois d'Avril dans les climats froids; on frotte en même temps la langue de l'animal avec du sel, du vinaigre & de l'ail. La corne est l'instrument dont on se sert pour leur faire avaler les médecines. On les a aussi souvent garanti en leur donnant de deux jours en deux jours pendant quelques temps, trois ou quatre gouffes d'ail écrasées, une once de racine de gentiane en poudre, ou de *crocus metallorum*, deux cueillerées de sel, une poignée de grains de genievre, & quelques grappes de verjus ou de raisins dans l'avoine & le son.

Après avoir rapporté les remèdes préservatifs, voyons à présent les curatifs. Le dégoût accompagne presque toujours les différentes maladies des bestiaux; on commencera donc la cure de toutes ces maladies par un gargarisme, au moyen duquel on nettoiera & on lavera le dedans de leur gueule; ce gargarisme sera préparé de la manière suivante.

Prenez deux bonnes pincées de poivre avec une demi poignée de sel, mêlez-les avec quelques têtes d'ail mondées & pilées, jetez le tout dans une chopine de bon vinaigre; ayez ensuite un bâton, que vous envelopperez d'un linge blanc de lessive, trempez-le dans la liqueur, frottez-en la langue, le palais & toute la bouche de l'animal malade, & tâchez même de lui en faire avaler quelques gouttes; on réitérera journellement ce remède jusqu'à ce que l'appétit soit totalement rétabli; quand on n'a point de poivre, on se sert en sa place de roquette, de curage ou de jus d'oignon & de poireau.

Si on ne peut pas rappeler l'appétit de l'animal par ce gargarisme , on le saignera & on le purgera , ou bien on lui fera prendre le matin un verre de vin , dans lequel on aura auparavant fait infuser de l'antimoine , & si le mal presse , on lui donnera toutes les heures. Il faut observer de ne donner à manger que trois heures après l'usage du remede ; le souffre jaune avec une demi once de sel dans du son ou dans du vin , continué , pendant cinq ou six jours , est un remede excellent.

Lorsque la maladie est entierement déclarée , & lorsqu'on s'apperçoit qu'elle est réellement contagieuse ; vous prenez pour lots une poignée de graines de genievre , & pareille quantité de racines d'angélique ; vous les faites secher , vous les pulverisez & vous y joignez une poignée de feuilles de rhue toutes vertes , deux têtes d'ail , & une quantité suffisante de bon miel ; vous battez le tout ensemble , & vous en donnez la grosseur d'une bonne noix , si c'est un bœuf ou un cheval ; le tiers moins si c'est une vache , & à proportion aux autres animaux.

Le Dictionnaire Œconomique annonce le remede suivant comme très-excellent pour toutes sortes de maladies qui peuvent survenir aux brebis , aux chèvres , aux vaches , aux chevaux , & généralement à tous les animaux , supposé qu'on puisse valablement employer un remede aussi universel dans l'art vétérinaire ; on n'en admet point de pareil dans la médecine des hommes , & par la même raison on n'en doit point non plus admettre dans celle des animaux.

Vous mettez pour préparer ce remede universel , dans une pinte de vin blanc , mesure de Paris , une once de foie d'antimoine , enveloppé dans un linge , ajoutez y un gros de sené , mettez-y aussi du sucre , de la muscade & des autres épiceries chaudes , attendu que c'est de froid & d'humidité que proviennent la plupart des maladies des animaux qui pâturent. A la dernière

rigueur on pourroit cependant se passer d'épiceries ; vous laissez tremper le tout pendant vingt-quatre heures ; mais si vous êtes pressé, vous les faites bouillir pendant trois ou quatre minutes. La dose de ce remede est d'un quart de pinte pour les brebis & autres petits moutons, & d'une pinte entiere pour les vaches, chevaux & autres grandes bêtes.

Après leur avoir donné ce remede, on les tient à l'étable chaudement, & on ne leur donne de nourriture que le soir, ou du moins trois ou quatre heures après avoir avalé ce remede ; on les tiendra de même chaudement & sans manger trois heures avant.

Si les bêtes malades vomissent peu de temps après l'avoir pris, on leur en donnera une seconde dose au bout de deux heures ; cette seconde dose ne doit être que le quart de la premiere.

Outre ce remede général on trouve encore dans le Dictionnaire Economique plusieurs remedes particuliers pour chaque maladie. Le premier qu'il rapporte est pour les tumeurs contre lesquelles nous en avons déjà indiqué quelques-uns dans ce même article. S'il y a grande chaleur, dit le rédacteur de ce Dictionnaire, avec un violent battement de flancs, il faut d'abord faire une saignée, on fera ensuite à la tumeur une ouverture cruciale, on lavera bien la plaie avec l'eau de vie ou l'eau commune dans laquelle on aura fait dissoudre une quantité suffisante de sel, on la couvrira de thérébentine délayée avec un jaune d'œuf, du miel & de l'eau de vie, & on la pansera deux fois le jour avec de l'étope ou de la corde éfilée ; on appliquera aussi sur la plaie le blanc de poireau pilé, ou la plante nommée *curage*.

On peut encore faire usage d'un tuyau de plume rempli de vif argent qu'on aura cacheté par les deux bouts, on l'introduit par le moyen de la lancette dans le fanon entre cuir & chair, ou sur le haut du cou du bœuf ; si c'est pour des chevaux, on la place vers le

ou. Il se fait par ce moyen un écoulement de matiere purulente , & la guérison s'en suit pour l'ordinaire ; il y en a , ainsi que nous l'avons déjà observé , qui font des setons aux bœufs , en leur perçant le chignon avec un fer rouge de la grosseur du doigt , & passant dans le trou une corde qui y reste & occasionne l'écoulement d'une matiere purulente : on a soin de tenir toujours l'ouverture en état : quand l'évacuation commence à diminuer , on purge la bête malade avec une demie-once d'assa foetida , une once de *crocus metallorum* , trois gros de jalap , & autant d'aloës ; on met le tout en poudre , & on le fait bouillir légèrement dans une chopine de vin blanc ; cette médecine se réitere deux fois , de deux ou trois jours l'un ; ou bien on prend pour le purger une once & demie de poudre des feuilles & racines de cabaret ; on les fait bouillir dans une chopine de vin ; on donne cette infusion en dose plus ou moins forte , à proportion de l'âge & des forces de l'animal.

Après la purgation , on lui fera prendre une once de thériaque, une demie cueillerée de poudre à canon , & une demie-once de cinnabre dans un demi septier de vin chaud : ou bien on lui fera avaler dans une chopine de vin de la racine d'aunée , d'imperatoire , & d'aristoloche à la dose chacune d'une demie-once ; on y ajoutera une once de crystal de suie de cheminée.

On lui donnera pour nourriture deux fois par jour de l'avoine bouillie dans du vin , & un peu de foin nouveau ; & pour boisson une décoction de scabieuse & de chardon benit , ou de scorfonere & de racine de reine des prés ; on tient le tout chaudement.

On guerit encore souvent ces tumeurs en donnant à manger aux bœufs des feuilles & baies de viorne , & en mettant en même-temps un morceau de la tige de cette plante entre cuir & chair vers le chignon du col , pour attirer un dépôt , & ensuite un écoulement.

M. de la Marre après avoir rapporté le traitement des tumeurs, donne ensuite celui de la petite verole des bestiaux. Si l'on étoit sur, dit-il, que l'animal fut attaqué de cette maladie, il faudroit le saigner avant qu'elle eut paru au dehors; mais quand on ne la connoît que par les boutons qui paroissent sur la peau, au lieu de saigner, on aidera au contraire l'éruption en faisant prendre dans une chopine de vin, pendant deux ou trois jours de suite, le cristall de suie de cheminée, & on couvrira bien l'animal pour faciliter la transpiration; on aura soin surtout de lui ratifier la langue, & de lui laver tout le dedans de la gueule avec une décoction d'aigremoine, d'orge, à laquelle on associera deux cueillerées de miel rosat; ou bien on la lui lavera avec du vinaigre, dans lequel on aura fait infuser une demie poignée de fauge, pareille quantité de grande joubarbe & de racine d'angelique ou d'imperatoire, on pilera le tout avec quelques gouffes d'ail & une poignée de sel: on commencera d'abord par le premier gargarisme, après quoi on usera du second.

Quand les pustules commencent à se secher, on purge alors l'animal avec une cueillerée de fleurs de soufre, autant de safran des metaux, une demie once de cannelle & autant de cloux de girofle; on fait bouillir le tout dans une chopine de vin jusqu'à diminution du tiers: ou bien on lui fait avaler un breuvage préparé avec une demie-once de genièvre en poudre, une once d'asarum aussi pulverisé, & une cueillerée de cristall de suie, qu'on fait infuser dans un demi-septier de vin. On donne de temps en temps à l'animal convalescent quelques morceaux de pain trempés dans le vin, & on le tient à l'étable jusqu'à parfaite guérison.

Le traitement de la fonte ou catarre est encore très-bien détaillé dans le Dictionnaire Economique. Il est très important dans cette maladie d'entretenir

Pécoulement de l'humeur : on fait prendre à cet effet à l'animal deux ou trois fois par jour un bouillon de genest verd ou de coudrier ; quand il a bavé pendant une heure ou environ , on lui lave le dedans de la gueule avec le gargarisme prescrit pour le traitement de la petite verole , pour pouvoir par-là rappeler son appétit. Si malgré tout cela il ne se rétablit pas , on lui fait manger une demi poignée de graine de genievre écrasée , & autant de grains de verjus ou de raisins , on y ajoute une once de *crocus metallorum* , on mêle le tout dans du son , ou bien on lui fait avaler dans du vin ; deux heures après on lui donne du miel délayé dans une eau blanche tiede pour le désalterer : on lui seringuera aussi de temps en temps dans les naseaux & les oreilles pendant la journée du jus de poirée avec une décoction de feuilles de tabac ; on le fera encore éternuer en lui soufflant dans les mêmes naseaux avec une plume ou un chalumeau , du tabac en poudre , ou une pincée de racine d'ellebore blanc pulverisée , avec pareille quantité de betoine ou de maron d'inde desseché au four aussi pulverisée. Pour rendre ces sternutatoires encore plus efficaces , on leur fera prendre des parfums d'encens , souffre & bois de genievre : l'animal en respirera la fumée par les naseaux.

Si la bête malade est extrêmement foible , s'il a tout le corps froid & des mouvemens convulsifs , la purgation est dans ce cas indiquée préférablement à la saignée , qui ne convient ordinairement que dans les commencemens : cette purgation se prépare ainsi.

On prend quinze grains de tartre émetique , une demie-once de thériaque , autant de diaprunis , on mêle le tout dans une chopine de vin chaud , & on le fait prendre à l'animal , ce qu'on réitere deux jours de suite ; autrement on prend un demi septier de décoction de racine d'iris commun , une demie-once de

gentiane, & autant de gratiole avec une once de poudre d'osarum ; au reste on observera de proportionner toujours aux forces & à l'âge la dose de toutes les médecines & autres remèdes : après avoir ainsi purgé l'animal, on lui fera prendre pendant trois jours de suite une once de cristall de suie, une demie-once de cloportes, & pareille quantité de cinnabre. A défaut de cinnabre on peut se servir d'une demie-once de racine d'aunée, qu'on pulvérisera avec pareille quantité d'aristoloche aussi réduite en poudre. On délaye le tout dans un demi septier de vin, auquel on ajoute un verre d'eau de vie, & on le lui fait prendre chaud.

Quant au flux de sang, on trouve encore dans le Dictionnaire Economique des remèdes excellens contre cette maladie ; on prend dans ce cas une poignée de verveine, on la fait bouillir dans un pot de terre jusqu'à diminution de moitié, & on fait prendre la décoction le plus chaud qu'il est possible ; un moment après on fait manger un picotin de seigle à l'animal, on le couvre bien, & on ne lui donne à manger que deux heures après : ou bien on lui donne deux fois, de deux jours l'un, trois onces d'ipeca-cuana en poudre : ou bien une demie-once de rhubarbe ou une once de rhapontic aussi en poudre, avec lequel on associe une once de thériaque, qu'on délaye dans un demi septier de vin. Si le flux de sang ne discontinue pas, malgré la purgation, on donnera seulement pendant quelques jours de suite, une noix muscade en poudre, une demie-once de cannelle, deux gros de cloux de girofle, & une demie poignée de roses de provins aussi en poudre ; on fait bouillir le tout légèrement dans une chopine de vin : on donnera pour boisson ordinaire à l'animal malade de l'eau blanche ferrée, & de temps en temps une décoction de plantin & de glands de chêne, avec quelques cueillerées de pepin de raisins, concassés. On observera de ne pas employer tout d'un coup des

remedes trop astringens. Plusieurs animaux sont morts pour leur en avoir fait avaler trop tôt ; mais-il n'y aura aucun risque de leur faire avaler dans une chopine de vin une once de thérébentine qu'on aura auparavant délayée avec un jaune d'œuf. Si le flux ne s'arrête pas par ce remede , on aura recours au suivant

On prend des racines de grande consoude , de bistorte & de tormentille ; on les pulvérise , on mêle cette poudre avec le coing , la nefle ou le grattecul , & on fait bouillir le tout dans du vin.

Nous allons enfin terminer l'article des maladies épizootiques en rapportant le remede qu'indique le Dictionnaire Œconomique contre le bouton qui vient sous la langue du bœuf ou à sa racine ; quoique nous en eussions déjà indiqué quelques-uns dans cet article , celui-ci pourra encore très-bien y avoir place. Vous faites bouillir dans un pot de terre une poignée de rhue , deux onces d'angélique de Bohême & autant d'imperatoire jusqu'à réduction de moitié , mettez-y ensuite une demi livre de poudre cordiale ; donnez ce breuvage un peu tiède ; il faut avoir soin auparavant de bien nétoyer la langue de l'animal avec le gargarisme dont nous avons rapporté la formule en parlant de la petite verole.

Nous observerons que le nom épizootique dont il a été question si souvent dans cet article , & qui en fait même la base , est tiré d'un mot grec , & qu'on auroit dû dire épizoonique au lieu d'épizootique. M. de Grace , ancien rédacteur du journal & de la gazette d'agriculture est le premier auteur qui l'a employé.

EPOUVANTAIL. On appelle ainsi la figure d'un homme ou d'un animal , ou même une machine composée de trois bâtons fichées en terre, à la sommité desquels est attachée une petite perche avec de l'osier ou du chanvre , garnie de plumes ; on met cette machine dans une chennevriere ou dans un jardin , & par son

moyen on épouvante si fort les oiseaux , qu'on les éloigne d'un champ , & qu'on les empêche d'y venir manger les semences & fruits qui viennent à maturité.

ERGOT. C'est le nom vulgaire qu'on donne à une espece de corne molle ou aux tumeurs sans poil que portent entre les jambes les chevaux & quelques animaux à pied fourchu : on appelle encore ergots , les éperons du coq.

ERGOTÉ , se dit d'un chien de quelque espece qu'il soit qui a un ongle de surcroît au dedans & au dessus du pied.

ESCARBOT ou **SCARABÉE** , c'est un insecte dont la classe est très-étendue ; les especes les plus connues sont le cerf volant , le hanneton , le fouille merde & le scarabée onctueux. Nous allons parler de toutes ces especes dans cet article à l'exception du hanneton , dont nous ferons un article séparé. Voyez *Hanneton*.

Le cerf-volant , connu chez plusieurs auteurs sous les noms de grand escarbot ou de scarabée cornu , est le plus grand de tous les scarabées qui se trouvent dans le royaume , & en effet on en trouve qui ont cinq ou six doigts de longueurs : on distingue dans ces insectes trois parties principales ; la tête , la poitrine & le ventre. La tête est quarrée , plus large que la poitrine , assez dure , anguleuse sur les bords tant antérieurement que postérieurement , armée en devant de deux cornes remarquables d'un beau rouge , lissées & luisantes comme du verre , longues , égales , mobiles , branchues , dentelées , divisées en deux branches à leur extrémités , avec un rameau vers le milieu , & de petites dentelures sur leur côté intérieur au-dessus & au-dessous de ce rameau , applaties en dessus dans leur premiere moitié ; ces cornes se joignent l'une à l'autre par le bout à l'aide d'un fort muscle , fibreux & blanchâtre pour saisir fermement tout ce qui se présente. Au milieu de chacune d'elles est placée une

bouche assez grande , d'où sortent quatre plumes d'un jaune pâle ; les deux superieures sont les plus longues , elles constituent la trompe ou la langue ; à chaque côté de la bouche se trouve une moustache noire à quatre articulations , plus longue , située près des plumes superieures ; & une autre près des plumes inferieures , qui quoique plus courte de moitié , est cependant composée d'autant d'articulations que la premiere. La machoire inferieure ressemble à une feuille de lierre ; à la base des cornes au-dessus des yeux sont deux antennes noires comme du jais , & assez longues , pliées , composées chacune de six nœuds ou jointures à leur extrêmité , & terminées d'un côté seulement par quatre petites franges qui leur font un ornement en façon de plumaceaux plians. Ses deux yeux situés à côté des cornes sont ronds , petits , noirs , ou d'un brun tirant sur le rouge , luisans , un peu faillans , convexes , égaux : la poitrine est pareillement quadrée , jointe d'une part à la tête , & de l'autre au ventre par des muscles jaunâtres , revêtue d'une croute dure. Elle donne attache en dessous à la premiere paire des jambes , qui sont les plus longues & les plus grosses , dont les cuisses se trouvent garnies d'une espee de duvet jaune ; la jambe proprement dite est postérieurement épineuse , ou faite en dent de scie ; & le bout des pattes qu'on peut appeller le pied , formé de quatre nœuds ou jointures , terminé par deux petits crochets & une épine plus courte intermediaire ; ce qui fait comme un hameçon à trois pointes.

Le ventre est composé de six anneaux , qui vont en diminuant de longueur. Le premier est quadrangulaire & le plus considérable , il donne attache à la seconde paire de jambes , de même que le second anneau le donne à la troisieme paire. Sur le dos les vrais aîles sont enfermées sous les fausses , c'est-à-dire , sous deux fourreaux durs & crustacés , de couleur de chataigne , d'égale longueur & aussi long que le corps

& qui tirent leur origine du milieu de la poitrine. Ces aîles se plient en dessous; elles sont larges & soutenues par de fortes nervures rougeâtres.

Outre la chair fibreuse contenue dans la poitrine & le ventre, il s'y trouve une infinité de trachées ou vaisseaux pulmonaires d'une structure admirable pour servir à la respiration. L'esophage qui passe par le milieu de la poitrine, le ventricule & les intestins vont droit à l'anus par un canal simple: ils contiennent une humeur jaunâtre; la partie masculine est roulée entre quatre petites feuilles; & quand on presse l'extrémité du ventre, on la fait sortir par la pointe.

La femelle a tout le corps noir & pîcté comme une peau de chagrin; la tête plus ronde, & deux petites cornes pointues, mais très-fortes & armées de trois branches; deux moustaches, dont l'extérieure qui est la plus longue, a trois articulations; deux langues de plumes jaunes, qui lui sortent de la bouche; des antennes à six nœuds, dont le bout est orné d'une plume à quatre feuilles pliantes; les yeux saillans, oblongs & luisans comme du jais, & la bouche couverte d'un bouclier feuillée en dessus & en dessous; les aîles repliées sous les fourreaux d'une façon singulière, dont la plus grande nervure est crennelée & fillonnée; six pates, dont les premières sont articulées sous le bouclier du corcelet & les suivantes sous le ventre comme dans le mâle; une chair fibreuse artistement arrangée sous l'os quadrangulaire de la poitrine, & parsemée d'une infinité de trachées & de vesicules pulmonaires, par le moyen desquelles le ventre bat les aîles & l'animal vit. On ne lui remarque aucune apparence de cœur, mais on trouve caché dans son ventre un ovaire remarquable avec environ vingt œufs assez gros, pâles, pleins d'une humeur gluante.

Ce qu'il y a de plus curieux dans le cerf volant selon *Swammerdam*, est cette espece de petite trompe ou de langue qui lui sert d'instrument pour prendre sa nourriture. Il ne prend d'autre aliment que l'humidité

qui découle des chesnes, & qui approche assez souvent de la substance du miel liquide. Swammerdam est encore étonné d'admiration en examinant la façon singulière dont les aîles de cet insecte sont pliées & ramassées ensemble sous les écailles dont elles sont revêtues : on découvre à l'extrémité de ces aîles certaines jointures où l'on apperçoit de petits muscles qui leur donnent le mouvement ; aussi dès que les aîles du cerf-volant sont blessées, on en voit sortir de l'humidité, ce qui ne leur arriveroit pas, si toute leur substance étoit membraneuse.

Quand on touche le cerf-volant dans quelques parties de son corps, il se redresse & se retourne pour faire face à l'ennemi, en lui présentant ses cornes qui lui servent de défenses ; s'il veut attraper le doigt de quelqu'un entre les deux pointes de ses cornes, il les serre tellement, qu'il en fait sortir le sang, même avec grande douleur.

Le cerf-volant habite les bois, surtout ceux où il y a beaucoup de chênes. Pendant le mois de Mai & pendant l'été, il se tient caché durant le jour sous une pierre, une racine, & le soir dès que le soleil est couché il sort & s'envole ; quand il vole, il tient son corps dans une position perpendiculaire ; les étuis écailleux qui couvrent ses aîles, s'ouvrent aussitôt pour en faciliter le battement, & restent dans le même état sans mouvement tant qu'il vole ; son vol n'est pas élevé, il est très lent.

Si l'on sépare sa tête du reste du corps, les deux parties vivent séparément, mais la tête vit plus longtemps que le reste, en sorte qu'elle pince encore au bout de quelques jours. Cet insecte est extrêmement fort ; si on l'enferme vivant dans une boîte, il y fait autant de bruit qu'en pourroit faire un animal d'une grandeur plus grande que la sienne ; insensiblement ce fracas diminue à proportion que ses forces se perdent faute de nourriture.

On donne à cette espèce de Scarabée le nom de

cerf-volant , parce que cet insecte a des cornes branchues semblables à celle du cerf.

Le cerf-volant passe en médecine pour diuretique ; il convient dans l'hydropisie , le rhumatisme , la goutte & la néphretique ; il peut cependant causer quelque irritation aux conduits urinaires , mais il faut avoir pour lors recours aux émulsions ; quand on le prescrit dans les maladies susdites , c'est ordinairement en poudre , depuis la dose de quatre grains jusqu'à huit , dans trois ou quatre onces d'eau de pariétaire ou de saxifrage. Pour préparer cette poudre , on met ces insectes dans un vaisseau de verre bien bouché ; on les expose ensuite au soleil pour les faire sécher , & on les réduit pour lors facilement en poudre. On employe encore les cerfs-volans à l'exterieur , ils appaisent les convulsions & la douleur des nerfs , si on les écrase & si on les applique sur la partie , ou bien si on les fait cuire dans un onguent approprié. Si on en extrait l'huile par infusion , dit scohroder , & si on en distille dans l'oreille , elle en appaise aussitôt les douleurs , & ôte même la surdité. L'huile de cerf-volant & celle de scorpion jointes ensemble , guérissent selon Etmuller , l'épilepsie des petits enfans , & facilitent l'accouchement difficile : on se sert encore des cerfs-volans en amulettes ; mais de pareils remedes sont apocriphes ; aussi n'en parlerons nous pas ici.

Le fouille-merde est la seconde espece de Scarabée , il a la tête plate en dessous , & un peu bombée en dessus avec plusieurs anneaux sensibles. Linneus dit qu'elle est munie d'un bouclier obtus , de figure rhomboide , & élevé dans son milieu comme une écaille de tortue. Il en part des deux côtés deux antennes à masses un peu courtes , dont la tige est rougeâtre , divisées au bout en plusieurs filamens. La poitrine est lissée avec un sillon creusé au milieu vers la partie postérieure ; les fourreaux ou étuis qui couvrent les ailes , sont pareillement lissés , noirs , cannelés. Tout le corps est

est arrondi , compact , large , d'une couleur noire bleuâtre , luisante en dessous ; les jambes sont antérieurement dentelées en maniere de scie ; on remarque à la partie antérieure des cuisses de la première paire des jambes attachées au milieu de la poitrine , une grande tache tannée & velue. La bouche de l'insecte est garnie de deux mâchoires rabattues , parsemées d'un duvet tanné.

Ce Scarabée fait sa demeure ordinaire dans les immondices & les matieres les plus sales ; il a été renommé autrefois parmi les Egyptiens , il y étoit même en vénération , & on le regardoit comme consacré au soleil. On a cru pendant longtems que cet animal étoit toujours mâle , & qu'il produisoit ses petits sans accouplement avec aucune femelle , en déposant ses œufs dans des boules de bouze ou d'autres semblables matieres , qu'il roule continuellement avec ses pieds de derriere. Une pareille production passe aujourd'hui pour impossible : on sçait actuellement que cet insecte ne fréquente les endroits où on le trouve , que pour y déposer après l'accouplement des œufs , d'où sortent des larves qui se transforment ensuite en cet animal.

Un insecte aussi célèbre ne pouvoit manquer , dit M. Geoffroy , dans son histoire des insectes , d'avoir des propriétés , surtout en médecine , aussi lui en a-t-on attribué beaucoup. Pline , Avicene , Lanfranc , & plusieurs autres l'ont regardé comme un excellent remede pour la guérison des hémorrhoides , des douleurs d'oreilles , de celles de bas-ventre , & même pour la pierre ; mais la meilleure de toutes ses qualités , est de pousser les urines & les évacuations du sexe ; en général tous les insectes à étuis ont plus ou moins cette vertu qui se trouve dans un degré si éminent dans les cantharides : on attribue encore à ces insectes des vertus apocriphes que je passe sous silence.

Le fouille-merde se nomme encore pillulaire , à

causé de ses boules creuses de fiente qu'il forme pour déposer ses œufs dans leur intérieur. Mrs. Salerne & Arnaud de Nobleville prétendent que la poudre de fouille-merde soulage dans la protubérance ou le staphilôme des yeux : on la sème sur le rectum dans la chute du fondement : elle l'empêche de retomber lorsqu'il a été remis. Si la chute du rectum a été occasionnée par l'inflammation & le gonflement des hémorroïdes, on fait bouillir les fouille-merde dans de l'huile de maïtic pour en faire un liniment sur la partie relâchée.

On prépare avec ces insectes une huile par infusion & une par décoction : la première se fait en les mettant infuser dans de bonne huile au soleil pendant un mois ou six semaines dans une bouteille fermée : quant à l'huile par décoction, on met une livre d'escarbots tout vivans avec deux livres d'huile de lin dans un vaisseau de terre ; on le couvre & on le place sur un petit feu pour y faire bouillir doucement la liqueur. Tout l'humide étant évaporé, on coule l'huile par expression, & on la garde pour l'usage. Ces huiles sont résolatives, adoucissantes & fortifiantes : on s'en sert en liniment en y trempant du coton pour résoudre les hémorroïdes, & pour en appaiser la douleur. Les fouille-merde sont la base de l'huile de scarabée de la pharmacopée de Paris.

La troisième espèce d'escarbot dont nous parlerons ici, est le proscarabée, ou l'escarbot onctueux ; c'est un des plus grands escarbots, il est gros comme le doigt, long presque comme le petit doigt, ou du moins comme ses deux premières phalanges ; il est entièrement noir & molasse ; il a la tête & le col d'un pourpre foncé ou violet de même que les antennes qui sont faites en forme de collier ; sa bouche est couverte d'un bouclier un peu recourbé, munie de deux mâchoires semblables à des pinces ; ses jambes sont au nombre de six, dont trois de chaque côté ; elles sont

ainsi que le ventre de la même couleur que la tête, le col & les antennes ; son ventre est dodu, gras, luisant, plus long que les étuis ou fourreaux qui sont semblables à un cuir mollet & ridé, mais sans ailes au-dessous. On remarque autour de son corps plusieurs cercles nuancés de bleu, de verd & de jaune. Son estomac est peu grand, & ses intestins sont longs & grêles.

Les proscarabés s'accouplent queue à queue ; la femelle craint le mâle. Celui-ci étant maigre & plus petit, est contraint de ramper à reculons ; la femelle étant couchée sur le dos, approche de la figure humaine ; pour peu d'huile qu'on lui verse sur le dos, on la fait entrer en convulsion, & elle expire : en la touchant, on lui fait jetter une liqueur grasse & onctueuse de couleur jaunâtre. Cette liqueur ressemble à une huile très limpide, qui sort de toutes les jointures de ses jambes, & qui teint les mains ; quand on l'écrase, elle répand une assez bonne odeur, elle marche gravement & fort lentement, elle mange des vers, des feuilles de violette & d'autres herbes, lorsqu'elles sont encore tendres : on ne la voit qu'en Mai, & fort rarement dans le mois de Juin : elle se plaît le long des chemins, dans les bois, dans les champs, sur les côteaux, surtout exposés au soleil & dans les près médiocrement humides, quelquefois même dans de petites fosses parmi les bruyeres.

Cet escarbot n'est qu'un faux scarabée ; on lui a donné l'épithete d'onctueux, parce qu'il distille de son corps une huile grasse.

La liqueur onctueuse, acre & d'une odeur un peu forte, que nous avons dit qu'il rendoit, lorsqu'on le manioit, est très propre suivant Glaubert, pour guérir les maladies chroniques, & pour préserver de la néphrétique & de la goutte. Elle évacue ordinairement par haut & par bas, elle est surtout diuretique ; on n'en prend d'abord que quelques gouttes, à cause

de sa trop grande causticité ; cette liqueur est en outre un bon topique pour les plaies ; elle entre dans les emplâtres contre les bubons & les charbons pestilentiels ; on l'associe pour lors avec quelques antidotes ; on prépare avec ces insectes une huile par infusion qui est très-bonne contre la piquûre des scorpions ; on les pulvérise encore , on les fait pour cet effet mourir à la vapeur du vinaigre chaud , rien n'est pour lors plus facile que de les pulvériser ; on s'en sert pour les mêmes usages que celle des autres escarbots. Wierus la recommande contre les morsures des chiens enragés, de même que dans la goutte vague & irrégulière. Roester rapporte dans les éphémérides d'Allemagne , que deux enfans mordus par un chien enragé, furent guéris par le moyen de ces escarbots , dont on avoit ôté la tête. Ces enfans en furent , il est vrai, fort incommodés , & ils pissèrent même du sang ; mais enfin ils guérèrent ; il faut beaucoup de précaution pour employer un remède aussi actif.

Nous ne parlerons pas ici des autres escarbots ou scarabées comme étant moins utiles que les précédens ; nous observerons seulement qu'en général les scarabées dévorent le grain qu'on a mis en terre : pour les éloigner il ne s'agit que de brûler de la litière mouillée , ou pour mieux faire , d'imbiber le grain avec de l'urine ; ils n'en approcheront pas inmanquablement.

ESCLAMÉ. C'est un terme de fauconnerie ; il se dit d'un oiseau de proie qui est d'une belle longueur, & qui n'est pas épaulé. Les esclames passent pour mieux voler que les gouffans : on nomme ainsi les oiseaux qui sont courts & bas assis.

ESPLANADE. C'est la route que tient l'oiseau lorsqu'il plane en l'air.

ESSAIM. On donne ce nom à une multitude de jeunes abeilles qui sortent de leurs ruches pour se séparer des vieilles , & s'établir ailleurs. Voyez ce que nous en avons dit art. *Abeilles*.

ESTURGEON. C'est un poisson très-estimé ; son corps est long , d'une figure pentagone ou à cinq angles qui se trouvent formés par autant de rangs d'écaillés avec un ventre plat. Les écaillés du rang le plus élevé qui est au milieu du dos , sont plus grandes que les autres ; le nombre n'en est point fixe ; car dans quelques esturgeons on n'en a observé qu'onze , dans d'autres douze , & dans d'autres treize. Ce rang s'étend jusqu'à la nageoire du dos , qui est unique dans ce poisson , & situé vers la queue ; les rangs latéraux composés chacun de trente ou trente-une épines , vont de la tête à la queue : pour ce qui est des rangs inférieurs qui terminent latéralement le plat du ventre , ils commencent dès la première paire de nageoires , & finissent à la seconde , étant composés chacun de onze , de douze ou de treize écaillés. Les écaillés de chaque rang ont toutes en général à leur sommet , une épine courte , forte , recourbée en arrière. Outre ces cinq rangs , il y a encore deux écaillés seulement au-dessous de l'anüs dans le milieu du ventre. Ce poisson a la tête médiocre , hérissée de points ou de petits tubercules , aussi bien que le corps , même entre les rangs d'épines , & une ligne qui se continue depuis la dernière épine jusqu'au bout de la queue ; ses yeux sont fort petits à proportion du volume du corps , l'iris en est argenté ; son museau est long , large , mince , & finit en pointe , les narines sont situées auprès des yeux , percées l'une & l'autre de deux trous extérieurs ou doubles de chaque côté. Ce poisson a quatre barbillons situés sur une ligne droite , mais transversale par rapport au museau , ils pendent à la face inférieure du museau qui est plate , & dans le milieu de la longueur qui s'étend au-delà de la bouche : la bouche de l'esturgeon est petite , dépourvue de dents , placée presque vis-à-vis des yeux , faite comme une espèce de tuyau qui peut s'avancer jusqu'à un certain point , & se retirer successivement. Ce poisson n'a

point de machoires, d'où il paroît qu'il se nourrit en suçant. Ses ouies sont au nombre de quatre, & munies d'un double rang d'arrêtes fort petites; elles ne sont pas entierement garnies de leurs couvercles, à chaque couvercle se trouve une écaille ou lame unique; la premiere paire des nageoires est proche des ouies, comme dans la plûpart des poissons; chaque nageoire ayant à sa partie antérieure un fort rayon osseux. La seconde paire est placée proche de l'anus; elle est distante du bout de la queue d'environ un quart de sa longueur; il se trouve ensuite une nageoire qui est placée dans l'espace qui est entre l'anus & la naissance de la queue. Cette queue ressemble à celle des chiens de mer, elle est fourchue, de maniere que la partie supérieure avec le corps même aminci, s'avance bien au-delà de l'inférieure; le dessus du corps est d'une couleur olivâtre sale, ou d'un bleu noirâtre, & le dessous est argenté, le milieu des écailles est blanchâtre. L'estomac descend d'abord tout droit, après quoi il se réfléchit vers le haut; enfin il fait un espece d'arc, & il redescend en bas; on trouve au pilore une masse épaisse d'appendices conglobées très-courtes & très-menues: le foie de ce poisson est pâle, la vésicule de son fiel a un conduit apparent dans le duodenum; de même la vesicule d'air qui est simple, membraneuse & séparable du dos, a le sien dans l'esophage; enforte que quand la vesicule est comprimée, l'estomac se gonfle sur le champ, sa rate est oblongue & rouge comme du sang; les intestins ne se réfléchissent qu'une fois; on trouve souvent dans la cavité de l'abdomen de ce poisson, des vers blancs de la forme des cloportes terrestres.

On prétend que l'esturgeon, tant qu'il reste dans la mer ne devient pas bien gros; sa chair n'est pas même bonne à manger, à ce qu'on dit, mais dès qu'il a une fois remonté dans les fleuves d'eau douce, il y acquiert la grandeur d'un poisson cetacé; ce poisson

est d'une force considérable dans l'eau & même sur la terre, quand il a le ventre appuyé ; d'un coup de sa queue il renverse un homme même le plus robuste, & casse par le milieu les plus grandes perches.

L'esturgeon est si commun dans la garonne, qu'à Bordeaux tout le monde en mange. Ceux qu'on pêche dans la Loire ont jusqu'à trois aulnes de longueur ; on en présenta un à François I. qui avoit 18 pieds de long ; la pêche s'en fait au printems & dans l'été, on ne le prend point à l'hameçon, mais au filet, parce que ce poisson, comme nous l'avons déjà observé, se nourrit plutôt en suçant qu'en dévorant. Quand les pêcheurs s'apperçoivent qu'il y en a quelques uns de pris, ils les retirent, & les attachent à des batteaux en leur passant des cordes qui traversent leur gueule & leurs ouies. On leur attache aussi la queue avec la tête en forme de demi cercle, il est même très-nécessaire de prendre cette précaution contre leurs forces prodigieuses ; quand ils sont ainsi disposés, on les charge sans risque sur une charette ou sur un cheval, ou même sur le dos d'un portefaix. On peut faire vivre ces poissons pendant huit jours dans l'eau après les avoir pris ; on les attache à cet effet par le col avec un cable qui tient à un batteau. Les pêcheurs du Danube & du Pô attrapent l'esturgeon d'une autre façon que nos pêcheurs. Albert le grand rapporte que ceux du Danube frappent avec un harpon ces poissons lorsqu'ils dorment sur le sable. Quant aux pêcheurs du Pô, voici la maniere qui est usitée parmi eux pour les attraper ; ils se mettent dans trois ou quatre barques pour suivre doucement l'esturgeon qu'ils ont apperçu, jusqu'à ce que l'ayant poussé vers le rivage dans un endroit où il y a peu d'eau, ils font alors tout à coup un grand vacarme, qui épouvante tellement ce poisson, qu'il se jette dans le gué, où il est facile de le prendre, ne pouvant plus nager.

Les esturgeons sont d'un très-grand revenu par-

tout , mais plus singulièrement sur le Pont Euxin. Les pêcheurs de ces pays en tirent double profit ; aussitôt qu'ils les ont attrapés , ils les salent , les suspendent à des perches pour les faire sécher au soleil , & vont vendre cette marchandise en Grece ; les habitans nomment *maronna* ces poissons ainsi salés , & *xirichi* les poissons frais. Les harangs salés ne sont pas plus communs chez nous que cette salaison l'est en Grece : on transporte encore de cette chair en Italie, ou elle prend le nom de *spinelia*.

Les œufs de l'esturgeon sont le second profit des pêcheurs , on les sale aussi & on les nomme ainsi préparés *caviari* , *cafiar*. Gesner rapporte d'après Platine la façon d'accommoder le *caviari* : on prend , dit-il , des œufs d'esturgeon , on leur ôte certains nerfs qui y sont répandus ; on les lave dans du vinaigre ou dans du vin blanc , après quoi on les étend sur une table pour les faire sécher ; on les met ensuite dans un vaisseau & on les couvre de sel : on les écrase alors simplement avec la main sans se servir pour cet effet d'aucun instrument , & on les enveloppe dans un sac ou une poche d'un tissu clair pour les égouter , après quoi on les met dans un pot troué par le fond , afin que s'il s'y trouve encore quelque humidité , elle puisse sortir. Enfin après les avoir bien pressés , on les enferme dans des barriques , & on les envoie de la sorte , en divers lieux éloignés de la mer.

En Hollande on coupe l'esturgeon par morceaux ; on les garde dans des barils après les avoir confits dans le sel & la saumure : les Anglois font grand cas de la chair d'esturgeon ainsi confite ; les gros tronçons ressemblent à de la chair de sanglier.

Comme l'esturgeon se rencontre ordinairement dans les mêmes endroits que le saumon , on le nomme le *conducteur des saumons*. La chair de son dos , lorsqu'elle est fraîche a , dit-on , le goût du veau , & celle de son ventre , celui de cochon ; aussi quelques méde-

cins regardent-ils cette chair comme très-difficile à digérer ; elle n'est même propre selon eux , qu'aux estomacs les plus robustes : les laitances de ce poisson sont de la plus grande délicatesse. Les Moscovites font grand usage du caviari dans le temps de leurs différens carêmes ; ils nomment cette espece de fromage caviari sekari ; ils y mêlent souvent du poivre & de l'oignon. Les Italiens en font venir aussi une grande quantité ; c'est suivant eux , un manger fort délicat , mais il est fievreux & très malsain. Nous ne parlerons pas ici de la colle qu'on prépare avec le grand esturgeon , nous en avons suffisamment parlé à l'article *Colle*. Voyez cet article.

Les Romains faisoient un grand cas de l'esturgeon ; ils le servoient sur leurs tables avec magnificence : pour qu'il soit bon , il faut qu'il soit jeune , bien nourri , & le plus tendre qu'il est possible. Quelques auteurs prétendent que l'esturgeon pêché dans l'eau douce est le meilleur ; mais celui que l'on prend dans la mer est beaucoup plus exquis. Il doit cependant être pêché loin des bords , sans quoi il a un goût sauvage qui le rend de beaucoup inférieur à celui qui a passé dans les rivieres. L'esturgeon mâle est meilleur pour être mangé que la femelle , à moins qu'elle ne soit pleine ; car pour lors celle-ci est de beaucoup préférable , tant par rapport à ses œufs , qu'à cause de la bonté de sa chair.

La chair d'esturgeon se mange rotie sur le gril , ou accommodée au court bouillon ; elle est moins grasse & moins visqueuse de cette dernière façon , & par conséquent beaucoup plus saine ; il se trouve dans l'esturgeon un cartilage tendre & assez gros , qui s'étend depuis la tête jusqu'à la queue ; on leve ce cartilage , & on le fait secher au soleil pour le manger ; c'est un excellent mets.

On se sert en médecine des os de l'esturgeon , & du caviari ; les premiers sont apéritifs , propres pour les

rhumatismes , pour la goutte sciatique , & pour la gravelle , on les pulverise & on les prend intérieurement depuis un scrupule jusqu'à un gros , soit en bol , soit mêlés dans quelques potions diuretiques. Dale prétend que le caviari est une substance solide & nourrissante , qui augmente la semence , & dispose à la génération.

ÉTABLE. C'est un lieu couvert & fermé , où on loge les bestiaux. Chaque genre de bestiaux a besoin d'une étable particulière ; il faut en général que les étables soient chaudes en hiver , & un peu airées en été ; elles ne doivent pas être enfoncées en terre ; & on leur donnera de la pente pour en laisser écouler les eaux. L'aire de l'étable des chevres & des brebis doit surtout être un peu élevé au-dessus de terre ; rien n'est plus contraire à ces animaux que l'humidité : quant à l'étable des cochons , on la fait ou & comme on veut.

ETALIERE. C'est une espece de rets semblable aux filets flottés , que tendent les pêcheurs du ressort de l'amirauté de Courances. On se sert d'estaliere dans les anses où la marée montante apporte beaucoup de varech , & où on ne peut établir des pêcheries ; on enfouit le pied du filet , on l'étend en demi cercle pour qu'il se prête & s'abaisse à mesure que le varech passe par-dessus ; on empêche aussi par-la que les herbes ne l'assujettissent en ensablant les rabans qui en tiennent la tête ; outre quelques flottés de liege , les pêcheurs mettent au milieu de leurs tentes deux ou trois piquets haut de dix pouces , qui contiennent des rabans , & font ouvrir plus facilement l'estaliere au reflux.

On appelle aussi etaliere un filet particulier des pêcheurs de S. Malo , on n'a pas besoin de bateaux pour le tendre , il est très-bon pour prendre des soles ; c'est pendant l'été que se fait cette pêche.

ETANG. C'est un réservoir d'eau douce situé dans un lieu bas & fermé par une chaussée ou digue , pour

y mettre du poisson qui s'y nourrit & y multiplie. Tout le monde est en droit de faire des étangs sur ses héritages ; il y a cependant certaines coutumes où il n'y a que les seigneurs hauts justiciers qui ayent ce privilège.

Il y a cinq choses à observer pour faire un étang. 1°. L'endroit qu'on lui destine doit être au bas d'un coteau élevé des deux côtés ; il faut qu'il ait sa pente afin que les eaux puissent s'écouler facilement par un côté ; il faut en outre qu'il reçoive les eaux de quelque ruisseau ou fontaine ; qu'il ait quelque étendue , & dans son milieu au moins dix ou douze pieds de profondeur. 2°. On construira avec la terre la plus forte telle que la glaise & les meilleurs matériaux , la chaussée qui sert à soutenir l'eau de l'étang par le côté où est la pente ; on aura soin de proportionner la hauteur & la largeur à la quantité d'eau que peut contenir l'étang. On dressera la chaussée en talus, en sorte que le côté le plus escarpé se trouve au-dedans de l'étang , & on y laissera une ouverture pour faire écouler les eaux ; on y plante dessus des arbres tels que des ormes , des chesnes , des charmes & autres ; ces arbres par leurs racines , donnent encore plus de solidité à la chaussée. 3°. L'endroit qui joint la chaussée se nomme poêle , il doit être plus bas d'un pied & demi que le reste de l'étang , afin que l'eau puisse s'y retirer , lors qu'on le met à sec , & qu'on y prenne plus facilement le poisson. 4°. On placera une bonde au bas de l'étang ; cette bonde est une piece de bois qui en bouche l'ouverture , & qu'on leve avec des leviers & une vis. On la construira avec beaucoup d'attention , & on employera pour la placer , des gens entendus à ces sortes d'ouvrages. 5°. On pratiquera une décharge à côté de l'étang , on remédiera par là aux inconvéniens d'une trop grande quantité d'eau.

L'étang construit , il s'agit de l'empoissonner ; on n'y mettra que les poissons qui peuvent y vivre & s'y

multiplier ; on aura égard pour cet effet à la nature du terrain. La carpe , la tanche , l'anguille , la barbote & plusieurs autres poissons visqueux se plaisent dans la bourbe & les eaux dormantes. La truite , la perche , la loche , le goujon dans l'eau vive & les pierailles ; le brochet , le barbeau & même la carpe dans les étangs sabloneux : ces derniers étangs sont les meilleurs.

Pour empoissonner les étangs , on y jette quantité de menus poissons des especes susdites ; quand le poisson a multiplié , un étang de trente arpens doit fournir au moins huit milliers d'alvins , & à proportion , selon que l'alvin est plus ou moins fort ; une carpiere doit avoir au moins huit arpens , on y met environ dix carpes mâles & femelles , il ne faut pas qu'elles soient ni trop grandes ni trop petites , comme de dix à douze pouces , chacune de ces carpes peut jetter plus d'un millier d'alvins ; mais si l'on veut que le poisson multiplie dans un étang , il ne faut pas le laisser manquer d'eau ; il faut encore que les carpes puissent s'égarer sur l'herbe & sur le bord de l'étang ; elles choisissent même précisément ces endroits pour y frayer & y jetter leurs œufs , ces œufs étant échauffés par le soleil , produisent les petits poissons ; il faut prendre garde surtout qu'aucun brochet ne s'introduise dans les carpieres. Quand l'alvin a six ou sept pouces , il est tel qu'il doit être pour peupler un étang , c'est même la disposition des Ordonnances des Eaux & Forêts ; suivant ces Ordonnances le carpeau doit avoir au moins six pouces , la tanche cinq , la perche quatre , le brocheton tel qu'on le voudra , on n'en met jamais dans les étangs qu'un an après l'empoissonnement ; on observera que l'alvin des pays bas & marécageux n'est pas bon pour empoissonner , il est noir & sent la boue. Les alimens ordinaires des poissons dans les étangs sont des herbes , des vermisseaux & autres insectes ; bien des gens leur jettent cependant diverses choses , telles que des

tripailles de poisson, des morceaux de pain bis, des fruits hachés, ils en grossissent plutôt.

On pêche les étangs à la fin de l'hiver & en automne, de trois en trois ans après qu'on les a alvinés. Trois ans complets ne sont cependant pas nécessaires; il suffit que le poisson ait passé trois étés dans l'étang; on peut même encore les pêcher plutôt, quand l'alvin qu'on y met est déjà d'une grandeur raisonnable. Pour pêcher le poisson, on le prend ou avec la main, ou avec des trubles; on leve à cet effet la bonde de l'étang; quand l'eau est écoulée, des hommes entrent dedans avec des bottines, ils prennent à la main tout le gros poisson, ils le jettent dans des paniers qu'on décharge dans des vaisseaux pleins d'eau qui sont autour de la chaussée; quant au menu poisson, on le met dans quelque réservoir en attendant qu'on puisse le rejeter dans l'étang, lorsqu'on l'a rempli de nouveau. La saison la plus avantageuse pour la pêche est l'automne, on n'a pour lors rien à craindre des accidens de l'hiver. On ne pêchera jamais dans un étang pendant tout autre temps que pendant celui de la pêche générale, on étourdirait pour lors le poisson, & le profit en diminue considérablement.

Il n'est pas permis de vider les étangs par d'autres endroits que par la bonde, de peur qu'on n'endommage les héritages d'autrui; il faut encore attendre pour vider l'eau dans les prairies, qu'on y ait fauché l'herbe, & quand il y a un étang au-dessus de celui qu'on veut vider, on attend que la pêche de l'étang supérieur ait été faite avant que de faire celle de celui-ci.

On prétend que rien n'est d'un aussi bon revenu qu'un étang lorsqu'on le sçait bien gouverner; on vend la carpe & le brochet à l'échantillon, on les mesure au pouce entre l'œil & la fourchette.

On laisse ordinairement un étang à sec une fois en neuf ou douze ans; on en fauche pour lors l'herbe,

on donne un labour , & on y sème quelques menus grains ; l'étang n'en est alors que meilleur par la nouvelle qualité que la terre a acquise par ce moyen.

La gelée fait un grand dégât dans les étangs, surtout lorsqu'il n'a qu'un peu d'eau ; mais si l'étang en a quatre pieds, il n'y a alors rien à craindre pour le poisson. Un faux degel est très-dangereux , le poisson se rapproche de la surface ou l'eau de la pluie est tombée, il se trouve pris entre deux glaces , & il y périt. Il n'y a qu'un moyen pour prévenir le mal , c'est de lever la bonde de l'étang dès le moment qu'on s'aperçoit que l'eau peut surmonter la glace ; on la laisse ainsi jusqu'à ce que la glace soit fondue.

Plusieurs animaux font des grands ravages dans les étangs , les loutres sont principalement de ce nombre , ils habitent le long des lacs & des étangs ; quand on s'en aperçoit , il faut leur dresser des pièges avec des traquenards ou des hausse-pieds ; ou bien on les tue à l'affut pendant la nuit. Les hérons , les poules d'eau ne sont pas moins pernicious aux étangs , il faut leur faire la chasse à bons coups de fusil. La vraie façon de tirer parti des étangs est de les affermer , cette espece de bien est trop embarrassante pour s'y livrer entièrement. Quand on les afferme , il faut obliger les fermiers d'entretenir les chaussées , on veillera à l'exécution de cette clause. On nomme étangs salés ceux où la mer communique : on dresse sur son bord des espaces environnés de roseaux & de cannes sur des canaux qui communiquent de la mer aux étangs , & dans le passage desquels on prend le poisson. On donne le nom de bordigues à ces sortes d'espaces , on les tient fermés depuis le premier Mai jusqu'au premier Juillet ; c'est le temps du frai.

Pour qu'une chaussée d'étang soit bonne , elle doit être faite d'une clef de conroi , qu'on met entre deux amas de terre bien pressée qui vont en s'élargissant , vers le fond , & qui du côté de l'eau sont revêtus d'une

couche de grosses pierres pour soutenir & repousser tant les vagues, que la pression de l'eau ; le conroi sera fait d'argile bien détrempée, bien paitrie & foulée de façon que toutes les parties bien liées ensemble ne puissent laisser absolument aucune ouverture par où l'eau puisse s'écouler ; s'il restoit le moindre jour, la force & l'impetuosité de l'eau se r uniroient pour y frayer un passage considérable : on donnera à ce conroi environ une toise d'épaisseur, on le posera sur l'argille même du fonds du terrain ; par le moyen d'une pareille liaison, il est très-facile de contenir l'eau.

Comme l'argile est souvent sujette à se fendre, il faut d'abord lui laisser produire tout son effet, & pour lors on remplit les crevasses avec de nouveau conroi, ce qui donne plus de force à la masse : on éleve la clef du conroi un peu plus haut que la décharge ; quand on veut la fortifier & y entretenir en même-tems la fraîcheur & l'humidité, on couvre le dessus avec environ deux pieds de terre, & on revêt ses côtés de beaucoup de terre bien battue, à laquelle on donne souvent autant de largeur au pied de son talus, qu'elle porte de hauteur.

Un gentilhomme de Forez s'est fait annuellement, dit M. Lamarre, un revenu considérable par le moyen d'une simple digue de bois, une petite partie de la Loire s'y jette avec impétuosité, y entraîne beaucoup de saumons, de truites & autres poissons ; dès qu'ils sont une fois entrés dans ce réservoir avec le torrent, ils ne peuvent en sortir avec lui.

Le grand chaud & le grand froid sont également pernicious aux poissons, ils se plongent alors, se cachent dans des creux & s'enfoncent dans la vase ; ces animaux y subsistent tant qu'ils y peuvent recevoir un air nouveau. Pendant les grandes gelées, ils reçoivent ce secours dans les rivieres par l'eau qui coule sous la glace ; & dans les lacs, par celle qui les tra-

verse ou par les sources qui y débouchent, mais comme pareille chose se trouve rarement dans un étang, le poisson doit nécessairement y souffrir beaucoup, il y périt souvent tout-à-fait, surtout si l'étang n'a pas une grande profondeur; la glace le resserre pour lors, & l'air qui reste renfermé dans l'eau, n'étant pas renouvelé, se trouve bientôt épuisé de ce qui pourroit se trouver de convenable aux poissons; la maladie & la destruction de l'espece s'ensuivent nécessairement. Pour obvier à ces accidens, il y a deux moyens, l'un tend à introduire continuellement quelques colonne d'air nouveau, & l'autre à en faire entrer une assez grande quantité dans toute l'étendue de l'étang, pour qu'elle puisse suffire jusqu'au dégel.

Suivant la premiere méthode, on prend un tuyau de bois, de fer, ou de plomb; on l'entoure de beaucoup de paille longue qu'on lie en plusieurs endroits: après avoir ouvert la glace, on y introduit ce tuyau de façon qu'il descende au-dessous de la glace, & qu'il la surmonte en dessus; l'eau se gele à la suite autour du tuyau & de la paille, l'air n'en passe pas moins à travers les chalumeaux de la paille; pour plus grande sûreté, on rompt encore de temps en temps la glace qui se forme dans le tuyau de bois ou autre, on se sert pour cette opération d'une verge de fer ou d'une perche.

Quant à la seconde méthode, elle est bien simple; on plante en divers endroits de l'étang des pieux fourchus que l'eau couvre de quelques pouces; on pose des perches très-fortes sur ces pieux avant les gelées; quand la surface de l'étang se trouve entièrement prise, on leve la bonde pour laisser écouler une certaine quantité d'eau, dont l'air extérieur occupe aussitôt la place. On referme ensuite la bonde; la glace se trouvant soutenue par le moyen de pieux & de perches, ne peut point s'affaisser, & l'air qui se trouve renfermé dans l'eau, & le vuide qui est entre l'eau &

La glace circule suffisamment pour entretenir le poisson jusqu'à l'adoucissement de la saison.

A ces deux moyens joignons-en un troisieme : on cassera souvent la glace dans plusieurs endroits , & on la relevera sur celle qui reste entiere ; l'air se communique à l'eau , aussitôt qu'elle est découverte , il circule avec celui qu'elle contient , jusqu'à ce que la rigueur du froid la condensant de nouveau , lui ferme le passage.

ETOURNEAU. C'est un oiseau à peu près de la grosseur d'un merle ; il a environ huit pouces & demi de longueur du bout du bec à celui de la queue , & près de quinze pouces de vol. Le haut de la tête , le dessus du cou & le dos sont d'un noirâtre changeant en pourpre & en verd foncé , mais très brillant , chaque plume est roussâtre à son extrémité ; ses joues , sa gorge , le bas de son cou , sa poitrine & son ventre sont de même ; ses plumes sont cependant terminées par une couleur blanchâtre ; celles de la tête & du cou sont longues & étroites ; ses jambes sont couvertes jusqu'au talon , de plumes d'un cendré brun , terminées de roussâtre clair. On remarque dix-neuf plumes à l'aîle ; la premiere est extrêmement courte ; la seconde est plus longue que toutes les autres ; elles sont mêlées de cendré brun , de presque noirâtre , de roussâtre , & d'un verd foncé & brillant ; sa queue n'a gueres que deux pouces & demi de longueur , elle est formée de douze plumes ; elles sont d'un cendré brun très-foncé , bordées exterieurement & par le bout de roussâtre ; l'iris des yeux est de couleur de noisette ; le bec est long d'environ quinze lignes , droit , convexe , jaunâtre à son origine , & brun vers le bout , obtus & un peu plus large qu'épais ; ses pieds sont couleur de chair , & ont trois doigts devant , & un derriere , armés d'ongles noirâtres ; la femelle a le bec tout brun & le dos moins brillant que celui du mâle.

L'Etourneau est très-commun , il a le caractère

gourmand , il se nourrit de vermissaux , de scarabées & d'autres insectes ; les baies de sureau & d'autres arbustes , les raisins , les olives , le millet , l'avoine & d'autres semences sont aussi de son goût, il aime encore la cigue & la chair de cadavres. Ce n'est pas un oiseau de passage , quoique quelques auteurs l'ayent pensé , fondés sans doute sur ce que ces oiseaux s'assemblent quelquefois le soir en si grande quantité , & volent avec tant de rapidité , qu'ils font un bruit semblable à celui d'un tourbillon.

Les étourneaux habitent pendant l'été les forêts , les prés & les lieux aquatiques ; pendant l'hiver ils se retirent dans les tours , sous les toits des maisons , & dans les trous qu'ils y rencontrent ; on ne voit jamais gueres les étourneaux solitaires , ils se plaisent en sociétés , ils s'associent même pour voler avec certaines grives. Ils vivent pendant environ cinq ou six ans. Les femelles pondent quatre ou cinq œufs légèrement teints d'un bleu verdâtre. Ces oiseaux sont fort dociles , ils apprennent à répéter assez distinctement quelques mots.

On distingue plusieurs especes d'étourneaux ; le vulgaire , le blanc , le blanc & le noir , celui à tête blanche , le gris ; sans parler de ceux qui sont étrangers à la France.

Nous prenons en France les étourneaux aux filets , le long d'une mare , avec quelques appelans , depuis la S. Jean jusqu'à la mi-Août. Les habitans de la Louisiane ont une méthode particuliere pour attraper ces oiseaux , c'est cependant toujours aux filets. Avant de les tendre , ils vont nétoyer un emplacement à l'entrée d'un bois , cet emplacement doit être proportionné au filet qui est long & étroit ; on y pratique une espee de sentier , dont la terre est battue & très-unie , on étend les deux parties du filet des deux côtés du sentier sur lequel on fait une traînée de ris ou d'autres graines ; on se met ensuite en embuscade derriere les broussailles auxquelles répond la corde du tirage.

Tandis que les étourneaux mangent ce grain , on fait tomber sur eux les filets , & quand on les veut prendre sûrement & en plus grand nombre , on est contraint de les assommer ; on peut en attraper quelquefois jusqu'à trois cent d'un seul coup.

Le vol circulaire des troupes d'étourneaux facilite au chasseur le moyen d'en tuer beaucoup avec les armes à feu , s'il se tient à couvert de quelques branches ou roseaux ; car dès qu'il en tombe un mort ou blessé , tous les autres voltigent à l'entour.

Les étourneaux sont très-gras en automne : on peut les engraisser dans les volieres , mais il leur faut des juchoirs. On les y nourrit de millet & de froment , & on a soin de les abreuver d'eau nette : il ne faut qu'un mois pour leur donner toute la graisse dont ils sont susceptibles. ; pour lors ils sont bons à manger ou à vendre. Il y a de certaines gens qui ne vivent que de ce commerce. Le dégât que les étourneaux font dans les champs & dans les vignes , est souvent si considérable , que les loix ont placé ce dommage parmi ceux qui proviennent de force majeure. Le propriétaire doit en indemniser , selon les loix , le fermier à proportion de sa perte.

L'étourneau vit vingt ans & plus ; il est fort docile , on l'aprivoise facilement , ainsi que nous l'avons déjà observé. Pline rapporte que les deux jeunes princes Drusus & Britannicus , fils de Claude , avoient un étourneau qui parloit grec & latin ; cet oiseau étudioit seul , dit-il , les leçons qu'on lui donnoit ; on lui entendoit dire journellement quelque chose de nouveau , il répétoit même quelquefois des discours entiers & suivis.

Les anciens aimoient beaucoup la chair d'étourneau , ils en servoient souvent sur leurs tables ; leur tête sent cependant un peu l'odeur de la fourmi ; c'est pour cette raison qu'on la jette avant d'apprêter l'oiseau ; on en ôte aussi la peau , parce qu'elle est amere. Pour que l'étourneau soit bon à manger , il faut qu'il

soit jeune & gras ; celui qui est vieux & maigre , est dur , de mauvais goût , il engendre même un suc mélancolique , mais lorsqu'il est jeune , il fournit un aliment qui convient à toute sorte d'âge & de tempérament.

ECURIER. C'est ôter un nerf de dessous la langue d'un chien ; cette opération ayant été faite , il ne mord , dit-on , jamais , fut-il même enragé.

EXCREMENT. Les physiologistes donnent en général ce nom à toute matière soit fluide , soit solide , qui s'évacue du corps des animaux , comme surabondante , inutile ou nuisible ; mais dans le sens le plus vulgaire , on entend simplement par excrément , la partie grossière , le marc des alimens & des sucs digestifs , dont l'évacuation se fait par le fondement ; les excréments des animaux diffèrent entr'eux suivant leurs espèces & les alimens dont ils se nourrissent : la plupart de ces excréments sont d'excellens engrais dont la nature varie aussi , & se trouve par conséquent plus ou moins propre à différentes terres. Il y a une différence très notoire pour les effets , entre le fumier de cheval , celui de la vache , les crotins de moutons , l'emeu du faucon , & la fiente de pigeon ou colombine. Voyez l'art. *Fumier*.

Les excréments sont encore en usage pour la médecine & pour les arts. Celui de chien , connu dans les pharmacies sous le nom d'*album græcum* , s'emploie pour teindre en noir certains cuirs , on l'associe alors avec de la vieille feraille. Les anciens médecins l'employoient comme discutif en cataplasme. La fiente du paon est recommandée pour l'épilepsie , celle de corneille pour la dysenterie ; celle d'hirondelle pour l'asthénie & la néphrétique ; celle du mulet pour exciter la sueur ; celle de poules pour les tranchées rouges des chevaux ; les crottes de rat pour faire croître les cheveux ; celle de souris pour la jaunisse ; le crotin des chevaux pour la pleurésie ; la

fiente de pigeon & des martres pour contrefaire le musc ; celle de crocodile pour en faire un cosmetique qui rend le teint brillant, &c. Enfin l'excrément de l'homme pour faire venir à suppuration les bubons pestilentiels , & pour désacérer l'acier.

Quant aux différentes formes qu'ont les fientes des animaux , elles les prennent de la figure même des especes de loges espacées ou cellules dans lesquelles elles se moulent par le séjour qu'elles y font.



F

F A I S A N. C'est un oiseau qui plaît par la beauté & la variété de son plumage ; le mâle est à peu près de la grosseur d'un coq domestique ; son bec est de couleur de corne , un peu gros , long d'environ un pouce , fait en cône , & courbé à l'extrémité : son plumage est mêlé de couleur de feu , de bleu , de verd , &c. Le dessus de sa tête est tantôt d'un cendré luisant , tantôt d'un verd doré obscur ; les côtés de la tête ou les joues sont sans plumes , & ont de petits mammelons charnus , d'un rougeâtre vif. Dans le temps que cet oiseau est en amour , chaque côté de sa tête porte un petit bouquet de plumes d'un verd doré , placé au-dessus des oreilles , & représentant des especes de cornes ; ses oreilles sont larges & profondes ; de leur angle inferieur partent quelque plumes noirâtres , plus longues que les autres ; le sinciput , la gorge & la partie du cou la plus proche de la tête , sont d'un verd doré changeant en bleu foncé & en violet éclatant ; le reste du cou , la poitrine , le haut du ventre & les côtés sont couverts de plumes d'un maron pourpre très-brillant & bordées par le bout d'un noir velouté changeant & d'un violet très-vif. Celles du cou sont échancrées en cœur par le bout ; & en cet endroit la bordure noire remonte vers l'origine de la plume , selon la direction de l'échancrure. La queue a plus de vingt pouces de long , elle est composée de dix-huit plumes variées de gris olivâtre , de noir , de maron pourpre , de brun & de rouffâtre ; l'iris des yeux est jaune ; les pieds & les ongles sont d'un gris brun ; les doigts sont au nombre de quatre , dont trois devant & un derriere. A la partie posterieure du pied est un ergot

court, mais bien pointu. La femelle est un peu plus pâle. Tout son plumage est varié de brun, de gris, de rouffâtre & de noirâtre ; elle a autour des yeux un petit espace dénué de plumes & couvert de mamme-lons charnus, d'un assez beau rouge ; les petits faisans se nomment faisandeaux.

Il y a plusieurs especes de faisans, les curieux estiment beaucoup celui qui se nomme faisan rouge de la Chine ; cet oiseau a une belle huppe sur la tête ; l'écarlatte & le bleu céleste se marient sur son plumage avec l'or & l'éméraude. Le jampema du Bresil est une autre especes de faisan, dont le cri est *jamjam* ; le dessous de sa gorge est sans plume, & la peau en est rouge ; cette especes est très-vantée à cause de la délicatesse de sa chair. Le faisan ordinaire de la Chine se reconnoît par la blancheur de son plumage. Celui des Antilles a la tête & le bec d'un corbeau, il fait la guerre à tous les oiseaux domestiques. Le faisan de Carosow ou de l'Amérique ne le cede en rien à celui des Antilles pour la beauté de son plumage ; il l'emporte même sur lui par l'amenité de son caractère qui le rend l'ami de tout les oiseaux.

Le faisan paon est ainsi nommé à cause des plumes de paon dont son dos est revêtu ; le faisan des Caffres, ceux de Congo, de Juida, de Madagascar & de l'isle des Amazones ont tous un goût délicieux, ils ne sont distingués entr'eux que par les nuances diverses qui sont dans le coloris de leurs plumages. On élève ordinairement des faisans dans toutes les terres des grands Seigneurs ; ceux qu'on destine pour faire race, ne doivent avoir qu'un an : ce sont les plus jeunes qui pondent le plus, & le plutôt, & les couvées qui se font de bonne heure, sont les plus favorables. On donne cinq faisandes à chaque coq, & si l'on en a plusieurs volées, il faut les séparer dans le tems de la ponte. On leur pratique pour asile des enclos à l'air, grands ou petits, selon les commodités qu'on a ; ces

enclos doivent être bien fermés , afin de pouvoir garantir les faisans des chiens , des chats , des rats , & même des hommes , qui ne connoissant pas leur naturel , pourroient les effrayer ou les inquieter.

Les faisans doivent aussi avoir des ombrages ou d'autres abris pour s'y réfugier pendant les mauvais temps ou lorsqu'ils sont épouvantés , & des endroits pour pondre hors la vue des oiseaux de proie , des corbeaux , & des pies , qui viennent sucer leurs œufs ; on évitera de leur donner pour nourriture des grains moisiss , & on aura soin que l'eau qui leur sert de boisson , soit toujours fraîche , jamais salée ni corrompue : on choisira par préférence pour les enclos de ces animaux , les endroits où se trouvent des plantes ou des herbes dont ils puissent se nourrir , & dans lesquels ils puissent se fourer pour se mettre à l'ombre & à l'abri.

On ne les laissera pas approcher des espaliers , ils perceroient à coups de bec chaque bourgeon & chaque feuille qu'ils pourroient atteindre. Quand la terre de leur enclos est fraîche , elle n'en vaut que mieux pour eux ; ils y trouvent des crapauds , des limaçons & des vers dont ils sont très-friands ; ils ont même bientôt fait d'en nettoyer le terrain , & cette nourriture leur est encore très-profitable. On aura grand soin de ne pas mêler le manger qu'on leur donne , avec leur fiente. Aussitôt que les faisandes ont pondu leurs œufs , il ne faut point perdre de temps , on les donnera à couvrir au plutôt à des poules ordinaires ou même à des poules d'inde. Et en attendant qu'on fasse éclore ces œufs , on les mettra dans du son en un endroit sec , qui ne soit ni chaud ni froid. Les œufs des faisandes sont plus petits que ceux des poules ordinaires , & par conséquent beaucoup plus que ceux des poules d'inde. C'est une observation à faire , quand on donne les œufs de faisans à couvrir à ces dernières. Comme on met dessous les poules communes & les

poules d'inde , autant d'œufs qu'elles en peuvent couvrir , le nombre en est pour lors différent de celui de leurs propres œufs qu'on pourroit leur donner. La première couvée des faisans peut éclore au mois de Mai : on fait faire par précaution une boîte de la longueur de cinquante-six pouces , de la largeur de douze & treize , & de pareille hauteur sans couvercle ; à vingt pouces de l'un des bouts de cette boîte , on pratique une séparation avec des bâtons placés à trois pouces l'un de l'autre : on place cette boîte sur un terrain sec auprès d'un mur exposé au couchant : le nord & le levant seroient trop froids , & le midi trop exposé au soleil. Voici actuellement l'usage de cette boîte.

Dès que les petits faisans sont éclos , on les met avec la poule dans la partie de la boîte la plus petite , l'autre partie est destinée à leur donner à manger : on la couvre d'un filet , pour empêcher les moineaux de leur dérober ce qu'on leur donne ; la séparation à claire voie leur laisse la liberté d'aller chercher leur mangeaille , & de revenir à la poule quand ils ont mangé. La case de la poule doit être fournie d'une nourriture qui lui convienne , & d'eau claire pour boire.

On tiendra les faisandeaux pendant dix jours dans cette boîte , ils ne sont pas assez forts pour s'en échapper , & la poule n'y pense pas plus qu'eux. La nourriture qu'on leur donne pendant ces dix jours , consiste en œufs de fourmis noires qu'on ramasse dans les bois ; ceux-ci sont pour l'ordinaire préférés aux œufs de fourmis rouges.

La méthode pour se procurer ces œufs , est d'enlever toute la fourmilier , & de la mettre dans un sac de toile ferrée ; mais il faut bien se garder de jeter les fourmis avec ces œufs dans la boîte ; elles piqueroient les faisandeaux , & leur feroient négliger leur nourriture ; pour éviter cet accident , on fait mourir les fourmis ; on verse pour cet effet du sac dans un

baril, toute la fourmilliere, œufs, fourmis, terre & tout ce qui s'y trouve, enforte que le baril se trouve à demi plein; on jette ensuite des chiffons allumés & des fleurs de souffre dans le baril; on le couvre & on le remue jusqu'à ce que le souffre n'exhale plus de vapeurs ou de fumée; on réitere encore cette opération, pour mieux réussir à faire mourir ces insectes; on sépare alors les œufs des fourmis mortes & de la terre, & on les garde dans des jattes; on jette de demi heure en demi heure une petite quantité de ces œufs dans la partie de la boîte, où les petits faisans doivent manger. On peut donner aux faisandeaux pendant les trois ou quatre premiers jours de leur naissance, des œufs de fourmis rouges; il n'est pas même nécessaire dans ce cas, de prendre la précaution de tuer ces especes de fourmis; car elles ne font point de mal aux faisandeaux; mais leurs œufs sont si petits, qu'on auroit de la peine à en trouver une quantité suffisante; c'est une des raisons qui fait préférer les fourmis noires.

Indépendamment des œufs de fourmis qu'on donne aux faisandeaux, on leur préparera une pâte faite avec de la farine d'orge & un œuf en son entier, y comprise la coquille, qu'on a soin de réduire en poudre; on rend cette pâte d'une consistance propre à en former de petites boulettes de la même forme & de la même grosseur que les œufs de fourmis noires; mais on ne fait avec la pâte, ces boulettes, qu'au moment qu'on les veut donner à manger aux faisandeaux; quand ils s'en dégoutent, on rappelle leur appétit par quelques œufs de fourmis. La boisson de ces petits oiseaux pendant les six premiers jours, sera un peu de lait qu'on aura mis dans un vase de terre peu profond; mais au septieme jour on coupera le lait avec pareille quantité d'eau; on leur changera pour lors la pâte, on n'y mettra plus le dedans de l'œuf, on la fera seulement avec la seule coquille

bien broyée ; & de la farine d'orge paitrie avec du lait.

Le dixieme jour écoulé , on retire les faisandeaux de la boëte avec la poule , & on les met dans un petit clos fait avec des bâtons ou des fils d'archal , & élevé de deux pieds ; cela les empêche de s'écarter trop de la poule , avant qu'ils ayent la force de se gliffer dans les herbes , & de vaincre les autres obstacles qu'ils peuvent rencontrer dans leurs excursions ; on peut alors ne leur donner pour boisson que de l'eau , & pour nourriture que la pâte faite simplement avec la farine d'orge & l'eau. Mais on aura cependant attention de leur donner toujours quelques œufs de fourmis après le repas.

On gouvernera de cette façon les faisandeaux pendant une semaine entiere ; ils auront dix sept jours ; c'est alors le vrai temps de les retirer du gazon sur lequel ils étoient renfermés , & de leur substituer un gazon nouveau où il faut les laisser en liberté , ils courent & ils volent où ils veulent jusqu'à la S. Michel ; ils ne quittent pas néanmoins la poule , à moins qu'ils ne soient effrayés par des chiens ou autrement ; mais ils se rassemblent bientôt autour d'elle , qui les rappelle & les rassure par ses differens cris ; un coup de sifflet les ramene aussi pareillement auprès d'elle , surtout si on les y a habitué , en leur donnant à manger. Quand les faisandeaux sont une fois en liberté , il n'est plus nécessaire de tuer les fourmis ; ils sont devenus assez forts pour se défaire de ces insectes ; on évitera cependant de leur en donner tout d'un coup avec les œufs ; mais on les accoutumera peu à peu à les détruire.

On leur continuera la même nourriture que ci-dessus jusqu'au tems de la moisson , on pourra leur donner pour lors quelques épis de bled , & ensuite des pois. Une chose bien surprenante dans les faisans , c'est que ces oiseaux mangent avec voracité les petits crapauds , c'est même pour eux un mets

délicieux ; mais ils ne touchent point aux lézards ni aux grenouilles , tandis qu'au contraire les canards ne veulent point manger de crapauds , mais qu'ils mangent des lézards & des grenouilles.

Les faisans d'un an sont fort bons à manger ; on ne les lâchera pas dans les bosquets avant l'hiver , à moins qu'on ne soit bien sur qu'il ne s'y trouve point de renards ; car ils pourroient fort bien en devenir la proie.

Les faisans qui sont d'une couleur ordinaire sont plus propres pour les bois , car les blanc , les tachetés de blanc & les pies , sont plus exposés à la vue de leurs ennemis. Ces dernières espèces , quoique plus petites que celle des bois , leur sont cependant préférables pour les volières , la chair en est plus tendre & plus délicate.

Par le soin qu'on prend de ces oiseaux , on peut en élever sans beaucoup de peine ; mais c'est en petite quantité , d'autant que les œufs de fourmis sont pour eux un aliment nécessaire , & qu'on en trouve rarement assez.

Lorsqu'on veut peupler les bois de faisans , il ne faut pas leur couper les aîles ; mais si on n'en veut avoir que dans ses enclos , dans ses bosquets , cette opération devient pour lors indispensable. Quoique ces animaux soient fort attachés au local , ils ne laisseroient cependant pas de s'écarter , & pour lors on les perdrait : on leur coupe dans ce cas les aîles ; on les plume pour cet effet autour de la première jointure d'une aîle , on lie fortement la partie supérieure de la jointure avec un fil , pour arrêter l'écoulement du sang , lorsqu'on coupe l'aîle. Cette opération se fait en tranchant l'aîle dans la jointure avec un couteau bien aiguisé. On les lâche aussitôt ; mais il faut les observer pendant une heure pour voir s'ils ne saignent point ; & en cas que cela soit , on les reprend , & on passe sur la coupure une pipe à tabac rougie au feu.

On ne coupera les aîles à ceux de la seconde couvée qu'au mois de Septembre.

Quand on veut hâter la ponte des faisans , on leur donne dès le commencement de Mars pour nourriture, de la pâte faite avec de la farine d'orge , des coquilles d'œufs & de l'eau.

Avant de finir la partie de cet article qui concerne le gouvernement des faisandeaux , il sera bon d'observer que si le mois de Juillet est humide , il faut les faire rentrer tous les soirs une heure avant le coucher du soleil , & les faire sortir le lendemain de grand matin ; le genest épineux est l'abri que ces oiseaux choisissent le plus ; on fera donc très-bien d'en planter dans les enclos & les bosquets où on les retient ; il y a auprès de Versailles une enceinte murée propre à faciliter la multiplication des faisans , c'est pour cela qu'on la nomme faisanderie. L'éducation domestique de ces oiseaux est le meilleur moyen d'en peupler une terre , & de réparer la destruction que la chasse en fait.

En suivant les préceptes indiqués , on met les œufs & les jeunes faisans à l'abri d'une multitude d'ennemis , tels que les renards , les oiseaux de proie , & les fouines ; c'est par de pareils soins que les princes & les seigneurs multiplient si fort dans leurs parcs ces oiseaux quoiqu'ils ne soient pas naturellement communs dans ce royaume : les faisandeaux sont vingt-quatre à vingt-cinq jours à éclore ; quand ils sont jeunes , ils sont fort sujets à être infectés d'une espece de poux , de même que toute la volaille ; ils en maigrissent très-fort , & meurent même quelquefois ; le meilleur remede pour les en préserver , est d'avoir soin de les tenir bien propres. Quand ces oiseaux ont passés l'âge de deux mois , les plumes de leurs queues sont sujettes à tomber , & il leur en pousse de nouvelles ; c'est pour eux un temps bien critique , il n'y a que les œufs de fourmis qui soient capables de le rendre moins dangereux.

Une maladie qui leur est commune avec les poulets, est la pepie; cette maladie leur est presque toujours mortelle, elle se manifeste par une pellicule blanche qui recouvre leur langue; pour les en garantir, il faut renouveler souvent leur eau. Ces oiseaux sont encore souvent exposés, lorsqu'on les tient trop renfermés, principalement quand ils sont jeunes, à une certaine maladie contagieuse, qu'on ne peut prévenir qu'en leur rendant la liberté. Cette maladie se manifeste par une enflure considérable à la tête & aux pieds, & par une soif inextinguible, qui hâte encore leur mort quand on la satisfait.

L'Auteur du Journal Economique année 1753, propose un moyen d'avoir à peu de frais une faisanderie; il consiste selon lui à enclore d'un mur, d'une palissade, de roseaux ou de haies un terrain sec dont le fond soit de sable, de craie ou de gravier, qui contienne environ trois quarts d'arpent; cet espace, dit-il, suffit pour un mâle avec sept femelles; un terrain humide & l'exposition du nord leur seroient préjudiciables. Une partie de ce terrain pourra être mise en potager, on y élèvera des fèves, carottes, topinambours, laitues, panais, choux, &c. ce qui contribuera autant au plaisir des faisans, qu'à leur sûreté & à leur entretien; il fera à propos, ajoute-t-il, de ne point faire de couches dans cet enclos; les faisans détruiraient le jeune plan: on placera dans quelques endroits de l'enclos deux loges; l'une pour couvrir, & l'autre pour gîter; l'Auteur du mémoire ne veut pas qu'on y mette de juchoirs, parce que ces oiseaux peuvent tomber la nuit & se tuer; il préfère de mettre à terre quelques bottes liées de paille de froment.

On donne pour alimens ordinaires aux faisans de l'avoine, de l'orge, du froment & des pois, & en hiver des panais crus, des feuilles & racines de laitues, des choux & des feuilles de raves sauvages; le gland & les fenelles sont encore pour eux dans cette saison

une nourriture excellente ; en automne , ils vivent fort bien de chaume , soit d'orge , soit d'autres grains , & au printemps ils mangent du bled verd ; il n'en coute donc pas plus pour les faisans que pour toute autre volaille ; le froment est cependant pour eux la meilleure de toutes les nourritures ; il leur donne de la vivacité & un embonpoint , qui les met à l'épreuve du froid le plus rigoureux.

Les faisans se perchent la nuit dans les hautes futaies & ils habitent de jour les bois taillis , les buissons & les lieux remplis de broussailles ; la femelle fait son nid à terre , dans les buissons les plus épais , elle pond la même quantité d'œufs que les perdrix.

On prétend que la poule domestique accouplée avec le coq faisan , pond des œufs tachetés de noir , & que ces œufs sont plus gros que ceux de la poule commune. Les petits qui proviennent de ces œufs , sont , dit-on , si semblables à de vrais faisandeaux , qu'il seroit fort aisé de s'y méprendre : on ajoute que les femelles qui en proviennent , produiroient des faisans parfaits à la première ou à la seconde couvée , si on les accouplait avec leur pere.

Les faisans sont très-lascifs , ils se battent quelquefois jusqu'à se tuer pour la jouissance d'une femelle ; ils sont d'ailleurs très-peu rusés quand ils sentent l'approche du danger , ils se contentent de baisser la tête & de fermer les yeux. Lorsqu'ils ne voyent point , ils s'imaginent n'être point vûs.

Willughby assure qu'un faisan tué par un oiseau de proie , est infiniment supérieur pour le goût à celui qu'on élève ou qu'on prend aux filets , on en peut dire de même des perdrix ; l'expérience des chasseurs confirme sur ce point la théorie des naturalistes.

Nous allons actuellement exposer la méthode dont on se sert pour chasser les faisans ; on les prend ou au hallier , ou avec les poches à lapins , ou avec des collets & des lacets , ou on les chasse enfin avec le chien couchant.

1°. Pour se servir du hallier, il faut sçavoir les endroits du bois où ces oiseaux habitent, ce qu'on reconnoît par leur chant qu'on entend le matin, & par les appâts qu'on leur jette; ce dernier moyen est le plus sur. On jette de l'avoine ou d'autres grains dans les voies qu'on sçait que les faisans ont coutume de tenir. Si la quantité de grains diminue, on doit être assuré qu'il y en vient; on revient par conséquent le lendemain à la pointe du jour, & on tend les halliers dans les sentiers où aboutissent les voies du gibier, on se retire ensuite sur un arbre, & on a l'œil fixé sur les pièges. Quand quelque faisan s'y trouve pris, on tâche de le dégager en silence, pour ne pas effrayer ceux qui pourroient l'imiter. Le hallier dont on se sert pour cette chasse est un filet à mailles quarrées, larges de cinq à six pouces, & haut de trois grandes mailles; quant à sa longueur, elle dépend du chemin où on veut le tendre. Les piquets qui tiendront à ce filet, seront éloignés l'un de l'autre de deux pieds & demi, & le filet qui en composera le tissu, sera retors & ferme, pour que le faisan ne puisse le rompre.

2°. Quand on veut attraper les faisans avec les poches à lapin, on prend une petite baguette longue de cinq à six pieds, & un peu moins grosse que le petit doigt; on aiguise chaque bout, & on les fiche en terre aux deux extrémités du chemin en courbant la baguette en forme de demi-cercle: on prend ensuite la ficelle qui passe dans la boucle d'un filet, on l'attache aux deux pieds de la baguette contre terre, on relève le filet, & on le place au haut du demi-cercle, de façon cependant qu'il n'y tienne que fort légèrement. Cette méthode est fort simple, mais on observera qu'il faut attirer les faisans dans le demi-cercle par le moyen d'un appas.

3°. Si on veut les prendre avec des collets & des lacets, on fait provision de quelques branches d'arbres & de piquets hauts d'un pied: on en fait une haie

à laquelle on ne donne qu'environ neuf pouces de hauteur , on jette auprès de ces haies du grain pour y attirer le gibier , & on attache aux piquets les lacets & les collets faits de crins de cheval ; on a seulement l'attention de laisser au milieu de chaque haie un espace pour laisser passer le faisan ; c'est-là précisément où le piège doit être tendu ; les lacets se posent par terre , le gibier se prend ainsi par le pied , mais les collets doivent être attachés plus haut , & placés à portée du faisan , puisque c'est par le cou qu'il s'y prend. On tend aussi les lacets dans quelques avenues où il y ait de l'eau : les faisans en allant à l'abreuvoir , tombent dans le piège qu'on leur a tendu.

4°. La dernière méthode pour attraper les faisans , est par le moyen du chien couchant ; on a avec soi un filet qu'on nomme tirasse , & on s'associe au nombre de trois ; l'un guide le chien , & les deux autres le filet. Il ne faut point se hâter dans cette chasse ; on tiendra longtemps le chien en arrêt , & on donnera à ses deux associés le temps de s'approcher avec le filet , afin qu'ils puissent envelopper en même-temps le gibier & le chien couchant.

Quelques chasseurs au lieu de se faire suivre d'un chien , font une espèce de bouclier avec du linge , & mettent au milieu un morceau de drap rouge ; cette couleur amuse le faisan , il recule en regardant toujours le bouclier ; à force de reculer , on le fait enfin tomber dans un filet qu'on a eu la précaution de dresser derrière lui , avant que de commencer la chasse. En général la stupidité du faisan rend la chasse aisée , & conséquemment peu amusante.

La plupart des auteurs font un éloge pompeux des faisans. Le Roi Cresus assis sur un trône superbe , orné de son diadème , & tout couvert d'or & de pourpre , demanda à Solon , le plus sage des philosophes de la Grece , s'il avoit jamais vû quelque chose de plus beau que l'éclat du trône ; oui , grand Prince , dit ce

philosophe , les paons & les faisans sont encore plus beaux ; ils ont des ornemens naturels , & n'ont pas des habillemens empruntés.

Il n'y a gueres d'oiseaux dont la chair ait un goût plus exquis & plus délicieux que celle du faisan. Pour qu'elle soit en sa bonté , il faut que l'animal soit jeune , tendre , gras & bien nourris : en général la chair du faisan nourrit beaucoup , produit un bon suc , & fournit un aliment solide & durable ; on la recommande aux héctiques & aux personnes convalescentes , elle se digere très-facilement : elle convient enfin dans toute sorte de saison , & toute sorte d'âges & de tempéramens , & ne produit de mauvais effets que par l'usage immodéré qu'on en peut faire ; les œufs de cet oiseau sont pareillement excellens.

Le faisan est encore recommandé dans la médecine ; on prétend que son usage est salutaire aux épileptiques & à ceux qui sont attaqués de convulsions ; son fiel s'employe pour éclaircir la vue , & pour dissiper les taches de la cornée ; la graisse appliquée extérieurement , fortifie les nerfs , dissipe les douleurs de rhumatisme , & résout les tumeurs.

FAN ou FAON. C'est le nom qu'on donne pendant la première année aux petits des biches , des daims & des chevrettes : on préfere quelquefois pour le service des tables les faons qui tetent à ceux qui sont les plus vieux ; la viscosité de leur chair est cependant si grande , qu'on n'en sçauroit pour lors manger sans être dégoûté.

FARCIN. C'est une maladie des chevaux qui se fait connoître par une tumeur accompagnée d'un ulcere occasionné par un virus très-dangereux. On distingue plusieurs sortes de farcin ; le cordé , le volant , celui en cul de poule , & l'exterieur.

Le sieur Hurel maître maréchal à Paris a publié en 1769 , un traité sur cette maladie : nous en allons donner ici l'extrait : il la compare à la ladrerie des

hommes qui, suivant cet auteur, est une galle très invétérée & très-contagieuse, accompagnée de stupeurs & d'insensibilité dans la peau, lorsqu'elle est parvenue à son dernier période. On distinguoit chez les anciens deux sortes de ladreries; la première s'appelloit la lepre des Grecs, & la seconde qui étoit, à proprement parler, le dernier degré de la maladie, se nommoit *elephantiasis*, parce que pour lors la peau des malades étoit dure, épaisse & ridée comme celle des elephans. Ceux qui étoient attaqués de la ladrerie, étoient foibles, cachectiques & maigres dans le commencement; mais dès que les humeurs corrompues s'étoient une fois portées sur les pieds & sur les jambes, le siege ordinaire de cette maladie; ces parties commençoient à devenir œdemateuses & gonflées d'eau, comme dans l'anasarque, avec cette différence cependant que l'impression du doigt n'étoit ni si profonde ni si durable dans la ladrerie que dans cette espece d'hydropisie. L'enflure des jambes augmentoit peu à peu, les urines se dilatoient, il se faisoit des varices depuis le genou jusqu'aux orteils; la peau commençoit alors à devenir rude & inégale; son tissu glanduleux & vasculaire se dilatoit; il se formoit à sa surface des écailles, des crevasses & des gersures; ces écailles ne se sechoient & ne tomboient point, elles alloient même de jour en jour en augmentant; la jambe devenoit par-là d'une grosseur énorme, elle ressembloit même un peu à celle de l'elephant, ce qui a fait donner à la maladie le nom d'*elephantiasis*, ainsi que nous l'avons déjà observés.

Le visage, les mains & les pieds portoient communément les premières marques de cette maladie: on y voyoit des pustules seches, humides & ulcerées, des croutes sulphureuses & écailleuses; mais cependant ces parties conservoient dans le premier période de la maladie, toute leur sensibilité, les malades y resentoient même des demangeaisons très-vives; tandis

que la peau devenoit plus rude , calleuse & onctueuse , gonflée & crevassée , enfin froide & insensible , lorsque la maladie étoit parvenue à son dernier période ; envain piquoit-on , ou bruloit-on cette peau , le malade n'en ressentoit aucune douleur ; son visage avoit une couleur livide & violette ; il étoit couperosé , si on peut se servir de ce terme vulgaire , & couvert de tubercules qui le défiguroient ; son regard devenoit farouche ; il s'élevoit des tumeurs sur son front , ses joues & son menton ; son nez grossissoit , ses levres s'enflaient & se crevassoient , sa langue s'engorgeoit , & sa voix devenoit rompue ; il se jettoit ensuite des fluxions sur ses coudes & sur ses genoux , qui en perdoient quelquefois le mouvement ; ses jambes s'enflaient & devenoient variqueuses ; ses pieds & ses mains se crevassoient ; il se formoit des tumeurs en différentes parties de son corps , qui dégénéroient en ulcères putrides & phagedeniques , lesquels étoient quelquefois vermineux , & pénétroient jusqu'aux os qu'ils carioient. L'haleine du malade étoit très-puante , & il s'exhaloit de tout son corps une odeur qu'on avoit peine à soutenir ; la chute enfin des sourcils , des poils & des cheveux , celle du nez , des doigts & des orteils , & quelquefois de la main & du pied , mettoit le comble à ses infortunes ; le malade avoit lui-même horreur de son état , il fuyoit la société des autres hommes , en attendant qu'une fièvre lente & la consommation l'eussent conduit à une mort désirée : ce qu'il y avoit encore de plus étonnant , c'est que malgré ce ravage , les fonctions se faisoient assez régulièrement , & le malade ne paroissoit avoir d'autres incommodités , que celle de porter ce poids énorme. Envain a-t-on tenté plusieurs fois de couper la jambe malade , le mal ne s'emparoit pas moins de la jambe restante. Telle étoit la ladrerie des hommes. Voyons actuellement la description du farcin , & par ce parallele il sera facile de juger si ces deux maladies ont entr'elles de l'affinité.

Si on examine d'abord le progrès du farcin , on sera convaincu que la dépravation des humeurs plus ou moins grande , est ce qui l'occasionne dans un degré plus ou moins fort ; le vice farcineux , dit le sieur Hurel , après avoir corrompu la masse des humeurs , donne lieu à un engorgement plus ou moins grand dans les glandes de la peau ; engorgement , qui en se réunissant , forme des tumeurs dures & squirreuses dans certains endroits , & dans d'autres ces tumeurs contiennent une matiere purulente , mais rarement s'y trouve-t-il un pus louable. En général ces tumeurs sont sans douleur , ce qui prouve évidemment que l'humeur morbifique ne s'y dépose qu'en partie. D'autres fois le farcin se développe avec une rapidité sans égal au point même qu'il engorge toutes les glandes de la peau , les altere & les rend si douloureuses , que souvent on ne peut toucher les tumeurs sans que l'animal n'en marque sa sensibilité. La suppuration qui provient à la suite de pareils engorgemens , est même des plus mauvaises. Dans ce cas , le vice farcineux ronge peu à peu , ulcere & consume les parties qu'il a quelques-temps enflammées ; le ravage ne se borne pas seulement à l'exterieur , il attaque encore les poumons ; ceux-ci se trouvent assez ordinairement tuberculeux , il se forme même dans certains endroits de ces visceres , des vessies qui contiennent une humeur presque toujours purulente ; il est facile de s'en apercevoir par la difficulté de respirer , & par la toux qui dans les mouvemens forcés que fait l'animal , oblige une partie de l'humeur glaireuse ou purulente de sortir par les naséaux ; cette explosion ne manque pas d'occasionner d'autres accidents tels que l'inflammation & l'ulceration de la membrane pituitaire , qui se communique dans les sinus frontaux & maxillaires , en raison du plus ou du moins de corrosion qu'à acquis la matiere purulente. Si par le secours de l'art ou par les mouvemens forcés que fait l'animal , on

Y ;

pouvoit obtenir l'évacuation complète de cette humeur morbifique, les suites en seroient bien moins fâcheuses, mais par malheur l'on n'offre aucune ressource pour la faire évaporer, & on est forcé de la laisser séjourner; séjour qui ne fait qu'augmenter la dépravation, se trouvant surtout exposée à l'action de l'air extérieur, qui entre continuellement par les na-séaux.

La pratique fournit journellement des preuves de ce que le sieur Hurel avance, dans l'ouverture de certains abcès. Tant que la matiere purulente s'y trouve renfermée, elle n'occasionne aucun ravage dans les parties environnantes, mais bientôt après l'ouverture, elle corrode & détruit les parties voisines, & la peau même qui couvroit l'abcès, quoiqu'elle parut dans son intégrité lors de l'ouverture; quand les choses se trouvent portées à ce degré, l'animal passe pour être sans ressource. Il ne reste donc d'autres moyens pour garantir tous les autres chevaux, que de faire le sacrifice de celui là. On fera donc très-bien de ne pas attendre ce moment pour employer des remèdes curatifs pour un animal qui est prêt à succomber par l'épuisement total où il est réduit, & surtout par la difficulté & même l'impossibilité non-seulement de bien connoître son état de maladie, mais encore de lui faire avaler les remèdes propres à ses maux.

Il arrive aussi très-souvent que faute de signes propres à indiquer le bon & le mauvais état de l'animal malade, le cheval succombe, quoiqu'il boive & mange comme à son ordinaire, & qu'il fasse ses fonctions. Et en effet la maladie du farcin sans causer d'accidens assez graves en apparences, ne laisse pas d'entraîner la perte de l'animal par les complications qui l'accompagnent, telles que l'engorgement des vaisseaux lymphatiques, des obstructions, une fièvre lente qui en impose d'autant plus facilement, que l'appétit ne manque point, & que la respiration paroît très-

libre dans le commencement. Pour ne pas y être trompé, il n'y a qu'à faire courir l'animal pendant un quart d'heure, on lui verra le flanc agité, & il n'est pas longtemps sans tomber dans le marasme, ce qui ne laisse plus alors aucun doute.

Les causes du farcin se réduisent ordinairement à cinq, quoiqu'elles paroissent au premier abord plus nombreuses. La première est occasionnée par un travail forcé tant en hiver qu'en été; la seconde provient de ce que les chevaux ne sortent pas, ou sortent très-peu de l'écurie, ce qui paroît au premier abord incroyable, mais ce qui est cependant très-véritable; la troisième est produite par la trop grande quantité de grain qu'on leur aura donné, ou bien par la mauvaise qualité du foin qu'ils auront mangé; la quatrième par l'habitation d'un cheval farcineux avec des chevaux sains, ce qui est des plus dangereux; la cinquième enfin provient de ce qu'un cheval n'a jetté qu'imparfaitement, ou qu'il n'a pas jetté du tout ses gourmes; quand cela arrive, il est rare qu'il ne survienne tôt ou tard quelque maladie particulière qui se dénote par le farcin ou autrement.

Les signes du farcin varient à l'infini, chaque espèce en a des particuliers; le farcin volant se reconnoît par un nombre plus ou moins considérable de boutons plus ou moins gros, durs, sans douleurs & sans inflammation ni fluctuation, lesquels ne sont point adhérens aux parties qui les avoisinent; ils roulent pour peu qu'on les presse entre les doigts; il arrive souvent qu'en très-peu de temps le cheval est couvert de ces tumeurs; la saignée & l'application de quelques adoucissans & rafraîchissans suffisent quelquefois pour les faire disparoître; mais si ces remèdes généraux ne se trouvent pas suffisans, & que le mal fasse des progrès, il faudra traiter le farcin volant méthodiquement, sans quoi il en pourroit résulter de très-mauvaises conséquences.

Le farcin cordé se manifeste par une trainée de glandes engorgées, qui forment une espece de chapelet ; ses tumeurs sont tantôt adhérentes, tantôt inadhérentes aux parties qui les avoisinent ; d'autre fois elles sont seulement adhérentes à la substance de la peau qu'elles engorgent totalement sans y causer ni douleur, ni inflammation, ni fluctuation, ou s'il s'en rencontre, elle n'est que très peu considérable ; il ne s'y joint pas même ordinairement les accidens qui accompagnent les tumeurs humorales, tels que le manque d'appétit, la fièvre, la tension douloureuse. Cette espece de farcin est d'autant plus dangereuse, qu'elle n'a que très-peu de progrès à faire pour devenir considérable, surtout quand les glandes de la ganache s'engorgent, de même que celles qui les avoisinent, ce qui occasionne un gonflement considérable à toute la tête, & un pareil engorgement est suivi pour l'ordinaire de tous les accidens qui sont propres aux inflammations ; il faut alors avoir recours à des remèdes prompts.

Le farcin qu'on nomme cul de poule, se dénote par des boutons qui réunissent tous les symptômes du farcin de la première & seconde espece, & qui s'ulcerent en très-peu de temps ; à peine sont-ils ouverts, qu'il en sort un pus fœtide, ichoreux & sanieux : leurs bords se réunissent, ils deviennent durs & calleux. Du milieu de ces ulcères, il sort une espece de champignon qui lui a donné le nom de farcin cul de poule, par la ressemblance qu'ont ces ulcères avec le cul de cet animal. Quand cette espece de farcin est porté à un certain point, le cheval dépérit à vue d'œil par le reflux presque continuel qui se fait de la matière purulente ; la maladie portée à ce période, cause les ravages les plus affreux, tels que l'engorgement des parties glanduleuses, les dépôts dans la poitrine, dans le bas ventre, dans les sinus frontaux & maxillaires, dans le tissu cellulaire & surtout aux cuisses & aux

jambes qui deviennent monstrueuses , en sorte que tout le corps de l'animal n'est plus qu'un ulcere qui le fait enfin succomber ; la tristesse de l'animal , un poil hérissé , & la chute même de ce poil , sont encore des symptômes de cette maladie ; on peut dire que ce genre de farcin a beaucoup d'analogie avec l'elephantiasis qui attaque les hommes , ainsi qu'on peut le remarquer par la description que nous en avons donné.

Ces differens symptômes développés , rien n'est plus facile que de juger si un cheval a le farcin ou non , & quel en est le caractère. Il est très essentiel de les connoître , car souvent le farcin ne se borne pas aux chevaux malades , mais il influe encore beaucoup sur ceux qui sont sains , & cela relativement au plus ou moins de progrès qu'aura fait la pourriture.

Le premier des farcins , c'est-à-dire , le farcin volant , est le moins dangereux , eu égard au peu de ravage qu'à fait la maladie , surtout quand il ne se trouve point de complication ; car s'il s'en trouvoit , le pronostic ne seroit plus le même , les accidens qui pourroient s'y trouver joints , tels que le défaut d'appétit , la toux , l'humeur de la gourme rentrée , la tristesse de l'animal , changeroient le caractère de la maladie ; la réunion même de tous ces symptômes , quand même ils ne se trouveroient pas joints au farcin , est plus que suffisante pour annoncer que le cheval est en danger. Quand les boutons qu'on remarque au cheval ne sont occasionnés par aucune des causes indiquées , ils cedent facilement , nonseulement ils disparoissent , mais l'appétit revient , & tout va bien ; le maréchal peut même assurer dans ce cas que la maladie se terminera promptement. Le pronostic ne sera pas le même , si le farcin est la suite d'une gourme qui n'a été évacuée qu'en partie , principalement si l'animal affecté est hors d'âge ; l'expérience journaliere démontre que toutes les maladies qui surviennent aux

chevaux âgés leur sont souvent funestes ; on sera donc très circonspect sur le pronostic dans pareils cas.

La toux, le battement de flanc & l'explosion de matières muqueuses ou purulentes par les naseaux, en imposent très-souvent ; on croit à ces symptômes que le cheval est poitrinaire, que ses poulmons sont ulcérés, & que par conséquent cet animal est perdu sans réfléchir que c'est le vice farcineux qui s'est jetté sur la poitrine, & qu'en le détruisant, on pourroit guérir la maladie, ou du moins remettre sa poitrine en meilleur état, le sieur Hurel l'a observé plusieurs fois.

Si tous les symptômes dont nous venons de parler, au lieu de diminuer, viennent à augmenter, où s'ils restent dans le même état nonobstant le traitement méthodique qu'on auroit pû employer, il y a pour lors tout à craindre ou de cette augmentation ou de cette inaction. Dans le premier cas, la maladie fait très-certainement des progrès ; dans le second, toutes les parties sont dans une stupeur qui ne provient que de la malignité du vice, & qui annonce presque toujours des progrès insensibles ; on ne peut en général juger de l'issue de la maladie, que par le développement de toutes ses complications.

Quant au farcin cordé, il est plus facile de porter un pronostic certain à son occasion ; les trainées des glandes engorgées ne laissent aucun doute de l'existence de la maladie, le pronostic en sera plus ou moins fâcheux, relativement aux maladies qui s'y trouvent jointes, & quand même il ne se trouveroit aucune autre maladie compliquée, celle-ci est assez grave pour mériter tout l'attention du maréchal & des propriétaires par les suites qui en sont indispensables, surtout s'il y a longtemps que la maladie a commencé à se déclarer, & si les engorgemens se sont faits peu à peu, ces engorgemens ont presque toujours des accidens fâcheux. On prêtera surtout attention aux differens degrés de la maladie, & on n'en portera un

pronostic certain , que relativement au temps qu'elle dure , à ses progrès , & selon l'état des parties lésées.

La troisieme espece de farcin est celui à cul de poule. Ce farcin n'offre qu'un assemblage de maux qui semblent ne se réunir que pour détruire les animaux qu'ils attaquent ; les ulceres , les engorgemens & les dépôts sont pour lors si évidens , qu'ils ne laissent aucun doute sur la maladie , & à moins qu'on n'y apporte un prompt secours , l'animal se trouve perdu sans ressource : le pronostic par conséquent n'en peut être que très douteux. On ne manquera pas de faire observer au propriétaire le danger dans lequel se trouvent les chevaux qui avoisinent l'animal malade.

La maladie connue , passons à la guérison. Il y a trois indications à remplir pour parvenir à une cure radicale. La premiere est d'arrêter le progrès de la maladie ; la seconde , d'enlever la cause des engorgemens ; la troisieme enfin de guérir les dépôts , les ulceres , & généralement tous les accidens que le farcin entraîne après lui. Si on veut réussir dans cette cure , il faut démêler avec attention les symptômes qui annoncent le mal , & connoître les causes qui l'ont produit.

Lorsqu'on est bien assuré que le farcin que l'on a à combattre , n'est que simple ou volant , & qu'il n'a été occasionné que par un échauffement considérable ou d'autres causes simples , on commencera par séparer l'animal malade d'avec ceux qui sont sains , on l'abreuvera avec de l'eau blanche , on lui en laissera même continuellement devant lui , pour qu'il puisse en user à ses besoins ; on lui donnera pendant les deux premiers jours , le matin , à midi & le soir un lavement rafraichissant ; on rendra celui du matin légèrement purgatif , pour entraîner par ce moyen une partie des matieres fécales qui deviennent toujours nuisibles par leur séjour ; la nourriture sera

analogue à la boisson , on lui retranchera entièrement l'avoine , enforte qu'on ne lui donnera pour tous ali-mens que du son , de la paille & une botte de foin : selon le plus ou le moins de chaleur qu'il aura , on se décidera pour le saigner ou pour le purger avec une medecine appropriée à son état actuel. S'il se trouve extrêmement échauffé , ce qu'on reconnoît fa-cilement par l'inflammation de la bouche , & par la dureté des excréments ; après l'effet , ou de la saignée , ou de la purgation , on lui fait prendre soir & ma-tin un breuvage anti-farcineux. Le sieur Hurel en re-commande un , dont il se réserve le secret , ce re-mede détruit selon lui , dans moins de trente à trente-cinq jours tous les symptômes qui caractérisent le far-cin : on prétend que le remede que nous avons dit , d'après M. Lamarre à la fin du mot épizootique , convenir à toutes les maladies des bestiaux , est aussi excellent pour celle-ci ; l'herbe de cabarer , la racine de scrophulaire , de patience sauvage , &c. peuvent produire de bons effets contre le farcin , données inte-rieurement en décoction.

Le farcin qui vient à la suite d'une gourme qui n'a été évacuée qu'imparfaitement , ou qui ne l'a point été du tout, demande beaucoup plus de soin, surtout si c'est un cheval hors d'âge , comme nous l'avons déjà observé. La rentrée de cette humeur ne manque jamais d'oc-casionner plus ou moins de ravage , selon le plus ou le moins de rigidité qu'elle trouve dans les fibres ; cette distinction d'âge mérite d'autant plus attention , qu'elle influe beaucoup sur le traitement.

On fera même attention , que quoi qu'un cheval ait jetté sa gourme , il est encore sujet à une maladie qu'on appelle fausse gourme ou morfondure ; celle-ci est toujours plus dangereuse que la vraie gourme , par l'inflammation qu'elle entraîne avec elle , surtout lorsqu'elle est compliquée avec le farcin ; on varie en ce cas le traitement du farcin relativement au plus

ou au moins d'inflammation & au volume des glandes engorgées. Quand un jeune cheval n'a pas jetté sa gourme & qu'il est attaqué de farcin sans avoir d'autres maladies, ce farcin est rarement dangereux, on n'employera point d'autres remèdes pour son traitement, que ceux prescrits ci-dessus. Il n'en est pas de même si les chevaux sont hors d'âge, il s'y joint presque toujours d'autres accidens, tels que la fièvre, l'oppression, le gonflement des glandes de la ganache, le manque d'appétit, &c. Dans de pareils cas, on fait deux ou trois saignées, selon le plus ou le moins d'engorgement; on lui fait prendre des potions huileuses, afin d'adoucir la poitrine, & de faciliter l'évacuation des matieres qui se dépravent aisément par la chaleur de la fièvre; pour la temperer, on donne à l'animal des lavemens adoucissans soir & matin, & même dans le courant de la journée, si on le juge nécessaire; on y joint une ample boisson du même genre, qu'on rend plus agréable en y délayant du miel; on vient à bout par-là de calmer cette fougue, & on profite de ce calme pour faciliter la suppuration des tumeurs de la ganache; on les ouvre dès que la fluctuation se fait sentir; on mettra beaucoup de célérité dans l'administration de ces remèdes; il est de la dernière importance de les administrer dès le commencement de la maladie.

A tous ces differens moyens, on en peut joindre un autre qui n'est pas moins efficace, c'est un seton qu'on place au poitrail ou au col de l'animal malade; on détermine par-là à l'exterieur un dépôt qui ne manque jamais de diminuer l'engorgement interieur, & on fournit à la nature un égoût pour se décharger d'une très-grande quantité d'humeurs hétérogenes, dont la présence ne peut que troubler non seulement les fonctions de l'animal, mais augmenter encore de plus en plus la dépravation des humeurs. A la faveur de tous ces moyens & d'un régime bien observé, on vient à

bout d'établir une bonne suppuration. Quand cette suppuration commence à diminuer, on purge l'animal avec les purgatifs les plus doux, après quoi on lui fait prendre le breuvage anti-farcineux du sieur Hurel; on termine par-là le traitement d'une maladie, qui sans tous ces moyens bien combinés, auroit inmanquablement fait périr l'animal.

La suppression de la gourme, dit le sieur Hurel, ne se manifeste pas toujours par les accidens indiqués ci-dessus; elle ne cause souvent qu'une stupeur qui en impose aisément à ceux qui n'y portent pas toute leur attention; cet état est des plus graves; on commencera par saigner le cheval malade une, deux, trois & quatre fois à deux heures de distance d'une saignée à l'autre; on se dirigera pour le nombre, la distance & le volume de sang, sur le degré de Pléthore: six heures après la dernière saignée, on lui donnera une prise de thériaque, qu'on réitérera sept ou huit heures après. Si une heure après la seconde prise de thériaque, on n'apperçoit pas une douce moiteur, on en réitérera une troisième, qui ne manquera pas de produire son effet; quand la moiteur commence à paroître, on donne à barbotter à l'animal de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir précédemment une bonne poignée de feuilles de chardon béni sur une poignée d'eau; on continuera tous ces remèdes jusqu'à ce que le cheval commence à manger, on lui donnera cependant toujours pour sa boisson de l'infusion de chardon béni, elle seule sera suffisante pour entretenir le jeu des vaisseaux, & pour obliger l'humeur de la gourme à se porter au dehors par les issues qu'on lui a pratiquées au moyen des setons.

Le farcin cordé demande pour sa guérison une grande dextérité de la part du maréchal. On commencera d'abord par administrer les remèdes généraux, ils se bornent aux saignées, aux boissons adoucissantes & rafraichissantes, aux sudorifiques, aux

purgatifs , &c. On les employe à propos selon les forces , l'état de l'animal , & le caractère des accidens de la maladie. On continue ces remedes plus ou moins longtemps selon qu'ils produisent un effet plus ou moins prompt ; quand le calme est une fois rétabli & qu'on a éloigné les accidens qui accompagnent dans quelques uns la maladie , on met le cheval à l'usage du breuvage anti-farcineux , on le lui fait prendre soir & matin , & on se regle selon les forces du cheval , ou selon le plus ou le moins d'opiniatreté de sa maladie & de ses accidens.

Quoique le vice interieur se trouve par-là détruit, on n'est pas toujours assez heureux pour que le vice local disparoisse ; il n'est cependant pas la cause de la maladie , mais uniquement l'effet , on employe dans ce cas les remedes exterieurs ; ceux qui ont le mieux réussi au sieur Hurel sont les frictions faites avec un onguent fondant. Si malgré cela l'engorgement ne commence pas à diminuer au bout de douze ou quinze jours , le moyen le plus sur est d'avoir recours aux pointes de feu , qui par l'inflammation qu'elles produisent , occasionnent une suppuration louable qui détruit les callosités. Il seroit difficile , pour ne pas dire impossible , de les mettre en suppuration par tout autre moyen.

De toutes les especes de farcin , celle qui est la plus difficile à traiter est l'espece à cul de poule, eu égard à la quantité des symptômes qui l'accompagnent toujours. Pour y parvenir , on commencera par mettre tout en usage pour rétablir l'animal ; on le mettra à une nourriture plus douce , telle qu'elle est prescrite pour le traitement du farcin volant.

Quant aux saignées & aux purgatifs , ils sont en général contre-indiqués ; les premieres en ce qu'elles ôtent au cheval toute la force qui lui est nécessaire pour soutenir le poids de la maladie , & qu'étant pratiquées précisément dans le temps où se fait conti-

nuellement un reflux de matieres purulentes, elles ne peuvent qu'augmenter la métastase qui n'est déjà que trop considérable ; les secondes sont des plus nuisibles par l'acrimonie que contiennent tous les purgatifs que l'on peut mettre en usage pour les chevaux ; au lieu de ces remedes , on se servira des adoucissans , bechiques , &c. Ces sortes de remedes en temperant & en adoucissant les humeurs , procurent en partie le calme , qui est tout ce qu'on peut se proposer de meilleur dans un incendie qui menace à chaque moment l'animal ; dès que ce calme est une fois rétabli , le sieur Hurel saisit l'instant favorable pour faire prendre soir & matin son breuvage anti-farcineux , qu'il dirige selon le plus ou le moins de force de l'animal , & selon son appétit ; on n'est jamais longtemps sans s'appercevoir de son effet ; si c'est dans la belle saison , il fait tous les jours promener le cheval , ayant surtout l'attention qu'on ne l'échauffe pas , ce qui seroit très-contraire.

Quant au traitement exterieur , il se borne à l'application du cautère actuel qui est infiniment préférable au potentiel : pour l'application de ce cautère actuel , le sieur Hurel met toujours en usage les pointes de feu , quand il n'a à combattre que des foyers qui n'ont pas beaucoup d'étendue , comme il arrive dans les trainées de boutons farcineux : il résulte trois avantages de ce procedé ; on donne par-là issue au peu de matiere qui y est renfermée. 2°. L'escarre & l'inflammation se bornent par là à la partie sur laquelle on applique le cautère. 3°. Par l'inflammation qu'occasionne l'escarre , les parties environnantes entrent en suppuration ; une pareille suppuration détruit généralement toutes les callosités qui environnent l'endroit où est appliqué le feu ; mais il faut beaucoup d'attention de la part du maréchal pour faire cette application , surtout lorsqu'il s'agit de la faire dans le voisinage des gros vaisseaux , sur les parties tendineuses ,
&

& auprès des articulations ; personne n'ignore les accidens qui pourroient résulter d'une mauvaise application.

Pour ce qui est des abcès farcineux qui présentent une grande étendue , le sieur Hurel se regle , dis-je , selon la matiere qu'ils renferment ; s'il y a un foyer de pus bien marqué , s'il n'y a point de callosités , ou en cas qu'il y en ait si elles sont peu considérables , il se contente d'une incision longitudinale , en observant cependant que la matiere puisse s'évacuer par la direction qu'il donne à l'incision qu'il fait , & par le moyen des pansemens méthodiques , la suppuration détruit le peu de callosités qui se trouvent aux environs ; il n'en est pas de même des tumeurs , elles conservent une certaine dureté ; l'expérience démontre que ces sortes de tumeurs ne viennent jamais à suppuration , ou si elles y viennent , c'est toujours imparfaitement , aussi le sieur Hurel n'attend pas qu'elles se fassent jour d'elles-mêmes , il les prévient en y appliquant plusieurs pointes de fer , il laisse cependant un travers de doigt d'intervalle d'une pointe à l'autre ; la tumeur entre par ce moyen en suppuration ; lorsqu'elle est une fois établie , elle ne demande plus que des pansemens méthodiques pour les conduire à une bonne fin.

Quand ces tumeurs sont abcedées , qu'elles forment ce qu'on appelle *farcin cul de poule* , & lorsque les environs de l'ulcere sont durs & calleux , on scarifie avec la pointe du bistouri tout le bourlet ; les scarifications faites , on cauterise avec le cautere actuel mouffe tout le bourlet scarifié , il s'enflamme , la suppuration survient , elle fait nonseulement tomber les escars , mais elle détruit encore les callosités qui environnent l'ulcere , & qui pour l'ordinaire opposent un obstacle invincible à la guérison de ces abcès ; dans le même-temps qu'on fait venir les callosités en suppuration , il faut détruire les chairs baveuses qui

remplissent le milieu de l'ulcère ; on se servira pour cet effet de l'eau phagedénique.

Les jambes qui ont été couvertes de boutons de farcin, finissent quelquefois par s'engorger à un point si considérable, que tout le tissu cellulaire de la partie en est abreuvé : il résulte une infinité de maux de cet engorgement ; on est dans la mauvaise habitude d'y appliquer le feu en raie, on espère que par-là le fronnement qu'il occasionne, rétablira le ressort que la partie a perdue, mais il sera facile de revenir de ce préjugé, dit le sieur Hurel, si peu qu'on réfléchisse que l'engorgement est dans le tissu cellulaire, que le feu en raie ne perce pas la peau, & que pour détruire sûrement cet engorgement, il n'y a aucune autre chose à employer que les pointes de feu. En pénétrant dans le tissu cellulaire où est le foyer de la maladie, elles faciliteront l'évacuation de l'humeur qui occasionne l'engorgement de la partie.

Pour faire avec succès l'application de ce remède, le Sieur Hurel applique d'abord le feu en raie, à un peu plus de distance qu'on ne l'applique ordinairement. Dans l'intervalle des raies, il place des pointes de feu à un pouce de distance les unes des autres ; il les rapproche un peu plus, où il les éloigne d'avantage, selon le volume de la partie, & l'état d'intégrité de la peau.

On pourroit objecter, contre cette opération, la difformité qu'elle occasionne ; mais lorsqu'il s'agit de guérir une maladie du caractère de celle-ci, & de sauver l'animal, on ne doit nullement y faire attention, le cheval ne se trouve pas moins en état de rendre les mêmes services qu'avant cette maladie. Le sieur Hurel rapporte ensuite six observations de chevaux attaqués de différentes espèces de farcin qu'il a guéri selon la méthode que nous venons de détailler & par le moyen de son breuvage anti-farcineux dont il seroit à désirer qu'il nous donnât la composition ; mais

malheureusement dans le siècle où nous sommes, le bien particulier l'emporte sur le bien public. On ne voit plus que très rarement des personnes assez amies de l'humanité pour communiquer leurs découvertes sans aucun intérêt.

Tel est l'extrait de l'ouvrage du sieur Hurel ; il y développe encore les différentes causes du farcin ; nous ne nous y arrêterons pas ici, l'explication qu'il en donne ne s'accorde pas toujours avec la théorie la plus saine : il y auroit même encore quelque chose à réfuter dans le traitement du farcin que nous avons rapporté d'après cet Auteur ; mais comme la méthode est renommée depuis quelque temps dans cette capitale, nous avons voulu la faire connoître ici avec les mêmes termes dont il s'est servi dans son ouvrage. Au reste nous aurons encore occasion de parler du farcin à l'art. *Maladies*. Voyez cet article. Nous avons aussi rapporté dans le troisième volume de nos *Secrets de la nature & de l'art*, plusieurs recettes concernant cette maladie.

FAUCON Le Faucon est un oiseau de proie dont il y a plusieurs especes ou variétés selon M. Brisson : ces especes ou variétés sont le faucon fors, le faucon hagard ou basset, le faucon à tête blanche, le faucon blanc, le faucon noir, le faucon tacheté, le faucon brun, le faucon rouge, le faucon rouge des Indes, le faucon d'Italie, le faucon d'Islande, le facie, le faucon gentil, le faucon de Barbarie, le faucon de Tartarie, le faucon à collier, le faucon de roche ou rochier, le faucon de montagnes ou montagner, le faucon de montagne cendré, le faucon de la baie de Hudson, le faucon étoilé, le faucon hupé des Indes, le faucon des Antilles, & le faucon pêcheur de la Caroline. M. de Buffon n'admet pas toutes ces différentes especes ; quand on jette les yeux, dit ce grand naturaliste, sur les catalogues des nomenclateurs en fait d'histoire naturelle, on est porté à croire qu'il y a

parmi les faucons autant de variétés que parmi les pigeons, les poules, ou les autres animaux domestiques ; rien n'est cependant plus faux : l'homme n'a point influé sur la nature de ces animaux ; quelque utiles aux plaisirs, quelque agréables qu'ils soient pour le faste des princes chasseurs, jamais on n'a pu en élever, en multiplier l'espece : on vient à bout de dompter par la force de l'art & des privations, le naturel feroce de ces oiseaux ; on leur fait en quelque façon acheter leur vie par les mouvemens qu'on leur commande ; chaque morceau de leur subsistance ne leur est accordé que pour un service rendu ; on les attache, on les garotte, on les affute, on les prive même de la lumière & de toute nourriture pour les rendre plus dépendans, plus dociles, & ajouter à la vivacité de leur naturel, l'impétuosité du besoin ; mais ils servent par nécessité, par habitude, & sans attachement, ils demeurent captifs sans devenir domestiques : l'individu seul est esclave, l'espece est toujours libre, toujours également éloignée de l'empire de l'homme ; ce n'est même qu'avec des peines infinies qu'on en fait des prisonniers, & on a bien de la peine à étudier leurs mœurs dans l'état de nature.

Les faucons habitent les rochers les plus escarpés des plus hautes montagnes, ils s'approchent très-rarement de la terre ; ils volent avec une hauteur & une rapidité sans égal ; ils choisissent toujours pour élever leurs petits, les rochers exposés au midi, ils se placent dans les trous, & les anfractuosités les plus inaccessibles. Ils font ordinairement quatre œufs, mais c'est dans les derniers mois de l'hiver ; ils ne les couvent pas longtemps ; vers le 15 Mai les petits qui en proviennent sont adultes ; ils changent pour lors de couleur, & ce, en raison de l'âge, du sexe & de la mue ; les femelles sont beaucoup plus grosses que les mâles ; les uns & les autres jettent des cris perçans, désagréables & presque continuels quand ils

veulent chasser leurs petits pour les dépayser ; ce qui arrive pour l'ordinaire lorsqu'il ne se trouve pas assez de vivres pour subsister dans les mêmes terres.

Le faucon est peut-être l'oiseau , continue M. de Buffon , dont le courage est le plus franc & le plus grand , relativement aux forces dont la nature l'a doué ; il fond sur sa proie sans détour & perpendiculairement , il tombe à plomb sur l'oiseau victime , exposé au milieu de l'enceinte des filets , sans s'empêtrer comme l'autour , le tue , le mange sur le lieu même , s'il est gros , ou l'emporte , s'il n'est pas trop lourd , en se relevant à plomb. Lorsqu'il se trouve quelque faisanderie dans le voisinage , il choisit par préférence une proie pareille ; c'est un plaisir de le voir fondre tout à coup sur un troupeau de faisans , on dirait même qu'il tombe des nues , & en effet il descend de si haut , & arrive en si peu de temps , que son apparition est toujours imprévue & souvent inopinée. Il attaque souvent le milan , mais c'est plutôt pour exercer son courage , & pour lui enlever sa proie que pour le mettre à mort ; il lui fait honte , il le traite comme un lâche , le chasse & le frappe seulement avec dédain.

Il y a beaucoup de faucons dans le Dauphiné , au Bugey , en Auvergne , aux pieds des Alpes , dans les isles de Rhodes , de Chypre , de Malthe & dans celles de la Méditerranée , aux Arcades & dans l'Islande.

Le faucon qui habite la France est gros comme une poule ; il a dix-huit pouces de longueur , depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue , & pareille longueur jusqu'au bout des pieds ; sa queue a un peu plus de six pouces de longueur , & aux environs de trois pieds & demi de vol ou d'envergure : ses aîles , lorsqu'elles sont pliées , s'étendent presque jusqu'au bout de la queue ; quant aux couleurs , elles changent à chaque mue , à mesure que l'oiseau avance en âge : on observera seulement que la couleur la plus ordinaire des pieds du faucon est verdâtre. Il se trouve cependant des

faucons dont les pieds & la membrane du bec sont jaunes, & qu'on appelle par cette raison *faucon bec jaune*; ils sont les plus laids & les moins nobles. Nous ne décrirons pas ici les autres faucons, nous observerons seulement avec M. de Buffon qu'il n'y a en Europe que deux especes de faucons auxquelles toutes les autres variétés se rapportent, quoique M. de Brisson en admette vingt-quatre, & M. Linneus vingt-six. Les douze premières especes de M. Brisson ne sont que des variétés de la première espece qu'admet M. de Buffon, & les treize autres des variétés de la seconde. Le roi de Dannemarck envoie tous les ans quelques uns de ses fauconniers en Islande pour prendre & transporter à Coppenhague autant de faucons capables de servir qu'on en peut avoir, soit pour sa propre fauconnerie, soit pour en faire des présens dans les cours étrangères. Le grand maître de Malthe fait aussi présenter au roi de France chaque année douze de ces oiseaux par un Chevalier de sa nation auquel le roi fait remettre mille écus. Les marchands fauconniers sont obligés, à peine de confiscation de leurs oiseaux, avant de pouvoir les exposer en vente, de les venir présenter au grand fauconnier de la couronne; il est le maître de retenir ceux qu'il estime être les plus nécessaires pour les plaisirs du roi.

En Islande on prend les faucons & les autres oiseaux de proie avec des oiseaux qu'on a dressés à cet effet, & qu'on pose à terre dans des cages; ceux-ci voyent en l'air le faucon à des distances incroyables; ils en avertissent par de certains cris leurs maîtres, qui se tiennent cachés dans une petite tente couverte de verdure, d'où ils lâchent aussitôt un pigeon attaché à une ficelle; le faucon qui l'apperçoit, se plonge dessus, & on le prend vivant dans un filet qu'on jette sur lui. On embarque ces faucons dans des vaisseaux; on les nourrit de viande de bœuf & de mouton, & on en prend tous les soins imaginables; on les fait repo-

ser sur des chassis de lattes minces , couverts de gazons & de gros drap , afin qu'ils soient mollement , & en même-temps fraîchement , sans quoi leurs jambes s'échauffent , & deviennent sujettes à une espece de goutte.

Le Dictionnaire Encyclopédique rapporte la maniere de dresser les faucons ; on commence d'abord par les armer d'entraves qu'on appelle jets , au bout desquelles on met un anneau , & on écrit sur cet anneau le nom du maître auquel ils appartiennent : on y ajoute des sonnettes qui servent à indiquer les lieux où ils sont , lorsqu'ils s'écartent de la chasse ; on les porte continuellement sur le poing , on les oblige de veiller ; s'ils sont méchans & s'ils cherchent à se défendre , on leur plonge la tête dans l'eau ; enfin on les contraint par la faim & par la lassitude à se laisser couvrir la tête d'un chaperon qui leur enveloppe les yeux ; cet exercice dure souvent trois jours & trois nuits de suite. Il est rare qu'au bout de ce temps les besoins qui les tourmentent , & la privation de la lumière ne leur fassent pas perdre toute idée de liberté. On juge qu'ils ont oublié leurs fierté naturelle , lorsqu'ils se laissent aisément couvrir la tête , & qu'étant découverts , ils saisissent le pot ou la viande qu'on a soin de leur présenter de temps en temps ; la répétition de ces leçons en assure peu à peu le succès ; les besoins étant le principe de la dépendance , on cherche à les augmenter en nettoyant leurs estomacs par des cures , ce sont de petites pelottes de filasse qu'on leur fait avaler & qui augmentent leur appétit ; on le satisfait après l'avoir excité , & la reconnoissance attache par là les oiseaux à ceux même qui les ont tourmentés.

Quand les premières leçons ont réussi , continuent les rédacteurs du Dictionnaire Encyclopedique , & que l'oiseau montre de la docilité , on le porte sur le gazon dans un jardin , là on le decouvre , & avec l'aide

de la viande , on le fait sauter de lui-même sur le poing ; quand il est fait à cet exercice , on juge qu'il est pour lors temps de lui donner le vif , & de lui faire connoître le leurre ; on nomme ainsi une représentation de proie , un assemblage de pieds & d'ailes dont les fauconniers se servent pour reclamer les oiseaux , & sur lequel on attache leur viande. Il est important qu'ils soient non seulement accoutumés , mais affriandés à ce leurre : dès que l'oiseau a fondu dessus & qu'il a pris seulement une beccade , quelques fauconniers sont dans l'usage de retirer le leurre , mais par cette méthode on court risque de rebuter l'oiseau ; il est plus sur , lorsqu'il a fait ce qu'on attend de lui , de le paître tout à fait , & ce doit être là la récompense de sa docilité ; le leurre doit être l'appas qui doit le faire revenir , lorsqu'il sera élevé dans les airs ; mais il ne seroit pas suffisant sans la voix du fauconnier qui l'avertit de se tourner de ce côté là ; ces leçons doivent être souvent répétées. En un mot il faut chercher à bien connoître le caractère de l'oiseau , parler souvent à celui qui paroît moins attentif à la voix , laisser jouer celui qui revient moins avidement au leurre ; laisser aussi veiller plus longtemps celui qui n'est pas assez familier ; couvrir souvent de chaperon celui qui craint ce genre d'assujettissement. Lorsque la familiarité & la docilité de l'oiseau sont suffisamment confirmées dans un jardin , on le porte en pleine campagne , mais toujours attaché à la filiere , qui est une ficelle longue d'une dixaine de toises ; on le découvre , & en l'appellant à quelques pas de distance , on lui montre le leurre ; lorsqu'il fond dessus , on se sert de la viande , & on lui en laisse prendre bonne gorgée : pour continuer de l'assurer , le lendemain on la lui montre d'un peu plus loin , & il parvient enfin à fondre dessus du bout de la filiere , c'est alors qu'il faut apprendre à l'oiseau de manier plusieurs fois le gibier auquel on le destine. On en conserve de

privés pour cet usage , ce qui s'appelle donner l'escap. C'est la dernière leçon , mais elle doit se répéter jusqu'à ce qu'on soit parfaitement assuré de l'oiseau , alors on le met hors de la filière , & on le voile. Nous nous étendrons plus au long dans l'article suivant sur la manière de dresser les faucons.

La chair de faucon n'est pas bonne à manger , mais on se sert en médecine de différentes parties de cet oiseau ; sa graisse s'emploie pour les maladies des yeux , pour résoudre les tumeurs , pour ramollir & fortifier les nerfs. La fiente est résolutive , appliquée sur la partie malade.

FAUCONNERIE. On appelle ainsi l'art de dresser & de gouverner les oiseaux de proie destinés à la chasse. Depuis l'invention de la poudre on se propose dans cette chasse la magnificence & le plaisir plutôt que l'utilité ; le grand appareil qu'il exige ne convient qu'à des grands , & même à des grands desœuvrés.

On ne lit pas dans l'histoire que les premiers peuples qui ont aimé la chasse , aient connu la fauconnerie. Le précepteur d'Alexandre & l'ami de Tacite sont les premiers qui en ont parlé. Aristote procura sans doute , cet amusement à son élève , qui fatigué de ses conquêtes & accablé du poids de sa gloire , cherchoit la nouveauté plutôt que la vivacité des plaisirs ; & Pline étoit flatté d'apprendre à ses concitoyens , qui avoient subjugué les peuples en les armant les uns contre les autres , à employer le même artifice pour subjuguier les animaux.

Elien sous l'empire d'Adrien , réduisit en art la fauconnerie , & Firmius développa ses idées.

Parmi les auteurs latins qui ont écrit sur la fauconnerie , on cite Aldrovande , Albert le grand , Belisaire. Nous ne parlerons pas de Carcanus ni de Stampffius ; ils ne sont pas assez célèbres l'un & l'autre ni par leurs noms ni par leurs écrits.

Les écrivains François qui ont traité de cette matière

font Chantelouche de la Gonan, chambelan d'un roi de Sicile, Jean de Franchieres, grand prieur d'Aquitaine; les quatre maîtres fauconniers, Malopin, Martino, Cassieu & Michelin; Guillaume Tardif, lecteur de Charles VIII; Mercure, fauconnier de la chambre sous Henri IV, & le sieur des Perron gentilhomme. Il y a vingt ans qu'on appelloit ces auteurs de grands hommes.

Avant que d'entrer dans le détail de la fauconnerie, nous allons commencer à rapporter par ordre alphabétique, la liste des termes qui concernent cet art.

Abandonner. On dit d'un oiseau qu'on l'abandonne quand on le congédie tout à fait.

Abattre. On abat un faucon, lorsqu'on le serre entre ses mains pour le priver & lui donner quelques médicamens.

Abecher. On abeche un limier, quand on lui donne une partie du pât ordinaire pour le tenir en appetit; c'est une ruse qu'on employe pour le faire voler.

Aborder. On dit que la perdrix aborde la remise quand elle est poussée vivement par l'oiseau de proie, & qu'elle gagne quelque buisson.

Acharner. Voyez T. I. p. 42.

Adoué. Une perdrix est adouée, quand elle est appariée.

Affaire. On nomme un oiseau de bonne affaire, celui qui fait le mieux son devoir; c'est le meilleur pour la volerie.

Affaitage. Voyez T. I. p. 43.

Affaiter, signifie apprivoiser des oiseaux sauvages, & les accoutumer à revenir au leurre ou sur le poing; les introduire au vol, les traiter, r'habiller leurs pennes, & les rendre bons chasseurs.

Affriander, signifie la même chose que si on disoit faire revenir l'oiseau en lui présentant un pât de poulets ou de pigeonneaux.

Aiglures. Ce sont de taches rousses semées sur le

Mos d'un oiseau , qui bigarrent son plumage. Ces taches s'appellent aussi bigarrures.

Aiguille. Voyez T. I. p. 53.

Aile. Voyez T. I. p. 59.

Aire. Voyez T. I. p. 60.

Airer, signifie faire son nid sur les arbres ou sur les rochers.

Albrené. Voyez T. I. p. 61.

Allongé. Voyez T. I. 62.

Apoltronir, se dit d'un oiseau auquel on coupe les ongles des pouces ; on l'empêche par là de chasser au gros gibier , & on lui détruit par conséquent le courage.

Armer. On arme un oiseau de proie , quand on lui attache ses sonnettes.

Assurance, se dit d'un oiseau qui est hors de filière ; on distingue deux sortes d'assurances ; à la chambre & au jardin : par *jardin* on entend ici la même chose que campagne.

Assurer, c'est-à-dire , apprivoiser un faucon.

Astme. Quand l'oiseau de proie a le poumon enflé qu'il ne peut respirer , on dit alors qu'il est astmatique.

Atanaire. On nomme ainsi un oiseau de proie qui n'a point mué , & qui a le pennage de l'année précédente.

Attombiseur. C'est le nom qu'on donne à l'oiseau qui attaque le heron dans son vol.

Attremé se dit d'un oiseau de proie qui n'est ni gras ni maigre.

Avever, c'est la même chose que si on disoit voir & discerner le gibier , quand il part , le garder pour ainsi dire à vue.

Avillonner, c'est-à-dire , donner des serres de derrière. Ce faucon avillonne vigoureusement son gibier.

Avillons. On nomme ainsi les serres du pouce d'un oiseau de proie.

Baguette. C'est un bâton de fauconnerie qu'on pique dans les buissons pour faire partir la perdrix.

Baigner. L'oiseau de proie se baigne par plaisir ou par force quand il pleut ; on le plonge quelquefois dans l'eau avant que de lui donner des remèdes.

Balai se dit de la queue d'un oiseau de proie ; ce faucon a un beau balai.

Balancer. Un faucon se balance quand il paroît rester toujours dans la même place, en observant sa proie.

Bander. Un oiseau bande au vent quand il se tient sur ses chiens, faisant la crefferelle.

Barbillons. Voyez T. I. p. 137.

Barres. On nomme ainsi certaines bandes qui traversent la queue d'un épervier.

Bas-voler se dit de la perdrix & des oiseaux qui ont le vol peu élevé.

Batard, oiseau de proie qui tient de deux espèces ; par exemple, du sacre & du lanier.

Beccade. Les fauconniers quand ils donnent à manger à l'oiseau de proie, ont coutume de dire qu'ils lui donnent la beccade.

Bejaune. C'est un oiseau jaune, & par conséquent fort ignorant.

Bequillon. On nomme ainsi le bec des petits oiseaux de proie.

Bigarrures. Ce sont des taches rousses ou noires qui panachent le plumage d'un oiseau.

Bloc. On donne ce nom à la perche sur laquelle on met l'oiseau de proie.

Bloquer. Ce terme est très usité parmi les chasseurs. On dit qu'un oiseau bloque la perdrix, quand il la tient à son avantage : on dit encore qu'un faucon se bloque, quand il paroît se soutenir dans les airs sans qu'il batte de l'aîle.

Bouton. Les fauconniers donnent ce nom à la cime d'un arbre.

Branler. Un faucon branle , lorsqu'il se tient sur le haut de la tête d'un fauconnier , en agitant ses aîles.

Branloire. On applique ce terme plutôt au heron qu'au faucon : un heron , dit-on , est à la branloire , quand il est élevé , & qu'il tourne en agitant ses aîles.

Brayer. On donne ce nom au derriere d'un oiseau de proie.

Brider. Les fauconniers brident les ferres d'un oiseau , lorsqu'ils en lient une de chaque main ; ils l'empêchent par là de charier sa proie.

Buffeter. C'est la même chose que si on disoit donner en passant contre un leurre ou contre la tête d'un oiseau plus vigoureux.

Canelude. C'est une curée composée de sucre , de canelle & de moëlle de heron , les fauconniers en donnent à leurs oiseaux de proie pour les animer.

Cerceaux. On appelle ainsi le bout de l'aîle des oiseaux de proie.

Chair. On dit qu'un oiseau est bien à la *chair* , lorsqu'il chasse avec adresse & succès.

Change. Un oiseau prend le *change* , lorsqu'il quitte son entreprise pour une nouvelle ; quand il s'amuse v. g. à prendre des pigeons , tandis qu'il devoit chasser aux perdrix.

Chapperon. C'est un morceau de cuir dont on couvre la tête des oiseaux de leurre ; les chaperons sont marqués par points depuis un jusqu'à quatre. Le premier d'un point est propre au tiercelet de faucon.

Chapperonier , se dit d'un oiseau de proie. Il est bon chapperonier , quand il porte patiemment le chaperon.

Charier. Un oiseau charie sa proie quand il l'emporte & ne revient plus. Il la charie aussi quand il la poursuit ; il semble pour lors que c'est l'oiseau qui se charie lui-même après sa proie.

Chausser. On chauffe la grande ferre d'un oiseau lorsqu'on entrave l'ongle du gros doigt d'un petit morceau de peau.

Chirurgie. Espece de goutte des oiseaux de proie.

Clatir. Un chien clatit quand il poursuit la perdrix de concert avec l'oiseau, & qu'il redouble son cri pour appeller du secours.

Clefs. Ce sont les ongles des doigts de derriere de la main d'un oiseau de proie.

Cluse. Voyez T. I. p. 560.

Cornette. On nomme ainsi la houppe ou le tiroir de dessus le chaperon de l'oiseau.

Coup. Voyez p. 60 de ce volume.

Couronne. C'est le duvet qui est autour du bec de l'oiseau dans l'endroit où il se joint à la tête.

Courjointé. On donne cette épithete à un oiseau qui a les jambes médiocrement longues.

Crac. C'est une maladie des oiseaux de proie, dont nous parlerons plus bas.

Craie. C'est encore une infirmité des faucons ; il en sera parlé ci-après.

Creance. On donne ce nom à la filiere ou ficelle avec laquelle on retient l'oiseau qui n'est pas bien assuré.

Crolier, se dit des oiseaux qui se vuident par le bas ; c'est une marque de santé.

Cru ou Creux. Voyez p. 93 de ce volume.

Cure. Voyez p. 94 de ce volume.

Curée. Voyez *ibid.*

Déchapperonner. Voyez p. 104 de ce volume.

Degré, se dit de l'endroit où l'oiseau, durant son élévation, tourne la tête, & prend une nouvelle carrière : on compte les degrés jusqu'à ce qu'on le perde de vue.

Délivre. Un oiseau fort à délivre est celui qui n'a point de corsage, & qui est presque sans chair, comme le heron. *Oiseau délivre,* celui qui a beaucoup de chair.

Dérober les sonnettes, se dit quand l'oiseau s'écarte sans être congedié, & qu'il emporte les sonnettes de

son maître. Rien n'est si commun que d'entendre en fauconnerie : voilà l'oiseau qui vient de dérober les sonnettes, & qui s'est perdu.

Dérompre. Ce terme se dit d'un oiseau de proie qui fond sur un autre avec impetuosité, & le frappe si rudement avec ses ferres & ses aîles, qu'il rompt son vol, l'étourdit, & le fait tomber à terre tout brisé. On s'exprime souvent de la façon suivante : le faucon vient de dérompre sa proie.

Descente. C'est l'action de l'oiseau qui fond avec impetuosité sur sa proie pour l'assommer, ce qu'on appelle *fondre en rondon* ; quelquefois la descente de l'oiseau se fait doucement, lorsqu'il se laisse aller en bas, ce qu'on appelle simplement *fondre* ou *filer*.

Desemplotoir. C'est un fer avec lequel on tire de la mulette des oiseaux de proie la viande qu'ils ne peuvent digérer.

Deslonger, c'est-à-dire, ôter la longe d'un oiseau pour le faire voler.

Duveteux. Un oiseau bien duveteux est celui qui a beaucoup de plumes molles & délicates proche la chair. Ce mot est dérivé de *duvet*. Voyez ce que nous en avons dit à l'article qui le concerne.

Egalé. Un oiseau égalé est un oiseau moucheté.

Egalures. Ce sont des mouchetures blanches qui sont sur le dos de l'oiseau.

Emeu. Les fauconniers donnent ce nom à l'excrément que rendent les oiseaux de proie ; le faucon pelerin & le lanier font leur emeu sur eux, les autres oiseaux de proie le jettent en arriere & fort loin. Un faucon donne une bonne marque de santé, quand il fait bien son emeu, par conséquent par le mot *emeu-tir* on entend les oiseaux de proie qui fientent ou qui se déchargent le ventre.

Empelotter, se dit d'un oiseau qui ne peut digérer ce qu'il a avalé, parce que cette nourriture se met en peloton : on le lui tire avec le desemplotoir.

Empieter. Voyez ce mot p. 154 de ce volume.

Enchapperonner. C'est mettre un chaperon sur la tête d'un oiseau de proie. Voyez art. *Faucon*.

Enduire. On dit d'un oiseau qu'il est enduit, lorsqu'il digere bien ses alimens.

Enfoncer. Un faucon enfonce sa proie, quand il fond sur elle avec vivacité, & qu'il la pousse jusqu'à la remise.

Enter. C'est joindre une proie gardée à celle d'un oiseau qui a été rompue ou froissée.

Entraver. C'est un terme usité en fauconnerie ; il signifie raccommoder les jets d'un oiseau, en sorte qu'il ne peut se déchapperonner.

Escartable. On donne cette epithete aux oiseaux qui sont accoutumés à prendre leur effort trop haut, quand la chaleur les presse.

Escapper. C'est la même chose que si on disoit mettre en liberté ; les fauconniers escarpent un oiseau, afin de faire voler sur lui le faucon qu'on veut dresser.

Esclamer. Voyez p. 308 de ce volume.

Escumer. Un faucon escume sa proie, quand il passe sur elle sans s'arrêter. Il escume aussi la remise quand il passe sur la perdrix qu'il a poussée dans le buisson.

Esmailleures. Ce sont les taches rousses qu'on voit sur les penes des oiseaux de proie.

Esplanade. C'est la route que tient l'oiseau quand plane en l'air.

Essimer se dit d'un faucon auquel on ôte la graisse excessive qu'il peut avoir par le moyen des cures qu'on lui donne.

Efforer. Un faucon vicieux s'effore, c'est-à-dire, prend trop d'effor.

Eventiller. Un oiseau de proie s'éventille, quand il se secoue dans l'air pour s'égayer.

Faucon. Voyez ce que nous en avons dit à l'article qui le concerne. C'est cet oiseau qui a donné le
nom

nom à l'art de la fauconnerie , ses griffes sont faites en forme de faux ; le faucon supplée à l'industrie humaine dans la chasse des oiseaux & des quadrupèdes , il a d'abord été notre maître dans l'art de chasser , il n'est plus maintenant que notre instrument ; on met dans la classe des faucons huit especes d'oiseaux de proie , dont quatre volent haut , & quatre volent bas. Ces oiseaux sont 1^o. l'autour , c'est un grand oiseau , qui chasse pour le profit. Voyez art. *Autour*. Il n'en faut que deux qu'on tient séparément aux deux extrêmités de la chasse pour prendre une grande quantité de perdrix. Nous donnerons à la suite de cet article ce qui concerne la chasse avec l'autour , ne l'ayant pas expliqué d'une façon assez étendue en parlant de cet oiseau.

L'épervier est un oiseau carnivore qui a un pied de long ; il chasse fort bien au faisan , à la caille & à la perdrix ; les meilleurs viennent d'Esclavonie. Voyez ce que nous en avons dit à l'article qui le concerne.

Le gerfault est le plus fort des oiseaux après l'aigle ; on lui fait voler le milan , le heron , l'outarde & tout le gros gibier ; les meilleurs nous viennent de Norwege , d'Islande & de Dannemarck.

L'emerillon est le plus petit & le plus vif des oiseaux de proie ; on s'en sert pour la chasse de la caille , de la corneille & du menu gibier. Voyez ce que nous en avons dit dans l'article qui traite de cet oiseau.

Le sacre est le faucon femelle ; il est excellent pour la volerie des champs , mais il est difficile à traiter. C'est un oiseau passager , il est originaire de Grece ; il est propre au vol de la buse , du heron & du milan. Voyez ce que nous avons dit de la buse à l'article de cet oiseau. Le lanier a le bec de l'aigle , c'est la femelle du laneret , on s'en sert pour le lievre & pour la perdrix. Le hobereau est le plus petit des oiseaux de proie après l'emerillon , il chasse au plus petit gibier. Le faucon proprement dit est celui dont il est

uniquement question à l'art. *Faucon*. Les gens de l'art donnent à ce dernier oiseau de proie differens noms , ils nomment le male *tiercelet* , le faucon *pelerin* est celui qui vient des pays éloignés , & dont on ne trouve pas l'aire. Le faucon *gentil de passage* vient des pays circonvoisins ; on le prend dans les mois d'Août & de Septembre ; il est très-facile à dresser. Le faucon *niais* est celui qu'on a pris dans le nid , lorsqu'il étoit encore jeune , & qu'on a eu ensuite soin de dresser ; on lui donne aussi le nom de *faucon royal*. Le faucon *for* est celui qui a son premier plumage , il n'a qu'un an. Le faucon *hagard* , est ce faucon fier & bisarre , qui n'est plus for quand on le prend , il a pour lors mué & changé de plumage ; il se nomme encore *faucon blanchier* , ou *faucon à repaire*.

Filandres. C'est une maladie des oiseaux de proie ; nous en parlerons , lorsque nous traiterons des maladies de ces oiseaux.

Filiere. On donne ce nom à une ficelle de dix toises , qu'on tient attachée au pied de l'oiseau pendant qu'on le reclame , jusqu'à ce qu'on en soit bien assuré. *Filiere* signifie aussi la même chose que *creance* & *tiens le bien*. Si on lâchoit l'oiseau , il pourroit dérober ses sonnettes.

Formes. Ce sont les femelles des oiseaux de proie : elles donnent le nom à l'espece. Les formes sont plus grandes , plus hardies & plus fortes que les *tiercelets*.

Formi. On donne ce nom à une maladie qui survient au bec des oiseaux de proie.

Fuite. On dit communément dans l'art de la fauconnerie d'un faucon qui s'écarte beaucoup , qu'il est sujet à faire de grandes fuites.

Fuster se dit d'un gibier qui s'est échappé après avoir été pris.

Gobet. C'est la maniere de chasser ou de voler les perdrix avec l'autour & l'épervier.

Gorge. On entend par ce mot le sachet superieur de l'oiseau de proie ; on l'appelle encore *pouce*. On

dit communément *donner grosse gorge*, lorsqu'on lui fait faire mauvaise chaire. On donne le nom de *gorge chaude* à la viande chaude qu'on tire du gibier qu'il a attrapé, pour la lui donner. Donner *bonne gorge*, c'est le repaître : on lui donne quelquefois *demi gorge*, d'autre fois *quart de gorge* selon qu'on veut le traiter. L'oiseau digere sa gorge, quand ses alimens passent vite, & qu'il les rend aussitôt : c'est une marque d'hétisie.

Gorgée. Lorsqu'on dit, donner une bonne gorgée à l'oiseau, c'est comme si l'on disoit : lui présenter une bonne portion du gibier qu'il a pris. Il faut le faire surtout quand il commence à voler.

Gorger. Un faucon passe pour être gorgé, quand il est rassasié.

Gouffaut. On donne ce nom à un oiseau court & qui est très peu estimé pour la voliere.

Griffade. C'est la même chose que *coup de griffe* ; cet oiseau a donné à son gibier une terrible griffade.

Gruyer. Un faucon gruyer est celui qu'on a dressé pour la chasse des grues.

Guinder. L'oiseau se guinde lorsqu'il s'éleve au-dessus des nues.

Haussepied. C'est le nom qu'on donne au premier des oiseaux qui attaque le heron dans son vol.

Herbier. On nomme ainsi le tuyau ou canal de la respiration qui se trouve dans le col de l'oiseau.

Hoche pied. C'est l'oiseau qu'on jette seul après le heron pour le faire monter.

Huau. Ce sont les deux aîles d'une buse ou d'un milan qu'on attache avec quelques sonnettes de fauconnerie au petit bout d'une verge.

Jardiner. En terme de fauconnerie ; c'est exposer le matin au soleil les oiseaux dans un jardin.

Jet. On donne ce nom à une petite entrave qu'on met au pied d'un oiseau.

Jetter. On dit communément en fauconnerie *jetter* un oiseau du poing, lorsqu'on le fait partir du poing sur la piece fugitive.

Jeu. On dit faire jeu à l'autour, lorsqu'on lui laisse plumer la perdrix.

Induire, signifie en terme de fauconnerie la même chose que digerer.

Introduire. On introduit un faucon au vol, quand on commence à le faire voler.

Large. On dit : un oiseau fait large, quand il écarte ses aîles ; c'est un signe d'une santé parfaite.

Leurre. C'est un morceau rouge garni de becs, d'ongles & d'aîles & qu'on pend à une leffe, à un crochet de corne : les fauconniers l'employent pour reclamer un oiseau de proie ; on y attache de quoi les paître. *Acharner le leurre*, c'est mettre dessus un morceau de chair. *Duire un oiseau au leurre*, c'est rappeler l'oiseau au leurrie.

Lier. On dit d'un faucon qu'il lie sa proie, quand il l'enleve en l'air dans ses ferres, ou que l'ayant assommée, il l'environne de ses ferres & la tient à terre. Le mot *lier* ne s'applique jamais à l'autour.

Longe-cul. C'est une ficelle qu'on attache au pied de l'oiseau, lorsqu'il n'est pas encore assuré.

Mahutes. On donne ce nom au haut des aîles de l'oiseau, du côté qui touche le corps.

Mal subtil. C'est une espece de catarre qui tombe dans la muette des oiseaux, qui empêche leur digestion, & les fait mourir.

Manteau. On entend par ce mot la couleur des plumes d'un oiseau de proie : on dit v. g. communément en fauconnerie, cet oiseau a le manteau bien bigarré.

Montée. C'est le vol de l'oiseau qui s'éleve à angles droits par carrieres & par degrés, quand il est à la poursuite de quelque proie. S'il s'éleve à perte de vue pour chercher l'air frais dans la moyenne region de l'air ; on appelle son vol, *montée d'essor*. La *montée par fuite* est le mouvement que se donne un oiseau lorsque dans la crainte de rencontrer un athlete

plus fort que lui, il s'échappe, comme on dit, à grandes gambades.

Mote. On dit qu'un oiseau prend mote, quand au lieu de se percher sur un arbre, il se pose à terre.

Mulette. On donne ce nom à l'estomac des oiseaux de proie; quand la digestion ne peut s'y faire, à cause de l'humeur visqueuse & gluante qu'y produisent les alimens; on dit pour lors que l'animal a la mullette empelottée, & quand il s'y forme une peau, comme il arrive quelquefois, on l'appelle mullette double ou doublure; on remédie à ces deux incommodités par le moyen de certaines pilules dont nous aurons occasion de parler souvent.

Nager. Les fauconniers au lieu de dire qu'un oiseau vole, ont souvent la coutume de dire qu'il nâge entre les nuées.

Niais. On donne ce nom à un oiseau qu'on a pris dans le nid.

Nouer. Quand les fauconniers mettent l'oiseau en mue, & qu'ils lui font quitter pour quelque temps la volerie, on dit qu'ils nouent la longe.

Oiseaux. Les fauconniers donnent plusieurs épithètes aux oiseaux qu'ils employent pour leur chasse; l'*oiseau branchier* selon eux est celui qui n'a encore la force que de voler de branches en branches; l'*oiseau depiteux* est celui qui se dépîte, il ne veut pas revenir lorsqu'il a perdu sa proie: on appelle *oiseau trop en corps* celui dont la graisse appesantit le vol: on nomme *oiseau de bon guet*, celui qui a sans cesse l'œil sur sa proie, & qui ne la laisse point échapper; & *oiseau de bonne compagnie* celui qui ne laisse pas dérober ses sonnettes. Quand on n'a pas élevé soi-même un oiseau, & qu'il vient d'autres fauconneries, on l'appelle *oiseau d'échappée*.

Oiseler, c'est dresser un oiseau, l'affaiter.

Ongle. C'est une maladie propre aux oiseaux de proie; c'est une espèce de taye qui leur vient dans

l'œil ; elle provient tantôt d'un rhume , tantôt d'un chaperon qui les tient trop ferrés.

Pantoïement. C'est encore une maladie des oiseaux de proie , c'est une espece d'asthme qui leur enfle les poumons.

Pantois. Autre maladie des oiseaux de proie , dont nous parlerons ci-après , elle attaque leurs reins & leurs gorges.

Parement. On entend par ce mot la diversité de couleurs qui pare les aîles d'un oiseau de proie ; on se sert encore de ce mot pour désigner la maille qui couvre à l'oiseau le défaut du col.

Passage. Il y a des faucons de passage , de même que d'autres oiseaux.

Pennage. On désigne par ce terme les plumes qui couvrent le corps des oiseaux de proie ; le pennage est tantôt blond , tantôt cendré , moucheté , &c.

Pennes. Ce sont les longues plumes des aîles de l'oiseau ; chacune a un nom qui lui est propre ; on en compte ordinairement douze à sa queue.

Perchoir. Tout le monde sçait que c'est l'endroit où se perchent les oiseaux de proie.

Piece. Quand un oiseau est tout entier d'une même couleur , on dit qu'il est tout d'une piece.

Plaisir. Pour faire plaisir à un oiseau de proie , il faut lui laisser plumer la perdrix.

Planer. On se sert de ce mot pour désigner les oiseaux qui se soutiennent en l'air , sans qu'ils paroissent agiter leurs aîles : on dit aussi pour la même signification , *aller de plain.*

Plume. Quand on donne à un oiseau de proie une cure de plume , on dit qu'on lui donne la plume.

Poil. On dit qu'on met un oiseau à poil , lorsqu'on le dresse à la chasse du gibier à poil.

Pointer. Quand un oiseau va d'un vol rapide soit en montant , soit en s'abaissant , on dit qu'il pointe.

Poyrer l'oiseau. C'est le laver avec de l'eau & du

poivre : on se sert de cette lotion quand on veut l'assurer lorsqu'il est trop farouche ; on le guérit aussi par là lorsqu'il est attaqué de la vermine.

Poltron. On donne ce nom à un oiseau auquel on a coupé les ongles des pouces ; on lui ôte par-là le courage , & on l'empêche de voler le gros gibier..

Quinteux. Cette epithete convient à un faucon qui s'écarte trop.

Ramer. On dit qu'un oiseau rame en l'air , lorsqu'il se sert de ses aîles en forme d'avirons.

Ramollir. On se sert d'une éponge détrempee pour ramollir le pennage d'un faucon.

Raser l'air. C'est la même chose que si l'on disoit planer.

Rebuté. On donne cette epithete à un faucon qui ne veut plus voler.

Reclame, se dit des oiseaux de proie qu'on reprend au poing avec le tiroir & la voix.

Reclamer. C'est rappeler un oiseau pour le faire revenir sur le poing.

Redonner. C'est le remettre de rechef à la poursuite du gibier qui s'est échappé.

Reguinder. On dit qu'un oiseau se reguinde , lorsqu'il s'éleve en l'air avec un nouvel effort. .

Remarque. C'est le cri de celui qui mene les chiens , lorsqu'il voit partir les perdrix.

Remonter. On dit que l'oiseau remonte lorsqu'il vole de bas en haut ; si on le lâche du sommet d'un coteau , on est censé le remonter : remonter un faucon signifie aussi l'engraisser.

Rhabiller. Lorsqu'on racomme les pennes d'un oiseau , on dit qu'on le rhabille.

Rondon. On dit fondre en rondon , pour dire fondre avec impetuosité sur le gibier , & l'assommer.

Serres. On entend par serres , les ongles & les griffes d'un oiseau de proie.

Siller. C'est la même chose que si on disoit : coudre

les paupieres d'un oiseau de proie , afin de l'empêcher de voir & de se débattre.

Sommées. On dit que les pennes d'un faucon sont sommées , lorsqu'elles ont pris tout leur accroissement.

Sor. Un oiseau sor est celui qui porte encore son premier pennage.

Taquet. Nourrir un oiseau au taque , c'est le faire revenir lorsqu'il est en liberté au soleil : on l'appelle pour cet effet en frappant sur le bord d'un ais ; c'est cet ais qu'on appelle taquet.

Tavelures. Ce sont des taches de diverses couleurs qui se trouvent sur le manteau de l'oiseau de proie.

Teneur. C'est le troisieme oiseau qui attaque le heron dans son vol.

Tenir. On dit qu'un oiseau tient à mont , quand il se soutient en l'air , en attendant qu'il découvre sa proie.

Tête. Faire la tête d'un oiseau , c'est l'accoutumer au chaperon.

Tiens-le bien. Expression vulgaire , qui signifie la même chose que la filiere.

Tiroir. Ce sont les ailes d'un chapon ou d'un coq d'inde , dont on se sert pour apprivoiser un faucon , & le reprendre au poing.

Train. Faire le train à un oiseau , c'est lui donner un oiseau tout dressé pour l'accoutumer à la chasse.

Travail. On donne à un oiseau qui ne se rebute point , le nom d'oiseau de grand travail.

Vannes. Ce sont les grandes plumes des ailes d'un oiseau de proie.

Veiller. On veille l'oiseau quand on l'empêche de dormir , & il faut l'empêcher de dormir pour le dresser.

Vent. On se sert de ce mot en differens sens en fait de fauconnerie. On dit qu'un oiseau va contre le vent , quand il a le bec au vent ; il va vers le vent

lorsqu'il a la queue au vent : on dit encore *bander au vent* ; c'est la même chose que si on disoit , se tenir sur les chiens , faisant la crefferelle. *Tenir bec au vent* , cela signifie résister au vent sans tourner la queue ; prendre le haut du vent , c'est la même chose que si on disoit voler au-dessus du vent , &c.

Ventolier. On donne ce nom à un oiseau qui se plait au vent , & qui s'y laisse quelquefois emporter , cela cause sa perte : on nomme bon oiseau ventolier , celui qui résiste sans plier à la violence du vent.

Verge de huau. C'est une baguette garnie de quatre petits piquets , auxquels on attache les ailes d'un milan nommé *huau*.

Verge de meute. C'est une baguette garnie de trois piquets avec des ficelles , auxquelles on attache un oiseau vivant , & on donne le nom de *meute* à cet oiseau captif.

Vervelle. C'est un petit anneau ou plaque qu'on attache au pied de l'oiseau de proie , & où les armes du Seigneur auquel il appartient sont empreintes.

Vilain. On donne ce nom à un oiseau qui ne suit le gibier que pour la cuisine , & qu'on ne peut ni dresser ni affeter. Tels sont les milans & les corbeaux qui n'attaquent que les poulets.

Vol. On donne ce nom à l'équipage de chiens & d'oiseaux de proie dont on se sert pour prendre le gibier. Le vol pour le gros est celui qui se fait sur les oiseaux de fort & de cuisine , comme les grues. Le vol du milan se fait avec quatre oiseaux , on lâche d'abord un sacre , ensuite deux autres , & enfin un gerfaut : on en employe trois pour le vol du heron ; le premier se nomme haussépied , il ne sert qu'à le faire hausser ; le second s'appelle tombisseur , on l'envoie à son secours ; le troisieme est le teneur , c'est d'ordinaire un gerfaut.

Vol se dit encore de la façon de voler sur le gibier : on dit voler à la toise , pour dire partir du poing à tire

d'aîles , en suivant la perdrix qui rase la terre. Le vol à la source ou à leve cul s'entend du heron & de la perdrix qu'on fait partir. Le vol à la couverte est celui qui se fait quand on approche le gibier en se mettant à couvert derrière quelque haie.

Voler. C'est prendre le gibier avec des oiseaux de proie. *Voler de poing en fort*, c'est jeter les oiseaux de poing après le gibier. *Voler d'amour*, signifie laisser voler les oiseaux en liberté pour qu'ils soutiennent les chiens. *Voler haut & gras*, *voler bas & maigre*, *voler de bon trait*, tout cela signifie la même chose que si on disoit voler de bon gré. *Voler en rond*, c'est voler en tournant au-dessous de sa proie. *Voler en long*, c'est voler à ligne droite; l'oiseau vole ainsi, quand il n'a plus envie de revenir. *Voler en pointe*, c'est voler d'un vol rapide, soit en s'élevant, soit en s'abaissant. *Voler comme un trait*, c'est voler longtemps sans reprendre haleine. *Voler à reprises*, c'est s'arrêter de temps en temps pour reprendre son vol. *Voler en coupant*, c'est voler en traversant le vent.

Volerie. On donne ce nom à la chasse qui se fait avec les oiseaux de proie. La haute volerie est celle du faucon sur le heron, le canard & les grues; & du gerfaut sur le sacre & le milan: on se sert d'un lanier & du tiercelet de faucon pour la basse volerie, tels que les faisans, les perdrix, les cailles.

Voleur. On appelle beau voleur un oiseau qui vole sûrement.

Vuider, c'est-à-dire, purger les oiseaux de proie: on dit aussi en fauconnerie, faire vuider le gibier, pour désigner qu'on le fait partir quand les oiseaux sont montés & détournés.

Après avoir rapporté tous les differens termes qui concernent la fauconnerie, nous allons entrer dans quelques détails sur cet art.

Quand on veut acheter des oiseaux de proie pour la fauconnerie, il faut commencer par s'informer de

quels pays ils sont ; il y a des endroits où ils naissent aisés à dresser , tandis que dans d'autres on employeroit en vain tout l'art de la fauconnerie , qu'on ne pourroit pas y réussir : on estime beaucoup ceux qui nous viennent des montagnes de la Suisse , du fond de la Russie , ou des rochers inaccessibles des Alpes. On prêtera ensuite attention au pennage ; le blond est garni d'égalures , & le noir est tout d'une piece , mais souvent on est trompé par ces signes ; on choisira par préférence un oiseau qui soit si large , que sa tête paroisse entre ses deux épaules ; on a encore égard au poids pour la bonté ; la force & le courage d'un oiseau de proie se reconnoissent à son bec court , à sa poitrine nerveuse , & à ses ongles recourbés. On observera que quand on tire les oiseaux de l'aire , il faut prendre garde qu'ils soient tout noirs , & qu'ils n'ayent poussé que la moitié de leur queue : on sçait par expérience que ces sortes d'oiseaux sont plus faciles à dresser.

De l'aire on les transporte dans le cabinet qui leur est destiné ; ce cabinet a deux fenêtres grillées assez larges pour que les rayons du soleil puissent y pénétrer & y réjouir les faucons qui s'y trouvent captivés. Sur ces fenêtres & dans d'autres endroits du cabinet , on met de petites perches garnies de gazons , afin que les oiseaux puissent s'y reposer. On y fait mettre en outre un baquet d'un pied & demi de hauteur , plein d'eau qu'on renouvelle au moins tous les deux jours ; & pour commencer de bonne heure à dresser les oiseaux , on fera bien de faire déposer autour du baquet du sable de riviere & des petits cailloux.

On ne changera jamais , que le moins que l'on pourra , l'heure des repas des oiseaux qu'on veut dresser ; on leur fera prendre le premier repas à 7 heures du matin , & le second à 5 heures du soir : on leur donnera pour nourriture de la chair de petits chiens de lait , de petits chats , de poulets & de pigeon-

neaux , on la leur hachera auparavant ; quelques-uns leur donnent de la chair de bœuf & de mouton hachée avec un œuf ; leur pennage en vient à ce qu'ils disent plus beau.

Tous les faucons ne se prennent pas dans l'aire ; par conséquent ce que nous venons de rapporter n'est pas toujours général ; mais il y a des signes évidens qui nous apprennent si les oiseaux qu'on nous vend sont aisés à affaïter.

Dès qu'on nous apporte un faucon à vendre , il faut à l'instant le faire déchapperonner , & examiner si le bec & la langue sont rouges , & si ses yeux sont sains ; on râte ensuite la mulette , & on prend garde qu'elle ne soit pas empelottée ; on observe encore si les deux veines qui se trouvent aux racines des aïles , ont un mouvement modéré , si la langue de l'oiseau ne tremble point , s'il n'est point agité de frisson , &c.

Pour qu'un faucon soit bon , il faut qu'il se tienne sur ses deux jambes sans vaciller , qu'il nettoye gaïement ses aïles brillantes avec son bec , qu'il résiste surtout au vent , & qu'il lutte contre lui avec avantage.

Il ne suffit pas d'avoir pris dans l'aire des faucons , ou d'en avoir choisi de bons , il faut encore prendre quelque soin avant de les dresser. Quand on veut les rendre dociles de même que tous les autres oiseaux de proie , il faut les tenir enfermés dans un lieu obscur , ou leur filler les yeux avec une aiguillée de fil : pour leur faire cette opération , on les tient par le bec , on passe une aiguille traversée d'un fil delié parmi les paupieres de l'œil , sans cependant prendre la toile qui est sous la paupierre : on tire ensuite les deux bouts du fil , & on les attache sur le bec ; on coupe le fil près du nœud , & on le tord de façon que les paupieres soient levées fort haut , & que le faucon ne puisse voir que devant lui.

Avant d'affaïter les faucons on les tiendra longtems sur le bloc , & on les liera avec une longe d'un pied

& demi de longueur ; si on en met plusieurs sur un bloc , on les éloignera les uns des autres au moins de deux pieds , de peur qu'ils ne s'entretuent : on aura aussi attention dès la pointe du jour ou sur le soir , de porter sur le poing l'oiseau qu'on veut dresser : on le place d'ordinaire sur l'extrémité du poignet de la main droite.

A l'article *Faucon* nous avons déjà parlé de la manière de dresser ces oiseaux , mais nous ne l'avons fait que très succinctement : nous allons par conséquent nous étendre ici un peu plus au long sur cet objet , qui est le vrai triomphe de l'industrie humaine , puisqu'on foumet par ce moyen aux loix de notre caprice , l'instinct le plus bisarre ; on captive des êtres qui sont d'autant plus libres , qu'ils sont sauvages , & qu'on fait même aimer aux animaux les plus féroces les chaînes sous lesquelles on les a réduit.

Il y a des faucons d'un caractère si quinteux & si bisarre , que les fauconniers ne peuvent les faire plier que très difficilement à leur volonté. Si un mois ne peut suffire pour les apprivoiser , il n'y a pas grande ressource , il faut les abandonner ; il ne faut pas même un mois pour s'appercevoir sensiblement du succès de l'éducation qu'on leur donne.

On arme d'abord l'oiseau de jets , de sonnettes & de chaperons , on lui laisse cet attirail pendant trois jours & trois nuits ; rien n'est plus propre à lui enlever l'idée qu'il peut avoir de son ancienne liberté. Lorsqu'on le voile dans cette espece d'attirail , on essaye de le paître tout chaperonné ; s'il est docile , on le poivre , & en cas qu'il puisse voler de dessus le bloc sur le poing , on lui montre le leurre dans sa chambre , & on le force à y venir prendre son pât.

Quand on s'apperçoit qu'il commence à connoître le leurre , on le porte à la campagne avec sa longe ; c'est-là qu'on redouble les leçons , qu'on lui a donné dans la loge. Voyez ce que nous en avons dit , art.

Faucons. On le ramene ensuite, & on répète ces exercices jusqu'à ce qu'il sache venir au branle du leurre de toute la longueur de la filiere.

On montre de temps en temps à l'oiseau des chevaux & des chiens, pour qu'il n'en soit pas effarouché, lors qu'il commencera à voler.

Pour éprouver si le faucon est assuré, il faut peu à peu s'approcher de lui & continuer ainsi jusqu'à ce qu'il soit mis en état d'être hors de la filiere; cependant avant que de l'abandonner à lui-même, on lui présentera à tuer une poule dont le pennage soit d'une couleur à peu près pareille à celle de la volerie à laquelle on le destine. Dans cette première éducation si on remarque que l'oiseau pantoise & donne du bec, il faut détruire ces mauvaises habitudes, ce à quoi on parvient en l'acharnant sur le tiroir. Si l'oiseau souffre impatiemment qu'on lui mette son chaperon, on lui defille pendant la nuit les yeux pour qu'il voie la lumière, après quoi on couvre sa tête avec le chaperon, comme auparavant. Si on ne peut pas le rendre docile dans une nuit, on en employera même quatre s'il est nécessaire, en l'affriandant sans cesse tant avec le pât qu'avec le tiroir: à la fin ces oiseaux accablés par tant d'insomnies, se soumettent à la servitude du chaperon.

On apprend encore le faucon à connoître la voix ou la reclame de celui qui le gouverne, par le moyen des privations; on le fait jeuner rigoureusement pendant trois ou quatre jours; on place ensuite un poulet vivant dans quelque endroit obscur, de façon cependant que le jeune oiseau puisse le voir; on le retient sur le poing, soit en sifflant, soit en parlant, on l'enchaperonne, & on lui présente enfin les parties du poulet les moins charnues, pour le faire tirer & pour le mettre ainsi en appétit.

Mais ce n'est pas assez que le faucon connoisse la voix de son maître, il faut encore qu'il sache quel

est le pât dont on le nourrit ordinairement , pour qu'aussitôt qu'il l'apperçoit , il fonde promptement dessus ; le fauconnier prend à cet effet de la main droite la viande qu'il lui destine , il l'éleve en l'air & la montre à l'oiseau , soit par parole , soit par siffement ; quand l'oiseau est une fois fait à la chair , le fauconnier tient cette chair , & ne lui en laisse prendre que quelques gorgées , il recommence. Ensuite ce pât mangé , & cela autant de fois qu'il faut , pour que son élève reconnoisse celui qu'on lui destine , il le purge enfin avec une cure de coton & de plumes de la grosseur d'une fêve. Quand on veut encore animer d'avantage le faucon après le gibier , on lui présente un poulet à deux ou trois reprises , on le déchaperonne , on lui jette le pât à terre pour qu'il fonde dessus ; mais dès qu'on s'apperçoit que l'oiseau s'y acharné , on le retire ; ce n'est enfin qu'avec le temps qu'on peut parvenir à habituer le faucon à la docilité & à la perte de son indépendance.

Le faucon étant déjà instruit de la sorte , il faut l'accoutumer à connoître le leurre ; pour y parvenir , on attache de la chair , & le fauconnier entre dans l'endroit obscur où est l'oiseau , il lui lâche un peu le chaperon , il s'éloigne ensuite de trois ou quatre pas , après quoi il prend le leurre à la moitié de la longe qui le tient attaché ; il jette ce leurre en l'air deux ou trois fois , il appelle fortement l'oiseau , & lui ôte quelque fois son chaperon ; enfin il fait partir le leurre d'un peu loin , & l'oiseau ainsi animé par la voix du fauconnier , commence à lui obéir ; si le faucon vient à sauter sur le gibier , on le lui laisse déchirer à son gré , on lui applaudit même , soit en parlant , soit en siffant : on le prend ensuite avec la chair qui tient au leurre , on le remet sur le poing , & on l'enchaperonne.

Quand on est parvenu à faire connoître au faucon le leurre dans un endroit obscur , & à le faire fondre

indifferemment sur le gibier mort ou vivant , on le porte pour lors dans une plaine denuée d'arbres , & on lui fait répéter ses exercices : on attache alors le poulet au leurre , & le faucon à la longe ; on desserre un peu le chaperon de l'oiseau , & on le laisse fondre pendant quelque temps sur le poulet , on s'éloigne de quelques pas ; on fait en sorte que l'oiseau se déchapperone , après quoi on prend le leurre , & on le jette en l'air , en criant fortement ; si l'oiseau fond encore sur le poulet , on le laisse surtout s'acharner sur la cervelle , on l'y anime même par des cris concertés. On leurre ainsi pendant deux ou trois jours le faucon au grand air ; s'il revient de son gré sur le poing , au lieu de quatre pas , on s'éloigne de dix ou douze , & on lui montre un petit oiseau attaché au leurre , on s'écarte de jour en jour de plus en plus , & quand l'oiseau est bon , on s'apperçoit chaque jour de quelque succès dans son éducation.

Pour achever enfin de rendre le faucon un oiseau de creance , on lui fait d'abord garder la diette pour le rendre par là plus avide au leurre ; ensuite le faconnier monte à cheval , tient son oiseau attaché à la filiere pour que rien ne contraigne son vol ; il s'éloigne à vue du faucon , & donne le signal pour que son oiseau se déchaperonne un peu ; quelques instans après , il jette en l'air le leurre , & lorsque l'oiseau étant tout-à-fait déchapperonné , vole & se trouve à environ huit pas de distance , il rejette le leurre une seconde fois ; s'il s'apperçoit que l'oiseau s'y attache , il descend de cheval , & le laisse paître à sa volonté.

On réitérera cet exercice quelques jours après , mais on ôte pour lors la filiere au faucon. L'oiseau exécute par ce moyen librement ce qu'il exécutoit auparavant comme un instrument servil des volontés de son maître. Le faucon étant une fois affeté , on lui met des sonnettes plus ou moins grosses , selon qu'il est plus ou moins courageux ; on lui fait pour lors répéter les premiers

premier exercice. Animé par la voix du fauconnier , on le voit battre des ailes , & commencer à se mouvoir sur le poing : on le déchaperonne à l'instant , on lui laisse prendre un effort libre , on jette le leurre à contrevent , & on rappelle son oiseau à haute voix ; s'il vole hardiment contre le vent , le fauconnier descend alors de cheval , & laisse l'oiseau s'acharner sur le tiroir. Mais si le faucon est trop quinteux , & s'il ne veut pas s'élever sur le poing , si aucontraire il vole à terre , il est facile de corriger ce défaut , on va au-devant de l'oiseau , & on l'épouvante avec une baguette ; quand on veut l'obliger à prendre son effort avec étendue , on le conduit dans un endroit fréquenté par des corneilles & des étourneaux , & on le force de leur donner la chasse ; on prend encore un canard ; on le présente au faucon ; on l'appelle à haute voix ; on le jette du côté que vole l'oiseau de proie. S'il arrive que le faucon lui donne des avillons , on lui permet de s'en paître à loisir , & même on l'encourage.

Le faucon se trouvant bien dressé , on le leve pour l'attacher au leurre , & on le fait revenir au poing , même sans y être convié ; quand la graisse rend cet oiseau paresseux à voler , on l'essime par des cures qui lui conviennent.

Lorsque le faucon sçait fondre une fois sur le gibier & l'avillonner , on prend du cœur de veau ou du foie de poulet ; on le met dans un oiseau qu'on fend tout vivant en quatre , pour l'imbiber de sang , on donne ce nouveau pât au faucon , tandis qu'il est acharné à la cervelle & aux entrailles de son gibier. Il arrive quelquefois que le faucon veut dérober ses sonnettes , dès qu'on s'en apperçoit , il faut le veiller dans son effort & le rappeler au leurre ; s'il retourne de bon gré sur le poing de son maître , on l'affriande & on l'acharne au tiroir , on lui fait par-là oublier qu'il a perdu sa première liberté.

Parmi les differens oiseaux qu'on dresse , les faucons & les gerfauts sont plus sujets à faire des fuites que les sacres & les laniers : pour les rappeler, on s'y prend de la façon suivante : on reste sur le lieu où l'oiseau veut s'écarter , on observe s'il rentre , ce qu'il fera sans doute , si la manœuvre est conduite par un habile fauconnier ; on pique ensuite près l'oiseau en le leurrant toujours , & le rappelant avec le vif pour le lui donner au moment qu'il rentrera ; on réussit mieux par cette méthode qu'en lui faisant prendre un nouveau vol.

Un défaut auquel les faucons sont encore sujets , c'est de charier leur gibier : ce défaut leur provient de l'excès de la faim de ces oiseaux ou de leur haine pour les chiens qui les auroient pu offenser ; dans ce dernier cas on contiendra avec force les chiens dans leur devoir , & dans le premier on jettera au faucon un poulet ou une perdrix morte qu'on aura attachée auparavant à une filiere. Il arrive encore quelquefois que l'oiseau trop avide , dans le temps qu'on lui donne le pât , baisse la tête & se jette hors du poing ; pour empêcher cela , il faut le paître à terre sur les curées , & l'enchaperonner un peu au large , afin que rien ne l'empêche de manger ; on n'a pas gouverné trois fois de la sorte cet oiseau , qu'il se défait de cette mauvaise habitude. Quand l'oiseau de proie n'a d'inclination que pour voler dans la plaine , on lui fera prendre son pât dans le plus fort d'un bois , & on lui répétera cet exercice quatre ou cinq fois. Il est de la dernière importance pour un fauconnier de bien donner l'assurance à son oiseau ; sans quoi l'oiseau ne peut avoir de creance à son maître , & par conséquent ne devient jamais de bon affaitage ; il volera bien , mais son vol ne sera jamais réglé , & on aura de la peine à le rappeler.

On leurrera & on assurera l'emerillen comme les autres oiseaux ; on lui fera curée du gibier auquel on le destine , on le dresse ordinairement pour la caille ,

l'alouette, le merle & le perdreau, on le tient pendant l'hiver dans un lieu chaud, & on lui met une peau de lievre sur le bloc, de peur que le froid n'endommage ses serres.

Parmi les differens oiseaux de proie, l'hobereau est le plus volontaire & le plus libertin; son affaitage est conséquemment très-difficile, il faut pour ce un habile fauconnier.

De tous les préceptes que nous venons de rapporter, on doit nécessairement conclurre que pour affaiter un oiseau, il faut qu'il sache obéir à la voix de l'homme; qu'il souffre volontiers qu'on lui mette le chaperon, que du bout de la filiere il revienne de son plein gré sur le poing de celui qui l'instruit, qu'il soit prêt d'enfoncer le gibier pour lequel on le dresse, qu'il s'accoutume au leurre; qu'il s'éleve comme on le desire, qu'il sache luter contre le vent, qu'il ne charie point sa proie, & qu'il ne cherche point surtout à dérober ses sonnettes. On dresse d'ordinaire les oiseaux de proie à sept vols; le premier se nomme le vol pour le milan; on emploie d'ordinaire à ce vol les sacres & les gerfauts; ces derniers sont même les meilleurs, ils sont très hardis; quand on veut les instruire à ce vol, on commence par les poivrer, les chaperonner & les dresser au leurre; on leur donne le pât deux à deux afin qu'ils se connoissent; quand l'oiseau commence à être de bonne créance, on lui fera tuer une poule dont la couleur approchera de celle du pennage du milan; on l'acharnera le lendemain au tiroir, on lui présentera le milan à terre, après l'avoir auparavant attaché à la filiere, lui avoir émouffé les serres, & l'avoir mis en état de ne point lutter avec avantage contre le jeune chasseur; le faucon ne tarde pas beaucoup à lier sa proie, mais on l'empêche de se paître de la chair de milan, on lui présente une poule; si on s'apperçoit qu'il fond de bonne grace sur le milan, on monte à l'instant sur

un arbre ou sur quelque'autre endroit élevé , & on abandonne de-là la proie , le faucon en prend connoissance , & il devient oiseau de bonne affaire. Dans ce vol on peut se servir du duc pour attirer le milan. Voyez ce que j'en ai dit , art. *Duc* : on réunit par-là deux exercices bien amusans , & on les soutient l'un par l'autre : le vol du milan est très beau , le faucon lutte alors avec un athlete digne de lui.

Le second vol est celui pour le heron , c'est le même que celui pour le milan ; la seule chose qu'il y a à observer , c'est de présenter à l'oiseau une poule qui soit de la couleur du pennage du heron au lieu de celui du milan ; comme la chair du heron est très salutaire au faucon , lorsqu'on est satisfait de l'oiseau , on peut lui permettre de s'enpaître en liberté. Nous allons rapporter ici le vrai secret des fauconniers pour le vol du heron ; quand on attaque cet oiseau , il faut être dans le vent , & s'il prend motte , on lui jette un hausse-pied pour le faire monter , ensuite un tombif-seur , , & enfin un teneur ; on tire même des coups de fusil pour accélérer la montée du gibier. Pour bien perfectionner le faucon dans cet exercice , on ne le fera voler que de deux jours l'un ; on le fera jeuner le jour qu'il ne volera pas , tandis que le jour du vol on lui fera faire bonne chere.

Le troisieme vol est celui pour la corneille , on employe pour ce vol le faucon & même le tiercelet du gerfault , on affaite ces oiseaux , & le soir à l'heure de leur repas on leur présente une poule à tuer , mais il faut qu'elle soit de pennage noir pour représenter la corneille. Le duc est d'un grand secours pour attirer la corneille , de même que le milan.

Le quatrieme vol est pour la pie : on dresse à ce vol les tiercelets du faucon ; on les affaite à cet effet comme d'ordinaire ; quand ils sont dressés , on leur jette à propos une pie , après leur avoir fait faire auparavant deux ou trois tours ; on leur donne adroite-

ment de la chair de pigeon par dessous l'aîle de la pie, sans que l'oiseau s'apperçoive de son pennage, car il pourroit prendre une autre fois le change. Lorsque les oiseaux se trouvent dans un endroit favorable au vol de la pie, on commence par jeter le tiercelet le plus sage pour conduire les autres. Lorsque ce tiercelet a fait deux ou trois tours, on lui montre la pie, & après l'avoir remise, on jette les autres oiseaux, en leur découvrant cependant auparavant leur proie; on tâche ensuite de la leur faire prendre, s'il y réussissent; on les nourrit de la chair de pigeon, cachée sous l'aîle de la pie: on ne doit pas se contenter de faire voler une fois le tiercelet & les oiseaux qui le suivent, mais on répètera plusieurs fois cet exercice jusqu'à ce qu'on s'apperçoive du succès.

Le cinquieme vol est celui pour le lievre; on préfere le gerfault à tout autre oiseau pour ce vol; quand on l'a une fois affaité, on lui fait tuer un poulet pour lui donner à connoître le vif; on l'exerce ensuite sur un lievre vivant, mais on lui casse auparavant une jambe, ou bien on remplit de paille une peau de lievre, on garnit le dos de chair, & on l'attache avec une petite corde fort longue à la fangle du cheval. Le gerfault prend le fantôme pour un lievre fugitif, & fond sur lui avec impetuosité. Dès qu'il l'a lié, on lui présente la poule qu'il a tué précédemment, & on le laisse s'en repaître en liberté.

Le sixieme vol est celui pour les champs. Ce vol demande beaucoup de soin de la part du fauconnier, & beaucoup d'intelligence de la part du faucon. Dans ce vol les chiens doivent guider les oiseaux qui soutiennent, il faut par conséquent qu'ils ayent creance en ces animaux autant que dans les hommes. Lorsque les oiseaux sont une fois affaités, introduits au vol, & mis hors de la filiere, on leur fait tuer un poulet d'un pennage approchant pour la couleur de celui de la perdrix:

on a surtout grand soin en les leurrant de leur cacher le leurre.

Après cet effai , on prend une perdrix , on la cache sous son chapeau , & on l'attache à une filiere , pour pouvoir la faire partir à propos , lorsque les oiseaux commencent à connoître la proie. Quand on est arrivé dans l'endroit le plus favorable , on fait partir des perdrix qu'on fait suivre , on les relâche , & on donne bonne gorgée aux faucons avec une autre perdrix vivante qu'on a dans la fauconnerie ; si les perdrix ne partent point , on lance après la compagnie la plus éloignée , les oiseaux du poing , le gibier se sauve bien vite , mais les faucons apprenent à monter & à soutenir de plus haut.

Si les faucons volent de poings en fort , on leur fait tuer une perdrix sous le chapeau , on leur apprend ainsi à connoître leur gibier ; si on les veut ensuite faire voler , on cherche dans une campagne des perdrix qui soient près de quelque remise ; les faucons volent alors de bonne action. La bonne façon pour faire réussir les oiseaux au vol des champs , c'est de les baigner souvent , & de les jardiner tous les matins.

Le dernier vol enfin est celui pour les rivieres : après avoir donné aux faucons les leçons préliminaires , on les met sur quelque lieu élevé , on se retire de façon que les oiseaux ne puissent voir les fauconniers , on les déchapperonne doucement , & on leur fait prendre une gorgée en les leurrant avant qu'ils puissent se reconnoître , & quand ils paroissent bien affaités , on les fait même sauter sur le poing. Un pareil exercice doit au moins durer trois jours ; on les jardine ensuite sur la pierre après les avoir déchapperonnés & repû , on leur donne à chaque tour qu'on leur fait faire , une gorgée , ce qu'on continue toujours jusqu'à ce qu'ils tirent à la longe pour revenir à celui qui les gouverne. Le lendemain on les paît sur le leurre , afin de les

leurrer ensuite entre deux hommes , & comme ils partent alors au branle du leurre , on leur présente un jeune poulet à tuer ; on monte à cheval quelques jours après pour leur en faire tuer un second ; on les tourne toujours en leurrant , on frappe du gant sur la bête , & quand on voit qu'ils ne s'effrayent point , on peut les leurrer sur leur foi.

Tout cela fait , on cherche un ruisseau à l'heure du pât , on leurre les oiseaux d'un bord , tandis qu'ils sont à l'autre ; un des chasseurs bat l'eau avec une baguette , & tient en main un oiseau de riviere ; on laisse ensuite le leurre aux faucons , on leur fait faire trois ou quatre tours en leur parlant , & lorsqu'ils sont bien tournés , on leur jette l'oiseau de riviere , on leur permet même de s'engorger. Ce premier affaitage ayant réussi , on fait exécuter aux faucons un vol réel ; on jette d'abord le premier de ces oiseaux ; quand il est quinteux on prend en main l'oiseau de riviere , & on le jette en criant , pour pouvoir faire reconnoître au faucon sa proie. Ce premier oiseau est d'ordinaire toujours bien affaité , il sert même de guide pour chasser le change , & conduire les autres à la voliere.

Aussitôt que le premier faucon a remis l'oiseau de riviere , on le fait suivre d'un second , ensuite d'un troisieme. Si les oiseaux sont bons , ils fondent en rond , & prennent leur proie ; on ne leur permettra pas cependant de s'en paître d'abord , on le leur otera même , & on les remettra au vol ; quand on voit que ces oiseaux de proie ne se rebutent point , on peut dire qu'ils sont excellens. Pour les tenir en état , on leur fait d'ordinaire rendre la mulette avant de les mettre hors de la filiere ; voilà tout ce qui concerne l'art de la fauconnerie. Avec tous les soins & les appareils auxquels on est obligé d'avoir recours dans cet art , il n'est pas étonnant que la chasse du faucon puisse servir aux plaisirs d'autres personnes que de celles des rois.

L'art de l'autourserie a tant de rapport avec celui

de la fauconnerie , que nous allons rapporter dans ce même article tout ce qui le concerne , d'autant plus que nous n'en faisons pas mention dans l'art. de l'autour , & que d'ailleurs cet oiseau est mis dans la famille des faucons , qu'on s'en sert de même qu'eux pour la chasse , & que si cette chasse n'est pas si agréable que celle des faucons , du moins elle est plus profitable , aussi les gentilshommes les employent-ils très-souvent. On distingue en autourserie cinq sortes d'autours ; le premier est le demi autour , c'est un oiseau maigre & peu chasseur ; le second est l'autour femelle ; le troisième le tiercelet , qui est le mâle de l'autour ; le quatrième l'épervier , & le cinquième le fabek.

L'autour sert pour la basse volerie , pour les faisans , les perdrix , les canards , les oies sauvages , les lievres & les lapins ; avec douze autours qu'on tient séparément aux deux extrémités d'une chasse , on peut aisément prendre une grande quantité de gibier.

Pour bien dresser les autours , on les nourrira à la main , & on leur donnera pour nourriture de la chair de volaille ; lorsqu'ils commenceront à se percher , on les habituera au bruit des chevaux , & à se rendre sur le poing avec un tiroir ; on les exposera tous les matins au soleil ; un autour ne vole jamais mieux que quand la chaleur n'est pas excessive ; celui qui vole le plus bas , est le plus estimé. Quand on a des autours , il ne faut pas les garder longtemps sans les faire voler , si on veut s'en servir pour la chasse des perdrix , on leur donnera le temps de les guetter à la remise , & on ne chassera qu'à l'abri du vent ; cependant on peut dire que les autours sont plus propres pour la chasse du canard que pour toute autre chose , parce qu'ils fondent d'un seul trait d'aîle. Pour les dresser à cette chasse , on leur montre quelquefois des canards domestiques ; on les porte ensuite sur les bords des étangs , où il se trouve des canards ; dès que ces ani-

maux ont apperçu l'autour que l'on tient sur le poing, ils prennent leur effort, mais l'autour part aussitôt droit avec eux, & saisit les plus paresseux.

Les autours ne sont pas moins propres pour la chasse du lapin ; il suffit, lorsqu'on commence à l'affaïter, de lui faire voir quelques lapins vivans ; on va ensuite se promener le matin & le soir dans quelque garenne, & l'autour fond sur ceux qu'il apperçoit.

Quand on élève des autours pour le vol, on observera de leur donner en volant tout l'avantage possible, jusqu'à les tenir du côté où l'on juge que les oiseaux pour lesquels ils volent, doivent passer ; on les empêchera aussi d'être pillards, car il pourroit très-bien se faire que ces oiseaux fondant deux à la fois sur une perdrix, leur grande avidité les feroit s'entretuer.

Les autours se tiennent ordinairement à la cuisine pour les faire au bruit, aussi les nomme-t-on par cette raison cuisiniers. La chasse avec ces oiseaux convient parfaitement aux personnes avancées en âge ; on peut y aller en chaise ou à cheval. En langage de fauconnerie, on donne aux autours les même noms qu'aux autres oiseaux de proie ; on nomme *niais*, ceux qu'on prend dans le nid ; *branchiers*, ceux qu'on attrape sur les branches d'un arbre, lorsqu'ils commencent à voler ; *passagers*, ceux qu'on prend au passage, soit au filet ou autrement ; & *demi autours*, ceux qui sont de grandeur moyenne.

Les autours ne sont pas tous de la même grandeur, principalement ceux qui viennent en pays étrangers ; leur pennage varie aussi en couleur, tantôt il est blond, tantôt il est nuancé de deux couleurs ; leurs yeux sont diversément colorés, mais toutes ces variétés ne sont qu'accidentelles, & proviennent uniquement de la différence des climats & des alimens.

Quand on veut élever des autours *niais*, il ne faut jamais les enlever de leur aire, qu'ils ne commencent à noircir, & qu'ils n'ayent la queue à la moitié

de sa longueur ; plus ils sont forts , meilleurs ils sont ; les autours branchiers sont de beaucoup préférables aux niais , mais il faut avoir de la patience pour les dresser.

Tous les autoursiers ne sont pas d'accord sur le temps propre pour faire voler les jeunes autours ; les uns prétendent qu'il ne faut point les faire voler aux perdreaux , mais attendre que les perdreaux soient parvenus à être perdrix ; d'autres disent qu'à mesure que les perdreaux acquierent de la force , les jeunes autours en prennent aussi ; ils viennent même insensiblement plus courageux ; ils veulent conséquemment qu'on leur fasse voler un perdreau par jour , & qu'on les en nourrisse pendant tout le mois d'Août ; en Septembre on leur en fait voler deux ou trois au plus , mais il faut que ce soit dans un temps frais , car rien n'est pour les autours si rebutant que la chaleur. Si cependant on veut chasser aux perdreaux plus fréquemment , on peut risquer un autour de peu de conséquence , & on gardera les bons pour l'hiver.

On se gardera bien de faire connoître aux jeunes autours la volaille & les pigeons ; satisfaits d'une chasse aisée , ils détruiraient bientôt les basse-cours & les colombiers de tout le voisinage.

Les autours de passage demandent encore plus de soins que les niais , mais aussi rendent-ils des services plus importans ; on les chaperonne d'abord , ils en volent beaucoup mieux ; on peut encore les dresser au leurre , ils y viennent fort bien.

Pour qu'un autour passager soit bon , il ne doit être que d'une mere , c'est-à-dire , qu'il ne doit avoir qu'un an ; il devient excellent lorsqu'il est hors de connoissance.

Lorsqu'on voudra commencer à les éprouver au vol , on cherchera des perdrix , on déchaperonnera pour lors l'autour , & on le laissera poster avantageusement sur quelque arbre , on mettra alors les chiens

en chasse pour faire repartir le gibier ; si le gibier passe sous l'autour , il ne manquera pas d'éprouver la force de ses serres naissantes.

Avant que de faire voler un autour , il faut l'habituer au bruit des chiens , il commenceroit par s'épouvanter , & finiroit par se rebuter.

Quoique les autours passagers ne se baignent pas volontiers , on leur présentera cependant quelquefois le bain , s'ils l'acceptent une fois , ils en deviennent meilleurs. Ces autours ne partent point du poing comme les niais , on les accoutume à suivre , on doit cependant avoir toujours l'œil sur eux , il faut même s'en méfier , car il leur arriveroit souvent de prendre les perdrix à la dérobée , & de s'échapper : on ne les fera pas suivre longtemps dans les commencemens , on ne les fera même voler que modérément après qu'on les a dressés , car il seroit à craindre que ces oiseaux venant à se reconnoître , ne reprissent leur caractère sauvage.

L'autour aime en général à tirer , on l'acharnera tous les matins au tiroir , & quand on veut le bien conserver , on aura soin de l'éloigner du feu & des rayons trop ardens du soleil. Lorsqu'on présente le tiroir à l'autour , on le trempe dans du vinaigre & de l'eau où on aura mis auparavant du sucre candi , surtout si c'est dans l'été. On n'abattra jamais les autours que dans un grand besoin ; ces oiseaux souffrent très impatiemment une pareille servitude ; on les jardinera tous les matins dans un endroit qui sera exposé au soleil , & où le vent ne domine point ; on leur donnera leur nourriture , & on les laissera deux heures dans cet état sur une perche.

Pour que les autours se portent bien , on ne les laissera pas voler deux jours de suite , c'est pour cette raison qu'on ne les purge pas si souvent que les autres oiseaux de proie. Ces oiseaux sont très délicats , ils exigent qu'on les traite proprement. Comme ces oiseaux sont naturellement voleurs , qu'ils se couchent

sur la perdrix, & que souvent ils la dévorent, on a trouvé le moyen d'y remédier. On coud une petite sonnette sur les deux couvertes de la queue ; si la neige tombe en abondance, & si elle empêche le son de parvenir jusqu'à l'autourfier ou chasseur, on redouble de vigilance, & on ne perd jamais de vue son autour.

On observera non-seulement que les autours ne volent jamais qu'à l'heure marquée ; mais on se précautionnera d'autours de relais, pour ne point rebuter les premiers. De tous les oiseaux de proie, l'autour est peut-être un de ceux qui se rebutent le moins d'être retenus ; mais il est cependant à craindre de lui donner trop de repos.

C'est une excellente méthode de retirer les autours quand les perdrix sont trop fortes pour eux ; on fera encore très-bien de suivre ces perdrix pour les faire repartir ; on anime par-là les autours.

On ne découplera pas les chiens destinés pour l'autourserie, que la rosée du matin ne soit passée ; les vapeurs otent aux chiens le sentiment, & les autours ne s'occupent plus qu'à s'éplucher sur les arbres qu'ils rencontrent ; la gelée de l'hiver a encore plus d'inconvéniens que la rosée d'automne. Un des points principaux dans l'autourserie, est de donner le loisir à l'oiseau de guetter les perdrix à la remise. Comme l'autour a l'œil naturellement vif, dès que les perdrix commencent à courir pour se dérober à la poursuite de l'oiseau, elles sont à l'instant saisies.

Les autours sont quelquefois très-difficiles à gouverner, surtout quand ils se trouvent conduits par des chasseurs impatients, ils ne descendent point pour lors des arbres où ils se sont arrêtés ; pour les y obliger, on prend une filiere de trois ou quatre toises, au bout de laquelle une perdrix morte est attachée par l'aîle, on la traîne ensuite un peu loin de l'oiseau, qui la voyant remuer, fond aussitôt sur elle, & par ce moyen on se rend bien vite maître de l'autour. On secourera quelquefois les autours, mais on le fera doucement,

& on n'abordera point brusquement leur remise. Si on chasse dans une plaine, on remettra la partie à un autre jour, lorsque le vent se trouvera trop incommode pour les chasseurs; mais quand le vent ne se fait sentir que médiocrement, rien n'empêche de continuer la chasse, pourvu cependant qu'on ne chasse point dans le fil du vent, & c'est en quoi l'autourserie differe de la fauconnerie.

Tout ce que nous venons de dire sur la fauconnerie & l'autourserie est extrait du Dictionnaire Théorique & pratique de Chasse & de Pêche, & le rédacteur de ce Dictionnaire l'a extrait lui-même de plusieurs autres ouvrages tels que ceux de M. d'Esperron, de M. Tardif & de differens Auteurs, qu'il seroit trop long de citer ici: nous ne nous sommes servis des articles de ce Dictionnaire, qu'autant que nous les avons trouvés parfaitement dirigés, & que d'ailleurs ils conviennent très-bien au plan que nous nous sommes proposé dans notre compilation.

Avant de finir l'article de la fauconnerie, nous allons parler des différentes maladies qui attaquent les faucons & les autours, & par ce moyen nous compléterons tout ce qui peut concerner cet art; il est encore à propos de prévenir ces maladies: nous commencerons conséquemment par indiquer les différents moyens auxquels on peut avoir recours pour garantir ces oiseaux des maladies auxquelles ils peuvent être sujets. Le meilleur médecin n'est pas celui qui soigne bien les malades, mais celui qui empêche de le devenir.

Si on veut conserver ses oiseaux en santé, on ne les chargera pas d'alimens, surtout dans le temps de leurs amours; & avant que de les leur réiterer, on attendra que les premiers soient digérés, on hachera la viande avant de la leur donner, on la mouillera d'eau fraîche en été, & d'eau tiède en hiver. Si c'est de la viande de boucherie, on n'y laissera ni graisse ni nerfs, & on mélangera la chair de bœuf avec celle de mouton, on

leur donnera aussi de vieux pigeons , si c'est dans le temps de leur mue , & de petits poulets dans toutes les autres saisons de l'année.

La journée des oiseaux de fauconnerie ne commence que le soir ; on les met pour lors sur une perche dans un lieu tempéré ; on les découvre quand la chandelle est allumée ; on les fait ensuite tirer , & on leur donne la cure sèche avec une ou deux gorgées de pâte ; un moyen excellent pour garantir les faucons de maladie , c'est de leur donner toutes les semaines une fois de petites pierres ou cailloux.

Il est du devoir d'un fauconnier vigilant de veiller sur la bonté des cures de ces oiseaux , d'examiner si ses excréments ne sont pas jaunâtres , de les lever sur la perche , de les acharner au tiroir , de leur faire prendre une ou deux gorgées en attendant qu'on les puisse tout-à-fait , à moins que ce ne soit un jour de chasse , enfin de leur tremper de huit jours en huit jours leur viande dans un peu d'eau de rhubarbe pour les purger du phlegme & des mauvaises humeurs. Quand on met des jets & des sonnettes à un faucon niais , il faut prendre garde de le manier rudement par rapport à la délicatesse de ses os , & quand on commence à le dresser , il ne faut pas le perdre de vue , il se débat souvent sur sa perche ; on en a vû qui s'y sont pendus.

Si l'oiseau prend son pât contre son gré , il faut le lui faire rendre , on prend à cet effet quinze grains de poivre entiers , on les rompt chacun en deux , on les enveloppe dans une peau de poule , & on les lui fait avaler ; c'est par ce moyen que le faucon rendra son pât sans danger ; on en affame aussi de cette façon les faucons niais.

Un excellent remède pour faire rendre à l'oiseau le double de la mulette , est de prendre de la conserve de rose en roche , de l'amollir un peu avec de l'eau , & d'y mettre environ dix grains de poivre rompus ; on

y ajoute la moitié moins de sel en grains, on enveloppe le tout, & on en forme une pilule que l'oiseau puisse avaler; aussitôt que cette pilule est sèche, on la conduit avec le doigt dans le gosier le plus avant qu'il sera possible, sans la rompre, & on y joint une gorgée d'eau pour la faire passer plus aisément; deux heures après, l'oiseau rendra la mulette. Trois heures après l'effet de la cure, on lui donnera son pât, mais on le fera boire auparavant, autrement il mourroit. Le soir on le paît sobrement, & on lui présente le bain le lendemain.

Quelquefois l'oiseau est trop léger, quelquefois aussi il est trop pesant; il faut également remédier à l'un ou l'autre de ces deux inconvéniens. Quand le pennage est trop long, le faucon ne peut lutter contre le vent, c'est une chose certaine; on coupera pour lors dans ce cas à un oiseau trop fluet une partie de ses aîles & de sa queue; mais si le pennage du faucon est trop court, & s'il a besoin de ses plus grands efforts pour se soutenir sur ses aîles, afin de faciliter son vol; on peut allonger son plumage: on ajoutera v. g. à un faucon du pennage de lanier, & à des autres du pennage de faucon.

Quand on voudra prévenir les maladies des oiseaux de proie, on ne les fera pas voler dans un temps humide, les rhumes qu'ils y contractent sont presque toujours la cause primitive de la plupart de leurs incommodités.

Si on n'a qu'un seul oiseau, on attendra le jour & l'heure où il se trouvera en état, mais si on en a plusieurs, on apprêtera les uns pour le matin, les autres pour le soir; quand ce sera l'été, on les rafraichira avec des cailloux qu'on aura auparavant trempé pendant la nuit dans du vinaigre, on fera même encore très-bien de leur donner de l'eau de griotte avec leur pât ordinaire.

Lorsque malgré toutes ces précautions les oiseaux

contractent quelques maladies , on proportionnera avec sagesse les remedes à la force de leur temperament.

Les remedes généraux qu'on donne aux oiseaux de proie sont des pilules blanches , des pilules communes , des pilules de campagnes , des pilules de hiera , des pilules de musc , des pilules douces , & des saignées.

Pour préparer les pilules blanches , on trempe pendant quelques jours du lard dans de l'eau fraîche : on y ajoute de la moëlle de bœuf , on fait fondre le tout peu à peu , & quand on l'aura passé dans un linge blanc , on prend le même poids de sucre candi en poudre , on mêle le tout , & on en fait des pilules ; elles se conserveront bonnes pendant trois ans , pourvu qu'on les renferme avec soin dans des boëttes , & qu'on ne les expose point à l'humidité.

Les pilules communes sont faites avec de la mirrhe , du saffran & de l'aloës incorporés avec de l'eau de plantain ; les apoticaire nomment ce mélange pilules *de tribus* : on en donne aux sacres & aux laniers.

Quant aux pilules de campagnes , on prend pour les faire deux gros de sirop fait avec du sucre & du vinaigre , un demi gros de poudre de clou de girofle , & du sucre candi autant qu'on en peut incorporer , c'est-à-dire , au moins les deux tiers de la totalité ; on bat le tout dans un mortier de marbre , & on en fait des pilules de la grosseur d'un grain de froment : on en donne en hiver aux sacres & aux laniers passagers avant de les faire voler.

Les pilules de *hiera* se font en incorporant de l'agaric mis en poudre avec de l'*hiera* en pate ; ces pilules sont très-bonnes en hiver pour les sacres & pour les laniers.

Les pilules de musc sont des autres pilules qu'on prépare avec un gros d'agaric , autant de cubebes , de sucre candi & d'aloës fucotrin ; on y joint un demi gros de saffran , pareille quantité d'anis , deux gros d'*hiera picra*,

picra , & quatre grains de musc ; on incorpore le tout avec de la canelle , & on le réduit en masse ; on donne en hiver ces sortes de pilules aux sacres & aux laniers.

Les pilules douces ne sont autre chose que des pilules blanches auxquelles on a incorporé un tiers de conserve de roses en roche , faites au sucre ; mais on ne se sert de ces pilules qu'en été.

On ne saigne d'ordinaire les oiseaux que quand on le croit nécessaire ; on peut , par exemple , les saigner deux fois l'année. Pour les saigner, on perce la veine qui est au-dessous de leur langue , ou bien on leur coupe l'extrémité du bec , ou enfin le bout des ongles ; on les prépare auparavant par une purgation légère, telle que de la chair trempée dans un blanc d'œuf, ou de la manne & de l'eau de rose battues ensemble ; & pour éviter que la blessure ne se convertisse en chancre , on nourrit l'oiseau avec des morceaux de chair trempés dans de l'eau fraîche , ou dans de l'eau de plantain.

La première maladie par ordre alphabétique à laquelle les faucons sont sujets , est l'apoplexie. Cette maladie les attaque à tout âge ; trop de sang , trop de repletion ou un coup de soleil peuvent l'occasionner dans ces sortes d'oiseaux ; les symptômes de cette maladie sont de trouver les faucons sans mouvement , & de voir leurs organes entièrement privés d'exercice ; cette maladie est mortelle.

Ne laissez vos faucons que de viandes légères , v. g. de cœur de veau , de chair de poulets & de jeunes moineaux imbibés d'eau tiède ; il faudra ensuite les curer pendant trois jours avec de l'aloës mis en poudre & roulé dans un bol de coton ou de filasse préparée de la grosseur d'une petite fève , avec du sucre ; si ce remède leur ôte l'appétit , on le leur fait recouvrer en trempant dans l'urine chaude la viande dont on les pait.

On entend par *aposthumes* en fait de fauconnerie des

abcès qui surviennent à la tête des oiseaux de proie ; les symptômes sont un engourdissement dans les membres , une inflammation dans les yeux & surtout une humeur fétide qui découle des narines. On donne pour un excellent remede dans ce cas , le suivant : on coupe un quarteron de lard en lardons , on y joint autant de moëlle de bœuf , on met tremper le tout dans de l'eau fraîche pendant vingt-quatre heures , & on change dans cet intervalle l'eau quatre fois ; on fait fondre ensuite cette composition à petit feu dans un bassin de terre ; quand elle est à demi fondue , on y ajoute peu à peu un quarteron de sucre en poudre & un gros de saffran battu , lorsqu'elle sera presque froide ; ces pilules sont précisément les mêmes que les pilules blanches dont nous avons donné plus haut la composition , à l'exception seulement du saffran , qui ne se trouve pas dans ces dernières : on en donne le matin pendant trois ou quatre jours aux oiseaux malades , la grosseur d'une bonne fève , on les porte sur le poing , jusqu'à ce qu'ils les aient rendues. Ce remede ne suffit pas encore suivant les fauconniers pour les apothumes , ils prescrivent encore d'autres pilules préparées ainsi :

Pulverisez un gros de semence de rhue , un demi gros d'aloës hepaticque , & un gros de saffran pulvérisé , imbitez ce mélange avec du miel rosat ; les pilules qui en résultent , si on en croit les auteurs , completeront la cure de l'apothume.

L'astme est une difficulté de respirer , occasionnée souvent aux faucons par le rhume ; on donne dans cette maladie à l'oiseau pendant trois jours de suite deux pilules blanches ci-dessus indiquées chaque matin ; & si le mal continue , pour le quatrième on lui fait prendre une pilule commune , dont la recette est pareillement indiquée plus haut : on aura d'ailleurs soin de ne point mettre l'oiseau malade dans un endroit froid ou trop rempli de poussière : on ne le baignera point surtout qu'il ne soit guéri.

Par *baillement* on entend en fauconnerie une incommodité qui provient dans les oiseaux de proie des humeurs qui découlent du cerveau , & non pas des filandres , comme l'ont prétendu les fauconniers anciens.

Lorsqu'on s'en apperçoit , il faut faire tirer l'oiseau durant quelques matins ; on lui donnera dans sa cure , si c'est pendant l'hiver , des pilules d'hiera picra , & si c'est dans d'autres saisons , des cloux de girofle avec sa gorgée , ou bien encore des broutes de sauge.

Barbillon , autre maladie des faucons. Voyez ce que nous en avons dit Tom. I. pag. 137. On saigne pour ce mal à la veine qui est au-dessous de la langue , & on paît le faucon avec de la chair coupée par morceaux , & trempée dans l'eau de plantain ou de cerfeuil.

Rien n'est plus aisé que de guérir les blessures & les plaies des oiseaux de proie , pourvu cependant qu'elles soient découvertes , & qu'elles n'atteignent pas les parties nobles ; on les lave d'abord avec du vin tiède pour les découvrir , on les panse ensuite avec l'eau distillée de brou , ou des extrémités de branches de chesne ; l'huile ou la graisse est préjudiciable au pennage , on évitera par conséquent de s'en servir dans la plupart des pansemens ; la blessure faite par l'aigle ou le heron est presque toujours venimeuse , on lave la plaie avec des eaux de persil , de fenouil , de plantain , de lavande , de thim ; quand un oiseau a du courage , il est ordinairement beaucoup blessé dans les aîles. Si pour lors les aîles se tordent , on les dresse , en les mouillant avec de l'eau chaude ; mais si elles ne sont qu'un peu pliées , on prend des troncs de chou , on les fait chauffer entre deux braises , on les fend en long avec un couteau , & on étend la penne dedans. La chaleur est suffisante pour la rétablir dans son état naturel. Lorsque la penne est à demi rompue , pourvu qu'elle tienne encore par le nerf supérieur , on fait entrer une aiguille fine enfilée de fine

soie entre les deux morceaux de la penne , pour les soutenir , & on coupe la soie quand l'aiguille est entrée ; lorsque la penne est entierement rompue , il faut l'enter , disent les fauconniers dans une autre , & on fait tenir l'ente avec de la bonne colle ; cette méthode est bien singuliere & paroît répugner ; les fauconniers proposent encore une autre espece d'ente pour les pennes qui ne sont qu'à demi rompues , l'aiguille qu'ils employent pour cette opération est triangulaire , pointue par les deux bouts , & longue de deux travers de doigts ; une heure avant d'en faire usage , on la trempe dans du jus de limon ou dans un oignon. Quand l'aîle entiere vient à se rompre entre les deux jointures , le faucon est environ un an sans pouvoir servir , il ne guérit qu'après la mue ; avant de le panser , on le tond autour de la blessure , & on redresse l'aîle en la liant entre deux morceaux fort minces d'écorce de jeune pin , on y applique ensuite l'emplatre contre la rupture que nous indiquerons ci-après.

Quand l'oiseau sera gueri , on lui fera une étuve pour ramollir ses nerfs ; on remplit à cet effet un pot de terre du meilleur vin , on y met une poignée de roses seches , autant de son de froment , & une quatrieme partie de poudre de mirthe ; on couvre le pot hermétiquement , & on fait bouillir le tout pendant une bonne heure ; on le retire ensuite ; on fait un trou à l'extrémité supérieure ; on abbat ensuite l'oiseau , & on lui fait recevoir la fumée de l'etuve à l'endroit de la blessure , on réitere cette opération trois ou quatre fois.

Il arrive quelquefois que les faucons se rompent la cuisse , la jambe ou les doigts , mais on y peut apporter remede ; on prend en consequence une jeune branche de pin de la grosseur du petit doigt ; on la fend en deux , & on place au milieu la jambe de l'oiseau , on y met ensuite une emplatre faite avec du bol d'armenie , du sang de dragon , & un blanc d'œuf ; on tient

bandée pendant trente jours la partie malade ; au bout de ce temps , on relâche les éclisses , & il ne faut que quarante jours pour que le faucon soit ainsi guéri ; quand la fracture est au-dessus du genou , il est impossible de la bander , mais la fracture se guérit souvent d'elle-même.

Les oiseaux sont fort sujets à des taies , & quelquefois à la cataracte ; quand ils sont affectés de cette dernière maladie , il n'est guères possible qu'ils puissent guérir , mais pour les taies & autres maladies extérieures du globe de l'œil , on les guérit par le moyen du suc de racine de chelidoine qu'on a d'abord ratissée ; & pour détourner ce mal , on purge les oiseaux avec des pilules de filasse ou de coton , & on leur souffle dans les yeux deux fois par jour de la poudre d'aloës & du sucre candi.

Les fauconniers donnent le nom de crac à une maladie particulière aux oiseaux de proie ; pour les en guérir ils les purgent avec des cures de filasse ou de coton , & ils les paissent avec des viandes macérées d'huile d'amandes douces & d'eau de rhubarbe alternativement ; lorsque le mal est extérieur , ils frottent les parties malades avec de l'esprit de vin tiède.

Les faucons ont quelquefois la gravelle ; quand ils en sont attaqués , on dit qu'ils ont la craie ; cette maladie leur est très dangereuse pendant l'hiver ; un excellent remède dans pareil cas , est un mélange de lait , de sucre & d'huile battus ensemble ; on paît aussi l'oiseau avec des morceaux de viande réunis avec du blanc d'œuf & du sucre candi pulverisé , & souvent on guérit par là l'oiseau ; on observera très-bien ici que la craie ne provient que de la négligence des fauconniers.

Quand les faucons sont dégoutés , cela annonce dans ces oiseaux quelque maladie prête à se déclarer : un fauconnier fera très-bien de la prévenir ; on présente pour cet effet le bain aux oiseaux , & on les

paît avec des morceaux de chair détremés dans de l'eau de chiendent ou de chicorée.

La fièvre n'attaque pas moins les faucons que les autres animaux ; on reconnoît qu'un faucon a la fièvre lorsqu'il tremble , que ses plumes & sa tête sont penchées , que le duvet au-dessus de son menton est hérissé , & qu'il rejette le pât qu'on lui présente ; quand il en est ainsi affecté , il faut le loger dans un endroit frais , obscur & séparé du bruit , on lui donnera pour alimens du foie de poulets , ou de la chair de petits oiseaux , après les avoir fait mourir dans de l'eau de chicorée sauvage ; & si c'est l'été , on lui mouillera les pieds & le bloc avec du jus de plantain ou de jusquiame.

Une maladie des plus communes aux oiseaux de proie est ce qu'on appelle *filandres*. On entend par *filandres* une espèce de vers allongés qui habitent les intestins des faucons , & qui se nourrissent des superfluités qu'ils y trouvent ; cette vermine est peut être nécessaire à ces oiseaux , prétendent les fauconniers , lorsqu'ils sont sains & robustes , mais elle leur devient dangereuse quand ils sont décharnés , & dans un vrai état de maigreur. Il faut alors les en débarrasser ; l'absinthe mêlée avec le pât des oiseaux de proie est très-bien indiquée dans ce cas ; on vante aussi beaucoup à cet effet les pilules de musc , d'aloës , & d'hiera picra dont nous avons rapportés plus haut la composition.

Dans la nomenclature de l'art de la fauconnerie, nous avons donné le nom de *formi* à une maladie qui vient au bec du faucon , cette maladie provient le plus souvent des coups que l'oiseau reçoit en volant , ou de la négligence de celui qui le gouverne ; pour remédier à un pareil accident , on coupe les crochets & les bouts du bec , surtout si c'est à l'entrée ou à la sortie de la mue.

Une maladie cruelle pour les faucons est la goutte ,

elle attaque quelquefois dans l'été les sacres & les laniers , on les laissera alors en repos , on les tiendra sans jets ni longe , on leur permettra seulement de se coucher sur un carreau de marbre ; & en cas qu'on veuille les purger , on ne le fera qu'avec de la manne simple qu'on réunira à leur pât ; quand ces accès de goutte sont passés , rien n'empêche que les oiseaux recommencent leur vol comme à l'ordinaire ; les faucons sauvages sont plus heureux que les domestiques , ils ne sont pas sujets à ce genre de maladie.

Quelquefois les faucons sont atteints du haut mal ou mal caduc ; il est facile , quand on fait l'acquisition de ces oiseaux , de s'appercevoir s'ils ont cette incommodité , il ne faut pour cela que du parfum de naphte , son odeur suffit pour faire tomber à l'instant le faucon.

On y remédie , disent les fauconniers , en appliquant le feu au sommet du cerveau , & en joignant au pât l'eau de figues seches , le lait de chevre , le sang de Belette , la cervelle de renard , & la chair de tortue terrestre ; on met aussi quelquefois du fiel de tortue dans les naséaux de l'oiseau ; mais la vertu de la plupart de ces remedes paroît apocriphe , & s'ils agissent quelquefois , c'est plutôt comme palliatif que comme curatif.

Il vient encore quelquefois à la bouche des oiseaux de proie des excroissances de chair blanchâtres ou noirâtres , de la grosseur de petits pois , qui les empêchent de manger ; on les coupera pour lors avec adresse , & en cas qu'on ne le puisse pas , l'endroit n'étant pas favorable , on imbibera du coton d'huile de soufre distillé , & on le mettra sur les excroissances ; mais si ces excroissances se changent en ulceres , on mettra deux fois par jour sur l'ulcere de la poudre de coquille de noix ; on lave aussi très-souvent la plaie avec du jus de citron ; lorsque le mal est sur le point de se guerir , on le frotte avec du sirop de mûres.

Tout le monde sçait ce qu'on entend en fauconnerie par mal de mains, il est inutile de l'expliquer ici, ce mal se guérit en général en oignant la partie malade avec de la vieille huile d'olive, ou en la frottant avec une composition de blanc d'œuf, de vinaigre & d'eau; si la main de l'oiseau a été écorchée par les jets, on la frotera de beurre ou de graisse de poule; mais il faut que cette onction soit bien légère pour que le pennage n'en soit point gâté. Si les mains enflent un peu à l'oiseau, on appliquera dessus une emplâtre avec le bol d'Armenie, le sang de dragon, & le blanc d'œuf, on parviendra par ce moyen à résoudre l'humeur, & lorsqu'il s'y formera une glande, on l'enlèvera en peu de jours par le moyen d'un bouton de feu. Quand l'inflammation dure trop longtems, on coupe à l'oiseau la veine selon la méthode suivante; on fait à cet effet tenir l'oiseau à la renverse, on lui plume la cuisse en dedans, & on remarque la veine, on l'accroche, on la lie en deux endroits distans seulement d'un travers de couteau, & on coupe la veine au-dessus du porte sonette; mais il faut avoir une main bien exercée pour faire avec succès une opération pareille.

Nous avons parlé plus haut de l'asthme; il occasionne, disent les fauconniers, une autre maladie qui est de dessecher les naseaux & de les boucher avec les humeurs qui découlent, si on en croit l'ancien préjugé, du cerveau, & qui y sont retenues; l'oiseau est pour lors obligé d'entr'ouvrir le bec pour respirer; on commencera dans ce cas par guérir le rhume qui est la vraie source du mal; quand l'oiseau a tiré longtems sur le tiroir, un valet le suce avec la bouche, & on donne ensuite au faucon des pilules d'hiera picra incorporées avec de l'agaric; une étuve d'eau de mer passe aussi pour être excellente contre le rhume des faucons; quelquefois cependant ces remedes ne suffisent pas, & on est obligé d'en venir au caustere, on

prend en conséquence un fer rond, qui soit par le bout de la grosseur d'un pois, on le fait rougir, & on en donne le feu au sommet de la tête de l'oiseau, on prend ensuite le tranchant par l'autre extrémité, & on en donne le feu entre le bec & l'œil.

Les humeurs des faucons prennent quelquefois leur cours dans les oreilles, & y forment une glande chancreuse : pour y remédier, il faut nétoyer la partie malade avec un cure-oreille ; on purgera en même-temps l'oiseau avec des pilules d'hiera picra & d'agaric ; quelques fauconniers lui donnent un bouton de feu au sommet de la tête jusqu'à l'os ; & quand le mal ne diminue point, il faut même rougir la pointe d'un couteau pour lui fendre l'oreille ; on le pansera soir & matin. Il survient aussi quelquefois aux faucons des maux de yeux ; si ces maux sont occasionnés par des fluxions, on peut les purger avec des pilules de filasse & de coton, & leur souffler dans les narines de la poudre d'œillets, mêlée avec pareille quantité de celle d'azarum ; il faut frotter aussi le palais d'un peu de moutarde ; mais quand le mal des yeux provient d'une blessure dans cette partie, le traitement est pour lors différent ; on prend une once de tuthie préparée, deux onces d'eau de rose, autant de vin blanc, & une poignée de rhue : on met le tout dans un vase, & on l'y fait bouillir jusqu'à réduction de moitié, on distille un peu de cette décoction dans l'œil blessé ; quand même il se trouveroit des corps étrangers dans les yeux, cette eau auroit la vertu de les faire tomber.

On donne en fauconnerie le nom de *mal subtil* à une espece de phtysie ; l'oiseau attaqué de cette maladie, ne digere point, & il meurt affamé & bien mangeant. Cette maladie est très-dangereuse, principalement en automne ; lorsqu'on veut la prévenir, on loge les faucons dans un endroit sec, surtout pendant l'hiver, on fait secher au feu leur pennage lorsqu'il est humide, & quand le soleil n'est pas assez fort pour

pouvoir le secher ; & on mêle quelquefois le soir à leur cure , trois ou quatre cloux de girofle.

Si malgré toutes ces précautions l'oiseau se trouve attaqué du mal subtil , on lui fera un pât avec des pigeonneaux ou avec des petites souris vivantes ; on le purgera ensuite avec de la chair trempée dans la manne , ou dans une décoction de chevrefeuille , de l'herbe caballine , & de celle qu'on nomme langue de bœuf ; on rafraîchira cette dernière décoction de trois jours en trois jours.

L'oiseau à force de voler dans un temps froid & humide , se met quelquefois hors d'état de faire son service ; on dit alors qu'il est attaqué de la morfonte ; pour le guérir on lui donne des cloux de girofle , de l'anis & de l'absinthe avec la chair , & si c'est en hiver & lorsqu'on lui donne sa cure seche , on lui fait prendre des pilules d'hiera picra avec l'agaric ; l'oiseau recouvre insensiblement la santé par ce moyen.

On appelle *pantois* un mal qui provient d'un poulmon échauffé , & d'un organe de la respiration considérablement altéré : dès qu'on s'en apperçoit , il faut à l'instant purger l'oiseau avec de l'huile d'olive lavée & battue jusqu'à ce qu'elle blanchisse : une heure après on lui donnera des viandes mouillées , telles que du cœur de veau & du foie de poulet , & le quatrième jour on lui fera prendre un bol de filasse préparée.

La *pepie* est une maladie propre à tous les oiseaux , les faucons n'en sont pas conséquemment exempts ; on s'apperçoit qu'ils en sont attaqués , lorsque leur langue s'endurcit , se seche par le bout & blanchit ; pour les en guérir on leur otera la *pepie* avec une aiguille pointue , comme on fait aux poules , & on frotera ensuite leur langue d'huile rosat ; deux heures après on leur donnera leur pât imbibé d'eau tiède , & détrempe avec le jus de mures rouges.

Les fauconniers donnent le nom de *podagre* aux glandes & vessies qui naissent aux mains des autours ,

& celui de chirargre à celles qui viennent aux mains des faucons, ils prétendent que ces glandes & vessies sont occasionnées par l'abondance du sang. Pour en guérir ces oiseaux, il faut, disent les fauconniers, les tenir sur un sachet rempli de plantain battu dans un mortier avec du sel trempé de vinaigre : quand l'enflure paroît, on y approche le feu, mais on n'en fera l'ouverture que par dessus ou au côté, si l'on veut que la guérison soit prompte ; mais si la main malade est trop maigre, on se gardera bien d'y appliquer le cautere.

Le rhume est la source de presque toutes les maladies des oiseaux de proie ; quand ils en sont atteints, il faut les faire vivre de regime, & de trois jours en trois jours imbiber leur pât de rhubarbe. Si le rhume continue, on pulvérisera un peu d'aloës, de saffran & d'hiera picra, & on en fera des pilules qu'on donnera le soir aux faucons.

Le rhume descend quelquefois aux espalettes & entre les aîles de l'oiseau au dire impropre des fauconniers : on le fomentera pour lors avec le vin le plus violent qu'on pourra trouver ; on le portera ensuite au soleil ou on le tiendra auprès du feu en mouillant les espalettes, ou son épine du dos, avec de l'eau de vie.

La teigne est une autre maladie à laquelle sont encore sujets les oiseaux de proie, elle fait naître des vessies dangereuses à leurs mains, & fait paroître le bout de leurs aîles comme si c'étoit du fer rouillé : cette maladie provient de l'excès du travail des faucons, & peut-être encore plus de la négligence des fauconniers. Commencez d'abord par remonter votre oiseau, tenez-le dans un endroit chaud, donnez-lui de bons pâts, & mettez sur toutes les parties malades un onguent de bol d'Armenie, de vinaigre, de sang de dragon & de salpêtre : vous les laverez le lendemain avec du vin blanc & du romarin ; vous lui oterez

ensuite les peaux mortes qui le défigurent , & une demi heure après vous appliquerez sur les blessures du coton trempé dans l'eau , où vous aurez fait infuser auparavant quantité égale de poudre d'aloës & d'alun. Si au bout d'un mois l'oiseau ne se trouve pas guéri , il n'y a pas grande espérance.

Les vers font encore beaucoup de mal aux oiseaux , ils les attaquent au gosier , autour du cœur , du foie & des poumons. Pour détruire cette vermine , on prend de la poudre d'aloës ou de celle d'agaric , on la mêle avec de la corne de cerf brûlée & du dictamne blanc , on incorpore le tout dans du miel rosat , & on donne une pilule de cette composition aux faucons vermineux.

La plûpart des maladies qui attaquent les faucons , attaquent pareillement les autours : nous ne nous étendrons donc pas dans cet article sur les maladies des autours , nous observerons seulement qu'on les purge quelquefois , quoiqu'ils soient en santé ; on joint à cet effet de la manne à la chair qu'on leur donne à manger ; on substitue encore souvent à la manne des pilules blanches ou rouges , on donne ordinairement pendant trois jours de suite de ces remedes aux autours au commencement de l'année & autant avant leur mue ; le quatrieme jour on y joint de la poudre d'aloës ; on les purge en hiver avec six grains de poivre blanc , & on leur en donne de vingt jours en vingt jours.

Pour chasser les humeurs visqueuses qui peuvent leur nuire , on leur donne toutes les années une fois une prise ou deux *d'éclairé* ; un blanc d'œuf battu avec du sucre candi pulverisé & donné de dix jours en dix jours : un peu d'huile d'olive ou même du lait simple sont trois remedes de précaution dont on vante beaucoup l'efficacité.

Quand on n'a pas soin des autours , ils tombent dans une espece de défaillance qu'on nomme *boulimie* , cette maladie peut les conduire à la mort. La boulimie

est occasionnée par des humeurs qui coulent dans la mulette , lorsqu'on laisse jeûner les oiseaux trop longtemps. On les préviendra donc en ne laissant jamais trop longtemps l'autour sans nourriture, en ne lui présentant surtout que des alimens propres & qui ne puissent le dégoûter. C'est ordinairement pendant l'hiver que la boulimie survient aux autours , & en effet plus il fait froid , plus la chaleur naturelle est concentrée dans ces oiseaux , & conséquemment la coction des alimens s'y fait plus vite. Quand les autours sont atteints de la goutte , ils sont toujours de mauvais affaitage.

Nous nous sommes peut-être un peu trop étendus dans cet article sur la fauconnerie ; mais nous n'y avons cependant rapporté que ce qui pouvoit se trouver d'essentiel dans cet art. Il est vrai qu'il n'est pas bien connu , aussi n'y prend-on pas beaucoup de part , & si nous en avons fait mention ici , c'est que nous avons cru ne pouvoir nous en dispenser dans un ouvrage qui est principalement consacré aux animaux domestiques , & aux traitemens de leurs maladies.

FAUCONNIER. C'étoit anciennement celui qui avoit soin de dresser les faucons ou de les faire voler , de même qu'on appelloit autoursier , celui qui étoit chargé des autours ; mais actuellement le nom de fauconnier est devenu un titre de dignité auquel nos Rois ont attaché beaucoup de prérogatives.

Jean de Beautru est le premier qui a exercé la charge de Fauconnier du Roi en 1250 , & en 1406 Eustache de Jaucourt prit le titre de grand Fauconnier du Roi. Ce grand officier prête serment de fidélité entre les mains du Roi , il nomme à toutes les charges de chef de vol , excepté à celle de chef des oiseaux de la chambre du Roi , & de celle de garde des aires des forêts royales ; c'est aussi lui qui présente au Roi le Chevalier de Malthe , qui comme nous avons dit dans l'article précédent , vient tous les ans apporter à Sa Majesté , au nom du Grand Maître , douze faucons.

FAUVE. On appelle en général bêtes fauves, le cerf, le daim, le chevreuil & leurs femelles.

FAUVETTE. C'est un oiseau fameux par les doux accens de sa voix mélodieuse ; il fait partie du genre des becfigues. M. Brisson en décrit douze especes, celle qu'on élève communément, est la fauvette à tête noire, parce que c'est celle qui chante le mieux. Elle est un peu moins grosse que le moineau franc, & a huit pouces & demi de vol ; le dessus de sa tête est noir, & son bec brun ; le haut du cou, le dos & le croupion sont d'un gris brun tirant sur l'olivâtre ; le reste du cou, les joues, la gorge, la poitrine, les jambes & les côtés sont gris ; le ventre est gris blanc ; l'aîle est variée de gris brun, de brun olivâtre & de blanchâtre ; sa queue est un peu fourchue, elle est composée de douze plumes, variées de cendré brun & de brun olivâtre. Ses pieds sont couleur de plomb, & ses ongles noirâtres ; la femelle differe du mâle en ce qu'elle a le dessus de la tête d'un maron clair. Il y a une variété de fauvette à tête noire, dont tout le corps est tacheté de noir & de blanc ; cette espece fait son nid deux fois l'année vers le mois de Mai & à la fin d'Août ; elle le construit ordinairement dans des arbrisseaux ou dans des touffes de lierre ou de laurier selon le pays & la saison ; elle emploie pour le faire des racines d'herbes très-déliçables, ou bien des écorces de vigne, suivant les lieux ; elle y pond au moins cinq œufs : pendant le printemps elle reste presque toujours auprès du buisson où elle a placé son nid. Quand on veut élever ses petits pour les mettre en cage, on les tire du nid six ou huit jours après leur naissance, on les nourrit avec une pate préparée avec du chenevis écrasé, du persil haché, & de la mie de pain bien arrosée, ou bien on leur donne la même nourriture qu'on a coutume de donner aux petits du rossignol. Voyez art. *Rosignol*. Quand ces petits sont devenus grands, & lorsqu'ils sont propres pour être mis en

voliere , on peut leur donner indistinctement toute sorte de grains , ils sont surtout friands de chenevis.

La fauvette qui est prise naïve , apprend tout ce qu'on lui enseigne ; elle vit ordinairement en cage fix à sept ans si on en a soin : il faut la tenir pendant l'hiver un peu chaudement , pour la garantir des maladies auxquelles elle pourroit être sujette ; la fauvette en général aime dans la campagne les lieux aquatiques , & se nourrit de mouches & de vers ; on peut dire que cet oiseau a beaucoup d'industrie ; la cage où on le tient doit être couverte de façon qu'il n'y puisse entrer de l'air que par la porte.

La fauvette brune s'éleve encore en cage , & y chante comme aux bords des ruisseaux qui sont les endroits où elle se plaît d'avantage ; elle fait son nid sur les arbres des grand chemins , & le compose très-artistement de crin de cheval ; ses œufs sont communément cendrés avec des taches de couleur de fer ; cette fauvette est presque semblable au rossignol , quoi que néanmoins plus petite , elle se retire d'ordinaire dans le creux des arbres ; la femelle differe du mâle par le sommet de la tête qui est tannée.

La fauvette à tête rousse pond quantité d'œufs , elle fait son nid dans des masures , dans des buissons & derriere les murailles , elle se retire dans les chenevieres où elle chante continuellement , elle se nourrit de vers qu'elle cherche autour des buissons & des arbrisseaux. La gorge , la poitrine & le ventre de cette espee de fauvette sont d'un blanc tirant sur le jaune , le reste est brunâtre , elle a le bec jaune & longuet , la tête plate , la queue courte & jaunâtre par dessous , le dessus est de couleur de rouille ; les environs des cuisses sont noirâtres ; ses pieds sont longs , déliés , & d'un jaune pâle ; ses ongles sont noirs : le pennage du mâle est plus rougeâtre.

La fauvette ordinaire approche du moineau franc pour la grosseur ; le dessus du corps est gris brun , le

deffous d'un blanc mêlé d'une légère teinte de rouffâtre ; la fauvete de haie ou la *passé bufe* , est variée en deffus de noirâtre & de roux , & en deffous d'un cendré blanc ou couleur de plomb ; ses œufs font d'un bleu pâle , au nombre de fix. Je passe ici sous silence les autres especes de fauvettes , on peut consulter à ce sujet les ornithologistes.

La fauvette qui a été à elle-même & que l'on chasse , est aussi bonne que l'ortholan , surtout si elle s'est nourrie de figues , de raisins & d'autres alimens meilleurs que les grains de sureau. On se sert du filet pour l'attraper. La chair des fauvettes se mange rotie ; on leur coupe la tête & les pieds sans les vider , on les met ensuite dans une brochette avec des bardes de lard , on les soupoudre pendant qu'ils cuisent , de rapure de croute de pain mêlée avec du sel , & on les sert au verjus de grains , & au poivre blanc. Les medecins attribuent à la chair de la fauvette une vertu aperitive.

FEU. On donne en terme de marechalerie le nom de feu à une maladie à laquelle les chevaux sont sujets , & qui les empêche de fienter. Le cheval qui en est attaqué , a la bouche brulante , la tête lourde , pesante & abrutie , il perd l'apetit ; enfin c'est une fièvre ardente & continue : quand on s'apperçoit de cette maladie , il faut saigner promptement l'animal pour dégorger les vaisseaux de la tête ; on ne fera cependant pas les saignées fortes pour que le cheval ne soit pas foible , mais on les réiterera plusieurs fois ; cinq ou six heures après on lui donnera un lavement émollient soir & matin , on le nourrira avec le son mouillé , & on le fera boire à l'eau blanche & chaude , s'il en veut boire.

On appelle encore *feu* un remede qui est très en usage dans la maréchalerie. La façon de donner le feu est presque toujours superficielle ; on appuie plus ou moins fort , & on promene le feu dans un espace
plus

plus ou moins grand, selon l'étendue du mal, & la figure de la partie : tantôt on donne de simples petites raies de feu, tantôt des pointes, des boutons, des étoiles ; lorsque le mal est grand, on le donne en forme de feuilles de fougere, de feuilles de palme, de pates d'oie ; d'autrefois on met des roues de feu avec une semence autour : pour appliquer le feu de toutes ces manieres differentes, on se sert de divers instrumens, sçavoir de pieces de monnoie, de couteaux, de boutons ronds, de boutons plats, de pointes d'S, selon le besoin des differentes parties ; mais les marechaux sont plus accoutumés à connoître le juste degré de chaleur du fer que des autres metaux. Il y a differentes manieres d'appliquer le feu, c'est la situation ou la conformation de la partie qui détermine.

Feu se dit encore en terme de pêche ; il y a plusieurs méthodes pour pêcher au feu, la plus simple est de se partager ; les uns avec des torches allumées paroissent sur les bords de la riviere, les autres entrent dans l'eau ; le poisson curieux nâge à la lueur des torches, il vient autour des jambes du pêcheur, & on le prend aisément ; quelquefois on réunit le feu, & quelquefois le filet pour faire tomber le poisson dans les pieges ; on choisit à cet effet un endroit de la riviere qui ait environ 50 pas d'espaces en quarré, dégarni de bois, de racines & d'herbages ; on l'appâte trois ou quatre jours de suite à deux toises ou environ du bord de la riviere, où le filet doit être tendu ; le jour de la pêche on met le filet en tas à cinquante pas du bord, & on l'arrange de façon qu'en tirant les deux bouts des ficelles, on puisse l'étendre sans embarras ; on observera d'attacher ces deux bouts de ficelle à deux piquets, dont l'un sera sur le bord de l'eau ; lorsque la nuit s'approche, on met le feu à un petit bucher qui sera placé entre les deux piquets. Pendant cet intervalle de temps, deux pêcheurs vont

prendre chacun le bout des cordes , & un troisieme couché ventre contre terre proche du buchet , jette des feves aux poissons pour les amuser ; lorsqu'on croit qu'il s'en trouve un grand nombre occupé à l'appât , le troisieme pêcheur donne un coup de filet ; on tire aussitôt de concert les deux cordes pour étendre le filet , & on l'amene à terre avec le poisson qu'il renferme ; cette pêche est des plus ingénieuses.

FIENTE. C'est la même chose qu'excrément. Voyez cet article.

FILETS. Ce sont des réseaux faits de fil plus ou moins fin ou grossier. On employe les filets pour la pêche , la chasse , & pour garantir certains fruits & grains contre le pillage des oiseaux ; ceux dont on fait usage pour la pêche sont le truble , l'épervier , le tramail , l'ableret , le bricole , le carrelet & l'aplet , &c. Les pantieres , les halliers , les araignes , les tirasses , les traineaux , les nappes , &c. sont usités pour la chasse des oiseaux ; & on employe les poches & les panneaux pour le lapin & le lievre.

L'art de faire des filets n'est pas à négliger pour un amateur de la pêche ; on peut s'en amuser pendant l'hiver auprès du feu , ou lorsque le mauvais temps empêche de sortir , c'est même une occupation vraiment économique ; on se pourvoiera à cet effet d'aiguilles de bois de fuseau ou de coudrier , longues de 9 , 10 , 11 ou 12 pouces , & de l'épaisseur du dos d'un couteau ; on aura aussi des moules de diverses grosseurs , & on les choisira de bois de saule , pour qu'ils soient plus légers , on aura encore un moulinet pour retordre le fil au défaut de roue à filer. On maille de deux manieres ; la premiere se fait par dessus le pouce , elle sert pour le rhabillage des filets , & pour faire les grandes mailles , quand on travaille sur un moule plat ; elle s'appelle *brise-coup*. La seconde se fait sur le petit doigt , & s'appelle *lacer*. C'est la plus commune & la meilleure , elle abrege le travail.

On commence le filet par la levure ; mais comme il se raccourcit de moitié quand les mailles sont ouvertes , il faut que la levure soit deux fois plus longue , si on veut avoir toute la grandeur que l'on desire ; quand cette levure est faite , on y passe une ficelle , on en noue ensemble les deux bouts , on attache la ficelle à un clou , & on travaille pour lors au filet.

Nous ne parlons pas ici de la maniere de faire les mailles ; en moins d'un quart d'heure tout le monde peut s'en instruire en en voyant faire.

On observera encore de faire le filet d'un quart plus long que la mesure fixée d'autant qu'il se raccourcit considérablement en l'ouvrant ; par conséquent si on veut l'avoir de 40 pieds , on le fera de 50. On gardera exactement cette regle pour tous les filets qui sont faits de mailles en lozange.

Lorsqu'on veut *enlarmier* un filet , on prend une ficelle de la grosseur proportionnée au fil dont il est composé ; on la passe dans toutes les mailles d'un des bouts du filet , on en noue ensemble les deux bouts , & on les met à un clou : on prend ensuite le bord du filet , on attache une ficelle à la premiere maille d'en haut ; à un demi pied plus loin on passe la même ficelle dans la maille suivante en descendant , & on fait un nœud pour l'arrêter. Cette même opération se réitere à la troisieme maille , & on la continue jusqu'au bout du filet ; on passe au travers de cette ficelle nouée de la sorte de demi pied en demi pied la corde qui doit faire jouer le filet ; au reste il n'est pas nécessaire que la distance qu'on observe soit exactement d'un demi pied ; on se conformera cependant autant qu'on pourra à la longueur & à la largeur du filet ; on n'enlarme jamais les filets , & surtout les retz faillans que de côté.

Lorsqu'on veut faire des filets avec des goulets ou diverses entrées , on maille à l'ordinaire , & dès qu'on est parvenu à la place du goulet , on y fait un rang de

mailles doubles ; les faiseurs de filets font quelquefois de fausses mailles qu'ils nomment *accruës*, ils y sont même obligés pour les filets ronds qui sont plus étroits à un bout qu'à l'autre, & pour ceux qui se font en mailles quarrées ; ces derniers sont meilleurs pour l'usage que ceux qui sont en lozange ; ils sont d'ailleurs plus aisés à faire ; on fait ces especes de filets plus longs que larges ; ils sont bons pour composer les aumés d'un hallier, les pannières & les traineaux ; on n'estime pas les filets à bouclettes, on les fait de mailles à lozanges, & on met des bouclettes à toutes les mailles superieures ; ces bouclettes sont de cuivre & de fer ; il faut qu'elles soient assez grandes pour y passer le petit doigt, ou une corde de moyenne grosseur.

Ce n'est pas assez de sçavoir faire un filet, il faut encore pouvoir le conserver, on le teint ordinairement à cet effet, il en dure non seulement d'avantage, mais il épouvante encore moins le gibier & le poisson. On colore les filets de trois façons différentes ; celle dont on fait usage le plus communément est la teinture en feuille morte, on la prépare avec le tan, ou bien avec de l'écorcè de noyer, on coupe cette écorce par morceaux de la grandeur de deux doigts. Sur deux boisseaux de cette substance, on met deux seaux d'eau, & on fait bouillir le tout ensemble pendant l'espace d'une heure ; on placé ensuite les filets au fond du vaisseau, & on retire du fond de l'eau les morceaux d'écorce pour les mettre par dessus ; on les laisse tremper vingt-quatre heures dans cette teinture, après quoi on les en retire, on les tord, & on finit par les étendre pour les faire secher.

2°. On teint les filets en jaune sale, on se sert pour cette teinture de la chelidoine, on la prend par poignée, on en frotte le filet par tout comme si on le savonnoit, & dès qu'il est sec, il a une couleur d'orange. 3°. Enfin la dernière couleur dont on se sert

pour les filets c'est le verd, on teint de la sorte les filets qu'on destine pour attraper les oiseaux, dont les yeux sont accoutumés au verd; pour teindre les filets en cette couleur, on prend du bled en verd, on le hache, & on le pile en bouillie, on en frotte le filet par-tout; on laisse ensuite tremper l'un & l'autre pêle mêle l'espace de vingt-quatre heures.

Quand on veut conserver pendant long-temps ses filets, il faut encore d'autres précautions: quand ils sont mouillés, on se hâtera de les étendre à l'air, afin de les faire secher. On se gardera bien aussi de les laisser pendant la chaleur de l'été au fond de l'eau; mais dans les saisons fraîches on peut les y laisser même deux nuits, & toujours impunément; quand on tire les filets de l'eau, il faut nécessairement les laver, principalement s'ils y ont séjourné pendant quelque temps; on les suspend ensuite à l'air au milieu d'une perche plantée à terre à cet effet, & non auprès d'un mur, pour qu'ils ne soient pas exposés à devenir la proie des souris. On doit aussi les rhabiller dès qu'il y manque la moindre maille; par toutes ces précautions on peut prolonger leur durée pendant très long-temps. Nous allons actuellement parcourir toutes les différentes sortes de filets dont on a coutume de se servir le plus communément.

Nous commencerons par le filet qu'on nomme *araigne*, pour suivre l'ordre alphabétique; on les emploie surtout pour la chasse des oiseaux de fauconnerie avec le duc; les mailles de ce filet doivent être à losanges, larges de deux ou trois pouces, de fil délié & retord en deux brins. On donnera à la levure assez d'amplure, pour que le filet, lorsqu'il est tendu, ait au moins deux toises de largeur; quant à la hauteur, elle dépend de celle de l'arbre où on veut tendre l'araigne; mais il ne faut cependant pas qu'elle passe trois toises, car elle seroit trop difficile à tendre: on fait cette espece de filets avec des bouclettes, ou

bien on passe une ficelle unie , & moins grosse qu'un tuyau de plume dans toutes les mailles du rang le plus élevé , de façon cependant que toutes ces mailles puissent avoir la liberté d'aller & de venir sur la ficelle : on donne à ces filets une teinture brune ou verte.

Les araignes dont on se sert pour prendre les merles , ne différent que très-peu de celles qu'on employe pour la chasse des oiseaux de fauconnerie : on fait seulement ces premières de sept à huit pieds de hauteur , pour qu'étant étendues , elles en ayent au moins cinq ; les mailles n'auront qu'un pouce de largeur.

De tous les filets qu'on employe pour la pêche , le plus utile est l'épervier ; nous en avons parlé dans un article particulier. Le hallier est un autre filet , mais il est destiné pour le gibier , il doit même varier suivant les différentes espèces de gibier pour lesquelles on le destine.

Les halliers principaux sont ceux à perdrix , à faisans , à cailles , à ralles de genest , & à poule d'eau ; les grandes mailles du hallier à perdrix doivent être quarrées & peuvent avoir quatre à cinq pouces de largeur ; on ne donnera au hallier de hauteur que trois ou quatre mailles , & pour longueur environ vingt pieds.

Supposons que ce hallier forme un quarré long , on l'étend & on le plie en deux sur sa longueur ; par conséquent si la hauteur antérieure est de vingt pouces , il paroîtra pour lors n'en avoir que dix : on arrange ensuite sur cette moitié de filet une toile de fil bien délié , retors en deux brins , & dont les mailles ayent deux pouces de large. Ces mailles seront à lozange , & la longueur de la toile sera double de celle du filet ; cette toile étant faite , on passe une ficelle dans toutes les mailles du bord des deux côtés de la longueur , pour qu'elle fronce également par tout : on attache enfin le tout à des piquets longs d'environ deux pieds , & distans de deux ou trois , & pour lors le piege est tendu.

Quant aux halliers à faisans, le fond est le même que le précédent ; les mailles en doivent être quarrées, & avoir aumoins de largeur cinq ou six pouces ; la toile en doit être faite sur quinze mailles de levures, & chaque maille a trois pouces de large ; la hauteur sera de trois grandes mailles, & la longueur à discretion. Le hallier à faisans doit avoir plus de poches que celui à perdrix, par conséquent on donnera à la toile une fois & demi plus de longueur qu'au filet ; on attache les piquets de deux pieds & demi en deux pieds & demi : on aura encore l'attention que ce fil du hallier soit retors avec soin pour que le filet en soit plus fort.

On fait ordinairement en soie le hallier à cailles, il ne differe du hallier à perdrix que par ses proportions : on lui donne huit pieds de longueur sur trois à quatre grandes mailles de hauteur ; la toile aura environ la moitié plus de longueur que le filet, les piquets qui seront simplement de la grosseur du petit doigt, seront placés entr'eux à la distance d'un pied & demi.

Pour ce qui concerne le hallier à ralles de genest, on donne aux grandes mailles deux pouces ou deux pouces & demi de largeur, & à celles de la toile un pouce & un quart. Si le filet a huit pieds, la toile en doit avoir quatorze, & on suit la même proportion pour les autres.

Il ne nous reste plus à parler que du hallier à poule d'eau. Dans ce filet les mailles des aumés doivent avoir deux pouces & demi ou trois pouces de large, & la longueur de la toile deux fois celle du filet. Quant aux piquets ils se placent de deux pieds en deux pieds.

On donne le nom de louve à un filet qui est un diminutif de celui qu'on nomme rasle ; nous en parlerons ci-dessous. On commence la louve sur seize mailles de levure, & on jette au premier rang des accrues de quatre en quatre mailles ; on continue de même les autres levures en faisant d'autres accrues

vis-à-vis des précédentes , jusqu'à ce que le filet ait un pied & demi de longueur ; on cesse pour lors de faire des accrues , on travaille sans accroître ni diminuer , & quand on en a ainsi travaillé trois pieds de long , on laisse une ouverture , on travaille tout le reste , de même que si on faisoit des rasses , à l'exception seulement qu'à ces dernières il y a une ficelle du secret qui ne se trouve point à la louve.

Quant à la maniere de tendre ce filet , elle est différente de l'autre , on a pour cet effet quatre bâtons gros comme le bras . & longs de cinq pieds , qui soient percés proche des bouts ; on les attache avec des cordes tout autour des cercles , pour tenir la louve en état , & pour lui donner la forme d'un cylindre , on laisse pendre ensuite quatre cordelettes à pareille distance d'un des bâtons , pour y lier des pierres , & faire aller le filet au fond de l'eau . On ajoute enfin une corde de vingt pieds de long au centre du bâton opposé à celui qui tient les cordelettes , pour pouvoir retirer librement hors de l'eau la louve & les poissons qu'elle renferme.

Tout le monde sçait ce qu'on entend par nappes ; il y en a de trois especes en usage , pour les allouettes , les ortolans & les canards ; les mailles des nappes à allouettes doivent être à lozange d'un pouce de large , & faites avec du fil délié & rondement retors en deux brins . On donne à la levure 70 ou 80 mailles ; chaque nappe aura huit ou neuf toises , & on les enlarmera des deux côtés , d'autant que le filet fatigue dans toute son étendue . Quand les deux nappes sont enlarmées , on passe dans les grandes mailles une corde cablée de chaque côté , & on pratique une boucle à chaque bout des cordes pour les passer dans des bâtons ; pour ce qui concerne la largeur , on passe une ficelle dans toutes les mailles du dernier rang , on la lie d'un bout à la corde , & on laisse l'autre libre pour étrecir ou élargir le filet quand on voudra.

Les nappes à ortolans sont à peu près les mêmes que celles à alouettes, il n'y a d'autre différence pour la composition, que celle des mailles, elles ne doivent avoir pour lors que neuf lignes de largeur.

Les nappes à canards doivent avoir leurs mailles à lozanges, & être larges de trois pouces, la levure est de trente-cinq à quarante mailles, la longueur de chaque filet a dix ou douze toises, & la largeur suit la levure; quand le filet est maillé, on l'enlarme à l'ordinaire, mais on fait des grandes mailles de ficelle des deux côtés, ces mailles seront éloignées d'entr'elles de six pouces pour y passer par dedans des cordes cablées & bouclées, on les passe de chaque bout à des bâtons, lorsqu'on veut s'en servir: on ne prend pour faire ces nappes que de bon fil retors en deux brins; on les teint en brun, & on les trempe ensuite dans l'huile pour qu'ils ne se gâtent point dans l'eau.

La pannetiere est encore un filet, mais ce filet est formé comme un sac, il est tissu de petites mailles d'un quart de pouce de large, & la levure a quatre pieds de long, desorte que quand le sac est achevé, il peut avoir un pied de large; on change plusieurs fois de moule en le composant; quand il est entierement fait, on attache une corde aux deux côtés pour pouvoir le suspendre, on passe aussi deux ficelles par toutes les mailles du dernier rang de l'ouverture, & à l'aide de ces deux ficelles on ferme le sac ou filet comme une bourse. La pannetiere s'employe pour transporter des oiseaux vivans sans qu'ils se blessent, & du gibier mort sans qu'il se corrompe.

On donne le nom de pans à des especes de filets qui ressemblent aux halliers à perdrix, il y en a de trois façons; les pans simples à lozanges, les pans simples à mailles quarrées, & les pans contremailés; dans les pans simples à lozanges, la maille doit être large d'un pouce & demi, & le fil qu'on employe pour les faire doit être fort & retors en trois brins; on donne à ces filets 24 mailles de levure, & trois toises de longueur;

après quoi on passe une grosse ficelle dans toutes les dernières mailles du bord de la longueur tant en haut qu'en bas , & on donne enfin à ce filet une teinte brune.

Les pans simples à mailles quarrées different des précédens en ce qu'ils ont cinq pieds de hauteur sur une longueur de près de trois ou quatre toises : on n'employe point de ficelle pour ces sortes de filets ; ils sont par conséquent très-simples. Voyons actuellement comment sont faits les pans contremailés : les aumés seront en mailles à lozanges ou en mailles quarrées, larges chacunes de six à sept pouces : & on donnera aux mailles de la toile environ deux pouces de large ; la hauteur de cette toile sera de trois ou quatre pieds , & la longueur à discretion ; on observera cependant que la toile soit au moins deux fois aussi longue & aussi large que l'aumée ; on y met des piquets qui s'attachent de quatre en quatre pieds , & on coud ensemble les deux aumées. On se sert des pans contremailés pour prendre les lapins.

On appelle pantiere un filet dont on se sert pour prendre des beccasses. On prend pour faire ce filet la mesure de la longueur du lieu où on veut le tendre ; on donne à la levure deux fois la longueur de la mesure ; quant à la hauteur , elle doit être depuis la branche ou est la poulie, jusqu'à deux pieds proche de terre ; lorsque le filet est maillé , on le borde à l'extrémité supérieure avec une corde assez forte ; on passe deux ficelles par les mailles des deux cotés, & les deux bouts de la corde servent pour lier le filet aux pierres. La pantiere se fait tantôt à mailles à lozanges , tantôt à mailles quarrées , cette dernière façon est la meilleure ; la pantiere en est plutôt faite , il n'y a pour lors aucune maille superflue , & lorsqu'on l'étend dans la passée , elle ne paroît presque pas.

Outre les pantieres ordinaires , il y a encore deux autres pantieres , une à bouclettes , & l'autre à tramail ; la pantiere à bouclette se nomme pantiere volante ; elle

se fait de mailles en lozange, parce qu'elles doivent couler le long d'une corde ; on donne à ce filet 5 ou 6 toises de largeur sur environ trois toises de hauteur, & aux mailles deux ou trois pouces ; on attache des bouclettes de cuivre à toutes les mailles du dernier rang superieur ; on passe une ficelle de la grosseur d'un tuyau de plume ordinaire dans ces bouclettes, & deux autres dans le dernier rang des mailles des deux côtés, pour tenir par-là la pantiere en état, lorsqu'on en veut faire usage, c'est aussi pour cette raison que les deux bouts doivent être libres & plus longs que la hauteur du filet de neuf à douze pieds ; on teindra en brun la pantiere à bouclettes. La pantiere en tramail se nomme triple ou contre-maillée ; on l'employe pour la passée qu'on fait autour des forêts ; cette pantiere est très-avantageuse ; un même chasseur peut en tendre un grand nombre sans être obligé d'être aux aguets, puisque la becasse s'y prend d'elle-même.

Il ne faut pas travailler à ce filet, qu'on ne prenne auparavant la mesure de la largeur & de la hauteur du lieu où on le destine ; l'aumé se fait de gros fil retors en quatre brins, les mailles en doivent être quarrées, & avoir dix ou douze pouces de largeur. La toile sera faite avec du fil bien délié, retors en deux brins, on donnera à la maille environ deux pouces ou deux pouces & demi de largeur, & à la toile elle-même deux fois & demi la longueur & la largeur de l'aumé ; pour que cette toile ait beaucoup de poches, on la tend entre deux aumées. On teint en brun la pantiere en tramail.

La pochette est encore une espece de filet, mais on ne s'en sert que pour prendre les lapins au furet ; on commence par la levure, & on lui donne la largeur qu'on souhaite ; on donnera aussi à la pochette une longueur à discretion. Toutes les mailles étant finies, on assemble les dernieres de chaque bout pour en faire une boucle, on les presse les unes contre les autres, on les lie & on tourne cinq ou six fois le fil autour ; on

passe ensuite le fil par dedans, & on le tourne encore
 autour, & cela autant de fois qu'il est nécessaire pour en
 faire comme une boucle de corde, il doit y en avoir
 deux dans la pochette; on passe ensuite une ficelle
 dans les dernières mailles d'un des bords qu'on attache
 d'un bout à la première boucle, & l'autre passe
 dans la seconde. Il y demeure libre, afin de pouvoir
 se lier à quelque branche d'arbre quand on veut s'en
 servir; après quoi on passe une autre ficelle dans les
 mailles de l'autre bord, on l'attache à la seconde bou-
 cle, & on la fait passer librement dans la première.
 Quand ce filet joue, il forme une espèce de bourse
 d'où lui est venu le nom de pochette.

On se sert encore de la pochette pour attraper des
 faisans & des perdrix, mais ce filet doit avoir pour
 lors quatre ou cinq pieds entre les deux boucles; on
 le fait à mailles en lozanges & larges de deux pouces,
 on donne vingt mailles à la levure, & lorsque le filet
 est fait, on passe une ficelle bien unie & déliée tout
 autour; quand on destine la pochette pour les fai-
 sans, on se sert de fil retors en trois brins, mais quand
 on ne l'emploie que pour les perdrix, c'est assez
 qu'il soit en deux; on teint cette espèce de filet en
 verd.

Le quinque-porte est aussi un filet dont on fait sou-
 vent usage pour la pêche, c'est une espèce de carré
 auquel on ajoute cinq goulets; il est composé de six
 pièces: nous en allons donner ici la construction. Sup-
 posé qu'on veuille se procurer un de ces filets, dont
 chaque côté ait huit pieds, & la hauteur quatre, on
 en fait la levure de quarante-huit mailles d'un pouce
 de large, on travaille à l'ordinaire sans croître ni di-
 minuer, jusqu'à la longueur de quarante pieds, ce qui
 fait en tout 480 rangs de mailles; on prend une fi-
 celle, & on la passe dans toutes les mailles du bord
 d'un des côtés de ce filet, on noue ensemble les deux
 extrémités, & on les attache à un clou pour travailler

de l'autre côté , à commencer par la première maille , à laquelle on lie les bouts du fil de l'aiguille : on maille jusqu'au nombre de cent vingt. Lorsqu'on est parvenu à ce terme , au lieu de continuer le rang on retourne sur son ouvrage comme si on faisoit un second filet , & on poursuit jusqu'à ce qu'il ait cent vingt mailles de longueur , & autant de largeur ; cette pièce ainsi travaillée , fait le dessus du filet ; le tout étant achevé , on enfile avec une ficelle le dernier rang des mailles qu'on a fait , on noue ensemble les deux bouts de cette ficelle , on l'attache au clou , & on fait encore une pièce de 120 mailles pour servir de dessous au filet ; quand il est fini , on pique en terre quatre piquets bien droits , pointus par les bouts , & à huit pieds de distance les uns des autres ; on attache au bas de chacun une corde , & une autre à quatre pieds plus haut , on étend ensuite la longueur du filet en dedans , & on l'y coud de haut en bas autour de la corde ; on coud encore les pièces supérieures & les inférieures , & pour lors le filet a la forme d'un dez. Quant aux goulets , on les commence sur douze mailles de levures , on y jette des accrues de trois en trois mailles , & on continue ainsi jusqu'à la longueur de deux pieds. On fait cinq goulets semblables , on en met un au-dessus du quinque-porte , & les autres aux quatre côtés ; lorsqu'ils sont faits , on les ouvre , on les étend en rond sur chaque pan du filet , & on coupe ce qu'il faut pour faire une entrée proportionnée à l'étendue du goulet qu'on y coud , on ajuste les ficelles , & on tend les goulets comme ceux de la rasle , autre filet dont nous allons parler.

On donne ce nom à une espèce de tramail ou de panier contre-maillée , dont on se sert pour prendre les moineaux & autres petits oiseaux : les aumés sont faits à mailles quarrées , larges chacune de trois pouces , & la toile est à mailles en lozange , & larges de neuf lignes ; on se servira pour l'aumé de

fil retorts en trois brins , on lui donnera douze pieds de longueur & sept de hauteur ; quant à la toile , elle doit être deux fois plus longue & plus large que l'aumé , on employera pour la faire du fil brun délié retors en deux brins. La raffe fait à peu près le même effet que la pantiere à tramail : on laisse seulement aux quatre coins deux bouts de corde , longs chacun d'un pied , & on attache deux ou trois autres endroits des deux côtés de la raffe à deux perches ; quant à la corde qu'on coudra autour , on n'en employera qu'une de la grosseur du tuyau d'une plume , on rendra par-là le filet plus léger & moins embarrassant.

On tend encore dans les greniers une espece de raffe pour prendre les petits oiseaux , ce second filet est un diminutif du premier , aussi se fait-il de la même façon , excepté seulement que les mailles des aumés n'ont qu'environ deux pouces de large ; on se servira pour la toile , de fil délié retors en brin , & les mailles auront un pouce de large ; on prendra pour mesure de la longueur & de la largeur du filet l'étendue de la fenêtre où on veut le tendre , on lui donne de la poche , & on l'attache par le moyen des cloux.

Les pêcheurs se servent encore pour filet d'une espece de raffe , qu'on nomme pour cette effet *raffe à poisson*. Ce filet renferme un coffre totalement ouvert , de la longueur de six pieds , & de trois pieds de diametre ; ce coffre n'est pas aisé à faire , & il faudroit absolument une planche gravée pour le faire bien entendre.

On fait la levure de deux cent mailles d'un demi pouce de large , on attache la ficelle à un clou , & on continue de mailler à l'ordinaire , jusqu'à la longueur d'un pied ; on joint ensuite ces deux côtés ensemble pour travailler en rond , & on poursuit de même jusqu'à la distance de quatre pieds ; lorsqu'on y est enfin parvenu , on change d'aiguille , & on en prend une cou-

verte de fil double pour faire un rang de mailles doubles, suivi d'un autre en mailles simples : après quoi on diminue d'une maille à tous les quarts du filet.

Un autre filet très-usité est le retz faillant ; on s'en sert pour prendre les pluviers, les canards & les petits oiseaux, il est ordinairement en maille à lozange, de deux pouces de large, on se sert pour le faire de fil retors en deux brins, qu'on prépare avec le meilleur chanvre, on donne à la levure quatre-vingt mailles, c'est la largeur du filet, la longueur en est de douze toises ; on l'enlarme d'un côté avec une ficelle forte, en sorte qu'on peut passer une corde cablée dans les grandes mailles, qu'on aura faites avec cette ficelle ; vers les deux bouts du filet, on fait le dernier rang de mailles sur un moule plus petit de la moitié que celui qu'on a employé pour faire le filet ; on teint le filet en brun. Quand on se sert du retz faillant pour les petits oiseaux, on lui donnera de longueur depuis trois toises jusqu'à sept ; la levure sera de cinquante mailles larges de neuf lignes, & on employera pour faire ces mailles du fil délié & retors en deux brins, on l'enlarme, & on le teint comme le retz faillant ordinaire.

On appelle tirasse, un filet dont on se sert pour prendre les cailles, on le fait ordinairement de mailles quarrées, auxquelles on donne un pouce de largeur ; lorsqu'il est achevé, on le borde d'un côté avec une corde un peu forte, qui doit excéder des deux bouts de cinq ou six pieds, la longueur de la tirasse ; on s'en sert pour traîner le filet : on teint le filet en brun, & les chasseurs en font grand usage.

Nous avons parlé dans le premier volume de ce Dictionnaire de la Tonnelle, & nous en parlerons encore à l'art. *Perdrix*. C'est un filet très-usité pour prendre les perdrix : il ne doit pas avoir plus de quinze pieds de long, ni plus de dix-huit pouces de large à l'entrée, il est fait en forme de pain de sucre, il va

toujours en diminuant jusqu'au fond, où il ne doit plus avoir que cinq ou six pouces de hauteur : on donne à ce filet environ trente mailles de levure d'environ deux pouces de large, on se sert pour cela d'un bon fil retors en trois brins, & teint en jaune ou en verd; quand on travaille à la tonnelle, on maille en rond jusqu'au sixieme ou septieme rang; on prend pour lors deux mailles à la fois dans un endroit seulement pour diminuer le filet, on en agit de même de quatre en quatre rangs pour que le filet s'étrécisse par degrés, il se trouvera à la fin n'avoir que sept ou huit mailles de tour.

Lorsque le filet est entierement achevé, on passe dans les dernieres mailles du bout le plus large, une verge de bois unie de la grosseur d'une baguette de fusil, on la plie en rond, & on attache ensemble les deux extrêmités pour tenir par-là le cercle en état; on met à une distance proportionnée d'autres cercles plus petits jusqu'au bout de la tonnelle : pour les attacher au filet, on les fait passer dans un rang de mailles, & on en lie les extrêmités, comme on a fait du premier; on attache en outre aux deux côtés du cercle de l'entrée, deux piquets longs d'un pied & demi qui servent à tenir la tonnelle tendue en ligne droite; on en met aussi un autre à la queue du filet, ce qui forme pour lors un triangle.

Quand on veut faire usage de la tonnelle, on tend à ses deux côtés, deux halliers simples faits de mailles quarrées ou en lozange, on donne à chaque hallier sept ou huit toises de longueur, & un pied de hauteur: on ajuste l'un & l'autre sur des piquets de la grosseur du petit doigt & de la longueur d'un pied & demi, on les place de deux pieds en deux pieds. Les deux autres filets dont il nous reste à parler, sont le traineau & le tramail; nous parlerons du dernier dans un article séparé. Voyez *Tramail*. Quant au premier c'est un filet dont on fait encore usage pour les perdrix:

on

on le fait ou en mailles quarrées , ou en mailles à lozange ; on donne à ces mailles deux pouces de large , & on employe , pour les faire , un fil delié & retors en deux brins ; ce filet doit avoir de longueur depuis six toises jusqu'à douze ; quant à la hauteur , elle peut aller de quinze à dix-huit pieds ; lorsque le filet est maillé , on le borde d'une ficelle , grosse comme un tuyau de plume , on en laisse pendre deux bouts de la longueur chacun d'un pied , on en attache d'autres de deux pieds en deux pieds tout le long du filet , & on s'en sert pour lier le traîneau à deux perches , qui seront portées par deux personnes. Si on veut qu'une personne seule puisse le porter , il faut le commencer comme un filet de mailles à lozange ; on en fait la levure de huit ou dix mailles de deux pouces de large ; quand la levure est faite , on poursuit le filet en mailles quarrées , c'est-à-dire , qu'on fait des accrues au bout de chaque rang , jusqu'à la longueur d'environ douze ou quinze pieds ; on change pour lors de moule , on en prend un de moitié plus petit , & on fait dessus le dernier rang.

On trouve gravés dans le Dictionnaire Économique , la plupart de ces filets , avec une description très-détaillée. On pourra y avoir recours pour s'en former une idée plus juste.

FILET. C'est en terme de chasseur , la chair qu'on leve des reins du cerf ; on distingue les filets en grands & petits ; les grands se levent au-dessus des reins , & les petits au dedans.

FLATRER , autre terme de chasse. C'est la même chose que se mettre sur le ventre. On dit communément : *le lievre & le loup se flatrent quelquefois lorsqu'ils sont poursuivis* , c'est-à-dire , qu'il s'arrêtent & se mettent sur le ventre : on donne le nom de *flatrure* à l'endroit où ils se portent ainsi.

FOLILETS. C'est encore un terme de chasse : on

donne ce nom à la partie qu'on leve le long du défaut des épaules du cerf, après qu'il en est dépouillé.

FOND. C'est le nom que les pêcheurs donnent communément à une espece de garenne à poisson : on la pratique ordinairement dans les rivieres sabloneuses & dans les endroits les plus découverts ; on choisit pour placer le *fond*, un lieu qui ait au moins quatre pieds de profondeur, quand les eaux sont basses : on y jette quantité de pierres, qu'on éloigne les unes des autres, de façon qu'il s'y trouve autant d'espaces pleins que de vuides ; on place ensuite sur ces pierres une espece de porte faite avec des planches de bateau, à laquelle on donnera environ douze ou quinze pieds de longueur, & huit ou neuf de largeur ; on fait au bord de cette porte deux ou trois trous pour pouvoir la lever avec un crochet de fer, lorsqu'on veut pêcher le fond ; dès qu'on a posé la porte sur ces pierres, on la charge de sable & de cailloux, pour empêcher que l'eau ne l'entraîne, & pour la dérober à la vue de ceux qui voudroient profiter de ce réservoir ; on y entretient aussi par ce moyen la fraîcheur, & on y attire encore le poisson qui pendant les grandes chaleurs se réfugie dans cette espece de garenne ; quand on veut la pêcher, on s'en approche avec un petit bateau, & on remue tout autour avec une perche : si on s'apperçoit d'un bouillonnement dans l'eau, on peut s'assurer qu'on y trouvera du poisson ; on s'avance alors avec une perche, un ou deux bautoirs, & un tramail assez grand pour environner un espace de sept à huit pieds de distance autour du fond ; on tend ensuite le filet, & on en joint les deux bouts, pour qu'il forme une espece d'enceinte ; ces préparatifs faits, on se munit encore d'un gros pieu bien uni, long à proportion de la profondeur de l'eau où l'on veut pêcher, & ferré par l'extrémité inferieure, pour qu'il entre mieux dans le sable, on le pique contre la porte, on l'accroche bientôt après, & on la leve toute droite contre le pieux :

on passe une corde dans un de ses trous, & on la lie bien fortement au haut du pieu ; on arrête ensuite le bateau, on foule avec le bouterolle le fond de l'eau, & on contraint par-là le poisson de se jeter dans le filet. Aussitôt qu'on le sent, on leve le tramail, & la pêche se trouve faite.

FORCEAU. C'est un terme d'oïseleur : on appelle pan forceau un piquet sur lequel un filet est appuyé.

FOREST. Nous ne parlerons dans cet article, que de la méthode qu'on peut employer pour peupler les forêts de bêtes fauves ; c'est la seule chose qui puisse convenir dans ce Dictionnaire, pour ne nous pas écarter de son plan ; plusieurs Auteurs disent qu'il faut faire des parcs de taillis, & y renfermer des biches & des femelles d'autres bêtes fauves, mais ce moyen n'est pas sûr, on ne peuple par-là les forêts que pour un moment ; dans le temps du rut, ces animaux connoissant tout le prix de leur liberté, ne manqueroient pas de s'éloigner de leur prétendue prison, en sorte qu'après avoir pris beaucoup de peine pour les rassembler dans des parcs très couteux à entretenir, on n'en trouveroit plus, lorsqu'on voudroit les y chasser. L'Auteur du Dictionnaire théorique & pratique de la chasse, indique une méthode : on tend, dit-il, des bricoles dans une forêt éloignée de celle qu'on veut peupler ; on les place autour de l'enceinte où on aura détournée les bêtes fauves. On chasse ces animaux avec des chiens courans, afin de ne leur pas donner le temps de reconnoître les filets ; quand ils sont pris, on leur lie les quatre jambes, on les met dans une charette de foin, & on leur bande les yeux, pour qu'ils ne s'épouvantent point, & pour qu'ils ne puissent plus reconnoître la route : dès qu'on les a conduits au milieu de la forêt qui leur est destinée, on les débände, & on les décharge tous en même temps pour qu'ils se reconnoissent : on donne à un cerf quatre biches : le meilleur temps pour faire ce transport est l'hiver.

E c a

Quand le froid est trop vif, on place vers l'endroit où on les a laissés, du foin & de l'avoine, pour ne les pas contraindre d'en aller chercher dans d'autres forêts.

FORHU. On appelle ainsi en terme de venerie, les petits boyaux de cerf que l'on donne aux chiens au bout d'une fourche émoussée durant le printemps & l'été, après qu'ils ont mangé la mouée & le coffre du cerf.

FORHUIR, c'est sonner la trompe de fort loin: ce mot signifie encore appeler les chiens à la chasse, & leur donner quelque signal: on dit forhuir du cor, du cornet, du buchet, de la bouche: par conséquent *forhus* est le cri ou son du cor qu'on fait pour appeler les chiens; *forhus* est aussi l'endroit où se fait ce cri.

FORLANCER. C'est en terme de chasse faire sortir une bête de son gîte.

FORME, est le gîte d'un lievre, où il est couché & immobile tant la nuit que le jour: c'est ordinairement entre deux sillons ou au pied d'un sep de vigne.

FOSSETTE. La fossette est un divertissement propre aux enfans, aussi a-t-on donné ce nom à une chasse particulière où les enfans peuvent réussir; la saison la meilleure pour cette chasse est l'hiver, les oiseaux cherchent alors à se nourrir de vers, ils vont le long des buissons où le soleil conserve encore quelque chaleur, & ils se retirent dans les bois de futaye, où ils sont plus à l'abri des rigueurs des vents; les jeunes chasseurs vont se rendre dans ce temps vers les buissons de houx, dont les oiseaux aiment à gratter & ronger les feuilles, ils font dans ces endroits en terre de petites fossettes longues de sept pouces, larges de quatre ou cinq, & profondes de cinq ou six, ils prennent ensuite de petits bâtons un peu moins gros que le petit doigt, longs de cinq pouces, coupés en biais par un bout, & se terminant de l'autre en pointe; ils en fichent un dans chaque fossette, en sorte que le bout coupé en biais se trouve à fleur de terre; ils font

en outre provision de petits bâtons un peu plus gros qu'un tuyau de plume , longs de quatre pouces , plats d'un côté , & couchés de l'autre par un bout , & de petites fourchettes de bois un peu plus grosses que les deux bâtons , longues de cinq à six pouces & taillées par le bout comme un coin à fendre du bois. Ils coupent aussi des gasons plus larges de trois doigts que les fossettes , épais de quatre à cinq pouces , & taillés de façon qu'ils soient plus petits de trois doigts du côté des racines. Tous ces préparatifs préalablement faits , ils dressent leur piège de la façon suivante.

Ils prennent d'abord le gason , ils le passent du côté le plus large , à trois doigts du bord de la fossette , qui est aussi le plus large ; ils prennent ensuite le bâton plat , dont nous avons parlé plus haut , & ils mettent le bois coché du côté plat sur le bout du bâton qui est fiché en terre ; ils posent enfin le bout de la fourchette dans la coche du bâton , ils renversent le gason dessus , en observant que le bout fourchu soit à l'endroit marqué ; en un mot ils approchent ou ils reculent le petit bâton qui porte la fourchette avec tant d'adresse , que le piège ne tienne qu'à un fil , & que l'oiseau touchant légèrement le bout du bâton , fasse tomber le gazon sur lui , & s'enferme dans la fossette.

Pour attirer à ce piège les oiseaux , ils enfilent des gros vers de terre dans une épine , & ils la mettent au fond de la fossette , en sorte que le gibier puisse les appercevoir , & pour que ces oiseaux ne saisissent point les vers de côté , ce qui rendroit le piège inutile , les jeunes chasseurs piquent autour de la fossette de petites buchettes qui forment une enceinte , excepté à l'entrée qu'on destine aux oiseaux : si on fait les fossettes dans le temps de la forte gelée , il faut gratter la terre un peu en devant ; car la terre fraîchement remuée , est celle qui plait le plus aux oiseaux , parce qu'ils esperent y trouver des vers ; le silence est nécessaire à cette espece de chasse.

FOUINE. Cet animal est de la grosseur d'un chat, cependant un peu plus long : la longueur de son corps mesurée depuis le bout du museau jusqu'à la naissance de la queue est d'un pied cinq pouces, & celle de la queue est ordinairement de douze pouces ; elle a les jambes, les ongles ou griffes plus courtes que le chat ; tout son corps est revêtu de poils fauves & bruns, excepté sa gorge qui est blanche ; les oreilles sont courtes, larges & arrondies ; ses yeux étincellent la nuit comme ceux des chats ; son nez est un peu saillant ; la machoire supérieure est mouffe, sa langue longue & lisse, couverte de mammellons aigus, mais mollasses, qui regardent en arrière ; ses dents sont fort blanches, inégales & âpres ; cet animal a plusieurs longs poils de barbe ou de moustaches comme le chat ; ses pieds sont divisés en cinq doigts presque égaux, vêtus de toutes parts, séparés tous en partie les uns des autres, en sorte qu'on pourroit placer la fouine dans la classe des semi-palmipedes ; le pouce est un peu plus court, éloigné des autres doigts, & articulé plus haut ; sa queue est touffue, couverte de poils longs, qui la font paroître plus grosse qu'elle ne l'est réellement.

Severini & Bartholin ont donné la description anatomique de cet animal ; en en faisant la dissection, on trouve d'abord des fibres nerveuses étendues sous la peau, qui répondent à toutes les côtes pour le nombre & pour la situation, & une membrane charnue très étroitement attachée à la peau : les muscles du bas ventre sont placés entre les deux membranes du péritoine, qui pour cette raison paroît aussi épais que la cornée de l'œil d'un bœuf le long de la ligne qui répond au nombril ; la poitrine est charnue, mais non pas au large, ainsi que dans la partie inférieure : l'épiploon est attaché inférieurement à l'estomach, aux intestins, & à la ratte. Bartholin dit qu'il renferme tous les intestins comme dans une bourse ou gibecière,

étant d'ailleurs mince & sans graisse ; son estomach est très-ample pour un petit corps , il est composé de deux membranes, dont l'externe est plus blanche, & l'interne polie, mais toutes les deux minces ; les intestins sont attachés en arriere à l'épine par le moyen d'une membrane, tous uniformes, on n'y remarque point de *cæcum* ; la ratte est assez petite, rougeâtre, oblongue, attachée du côté gauche à l'estomach par une partie de l'épiploon ; le pancreas est blanchâtre ; le foie un peu pâle, composé de sept lobes, dont le plus inferieur est fendu en trois comme le pied d'un poulet, tandis que celui du milieu est d'une figure triangulaire, attaché dans un petit espace à la veine cave par une petite membrane ; la vesicule du fiel se trouve enfermée dans un lobe comme par des franches pliées ; le rein droit est plus élevé que le gauche ; l'artere émulgente gauche plus longue que la droite ; de chaque côté de la veine cave, se trouvent de petites glandes rougeâtres ou jaunes ; cette veine jette plusieurs de ses branches à l'épine par l'entre-deux des muscles lombaires, de même que l'aorte qui est au-dessous ; les vaisseaux spermatiques descendent du milieu des reins, mais ils se fendent par en bas en deux rameaux, dont l'un se continue aux testicules en passant au dehors de l'abdomen. Le membre génital qui naît des ligamens du cocix, n'est pas seulement cartilagineux, mais il est réellement osseux, couronné à son extrémité comme un vibrequin, enveloppé de la tunique qui est fort adhérente près de sa naissance, & percé au bout comme une aiguille. L'urethere droit s'insere dans la vessie urinaire qui est oblongue & petite, plus bas que la gauche. Le diaphragme descend obliquement vers les bords du foie où il est attaché. Le poumon est composé de quatre petits lobes du côté droit, & de deux plus grands du côté gauche. La veine cave s'insere dans le ventricule droit du cœur près de l'oreillette droite, & se répand çà & là dans la

partie droite des poumons. Le cœur est de grandeur médiocre, & n'a rien d'extraordinaire ; on a trouvé quelquefois dans l'un des reins des fouines, devenu difforme, dur & cartilagineux, un gros ver d'un rouge vermeil, plus pointu & comme triangulaire par un bout, plus mouffe & arrondi par l'autre, plus long à proportion que ceux qui se rencontrent dans les reins des chiens & des loups.

Pour ce qui concerne le squelette de la fouine, les os de la tête sont à peu près semblables à ceux du renard ; l'os de la pomette est fort long & recourbé ; les dents en l'une & l'autre machoire sont les mêmes que dans le loup & le renard ; sçavoir six incisives assez petites, surtout à la machoire inférieure, parallèles ou rangées en ligne droite, mouffes & pointues tout à la fois, deux canines fort grandes, plus écartées en haut, plus rapprochées en bas & parallèles aux incisives ; cinq molaires de part & d'autre, dont les trois de devant sont simples, plus petites, taillées en scie, & les deux autres plus écartées, plus larges, plus âpres & triangulaires. On compte en tout à la fouine trente-six dents. Le conduit auditif est fait de la même façon que dans le renard & le chat ; les vertèbres du col sont au nombre de sept, dont la première est comme dans le renard, le loup & le lievre très-forte, munie d'apophyses larges & robustes : à la seconde qui est aussi assez forte & plus longue que la première, il y a une large & forte apophyse, outre l'odontoïde ; il y a quatorze cotes, fournis de cartilages longs & fort grêles : on en compte dix vraies, dont neuf se joignent aux os longs & grêles du sternum, les autres sont fausses. Les trois premières vertèbres du dos ont de fortes apophyses externes qui montent en haut ; aux autres toutes les apophyses sont plus grêles ; les omoplates sont fort larges, il s'y trouve aussi des clavicules cartilagineuses ; les pieds de devant ainsi que ceux de derrière, ont à peu près la même conformation que ceux du singe à queue.

On appelle communément les fouines & tous les animaux de la même famille *bêtes puantes*, à cause de la forte odeur qui s'en exhale, surtout au printemps & dans la saison de leur amour, & effectivement on leur trouve des follicules situés près de l'anus, qui contiennent une liqueur extrêmement fœtide. Quelques naturalistes ont confondus la fouine avec la marte ; mais c'est à tort, elles different les unes des autres par le naturel, par le temperament, & même un peu par les couleurs exterieures ; la fouine & la marte doivent être regardées comme deux especes distinctes, il y a même tout lieu de penser qu'elles ne se mêlent point ensemble.

La premiere difference qui regne entre la marte & la fouine est dans la couleur, la fouine est plus brune que la marte, elle a même la queue plus grande & plus noire ; la gorge est blanche, & celle de la marte est jaune. La seconde difference vient du naturel & du temperament de ces deux animaux, ainsi que nous venons de l'observer ; la marte fuit les lieux découverts, se plaît au fond des bois, demeure sur les arbres, & ne se trouve en grand nombre que dans les climats froids : la fouine au contraire s'approche des habitations, s'établit même dans les vieux bâtimens, dans les greniers, dans les trous de muraille ; la fouine n'habite que les pays temperés & les climats chauds, tandis qu'on ne trouve la marte que dans les pays du nord. M. de Buffon dépeint d'une façon bien éloquente le caractère de la fouine ; cet animal, dit-il, a la physionomie très-fine, l'œil vif, le saut léger, les membres souples, le corps flexible, & tous les mouvemens très prestes ; il saute & bondit plutôt qu'il ne marche, il grimpe aisément contre les murailles qui ne sont pas bien enduites, entre dans les colombiers, les poulaillers, mange les œufs, les pigeons, les poulets, en tue quelquefois un grand nombre, & les porte à ses petits ; la fouine prend aussi les souris, les rats, les

taupes & les oiseaux dans leurs nids ; on l'aprivoise jusqu'à un certain point , mais elle demeure toujours assez sauvage , pour qu'on soit obligé de la tenir toujours enchaînée. M. de Buffon dit en avoir élevé une qui s'est échappée plusieurs fois de sa chaîne. Les premières fois elle ne s'éloignoit guères , & revenoit au bout de quelques heures , mais sans marquer aucune joie , ni de l'attachement pour personne , elle demandoit cependant à manger comme le chat & le chien ; peu après elle fit des absences plus longues , & enfin elle ne revint plus : elle avoit alors un an & demi , âge apparemment auquel la nature avoit pris le dessus , dit M. de Buffon. Elle mangeoit de tout ce qu'on lui donnoit , excepté de la salade & des herbes ; on a observé qu'elle buvoit fréquemment , qu'elle dormoit quelquefois deux jours de suite , qu'elle étoit aussi quelquefois deux ou trois jours sans dormir , & qu'alors elle étoit toujours dans un mouvement continu.

Gesner rapporte qu'il avoit une fouine tout-à-fait privée , & qui aimoit tellement le chien (chose surprenante) avec lequel elle étoit nourrie , qu'elle le suivoit par-tout , même en voyage. Dès qu'elle étoit lâchée , elle alloit çà & là autour des maisons voisines & quelquefois plus loin , ayant cependant toujours soin de revenir au logis ; elle jouoit souvent avec les chiens & les hommes , elle se couchoit sur le dos de ceux-là à la manière des chats , sans leur faire le moindre mal ; mais comme ces sortes d'animaux sont traîtres , & qu'il faut toujours s'en méfier , on doit avoir l'attention de leur scier les crochets , c'est-à-dire , les dents canines tant en haut qu'en bas , au niveau des petites dents incisives , au moyen de quoi ils ne sçauroient plus blesser en mordant.

MM. Arnauld de Nobleville & Salerne disent dans leur continuation de la matière médicale de Geoffroy , avoir connus une personne qui pour s'amuser à

la campagne , nourrissoit chez elle plusieurs fouines qu'elle avoit élevées toutes petites ; il s'en trouvoit entr'autres une qui étoit si privée , que son maître la portoit en robe de chambre sur ses épaules , & qu'elle le suivoit comme un chien jusqu'à une lieue du logis ; cependant dès qu'elle appercevoit quelque chien étranger , elle se jettoit entre les jambes de son maître , ou se cachoit dans un buisson ; enfin elle étoit jolie , amusante , & avoit beaucoup d'instinct. Tous les soirs depuis la Toussaint jusqu'au mois de Mars , elle sortoit ordinairement sur les six heures pour aller dans les bosquets , dans les vignes ou dans les jardins chercher des oiseaux ou d'autres nourritures , après quoi elle s'en revenoit à la maison sur les dix heures , quelquefois toute mouillée & crottée.

MM. Salerne & Arnauld de Nobleville disent encore avoir élevé une fouine qui faisoit mille gentilleses. Elle étoit extrêmement vive & toujours en mouvement , finon pendant son sommeil ; elle agaçoit tout le monde pour avoir occasion de jouer ; elle ne s'épouvançoit point à la vue des passans ou des chevaux , ni au fracas des voitures ; elle se couchoit sur le dos ; elle ramenoit ensuite sa tête vers la queue , qu'elle suivoit avidement par le bout comme si elle eut reté sa mere ; mais ces animaux quelques doux & apprivoisés qu'ils paroissent , deviennent cependant méchans & farouches dès qu'ils sentent l'odeur de la viande : aussi doit-on s'en méfier quand on sert sur la table le bouilli & le roti ; car si on se met en devoir de les chasser pour les empêcher de prendre quelques morceaux de chair dans le plat , ils se mettent à l'instant en colere , & tâchent de mordre ; pour obvier à de pareils inconvéniens , il faut les enchaîner pendant le repas : c'est ordinairement au mois de Mars , tems de leurs amours , que les fouines toutes apprivoisées qu'elles soient , reprennent leur naturel sauvage , dès qu'on les laisse sortir , elles imitent en cela les oiseaux apprivoisés qu'on laisse voler en liberté pendant cette

faison. On peut apprivoiser, dit-on, les fouines, en leur frottant les dents avec de l'ail. Comme elles ne peuvent plus alors mordre, elles deviennent en quelque sorte familières.

Les fouines s'établissent pour mettre bas leurs petits dans un trou de murailles, dans un grenier à foin, dans un trou d'arbre; elles portent autant de temps que les chattes, & mettent bas depuis le printems jusqu'en automne. Ces animaux ne vivent guères que dix ou douze ans; au bout d'un an ils ont acquis toute leur grandeur naturelle. Ils aiment à fienter en place nette, de même que les loutres: leurs excréments sentent une forte odeur de musc, & c'est cette odeur qui fait connoître en partie les lieux qu'ils habitent.

Quand les fouines se reposent, elles se mettent en boule comme font les chiens & les chats, elles craignent beaucoup les premiers de ces animaux; quand ceux-ci surprennent les fouines dans un bois, elles les mettent bien vite en défaut, elles grimpent promptement aux arbres; si on les en fait descendre par force, elles tombent comme les chats, droites sur leurs pieds sans se blesser, & s'échappent souvent alors par la course.

On chasse souvent les fouines avec de petits chiens bassets qui s'apprennent même à monter aux échelles pour les relancer partout dans les granges & autres bâtimens; on les guette alors le long de ces bâtimens pour les tuer à coup de fusil; on en détruit par ce moyen un grand nombre, & on se fait par-là un revenu assez considérable à cause des peaux qu'on en vend aux pelletiers foueurs; mais il faut choisir pour cette chasse la bonne saison, afin de tirer profit des peaux; c'est sur la fin de l'automne ou au commencement de l'hiver.

On prend encore les fouines avec des traquenards, au milieu desquels on met pour appas un poulet ou du fruit cuit; lorsque cet animal sent l'un ou l'autre, il ne manque point d'y entrer, & à peine y est-il que

que la machine se détend & s'arrête. Voyez ce que nous avons dit de ce piège à l'art. *Belette* Tom. I. On tend aussi des pièges de fer sur leurs passées ou à l'entrée de leurs retraites, mais il faut avoir soin de les bien couvrir, autrement ces animaux rusés ne s'y prendroient jamais; il arrive assez souvent qu'une fouine prise à ces sortes de pièges par une de ses pattes de devant, se la coupe à belles dents pour se sauver: quand on ne se soucie pas de ménager sa peau, on peut se procurer un joli amusement, c'est de la faire battre avec des chiens, elle se défend contre eux avec courage & pendant fort longtems: quand la fouine se bat contre les chats, elle n'est pas la plus forte: on dit qu'elle a de l'antipathie pour le corbeau & la corneille.

On fait mourir les fouines en disperçant çà & là dans les endroits où elles passent, des pilules composées de sel ammoniac, détrempé avec de l'eau. Ces animaux sont si malfaisans, qu'on ne peut employer assez de moyens pour s'en défendre; un seul de leur espèce peut égorger dans une nuit toutes les poules d'un nombreux poulailleur, & il n'en mange même que les têtes; une ouverture large de deux doigts en quarré peut lui suffire pour y pénétrer, il perce même quelquefois pour cet effet des murs qui ne sont que de terre ou de paille.

La chair de fouine est très-désagréable au goût, aussi rarement en fait-on usage en aliment; elle passe en médecine pour anodine, résolutive, propre pour fortifier les nerfs à cause de l'huile & du sel volatil qu'elle contient; on la met bouillir dans de l'huile d'olive, & on s'en sert comme de l'huile de petits chiens, pour en frotter les parties attaquées de rhumatisme, ou menacées de paralysie; la fiente de cet animal est résolutive; on s'en sert pour amollir & dissiper les glandes; son fiel est propre pour emporter les taches des yeux; on le mêle avec l'eau de fenouil pour s'en servir en collyre.

La fourure de la fouine est moins estimée que celle de marte : on la met au rang des pelleteries communes , appelées sauvagines. Il y a en Natolie une espee de fouines , dont le poil est très-fin & très-noir ; ses fourures en sont très-estimées : on en fait une grande consommation à Constantinople & partout le levant.

FOUINE. C'est un instrument dont on se sert en Flandre pour la pêche de l'anguille ; il est fabriqué avec un morceau de fer plat , taillé comme une fourchette à trois dents ; les branches en sont longues de neuf pouces , les deux des côtés se détournent en dehors vers leur pointe , & celle du milieu est pointue en forme de langue de serpent , toutes trois ont des dents par dedans , & doivent être arrêtées par deux bandes de fer , pour que les branches ne puissent s'ouvrir ni se fermer plusqu'on ne veut , & que les anguilles , malgré leur petitesse , ne puissent passer au travers ; il y a aussi à cet instrument une douille afin de pouvoir y insérer le bout d'une perche , qui doit être longue de quatorze pieds ; il faut que dans un pareil instrument la force se réunisse à la légereté. Pour se servir de la fouine , il suffit uniquement de la ficher dans la vase le long des bords où on croit qu'il y a des anguilles. Les Flamands montrent une grande dextérité dans cette pêche.

FOULÉS en terme de venerie , se dit de la forme du pied d'une bête sur l'herbe , ou des feuilles par où elle a passé. Si c'est en terre nette , cela s'appelle *voie* , pour le cerf , le daim , le chevreuil & le lievre , *piste* pour le loup & le renard , & *trace* pour la bête noire.

FOURCHETTE , en terme de maréchalerie , c'est ce qui est dans la sole du pied du cheval , & ce qui en fait partie ; c'est une substance en forme de corne tendre , qui fait une espee d'arête sur le milieu de la sole , & qui se partage en deux branches vers les talons , en forme de fourche ; cette fourchette placée au milieu du pied , est un endroit plus mou , plus élevé

que le dedans du pied , laquelle aboutit au talon. Un cheval qui a une fourchette trop petite ou trop basse , lorsque son talon est bas , est un grand défaut.

Cette partie du pied est sujette à certains maux qui se nomment bouillons de chair , ou cerises , & que plusieurs maréchaux prennent mal-à-propos pour des fics ; ces bouillons soufflent au poil du côté de la fourchette , & paroissent gros comme de petites noix ; ils sont ordinairement occasionnés par la chaleur du pied & de l'écurie , mais un mal pareil n'est pas dangereux , il cause cependant quelquefois de la douleur , jusqu'à même faire boiter le cheval tout bas , & si on néglige d'y apporter du remède , il en arrive quelquefois un plus grand mal , & un plus grand désordre.

Il y a des bouillons faciles à guérir , mais il s'en trouve d'autres où il faut dessoler le cheval pour y réussir : on remédie à ces grosseurs en les coupant avec un couteau de feu , on arrête le sang avec le même feu , & on met sur le mal un onguent approprié.

FOURMI. Cet insecte a beaucoup de caractères communs avec les guêpes & les abeilles , mais il en a deux qui lui sont propres & essentiels : le premier & le principal consiste dans cette petite écaille relevée qui se trouve précisément entre le corcelet & le ventre à l'endroit où les deux parties se tiennent par un pedicule mince & court. Cette écaille se trouve dans toutes les espèces de fourmis , dans tous les individus soit mâles , soit femelles , soit dépourvus de sexe ou mulets ; l'autre caractère n'est pas si distinctif , il ne se voit qu'en comparant ces dernières fourmis aux autres. Les mâles & les femelles sont ailés , mais il y a des fourmis ouvrières , des fourmis dépourvues de sexe , qui n'acquierent jamais d'ailes. Ce caractère est particulier à la fourmi , mais pour s'en apercevoir , il faut suivre ces insectes avec attention , au lieu que

le premier caractère se trouve dans toutes les fourmis, dans tous les âges, dans tous les sexes, & ne se trouve que dans la fourmi seule; on distingue donc de trois sortes de fourmis, les mâles, les femelles & les ouvrières qui n'ont point de sexe; ces fourmis vivent en sociétés, & forment une compagnie nombreuse; les mâles & les femelles ont des aîles, & les ouvrières n'en ont point, elles n'en acquièrent même jamais quoique plusieurs naturalistes pensent le contraire. Les mâles sont de toutes les fourmis les plus petites; ces mâles outre leur petitesse, sont très-reconnoissable par la grosseur de leurs yeux, qui est considérable, proportionnellement au reste du corps, ils sont de plus aîlés, les femelles aussi aîlées sont au contraire très-grandes & très-grosses, elles surpassent de beaucoup toutes les autres fourmis, mais leurs yeux sont plus petits relativement à ceux des mâles; les ouvrières tiennent le milieu pour la grosseur entre ces deux espèces, elles ont les mâchoires plus grandes que les unes & les autres, & elles sont dépourvues d'aîles; on ne rencontre dans les fourmillières pour l'ordinaire que les ouvrières & les femelles, celle-ci s'y rendent pour déposer leurs œufs; les mâles voltigent aux environs, & vont s'accoupler avec les femelles qui voltigent aussi, mais rarement s'approchent-ils de l'habitation commune, ou pour mieux dire, du quartier général; on les trouve presque toujours le soir en été voltigeans tout accouplés avec leurs femelles; ces dernières en volant emportent en l'air les mâles avec elles, & ceux qui ignorent cette circonstance, sont surpris en les attrapant au vol, de voir qu'au lieu d'un seul insecte, on en a saisis deux, dont l'un est infiniment petit par rapport à l'autre qui est cinq ou six fois plus gros que lui.

On a débité beaucoup de faits fabuleux au sujet des fourmis; nous ne nous y arrêterons pas ici, nous suivrons le plan de M. Geoffroy dans son abrégé des insectes

insectes des environs de Paris , en ne rapportant ici que des faits certains & bien constatés ; ces petits insectes habitent ordinairement des trous souterrains qu'ils creusent volontiers au pied d'un arbre ou d'un mur , dans un terrain ferme & sec ; c'est ce qu'on nomme *fourmillere*. L'entrée de cette habitation est un peu ceintrée en voute , soutenue par des racines d'arbres ou de plantes , qui empêchent en même-temps l'eau de pénétrer dans cette ouverture ; il se trouve quelquefois deux ou trois entrées pour une seule demeure ; elles conduisent à une cavité souterraine enfoncée souvent d'un pied & plus en terre , assez large , irrégulière en dedans , mais sans aucune séparation ni galerie ; c'est dans cette ouverture que les fourmis se retirent , elles s'y mettent à l'abri ; une cavité aussi grande a du nécessairement coûter beaucoup de peines & de travaux à des insectes aussi petits ; ils ne peuvent détacher à la fois qu'une petite molécule de terre , & l'emporter ensuite dehors à l'aide de leurs mâchoires ; mais le nombre des ouvrières supplée à leurs forces & à leurs grandeurs , elles travaillent toutes à la fois , & elles ont grand soin de ne pas s'incommoder ni de s'embarasser ; elles se partagent en deux bandes , l'une est celle des fourmis qui emportent la terre dehors , l'autre bande est celle des fourmis qui rentrent pour travailler , par conséquent l'ouvrage ne discontinue pas ; les fourmis ouvrières sont les seules qui sont chargées de ce travail pénible , car les mâles & les femelles ne font rien ; elles sont encore chargées en outre de l'éducation des petits. Quand la fourmillere est une fois construite , les fourmis s'y retirent le soir , & elles commencent seulement pour lors à manger ; pendant tout le temps que dure la construction de l'édifice , aucune ne pense à sa subsistance ; mais les travaux finis , elles vont toutes à la picorée , elles mangent de tout , fruits , grains , insectes morts , &c. Rien n'est plus curieux que de voir

l'empressement avec lequel ces insectes se chargent ; les uns d'un pepin de fruit , les autres d'un mouche-ron mort , ils se réunissent même quelquefois plusieurs ensemble sur une carcasse de hanneton ou d'autres insectes. Ils mangent ce qui ne peut s'en enlever , & transportent au logis ce qui en reste pour le partager entr'eux & les petits , car les fourmis consomment tout entr'elles sur le champ , & ne mettent rien en réserve : on trouve tout au plus dans le souterrain quelques restes qui n'ont pû être mangés tout de suite , encore l'emportent-elles promptement dehors , dès que la fermentation commence à se faire.

Il n'est pas permis , dit l'Auteur du Spectacle de la nature , à toutes les fourmis de courir çà & là à l'aventure pour chercher de la nourriture , quelques-unes sont chargées de battre l'estrade , & d'aller à la découverte : sur leur rapport tout le peuple , continue cet Auteur , se met en campagne pour aller donner l'assaut à une poire bien mure , à un pain de sucre , ou à un pot de confiture : on court du jardin à un troisieme étage pour parvenir à ce pot ; c'est une carriere de sucre , c'est un Perou qu'on a découvert ; mais pour y aller & pour en revenir , la marche est réglée , tout le monde a ordre de se rassembler par un même sentier ; ces ordres sont moins severes , & il y a liberté de courir quand elles trouvent du gibier à la campagne. Les pucerons verds qui gâtent une infinité de fleurs , & qui recoquillent les fleurs de pêchers & de poiriers , jettent autour d'eux par l'extrémité de leurs corps , une liqueur miellée que les fourmis recherchent avec avidité , car elles n'en veulent ni à la plante ni aux pucerons ; ceux-ci font souvent à nos arbres tout le mal que l'on met sur le compte des fourmis , & ils leur attirent une persécution aussi injuste que cruelle.

La nourriture & le soin des petits sont pour les fourmis des affaires d'état ; ces insectes ressemblent en

cela aux abeilles & à beaucoup d'autres, elles ne travaillent même avec tant d'ardeur & d'activité que pour la propagation de leurs especes. Les femelles ailées déposent leurs œufs dans la fourmilliere, c'est pour cette raison qu'on les trouve mêlées avec les ouvrières, quoi qu'en bien plus petite quantité, on les y voit surtout dans le fort de l'été au temps de la ponte; dans les temps froids, il ne s'y en trouve aucune, la fourmilliere n'est alors habitée que par des ouvrières qui n'ont point d'ailes; les fourmis femelles n'ont d'autres occupations que de déposer leurs œufs; elles en laissent tout le soin aux ouvrières; les œufs qu'elles déposent sont d'abord blancs, petits & presque imperceptibles; il en sort au bout de quelques jours une larve blanche, semblable en tout à un ver-misseau, cette larve grossit beaucoup, elle surpasse même en grosseur les fourmis: on appelle improprement dans le vulgaire les larves, œufs de fourmis; les ouvrières s'attachent avec soin à leur conservation, elles ont l'attention de les apporter vers le milieu du jour, pendant la chaleur, à l'entrée de leurs souterrains, pour leur faire sentir l'influence de l'air doux; lorsque la nuit approche, elles les reportent au fond de la fourmilliere, pour les garantir du froid. C'est un vrai plaisir de voir les fourmis porter ces larves sans cependant les blesser; elles n'ont pas moins de soin pour les nourrir. Dès qu'elles ont été à la picorée, la première chose qu'elles font, c'est d'en donner à leurs petits, & elles ne commencent à manger que quand les larves ont eu suffisamment de nourriture; lorsque la victuille est rare, elles donnent entièrement aux larves ce qu'elles en ont, & elles font diette, aussi ces larves si bien nourries croissent-elles à vue d'œil.

Ces larves parvenues à leur grosseur, se changent en nymphes; dans les commencemens les nymphes sont molles, presque fluides, & enveloppées d'une peau blanche, transparente, qui a l'air d'une pellicule.

quand elles se fortifient & qu'elles prennent de la consistance , cette peau qui paroissoit remplie de fluide , se colle & s'applique sur les différentes parties des nymphes , qui deviennent pour lors tous reconnoissables , & qui représentent parfaitement celle des fourmis. Les ouvrières n'ont pas moins de soin pour les nymphes que pour les larves , excepté seulement qu'elles ne leur doant pas à manger. Lorsqu'elles sont parvenues à leur perfection , elles quittent leur enveloppe , & deviennent insectes parfaits , c'est-à-dire , fourmis ailées si elles sont mâles & femelles , & sans aîles , si elles sont du nombre des ouvrières.

L'accouplement des mâles & femelles ne se fait pas dans la fourmillere , ainsi que nous l'avons observé , mais dans l'air , & la femelle fécondée ne va dans la fourmillere que pour y déposer ses œufs : la copulation faite , tous les mâles périssent , de même que la plus grande partie des femelles , & au commencement de l'hiver on ne trouve presque que des ouvrières. C'est dans cette saison rigoureuse que celles ci se renferment dans leur souterrain , elles y restent engourdis sans aucun mouvement , & y sont entassées les unes sur les autres ; dès que les premières chaleurs du printemps se font sentir , elles commencent à se réveiller de leur état léthargique , & elles sortent de leurs retraites pour aller jouir de l'air , & chercher des aliments.

Ces insectes ont un très-grand nombre d'ennemis le fourmillon en fait une très-joli chasse , dont nous parlerons dans l'article qui le concerne ; les oiseaux de différentes especes en font le plus souvent leur nourriture de même que beaucoup d'autres insectes ; les faisans & les perdrix s'en nourrissent , lorsqu'ils sont jeunes ; on ne peut s'empêcher d'admirer ici la sagesse du Créateur , qui n'a créé une multitude si prodigieuse de fourmis , que pour que les oiseaux ne manquaient pas de nourriture : quand les jardiniers veu-

lent se défaire des fourmis qui montent après les arbres, ils mettent dans une bouteille de l'eau & du miel, & ils suspendent cette bouteille aux arbres que les fourmis attaquent; l'odeur du miel attire les insectes, ils entrent dans la bouteille, & s'y noyent pour la plupart. Mais comme le miel dépose par sa pesanteur, & comme l'eau froide qui le surnâge empêche que les corpuscules s'en exhalent, on fera bien de mêler exactement le miel avec l'eau, en les faisant bien bouillir ensemble avant de les mettre dans la bouteille qu'on ne remplit qu'à moitié; par ce moyen on attire plus facilement les fourmis, & on les détruit plus promptement; on peut même multiplier le nombre des bouteilles selon que l'on juge nécessaire.

Les gens d'office ont un moyen bien simple pour chasser ces insectes: dès qu'ils s'aperçoivent que les fourmis en veulent à leurs confitures, soit seches, soit liquides, ils placent autour du marc de café bouilli & desséché, ce qu'ils renouvellent même de temps en temps; ce marc est, dit-on, ce qu'il y a de plus propre à éloigner ces insectes.

Quelques agriculteurs & jardiniers ont une méthode bien singulière pour détruire ces insectes dans leurs jardins. Ils y transportent un grand nombre de grosses fourmis, de l'espece de celles qui se trouvent pour l'ordinaire dans les bois; il regne entre les fourmis de bois & celles de jardins une si forte antipathie, que lorsque ces animaux habitent les mêmes lieux, ceux de la grosse espece se rassemblent en corps, vont attaquer leurs ennemis, & ne cessent de les combattre que lorsqu'ils les ont entièrement détruites; mais ces grosses fourmis victorieuses ne font aucun mal aux arbres, ainsi qu'on l'a observé; il est conséquemment avantageux pour un jardin fruitier, de les voir remplacer les fourmis de la petite espece, contre lesquelles on est si prévenu.

Il y a encore un expédient plus sur que tous ceux

que nous avons rapporté pour détruire une fourmillere, c'est de piler de l'arsenic, de le mettre en poudre, & de le mêler soit avec du froment, soit avec d'autres grains; dans peu de temps toutes les fourmis disparaîtront; elles seront même pour lors empoisonnées.

Un secret encore plus simple pour se défaire de ces insectes, c'est de jeter dans la fourmillere après avoir détruit la butte, une chaudiere d'eau bouillante, ce qu'on réitere pendant deux ou trois jours, de suite, pour qu'aucun de ces pillards ne puisse s'échapper. On ne pratique cette opération qu'après le soleil couché, lorsque ces insectes sont entièrement retirés dans leur fourmillere, & s'il se peut même avant que leurs œufs soient éclos. Il y a des personnes qui mettent encore aux pieds des arbres qui ne sont pas infectés, de la lie de vin, ou des excréments humains; c'est, dit-on, un excellent fumier pour ces arbres, & les fourmis n'y tiennent pas. M. Descombes, dans son école du jardin potager, assure n'avoir pas trouvé de meilleurs remèdes contre les fourmis, que de frotter des feuilles de papier avec du miel, & de les étendre aux environs de la fourmillere; les fourmis couvrent bientôt ce papier, qu'on leve habilement par les quatre coins, pour le jeter dans un baquet d'eau, on remet ensuite de l'autre papier semblable. On a encore la méthode dans quelques endroits de mettre dans la fourmillere un os à demi décharné, il est couvert dès l'instant même de fourmis, on le trempe dans l'eau pour noyer ces insectes; après quoi on le replace dans la fourmillere, ce qu'on continue jusqu'à ce que toutes les fourmis soient entièrement détruites. De l'origan & du soufre brulés ensemble à l'entrée du trou des fourmis, les font périr; ou bien une demi heure avant le coucher du soleil, on couvre la fourmillere avec de la paille humide, & on y met le feu. Les fourmis sont à l'instant suffoquées par cette fu-

mée : on répand ensuite de la suie , de la chaux & des cendres sur l'endroit , & on mêle bien le tout avec de la terre , il n'y reparoîtra plus ni anciennes ni vieilles fourmis.

M. Steinacher , étudiant en médecine à Paris , a indiqué un nouveau moyen de ramasser les fourmis pour les differens usages auxquels on peut les employer dans les pharmacopées, & dont nous parlerons plus bas. On enterre suivant cette méthode un bocal de verre , semblable à ceux où l'on met les pêches & autres fruits confits à l'eau de vie, tout près de la fourmillere ; & on observe que le bocal soit de niveau avec le terrain , on y verse ensuite un peu d'esprit de vin : les fourmis qui sont accoutumées à tenir la même route , rodent autour du perfide vaisseau , l'odeur de l'esprit de vin les enivre & les fait tomber au fond du vase ; c'est en vain que ces insectes tâchent de remonter , les rebords du bocal les empêchent ; dans moins d'une petite heure la fourmillere se trouve détruite , & le bocal à demi rempli. Les pharmaciens Allemands ont une méthode bien plus longue pour se procurer de ces insectes : ils appuient une canne contre la fourmillere , elle se trouve bientôt couverte de ces petits animaux , qu'ils font ensuite tomber dans un petit pot bien vernissé avec une petite baguette , pour s'en servir suivant leurs differens procédés.

Après avoir rapporté les differens moyens pour détruire ces insectes , passons actuellement à leurs propriétés médicinales , elles sont très-recherchées dans la matiere médicale , elles échauffent , dessèchent & excitent à l'amour. Leur odeur acide a une vertu supérieure pour ranimer les esprits vitaux. On vante contre la teigne , la galle & la lepre les grandes fourmis. On les dissout à cet effet avec un peu de sel , & on en oint la partie malade. L'esprit de fourmis passe pour un très-bon remede contre les accidens des oreilles , tels que la surdité & le tintement ; on trempe

du coton dans cet esprit , & on l'insere dans l'oreille affectée. Ce même esprit convient aussi très-fort à l'estomach ; il fortifie tous les sens , donne de la mémoire , ranime les forces , & procure de la vigueur. Il l'emporte de beaucoup sur toutes les eaux apoplectiques & fortifiantes , spécialement dans les catharres suffocatoires. On le conseille à l'exterieur dans les entorses , l'apoplexie & l'atrophie particuliere occasionnée par une blessure ; on l'associe alors avec des liqueurs convenables aux nerfs. Les œufs de fourmis font très-bien contre l'oui dur : pour faire tomber aux enfans le poil folet qui vient sur leurs joues , il suffit de les en frotter ; la simple dose d'un gros de ces œufs pris interieurement , fait évacuer une quantité surprenante de vents. Pour échauffer , dessécher & fortifier les nerfs , il faut se laver avec l'eau dans laquelle on a fait bouillir une fourmillere : on se sert de cette eau contre la goutte , la paralisie , les maux de matrice & la cachexie.

M. Margraff en parlant des fourmis , prétend que si on excepte le jaune d'œuf , on n'a rien connu jusqu'à présent dans le regne animal , d'où l'on puisse tirer de l'huile , totalement semblable à celle des végétaux , sinon les fourmis ; car les huiles prétendues , qu'on exprime , dit-il , de certains poissons , ne sont proprement que de vraies graisses.

Nous allons donner d'après cet habile chimiste le procédé qu'on peut employer pour se procurer de l'huile de fourmis : on met dans une grande retorte de verre une quantité de ces petits animaux vivans, on verse de l'eau par dessus, on place cette retorte dans une coupelle pleine de sable , on y adopte un récipient proportionné , & après avoir luté les jointures, on procede à la distillation, en augmentant insensiblement le feu , & le donnant à la fin si violent , que l'eau bouille ; on verse environ la moitié de cette eau , & les vaisseaux étant ensuite refroidis , on trouve dans le recipient une eau

qui a quelqu'acidité avec l'huile essentielle de fourmis qui surnage ; on sépare cette huile de l'eau , comme on le fait ordinairement avec du coton , & on la conserve à part ; les fourmis en contiennent une quantité assez abondante , ainsi que le remarque M. Margraff ; car un verre , dit-il , contenant six mesures d'Allemagne , ayant été rempli de fourmis , fournit environ deux onces d'huile.

Pour prouver que l'huile de fourmis a toutes les qualités de l'huile végétale , M. Margraff rapporte plusieurs de ses effets. La couleur de cette huile est d'un brun rougeâtre ; si on l'expose à l'air ordinaire , elle paroît transparente ; une médiocre gelée l'épaissit , & diminue par conséquent sa transparence ; elle imprime au papier une tache huileuse , elle nâge au-dessus de l'eau , & refuse de s'y mêler ; elle n'est point imbibée par l'esprit de vin le plus rectifié ; en la distillant avec de l'eau , elle ne s'éleve n'y ne passe pas par l'alembic , elle brule comme toute autre huile par le moyen de la mèche ; dans la coction elle dissout le soufre , & se change avec lui en une substance qu'on nomme foie huileux de soufre.

M. Margraff a encore tiré un acide de fourmis , il en explique la maniere , il en expose en outre les propriétés ; le détail dans lequel il entre à ce sujet mérite d'être consulté , il est inseré dans les Mémoires de l'Académie Royale de Berlin.

Jonston & quelques Auteurs Allemands prétendent que pour conserver la force au corps & même l'augmenter , rien ne convient mieux que l'huile , l'esprit & l'eau distillée de fourmis ; un bon remede contre la paralisie est aussi sans contredit l'esprit de fourmis , on en frotte soir & matin les parties affectées : outre l'huile de fourmis qu'on tire pour la distillation , on en prépare aussi au soleil par infusion ; cette huile s'employe dans les maux d'oreilles , les bourdonnemens , on en imbibe du coton , on l'introduit dans l'oreille , & on le renouvelle soir & matin.

Une propriété singulière des fourmis, c'est de ronger les fleurs de chicorée & de bourrache, & de convertir le plomb en sucre de saturne, ce qui prouve très-bien que le suc de ces insectes est acide. On rapporte que dans le royaume de Congo les fourmis y sont si grosses & en si grand nombre, qu'elles mangent quelquefois une vache dans une seule nuit. L'Auteur qui raconte ce fait dit avoir été lui-même obligé de sortir de sa chambre pour ne pas être dévoré.

Mlle. de Merian parle aussi de fourmis extrêmement grandes qui se trouvent dans l'Amérique, & qui en une seule nuit coupent toutes les feuilles de plusieurs arbres, & les emportent dans leurs nids pour la nourriture de leurs petits. Voyez l'histoire générale des insectes de Surinam, dont nous publions actuellement une troisième édition chez Desnos Libraire & Géographe de Sa Majesté Danoise rue S. Jacques à Paris.

Ce sont des espèces de fourmis qui donnent la résine, laquelle elles déposent sur des branches d'arbres ou sur des branchages que les habitans ont soin de piquer en grande quantité pour servir de soutien à l'ouvrage de ces petits insectes. On sépare dans ce pays cette laque des branches en la faisant fondre, on la lave, on la jette ensuite sur un marbre, où elle se refroidit en lames: on lui donne pour lors le nom de laque plate; la laque en grains est ce qui reste de plus grossier après qu'on en a tiré la teinture, c'est cette laque qu'on employe dans certains vernis & pour la cire à cacheter, on colore cette cire avec du vermillon; quand on la veut noire, c'est avec du noir de fumée, & de couleur aventurine, avec de l'orpiment.

FOURMILLON. C'est un insecte dont la longueur approche de celle d'un cloporte commun, mais il est plus large, il a la tête assez longue, & le corps arrondi en l'allongeant vers la queue, sa couleur est

d'un gris sale & marqueté de points noirs ; son corps est formé de plusieurs anneaux plats qui glissent les uns sur les autres ; cet insecte a six pieds , dont quatre ont leur attache à la poitrine , & deux au cou ; sa tête est menue & plate , d'où sortent par devant deux petites cornes lisses , dures , longues de deux lignes , & crochues par le bout. Vers la base de leurs cornes sont placés deux petits yeux noirs très-vifs , qui lui font d'un grand & prompt secours , car cet animal fuit au moindre objet qu'il apperçoit : presque tous les animaux de la classe des insectes sont pourvus d'ailes , ou font du moins usage de leurs pieds pour s'avancer vers leur proie ; le fourmillon ne se donne pas cette peine , il ne court point après elle , & quand même il ne lui faudroit qu'un pas , il périroit plutôt ; le fourmillon ne sçait que fuir & marcher à reculons ; il faut de toute nécessité que la proie vienne le trouver ; ce petit insecte a un secret particulier pour la faire tomber dans une embuscade qu'il lui dresse ; la nature ne lui a pas donné d'autres instincts pour se procurer la nourriture , & il lui est plus que suffisant. Il choisit un sable sec au pied d'une muraille ou de quelque abri , pour que la pluie ne renverse pas son ouvrage ; il y creuse une fosse qui est une espece de trape pour y prendre le gibier ; il commence pour faire cette fosse , par courber son derriere qui est en pointe , & dont il forme comme un soc de charrue en labourant ce sable à reculons ; il trace ainsi à plusieurs reprises & à petites secousses un sillon circulaire , dont le diamètre est toujours égal à la profondeur qu'il veut donner à sa fosse ; sur le bord du dernier sillon il en creuse un second , puis un troisieme , & d'autres toujours plus petits que les précédens. Il s'enferme de plus en plus dans le sable , il le jette à mesure avec ses cornes sur les bords & beaucoup plus loing , & marche toujours en arriere sur une ligne spirale. A mesure qu'il s'enfonce , à force de coups de têtes ré-

terés, il parvient à jeter le sable hors du cercle, & en creuse peu à peu le dedans. Un ingénieur ne décrirait pas avec plus d'exactitude que cet insecte, un cercle parfait, il n'a pas besoin comme lui d'un compas pour tracer une voute. Il donne à la pente du terrain qu'il creuse la plus grande roideur possible, sans cependant en craindre l'éboulement; la fosse qu'il pratique ainsi, est semblable à un entonnoir renversé.

Un fourmillon nouvellement éclos n'a qu'une fosse fort petite, mais il l'agrandit à mesure qu'il grossit. Lorsque cette fosse est parvenue à sa plus grande capacité, elle peut avoir deux pouces & plus de diamètre à son ouverture sur autant de profondeur; la fosse finie, l'animal se met en embuscade, il se cache tout en bas sous le sable, & il s'y arrange de façon que les deux cornes embrassent précisément le point qui termine le fond de l'entonnoir. Il attend là sa proie avec la plus grande patience; mais malheur à tout insecte & surtout à la fourmi qui vient roder aux bords de son précipice, qu'il n'a creusé en pente que pour faire rouler au fond tous ceux qui seroient assez mal avisés de s'y présenter. Aussitôt que le fourmillon apprend par la chute de quelques grains de sable la présence de sa proie, il se retire un peu, & ébranle par son mouvement le pied du sable qui roule à l'instant au fond avec l'insecte qu'il se destine pour nourriture. Si cette proie est agile, & si elle remonte de la fosse plus vite même qu'elle n'y tombe, au moyen des aîles dont elle est pourvue, le fourmillon fait partir au même moment une quantité de sable qu'il lance plus haut qu'elle; c'est une grêle de brocailles pour un corps tel qu'une fourmi; cette pauvre fourmi se trouve ainsi aveuglée, accablée sous les pierres qui pleuvent de toutes part & entraînée par le sable qui s'écroule sous ses pieds; il n'y a plus d'espérance pour la vie, elle tombe entre les deux serres de son ennemi, qui les lui plonge dans le corps, & en fait un carnage. Quand le four-

millon s'est nourri de la partie la plus succulente de la fourmi, dont il ne reste plus que le cadavre, il l'étend sur ses cornes, & d'un mouvement brusque, il la jette à plus d'un demi pied éloigné du bord de sa fosse; il arrive le plus souvent qu'une pareille expedition ne peut se faire sans que sa fosse ne se trouve totalement dérangée, pour lors l'insecte recommence presque sur nouveaux frais, & la refait presque à neuf, après quoi il se remet à l'affut comme il a fait la première fois; il y reste quelquefois des mois entiers sans branler & même sans manger, car cet animal est fort patient & encore plus sobre.

Quand il est parvenu à un certain âge, & qu'il est sur le point de se métamorphoser, il ne fait plus de fosse, mais il laboure le sable, & y trace une multitude de routes irrégulières, ce qui le fait entrer en sueur; il se met ensuite sous le sable; par le moyen de la sueur, il réunit autour de lui tous les grains de sable qu'il touche, ce qui fait autour de lui une espèce de muraille, mais cela ne suffit pas encore; au moyen d'une soie gluante qu'il file ainsi que le ver à soie, il se forme une retraite commode, ou pour mieux dire, son tombeau.

Il attache pour cet effet la soie à un endroit, ensuite il la mène à un autre & toujours en toute sorte de sens, en croisant continuellement & recroisant ses fils, & en les collant l'un sur l'autre; il tapisse par ce moyen & drape tout l'intérieur de sa retraite d'une étoffe de satin perlée qui se trouve être de la plus grande délicatesse & de la beauté la plus parfaite; on ne s'en apperçoit pas au dehors, ce n'est en apparence qu'un peu de sable, & conséquemment l'animal vit en repos dans cette retraite, sans qu'aucun de ses ennemis puisse l'y découvrir. Il y reste environ six semaines ou deux mois, il se dépouille de son premier état pour se changer en celui de nymphe, après quoi il se change en insecte parfait, il déchire pour lors la

tapifferie de son appartement , & perce la muraille de sa maison. C'est alors qu'il se développe , qu'il s'étend & paroît sous la forme d'une belle & grande Demoiselle , qui après avoir été quelque temps immobile , & pour ainsi dire , étonné du spectacle de la nature , secoue ses aîles , & va jouir d'une liberté qu'elle n'avoit pas connue dans l'obscurité de la vie précédente. Avec les lambeaux de la premiere nature , elle met bas en même-temps la pesanteur , la barbarie & ses inclinations sanguinaires ; tout est nouveau en elle , on n'y apperçoit plus que gaieté , que noblesse , que dignité.

M. l'Abbé Boullemier a fait quelques nouvelles observations sur cet insecte qui méritent bien d'être inserées dans cet article ; la naissance du fourmillon est suivant cet observateur , un de ces secrets que la nature s'est réservé , & que l'œil le plus attentif ne peut appercevoir. Chaque demoiselle en sortant de sa coque fait un œuf , & souvent elle le laisse dans cette coque , tant elle est pressée de s'en débarasser ; quand cela n'arrive pas , elle le dépose toujours avant qu'elle soit en état de faire usage de ses aîles , & M. Boullemier dit n'en avoir jamais vu aucune prendre l'effort sans avoir fait leur ponte ; ce n'est pas cependant cet œuf qui peut produire l'insecte. Comment auroit-il été fécondé ? porte-t-il en lui-même un germe qui n'a besoin que de quelques circonstances pour le développer ? A le supposer ainsi , il devrait arriver que de tous les œufs , il en sortira un fourmillon , ce qui n'est cependant pas ; car de deux ou trois cens œufs pareils que M. Boullemier a eu en même-temps , il n'en est pas sorti un seul au rapport de cet auteur ; reste donc à sçavoir , si après avoir pris leur accroissement , ces demoiselles s'accouplent par la suite , & si celles que M. de Reaumur appelle femelles , ont plusieurs œufs de cette espece dans le corps , il n'y auroit même que cette particularité qui pût les differencier ; car il est

incontestable que toutes ces demoiselles sans exception en font un. M. Geoffroy dans son traité des Insectes, en parlant de la fécondité des œufs du fourmillon, quand il est parvenu à son état parfait d'insecte, propose quelques doutes sur ce sujet, qui à la suite pourront fournir quelques éclaircissemens. Peut-être, dit-il, dans la campagne l'insecte s'accouple-t-il dès l'instant même qu'il sort de la coque, d'autant plus qu'on trouve plusieurs larves de ces insectes dans le même endroit, & qu'ils vivent presque en société, quoique séparés les uns des autres. Peut-être aussi le mâle va-t-il féconder les œufs que la femelle a rendu comme fait le mâle de l'éphémère ; c'est ce qui demande un examen suivi.

Si M. Boulemier n'a pas été assez heureux pour apercevoir la manière dont se reproduit le fourmillon, il n'hésite pas au moins d'avancer qu'il naît toujours dans le courant du mois d'Août ou de Septembre au plus tard, peu de temps après que la demoiselle a quitté son enveloppe, & déposé son œuf. Il en conserve alors la figure, c'est-à-dire, qu'il n'a guères plus qu'une ligne de diamètre, & deux de longueur : sa couleur est plus foncée que lorsqu'il est devenu plus gros, & tire davantage sur le noir.

Ce jeune insecte ne fait pas communément usage d'aucune nourriture avant l'hiver ; dès la fin d'Octobre il s'endort, & ne se trouve plus alors capable d'aucun travail ni d'aucune fonction ; il reste dans cet état d'inaction jusqu'à la fin d'Avril, temps auquel les fourmis, les mouches & autres insectes commencent à peupler les campagnes. Le fourmillon est par conséquent plus de huit mois après sa naissance, sans prendre aucune nourriture ; il n'est donc pas surprenant si, longtemps même après l'hiver, on en trouve de si petits, qu'on croiroit qu'ils ne font que d'éclorre ; mais la chaleur lui donne des forces, & la faim le rend industrieux & hardi. Il se creuse une fosse plus

grande que celle qu'il avoit avant l'hiver ; au moyen de cette fosse , il parvient à se procurer quelque insecte pour sa cuisine ; trois ou quatre suffisent pour le rassasier ; l'humeur qu'il en suce lui donne un embonpoint , que la petitesse de la premiere peau n'est plus capable de contenir. Il cherche à s'en dépouiller , il se retire pour cet effet dans le sable , & il y reste caché pendant environ quinze jours dans une inaction si grande , qu'on le croiroit mort ; au bout de ce temps il dépose son enveloppe qui est semblable à celle qu'on trouve dans les coques , d'où les demoiselles sont sorties , & qui est , comme elle , blanche , de la plus grande finesse , & ouverte sur le dos proche de la tête : dégagé de ce fourreau , le fourmillon paroît un nouvel animal deux fois plus gros qu'il n'étoit auparavant : sa couleur n'est plus si brune , & approche d'avantage du gris sale ; sa peau , qui est plissée , semble attendre qu'une nourriture succulente vienne la remplir & l'étendre. Il se met aussi-tôt à l'ouvrage , il employe les différentes manœuvres , dont nous avons parlé plus haut , & il les continue jusqu'à la fin de Septembre , qui est le temps ou la disette d'insectes & le froid le font penser à la retraite , & rentrer dans l'état où il s'est trouvé l'année précédente. Dans le courant du mois d'Avril suivant , il commence à donner de nouveaux signes de vie , & peu de temps après il se dépouille pour la seconde & dernière fois de sa peau , devenue trop étroite pour lui. Sur la fin de Juillet seulement il se renferme dans sa coque pour se changer dans son état d'insecte parfait.

M. l'Abbé Boulemier conclut par cette observation , que le fourmillon vit deux années entières , & qu'il change deux fois de peau dans cet intervalle , qu'on peut qualifier de mue. M. Bonnet est le premier qui se soit apperçu de ces différentes mues ; M. de Reaumur n'y avoit jamais prêté attention.

Le fourmillon est fort colere , M. Boulemier dit en
avoir

avoir tiré plusieurs de leurs fosses , pour examiner les houppes de poils dont leurs corps sont garnis. Il voulut avec une plume en détacher les petits graviers & la terre qui l'empêchoient de les considérer ; le fourmillon témoigna d'abord de la sensibilité ; en réitérant la même opération , il s'aperçut que cet insecte entroit peu à peu en fureur , & s'élevoit enfin contre la plume qu'il tenoit si ferrée avec ses cornes , qu'il eut bien de la peine à lui faire quitter prise.

M. de Reaumur rapporte que ces animaux sont très-voraces , & qu'ils se mangent les uns & les autres ; mais ce n'est pas sans combat , surtout quand ils se trouvent être de même grosseur & de même force ; celui qui tombe dans la fosse est aussitôt saisi , mais au moyen de ses cornes , qui se meuvent avec la tête en tout sens & avec une grande agilité , il sçait bien se débarasser en portant à son ennemi des coups qui l'obligent à se défendre lui-même. Cette petite guerre dure quelquefois plus d'un quart d'heure , & plus longtemps même si l'on a soin d'empêcher l'assailli de se retirer. De vingt fourmillons qui tomberont dans l'entonnoir , il n'y en aura pas souvent un seul qui succombera , à moins qu'il ne soit trop petit & trop faible , ou qu'il ne soit saisi par l'extrémité pointue de son corps ; il n'y a pour lors point de remède.

A l'occasion des houppes noires qui se trouvent aux deux côtés du fourmillon , M. Boullemier observe que les deux qu'on voit sur le dernier anneau , entre le corps & le corcelet , sont plus fournies & plus longues que les autres , leur usage est suivant le même auteur , pour arrêter & fixer l'animal , en sorte que rien ne peut l'arracher de son trou ; & en effet il tombe quelquefois dans l'entonnoir que cet animal a creusé , des insectes qui lui sont de beaucoup supérieurs en force : tels sont v. g. de gros bourdons. Ces derniers par la résistance & les efforts qu'ils font pour se retirer des cornes formidables du fourmillon , ont

bientôt comblé la fosse ; ils deviennent pour lors maîtres du terrain , & ils entraîneroient infailliblement après eux le fourmillon , si les houpes de celui-ci ne le rendoient immobiles. Ces houpes sont pour lui comme des especes de crampons ; les deux plus longues qui sont au milieu de son corps , peuvent se comparer aux deux tourillons d'un canon.

MM. Valsneri , Poupert & de Reaumur ne sont pas les premiers qui ont parlé du fourmillon , comme quelques Auteurs l'ont prétendu , cet insecte étoit connu avant eux ; ils ont uniquement la gloire de l'avoir observé plus exactement que ceux qui les ont précédés. Albert le grand qui vivoit dans le treizieme siecle , en a fait mention ; il a même décrit très exactement la forme de l'entonnoir , la situation qu'y prend le fourmillon , & l'usage qu'il en fait : il a encore démontré que le fourmillon étoit une espece d'insecte totalement differente de la fourmi , contre le sentiment de ceux qui prétendoient que c'étoit réellement une fourmi , qui après avoir changé de nature & d'inclination , devenoit formidable à ceux qui lui avoient donné l'être & les dévoroit ; on est à présent convaincu du ridicule de cette opinion.

Nous n'aurions pas parlé ici du fourmillon , si les Auteurs ne l'avoient pas confondu avec la fourmi , ainsi que nous venons de l'observer , il convenoit donc de détruire cette erreur ; d'ailleurs après avoir parlé de la fourmi , il paroissoit convenable de faire connoître son plus grand ennemi qui est le fourmillon.

FOURAGE. On donne ce nom à tous les herbagés qui servent de pature aux animaux qui vivent de végétaux. Les fourages propres aux chevaux sont le foin , le son & la paille de froment ; ces substances entrent dans le commerce œconomique , mais il y a du choix à les avoir bonnes , car il s'en trouve souvent beaucoup qui sont corrompues & altérées par leur mélange. Un animal lorsqu'il est libre & abandonné à

lui-même , cherche sa pâture dans les prairies & dans les bois , & pour lors il se donne bien de garde de brouter parmi les plantes celles qui de leur nature peuvent être nuisibles à sa santé ; son instinct seul le guide & dirige son appétit vers les plantes qui lui conviennent ; mais lorsqu'un animal est soumis à l'homme , & qu'il est pour ainsi dire dans un état d'esclavage , il faut pour lors qu'il se nourrisse de ce qu'on lui prépare , & de ce qu'on lui présente , & il prend souvent par nécessité des alimens qui lui sont contraires , son appétit naturel irrité par la faim , n'a plus la liberté du choix : c'est le plus souvent de la plupart des fourages altérés dans le pré pendant la fenaison , ou falsifié par la cupidité des marchands dans un temps de disette que surviennent aux chevaux le farcin , la gale , la maladie du feu , & souvent même la morve ; c'est aussi de ces mauvais fourages que proviennent à tous les bestiaux en général les maladies épidémiques qui font tant de ravages depuis quelque temps par toute l'europe. On trouve un tableau très-bien détaillé des plantes qui doivent composer un foin salutaire dans les mémoires de la Société Royale d'Agriculture de Bretagne. Nous le rapporterons à la fin de cet article , de même que l'énumération que donne M. Linneus des plantes salutaires ou nuisibles aux différentes especes de bétail. Ces deux morceaux sont trop intéressans pour ne pas être insérés dans ce Dictionnaire.

Le foin que nous avons placés à la tête des différens fourages propres aux chevaux n'est autre chose que de l'herbe qu'on a coupé quand elle est mure & qu'on a fait secher. Les gramens , le trefle & le plantain sont trois plantes qui y dominent pour l'ordinaire. On regarde un foin comme bien-faisant , apétissant ou succulent dans lequel se trouve de la jacée noire , de la grassette des prés , des paquerettes , du ruffilage , tous les chiendents , le saintfoin , la petite chell-

doine, le trefle des prés, les marguerites, la dent de lyon, la primevere, la luzerne, le trefle sauvage à fleurs jaunes, &c. Toutes ces plantes sont salutaires aux bestiaux, mais lorsqu'on y rencontre de l'aconit, des différentes especes de tithymales, de la gratiole, de la persicaire, du thlaspi, du thora, de la renoncule connue sous le nom de douve; on peut & même on doit rejeter un pareil foin, il occasionne aux chevaux des tranchées qui les font souvent constiper & enfler, en un mot ces plantes sont pour eux de vrais poisons.

C'est ordinairement sur la fin de Juin qu'on commence à faucher les prairies, lorsque l'herbe commence un peu à y jaunir, & qu'elle est en semence; mais il ne faut pas attendre qu'elle soit mure, elle perdrait toute sa saveur, & le foin qui en proviendrait ne fourniroit pour lors qu'un fourage très-peu succulent. Quand l'herbe est coupée, on la fait secher sur le terrain, & on la fane, c'est-à-dire, qu'on la remue de temps en temps avec des fourches; un jour ou deux après on la rassemble en sillon ou en petit tas, après quoi on en fait des meules rondes & hautes, & on la laisse ainsi suer; on a pour lors ce qu'on appelle le vrai foin; on met le foin en botte sur le pré, & on le serre enfin dans le fenil. Il y a plusieurs endroits où on serre le foin sans le botteler. Quand on a eu le bonheur d'avoir du beau temps pour toutes ces opérations, on peut garder le foin au moins pendant deux ans en meule ou dans le fenil; mais s'il avoit été mouillé, il seroit à craindre qu'il ne pourrisse en tas, qu'il ne s'échauffe, & qu'il ne mit même quelquefois le feu au grenier; pour prévenir ces accidens, on mettra au milieu du tas de foin deux ou trois fagots d'épines; on y ménage par ce moyen un grand espace où les exhalaisons chaudes viennent se rendre de toutes parts, & perdent toute leur activité.

On évitera de donner trop de foin aux chevaux,

l'excès les conduit presque toujours à devenir pouffifs ; le foin nouveau , le foin vasé , celui qui est trop gros ou qui est pourri , ne vaut absolument rien à ces animaux , de même que celui dans lequel il se trouve des plantes pernicieuses , ainsi que nous venons de l'observer.

Le foin se vend au millier , au cent ; les regrattiers qui sont ceux qui en font commerce , le vendent en petites bottes : le foin qui se consomme à Paris nous vient de l'isle de France , des provinces voisines de la Seine , de l'Yonne , de la Marne , il y est amené tant par batteaux que par charrettes ; celui qui vient par terre passe pour être meilleur que le foin de rivière. Chaque botte de foin doit peser 12 , 13 & 14 livres depuis le mois de Juin jusqu'au premier Octobre ; 10 , 11 & 12 livres depuis le premier Octobre jusqu'à Pâques ; & 8 , 9 & 10 livres depuis Pâques jusqu'à la nouvelle récolte. On accorde ces diminutions successives par le déchet qui survient toujours à cette sorte de marchandises : toutes les bottes doivent être de la même qualité tant en dedans qu'au dehors sans aucun mélange de mauvais foin avec du bon , ni du vieux avec du nouveau ; les marchés de foin nouveau ne doivent commencer qu'après la fenaison ; il est même défendu aux marchands & autres d'arrêter ou d'acheter des foins avant la récolte.

Nous avons différentes ordonnances émanées de nos Souverains au sujet du commerce de cette denrée : la plus ancienne de toutes est celle qui a été publiée par S. Louis ; le foin nouveau est dangereux ainsi & de même que celui qui est moisi : on préfère le foin qui croît dans les prés à mi-côte à celui qu'on tire des prés , qui sont situés dans les fonds , l'herbe en est plus fine , & est d'un suc plus rectifié. Le foin le plus estimé est celui qu'on fauche le premier , il l'emporte de beaucoup sur le foin de regain ; le foin le plus fin est le meilleur pour les agneaux , & on donne ordinaire-

ment aux vaches le foin qu'on ramasse de dessous les chevaux.

Après le foin, la paille est un des principaux alimens des chevaux ; on l'employe aussi pour leur litiere. Pour qu'elle soit nourrissante & en même temps apétissante, il faut qu'elle soit mêlée des bonnes plantes telles que la gesse, le fetu, le gratteron, le laitron, le liferon, le melilot, la perce-feuille, le pied de lievre, la vesce, la bourse à pasteur, la velvotte, le coquelicot, & plusieurs autres dont les graines sont cependant nuisibles à la bonté du bled & de l'avoine : on ne donne ordinairement de la paille qu'aux chevaux qui font peu d'ouvrage, & qui d'ailleurs sont grands mangeurs.

La meilleure nourriture des chevaux est sans contredit l'avoine. Voyez notre Dictionnaire des Plantes, arbres & arbrustes, art. *Avoine*. Ils ne s'en dégoutent que fort rarement, à moins qu'il ne se trouve parmi des grains de senevé, de colsa, de coquelicot. L'accessoire du fourage est comme nous l'avons dit, le son : les chevaux en font très-friands, lorsqu'il est nouveau, mais quand il est vieux, il acquiert une certaine rancidité qui empêche le cheval de pouvoir avaler l'avoine, ou de boire l'eau dans laquelle on en auroit mis.

Outre ces sortes de fourages dont nous venons de parler, & qui sont uniquement propres aux chevaux, il y en a encore plusieurs autres selon la différence du climat, surtout pour les bêtes à corne & les porcs. On peut recueillir v. g. pour ces sortes d'animaux de grosses raves dans les pays chauds & dans les terres sabloneuses, & de gros navets, panais & carottes dans les sables un peu gras & en pays froids. Les terres les plus maigres peuvent fournir du jonc qui résiste à la gelée & à la neige : on affourre encore quelque fois le betail avec les fanes de garance que l'on coupe tous les ans au mois de Septembre. Voyez ce que nous en

avons dit dans nos lettres sur la méthode de s'enrichir promptement par la culture des végétaux , qui se trouvent chez DURAND.

Les feuilles d'acacia , de frêne , de vigne , d'orme peuvent encore servir de fourage à défaut d'autres : la paille de lentille , de pois , de vesce est un fourage excellent pour les brebis : on vante beaucoup pour la nourriture des vaches , la luzerne , le sainfoin , le trefle , la pinprenelle. La paille d'avoine n'est pas estimée pour les bestiaux , elle est extrêmement coriace , & elle leur occasionne quelquefois des maladies , aussi les cultivateurs ne leur en donnent-ils pas habituellement ni seule , mais de temps à autres , & après l'avoir auparavant mêlée avec d'autres fourages : on a trouvé depuis peu un mélange particulier qui est très-avantageux ; on mêle du genêt épineux avec la paille d'avoine en fourage , le piquant du genêt aide à digérer la dureté de la paille. En Angleterre on fait usage du genêt pour la nourriture des bestiaux ; on en sème même exprès à cet effet , & on le coupe pendant qu'il est encore jeune & tendre. Le plus mauvais terrain est propre à ce genre de récolte , pourvu seulement qu'on le sème à la fin de mars , il sera bon à être mis en fourage pour le mois d'Octobre : on le coupe par morceaux , on le broye , on le mêle ensuite avec de la paille d'avoine hachée ; le genêt seul feroit une très-bonne nourriture , il fortifie l'animal mieux que ne feroit presque tout autre chose de ce genre , mais il vaut beaucoup mieux si on le mêle avec de la paille d'avoine ; car tous les deux semblent être mutuellement bons mêlés l'un avec l'autre.

Nous observerons ici avant de finir cet article , qu'en fait de paille de froment , la plus courte est la meilleure pour les bestiaux , & qu'ils préfèrent la paille nouvellement battue à celle qui l'a été depuis quelque temps , & en effet elle est alors plus nourrissante & plus facile à être triturée dans l'estomach.

Nous allons rapporter actuellement l'énumération des plantes dont les bœufs, les chevres, les brebis, les chevaux & les porcs sont friands, & de celles que ces animaux rejettent totalement : cette énumération est le résultat de différentes expériences qui ont été faites par M. Linnæus, & qui se trouvent rapportées dans ses *Amœnitates Academicæ*.

Nous commencerons par les plantes qui plaisent & qui déplaisent aux vaches. Celles qu'elles mangent très-bien sont :

- 1°. *Ligustrum vulgare*. 2. *Veronica ternifolia*. 3. *Veronica spicata*. 4. *Veronica mas*. 5. *Veronica scutellata*. 6. *Veronica beccabunga oblonga*. 7. *Veronica beccabunga rotunda*. 8. *Veronica pseudo chamedris*. 9. *Veronica alpina*. 10. *Veronica oblongis cauliculis*. 11. *Veronica cimbalarifolia*. 12. *Veronica rutæ folia*. 13. *Anthoxanthum vulgare*. 14. *Scirpus silvaticus*. 15. *Phalaris arundinacea*. 16. *Phleum vulgare*. 17. *Alopecurus infractus*. 18. *Milium suave olens*. 19. *Melica nutans*. 20. *Agrostis stolonifera*. 21. *Agrostis tenuissima*. 22. *Agrostis supina*. 23. *Aira dalekarlica*. 24. *Aira flexuosa*. 25. *Aira miliacea*. 26. *Aira radice jubata*. 27. *Poa gigantea*. 28. *Poa compressa repens*. 29. *Poa annua*. 30. *Poa vulgaris magna*. 31. *Poa angusti folia*. 32. *Poa media*. 33. *Poa alpina variegata*. 34. *Eriza vulgaris*. 35. *Bromus vulgaris*. 36. *Bromus upsaliensis*. 37. *Bromus tectorum*. 38. *Bromus perennis maxima*. 39. *Festuca marginea agrorum*. 40. *Festuca vivipara*. 41. *Festuca ovina*. 42. *Avena pratensis*. 43. *Avena nodosa & arundo lacustris*. 44. *Lolium perenne*. 45. *Triticum rad. officinarum*. 46. *Elymus maritimus*. 47. *Scabiosa succisa*. 48. *Asperula odorata*. 49. *Asperula rubeola*. 50. *Gallium stœckense*. 51. *Gallium cruciata*. 52. *Aparine vulgaris*. 53. *Aparine pariense*. 54. *Sanguisorba gothlandica*. 55. *Evonymus vulgaris*. 56. *Alchimilla*

alpina. 57. *Cuscuta* parasitic. 58. *Potamogeton* natans.
 59. *Anchusa* buglossum. 60. *Symphitum* majus. 61.
Lycopsis aruensis. 62. *Echium* scanense. 63. *Hottonia*
palustris. 64. *Samolus* maritima. 65. *Lyfimachia* vul-
 garis. 66. *Lyfimachia* nummularia. 67. *Anagallis*
rubra. 68. *Convulvulus* aruensis. 69. *Polemonium* gla-
 brum. 70. *Campanula* vulgaris. 71. *Campanula* tra-
 chelium. 72. *Lonicera* caprifolium. 73. *Ribes* rubra.
 74. *Ribes* alpina. 75. *Glaux* palustris. 76. *Herniaria*
glabra. 77. *Chenopodium* purpurascens. 78. *Cheno-*
podium Lundinense. 79. *Chenopodium* segetum. 80.
Chenopodium stramonifolium. 81. *Chenopodium* re-
 pandifolium. 82. *Chenopodium* vulvaria. 83. *Cheno-*
podium polyspermum. 84. *Ulmus* campestris. 85. *Dau-*
cus silvestris. 86. *Selinum* palustre. 87. *Laserpitium*
majus. 88. *Heracleum* vulgare. 89. *Angelica* alpina.
 90. *Angelica* sylvatica. 91. *Æthusa* arthedi. 92. *Scan-*
dix hispida. 93. *Scandix* fativa. 94. *Pimpinella* offici-
 narum. 94. *Ægopodium* repens. 96. *Opulus* paluf-
 tris. 97. *Allium* ursinum. 98. *Cepa* sectilis. 99. *Cepa*
pratensis. 100. *Anthericum* ossifragum. 101. *Aspara-*
gus scanensis. 102. *Convallaria* polygonatum altissi-
 mum. 103. *Convallaria* cordifolia. 104. *Juncus* va-
 lentii. 105. *Berberis* spinosa. 106. *Rumex* acetosa pra-
 tensis. 107. *Triglochin* tricapsularis. 108. *Triglochin*
sexlocularis. 109. *Acer* platanoides. 110. *Epilobium*
irregulare. 111. *Erica* vulgaris. 112. *Vaccinium* ma-
 ximum. 113. *Bistorta* minor. 114. *Polygonum* vul-
 gare. 115. *Helxine* scandens. 116. *Dianthus* vulgaris.
 117. *Dianthus* scanensis. 118. *Dianthus* gotlandicus.
 119. *Cucubalus* Behen. 120. *Cucubalus* dioicus. 121.
Alfne vulgaris. 122. *Alfne* gramine. 123. *Cerastium*
lapponicum. 124. *Sedum* Telephium. 125. *Lythrum*
palustre. 126. *Cratægus* oxiacantha. 127. *Sorbus* au-
 cuparia. 128. *Pyrus* pyrafter. 129. *Pyrus* malus. 130.
Mespilus cotonaster. 131. *Filipendula* molon. 132.
Rosa major. 133. *Rosa* minor. 134. *Rubus* cœsius.

135. *Rubus saxatilis*. 136. *Rubus nordlandicus*. 137.
Rubus chamæmorus. 138. *Potentilla anserina*. 139.
Potentilla fruticosa, 140. *Potentilla reptans*. 141. *Po-*
tentilla adscendens. 142. *Potentilla fragifera*. 143. *Po-*
tentilla Norwegica. 144. *Tormentilla officinarum*.
 145. *Geum suave olens*. 146. *Papaver glabrum*. 147.
Tilia communis. 148. *Thalictrum canadense*. 149.
Thalictrum striatum. 150. *Ranunculus vernus*. 151.
Galeopsis ladanum. 152. *Brunella vulgaris*. 153. *Scu-*
tellaria vulgaris. 154. *Antirrhinum upsaliense*. 155.
Pedicularis sceptrum carolinum. 156. *Melampyrum*
tetragonum. 157. *Melampyrum arvense*. 158. *Melam-*
pyrum cœruleum. 159. *Melampyrum vulgare*. 160.
Melampyrum ringens. 161. *Euphrasia vulgaris*. 162.
Euphrasia odontites. 163. *Thlaspi arvense*. 164. *Thlas-*
pi bursa pastoris. 165. *Lepidium perenne*. 166. *Le-*
pidium osyris. 167. *Cochlearia vulgaris*. 168. *Coch-*
learia danica. 169. *Myagrum fativum*. 170. *Isatis ma-*
ritima. 171. *Turritis glabra*. 172. *Brassica perfoliata*.
 173. *Brassica napus*. 174. *Sinapi arvensis*. 175. *Si-*
symbrium ferratum. 176. *Sisymbrium pinnatifidum*.
 177. *Sisymbrium sophia*. 178. *Erysimum leucoidii folio*.
 179. *Erysimum barbarea*. 180. *Erysimum alliaria*. 181.
Crambe maritima. 182. *Geranium sanguineum*. 183.
Geranium batrachioïdes. 184. *Geranium gratia Dei*.
 185. *Geranium cicutarium*. 186. *Malva scanica*. 187.
Malva alcea. 188. *Malva suave olens*. 189. *Fumaria*
officinarum. 190. *Fumaria bulbosa*. 191. *Polygala*
vulgaris. 192. *Genista tinctoria*. 193. *Genista pro-*
cumbens. 194. *Astragalus dulcis*. 195. *Anthyllis pra-*
tensis. 196. *Orobus vernus*. 197. *Orobus tuberosus*.
 198. *Orobus niger*. 199. *Lathyrus collium*. 200. *La-*
thyrus w-gothicus. 201. *Lathyrus pratensis*. 202. *La-*
thyrus clymenum. 203. *Vicia sativa*. 204. *Vicia se-*
pium. 205. *Vicia foetida*. 206. *Vicia scanica maxima*.
 207. *Vicia cracca*. 208. *Ervum arvense*. 209. *Cicer*
arvensis. 210. *Pisum wgothicum*. 211. *Pisum mariti-*

mum. 212. Lotus vulgaris. 213. Trifolium monta-
 num. 214. Trifolium album. 215. Trifolium vesica-
 rium. 216. Trifolium purpureum. 217. Trifolium lu-
 pulinum. 218. Trifolium anglicum. 219. Trifolium
 melilotus. 220. Medicago nostras. 221. Medicago
 biennis. 222. Anonis inermis. 223. Anonis spinosa.
 224. Hypericum quadrangulare. 225. Hypericum an-
 cepts. 226. Hypochæris pratensis. 227. Hieracium ta-
 lli upsal. 228. Hieracium fruticosum. 229. Crepis tec-
 torum. 230. Sonchus repens. 231. Sonchus lapponi-
 cus. 232. Prenanthes umbrosa. 233. Scorfonera panno-
 nica. 234. Tragopogon luteum. 235. Lapsana vulga-
 ris. 236. Arctium lapsa. 237. Carduus helenii folio.
 238. Carduus crispus. 239. Bidens tripartita. 240. Ta-
 nacetum vulgare. 241. Artemisia vulgaris. 242. Ar-
 temisia carolina. 243. Artemisia absynthium. 244.
 Tussilago petasites. 245. Solidago virga aurea. 246.
 Senecio vulgaris. 247. Inula salicis folio. 248. Aster
 tripolium. 249. Matricaria Chamœmellum vulgare.
 250. Anthemis arvensis. 251. Achillea ptarmica. 252.
 Centaurea jacea. 253. Centaurea cyanus. 254. Calen-
 dula arvensis. 255. Viola canina. 256. Viola paluf-
 tris. 257. Viola trachelifolia. 258. Viola apetala. 259.
 Viola tricolor. 260. Orchis calicibus oblongis. 261.
 Orchis sambucina. 262. Ophris major. 263. Carex
 filiformis. 264. Carex capillacea. 265. Carex panicea.
 266. Carex cyperoides. 267. Carex cespitosa. 268.
 Carex inflata. 269. Carex cœrulea. 270. Sparganium
 natans. 271. Typha palustris. 272. Alnus glutinosa.
 273. Betula vulgaris. 274. Betula nana. 275. Quercus
 longo pedunculo. 276. Salix latifolia rotunda. 277.
 Salix glabra arborea. 278. Salix viminalis. 279. Hu-
 mulus salictorius. 280. Populus nigra. 281. Atriplex
 laciniata. 282. Atriplex deltoides. 283. Atriplex vul-
 garis. 284. Atriplex halimus. 285. Fraxinus apetala.
 286. Polipodium filix saxatilis.

Les plantes auxquelles les bêtes à cornes ne veulent pas toucher, sont :

- 1°. *Salicornia maritima*. 2. *Hippuris aquatica*. 3. *Pinguicula vulgaris*. 4. *Pinguicula alba*. 5. *Pinguicula minima*. 6. *Verbena vulgaris*. 7. *Lycopus palustris*. 8. *Salvia horminum*. 9. *Valeriana vulgaris*. 10. *Iris palustris*. 11. *Scirpus lacustris*. 12. *Scirpus palustris*. 13. *Eriophorum polistachion*. 14. *Cinofurus paniculatus*. 15. *Festuca natans*. 16. *Montia palustris*. 17. *Sherardia scanica*. 18. *Plantago vulgaris*. 19. *Plantago incana*. 20. *Plantago lanceolata*. 21. *Cornus foemina*. 22. *Cornus herbacea*. 23. *Potamogeton perfoliatum*. 24. *Potamogeton plantaginis*. 25. *Potamogeton crispum*. 26. *Myosotis pratensis*. 27. *Myosotis palustris*. 28. *Myosotis lappula*. 29. *Lithospermum officinarum*. 30. *Cynoglossum vulgare*. 31. *Androsace minor*. 32. *Androsace purpurea*. 33. *Menyanthes trifoliata*. 34. *Diapensia lapponica*. 35. *Convolvulus maximus*. 36. *Hyosciamus vulgaris*. 37. *Datura erecta*. 38. *Verbascum hirsutum*. 39. *Verbascum nigrum*. 40. *Verbascum scanicum*. 41. *Solanum vulgare*. 42. *Solanum dulcamara*. 43. *Hedera repens*. 44. *Lonicera caprifolium*. 45. *Rhamnus catharticus*. 46. *Rhamnus frangula*. 47. *Ribes grossularia*. 48. *Asclepias vulgaris*. 49. *Salsola pungens*. 50. *Chenopodium Henricus*. 51. *Chenopodium upsaliense*. 52. *Conium arvense*. 53. *Selinum oreoselinum*. 54. *Athamanta daucoides*. 55. *Ligusticum scoticum*. 56. *Sium majus*. 57. *Œnanthe aquatica*. 58. *Œnanthe succo crocante*. 59. *Phellandrium aquaticum*. 60. *Cicuta aquatica*. 61. *Sambucus arboorea*. 62. *Sambucus Ebulus*. 63. *Parnassia vulgaris*. 64. *Statice capitata*. 65. *Ornithogallum majus*. 66. *Ornithogallum minus*. 67. *Convallaria lilium convallium*. 68. *Convallaria polygonatum*. 69. *Acorus palustris*. 70. *Juncus sylvaticus*. 71. *Rumex britannica*. 72. *Rumex crispa*. 73. *Alisma erecta*. 74. *Trientalis thalii*.

75. *Daphne rubra*. 76. *Vaccinium nigrum*. 77. *Vaccinium vitis idæa*. 78. *Vaccinium oxycoccus*. 79. *Perficaria amphibia*. 80. *Perficaria mitis*. 81. *Perficaria urens*. 82. *Paris nemorum*. 83. *Butomus palustris*. 84. *Pyrola irregularis*. 85. *Pyrola uniflora*. 86. *Andromeda vulgaris*. 87. *Andromeda cœrulea*. 88. *Andromeda muscosa*. 89. *Arbutus uva ursi*. 90. *Ledum grave olens*. 91. *Scleranthus annuus*. 92. *Saxifraga officinarum*. 93. *Silene viscaria*. 94. *Silene nutans*. 95. *Arenaria portulacæ*. 96. *Spergula verticillata*. 97. *Cerastium viscosum*. 98. *Sedum acre*. 99. *Agrimonia officinarum*. 100. *Filipendula ulmaria*. 101. *Potentilla argentea*. 102. *Dryas lapponica*. 103. *Nymphœa lutea*. 104. *Nymphœa alba*. 105. *Chelidonium vulgare*. 106. *Actœa nigra*. 107. *Euphorbia solifera* & *peplis*. 108. *Euphorbia fructicosa*. 109. *Reseda luteola*. 110. *Delphinium segetum*. 111. *Aconitum lapponicum*. 112. *Aconitum napellus*. 113. *Aquilegia officinarum*. 114. *Hepatica verna*. 115. *Pulsatilla vulgaris*. 116. *Ranunculus flammula*. 117. *Ranunculus chelidonium minus*. 118. *Ranunculus scelerata*. 119. *Ranunculus acris*. 120. *Ranunculus bulbosus*. 121. *Ranunculus aquatilis*. 122. *Caltha palustris*. 123. *Helleborus trollius*. 124. *Teucrium scordium*. 125. *Origanum vulgare*. 126. *Mentha arvensis*. 127. *Glechoma hederata*. 128. *Ballota scanensis*. 129. *Marrubium vulgare*. 130. *Nepeta vulgaris*. 131. *Stachis foetida*. 132. *Stachis arvensis*. 133. *Galeopsis tetrahit*. 134. *Lamium rubrum*. 135. *Antirrhinum linaria*. 136. *Pedicularis calyce angulato*. 137. *Pedicularis calyce tuberoso*. 138. *Lathræa squamaria*. 139. *Scrophularia foetida*. 140. *Linnæa*. 141. *Cochlearia armoracia*. 142. *Turritis hirsuta*. 143. *Erysimum vulgare*. 144. *Geranium malvaceum*. 145. *Astragalus lapponicus*. 146. *Leontodon chondrilloides*. 147. *Hieracium pilosella officinarum*. 148. *Chicorium scanense*. 149. *Carlina sylvestris*. 150. *Onopordon*.

151. *Carduus acaulis*. 152. *Serratula tinctoria*. 153. *Eupatorium cannabinum*. 154. *Artemisia seriphium*. 155. *Gnaphalium dioicum*. 156. *Gnaphalium filago palustris*. 157. *Gnaphalium filago impia*. 158. *Gnaphalium filago upsalienfis*. 159. *Gnaphalium filago scanensis*. 160. *Doronicum arnica*. 161. *Erigeron acre*. 162. *Inula palustris*. 163. *Inula helenium*. 164. *Buphtalmum tinctorium*. 165. *Chrysanthemum leucanthemum*. 166. *Anthemis foetida*. 167. *Centaurea maxima*. 168. *Cnicus acanthifolius*. 169. *Impatiens nemorum*. 170. *Satyrium juncium*. 171. *Urtica perennis*. 172. *Urtica annua*. 173. *Xanthium inerme*. 174. *Bryonia alba*. 175. *Hippophaë maritima*. 176. *Myrica brabantina*. 177. *Mercurialis perennis*. 178. *Taxus arborea*. 179. *Rhodiola lapponica*. 180. *Empetrum nigrum*. 181. *Equisetum arvense*. 182. *Equisetum scabrum*. 183. *Pteris filix foemina & mas*. 184. *Asplenium trichomanes*.

Nous passerons ici sous silence quelques plantes que les bêtes à corne mangent ou rejettent quelquefois, selon qu'elles sont plus ou moins tendres.

Après avoir parlé des plantes qui peuvent servir de nourriture aux vaches, nous allons rapporter celles qui plaisent aux chevres & qui leur déplaisent. Ces animaux ne sont pas si difficiles pour la nourriture que les bêtes à corne, aussi mangent-ils souvent des plantes auxquelles celles-ci ne veulent pas toucher. Nous commencerons d'abord notre énumération par les plantes qui peuvent convenir aux chevres, pour en venir ensuite à celles qui leur déplaisent. Parmi celles qu'elles ont coutume de prendre pour nourriture on compte suivant Linnæus :

1°. *Hippuris aquatica*. 2. *Ligustrum vulgare* 3. *Veronica ternifolia*. 4. *Veronica mas*. 5. *Veronica scutellata*. 6. *Veronica beccabunga oblonga*. 7. *Veronica*

beceabunga rotunda. 8. *Veronica pseudo chamædrys.*
 9. *Veronica alpina.* 10. *Veronica oblongis cauliculis.*
 11. *Veronica cymbarifolia.* 12. *Veronica rutæfolia.*
 12. *Lycopus palustris.* 14. *Salvia horminum.* 15. *An-*
thoxanthum vulgare. 16. *Valeriana vulgaris.* 17. *Va-*
leriana dioica. 18. *Valeriana locusta.* 19. *Iris paluf-*
tris. 20. *Schoenus vulgaris.* 21. *Scirpus sylvaticus.* 22.
Scirpus lacustris. 23. *Scirpus palustris.* 24. *Scirpus ces-*
pitofus. 25. *Eriophorum polistachion.* 26. *Nardus*
pratensis. 27. *Phalaris arundinacea.* 28. *Phalaris phlei-*
formis. 29. *Phleum vulgare.* 30. *Alopecurus erectus,*
 31. *Alopecurus infractus.* 32. *Melium suave olens.* 33.
Melica ciliata. 34. *Melica Nutans.* 35. *Agrostis spica*
venti. 36. *Agrostis tenuissima & Aira dalekarlica.* 38.
Aira flexuosa. 39. *Aira lanata.* 40. *Aira avenacea al-*
pina. 41. *Aira spica lavendulæ.* 42. *Aira radice jubata.*
 43. *Poa compressa repens.* 44. *Poa annua.* 45. *Poa*
vulgaris magna. 46. *Poa angustifolia.* 47. *Poa media.*
 48. *Poa alpina variegata.* 49. *Briza vulgaris.* 50. *Cino-*
surus cœrulæus. 51. *Cinosurus paniculatus.* 52. *Bro-*
mus vulgaris. 53. *Bromus upsaliensis.* 54. *Bromus tec-*
torum. 55. *Bromus hordei formis.* 56. *Bromus peren-*
nis maxima. 57. *Bromus spica brizæ.* 58. *Festuca na-*
tans. 59. *Festuca marginea agrorum.* 60. *Festuca ru-*
bra. 61. *Festuca ovina.* 62. *Avena pratensis.* 63. *Ave-*
na volitans. 64. *Avena nodosa.* 65. *Arundo lacustris.*
 66. *Arundo ramosa.* 67. *Triticum radice officinarum.*
 68. *Elymus maritimus.* 69. *Scabiosa vulgaris.* 70. *Sca-*
biofa gotlandica. 71. *Scabiosa succisa.* 72. *Sherardia*
scanica. 73. *Asperula odorata.* 74. *Asperula rubeola.*
 75. *Galium stækense.* 77. *Galium quadrifolium.* 78.
Aparine vulgaris. 79. *Aparine pariense.* 80. *Plantago*
vulgaris. 81. *Plantago incana.* 82. *Plantago lanceo-*
lata. 83. *Plantago radice lanata.* 84. *Plantago coro-*
nopus. 85. *Plantago linearis maculata.* 86. *Sangui-*
forba gotlandica. 87. *Cornus fæmina.* 88. *Cornus her-*
bacea. 89. *Eyonimus vulgaris.* 90. *Alchemilla vulgaris.*

91. *Alchemilla alpina*. 92. *Potamogeton natans*. 93.
Myosotis pratensis. 94. *Lithospermum officinarum*. 95.
Lithospermum annuum. 99. *Anchusa buglossum*. 97.
Cynoglossum vulgare. 98. *Fulmonaria immaculata*.
 99. *Lycopsis arvensis*. 100. *Asperugo vulgaris*. 101.
Androsace minor. 102. *Primula vulgaris*. 103. *Primula*
purpurea. 104. *Menyanthes trifoliata*. 105. *Samolus*
maritima. 106. *Lyfimachia vulgaris*. 107. *Lyfimachia*
axillaris. 108. *Anagallis rubra*. 109. *Convolvulus ar-*
vensis. 110. *Convolvulus maximus*. 111. *Polemonium*
glabrum. 112. *Campanula vulgaris*. 113. *Campanula*
magno flore. 114. *Campanula gigantea*. 115. *Sola-*
num dulca-mara. 116. *Lonicera caprifolium*. 117.
Lonicera xylosteum. 118. *Rhamnus catharticus*. 119.
Rhamnus frangula. 120. *Ribes grossularia*. 121. *Ribes*
rubra. 122. *Ribes nigra*. 123. *Ribes alpina*. 124. *As-*
clepias vulgaris. 125. *Chenopodium upsaliense*. 126.
Chenopodium purpurascens. 127. *Chenopodium se-*
getum. 128. *Chenopodium viride*. 129. *Chenopodium*
vulvaria. 130. *Ulmus campestris*. 131. *Daucus sylves-*
tris. 132. *Selinum palustre*. 133. *Laserpitium majus*.
 134. *Laserpitium vulgare*. 135. *Ligusticum scoticum*.
 136. *Angelica alpina*. 137. *Angelica sylvatica*. 138.
Phellandrium aquaticum. 139. *Cicuta aquatica*. 140.
Æthusa artedi. 141. *Scandix hispida*. 142. *Scandix sa-*
tiva. 143. *Carum officinarum*. 144. *Pimpinella offic-*
inarum. 145. *Ægopodium repens*. 146. *Apium palus-*
tre. 147. *Opulus palustris*. 148. *Parnassia vulgaris*.
 149. *Statice capitata*. 150. *Statice limonium*. 151.
Linum catharticum. 152. *Tulippa scanensis*. 153.
Cepapratensis. 154. *Anthericum album*. 155. *Or-*
nithogallum majus. 156. *Ornithogallum minus*. 157.
Asparagus scanensis. 158. *Convallaria lilium con-*
vallium. 159. *Convallaria poligonatum*. 160. *Con-*
vallaria altissima. 161. *Convallaria cordifolia*. 162.
Juncus capitulô laterali. 163. *Juncus panicula late-*
rali. 164. *Juncus valantii*. 165. *Juncus sylvaticus*.
 166.

166. *Juncus psyllii*. 167 *Berberis spinosa*. 168. *Rumex*
emarginata. 169. *Rumex acetosa pratensis*. 170. *Ru-*
mex acetosa lanceolata. 171. *Triglochin tricapsularis*.
 172. *Triglochin sexocularis*. 173. *Alisma erecta*. 174.
Trientalis trollii. 175. *Acer platanoides*. 176. *Epilo-*
bium irregulare. 177. *Epilobium hirsutum*. 178. *Epi-*
lobium montanum. 179. *Epilobeum palustre*. 180.
Erica tetralix. 181. *Daphne rubra*. 182. *Vaccinium*
maximum. 183. *Vaccinium nigrum*. 184. *Vaccinium*
vitis idæa. 185. *Vaccinium oxycoccus*. 186. *Persicaria*
amphibia. 187. *Persicaria mitis*. 188. *Bistorta minor*.
 189. *Polygonum vulgare*. 190. *Helxine scandens*.
 191. *Helxine sativum*. 192. *Paris nemorum*. 193.
Adoxa moschata. 194. *Pyrola irregularis*. 195. *Py-*
rola secunda. 196. *Pyrola uniflora*. 197. *Andromeda*
vulgaris. 198. *Ledum grave olens*. 199. *Dianthus vul-*
garis. 200. *Scleranthus annuus*. 201. *Saxifraga offi-*
cinarum. 202. *Cucubalus behen*. 203. *Cucubalus dioi-*
cus. 204. *Silene nutans*. 205. *Silene graminea*. 206.
Spergula verticillata. 207. *Cerastium viscosum*. 208.
Agrostemma agrestis. 209. *Lychnis aquatica*. 210. *Oxa-*
lis sylvatica. 211. *Sedum telephium*. 212. *Sedum al-*
bum. 213. *Sedum acre*. 214. *Sedum sexangulare*. 215.
Lythrum palustre. 216. *Agrimonia officinarum*. 217.
Sempervivum tectorum. 218. *Padus folio deciduo*. 219.
Prunus spinosa. 220. *Cratægus scandica*. 221. *Cratæ-*
gus oxyacantha. 222. *Scorbus aucuparia*. 223. *Pyrus*
pyrafter. 224. *Pyrus malus*. 225. *Mespilus cotoneas-*
ter. 226. *Filipendula molon*. 227. *Filipendula ulma-*
ria. 228. *Rosa major*. 229. *Rosa minor*. 230. *Rubus*
idæus. 231. *Rubus maritimus*. 232. *Rubus cæsius*. 233.
Rubus saxatilis. 234. *Rubus norlandicus*. 235. *Rubus*
chamæmorum. 236. *Fragaria vulgaris*. 237. *Potentilla*
anferina. 238. *Potentilla fruticosa*. 239. *Potentilla ar-*
gentea. 240. *Potentilla reptans*. 241. *Potentilla adf-*
tendens. 242. *Potentilla fragifera*. 243. *Potentilla nor-*
vegica. 244. *Tormentilla officinarum*. 245. *Comarum*

palustre. 246. *Sedum suave olens*. 247. *Sedum rivale*.
 248. *Papaver glabrum*. 249. *Papaver hispidum*. 250.
Actæa nigra. 251. *Tilia communis*. 252. *Cistus vul-*
garis. 253. *Euphorbia fruticosa*. 254. *Delphinium se-*
getum. 255. *Aconitum lapponicum*. 256. *Aquilegia*
officinatum. 257. *Pulsatilla vulgaris*. 258. *Anemone*
nemorosa. 259. *Thalictrum cadanense*. 260. *Thalic-*
trum striatum. 261. *Ranunculus chelidonium minus*.
 262. *Ranunculus vernus*. 263. *Ranunculus sclerata*.
 264. *Ranunculus acris*. 265. *Ranunculus repens*. 266.
Caltha palustris. 267. *Helleborus trollius*. 268. *Ajuga*
verna. 269. *Teucrium scordium*. 270. *Thymus serpil-*
lum. 271. *Clinopodium montanum*. 272. *Origanum*
vulgare. 273. *Mentha arvensis*. 274. *Stachys foetida*.
 275. *Galeopsis tetrahit*. 276. *Galeopsis ladanum*. 277.
Lamium perenne. 278. *Lamium rubrum*. 279. *La-*
mium amplexicaule. 280. *Leonurus cardiaca*. 281.
Brunella vulgaris. 282. *Scutellaria vulgaris*. 283. *Rhi-*
nanthus. 284. *Pedicularis alba lutea*. 285. *Melampy-*
rum tetragonum. 286. *Melampyrum arvense*. 287. *Me-*
lampyrum cœruleum. 288. *Melampyrum vulgare*. 289.
Melampyrum ringens. 290. *Bartisia lapponica*. 291.
Euphrasia vulgaris. 292. *Odontites*. 293. *Lathræa*
squamaria. 294. *Scrophularia foetida*. 295. *Linnæa*.
 296. *Draba nudicaulis*. 297. *Draba intorta*. 298. *Aly-*
sium scanense. 299. *Thlaspi arvense*. 300. *Thlaspi*
campestre. 301. *Thlaspi bursa pastoris*. 302. *Lepi-*
dium perenne. 303. *Lepidium osyris*. 304. *Myagrum*
fativum. 305. *Turritis glabra*. 306. *Brassica perfoliata*.
 307. *Brassica napus*. 308. *Sinapis arvensis*. 309. *Ery-*
simum vulgare. 310. *Erysimum leucoii folio*. 311. *Ery-*
simum barbarea. 312. *Erysimum alliaria*. 313. *Car-*
damine pratensis. 314. *Crabe maritima*. 315. *Geranium*
sanguineum. 316. *Geranium batrachioides*. 317. *Ge-*
ranium gratia Dei. 318. *Geranium pedunculis lon-*
gissimis. 319. *Geranium fructu hirsuto*. 320. *Gera-*
nium robertianum. 321. *Malva alcea*. 322. *Fumaria*

officinarum. 323. Fumaria bulbosa. 324. Polygala
 vulgaris. 325. Genista tinctoria. 326. Genista procum-
 bens. 327. Astragalus dulcis. 328. Astragalus lappo-
 nicus. 329. Anthyllis pratensis. 330. Orobus vernus.
 331. Orobus tuberosus. 332. Orobus niger. 333. La-
 thyrus collium. 334. Lathyrus w-gothicus. 335. La-
 thyrus pratensis. 336. Lathyrus clymenum. 337. Vicia
 fativa. 338. Vicia sepium. 339. Vicia foetida. 340.
 Vicia scanica maxima. 341. Vicia cracca. 342. Ervum
 arvense. 343. Cicer arvensis. 344. Pisum w-gothicum.
 345. Pisum maritimum. 346. Lotus vulgaris. 347. Tri-
 folium montanum. 348. Trifolium album. 349. Tri-
 folium purpureum. 350. Trifolium lagopus. 351. Tri-
 folium lupulinum. 352. Trifolium anglicum. 353. Tri-
 folium melilotus. 354. Medicago nostras. 355. Medi-
 cago biennis. 356. Ononis inermis. 357. Ononis spi-
 nofa. 358. Hypericum quadrangulare. 359. Hyperi-
 cum anceps. 360. Leontodon taraxacum. 361. Leon-
 todon chondrilloides. 362. Hypochæris pratensis.
 363. Hieracium pilosella officinarum. 364. Hiera-
 cium fruticosum. 365. Crepis tectorum. 366. Son-
 chus repens. 367. Sonchus lævis. 368. Sonchus lap-
 ponicus. 369. Prænanthes umbrosa. 370. Scorfonera
 pannonica. 371. Tragopogon luteum. 372. Cichorium
 scanense. 373. Arctium lappa. 374. Carlina sylvestris.
 375. Carduus helenii folio. 376. Carduus crispus.
 377. Serratula tinctoria. 378. Serratula carduus avenæ.
 379. Bidens nutans. 380. Eupatorium cannabinum.
 381. Artemisia vulgaris. 382. Artemisia absinthium.
 383. Gnaphium filago sylvatica. 384. Tussilago far-
 fara. 385. Tussilago petasites. 386. Doronicum arnica.
 387. Solidago virga aurea. 388. Senecio vulgaris. 389.
 Erigeron lapponicum. 390. Inula helenium. 391. Inula
 falicis folio. 392. Aster tripolium. 393. Buphtalmum
 tinctorium. 394. Crysanthemum leucanthemum. 395.
 Matricaria chamomælum vulgare. 396. Achillea
 millefolium. 397. Achillea ptarmica. 398. Centaurea

maxima. 399. *Centaurea jacea.* 400. *Centaurea cyanus.* 401. *Cnicus acanthifolius.* 402. *Calendula arvensis.* 403. *Viola canina.* 404. *Viola trachelifolia.* 405. *Viola lutea.* 406. *Viola Tricolor.* 407. *Impatiens nemorum.* 408. *Orchis morio.* 409. *Orchis calc. oblongis.* 410. *Satyrium viridi flore.* 411. *Cypripedium calceolus.* 412. *Ophrys major.* 113. *Carex ferruginea.* 414. *Carex echinata.* 415. *Carex globulosa.* 416. *Carex panicea.* 417. *Carex cyperoides.* 418. *Carex cespitosa.* 419. *Carex inflata.* 420. *Carex cœrulea.* 421. *Alnus glutinosa.* 422. *Betula vulgaris.* 423. *Betula nana.* 424. *Xanthium inerme.* 425. *Sagittaria aquatica.* 426. *Quercus longo pedunculo.* 427. *Fagus auctorum.* 428. *Corylus avelana.* 429. *Pinus arbor.* 430. *Abies rubra.* 431. *Bryonia rubra.* 432. *Salix pentandra.* 433. *Salix stipulis trapeziformibus.* 434. *Salix fœni messorum.* 435. *Salix latifolia rotunda.* 336. *Salix glabra arborea.* 437. *Salix viminalis.* 438. *Hippophae maritima.* 439. *Myrica Brabantica.* 440. *Humulus falictorius.* 441. *Populus tremula.* 442. *Populus alba.* 443. *Populus nigra.* 444. *Mercurialis perennis.* 445. *Juniperus frutex.* 446. *Taxus arborea.* 447. *Atriplex vulgaris.* 448. *Atriplex halimus.* 449. *Fraxinus apetalus.* 450. *Rhodiola lapponica.* 451. *empetrum nigrum.* 452. *Equisetum arvense.* 453. *Equisetum sylvaticum.* 454. *Equisetum palustre.* 455. *Equisetum fluviatile.* 456. *Equisetum scabrum.* 457. *polypodium filix mas.* 458. *Polypodium filix saxatilis.*

Les plantes qui déplaisent aux chevres sont :

1°. *Veronica spicata.* 2. *Pinguicula vulgaris.* 3. *Pinguicula alba.* 4. *Pinguicula minima.* 5. *Verbena vulgaris.* 6. *Eriophorum schœnolagurus.* 7. *Eriophorum triqueter.* 8. *Agrostis enodis.* 9. *Agrostis pyramidalis.* 10. *Aira mariæ borufforum.* 11. *Galium cruciata.* 12. *Cuscuta parasitica.* 13. *Potamogeton perfo-*

liatum. 14. *Potamogeton pectiniforme*. 15. *Myositis pratenfis*. 16. *Symphitum majus*. 17. *Echium scanense*. 18. *Diapensia laponica*. 19. *Campanula trachelium*. 20. *Hyosciamus vulgaris*. 21. *Datura erecta*. 22. *Verbascum hirsutum*. 23. *Verbascum nigrum*. 24. *Verbascum scanicum*. 25. *Solanum vulgare*. 26. *Hedera repens*. 27. *Salsola pungens*. 28. *Herniaria glabra*. 29. *Chenopodium stramonifolium*. 30. *Chenopodium polispermum*. 31. *Conium arvense*. 32. *Sium majus*. 33. *Sambucus ebulus*. 34. *Cepa sectilis*. 35. *Anthericum calyculatum*. 36. *Acorus palustris*. 37. *Rumex britannica*. 38. *Rumex crispa*. 39. *Persicaria urens*. 40. *Persicaria urens*. 41. *Butomus palustris*. 42. *Andromeda cærulea*. 43. *Andromeda muscosa*. 44. *Arbutus uva ursi*. 45. *Arbutus alpina*. 46. *Saponaria gypsophyton*. 47. *Alfine vulgaris*. 48. *Arenaria purpurea*. 49. *Drias laponica*. 50. *Nymphæa lutea*. 51. *Nymphæa alba*. 52. *Chelidonium vulgare*. 53. *Aconitum napellus*. 54. *Statiotes aquatica*. 55. *Ranunculus flammula*. 56. *Ranunculus aquatilis*. 57. *Thimus acinos*. 58. *Glechoma hedera terrestris*. 59. *Ballota scanensis*. 60. *Marrubium vulgare*. 61. *Nepeta vulgaris*. 62. *Betonica officinarum*. 63. *Stachis arvensis*. 64. *Antirrhinum upsaliense*. 65. *Cochlearia vulgaris*. 66. *Cochlearia danica*. 67. *Cochlearia armoracia*. 68. *Isatis maritima*. 69. *Sisymbrium ferratum*. 70. *Sisymbrium sophia*. 71. *Malva repens*. 72. *Lapsana vulgaris*. 73. *Carduus nutans*. 74. *Bidens tripartita*. 75. *Tanacetum vulgare*. 76. *Artemisia carolina*. 77. *Artemisia seriphium*. 78. *Gnaphalium dioicum*. 79. *Gnaphalium filago palustris*. 80. *Gnaphalium filago impia*. 81. *Gnaphalium filago upsaliensis*. 82. *Erigeron acre*. 83. *Inula palustris*. 84. *Inula dyssenterica*. 85. *Orchis maculata*. 86. *Satyrium jemtium*. 87. *Calla palustris*. 88. *Sparganium erectum*. 89. *Urtica perennis*. 90. *Urtica annua*. 91. *Miriophyllum vulgare*. 92. *Poypodium filix coadunata*.

Les brebis sont les troisiemes animaux domestiques dont nous allons examiner la nourriture qui leur est propre. Parmi les plantes dont elles sont friandes on compte :

1^o. *Ligustrum vulgare*. 2. *Circæa utraque*. 3. *Veronica ternifolia*. 4. *Veronica spicata*. 5. *Veronica mas*. 6. *Veronica scutellata*. 7. *Veronica beccabunga oblonga*. 8. *Veronica alpina*. 9. *Veronica oblongis cauliculis*. 10. *Veronica cymbalarifolia*. 11. *Veronica rutæ folia*. 12. *Verbena vulgaris*. 13. *Lycopus palustris*. 14. *Salvia horminum*. 15. *Anthoxantum vulgare*. 16. *Valeriana vulgaris*. 17. *Valeriana dioica*. 18. *Valeriana locusta*. 19. *Scirpus sylvaticus*. 20. *Eriophorum polystachion*. 21. *Nardus pratensis*. 22. *Phalaris arundinacea*. 23. *Phalaris phleiformis*. 24. *Alopecurus erectus*. 25. *Alopecurus infractus*. 26. *Milium suaveolens*. 27. *Agrostis pyramidalis*. 28. *Agrostis stolonifera*. 29. *Aira dalekarlica*. 30. *Aira flexuosa*. 31. *Aira miliacea*. 32. *Aira lanata*. 33. *Aira xerampelina*. 34. *Aira mariæ borufforum*. 35. *Aira spica lavendulæ*. 36. *Poa gigantea*. 37. *Poa compressa repens*. 38. *Poa annua*. 39. *Poa vulgaris magna*. 40. *Poa angustifoli*. 41. *Poa media*. 42. *Poa alpina variegata*. 43. *Briza vulgaris*. 44. *Cinosurus cristatus*. 45. *Cinosurus cœruleus*. 46. *Cinosurus paniculatus*. 47. *Bromus vulgaris*. 48. *Bromus upsaliensis*. 49. *Bromus tectorum*. 50. *Bromus hordei-formis*. 51. *Bromus perennis maxima*. 52. *Bromus spica brizæ*. 53. *Festuca natans*. 54. *Festuca margine agrorum*. 55. *Festuca ovina*. 56. *Avena pratensis*. 57. *Avena volitans*. 58. *Avena nodosa*. 59. *Lolium tremulentum*. 60. *Triticum rad. officinarum*. 61. *Hordeum murinum*. 62. *Scabiosa vulgaris*. 63. *Scabiosa gotlandica*. 64. *Scabiosa succisa*. 65. *Asperula odorata*. 66. *Asperula rubeola*. 67. *Galium luteum*. 68. *Galium stakense*. 69. *Galium quadrifolium*. 70. *Galium cruciata*. 71. *Aparine vulgaris*. 72. *Apa-*

fine pariente. 73. *Plantago vulgaris.* 74. *Plantago incana.* 75. *Plantago lanceolata.* 76. *Plantago radice lanata.* 77. *Plantago coronopus.* 78. *Plantago linearis maculatus.* 79. *Sanguisorba gotlandica.* 80. *Cornus fœmina.* 81. *Cornus herbacea.* 82. *Evonymus vulgaris.* 83. *Alchemilla vulgaris.* 84. *Cuscuta parasitica.* 85. *Sagina minima.* 86. *Lithospermum annuum.* 87. *Anchusa buglossum.* 88. *Symphitum majus.* 89. *Pulmonaria immaculata.* 90. *Lycopsis arvensis.* 91. *Echium scanense.* 92. *Asperugo vulgaris.* 93. *Androsace minor.* 94. *Primula vulgaris.* 95. *Primula purpurea.* 96. *Menianthes trifoliata.* 97. *Samolus maritima.* 98. *Lysimachia vulgaris.* 99. *Lysimachia axillaris.* 100. *Lysimachia nummularia.* 101. *Convolvulus arvensis.* 102. *Convolvulus maximus.* 103. *Polemonium glabrum.* 104. *Campanula vulgaris.* 105. *Campanula magno flore.* 106. *Campanula gigantea.* 107. *Solanum dulcamara.* 108. *Hedera repens.* 109. *Lonicera caprifolium.* 110. *Lonicera xylosteum.* 111. *Rhamnus catharticus.* 112. *Rhamnus frangula.* 113. *Ribes grossularia.* 114. *Ribes rubra.* 115. *Ribes alpina.* 116. *Gentiana amarella.* 117. *Herniaria glabra.* 118. *Chenopodium upsaliense.* 119. *Chenopodium purpurascens.* 120. *Chenopodium segetum.* 121. *Chenopodium stramonifolium.* 122. *Chenopodium viride.* 123. *Chenopodium vulvaria.* 124. *Chenopodium polyspermum.* 125. *Ulmus campestris.* 126. *Sanicula sylvatica.* 127. *Daucus sylvestris.* 128. *Conium arvense.* 129. *Selium oreoselinum.* 130. *Athamanta daucoides.* 131. *Laserpitium majus.* 132. *Heracleum vulgare.* 133. *Ligusticum scoticum.* 134. *Angelica alpina.* 135. *Ænanthe succo crocante.* 136. *Phellandrium aquaticum.* 137. *Cicuta aquatica.* 138. *Ætusa artedii.* 139. *Scandix hispida.* 140. *Scandix fativa.* 141. *Cherophyllum cicutaria.* 142. *Carum officinarum.* 143. *Pimpinella officinarum.* 144. *Ægopodium repens.* 145. *Apium palustre.* 146. *Opulus palustris.* 147. *Sambucus ar-*

borea. 148. *Parnassia vulgaris*. 149. *Statice capitata*.
 150. *Statice limonium*. 151. *Linum catharticum*. 152.
Cepa pratensis. 153. *Anthericum album*. 154. *Orni-*
thogallum majus. 155. *Ornithogallum minus*. 156.
Asparagus scanensis. 157. *Convallaria lilium conval-*
lium. 158. *Convallaria polygonatum*. 159. *Convalla-*
ria polygonatum altissimum. 160. *Convallaria cordi-*
folia. 161. *Juncus valantii*. 162. *Juncus sylvaticus*.
 163. *Juncus psyllii*. 164. *Berberis spinosa*. 165. *Rumex*
britannica. 166. *Rumex acetosa pratensis*. 167. *Rumex*
acetosa lancolata. 168. *Triglochin tricapsularis*. 169.
Triglochin sexlocularis. 170. *Trientalis thalii*. 171.
Acer platanoides. 172. *Epilobium irregulare*. 173.
Epilobium hirsutum. 174. *Epilobium palustre*. 175.
Erica vulgaris. 176. *Daphne rubra*. 177. *Vaccinium*
maximum. 178. *Vaccinium nigrum*. 179. *Perficaria*
amphibia. 180. *Perficaria mitis*. 181. *Bistorta minor*.
 182. *Helxine sativum*. 183. *Paris nemorum*. 184.
Andromeda vulgaris. 185. *Dianthus vulgaris*. 186.
Dianthus scanensis. 187. *Dianthus gotlandicus*. 188.
Saponaria gypsophiton. 189. *Cucubalus behen*. 190.
Cucubalus dioicus. 191. *Silene viscaria*. 192. *Silene*
nutans. 193. *Alfina vulgaris*. 194. *Alfina pentagina*.
 195. *Alfina graminea*. 196. *Arenaria purpurea*. 197.
Spergula verticillata. 198. *Cerastium lapponicum*.
 199. *Agrostemma agrestis*. 200. *Lychnis aquati-*
ca. 201. *Oxalis sylvatica*. 202. *Sedum telephium*.
 203. *Lythrum palustre*. 204. *Agrimonia officina-*
rum. 205. *Sempervivum tectorum*. 206. *Padus*
folio deciduo. 207. *Prunus spinosa*. 208. *Cratægus*
scanica. 209. *Cratægus oxyacantha*. 210. *Sorbus*
aucuparia. 211. *Pyrus pyrafter*. 212. *Pyrus malus*.
 213. *Mespilus cotoneaster*. 214. *Filipendula inolon*.
 215. *Filipendula ulmaria*. 216. *Rosa major*. 217.
Rosa minor. 218. *Rubus idæus*. 219. *Rubus mari-*
tinus. 220. *Rubus cæsius*. 221. *Rubus saxatilis*. 222.
Rubus norlandicus. 223. *Rubus chamæmorus*. 224.

Fragaria vulgaris, 225. *Potentilla anserina*, 226. *Potentilla fructicosa*, 227. *Potentilla reptans*, 228. *Potentilla adscendens*, 229. *Potentilla fruticosa*, 230. *Potentilla norvegica*, 231. *Tormentilla officinarum*, 232. *Comarum palustre*, 233. *Geum suaveolens*, 234. *Geum rivale*, 235. *Papaver glabrum*, 236. *Papaver hispidum*, 237. *Actæa nigra*, 238. *Tilia communis*, 239. *Cistus vulgaris*, 240. *Euphorbia fruticosa*, 241. *Reseda luteola*, 242. *Delphinium segetum*, 243. *Aconitum lapponicum*, 244. *Hepatica verna*, 245. *Pulsatilla vulgaris*, 246. *Anemone nemorosa*, 247. *Thalictrum canadense*, 248. *Thalictrum striatum*, 249. *Ranunculus chelidonium minus*, 250. *Ranunculus acris*, 251. *Caltha palustris*, 252. *Helleborus trollius*, 253. *Ajuga verna*, 254. *Teucrium scordium*, 255. *Elymus serpyllum*, 256. *Thymus acinos*, 257. *Clinopodium montanum*, 258. *Origanum vulgare*, 259. *Glechoma hederata vulgaris*, 260. *Nepeta vulgaris*, 261. *Betonica officinarum*, 262. *Stachis foetida*, 263. *Stachis arvensis*, 264. *Galeopsis tetrahit*, 265. *Galeopsis ladanum*, 266. *Lamium perenne*, 267. *Lamium rubrum*, 268. *Lamium amplexicaule*, 269. *Leonurus cardiaca*, 270. *Brunella vulgaris*, 271. *Scutellaria vulgaris*, 272. *Antirrhinum upsaliense*, 273. *Antirrhinum rhinanthus*, 274. *Pedicularis alpina lutea*, 275. *Melampyrum tetragonum*, 276. *Melampyrum arvense*, 277. *Melampyrum cœruleum*, 278. *Melampyrum vulgare*, 279. *Melampyrum ringens*, 280. *Bartsia lapponica*, 281. *Euphrasia vulgaris*, 282. *Odontites*, 283. *Lathræa squamaria*, 284. *Linnæa*, 285. *Draba nudicaulis*, 286. *Alyssum scanense*, 287. *Thlaspi bursa pastoris*, 288. *Lepidium perenne*, 289. *Myagrum sativum*, 290. *Turritis glabra*, 291. *Brassica perfoliata*, 292. *Sinapis arvensis*, 293. *Sisymbrium pinnatifidum*, 294. *Sisymbrium sophia*, 295. *Erysimum vulgare*, 296. *Erysimum leucoii folio*, 297. *Erysimum barbarea*, 298. *Cardamine pratensis*, 299. *Cardamine stolo-*

nifera. 300. *Crambe maritima*. 301. *Geranium batrachioides*. 302. *Geranium gratia Dei*. 303. *Geranium malvaceum* 304. *Geranium pedunculis longissimis*. 305. *Geranium fructu hirsuto*. 306. *Geranium cicutaria*. 307. *malva repens*. 308. *Malva alcea*. 309. *Fumaria officinarum*. 310. *Polygala vulgaris*. 311. *Genista tinctoria*. 312. *Genista procumbens*. 313. *Astragalus dulcis*. 314. *Astragalus lapponicus*. 315. *Orobus vernus*. 316. *Orobus tuberosus*. 317. *Orobus niger*. 318. *Lathyrus collium*. 319. *Lathyrus w-gothicus*. 320. *Lathyrus pratensis*. 321. *Lathyrus clymenum*. 322. *Vicia sativa*. 323. *Vicia sepium*. 324. *Vicia foetida*. 325. *Vicia scanica maxima*. 326. *Vicia cracca*. 327. *Ervum arvense*. 328. *Cicer arvense*. 329. *Pisum w-gothium*. 330. *Pisum maritimum*. 331. *Lotus vulgaris*. 332. *Trifolium montanum*. 333. *Trifolium album*. 334. *Trifolium purpureum*. 335. *Trifolium lupulinum*. 336. *Trifolium anglicum*. 337. *Trifolium melilotus*. 338. *Medicago nostras*. 339. *Medicago biennis*. 340. *Ononis inermis*. 341. *Ononis spinosa*. 342. *Hypericum quadrangulare*. 343. *Hypericum anceps*. 344. *Hypericum teres*. 345. *Leontodon taraxacum*. 346. *Hieracium majus multifidum*. 347. *Hieracium thalii upsaliense*. 348. *Hieracium fruticosum*. 349. *Crepis tectorum*. 350. *Sonchus lævis*. 351. *Sonchus lapponicus*. 352. *Prenanthes umbrosa*. 353. *Scorsonera pannonica*. 354. *Tragopogon luteum*. 355. *Lapsana vulgaris*. 356. *Cichorium scanense*. 357. *Carduus helenii folio*. 358. *Carduus crispus*. 359. *Serratula tinctoria*. 360. *Serratula carduus avenæ*. 361. *Bidens tripartita*. 362. *Tanacetum vulgare*. 363. *Artemisia carolina*. 364. *Artemisia absinthium*. 365. *Gnaphalium dioicum*. 366. *Gnaphalium filago upsaliensis*. 367. *Tussilago farfara*. 368. *Tussilago petalites*. 369. *Doronicum arnica*. 370. *Solidago virga aurea*. 371. *Inula palustris*. 372. *Inula salicis folio*. 373. *Chrysanthemum leucanthemum*. 374. *Matricaria chamæ-*

mellum nobile. 375. *Matricaria chamæmellum vulgare.* 376. *Anthemis arvensis.* 377. *Achillæa millefolium.* 378. *Achillæa ptarmica.* 379. *Centaurea maxima.* 380. *Centaurea jacea.* 381. *Centaurea cyanus.* 382. *Calendula arvensis.* 383. *Viola canina.* 384. *Viola palustris.* 385. *Viola trachefolia.* 386. *Viola apetala.* 387. *Orchis maculata.* 388. *Carex dactyloides.* 389. *Carex filiformis.* 390. *Carex capillacea.* 391. *Carex panicea.* 392. *Carex cyperoides.* 393. *Carex cespitosa.* 394. *Carex inflata.* 395. *Carex cœrulea.* 396. *Alnus glutinosa.* 397. *Betula vulgaris.* 398. *Betula nana.* 399. *Quercus longo pedunculo.* 400. *Fagus auctorum.* 401. *Salix pentandra.* 402. *Salix latifolia rotunda.* 403. *Salix glabra arborea.* 404. *Salix viminalis.* 405. *Hippophaë maritima.* 406. *Humulus salictorius.* 407. *Populus tremula.* 408. *Populus alba.* 409. *Populus nigra.* 410. *Mercurialis perennis.* 411. *Juniperus frutex.* 412. *Taxus arborea.* 413. *Atriplex vulgaris.* 414. *Atriplex halimus.* 415. *Fraxinus apetalata.* 416. *Rhodiola lapponica.* 417. *Equisetum fluviatile.*

Les plantes qui déplaisent aux brebis sont :

1^o. *Salicornia maritima.* 2. *Hippuris aquatica.* 3. *Veronica pseudo chamedris.* 4. *Pinguicula vulgaris.* 5. *Pinguicula alba.* 6. *Pinguicula minima.* 7. *Iris palustris.* 8. *Scirpus lacustris.* 9. *Scirpus palustris.* 10. *Agrostis spina venti.* 11. *Arundo lacustris.* 12. *Elymus maritimus.* 13. *Montia palustris.* 14. *Sherardia scanica.* 15. *Alchimilla alpina.* 16. *Potamogeton natans* 17. *Potamogeton perfoliatum.* 18. *Potamogeton plantaginis.* 19. *Myositis pratensis.* 20. *Myositis palustris.* 21. *Myositis lappula.* 22. *Cynoglossum vulgare.* 23. *Anagallis rubra.* 24. *Diapensia lapponica.* 25. *Hyosciamus vulgaris.* 26. *Datura erecta.* 27. *Verbascum hirsutum.* 28. *Verbascum scanicum.* 29. *Solanum vulgare.* 30.

Asclepias vulgaris. 31. *Salsola pungens.* 32. *Sambucus ebulus.* 33. *Cepa scetilis.* 34. *Anthericum ossifragum.* 35. *Anthericum calyculatum.* 36. *Acorus palustris.* 37. *Alisma erecta.* 38. *Vaccinium vitis idæa.* 39. *Vaccinium oxycoccus.* 40. *Chryso-splenium sylvaticum.* 41. *Persicaria urens.* 42. *Helxine scandens.* 43. *Butomus palustris.* 44. *Pyrola irregularis.* 45. *Pyrola secunda.* 46. *Pyrola uniflora.* 47. *Andromeda cœrulea.* 48. *Andromeda muscosa.* 49. *Arbutus uva ursita.* 50. *Ledum grave olens.* 51. *Saxifraga officinarum.* 52. *Arenaria multicaulis.* 53. *Cerastium viscosum.* 54. *Sedum album.* 55. *Sedum acre.* 56. *Potentilla argentea.* 57. *Dryas lapponica.* 58. *Nymphæa lutea.* 59. *Chelidonicum vulgare.* 60. *Aconitum napellus.* 61. *Aquilegia officinarum.* 62. *Ranunculus flammula.* 63. 64. *Ranunculus sclerata.* 65. *Ranunculus aquatilis.* 66. *Mentha arvensis.* 67. *Ballota scanensis.* 68. *Marubium vulgare.* 69. *Antirrhinum linaria.* 70. *Pedicularis cal. tuberculoso.* 71. *Scrophularia foetida.* 72. *Thlaspi arvense.* 73. *Thlaspi campestre.* 74. *Cochlearia vulgaris.* 75. *Cochlearia danica.* 76. *Cochlearia armoracia.* 77. *Isatis maritima.* 78. *Erysimum alliaris.* 79. *Geranium robertianum.* 80. *Malva suave olens.* 81. *Leontodon chondrilloides.* 82. *Hypochæris pratensis.* 83. *Arctium lappa.* 84. *Onopordon.* 85. *Carduus lanceolatus.* 86. *Carduus nutans.* 87. *Eupatorium cannabinum.* 88. *Artemisia vulgaris.* 89. *Artemisia seriphium.* 90. *Senecio vulgaris.* 91. *Inula disenterica.* 92. *Inula helenium.* 93. *Buphtalmum tinctorium.* 94. *Cnicus acanthifolius.* 95. *Viola tricolor.* 96. *Impatiens nemorum.* 97. *Satyrium jemtium.* 98. *Sparganium erectum.* 99. *Urtica perennis.* 100. *Urtica annua.* 101. *Xanthium inerme.* 102. *Myriophyllum vulgare.* 103. *Corylus avellana.* 104. *Abies rubra.* 105. *Bryonia alba.* 106. *Myrica brabantia.* 107. *Empetrum nigrum.* 108. *Equisetum scabrum.* 109. *Pteris filix femina.* 110. *Polypodium officinarum.* 111. *Polipodium filix mas.* 112. *Asplenium trichomanes.*

L'animal le plus utile est le cheval ; il est plus délicat sur les herbes que ceux dont nous venons de parler au sujet des alimens.

Les plantes dont il se nourrit sont :

- 1°. Veronica mas. 2. Veronica scutellata. 3. Veronica beccabunga rotunda. 4. Veronica oblongis cauliculis. 5. Veronica cymbalari folia. 6. Anthoxantum vulgare. 7. Scirpus sylvaticus. 8. Scirpus palustris. 9. Nardus pratensis. 10. Phalaris arundinacea. 11. Phleum vulgare. 12. Alopecurus erectus. 13. Alopecurus infractus. 14. Melica ciliata. 15. Melica nutans. 16. Agrostis spica venti. 17. Agrostis enodis. 18. Agrostis arundinacea. 19. Agrostis pyramidalis. 20. Agrostis stolonifera. 21. Agrostis tenuissima. 22. Agrostis lupina. 23. Aira dalekarlica. 24. Aira flexuosa. 25. Aira miliacea. 26. Aira spica lauendulæ. 27. Poa gigantea. 28. Poa compressa repens. 29. Poa annua. 30. Poa vulgaris maxima. 31. Poa angustifolia. 32. Poa media. 33. Poa alpina variegata. 34. Cynofurus cæruleus. 35. Cynofurus paniculatus. 36. Bromus vulgaris. 37. Bromus upsaliensis. 38. Bromus tectorum. 39. Bromus hordei formis. 40. Bromus perennis maxima. 41. Bromus spica brizæ. 42. Festuca natans. 43. Festuca marginea agrorum. 44. Festuca rubra. 45. Festuca vivipara. 46. Festuca ovina. 47. Avena pratensis. 48. Avena volitans. 49. Arundo lacustris. 50. Triticum rad. officinarum. 51. Elimus maritimus. 52. Hordeum murinum. 53. Scabiosa vulgaris. 54. Scabiosa gotlandic. 55. Scabiosa succisa. 56. Sherardia scanic. 57. Asperula odorata. 58. Asperula rubeola. 59. Galium stækense. 60. Gallium quadrifolium. 61. Gallium cruciata. 62. Aparine vulgaris. 63. Aparine parisiensis. 64. Plantago lanceolata. 65. Sanguisorba gotlandica. 66. Cornus fæmina. 67. Cornus herbacea. 68. Alchimilla vulgaris. 69. Anchusa buglossum. 70. Lycopsis arvensis. 71. Asperugo vulgaris. 72. Primula purpurea.

73. *Convolvulus arvensis*. 74. *Convolvulus maximus*.
 75. *Polemonium glabrum*. 76. *Campanula vulgaris*.
 77. *Campanula magno flore*. 78. *Campanula gigantea*. 79. *Hedera repens*. 80. *Rhamnus catharticus*. 81.
Ribes grossularia. 82. *Ribes rubra*. 83. *Ribes nigra*.
 84. *Ribes alpina*. 85. *Herniaria glabra*. 86. *Chenopodium repandifolium*. 87. *Chenopodium vulvaria*. 88.
Ulmus campestris. 89. *Daucus sylvestris*. 90. *Tordylium rubrum*. 91. *Selinum pratense*. 92. *Selinum oreofelinum*. 93. *Laserpitium majus*. 94. *Heracleum vulgare*. 95. *Ligusticum scoticum*. 96. *Sium majus*. 97.
Phellandrium aquaticum. 98. *Cicuta aquatica*. 99. *Oethusa artedii*. 100. *Pimpinella officinarum*. 101. *Parnassia vulgaris*. 102. *Statice capitata*. 103. *Linum catharticum*. 104. *Anthericum ossifragum*. 105. *Ornithogallum majus*. 106. *Convallaria cordifolia*. 107.
Juncus bufonius. 110. *Juncus valantii*. 111. *Juncus sylvaticus*. 112. *Juncus psyllii*. 113. *Juncus acetosa pratensis*. 114. *Juncus acetosa lanceolata*. 115. *Triglochin tricapsularis*. 116. *Triglochin sexlocularis*. 117. *Alisma erecta*. 118. *Trientalis trollii*. 119. *Epilobium hirsutum*. 120. *Epilobium montanum*. 121. *Epilobium palustre*. 122. *Erica vulgaris*. 123. *Vaccinium maximum*. 124. *Perficaria amphibia*. 125. *Perficaria mitis*. 126. *Polygonum vulgare*. 127. *Dianthus vulgaris*. 128. *Dianthus scanensis*. 129. *Scleranthus annuus*. 130. *Cucubalus behen*. 131. *Cucubalus Dioicus*. 132. *Silene nutans*. 133. *Silene W-gothica*. 134. *Alfine pentagina*. 136. *Alfine graminea*. 137. *Arenaria portulacæ*. 138. *Spergula verticillata*. 139. *Cerastium viscosum*. 140. *Agrostemma agrestis*. 141. *Lychnis aquatica*. 142. *Lythrum palustre*. 143. *Prunus spinosa*. 144. *Crataegus oxyacantha*. 145. *Sorbus aucuparia*. 146. *Pyrus pyrafter*. 147. *Pyrus malus*. 148. *Mespilus coto-naster*. 149. *Rubus Norlandicus*. 150. *Potentilla anserina*. 151. *Potentilla fruticosa*. 152. *Potentilla rep-rans*. 153. *Potentilla adscendens*. 154. *Potentilla fra-*

gifera. 155. *Potentilla norvegica*. 156. *Tilia communis*. 157. *Cistus vulgaris*. 158. *Euphorbia solifolia*. 159. *Thalictrum canadense*. 160. *Thalictrum strictum*. 161. *Ranunculus flammula*. 162. *Ranunculus repens*. 163. *Thymus acinos*. 164. *Origanum vulgare*. 165. *Mentha arvensis*. 166. *Mentha aquatica*. 167. *Glechoma hederata terrestris*. 168. *Lamium rubrum*. 169. *Lamium amplexicaule*. 170. *Leonurus cardiaca*. 171. *Melampyrum cœruleum*. 172. *Euphrasia vulgaris*. 173. *Euphrasia odorata*. 174. *Draba nudicaulis*. 175. *Thlaspi bursa pastoris*. 176. *Myagrum fativum*. 177. *Sisymbrium pinnatifidum*. 178. *Erysimum leucocollifolium*. 179. *Raphanus raphanistrum*. 180. *Bunias cakile*. 181. *Crambe maritima*. 182. *Geranium sanguineum*. 183. *Geranium gratia Dei*. 184. *Geranium malvaceum*. 185. *Geranium robertianum*. 186. *Geranium cicutaria*. 187. *Malva alcea*. 188. *Malva suaveolens*. 189. *Genista tinctoria*. 190. *Astragalus dulcis*. 191. *Orobus vernus*. 192. *Orobus tuberosus*. 193. *Orobus niger*. 194. *Lathyrus collium*. 195. *Lathyrus w-gothicus*. 196. *Lathyrus pratensis*. 197. *Lathyrus clymenum*. 198. *Vicia sativa*. 199. *Vicia sepium*. 200. *Vicia foetida*. 201. *Vicia scanica maxima*. 202. *Vicia cracca*. 203. *Ervum arvense*. 204. *Cicer arvense*. 205. *Pisum w-gothicum*. 206. *Pisum maritimum*. 207. *Lotus vulgaris*. 208. *Trifolium montanum*. 209. *Trifolium album*. 210. *Trifolium purpureum*. 211. *Trifolium lupulinum*. 212. *Trifolium anglicum*. 213. *Trifolium melilotus*. 214. *Medicago nostras*. 215. *Medicago biennis*. 216. *Leontodon chondrilloides*. 217. *Hypochaeris pratensis*. 218. *Hieracium pulmonaria*. 219. *Hieracium fruticosum*. 220. *Crepis tinctorum*. 221. *Sonchus lœvis*. 222. *Sonchus repens*. 223. *Sonchus lapponicus*. 224. *Prenanthes umbrosa*. 225. *Scorfonera pannonica*. 226. *Tragopogon luteum*. 227. *Lapsana vulgaris*. 228. *Carduus lanceolatus*. 229. *Carduus nutans*. 230. *Carduus helenii folio*. 231. *Carduus*

crispus. 232. *Carduus palustris*. 233. *Serratula carduus*
avenæ. 234. *Artemisia vulgaris*. 235. *Artemisia caro-*
lina. 236. *Artemisia absinthium*. 237. *Artemisia fery-*
phium. 238. *Gnaphalium dioicum*. 239. *Tussilago pe-*
tasites. 240. *Doronicum arnica*. 241. *Solidago virga*
aurea. 242. *Inula helenium*. 243. *Inula salicis folio*.
 244. *Aster tripolium*. 245. *Buphtalmum tinctorium*.
 246. *Chrysanthemum leucanthemum*. 247. *Matrica-*
ria chamomælum nobile. 248. *Achillea millefolium*.
 249. *Achillea ptarmica*. 250. *Centaurea maxima*. 251.
Centaurea jacea. 252. *Cnicus acanthifolius*. 253. *Viola*
trachelifolia. 254. *Zostera maritima*. 255. *Carex fer-*
ruginea. 256. *Carex echinata*. 257. *Carex cespitosa*.
 258. *Carex cærulea*. 259. *Sparganium erectum*. 260.
Alnus glutinosa. 261. *Betula vulgaris*. 262. *Betula*
nana. 263. *Xanthium inerme*. 264. *Sagittaria aquatica*.
 265. *Quercus longo pedunculo*. 266. *Salix stipul. tra-*
peziformibus. 267. *Salix fœnimefforum*. 268. *Salix*
latifolia rotunda. 269. *Salix glabra arborea*. 270. *Sal-*
ix viminialis. 271. *Hippophaë maritima*. 272. *Myrica*
brabantica. 273. *Humulus salictorius*. 274. *Populus*
alba. 275. *Populus nigra*. 276. *Juniperus frutex*. 277.
Equisetum sylvaticum. 278. *Polypodium filix saxatilis*.

On met au nombre des plantes qui déplaisent aux chevaux :

1°. *Salicornia maritima*. 2. *Hippuris aquatica*. 3.
Veronica ternifolia. 4. *Veronica spicata*. 5. *Veronica*
beccabunga oblonga. 6. *Veronica pseudo chamædris*.
 7. *Pinguicula vulgaris*. 8. *Pinguicula alba*. 9. *Pingui-*
cula minima. 10. *Verbena vulgaris*. 11. *Lycopus pa-*
lustris. 12. *Salvia horminum*. 13. *Valeriana vulgaris*.
 14. *Iris palustris*. 15. *Eriophorum polystachyon*. 16.
Montia palustris. 17. *Galium luteum*. 18. *Plantago*
vulgaris. 19. *Plantago radice lanata*. 20. *Evonymus*
vulgaris. 21. *Alchimilla alpina*. 22. *Cuscuta parasitica*.

24. *Potamogeton perfoliatum*. 25. *Myositis arvensis*.
 26. *Myositis lappula*. 27. *Lithospermum officinarum*.
 28. *Lithospermum annuum*. 29. *Cynoglossum vulgare*.
 30. *Symphytum majus*. 31. *Pulmonaria immaculata*.
 32. *Echium scanense*. 33. *Primula vulgaris*. 34. *Menyanthes trifoliata*. 35. *Samolus maritima*. 36. *Lyfimachia vulgaris*. 37. *Lyfimachia axillaris*. 38. *Lyfimachia nummularia*. 39. *Diapensia lapponica*. 40. *Campanula trachelium*. 41. *Hyoscyamus vulgaris*. 42. *Datura erecta*. 43. *Verbascum hirsutum*. 44. *Verbascum nigrum*. 45. *Verbascum scanicum*. 46. *Solanum vulgare*. 47. *Solanum dulcamara*. 48. *Lonicera caprifolium*. 49. *Lonicera xylosteum*. 50. *Asclepias vulgaris*. 51. *Gentiana amarella*. 52. *Salsola pungens*. 53. *Chenopodium Henricus*. 54. *Chenopodium upsalienfe*. 55. *Chenopodium purpurascens*. 56. *Chenopodium segetum*. 57. *Chenopodium stramonifolium*. 58. *Chenopodium polyspermum*. 59. *Sanicula sylvatica*. 60. *Conium arvenfe*. 61. *Angelica alpina*. 62. *Angelica sylvatica*. 63. *Œnanthe aquatica*. 64. *Œnanthe succo crocante*. 65. *scandix fativa*. 66. *Apium palustre*. 67. *Opulus palustris*. 68. *Sambucus arborea*. 69. *Sambucus ebulus*. 70. *Asparagus scanensis*. 71. *Convallaria lilium convallium*. 72. *Convallaria polygonatum*. 73. *Acorus palustris*. 74. *Berberis spinosa*. 75. *Rumex britannica*. 76. *Acer platanoides*. 77. *Epilobium irregulare*. 78. *Daphne rubra*. 79. *Vaccinium nigrum*. 80. *Vaccinium vitis idæa*. 81. *Vaccinium oxycoccus*. 83. *Perficaria urens*. 84. *Bistorta minor*. 85. *Helxine scandens*. 86. *Helxine fativum*. 87. *Paris nemorum*. 88. *Butomus palustris*. 89. *Andromeda vulgaris*. 90. *Andromeda cœrulea*. 91. *Andromeda muscosa*. 92. *Arbutus uva ursi*. 93. *Sedum grave olens*. 94. *Saxifraga officinarum*. 95. *Oxalis sylvatica*. 96. *Sedum telephium*. 97. *Sedum acre*. 98. *Agrimonia officinarum*. 99. *Padus folio deciduo*. 100. *Filipendula molon*. 101. *Filipendula ulmaria*. 102. *Rosa*

major. 103. Rosa minor. 104. Rubus idæus. 105. Ru-
 bus cæsius. 106. Rubus saxatilis. 107. Fragaria vul-
 garis. 108. Potentilla argentea. 109. Tormentilla
 officinarum. 110. Comarum palustre. 111. Dryas lap-
 ponica. 112. Nymphaea lutea. 113. Nymphaea alba.
 114. Papaver glabrum. 115. Papaver hispidum. 116.
 Chelidonium vulgare. 117. Actea nigra. 118. Eu-
 phorbia fruticosa. 119. Reseda luteola. 120. Aco-
 nitum lapponicum. 121. Aconitum napellus 122.
 Aquilegia officinarum. 123. Hepatica verna. 124.
 Pulsatilla vulgaris. 125. Pulsatilla dalekarlica. 126.
 Anemone nemorosa. 127. Ranunculus aquatilis. 128.
 Caltha palustris. 129. Helleborus trollius. 130. Ajuga
 verna. 131. Teucrium scordium. 132. Clinopodium
 montanum. 133. Ballota scanensis. 134. Marrubium
 vulgare. 135. Nepeta vulgaris. 136. Stachys foetida.
 137. Stachys arvensis. 138. Galeopsis tetrahit. 139.
 Galeopsis ladanum. 140. Lamium perenne. 141. Scu-
 tellaria vulgaris. 142. Antirrhinum linaria. 143. An-
 tirrhinum upsaliense. 144. Pedicularis calyce tubercu-
 loso. 145. Pedicularis sceptrum carolinum. 146. Me-
 lampyrum vulgare. 147. Lathræa squamaria. 148.
 Scrophularia foetida. 149. Linnæa. 150. Alyssum sca-
 nense. 151. Thlaspi arvense. 152. Thlaspi campestre.
 153. Lepidium perenne. 154. Lepidium osyris. 155.
 Cochlearia vulgaris. 156. Cochlearia danica. 157. Co-
 chlearia armoracia. 158. Isatis maritima. 159. Turri-
 tis glabra. 160. Brassica perfoliata. 161. Erysimum
 vulgare. 162. Erysimum barbarea. 163. Erysimum
 alliaria. 164. Cardamine pratensis. 165. Geranium
 batrachioides. 166. Malva repens. 167. Fumaria offi-
 cinarum. 168. Ononis inermis. 169. Ononis spinosa.
 170. Hypericum quadrangulare. 171. Hypericum an-
 cept 172. Hypericum teres. 173. Leontodon taraxa-
 cum. 174. Hieracium pilosella officinarum. 175. Ci-
 chorium scanense. 176. Arctium lappa. 177. Onopor-
 don. 178. Bidens tripartita. 179. Bidens nutans. 180.

Eupatorium cannabinum. 181. Tanacetum vulgare. 182. Tussilago farfara. 183. Senecio vulgaris. 184. Inula palustris. 185. Matricaria chamomillum vulgare. 186. Anthemis foetida. 187. Centaurea cyanus. 188. Viola canina. 189. Viola apetala. 190. Viola tricolor. 191. Impatiens nemorum. 192. Orchis morio. 193. Orchis calcaribus oblongis. 194. Orchis sambucina. 195. Orchis maculata. 196. Satyrium jemtium. 197. Calla palustris. 198. Urtica perennis. 199. Urtica annua. 200. Pinus arbor. 201. Bryonia alba. 202. Populus tremula. 203. Taxus arborea. 204. Fraxinus apetala. 205. Fimpetrum nigrum. 206. Equisetum arvense. 207. Pteris foemina.

Il ne nous reste plus à examiner que les plantes qui plaisent & déplaisent aux cochons : nous aurons fini alors tout ce qui concerne le fourage des animaux domestiques.

Les plantes qui plaisent aux cochons sont :

1°. Salicornia maritima. 2. Scirpus palustris. 3. Scirpus lacustris. 4. Aira dalekarlica. 5. Poa annua. 6. Poa vulgaris magna. 7. Poa angustifolia. 8. Poa media. 9. Festuca natans. 10. Galium stakense. 11. Plantago vulgaris. 12. Plantago incana. 13. Cornus herba-cea. 14. Cuscuta parasitica. 15. Verbascum nigrum. 16. Chenopodium purpureum. 17. Chenopodium se-getum. 18. Ulmus campestris. 19. Athamanta dau-coides. 20. Heracleum vulgare. 21. Angelica alpina. 22. Angelica sylvatica. 23. Sium majus. 24. Oethusa arctii. 25. Carum officinarum. 26. Pimpinella officinarum. 27. Ceba pratensis. 28. Ornithogallum majus. 29. Convallaria cordifolia. 30. Rumex acetosa pratensis. 31. Rumex acetosa lanceolata. 32. Triglochin palustris. 33. Triglochin sexocularis. 34. Vaccinium oxycoccus. 35. Persicaria amphibia. 36. Bistorta minor. 37. Polygonum vulgare. 38. Cucubalus

dioicus. 39. *Silene viscaria*. 40. *Silene nutans*. 41. *Alfne vulgaris*. 42. *Alfne pentagyna*. 43. *Alfne graminea*. 44. *Spergula verticillata*. 45. *Oxalis sylvatica*. 46. *Sedum telephium*. 47. *Padus folio deciduo*. 48. *Sorbus aucuparia*. 49. *Filipendula molon*. 50. *Filipendula ulmaria*. 51. *Rosa major*. 52. *Rosa minor*. 53. *Rubus idæus*. 54. *Rubus saxatilis*. 55. *Rubus norlandicus*. 56. *Potentilla anserina*. (racine.) 57. *Potentilla argentea*. 58. *Potentilla norvegica*. 59. *Tormentilla officinarum*. 60. *Geum suave olens*. 61. *Geum rivale*. 62. *Nymphæa lutea*. 63. *Nymphæa alba*. 64. *Stratiotes aquatica*. 65. *Helleborus trolius*. 66. *Lathræa squammaria*. 67. *Thlaspi arvense*. 68. *Thlaspi campestre*. 69. *Thlaspi bursa pastoris*. 70. *Brassica perfoliata*. 71. *Brassica napus*. 72. *Sinapis arvensis*. 73. *Sisymbrium pinnatifidum*. 74. *Erysimum leucoii folio*. 75. *Crambe maritima*. 76. *Geranium batrachioides*. 77. *Geranium gratia Dei*. 78. *Vicia sepium*. 79. *Trifolium purpureum*. 80. *Trifolium melilotus*. 81. *Leontodon taraxacum*. 82. *Leontodon chondrilloides*. 83. *Hypochæris pratensis*. 84. *Hieracium fruticosum*. 85. *Crepis tectorum*. 86. *Sonchus lævis*. 87. *Sonchus iapponicus*. 88. *Scorfonera pannonica*. 89. *Tragopogon luteum*. 90. *Lapsana vulgaris*. 91. *Cichorium scarense*. 92. *Gnaphalium dioicum*. 93. *Solidago virga aurea*. 94. *Erigeron acre*. 95. *Achillea millefolium*. 96. *Achillea ptarmica*. 97. *Centaurea maxima*. 98. *centaurea jacea*. 99. *Cnicus acanthifolius*. 100. *Viola canina*. 101. *Zosteria maritima*. 102. *Sparganium erectum*. 103. *Sagittaria aquatica*. 104. *Humulus salictorius*. 105. *Atriplex vulgaris*. 106. *Equisetum fluviatile*. 107. *Equisetum scabrum*.

Les plantes qui déplaisent aux cochons sont :

1^o. *Hippuris aquatica*. 2. *Veronica ternifolia*. 3. *Veronica beccabunga oblonga*. 4. *Veronica beccabunga*

rotunda. 5. Veronica pseudo chamædris. 6. Valeriana
 vulgaris. 7. Iris palustris. 8. Scirpus sylvaticus. 9. Erio-
 phorum polystachyon. 10. Nardus pratensis. 11. Pha-
 laris arundinacea. 12. Phalaris phleiformis. 13. Phleum
 vulgare. 14. Alopecurus infractus. 15. Cynofurus cæ-
 ruleus. 16. Arundo lacustris. 17. Triticum rad. offi-
 cinarum. 18. Montia palustris. 19. Scabiosa vulgaris.
 20. Scabiosa succisa. 21. Asperula rubeola. 22. Gal-
 lium luteum. 23. Gallium quadrifolium. 24. Gallium
 cruciata. 25. Aparine vulgaris. 26. Alchemilla vulga-
 ris. 27. Alchemilla alpina. 28. Potamogeton natans.
 29. Potamogeton perfoliatum. 30. Potamogeton plan-
 taginis. 31. Myositis pratensis. 32. Myositis palustris.
 33. Lithospermum annuum. 34. Cynoglossum vul-
 gare. 35. Symphitum majus. 36. Pulmonaria imma-
 culata. 37. Lycopsis arvensis. 38. Androsace minor.
 39. Primula vulgaris. 40. Menyanthes trifoliata. 41.
 Hottonia palustris. 42. Lyfimachia vulgaris. 43. Ly-
 fimachia axillaris. 44. Convolvulus arvensis. 45. Cam-
 panula vulgaris. 46. Hyocianus vulgaris. 47. Ver-
 bascum hirsutum. 48. Verbascum scanicum. 49. Sola-
 num vulgare. 50. Solanum dulcamara. 51. Salsola
 pungens. 52. Herniaria glabra. 53. Chenopodium
 Henricus. 54. Chenopodium stramonifolium. 55. Che-
 nopodium vulvaria. 56. Chærophillum cicutaria. 57.
 Sambucus ebulus. 58. Parnassia vulgaris. 59. Statice
 capitata. 60. Anthericum ossifragum. 61. Ornitogal-
 lum minus. 62. Asparagus scanensis. 63. Convallaria
 liliium convallium. 64. Convallaria polygonatum. 65.
 Acorus palustris. 66. Berberis spinosa. 67. Rumex bri-
 tannica. 68. Alisma erecta. 69. Acer platanoides. 70.
 Epilobium irregulare. 71. Epilobium hirsutum. 72.
 Epilobium palustre. 73. Erica vulgaris. 74. Vacci-
 nium maximum. 75. Chryso-splenium. 76. Persicaria
 mitis. 77. Persicaria urens. 78. Helxine scandens. 79.
 Helxine sativum. 80. Paris nemorum. 81. Butomus
 palustris. 82. Pyrola irregularis. 83. Sedum grave

olens. 84. *Dianthus vulgaris*. 85. *Saxifraga officinarum*.
 86. *Cucubalus behen*. 87. *Sedum acre*. 88. *Lythrum*
palustre. 89. *Agrimonia officinarum*. 90. *Fragaria vul-*
garis. 91. *Potentilla fruticosa*. 92. *Comarum palustre*.
 93. *Drias lapponica*. 94. *Chelidonium vulgare*. 95.
Actæa nigra. 96. *Cistus vulgaris*. 97. *Euphorbia fru-*
ticosa. 98. *Reseda luteola*. 99. *Delphinium segetum*.
 100. *Aconitum napellus*. 101. *Aquilegia officinarum*.
 102. *Hepatica verna*. 103. *Pulsatilla vulgaris*. 104.
Anemone nemorosa. 105. *Ranunculus aquatilis*. 106.
Caltha palustris. 107. *Ajuga verna*. 108. *Teucrium*
scordium. 109. *Thymus serpillum*. 110. *Mentha arven-*
sis. 111. *Mentha aquatica*. 112. *Glechoma hедера ter-*
restris. 113. *Nepeta vulgaris*. 114. *Stachys foetida*.
 115. *Stachys arvensis*. 116. *Galeopsis tetrahit*. 117. *La-*
mium perenne. 118. *Leonurus cardiaca*. 119. *Scutella-*
ria integrifolia. 120. *Antirrhinum linaria*. 121. *Antir-*
rhinum upsalense. 122. *Pedicularis calyce tubercu-*
loso. 123. *Pedicularis sceptrum carolinum*. 124. *Me-*
lampyrum vulgare. 125. *Euphrasia vulgaris*. 126. *Scro-*
phularia foetida. 127. *Linnaea*. 128. *Draba nudicaulis*.
 129. *Lepidium perenne*. 130. *Cochlearia armoracia*. 131.
Turritis glabra. 132. *Sisymbrium sophia*. 133. *Erysi-*
мум vulgare. 134. *Erysimum barbarea*. 135. *Erysimum*
alliaria. 136. *Cardamine palustris*. 137. *Cardamine*
impatiens. 138. *Dentaria bulbifera*. 139. *Arabis annua*.
 140. *Geranium sanguineum*. 141. *Geranium malva-*
ceum. 142. *Geranium pedunculis longissimis*. 143.
Geranium robertianum. 144. *Malva repens*. 145.
Fumaria officinarum. 146. *Polygala vulgaris*. 147. *As-*
tragalus dulcis. 148. *Orobus niger*. 149. *Lathyrus*
pratensis. 150. *Vicia cracca*. 151. *Trifolium album*.
 152. *Ononis inermis*. 153. *Ononis spinosa*. 154. *Hype-*
ricum quadrangulare. 155. *Hypericum anceps*. 156.
Arctium lappa. 157. *Carduus lanceolatus*. 158. *Car-*
duus helenii folio. 159. *Serratula tinctoria*. 160. *Ser-*
ratula carduus avenae. 161. *Bidens tripartita*. 162. *Eu-*

patorium cannabinum. 163. Tanacetum vulgare. 164.
 Artemisia vulgaris. 165. Artemisia absinthium. 166.
 Tussilago farfara. 167. Inula helenium. 168. Aster tri-
 polium. 169. Buphtalmum tinctorium. 170. Chrysan-
 themum leucanthemum. 171. Matricaria chamomil-
 lum nobile. 172. Matricaria chamomillum vulgare.
 173. Anthemis fœtida. 174. Centaurea cyanus. 175.
 Calendula arvensis. 176. Calla palustris. 177. Carex
 ferruginea. 178. Carex cœrulea. 179. Typha palustris.
 180. Alnus glutinosa. 181. Betula vulgaris. 182. Xan-
 tium inerme. 183. Corylus avellana. 184. Bryonia alba.
 185. Populus tremula. 186. Fraxinus apetalâ. 187.
 Rhadiola lapponica. 188. Pteris filix fœmina. 189. As-
 plenium trichomanes. 190. Acrosticum rupestre.

Nous avons extrait toutes ces différentes observa-
 tions que nous avons rapportées concernant les plantes
 qui plaisent ou déplaisent aux animaux domestiques ,
 des *Amœnitates Academicæ* de Linneus ; nous les
 avons aussi dénommées par les noms triviaux que le
 savant employe dans sa dissertation pour abréger par
 là la dénomination des phrases botaniques. Au moyen
 d'un pareil détail, lorsqu'on voudra semer des prairies
 soit naturelles, soit artificielles, il sera facile de choisir
 parmi les différentes plantes celles qui conviendront le
 mieux aux différens genres de bestiaux pour lesquels on
 les destinera : on n'y semera conséquemment pas les
 plantes qui leur sont nuisibles.

La Société Royale d'Agriculture de Bretagne indi-
 que très-bien dans un tableau qu'elle a fait dresser ,
 les herbes des prés soit hauts soit bas qui sont les plus
 profitables aux bestiaux, & celles qui leur sont nuisi-
 bles. Nous ne pouvons donc mieux finir cet article
 qu'en y rapportant cette énumération. La plupart des
 plantes qu'on trouve plus ou moins abondamment
 dans les prairies soit hautes, soit moyennes ou basses
 sont :

1°. Gramen pratense paniculatum majus angustioris folio ; *cette plante est très-bonne.* 2. Gramen capillatum paniculis rubentibus. 3. Gramen spicatum glumis cristatis ; *ces deux especes passent pour bonnes.* 4. Gramen pratense paniculatum molle ; *espece excellente.* 5. Gramen spicatum folio aspero. 6. Gramen typhoides maximum spicâ longissimâ ; *ces deux especes sont mises dans la classe des bonnes.* 7. Gramen loliaceum radice repente ; *chiendent.* 8. Gramen paniculatum majus latiore folio ; *celles-ci sont excellentes.* 9. Gramen anthoxanton spicatum. 10. Gramen tremulum minus paniculâ parvâ ; *ces deux gramens passent pour bons , mais les cinq plantes suivantes sont de nulle valeur dans les prairies , la dernière même de ces cinq plantes est nuisible , à la végétation des autres.* 11. Acetosa arvensis lanceolata ; *oseille.* 12. Bellis sylvestris ; *paquerette ou petite Margueritte.* 13. Betonica purpurea ; *bétoine.* 14. Buphtalmum vulgare ; *œil de bœuf ou grande Margueritte.* 15. Cuscuta ; *cuscute.* On peut mettre aussi parmi les plantes inutiles des prairies , celles qui suivent. 16. Equisetum minus terrestre ; *prêle.* 17. Euphrasia officinarum ; *euphraise.* 18. Gallium luteum ; *caillelait.* 19. Hieracium quod pilosella major repens minus hirsuta ; *herbe à épervier.* 20. Hypericum minus erectum ; *millepertuis.* 21. Jacea nigra pratensis ; *jacée.* 22. Jacobea fenecionis folio ; *jacobée.* 23. Juncus lævis paniculâ non sparsâ ; *jonc.* 24. Lapathum folio acuto rubente ; *patience , pabelle.* 25. Linum sylvestre ; *lin.* 26. Œnanthe aquatica. 27. Pedicularis pratensis lutea , sive crista galli ; *pediculaire.* 28. Rapunculus spicatus ; *raiponce.* 29. Scabiosa pratensis hirsuta officinarum ; *scabieuse.* 30. Sphondilium vulgare hirsutum ; *berce.* 31. Tormentilla vulgaris ; *tormentille.* 32. Tragoselinum majus , umbellâ candidâ ; *boucage.* 33. Ranunculus pratensis erectus acris ; *renoncule , bouton d'or simple , griffe de lion , pied de coq.* Les deux plantes suivantes ne sont pas

Seulement inutiles dans les prairies, elles sont même encore fort mauvaises. 34. *Millefolium vulgare album*; millefeuille. 35. *Ptarmica vulgaris folio longo serrato*; mais en revanche on peut regarder comme très-bonnes les dernières dont nous allons faire mention. 36. *Lathyrus sylvestris luteus, foliis viciæ*; gesse. 37. *Lotus pentaphyllos flore majorè luteo splendente*; lotier. 38. *Polygala minor vulgaris flore cœruleo*. 39. *Trifolium pratense purpureum*; trèfle à fleur rouge ou trémeine. 40. *Trifolium luteum capitulo lupuli, vel agrarium*; triolet. 41. *Vicia sylvestris flore purpureo*; vesce. 42. *Vicia vulgaris acutiore folio, semine parvo nigro*.

On peut se convaincre par le détail dans lequel nous venons d'entrer, que parmi les 42 plantes dont les prairies sont ordinairement composées, il s'en trouve 21 inutiles; une plante parasite connue sous le nom de *cuscuta*, qui nuit à la végétation des autres, trois qui sont nuisibles au bétail, & dix-sept qui fournissent une bonne nourriture, parmi lesquelles on compte dix espèces de graminées; par conséquent quand on veut former des prairies naturelles & même des artificielles, il est très-facile de se régler là-dessus, on choisira par préférence ces dix-sept bonnes espèces, & on rejettera toutes les autres.

Ce qui rend le beurre de la Prévalaye en Bretagne si fameux, c'est sans doute le bon pâturage qui s'y trouve; la plupart des herbes qui croissent dans les prairies de ce canton, sont presque toutes des plus succulentes, & on n'y en voit que très-peu de mauvaises ou d'inutiles. On y rencontre, v. g.

- 1°. *Gramen paniculatum majus angustiore folio.*
2. *Gramen capillatum paniculis rubentibus.* 3. *Gramen spicatum glumis cristatis* 4. *Gramen pratense paniculatum molle.* 5. *Gramen spicatum folio aspero.*
6. *Gramen tippoïdes maximum spicâ longissima.* 7.

Gramen lolilaceum radice repente ; *chiendent*. 8. Gramen paniculatum majus latiore folio. 9. Gramen anthoxanton spicatum. 10. Gramen tremulum minus peniculâ parvâ 11. Daucus vulgaris ; *carotte*. 12. Lotus pentaphyllos flore majore luteo splendente ; *lotier*. 14. Poligala minor vulgaris , flore cœruleo. 15. Trifolium pratense purpureum ; *trèfle* ou *trémeine*. 16. Vicia sylvestris flore purpureo ; *vesce*.

Personne ne peut disconvenir que toutes ces plantes ne soient excellentes , & il ne s'en trouve que quelques-unes qui pourroient passer pour inutiles telles que la *bétoine* , *betonica purpurea* ; *l'œil de bœuf* , *buphtalmum vulgare* ; *le pissenlit* , *dens leonis latiore folio* ; *le caillelait* , *gallium luteum* ; *la jacée* , *jacea nigra pratensis* , *hirsuta* ; *le lin champêtre* , *linum sylvestre* ; *le plantain* , *plantago quinquenervia* ; & *la scabieuse* , *scabiosa pratensis hirsuta officinarum*.

On ne rencontre point d'oseille dans cette excellente prairie , mais ce sont presque toutes des plantes légumineuses qui y dominant : celles que nous avons désignées comme inutiles y sont très-rares , & il n'y en a que trois de mauvaises , qui sont *l'arrête-bœuf* , *la millefeuille* , & *la renoncule des prés*. C'est à M. de Livoyz que nous sommes redevables de la connoissance des plantes qui s'y trouvent. Si les botanistes de chaque province s'appliquoient à déterminer la bonté des plantes des prairies , & indiquoient aux habitans les mauvaises qui peuvent s'y rencontrer , on pourroit parvenir à n'avoir à la fin que d'excellentes prairies par la précaution qu'on prendroit d'y détruire tout ce qui pourroit s'y trouver de nuisible aux differens genres de bestiaux. Voyez art. *Prairie & Pâturage*.

FRAYER. C'est un terme de venerie , qui se dit des cerfs qui frottent leur bois contre des arbres pour faire tomber par lambeaux une peau velue qui cou-

vroit une masse de chair qui en s'allongeant, forme leur tête. Celui qui apporte le premier frayer à l'assemblée où se trouve le Roi, a toujours reçu en tout temps un présent de Sa Majesté. Si c'est un gentilhomme de la venerie, c'est ordinairement un cheval qu'on lui donne ; & si c'est un valet de limier, c'est un habit. On donne le nom de *frayoir* au lieu où le cerf va frayer en se frottant la tête contre les arbres. La frayure & le frayoir font juger de la hauteur de la tête du cerf & de sa grandeur ; c'est ce qui s'observe exactement de la part des bons piqueurs lorsqu'ils le guettent.

FROMAGE. On donne le nom de fromage au caillé du lait, lorsqu'il est séparé du *serum*, c'est la partie du lait la plus grossière & la plus compacte ; il doit par cette raison donner un aliment solide, mais d'une digestion difficile. On fait le fromage ou avec du lait dont on a séparé auparavant la partie butyreuse, ou avec le lait chargé encore de cette partie ; ce dernier fromage est sans contredit d'un meilleur goût. On employe le lait de plusieurs animaux pour faire le fromage ; on se sert le plus communément de celui qu'on prépare avec le lait de vache. Il est agréable au goût, nourrit beaucoup, mais il se digere très-difficilement. Pour qu'il soit bon, il ne faut pas qu'il soit ni trop nouveau, ni trop vieux ; quand il est trop nouveau, il est très-difficile à digerer, il pese sur l'estomach, cause des vents & des obstructions ; & lorsqu'il est trop vieux, il échauffe beaucoup par sa grande acreté, produit un mauvais suc, a un odeur désagréable, & rend le ventre paresseux : on préfère le fromage mou à celui qui est dur ; & celui dont la substance est rare & lache, mérite encore la préférence sur celui qui est plus ferré & plus compact ; il ne faut pas qu'il soit trop gluant ni trop friable, ni trop salé, & qu'il cause aucun rapport. On prétend en médecine que le fromage convient aux jeunes gens

qui s'exercent beaucoup, & qui ne pêchent point par l'estomach, mais c'est une nourriture fort mauvaise pour les vieillards, les personnes délicates, & généralement pour tous ceux qui sont attaqués de la pierre & de la gravelle. Ils doivent conséquemment s'en abstenir ou n'en user que modérément; tous les fromages ne plaisent pas également au goût; on sert sur les tables même les plus délicates, le Roquefort, le Parmesan, ceux qui viennent de Sassenage en Dauphiné; on estime encore les fromages de Livaro en Normandie, ceux de Maroles, de Brie, de Hollande, de Gruyeres. Nous allons rapporter ici la façon de préparer ces fromages, surtout ceux qui passent pour les plus exquis.

Pour se procurer des fromages excellens, il faut d'abord que le lait soit bon, ensuite que la presure, ou autre substance coagulante soit bien conditionnée & bien employée. Pour faire de la presure, on prend la caillette d'un veau, qui n'ait jamais eu d'autre nourriture que le lait pur, on en tire de petits grumeaux de lait caillé, qui s'y trouve, on les épluche bien, & on ôte les poils que le veau a avalé en tetant ou en lechant le teton; on lave ces grumeaux dans de l'eau fraîche à mesure qu'on les manie, & on les met dans un linge bien blanc pour les essuyer un peu. On prend aussi la caillette, on la lave de même, & on la racle fort nette. On la retendra pour y mettre ces grumeaux, on les sale comme il faut, on suspend le tout, & on met au-dessous un pot pour recueillir l'eau salée qui en tombe; c'est cette eau qu'on nomme presure; on la laisse ainsi travailler pendant quelques jours, après quoi on s'en sert au besoin. Plus on la conserve, meilleure elle est, son acide s'en fortifie; quand on veut se servir de la presure, on en prend dans une cueillere, on la délaye avec un peu de lait, on la jette ensuite dans celui qu'on destine pour faire du fromage: un demi gros de presure suffit pour plu-

heurs pintes de lait. M. Macquer a observé qu'un fromage fait avec la presure devient alkali avec le temps, & brule au feu, ainsi & de même que la corne & les autres substances animales. La presure ainsi préparée, voyons actuellement comment se fait le fromage.

On prend pour l'ordinaire du lait récemment trait, on le coule, on y met de la presure, & on remue le tout pendant quelque temps avec une grande cueillere; ou bien on met tout simplement le lait au four pendant quelque temps, après en avoir tiré le pain; il se prend de même que si on avoit mis de la presure, mais cependant pas aussi vite; étant pris, on tire le caillé avec la cueillere à écrêmer, & on la met dans des éclisses, connus sous des noms differens, selon chaque pays; on l'y laisse plus ou moins selon qu'on veut qu'il soit égoutté. Une autre méthode pour faire des fromages, même excellens, c'est de prendre à midi la crème du lait qui a été tiré le matin, avec autant de lait tout chaud, on les mêle ensemble, & on y met un peu de presure que l'on délaye avec de l'eau salée; on la jette dedans ce lait, on remue le tout ensemble, & on le laisse reposer une heure, après quoi on le met dans les éclisses: il ne faut que vingt-quatre heures pour le bien faire cailler: le meilleur temps pour faire ces sortes de fromages est le printems.

Quand on ne veut avoir que des fromages communs, qui se nomment fromages de ménage, on n'y met de la presure qu'après en avoir tiré toute la crème; le lait ainsi écrémé, se coagule plus facilement que le lait chaud; on employe ces sortes de fromages pour la nourriture de la maison, on peut les envoyer au marché; on les sale aussi pour l'hiver, & on les fait secher. Il ne faut pas attendre la fin du mois d'Avril suivant pour s'en défaire, on commence pour lors à en faire de nouveaux pour l'autre année.

Quand on veut avoir de bons fromages à garder , voici la méthode dont on se sert : lorsque le lait est encore chaud , ou bien s'il est froid , on le fait chauffer sur la cendre chaude , on y jette de la presure délayée , & dès qu'il est pris , on le dresse dans des éclisses . Quand ces fromages seront bien égouttés , on les salera par dessus , & on les laissera reposer jusqu'au lendemain pour qu'ils soient bien fermes ; on les retournera ensuite pour les saler de l'autre côté , & on les laissera reposer dans les éclisses jusqu'à ce qu'ils soient durs ; on les mettra enfin secher à l'air dans une chassiere pour les affermir , & on les ferrera jusqu'à ce qu'on veuille les faire affiner ; on les trempe à cet effet dans de l'eau salée ; on les enveloppe de feuilles d'orme ou d'ortie , & on les met dans un vaisseau pour qu'ils se communiquent réciproquement leur humidité , ou bien on entoure tout simplement les fromages avec de la paille d'avoine , & on les met à la cave dans des pierres creusées à ce destinées ; on observe cependant que ces fromages ne se touchent pas immédiatement .

On fait grand cas des fromages secs & mous à l'ortie ; nous rapporterons par conséquent la méthode de les préparer . Nous allons commencer par les mous ; on mêle d'abord ensemble une égale quantité de crème & de lait , sortant du trayon de la vache ; on met ce mélange dans un vaisseau propre que l'on place dans un autre vaisseau où il y a de l'eau à la hauteur du lait & de la crème : on place ce dernier vaisseau sur le feu ; ce qui forme un bain-marie , & on l'y laisse jusqu'à ce que ce mélange ait acquis le degré de chaleur égal à celle du lait sortant du pis de la vache . On ôte pour lors le vaisseau de l'eau qui contient le lait & la crème , & on y met la presure ; on couvre exactement le vase , & lorsque le caillé est un peu pris , on le presse doucement sur le fond du vase pour aider la sortie du petit lait ; on retire ce

petit lait pour le mettre au bain-marie , & lorsqu'il est suffisamment chaud , on le rejette ensuite sur le caillé qu'on leve avec les deux mains sans le casser pour le mettre dans le moule , ensuite dans une passoir simple , ayant l'attention de poser dessus d'abord un petit poids , ensuite un plus lourd. Le petit lait en étant bien exprimé , on s'empoudre un peu de sel en dessus & en dessous , on le pose entre deux lits d'orties arrangées bien uniment ; les orties doivent être d'ailleurs renouvelées tous les jours. Avec cette précaution ce fromage se trouve fait & propre à être mangé dans l'espace de trois semaines ; trois pintes de lait nouveau & autant de crème suffisent pour faire un bon fromage de cette espèce.

Quant à ce qu'on appelle fromages secs aux orties , on les prépare ainsi : on prend le lait du matin tout sortant du trayon & sans aucune addition , on le presse à travers un linge dans un petit baquet , & on y met la presure nécessaire pour le faire cailler ; on couvre alors le vaisseau pendant une demi heure , on pousse le caillé en bas jusqu'au fond du vase , en otant le petit lait par inclination ou avec une tasse ; on serre ensuite le caillé entre les mains pour en exprimer le reste du petit lait ; on les met en cet état dans un moule de la profondeur tout au plus d'un pouce , on recouvre ce moule de la planche , & on le met au pressoir. Là on le gouverne précisément comme le fromage cremeux de brie , jusqu'à ce qu'il paroisse bien sec. Dans presque toutes les laiteries on est dans l'habitude pour secher les fromages , de les étendre sur un dressoir couvert d'un lit de jonc. Pour faire un fromage aux orties , on place sur le dressoir des orties fraîchement coupées ; on en fait un lit d'un bon pouce d'épaisseur , & on y étend les fromages à mesure qu'on les retire du pressoir ; puis on les recouvre d'un autre lit d'orties , s'il se peut , encore plus épais ; au surplus il est absolument nécessaire que les orties

destinées à cet usage soient jeunes & toutes nouvelles ; & qu'on les étende , on les arrange & on les comprime de façon que le lit qui en est formé , présente une surface unie , afin que la cote de fromage soit bien lisse ; il sera donc à propos de cueillir tous les jours des orties nouvelles , pour renouveler ainsi chaque jour le lit de fromages , jusqu'à ce qu'ils soient bien secs ; avant de les replacer sur le nouveau lit , on doit avoir attention de les bien essuyer avec une poignée d'ortie à chaque fois qu'on change de lit d'orties : on doit aussi couvrir les fromages avec de nouvelles orties récemment coupées ; ces sortes de fromages exigent encore pour être parfaits , jusqu'à ce qu'ils soient en état d'être mangés , & même jusqu'au jour ou on doit s'en servir , d'être gardés de la même manière entre deux lits d'orties , renouvelés presque tous les jours ; au moyen de cette attention , ils deviennent un manger frais & délicieux , mais ils ne sont pas d'une bien longue garde , ni fort faciles à transporter. Les fromages façon d'Angleterre , de Bresse , de Brie , de Gruyere & de Roquefort ne méritent pas moins d'être connus dans cet ouvrage que les fromages aux orties , nous allons par conséquent donner ici la façon de les préparer.

Pour faire un fromage excellent façon d'Angleterre , on mêle dans le lait nouvellement trait du matin toute la crème de la traite du soir précédent , & après avoir passé le tout à travers un linge dans un grand baquet , on y met la quantité suffisante de pressure , on tient ce vaisseau couvert pendant une demi heure , après quoi on brise & on presse bien le caillé pour en séparer tout le petit lait ; lorsque le caillé paroît ferme , on y ajoute trois livres de beurre frais , pour environ soixante pintes de lait ; on mêle le beurre le plus exactement qu'il est possible avec les deux mains , on répand ensuite dessus ce mélange , un peu de sel qu'on y incorpore le plus qu'on peut ; on
met

met le caillé dans le moule bien enveloppé d'un linge mouillé, puis au pressoir; quand il y est resté environ une demi heure, on retourne le fromage, après quoi on le remet au pressoir. Il faut répéter souvent ces changemens, se servant à chaque fois d'un nouveau linge mouillé jusques vers la fin, qu'il faut le changer pour lors quatre fois avec du linge sec en le retournant chaque fois. La dernière fois qu'on mettra ce fromage au pressoir, on doit l'y serrer pendant quarante heures, après ce temps il sera en état d'être retiré du pressoir; il s'agit alors de le laver avec du petit lait, & de l'envelopper dans quelque linge bien net, jusqu'à ce qu'il soit bien sec; on le pose ensuite sur un dressoir pour achever de s'y ressuyer, on le retourne souvent en l'essuyant bien à chaque fois jusqu'à ce qu'il devienne parfaitement sec.

Pour faire les fromages façon de bresse, on prend dix à douze pintes de lait: après l'avoir coulé, on le met sur le feu dans une chaudiere, où on le laisse acquérir assez de chaleur pour pouvoir à peine y tenir le bras nud; on y met ensuite une once de bon fromage détrempé dans un ou deux verres d'eau, dans laquelle on a délayé assez de safran pour donner une belle couleur au caillé & de-là au fromage. Lorsque le lait qu'on a mis dans la chaudiere est suffisamment chaud, on brise le fromage avec un bâton bien net, afin que la partie la plus onctueuse aille au fond de la chaudiere, & se mêle ensuite; cette opération faite, il s'agit de se bien laver les bras & de pétrir la pâte de ce fromage en la tournant & retournant jusqu'à ce qu'elle soit par tout également échauffée, & qu'elle ait acquise une consistance un peu ferme; on tire alors le fromage de la chaudiere, on le met sur un linge blanc, & par dessus un poids, afin qu'il soit dans le cas de se bien égoutter; on le laisse ensuite reposer pendant cinq à six heures, après quoi on le descend à la cave sur des tablettes bien propres. Cinq jours

après que le fromage a été à la cave , il se forme sur sa superficie une espece de farine . on a pour lors l'attention de le soupoudrer avec du sel bien égrugé & bien sec ; le lendemain on le retourne & on le sale de même de l'autre côté. Trois jours après on ôte le linge dans lequel on l'avoit enveloppé . on le nettoye & on le laisse ainsi s'affermir jusqu'au lendemain qu'on le sale encore , mais un peu plus que les trois premiers jours ; on l'enveloppe ensuite dans le même linge , & on continue tous les jours de le retourner & de le saler.

Du reste on ôte de trois jours en trois jours le linge & la croute farineuse qui se reforme incessamment. Cette opération se renouvellera ainsi pendant un bon mois , au bout duquel temps le fromage se trouve entierement fait. Au surplus il faut plus ou moins de sel pour ces sortes de fromages , suivant qu'ils sont plus ou moins cuits ; mais ils n'en prennent pour l'ordinaire que ce qu'il leur en faut ; lorsqu'ils en ont saisi la quantité qui leur convient , on tourne & retourne ce fromage tous les jours jusqu'à ce qu'il soit bien sec ; on le ratisse ensuite de tous les côtés avec le dos d'un couteau , & on le met dans une chambre où on a attention de le changer de place de quinze jours en quinze jours , & de le ratisser exactement ainsi que les planches , toutes les fois que se fait ce changement ; ces fromages exigent ces mêmes soins pendant sept ou huit mois.

Les fromages façon de Brie se préparent encore d'une façon différente des autres fromages dont nous venons de parler ; aussitôt qu'on a trait les vaches , on passe leur lait encore chaud au travers d'un linge , & on y verse toute la crème de la traite du soir précédent , qu'on leve au même instant sur son lait reposé de la nuit ; de cette sorte le lait nouveau se trouve riche de deux crèmes ; on a soin en même-temps de se précautionner d'eau chaude ; on en jette dans le lait

seulement autant qu'il en faut pour lui communiquer une chaleur douce, & on le bat continuellement avec une grande tasse, jusqu'à ce qu'il soit à peine tiède, alors la crème se trouve suffisamment échauffée, & le lait est en état de recevoir la présure; si elle est bien faite, une cueillerée suffit pour douze pintes; cette présure ne doit jamais être mise à nud dans le lait, il faut l'enfermer dans un linge fin, & la délayer ainsi enveloppée dans le lait: cette précaution est d'autant plus essentielle, que si la plus petite partie de la présure tomboit dans le lait, sans avoir été parfaitement dissoute, on ne la distingueroit pas aisément dans le caillé que la présure doit former, & elle ne manqueroit pas dès-lors de corrompre & de tacher la partie du fromage à laquelle elle se seroit attachée; la présure étant ainsi mise dans le lait, on couvre bien le vaisseau dans lequel il est contenu, & on le laisse en repos pendant environ une bonne demie-heure; ce temps passé, on découvre le vaisseau, & si le lait n'est pas encore caillé, il faut sans perdre de temps ajouter un peu de nouvelle présure, car il y a de certains laits qui en exigent plus que d'autres; cette nouvelle présure mise dans le lait, on recouvre le vaisseau comme la première fois, & on l'ouvre de temps en temps pour voir si le lait est suffisamment pris.

Aussitôt que le caillé est formé, on le remue en tout sens dans son petit lait, d'abord avec une grande tasse, puis avec les mains; enfin on le passe avec soin dans le fond du vaisseau, c'est alors qu'il est en état d'être levé; cette opération se fait avec les deux mains; on en remplit aussitôt le moule à fromage en l'y pressant bien, & l'on couvre le moule avec une planche faite exprès, sur laquelle est posé un petit poids qui oblige la planche d'affaisser le fromage; on le laisse en cet état jusqu'à ce que le petit lait soit entièrement exprimé.

Lorsque le caillé paroît absolument dépouillé de

son petit lait , on mouille un linge qu'on étend sur la planche du moule , & on y renverse le fromage ; on étend au même instant un autre linge mouillé dans le moule , & on y replace le fromage en pressant bien les côtés , & on le recouvre en entier avec le linge & la petite planche servant de couverture : alors on le met au pressoir pour l'y comprimer peu à peu , & le faire ainsi quitter tout son petit lait : au bout d'une demie-heure on le retire du pressoir pour le changer de lieu , après quoi on le remet encore au pressoir. Cette même opération de changement de linge & de pressoir se fait de deux heures en deux heures , mais on n'enveloppe plus le fromage qu'avec un linge fin & bien sec ; on continue cette manœuvre jusqu'au soir du lendemain , & la dernière fois qu'on retourne le fromage , on le met sans linge dans le moule : en cet état on le fait encore passer une bonne demie-heure au pressoir pour l'épurer , s'il le faut , d'avantage.

Au sortir du pressoir on met le fromage dans un baquet pour le froter avec du sel ; on le laisse ainsi soupoudré de sel pendant toute la nuit , & le lendemain on le refrotte encore une bonne fois avec du nouveau sel , puis on le laisse dans cette saumure pendant l'espace de trois jours ; ce temps écoulé on le met secher sur une planche , & l'on a attention de l'y bien nettoyer une fois le jour avec un linge , & de le retourner en même-tems , jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait sec ; on aura soin que cette dessication s'opere promptement dans les premiers jours , & peu dans la suite ; l'endroit plus ou moins chaud où l'on fait secher ces fromages , produit plutôt ou plus tard cet effet.

Lorsque le fromage paroît suffisamment fait , on le place dans un tonneau défoncé sur un lit de paille provenant des épis d'avoine. Ce lit doit avoir pour le moins quatre pouces d'épaisseur. On recouvre le fro-

mage d'un autre lit de semblable paille de même épaisseur : on place sur ce lit un nouveau fromage, que l'on recouvre encore d'un autre lit de paille d'avoine, ce qu'on continue toujours jusqu'à peu près la hauteur du tonneau, observant cependant toujours que ce dernier fromage soit recouvert d'un lit tout au moins de quatre pouces de pareille paille. Quelques personnes pour empêcher que ces menues pailles n'entrent dans les croutes de fromage, étendent d'abord dessus & dessous des clisses de paille fine ou de jonc ; ce sont les brins de longue paille qui marquent de leurs empreintes les fromages à mesure qu'ils s'affaissent. Pour hater ce moment, on place les tonneaux dans des endroits un peu frais, sans être humides ; les fromages y restant s'attendrissent ; & comme ils sont pleins de crème, ils deviennent bientôt extrêmement délicats, & acquierent ainsi dans peu de mois cette perfection qui les fait tant rechercher.

Les Suisses de la petite ville de Gruieres dans le canton de Fribourg font un grand débit d'une espece de fromage qu'on nomme fromage de gruières, du lieu où on les fait : nous allons exposer ici la méthode dont ils se servent pour fabriquer ceux qu'ils appellent fromages de petit lait ; ils prennent pour cet effet des caillettes de veau, & après les avoir bien lavées, ils les remplissent d'air, & les font secher promptement à la cheminée ; quand elles sont suffisamment seches, ils mettent dans un vaisseau de bois de figure ovale, garni de son couvercle, environ une pinte d'eau mesure de Paris, un peu plus tiède, & y jettent la moitié ou le tiers d'une caillette, selon qu'elle est plus ou moins grande. Mais auparavant ils ont grand soin de la laver dans l'eau fraîche, & d'y envelopper une bonne pincée de sel ; ils laissent cette caillette ou vessie dans le vaisseau pendant vingt-quatre heures, afin que l'eau chaude puisse en attirer toute la vertu, & s'impregner du sel qu'on y a mis. Cette présure peut se garder dix

ou douze jours , au bout desquels il en faut faire de la nouvelle ; parce que si l'on gardoit plus longtemps cette eau fermentée , elle deviendroit trop forte , & gâteroit les fromages.

A l'égard du lait avec lequel on fait le fromage , il doit être nouvellement trait , un peu plus que tiède : s'il n'étoit pas assez chaud , il faudroit faire un peu de feu sous la chaudiere où on l'auroit mis , afin de lui donner le degré de chaleur qui lui convient. On y jette pour lors environ un demi septier de présure , plus ou moins selon la quantité du lait ; & après avoir bien mêlé le tout ensemble , par le moyen d'une grande cueillere plate à long manche , on ôte la chaudiere de dessus le feu , & on laisse reposer jusqu'à ce que le lait soit entierement pris & caillé , ce qui se fait ordinairement en moins d'une demie-heure , on le détache ensuite doucement & adroitement des bords de la chaudiere avec la grande cueillere , & quand il est bien détaché , on prend un autre instrument que l'on nomme *spatule* , lequel est un petit sapin de la grosseur d'une bonne canne , pelé proprement & garni depuis le bas jusques vers le milieu avec une certaine quantité de branches ou rameaux coupés à deux ou trois pouces de longueur , lesquels sont quelques fois retrouffés & rentrés dans le bois en forme de demi cercle. On se sert de cet instrument pour tourner le caillé , d'abord doucement , & ensuite plus fort , augmentant toujours par degré de force & de vitesse , jusqu'à ce que le caillé soit entierement dépris & desuni ; après quoi on remet la chaudiere sur le feu , & on chauffe le caillé , en sorte qu'on y puisse souffrir le bras. Pendant tout ce temps on tourne continuellement avec la spatule , & si la chaleur devient trop grande , on descend la chaudiere en continuant toujours à tourner pendant une demie-heure , & quelquefois plus , selon qu'on juge à propos de rendre le caillé plus ou moins épais. On le laisse reposer dans cet état , &

quand on voit qu'il s'est précipité & rassemblé tout en masse au fond de la chaudiere , deux hommes prennent un morceau de grosse toile claire comme du chanvre , & l'ayant fait passer adroitement par dessous le caillé , ils le tirent de la chaudiere , & le mettent avec la toile dans une forme qui est placée sur une espece de pressoir. Cette forme est un grand cercle de bois de la hauteur dont on veut que le fromage soit. Il y a des crans ou crochets disposés autour de la circonférence à cinq ou six pouces les uns des autres , ils servent à l'élargir ou la diminuer à proportion du diamètre qu'on veut donner au fromage : après qu'il est placé dans la forme , on met par dessus une planche bien nette & bien polie ; & sur cette planche une pierre qui pese vingt-cinq ou trente livres ; quand on s'aperçoit que la planche touche au haut de la forme , on ôte le fromage pour le resserrer d'un cran. La forme étant resserrée , on enveloppe ce fromage d'un nouveau morceau de toile bien net , on le remet dans la forme avec la planche , & deux pierres par dessus de la pesanteur de quarante-cinq ou cinquante livres chacune pour faire égoutter le fromage plus promptement. On continue d'heure en heure en retirant toujours le fromage de sa forme qu'on resserre aussi d'un cran , & en changeant à chaque fois de linge qui soit bien net & bien sec : on retourne aussi le fromage dessus dessous ; on réitere la même chose douze ou quinze fois en augmentant toujours le poids qu'on met sur la planche , en sorte que les dernieres pierres pesent quelquefois jusqu'à 150 livres.

Quand le fromage est bien égouté & qu'il ne mouille plus le linge qui l'enveloppe , on le met sur une planche dans l'endroit destiné pour les fromages , & on prend garde qu'ils ne se touchent , lorsqu'il s'en trouve plusieurs , & lorsqu'ils sont encore nouveaux. On prend ensuite du sel bien sec & pilé le plus menu qu'il est possible ; on en jette environ deux pincées sur

chaque fromage ; une heure ou deux après que le sel est fondu , on frote exactement le fromage tout autour , & après l'avoir laissé secher pendant une ou deux heures , on l'entoure de sangles faites d'écorce ou de bois de sapin , en les serrant le plus fortement qu'il est possible , & en poussant les fromages les uns contre les autres à l'endroit où elles se croisent , afin de les détendre. Le lendemain on les deffangle , & après les avoir essuyés aussi bien que la planche , on répand encore sur les pains de fromages deux pincées de sel ; on continue ainsi pendant six semaines , jusqu'à ce qu'ils soient salés suffisamment , ce qu'il est aisé de connoître , soit par la sonde , soit quand on s'apperçoit qu'ils n'attirent plus de sel ; on laisse enfin tout-à-fait les fromages , & on les met dans des caisses ou tonnes pour les transporter où on le juge à propos.

Les fromages de Roquefort sont en partie comme nous avons dit , ceux qui sont estimés pour la table des grands , on travaille à les faire depuis le commencement de Mai que l'on serre les agneaux , jusqu'à la fin de septembre : hommes & femmes font la traite des brebis deux fois par jour ; vers les cinq heures du matin , & le soir vers les deux heures ; à mesure que chaque seau est plein , on le porte dans des granges ou dans des maisons. Là on le coule à travers une étamine , on le reçoit dans une chaudiere de cuivre rouge étamée en dedans ; & on est fort exact à laver les seaux , les couloirs & les chaudières , avant que de s'en servir une seconde fois. Pour faire la présure , on égorge des chevreaux qui n'ont été nourris que de lait , & on tire de leur estomach la caillette , on y jette une pincée de sel , & on la suspend en l'air dans un endroit sûr.

Lorsqu'elle est suffisamment seche , on en met dans une caffetiere de terre , avec environ un quart de livre d'eau ou de petit lait ; au bout de vingt-quatre heures la liqueur est suffisamment impregnée des sels

de la caillette, & prend le nom de présure ; sa qualité influe beaucoup sur la bonté du fromage ; elle peut se conserver un mois sans se corrompre , mais on la renouvelle tous les jours dans la crainte qu'elle ne devienne trop forte ; on en met dans la chaudiere une dose proportionnée à la quantité du lait ; une petite cueillerée suffit pour cent livres de lait ; trop ou trop peu dérangeroit l'opération. Dès que la présure est dans la chaudiere , on remue bien le lait avec une écuelle à long manche , on laisse ensuite reposer le mélange , & dans moins de deux heures le lait se trouve entierement caillé ; c'est pour lors qu'une femme se lave les bras & les plonge dans le caillé qu'elle tourne sans interruption en differens sens jusqu'à ce tout soit brouillé , elle croise ensuite les bras , & applique les mains successivement sur toutes les portions de la surface du caillé , en le pressant un peu vers le fond de la chaudiere , & cela pendant trois quarts d'heure : au moyen de quoi le caillé se prend de nouveau , & forme une espece de pain qui se précipite au fond de la chaudiere , que deux femmes levent alors pour verser adroitement le petit lait dans un autre vase. L'une d'elles coupe ensuite le caillé par quartiers avec un couteau de bois , & les transporte de la chaudiere dans une forme placée sur une espece de pressoir. La forme ou éclisse est une cuvette de bois cylindrique , dont la base est percée de plusieurs trous qui ont environ deux lignes de diamètre. On se sert de formes plus ou moins larges & hautes , selon la grandeur que l'on veut donner au fromage.

En mettant le fromage dans la forme , on le brise , on le paîtrit de nouveau avec les mains , on le presse autant qu'il est possible , & on en remplit la forme jusqu'à ce qu'elle soit bien comble. Pour le bien faire égouter , on le presse fortement , soit avec une presse ordinaire , soit avec des planches bien unies que l'on charge d'une pierre qui pese environ cinquante livres ;

le fromage demeure environ douze heures dans la forme : pendant ce tems on le tourne d'heure en heure , enforte que le dessus vienne au-dessous. Quand il ne sort plus de petit lait par les ouvertures de la forme , on en tire le fromage , on l'enveloppe d'un linge pour l'essuyer , & on le porte à la fromagerie , qui est une chambre où l'on fait secher les fromages sur des planches bien exposées à l'air , & rangées à differens étages le long des murs , afin que les fromages ne se gersent pas en sechant , on les entoure de sangles faites de grosse toile qu'on serre le plus fortement qu'il est possible ; on les range ensuite à plat sur les planches à côté les uns des autres , & jamais l'un sur l'autre , enforte qu'ils ne se touchent que par les pointes : ils ne sont bien secs qu'après quinze jours ; encore faut-il durant ce tems les tourner & retourner même deux fois par jour ; on aura en outre soin de frotter , essuyer & souvent de tourner les planches ; sans ces précautions , les fromages s'aigriroient , ne se colle-roient pas dans le cœur , s'attacheroient aux planches , & se romproient ensuite quand on voudroit les détacher.

Dès que les fromages sont secs , on les porte dans les caves de Roquefort , où on commence par les saler , on y employe du sel de pecais , broyé dans des moulins à bled ; on jette d'abord sur une des faces plates de chaque fromage , de ce sel pulverisé : vingt-quatre heures après on les tourne pour jeter sur l'autre face une même quantité de sel. Au bout de deux jours , on les frotte bien tout autour avec un morceau de drap ou de grosse toile ; & le surlendemain on les racle fortement avec un couteau. Ces raclures servent à composer une espece de fromage en forme de boules qu'on nomme rhubarbe , & qui se vend dans le pays 3 ou 4 sols la livre. Après ces opérations , on met huit ou douze fromages en pile , & on les laisse quinze jours de la sorte : au bout de ce temps ; &

quelquefois plutôt , on apperçoit à leur surface une espece de mousse blanche fort épaisse , longue d'un demi pied , & une efflorescence en grains , dont la couleur & la forme ressemblent assez à de petites perles. Ayant raclé de nouveau pour enlever les matieres , on range les fromages sur des tablettes qui sont dans les caves ; on renouvelle ces procedés tous les quinze jours , ou même plus souvent dans l'espace de deux mois ; durant cet intervalle , la mousse paroît suffisamment blanche , verdâtre , rougeâtre , enfin les fromages acquierent cette écorce rougeâtre que nous leur voyons ; ils sont alors assez murs pour être transportés aux endroits où l'on en fait le débit : avant que d'arriver à ce point , ils subissent plusieurs déchets , en sorte que cent livres de lait ne produisent ordinairement que vingt livres de fromage.

Après avoir fait connoître à nos lecteurs les différentes especes de fromages , & l'usage qu'on en peut faire pour alimens , nous allons passer aux propriétés medecinales de cette substance caséeuse. Quand le fromage est nouveau & sans sel , on l'applique avec succès en cataplasme sur les yeux enflammés & sur les hemorrhoides douloureuses ; le fromage sans crème , qu'on nomme pour cette raison *fromage maigre* , est un excellent cataplasme sur les tumeurs enflammées , il peut même se substituer au cataplasme de mie de pain & de lait. Bœrhaave rapporte que des personnes ont eu les levres , les gencives , la langue & le gosier enflammés pour avoir mangé du fromage vieux ; on doit conclure de-là que le fromage doit nécessairement affecter l'estomach & les intestins par son acrimonie : on fera donc très-bien de s'abstenir d'une pareille nourriture , ou du moins de mettre en pratique le vers suivant qui est connu de tout le monde :

Casus ille bonus quem dat avara manus.

FUITE. C'est un terme de venerie ; la fuite se connoît à ce que les bêtes , en courant , ouvrent le pied.

FUMÉES. Ce sont des fientes de bêtes fauves qui vivent de brout, telles que le cerf, le dain, le chevreuil.

FUMER. Terme de chasse; c'est prendre le lapin à la fumée, ce qui se fait avec le souffre.

FUMIER. On donne ce nom à de la paille qui après avoir servi de litier aux animaux domestiques, & s'être imbibée de leurs excréments & urine, se trouve brisée & plus ou moins putréfiée.

Le fumier de cheval, de mulet & d'âne tient de la nature du feu, surtout quand il est récent & médiocrement humide, aussi ne l'employe-t-on pour lors que pour faire des couches & pour hâter la production des asperges, & quand on veut s'en servir pour amender les terres de grains, il faut nécessairement attendre qu'il soit dans un degré de putréfaction bien avancée, il devient alors utile aux terres fortes & à toutes celles qui sont humides; le crotin seul de ces animaux lorsqu'il est récent ou même à demi sec, fertilise très-bien ces sortes de terres.

Le fumier de bœuf & de vache n'est pas si brulant que le précédent, il est même plus gras & plus propre à humecter; il convient conséquemment aux terres sabloneuses, seches, & autres de ce genre: le fumier de mouton paroît plus propre que tous les autres pour fertiliser les terres froides: on n'estime pas beaucoup le fumier de cochon, il est brulant lorsqu'on tient l'animal enfermé. On lit dans le Journal Œconomique que si l'on couvre les fosses d'une houbloniere avec cette espece de fumier avant qu'il soit consommé, on garantit par-là le houblon de la rosée farineuse qui le fait périr. La fiente des canards, oies & autres animaux aquatiques, ne semble pas propre à fertiliser la terre; on dit même, ce qui mérite confirmation, que leurs excréments nuisent aux herbes sur lesquelles ils tombent. La fiente de pigeon est extrêmement chaude, on laisse passer une partie de

son feu avant d'en amander les terres, ou bien on le mêle avec d'autre fumier plus froid, ou même on le répand seul, lorsqu'il y a apparence de pluies prochaines & assez abondantes; le fumier de volaille est encore fort chaud, il peut s'employer comme celui de pigeon.

On nomme fumier neuf celui qui est récemment tiré de l'écurie & encore plein de chaleur; & lorsqu'il est bien pourri, il change de nom, & prend celui de fumier consommé. On dit, mais assez vaguement, que le fumier & l'urine du cheval font fuir les puces.

FURET. C'est le plus joli petit quadrupède qu'on puisse voir, il est du genre des belettes, & quelques auteurs l'ont confondu avec le putois par rapport à sa couleur. Le furet est originaire des pays chauds, & ne peut subsister en France que comme animal domestique; il ne se mêle jamais avec le putois qui est naturel aux pays tempérés. Le corps du furet est plus allongé & plus mince que celui du putois, sa tête est aussi plus étroite, & son museau est plus pointu; la longueur de son corps est de quatorze pouces jusqu'à l'origine de sa queue; il est facile à apprivoiser, très-docile, & il ne laisse cependant pas que d'être fort colere; il a une mauvaise odeur en tout temps, & cette odeur devient même plus forte, lorsqu'on l'échauffe ou qu'on l'irrite; il a les yeux vifs & rouges, le regard enflammé, & tous les mouvemens très-souples; il est l'ennemi juré des lapins, & il est en même-temps si vigoureux, qu'un lapin qui est quatre fois plus gros que lui, ne peut lui résister.

La femelle du furet est sensiblement plus petite que le mâle; lorsqu'elle est en chaleur, elle le recherche avidement, elle meurt même si elle ne trouve pas à se satisfaire, aussi ne les sépare-t-on jamais; elle donne sept à huit petits d'une ventrée, elle porte six semaines; les jeunes furets ne voyent la lumière qu'au

bout de trente jours , & quarante jours après ils sont propres pour être employés à la chasse. On élève ces animaux dans des tonneaux , ou on leur fait un lit d'étoupe ou de paille fraîche , qu'on leur change même tous les trois ou quatre jours. Ils y dorment presque continuellement , mais ce sommeil ne leur tient lieu d'aucune nourriture , dès qu'ils s'éveillent , ils cherchent à manger ; on les nourrit de son , de pain , & surtout de lait de vache tout frais tiré ; on leur en donne à chacun deux fois par jour une verrée le matin , & autant le soir ; quand on ne peut pas en avoir , on leur donne à chacun le matin un œuf crud , & le soir autant , mais il faut que le blanc & le jaune soient mêlés ensemble. Quand on veut transporter ces animaux , il faut avoir un sac de toile assez grand pour les tenir dans leur longueur , & mettre au fond une poignée de paille en longueur , pour les coucher.

Les furets ont pour les lapins une antipathie si singulière , que si on en présente un qui soit mort à un jeune furet , qui n'en a jamais vû , il s'élance sur lui , & le mord avec fureur ; s'il est vivant , il le prend par le cou & lui suce le sang ; c'est de cette antipathie , dont les chasseurs ont cherché à tirer parti. Quand ils vont à la chasse du lapin , ils se munissent d'un furet qu'ils transportent avec eux dans un sac , ainsi que nous l'avons déjà observé ; ils font d'abord chasser pendant une heure un basset bien instruit , pour obliger les lapins à se terrer ; ils attachent ensuite le chien , ils vont aux clapiers tendre les poches sur tous les trous , & ils les arrangent de manière qu'elles débordent tout autour ; le tout étant ainsi disposé , ils prennent le furet , & ils le lâchent dans les trous , ils le musellent auparavant , afin qu'il ne tue pas les lapins dans le fond de leur terrier , & qu'il les oblige seulement à sortir & à se jeter dans les filets qui bordent leurs entrées. Si on

laissoit aller le furet sans museliere, on courreroit risque de le perdre, parce qu'après avoir suçé le sang du lapin, il s'endormiroit; la fumée qu'on fait dans le terrier n'est pas toujours un moyen bien sur pour le ramener, parce que souvent il s'y trouve plusieurs issues, & qu'un terrier communique à d'autres, & le furet s'y engage dès que la fumée le gagne; il y a quelques chasseurs qui ont la précaution d'attacher une sonnette au cou du furet; quand ce petit animal est une fois entré dans le trou, il faut garder le silence, & ne faire aucun mouvement, sinon le lapin ne sortiroit pas; le gibier étant une fois pris, on le tire bien vite du piège, avant qu'il ne soit pas apperçu du furet; par cette adresse on oblige le furet à l'aller chercher de nouveau, & comme dans un terrier il se trouve souvent plusieurs lapins, on parvient à les prendre tous les uns après les autres; quelquefois cependant le furet ne trouve rien, mais il faut pour lors lui souffler dans le nez pour l'obliger à rentrer; quand il vient à s'endormir dans les terriers, on tire dans le trou quelques coups de fusil, ce bruit le réveille & le fait sortir; rien n'est plus agréable & plus profitable que la chasse du lapin au furet.

Quand on met le furet dans quelque terrier, on examine avant qu'il entre, si ces terriers sont fréquentés des blereaux & renards, de peur qu'il ne vienne à être blessé ou tué par ces animaux: on prend garde pareillement de ne le pas mettre dans les enclos, à cause des trous & cavernes qui s'y rencontrent, d'autant que le furet n'en peut sortir, parce qu'il ne saute point.

Toutes les fois que le furet aura chassé, on mettra un lapin devant lui, & on lui arrachera un œil que le furet mangera, rien ne sera plus propre à l'encourager & à lui faire connoître son gibier. On trouve dans une ordonnance de Philippe le long de 1318, l'article

suivant qui concerne les furets : *Nul ne pourra tenir furons ni reseril s'il n'est gentilhomme, ou s'il n'a garenne, à peine de soixante sols parisis d'amende, ou de la volonté du Roi, ou de celui en la justice duquel sera trouvé, & aura le dénominateur le tiers de l'amende.*

FUSIL. C'est une longue arme à feu, qui avoit autrefois pour platine un fusil vers la culasse, d'où cette arme a pris son nom. Quand un fusil est destiné pour la chasse, il doit avoir trois pieds & demi de long, lorsqu'on chasse à cheval, & quatre si c'est à pieds; on proportionne la charge au fusil qu'on a; on ne fait usage que de poudre qui soit faite en été, & on employe du plomb convenable au gibier qu'on veut chasser; on se sert quelquefois de plomb qu'on nomme dragées; on en fabrique de trois sortes; la première est celle qui entre trois à trois de calibre dans un canon de fusil; la seconde entre quatre à quatre, & la troisième cinq à cinq; cette dernière est très-menue. Lorsqu'on veut tirer aux oies, on se sert de la première, la seconde s'employe pour les canards, & la troisième pour les farcelles, les pluviers, les ramiers, les bisets, & tous les oiseaux de moyenne taille. Si on veut tirer aux lievres, aux lapins & aux renards, on se sert de la dragée qui entre trois à trois; pour les bêtes fauves, on charge son fusil de deux balles de même calibre avec un fil d'archal, on nomme ce plomb *balle ramée*; quand le gibier est en monceau, on charge pour lors à deux lits, & si on le prend en travers, on n'a toujours qu'un abatit très-médiocre.

Le fusil ne se bourre pas toujours de même; quand on tire aux grues, aux cignes & aux oies, on se sert de la composition suivante: on fait fondre du suif & de la cire ensemble; on met trois quarts du premier sur un quart du second; on trempe dans ce mélange du vieux drap, & quand il est roide comme de la toile cirée, on le coupe par morceaux, & par le moyen
de

de tels rapons , la charge porte infiniment plus loia que les bourres ordinaires.

Lorsqu'on tire aux canards & à d'autres oiseaux plus petits , on met dans le fusil un poids de poudre égal à celui de quatre dragées de celles qui entrent trois à trois ; lorsqu'on a tiré , il faut avoir soin de recharger aussitôt , pour que le canon du fusil ne devienne pas trop humide , & ne nuise pas à l'activité de la poudre. Nous ne nous étendrons pas d'avantage sur cet article , il vaut mieux s'en tenir à l'expérience qu'à la pratique.

F U T É. C'est un terme d'oiseleur qui se dit d'un oiseau qui a découvert les pieges , & qui ne veut plus donner dedans.



G

GABOT ou JAVOT. C'est un poisson saxatile qu'on rencontre communément sur les côtes de l'Océan ; il a un pied & demi de long, il est de couleur d'or en quelques endroits, & rouge en d'autres, ses ouies sont petites, c'est ce qui est cause que ce poisson reste longtems à sec, d'autant qu'il ne respire que très-peu d'air, & qu'il ne s'en trouve pas par conséquent suffoqué. On lui remarque depuis les ouies jusqu'à la queue une ligne blanche qui y regne. On trouve aux environs de Marseille une espèce de gabot crêté, qui a la figure d'un goujon, il est d'une couleur tannée & marbrée, glissant comme une anguille, & de la grosseur du doigt index. Les nageoires des côtés sont à l'envers, & celles du ventre sont des espèces de filets. Le gabot crêté de Marseille peut rester trois ou quatre jours hors de l'eau sans en être incommodé ; il ne se nourrit que de comes & d'orties de mer.

On prend les gabots sur les rochers ; les pêcheurs avant le flux de la mer vont remuer les pierres pour en saisir & garnir les hameçons, dont ils se servent pour la pêche des congres & des chiens de mer ; ils trouvent quelquefois ce poisson endormi, mais ils ne le prennent pas impunément avec la main, ses dents sont trop aigues.

GALE. C'est une maladie de la peau, une eruption de pustules en différentes parties du corps ; quelquefois même par-tout ; les chiens & les chevaux ne sont pas moins sujets à cette maladie que les hommes ; elle provient aux chiens d'un sang trop échauffé. Nous avons donné à l'article *Chien* la méthode pour traiter dans ces animaux cette maladie.

Voyez cet article. Quant aux chevaux, on connoît qu'ils en sont attaqués, lorsqu'ils se frottent à un endroit plus qu'aux autres, v. g. aux jointures, aux jambes, à la queue & au crin. Si l'endroit qui démange se trouve pelé ou plus gros qu'il n'a coutume de l'être ordinairement, c'est un signe évident que le cheval a la gale. On distingue deux sortes de gales chez les chevaux, la vive & l'ulcérée. La première ne pousse rien au-dessus du cuir, sinon une espèce de farine ou crasse; elle fait tomber le poil, & est très-difficile à guérir; elle provient ordinairement aux chevaux d'avoir soufferts trop long-tems la faim, ou d'avoir été exposés au froid. La gale ulcérée se manifeste d'abord, & est beaucoup plus facile à guérir que la première. Toute espèce de gale épaisit le cuir des chevaux, on s'apercevra par conséquent qu'un cheval est en état de guérison, & que la gale commence à diminuer, lorsque son cuir se trouvera plus mince qu'auparavant dans les endroits atteints du mal. Cette maladie se communique ordinairement par la fréquentation, les étrilles & autres ustenciles de pareille nature, par conséquent on fera très bien de séparer les chevaux galeux d'avec les autres, & d'employer des étrilles particulières: on parvient à guérir la gale plus difficilement en hiver & pendant les froids que dans toute autre saison.

Les Auteurs indiquent plusieurs remèdes pour cette maladie: on en commencera la cure par saigner l'animal dans l'endroit le plus proche de celui qui est attaqué de la gale, & le lendemain on le purgera avec une once & demi d'aloës succotrin, une once & demi de vieille thériaque, de la racine de jalap & du sublimé doux autant de l'un que de l'autre; on pulvérisera ce qui peut se mettre en poudre, & au moment qu'on voudra faire avaler la médecine, on délayera le jalap dans du vin, on y mettra la thériaque, & en-

suite l'aloës ; il faudra réitérer plusieurs fois cette pur-
 gation en cas qu'il soit nécessaire. M. de Garfault
 veut qu'on fasse d'abord deux saignées dans cette ma-
 ladie , ensuite qu'on en détruise la cause interieure par
 des apéritifs délayans , temperés , rafraîchissans , bains
 ou frictions , & qu'en cas que le mal soit grave &
 invétééré , on ait recours au même traitement que
 pour le farcin. Voyez art. *Farcin*. Quant aux remedes
 exterieurs , le même M. de Garfault en indique un
 qu'il dit être excellent ; c'est un onguent composé
 d'une demie livre de souffre bien pilé , deux livres de
 beurre frais , autant de vieux oing , & deux poignées
 d'ardoise bien pulverisées ; après que le vieux oing &
 le beurre sont fondus ensemble , & lorsque la liqueur
 monte & est prête à sortir du chaudron , on y ajoute
 le souffre , & on remue bien le tout ensemble en lais-
 sant bouillir la liqueur ; on y jette ensuite l'ardoise ,
 on retire le tout du feu , & on frotte le cheval avec
 cet onguent tout chaud ; on remuera exactement cette
 composition , tandis que l'on frotera promptement le
 cheval ; si l'animal est d'une taille considérable , on
 augmentera la dose de tous les ingrediens d'un tiers ,
 afin qu'il puisse être frotté par tout , en cas que la
 gale soit univeselle , & même dans les crins qui sont
 ordinairement les endroits principaux qui se trouvent
 affectés : on peut encore employer pour laver l'ani-
 mal , surtout aux endroits galeux , de la décoction de
 prunelles dans de fort vinaigre. L'essence de théré-
 benthine est encore un remede efficace pour guérir la
 gale des chevaux , mais il est violent ; on aura cepen-
 dant grand soin de ne pas employer ces remedes exte-
 rieurs , sans avoir fait prendre auparavant des inté-
 rieurs. L'aloës & le miel purgent très-bien les che-
 vaux. On prétend qu'un bon remede pour la gale des
 chevaux est de leur donner le verd ; on fera très-bien
 de leur faire avaler trois ou quatre prises de pilules de

cinnabre , deux pilules à chaque fois , ces pilules leur purifient la masse du sang.

Lorsqu'un cheval devient galeux en été , après l'avoir saigné abondamment & l'avoir purgé , on lui donnera du son mouillé , des herbes de patience , de fumeterre , de chicorée sauvage hachées bien menues , à la dose d'une poignée de chacune , & une demi once de souffre ; on fera du tout un mélange avec le son qu'on lui présentera soir & matin pendant huit jours ; mais si la gale survient au cheval pendant l'automne , au lieu de feuilles , on lui donnera à manger la racine de ces mêmes herbes , & en cas qu'il n'en voulut point , on en fera une décoction dans trois chopinés de vin blanc , qu'on réduira à une pinte , on ajoutera à la colature une once de souffre en poudre , on fera avaler au cheval ce breuvage le matin , après l'avoir tenu bridé deux heures auparavant ; on l'y tiendra encore après le même espace de temps.

GARDES. C'est un terme de venerie qui se dit des ergots des sangliers ou des os de derrière les jambes proche les pieds ; ce sont les deux os qui forment la jambe à toutes les bêtes noires.

GARENNE A LAPINS. C'est une espece de parc où on renferme ce gibier ; on choisit ordinairement pour l'emplacement d'une garenne , l'exposition au levant ou au midi comme la meilleure , & un terrain sec & léger , pour que les lapins y puissent creuser leurs terriers : on sème dans ce parc du thim , du serpolet , du chou , des navets & des laitues pour servir de nourriture à ces animaux ; on pourra encore y planter des romarins , des pruniers , & principalement des genevriers , d'autant plus que le lapin en aime beaucoup la graine. Lorsqu'on veut peupler une garenne , on y transporte des hases pleines , & on en laisse la race se multiplier pendant deux ans ; après quoi on donne la chasse aux mâles , dont le grand nombre détruiroit infailliblement la garenne. Il ne faut tout

au plus qu'un mâle pour cinquante femelles ; bien des gens se servent d'un clapier pour peupler la garenne. Voyez ce que nous en avons dit art. *Clapier*. On préfère toujours les lapins de garenne à ceux de clapier, comme il en est de presque tous les animaux sauvages ; ils perdent toujours leur qualité en perdant leur indépendance.

GARENNE A POISSON. C'est un endroit qu'on ajuste de telle façon que les poissons puissent s'y retirer. Nous avons déjà parlé d'une méthode de faire les garennes à l'art. *Fond* : on peut le consulter, cela ne nous empêchera pas d'en rapporter encore ici une autre qui nous a paru très-curieuse, nous l'avons extraite du Dictionnaire *Æconomique*.

On cherche un lieu commode où on puisse étendre un filet en rond sur une largeur de quatre ou cinq toises ; soit au milieu d'une rivière ou d'un étang, si on a un bateau, soit au bord si on n'en a point, on fait faire environ vingt ou trente fascines ou fagots de branches tortues, qui soient liés par les deux bouts, longs de six ou sept pieds, de la grosseur d'un homme, & on les fait porter sur le bord du lieu où on veut placer la garenne.

L'endroit étant marqué, on met un certain nombre de ces fagots en rang dans le fond de l'eau, en les éloignant les uns des autres d'environ un pied ; on en place d'autres au travers sur les premiers, ce qu'on continue de même, jusqu'à ce que le tas de fagots monte à un demi pied de la surface de l'eau ; on charge ensuite de pierres & d'herbes cette fascine pour la tenir en état, & en cas que le courant se trouve trop violent, on l'appuiera de pieux de bois ferrés par un bout : on observera surtout que les fagots de ces garennes soient rangés de façon qu'il puisse s'y trouver autant de plein que de vuide, afin que le poisson puisse s'y retirer : on construira aussi le réservoir quinze jours avant de pêcher, afin d'accom-

rumer le poisson à cette retraite ; ce temps passé , on pêche aux environs de la garenne , pour engager le poisson d'y entrer , & lorsqu'on croit qu'il donnera dans le piège , on bat l'eau autour du réservoir ; quand on le trouve à deux toises du piège , on tend un tremail bien garni de plomb par le bas , & de liege par le haut , de maniere qu'on enferme entierement le réservoir : on se sert alors d'un crochet pour tirer tous les fagots hors de l'eau : on fouille avec une pioche au fond de la garenne pendant environ une demi heure , & on termine cette manœuvre en enlevant le filet & le poisson qui s'y trouve renfermé.

GARRE , CRIER GARRE. C'est un terme de chasse ; c'est le mot que doit crier celui qui laisse courre , & entend le cerf partir de la repolée , afin de faire connoître aux piqueurs qu'il est lancé.

GARUM. On donne ce nom à la saumure de chair ou de poisson salé : on prétend que cette saumure empêche les ulceres corrosifs de s'étendre , pourvu qu'on les en étuve : on la dit aussi très-bonne pour les morsures des chiens ; on la donne en lavement contre le dévoiement & la sciatique ; elle sert, dit-on, à bruler les parties ulcérées dans la dyssenterie , & à ulcerer & excorier les parties non ulcérées dans la sciatique.

GEAY. C'est un oiseau dont le plumage est aussi doux que de la soie , & remarquable par sa beauté & la variété de ses nuances ; des taches bleues traversent ses ailes , le derriere de sa tête est diversifié de roux & de couleur de perse , son dos est plus pâle & tirant sur le cendré ; les plumes qui sont auprès de son croupion sont blanchâtres , sa queue est tiquetée de blanc , beaucoup plus petite que celle de la pie ; sa poitrine & son ventre sont d'un cendré pâle , ainsi que ses pieds & ses doigts ; ses ongles sont noirs & un peu crochus. Cet oiseau est presque de la grosseur d'un pigeon , c'est en quoi il differe de la pie qui est plus petite , de même que dans la variété de son plumage ; il a le

bec noir, fort & robuste, long de deux doigts, & des yeux bleux, l'ouverture de son gosier est si ample qu'il avale des glands tout entiers; aussi lui donne-t-on le nom de *pica glandaria*. Il s'en nourrit pendant l'automne & l'hiver, mais pendant les deux autres saisons il va chercher les pois verts, les groseilles, les fruits de ronce & les cerises dont il est fort friand; le mâle dans cette espece est plus gros que la femelle; les plumes de sa tête sont plus noires, & celles de ses ailes sont d'un plus beau blanc; on prétend que le geay est fujet au mal caduc: pris niais & élevé en cage, il apprend à parler & à siffler; il contrefait aussi le chat, la poule & plusieurs sortes d'oiseaux; la femelle pond quatre ou cinq œufs cendrés avec des taches plus apparentes, & va faire son nid dans les chênes & autres arbres. Cet oiseau est voleur comme la pie, il cache aussi, de même qu'elle, ses larcins dans les lieux les plus secrets. On distingue de plusieurs especes de geays; mais la plûpart de ces especes sont étrangères; nous n'en parlerons pas par conséquent dans ce Dictionnaire; il n'y a que le geay d'Alsace ou de Strasbourg qui puisse y avoir place, puisqu'il habite une des provinces de ce royaume.

Les couleurs de ce geay sont si vives & si agréables, qu'elles lui ont fait donner le nom de corneille bleue ou de perroquet d'Allemagne; il se nourrit dans le temps de la moisson de grains & d'insectes qui se trouvent dans les champs, & après la moisson il donne pour aliment à ses petits, des fruits d'arbres sauvages & différentes sortes d'insectes. Il y a trois différentes manieres de prendre le geay: la premiere de ces chasses est au lacet; vous prenez pour cet effet une gaule grosse comme le pouce, & de la hauteur de cinq à six pieds, vous la fichez en terre, vous y joignez un lacet attaché à une ficelle, & au milieu de la gaule, vous mettez une lanier, qui tourne tout autour, & la couvre en entier; à l'extrémité supérieure de la gaule

vous ajoutez un paquet de cerises, & vous le posez vis-à-vis du lacet ; l'oiseau ne peut fondre sur les cerises sans être pris au piège ; l'agrément d'une pareille chasse est la simplicité.

La seconde de ces chasses se nomme la chasse au plat d'huile. On remplit pour cette chasse un petit vaisseau haut d'environ quatre doigts, & large comme un plat ordinaire, d'huile de noix ou d'olive qui soit bien claire ; on le met dans un endroit où il se trouve beaucoup de geays, & on se retire derrière quelques broussailles, d'où on ne puisse être vû par le gibier ; l'oiseau voltige d'abord autour du plat, & y appercevant son image comme dans un miroir, il suppose que c'est un autre geay, & fond dessus ; ses aîles imbibées d'huile s'appesantissent alors, il ne peut s'élever en l'air ; les chasseurs accourent, & les prennent sans beaucoup de peine.

La troisième chasse du geay est à la repenelle ; on coupe en conséquence un bâton de saule d'environ six pieds de long, de la grosseur du pouce & bien droit ; on en aiguise le gros bout, & on met dans le petit un crochet auquel on attache des cerises ou des cosses de pois. On perce ensuite ce bâton à un pied au-dessous de l'extrémité supérieure, & à la hauteur d'un demi pied de terre ; on prend une baguette longue de trois pieds, de la grosseur du petit doigt ; on attache au petit bout une ficelle, ensuite un collet ; il faut que le gros bout de cette baguette passe dans l'ouverture inférieure du premier bâton, & que le collet soit attaché au petit bout dans l'ouverture supérieure ; il faut en outre observer que le nœud de la ficelle qui tient le lacet ne soit passé dans le trou qu'à la profondeur d'une ligne, & on l'y arrête par le moyen d'une petite cheville qu'on fiche légèrement ; la baguette fait pour lors le demi cercle, & tient la ficelle tendue ; pour achever le ressort, on accomode le collet en rond sur le petit bâton, & il doit s'y trouver un petit arrêt

pour empêcher que le collet ne se défasse ; on a d'ailleurs soin que l'appas des cerises ou cosses de pois soit directement au-dessus du bâton ou est le collet , & à portée de l'oiseau , qui viendra s'y percher pour s'en nourrir. Dès que les geays apperçoivent cet appas , ils y volent , mais quand ils sont une fois posés , la marchette tombe , le nœud de la ficelle que le petit bâton retenoit , se lâche , la baguette se détend , & l'oiseau se trouve pris par les jambes.

On tend la repenelle sur les arbres ou sur les buissons. Si c'est sur des arbres , on accroche le piège , en sorte qu'il ne se trouve point d'autres petites branches qui soient près des cerises ou des pois , car les geays en se perchant dessus , pourroient les prendre sans toucher la marchette , & par conséquent la machine perdrait l'usage de son ressort ; on employe la même précaution sur un buisson. Si l'on veut faire réussir le piège , il faut absolument s'écarter dès qu'on a tendu la repenelle , car le geay est un oiseau rusé & défiant , la simple vue du chasseur suffiroit pour l'éloigner pendant tout le jour de l'arbre ou du buisson où on l'attend.

On lit dans le Journal Œconomique du mois de Juillet 1752 , une méthode très-facile & en même-temps très-amusante pour attraper les geays. On a un geay privé , on le porte ou dans sa poche ou dans une cage couverte , vers une futaie ou autres bois où l'on soupçonne qu'il y a des geays , car il n'est pas nécessaire d'en appercevoir ; on avance cent ou deux cent pas dans le bois , & on choisit un lieu un peu découvert : on en trouve communément en suivant les sentiers & les chemins qui traversent les bois ; on prend alors son oiseau , on le renverse contre terre sur le dos , & avec deux petites fourches dont on s'est muni , on le contient sur le terrain en engageant ses deux ailes sous ces fourches ; on observera surtout de ne point blesser l'oiseau qui peut servir à plusieurs fois , & de

planter les fourches si bien & si avant en terre que malgré tous les efforts qu'il pourroit faire, il ne lui soit pas possible de pouvoir se mettre en liberté ; le geay étant ainsi placé, on se retire dans le bois, & on se place de façon que sans être trop en vue, on puisse voir tout ce qui se passera, & prendre le plaisir entier de cette chasse. Aux cris que pousse le geay en se débattant, tous ceux qui sont à une demie lieu à la ronde, ne manquent pas d'accourir d'arbre en arbre jusqu'au lieu où ils voyent leur camarade si mal à son aise ; après avoir raisonné quelque temps entr'eux sur une aventure aussi étrange, comme ils ne voyent personne & qu'ils n'entendent aucun bruit, la curiosité leur prend d'examiner la chose de plus près, ils volent à terre, ils tournent & sautent autour de l'infortuné, ils s'en approchent même de plus en plus sans aucune défiance ; celui-ci qui a les pattes & la tête libre, désespéré de se voir le seul malheureux de la troupe, ne manque pas de saisir celui d'entr'eux qui passe trop près de lui, & certainement ne le lâche plus. Les cris que jettent le nouveau prisonnier avertit que le geay privé a fait son coup, on sort pour lors de l'embuche, & on va prendre sa proie ; il n'est pas douteux que tous les autres geays ne s'envolent au même instant, mais ils ne vont pas bien loin ; on retourne dans son embuscade, on les voit bientôt revenir, & le geay privé en attrape un second : on peut de cette maniere en prendre plusieurs de suite, & l'oiseau dont on s'est servi pour cette espece de chasse, peut encore servir pour d'autres.

On mange le geay en plusieurs pays ; si on en croit l'Emery, le bouillon préparé avec cet oiseau, est propre pour restaurer ou pour réparer les forces abatues. On fait entrer les petits dans la composition de quelques eaux propres pour dégraisser & embellir la peau.

GELÉE. C'est le jus des animaux qui en bouillant a acquis une espece de consistance ; on prend ce jus

seul par cueillerée comme remede alimentaire. Nous allons rapporter ici quelques préparations de gelée animale. Une des principales est celle de coq & de veau ; pour la faire on met dans un pot de terre neuf un vieux coq, dont on a ôté la peau, & un jarret de veau avec les quatre pieds cassés & blanchis, ou deux pieds & une ruelle de veau ; on remplit d'eau la marmite, & on la fait écumer ; on la couvre bien ensuite & on la tient auprès d'un petit feu, où elle ne bouille que d'un côté ; la viande étant bien cuite & le bouillon assez diminuée, on met un peu de ce bouillon dans une assiete, pour voir s'il peut se prendre en gelée ; quand il a acquis cette qualité, on le passe par un tamis de soie, & on le dégraisse bien : on y verse ensuite deux verres de bon vin blanc & très-clair, on met le bouillon dans une casserole sur le feu ; lorsqu'il est prêt à bouillir, on y jette une livre & même cinq quarterons de sucre ; & lorsqu'il bout, on y ajoute les blancs de sept à huit œufs bien frais, fouettés en neige, un petit baton de cannelle, & une petite pincée de sel ; on donne un bouillon au tout, on y met le jus de quatre ou cinq citrons, on en augmente ou on en diminue la quantité selon le plus ou le moins de gelée, & on y ajoute une cueillerée à bouche de vinaigre blanc ; on ôte à l'instant même la casserolle de dessus le feu ; on passe ce bouillon à la chauffe ou bien à travers un linge pour rendre la gelée plus claire, & on le met dans des gobelets ou pots que l'on tient en lieu frais pour qu'elle se prenne plus aisément ; cette gelée doit être tremblante ; on s'en peut servir pour entremets ou en fait de maladies.

On prépare depuis peu, avec le jus ou gelée de viande, des tablettes qui sont d'une grande utilité ; on les peut transporter au loin, & les conserver même pendant un an & plus. Pour faire ces tablettes, on prend le quart d'un gros bœuf, un veau entier, ou une partie seulement selon la grandeur, deux moutons,

Deux douzaines de vieilles poules & de vieux coqs , ou une douzaine de vieux dindons plumés, vuidés & arrosés ; après que toutes ces viandes auront été bien dégraissées , qu'on les aura fait échauder & nettoyé séparément les pieds de veaux & de moutons , on jette le tout dans une chaudiere de teinturier ; on y ajoute la décoction de douze ou quatorze livres de rapure de corne de cerf , qu'on aura fait bouillir séparément , & qu'on aura passé , lorsqu'elle étoit encore toute chaude , par la presse ; on verse ensuite sur le tout la quantité de quatre seaux d'eau de fontaine : on ferme & couvre exactement la chaudiere de son couvercle , dont on lutte les bords avec de la pâte ; on la charge d'un poids de cinquante à soixante livres ; on fait bouillir les viandes au feu doux & égal , sans les écumer pendant six heures & plus même s'il est nécessaire , c'est-à-dire , jusqu'à ce qu'elles soient suffisamment cuites , ce qui sera facile à connoître , quand les os se détacheront aisément ; on en ôtera alors les plus gros , après quoi laissant toujours la chaudiere sur le feu pour entretenir les viandes dans une chaleur très-forte , on les en retirera aussi promptement que l'on pourra , on les hachera dans l'instant même , & on les mettra immédiatement après dans une grande presse garnie de plaques de fer chaudes , pour en tirer tout le jus ; dès que cette opération sera faite , on joindra les extractions avec le bouillon chaud qui sera resté dans la chaudiere ; on passera au plus vite le tout ensemble par un gros tamis de crin , pour en séparer tout ce qu'il y auroit de grossier ; on laissera ensuite refroidir le tout , & on en ôtera la graisse ; on assaisonnera le bouillon dégraissé avec une médiocre quantité de sel , de poivre blanc & de cloux de gerofle en poudre , on le fait chauffer encore en le remuant sans cesse avec une cueillere de bois , jusqu'à ce qu'étant versé sur une assiete à froid , il forme une gelée forte , qui devient de couleur brune ; on ôte le tout du feu , on le

laisse refroidir à demi , & on le verse dans des vaisseaux de terre vernissés , dont la profondeur n'excedera point celle de trois pouces ; dès que cette extraction sera tout-à-fait refroidie , on la mettra secher , soit dans l'étuve , soit dans le four , après néanmoins que le pain en aura été tiré , prenant garde surtout qu'elle ne s'y rotisse & ne brule ; elle doit y devenir aussi dure que la colle forte , enforte qu'elle puisse se rompre aisément & sous la main pour en former des tablettes du poids d'une ou deux onces ; on les garde pour s'en servir au besoin dans des bouteilles de verre , dans des boëtes ou des barils bien fermés & mis dans un lieu sec & frais. Ces tablettes sont de bon goût étant fondues , elles peuvent également servir à faire des bouillons ordinaires & des potages mitonnés. La maniere de se servir de ces tablettes , lorsqu'on a besoin d'un bouillon , est d'en faire fondre dans une chopine d'eau , depuis une once jusqu'à deux , selon que l'on veut le bouillon plus ou moins fort. Dans les maladies on en fera prendre de trois heures en trois heures , ou même de quatre heures en quatre heures ; on réglerà l'usage qu'on en fera sur celui qui se fait ordinairement des bouillons composés avec des viandes fraîches.

Une gelée qui passe pour excellente , lorsqu'il s'agit de réparer les forces , qui arrête le cours de ventre , le vomissement , & résiste à la malignité des humeurs est la gelée de corne de cerf ; on prend pour la faire une demi livre de raclure de corne de cerf , & six livres d'eau commune ; on les fait bouillir doucement dans un pot vernissé garni de son couvercle , jusqu'à la consommation d'environ les deux tiers de la liqueur ; on en met pour lors un peu sur une assiette , & on laisse refroidir , pour voir si la gelée est faite ; si elle ne l'est pas encore , on y ajoute un peu d'eau chaude , & on la laisse bouillir ; quand la liqueur sera formée en gelée , on la passe par un linge avec forte expres-

tion ; on y jette ensuite un œuf battu avec quatre onces de vin blanc , & une once de jus de citron , on y ajoute une demi livre de sucre ; ensuite ayant clarifié le tout en le faisant bouillir légèrement , on le passe par un blanchet , & on conserve la gelée dans des pots de fayence , pour s'en servir dans le besoin ; on aura soin de la laisser refroidir avant de couvrir les pots.

Une gelée qui est fort usitée en medecine , est celle de viperes. Pour la préparer on coupe par morceaux les troncs d'une douzaine de viperes nouvellement séparées de leurs peaux & entrailles , on coupe aussi les cœurs & les foies : & après avoir mis le tout dans un pot qui ait son couvercle , & dont les jointures soient bien lutées avec de la pâte , on le fait bouillir de suite au bain marie , jusqu'à ce que les viperes soient cuites dans leur propre suc ; après avoir mis sur une écuelle un linge propre , on les y verse pour les couler toutes chaudes avec forte expression ; la colature étant refroidie sans la remuer , elle se change en une gelée , qui n'est pas moins agréable que flatueuse au goût ; elle se conserve comme celle de corne de cerf. On attribue à la gelée de viperes une vertu propre à détruire la malignité des humeurs , elle est très-bien indiquée contre la peste & autres maladies contagieuses , les maladies vénériennes , la lepre , &c. pour rétablir les forces ; elle excite encore la transpiration.

GELINOTE. C'est un oiseau qui a un pied & demi ou deux pieds de vol ; ses ailes pliées ne vont que jusqu'au quart de la queue ; il est moins gros que le francolin ; ses jambes sont à moitié garnies de plumes , & les pieds faits comme ceux de la perdrix grise ; les plumes du dos sont comme celles de la beccasse ; celles du ventre & de l'estomach sont noires , tiquetées de blanc , celles du col sont semblables à celles de la faisande ; son bec est en cone courbé ; au-dessus de ses yeux est une peau rouge , dénuée de plumes ; chacun de ses pieds a quatre doigts , dont trois devant & un

derrière , & des plumes seulement à la partie antérieure ; sa queue à cinq ou six pouces de longueur , & est composée de seize plumes. Cet oiseau se plaît communément dans les pays de montagnes élevées , il aime surtout beaucoup les bois où on trouve des bouleaux. On rencontre des gelinotes dans la Lorraine, les Ardennes & les montagnes du Forez & du Dauphiné , aux pieds des alpes. Elles ne font ordinairement que deux œufs qui renferment un mâle & une femelle ; quand les petits qui en proviennent sont un peu grands & élevés , le pere & la mere les menent hors de leur pays , & les y abandonnent : on prend ces oiseaux au printemps & en automne avec un appeau qui sert à contrefaire leur chant , & on leur tend des filets , des lacets & des colets ; la chasse s'en fait en général à peu près comme celle des faisans.

La gelinote est nourrissante , délicate & très aisée à digérer ; elle appaise & guérit les douleurs néphrétiques ; on la regarde comme plus saine & plus délicate que la perdrix ; les romains en faisoient grand cas , & elle n'est pas actuellement moins estimée chez les grands , peut-être à cause qu'elle se trouve très-rarement. Louis XIV a ordonné differens essais pour multiplier en France ces oiseaux de même qu'on y fait les faisans ; ces essais n'ont pu réussir. Il y a dans la mer de Gênes une isle , où les gelinotes se trouvent si abondamment , qu'on lui a donné le nom de l'isle des gelinotes. La gelinote blanche que l'on voit dans les pays du nord , conserve cette couleur seulement pendant l'hiver ; elle est variée de brun & de blanc en été. Belon en parlant de la gelinote , dit que pour se la représenter , il faut s'imaginer qu'on voit une perdrix metive qui tient le milieu entre la perdrix rouge & la grise , & qui a quelque chose des plumes du faisan.

GENISSE. C'est une jeune vache qui n'a point souffert les approches du taureau ; cet animal est d'un grand commerce dans les foires. Pour avoir de bonnes genisses ,

genisses , il faut qu'elles soient de bonne espece & de gros corsage ; pour les élever , on doit les laisser teter pendant l'espace de deux ou trois mois , on les habitue ensuite peu à peu à l'herbe , après les avoir sevrées. Lorsqu'il y a des pâturages gras dans un domaine , on peut y élever beaucoup de genisses , c'est le profit d'une maison de campagne. On ne les laissera pas saillir qu'elles n'ayent au moins deux ans & demi. Il se trouve des genisses tardives , qui ne desirent le taureau qu'à trois ou quatre ans , & il y en a d'autres qui les désirent à dix-huit mois ; on retient pour lors celles ci , & on avance celles-là. Les vaches portent pendant neuf mois , & font un veau toutes les années , pourvu qu'elles n'ayent pas encore atteint l'âge de dix ans ; car elles ne sont propres alors que pour la boucherie ; il faut attendre que les genisses soient en amour pour leur donner le taureau ; les unes le sont plutôt , les autres plus tard , aussi avons-nous des veaux toute l'année , mais cependant plus en hiver qu'en été. Les Italiens font dans l'usage de ne faire saillir leurs vaches qu'aux mois de Février & de Mars. Voyez art. *Vaches*.

GERFAULT. Cet oiseau tant par sa figure que par son naturel , est le premier de tous les oiseaux de fauconnerie , il les surpasse de beaucoup en grandeur , il est au moins de la taille de l'autour , mais il en differe par le bec & les pieds qu'il a bleuâtres , & par son plumage qui est brun sur toutes les parties supérieures du corps , blanc taché de brun sur toutes les parties inférieures , avec la queue grise , traversée de lignes brunes. Le gerfault se trouve assez communément en Islande ; il s'en voit en Norvege une espece differente par ses nuances & par la distribution des couleurs. Ce gerfault est plus estimé des fauconniers que celui d'Islande ; ils lui trouvent plus de courage , plus d'activité & de docilité : en général on peut dire que les gerfaults sont après l'aigle , les plus puissans , les plus vifs , les plus courageux de tous les oiseaux de proie ,

aussi sont-ils les plus chers & les plus estimés de tous ceux de la fauconnerie : on les transporte d'Islande & de Russie en France , & il ne paroît pas que la constitution de notre climat leur ôte rien de leur force & de leur vivacité ; ils attaquent les plus grands oiseaux , & font aisément leur proie de la cigogne , du heron & de la grue ; ils tuent les lievres en se laissant tomber à plomb dessus. La femelle est comme dans les autres oiseaux de proie , beaucoup plus grande & plus forte que le mâle : celui-ci se nomme *Tiercelet de gerfaut*. Il ne sert dans la fauconnerie que pour voler le milan , le heron & les Corneilles. Voyez *Fauconnerie*.

GIBECIERE. C'est une espece de grande bourse ou de petit bissac , ordinairement de cuir ; les chasseurs en font usage , ils la tiennent attachée à une ceinture aussi de cuir ; la figure de la gibeciere pour la chasse est toujours ronde.

GIBIER. On comprend sous ce nom generique , toutes sortes d'animaux pris à la chasse & qui sont bons à manger. On distingue le gibier en gros & en menu : le gros comprend les bêtes fauves, comme cerfs, sangliers & autres ; le menu , les lievres , perdrix & becasses. On donne souvent au gibier le nom de venaison ; pour être bon , il faut qu'il soit mangé à propos & dans le temps que son fumet est le plus agréable ; lorsqu'on l'apprête trop frais , il est insipide , & quand on tarde trop , il porte au nez. La haute venaison pour être de bon goût, demande d'être un peu mortifiée. L'Auteur de l'agronome indique diverses moyens pour conserver le gibier frais depuis le commencement du carême jusqu'à Pâques. 1°. On le vuide , on ôte aux oiseaux leur jabot , on remplit le corps de chaque animal de froment , & on l'enterre dans un grenier au milieu d'un tas de bled ; le gibier à ce qu'on prétend , conserve par ce moyen toute sa finesse. Un second moyen pour le conserver pendant un mois entier , c'est d'abord de le vuider , comme dans la premiere méthode , ensuite de le pendre au

haut d'un tonneau, au fond duquel on a laissé la lie ; on prend garde que les pieces de gibier ne se touchent point, non plus que la lie, après quoi on rebouche le tonneau défoncé.

Dans l'essai sur l'administration des terres, on lit plusieurs réflexions sur le tort que peut faire aux terres une trop grande quantité de gibier. Si les Seigneurs, dit l'auteur de cet ouvrage, entendoient bien leurs véritables intérêts, ils ne le laisseroient pas trop multiplier ; le cerf & la biche gâtent les bois, & détruisent tout ; les lievres font un tort considérable aux terres ensemencées ; mille lievres dans une plaine mangent à peu près autant que cent vaches ; le lapin fait encore un dégât plus marqué, il ravage tout aux environs des garennes ; quand il ne trouve plus de pâturages, il se jette sur les taillis dont il est le destructeur, & on prétend qu'un Seigneur ne mange point de lapin de sa terre qui ne lui ait fait pour un écu de dégât.

Nous avons rapporté dans notre Dictionnaire des plantes, arbres & arbustes de la France qui se trouve chez COSTARD Libraire à Paris, en parlant du Choux, une recette pour empêcher le gibier d'en manger, & d'y faire par conséquent aucun dégât.

GIBOYER. C'est chasser avec le fusil, à pied & sans bruit.

GIGOTTÉ. On dit qu'un chien est bien gigotté, quand il a les cuisses rondes & les jambes larges ; c'est signe de vitesse.

GILLE. C'est une espece de filet ou de grand épervier, dont on se sert pour prendre le poisson ; il doit avoir 800 mailles & autant de plomb de circonférence, & à peu près du double de l'épervier commun ; sa hauteur étant pliée, est de plus de quinze pieds ; il faut trois personnes pour le jeter, une qui doit se trouver aux environs du bateau à pêcher, & deux qui le jettent ; on ne s'en sert que l'hiver & en riviere haute.

M m 2

GITE. C'est un terme de chasse qui se dit du lieu où se couche le lievre.

GLANDÉE. *Aller à la glandée*, signifie la même chose qu'aller ramasser du gland, ou mener des porcs en païsson ou panage dans les bois, pour se nourrir de ces fruits sauvages. Sous le mot de glandée on entend en général le commerce qui se fait du gland & de tous les fruits agrestes & sauvages qui se recueillent dans les forêts. Il est défendu d'aller à la glandée sans permission ou sans titre qui emporte servitude; on la met ordinairement en adjudication, elle s'adjuge pour lors à la fin du mois de Septembre, & dure jusqu'en Février. C'est un revenu qui peut encore être de bon rapport pour les marchands de bois; mais il faut qu'ils stipulent dans l'achat des bois que la glandée leur appartiendra.

GLU. On donne ce nom à une drogue visqueuse & tenace qui se fait avec la seconde écorce du grand houx, avec le gui de chesne; la meilleure nous vient d'Orleans & de Normandie: on s'en sert pour prendre de petits oiseaux aux gluaux: on y prend aussi des rats, des souris, des mulots, &c. & les vigneron s'en servent quelquefois pour garantir leurs vignes des chenilles. Pour avoir de la glu bonne, il faut qu'elle soit verdâtre, la moins puante & la moins remplie d'eau que faire se pourra; on pourra la conserver pendant longtemps dans la cave, mais il faut qu'il y ait toujours de l'eau dessus. Quand il s'agit de la manier pour l'employer, on se frotte les mains avec un peu d'huile, on en enduit pour lors sans peine les gluaux & autres petits morceaux qu'on a destinés pour prendre les oiseaux. Nous allons rapporter ici les différentes manieres usitées pour faire la glu.

La glu de houx se nomme communément *glu d'Angleterre*: elle se fait ainsi. Au mois de Juin ou de Juillet on pele une certaine quantité d'arbres de houx; on jette la première écorce brune, & on prend la

seconde ; on fait bouillir cette écorce dans l'eau de fontaine pendant sept à huit heures , jusqu'à ce qu'elle soit attendrie : on en fait des masses que l'on met dans la terre & qu'on couvre de cailloux , en faisant plusieurs lits les uns sur les autres après en avoir d'abord fait égouter l'eau ; on les laisse fermenter & pourrir pendant environ trois semaines jusqu'à ce qu'elle se change en mucilage : on les retire & on les pile dans un mortier , jusqu'à ce qu'on puisse les manier comme de la pâte , après cela on les lave dans de l'eau courante , & on les pétrit pour enlever les ordures : on met cette pâte dans des vaisseaux de terre pendant quatre ou cinq jours , pour qu'elle jette son écume & se purifie ; on la met ensuite dans un autre vaisseau , & on la conserve pour son usage. La meilleure glu est verdâtre , & ne doit surtout contracter aucune odeur.

Les anciens faisoient leur glu avec le gui : ils faisoient uniquement bouillir dans de l'eau les fruits de cette plante parasite , ils les piloient & en faisoient couler la liqueur chaude pour en séparer les semences & la peau , & voilà tout leur procédé ; mais actuellement quand on veut faire de la glu avec du gui , on prend plus de précautions , on enlève l'écorce de la plante , on la met dans un lieu humide pendant huit jours après l'avoir renfermée dans un pot , après quoi on la pile pour la réduire en bouillie , on la met dans une terrine , & on verse par dessus de temps en temps de l'eau de fontaine bien fraîche , on remue la liqueur avec un bâton pendant longtemps , jusqu'à ce qu'enfin on s'apperçoive qu'elle s'y attache. Cette liqueur est d'autant plus tenace qu'elle est nette ; on l'étend ensuite à différentes reprises dans l'eau , & par ce moyen on parvient à la bien nettoyer.

Il y a encore une autre façon de préparer la glu de gui ; on en prend l'écorce dans le temps , on en forme une masse , & on la met pourrir pendant cinq ou six jours dans l'eau , à l'aide de la chaleur du fumier ; on

pile ensuite cette écorce , on la réduit en pâte , & on la lave dans une eau limpide & courante ; il se forme pour lors une masse gluante , on la met en boule dans un vaisseau , & on la trempe de temps en temps dans une eau claire , qu'on renouvelle avec soin. La glu de gui est la vraie glu des anciens , ainsi que nous l'avons déjà observé : c'est la seconde espece : la troisième est la glu d'Alexandrie ; elle se prépare avec la pulpe des sebestes ; on les pile quand elles sont mures , & on les lave dans l'eau ; cette eau devient gluante ; rien n'est par conséquent plus facile que de faire cette glu ; mais il n'est pas facile de s'en procurer en Europe , les sebestes étant seulement naturelles à la Syrie & à l'Égypte.

GLUAUX. Ce sont de petits osiers bien unis , minces , droits , & de la longueur d'environ quinze ou dix-huit pouces , on les enduit de glu , sinon vers le gros bout , & on les place de façon à pouvoir y prendre les oiseaux à la pipée : les meilleurs osiers sont ceux qu'on cueille au mois de Septembre , parce qu'alors les pointes ne sont pas sujettes à se casser ; après qu'on les a coupées , on les laisse exposées au soleil pendant quelques heures ; on en ôte ensuite les feuilles en commençant par la cime , & on taille le gros bout en forme de coin , pour qu'il puisse entrer dans les entailles qu'on fait aux branches des arbres , & y tenir par le haut ; on prend ensuite de la glu avec la cime du gluau , & on frotte pour lors tous les gluaux les uns contre les autres , afin qu'ils s'engluent mieux.

Nous allons donner les différentes manières d'attraper les oiseaux aux gluaux : la première est à proprement parler , la vraie chasse aux gluaux , aussi en porte-elle le nom ; on se sert à cet effet d'une branche d'ormeau , & on couvre l'extrémité de chacune de ses tiges de glu ; ou bien on fait provision d'un bâton long & léger , & on attache à son extrémité supérieure deux ou trois petites branches d'ormeau composées de plusieurs

petits rameaux englués : on observera exactement de ne pas laisser toucher les brins , & on leur donnera à peu près la forme d'un éventail. Pour chasser aux gluaux , il faut trois personnes ; l'une porte du feu avec des torches de paille , l'autre bat les buissons , & le plus adroit porte les gluaux : on se gardera bien de pénétrer dans le bois à cause des feuilles d'arbres qui peuvent empêcher l'effet de la glu , mais on se promènera seulement le long des buissons. La personne qui porte le feu , le tiendra toujours élevé ; celle qui tiendra la branche engluée , sera toujours en action pour prendre les oiseaux qui viennent voler autour du feu , & l'autre se contentera seulement de frapper sur les haies pour en faire sortir le gibier ; il faut un silence profond pour cette chasse , mais elle est des plus amusantes. La seconde chasse de cette nature , est celle qu'on nomme la chasse aux buissons englués ; elle n'est usitée que depuis le mois de Septembre jusqu'au mois d'Avril ; on prend à cette chasse une infinité de petits oiseaux , ce qui la rend très-agréable.

On choisit pour cet effet dans une piece de bois un endroit éloigné des grands arbres & des haies : on pique en terre trois ou quatre branches de taillis hautes de cinq ou six pieds , & on entrelace leurs cimes les unes dans les autres , pour qu'elles ayent l'apparence & la solidité d'un buisson ; on peut même couvrir le haut avec deux ou trois branches d'épines noires & touffues , qu'on fait tenir par force ; on prend ensuite quatre ou cinq douzaines de petits gluaux , longs chacun de neuf ou dix pouces ; on en fend le gros bout avec un couteau , on les met en plusieurs endroits du buisson , & on les arrange de maniere qu'un oiseau ne puisse se placer dessus sans engluer son plumage. Il s'agit alors de faire venir les oiseaux dans le piège , on a pour cet effet des oiseaux apprivoisés de l'espece de ceux que l'on veut prendre , on les place sur de petites fourchettes de bois élevées de

terre d'environ six pieds , & piquées à environ une toise du buisson ; ces oiseaux s'appellent appellans ; quand on n'en a pas suffisamment , on attache sur quelques baguettes au haut du buisson les premiers qu'on attrape , on se retire ensuite à trente ou quarante pas , & on tire de-là une ficelle qu'on a attachée auparavant par une de ses extrémités aux baguettes ; ces oiseaux captifs remuent alors leurs aîles , & ceux qui sont libres s'imaginant qu'il y a sur le buisson de la nourriture en quantité , y viennent s'abatre , & y perdent leur liberté en perdant l'usage de leurs aîles.

La troisieme chasse dont il sera question dans cet article , est la chasse à l'abreuvoir englué. C'est ordinairement sur la fin de Juillet qu'on s'y amuse , lorsque les petits oiseaux ont cessé de faire leur nid : ils se trouvent alors plus altérés , & ils tombent par conséquent plus facilement dans le piège : on commence d'abord par chercher une mare , où les oiseaux ont coutume de venir boire ; on choisit un abord du côté où le soleil donne le moins , & on ôte avec soin tout ce qui pourroit le rendre inaccessible : on fait pour lors une ample provision de petits gluaux longs d'un pied ; on les coupe en pointe , & on les pique à distance égale le long des bords , desorte qu'ils soient tous couchés à deux doigts d'élévation de terre , & qu'ils avancent les uns sur les autres sans la toucher ; dès que l'abord est fermé , on environne de petites branches le reste de la mare , pour obliger les oiseaux à se jeter du côté des gluaux , & on se retire.

On a observé que les oiseaux lorsqu'ils viennent se désalterer , ne se jettent pas d'abord à l'eau , mais qu'ils considerent de loin l'endroit où ils peuvent aborder , & qu'ils se placent d'abord sur la cime d'un arbre ; c'est de cette observation qu'un chasseur expérimenté peut partir pour mieux diriger sa chasse. Il piquera en conséquence dans l'endroit le plus appa-

rent des environs de la mare , trois ou quatre branches élevées , dont il en coupera les rameaux du côté de l'eau , & il les couvrira de gluaux ; il est certain que par cette méthode il prendra beaucoup plus d'oiseaux : l'heure la plus favorable pour cette chasse est depuis dix heures du matin jusqu'à onze , & le soir depuis deux heures jusqu'à trois , & surtout une heure & demi avant le coucher du soleil , plus la chaleur sera grande , plus la chasse sera lucrative , mais la pluie & la rosée lui sont contraires. Les ramiers , les tourterelles , les pies , les grives , les merles , les gros becs , les pinsons , les linottes , les chardonnerets , les moineaux , les fauvettes , les rossignols & les ortolans se prennent ordinairement à cette chasse.

GORD ou GORT. C'est un terme de pêcheur : il se dit d'un passage étroit , au bout duquel on met un filet pour y arrêter & prendre le poisson qui y veut passer , en suivant le fil de l'eau : on donne aussi ce nom au filet qui se met à la sortie du gord pour arrêter le poisson ; les gords à anguilles se tendent seulement pendant l'hiver.

GORGE ROUGE. C'est un petit oiseau très reconnoissable par la couleur de sa poitrine qui est d'un rouge orangé , son dos est d'un cendré obscur comme celui des grives , son chant est presque aussi mélodieux que celui du rossignol , mais son corps est beaucoup plus petit ; son bec est grêle , délié , noir & en alêne ; sa langue est fourchue ; son ventre est blanc , ses jambes & ses pieds sont rougeâtres , tout le reste tire sur le cendré un peu verdâtre , une ligne d'un bleu pâle sépare la couleur rouge de la cendrée sur sa tête ; sa queue a deux pouces & demi de longueur , elle est toujours abaissée & remue continuellement ; l'iris de ses yeux est de la couleur d'une noisette : on reconnoît le mâle aux mêmes marques qui font distinguer le rossignol mâle d'avec la femelle. M. Brisson a placé la gorge rouge dans le genre des becfiges , il a quatre

doigts à chaque pieds , trois devant , & un derriere ; l'ongle de celui-ci est courbé en arc ; on lui donne le nom de rossignol d'automne , parce qu'il ne paroît qu'aux approches de l'hiver ; il se réfugie pour lors volontiers dans les maisons , il y cherche même sa nourriture sans avoir peur des personnes qu'il y rencontre , mais il se retire pendant l'été dans les bois , & s'y nourrit de vers & d'insectes : dès que le froid commence à se passer , la femelle va faire sa couvée dans des endroits déserts , elle fait son nid en Avril , Mai & Juin parmi les épines & les arbrisseaux , en se couvrant de feuilles de chêne , & en y pratiquant d'un côté seulement une entrée disposée en voute : & quand elle en sort pour aller chercher sa pâture , elle bouche le passage avec des feuilles ; quelquefois ce nid se trouve construit dans des creux d'arbres avec de la mousse , de l'herbe fauchée , & des menues broffailles ; sa ponte est de quatre œufs au moins , & de cinq au plus ; on peut élever cet oiseau en cage comme le rossignol , on lui donne pour lors la même nourriture qu'à celui-ci ; pour en élever , il faut prendre les petits âgés seulement de dix jours ; si on les prend plus tard , ils sont revêches : on les tiendra chaudement , & on ne leur donnera point trop de mangeaille à la fois , autrement ils s'étoufferoient. Dès qu'ils sont élevés , ils mangent de tout comme les autres oiseaux , mais ils préfèrent cependant la mie de pain , les noix , & les mouches : ils vivent quatre ou cinq ans : on ne voit jamais habiter deux rouges gorges ensemble sur un même arbre , tant ces oiseaux sont jaloux l'un de l'autre.

Les rouges gorges sont un excellent manger , lorsqu'ils sont gras ; ceux de la Lorraine & du pays Messin passent pour être aussi délicats que les ortolans. Voyez notre *Adrov. Lothar.*

GOUJON. C'est un petit poisson de rivage , de rocher , de riviere & d'étangs de mer , qui est souvent

confondu , mais fort mal à propos , avec l'able , il est assez semblable à l'éperlan ; il y en a de plusieurs especes , des blancs , des noirs , des jaunâtres , des grands , des petits & des moyens : le goujon de riviere est ce qu'on nomme *goiffon* dans le Lionnois , c'est un poisson à nageoires molles , couvert d'écailles , il est connu presque par-tout ; il a deux petits barbillons à la bouche , & est garni d'une nageoire au dos , de deux au-dessous des ouies , & de plusieurs sous le ventre ; il a ordinairement cinq pouces de longueur , & sa mâchoire superieure est plus longue que l'inférieure.

M. Gouan décrit ainsi le goujon de mer ; le corps de ce poisson est lineaire , lanceolé , comprimé , & couvert d'une assez grande quantité de petites écailles tuilées & âpres , qui tombent très facilement ; sa tête est droite , un peu penchée , alepidore , comprimée avec deux pores ou petits trous entre les yeux ; l'ouverture de sa bouche est horizontale , petite , arquée , transversale ; son bec est obtus ; ses mâchoires sont denticulées , elles paroissent égales quand la bouche est fermée , mais l'inférieure en est cependant un peu plus longue ; ses dents sont aigues , droites , petites , immobiles au bord des mâchoires ; sa langue est lisse , obtuse & petite ; son palais est médiocre , ses osselets sont au nombre de quatre , & couverts de petites pointes ou dents ; ses yeux sont au haut de sa tête , presque par dessus , rapprochés , grands , & la membrane clignotante entiere ; ses narines sont doubles , égales , avant & proche les yeux ; les opercules des ouies alepidores , de deux pieces , bridés en haut & en bas , la membrane branchiale à demi nue , pointue & a cinq rayons. L'ouverture des ouies laterale , petite , presque en tuyau , operculée ; sans addiment : de la description de la tête , M. Gouan passe à celle du tronc ; le dos est un peu carené , le bas ventre à peine renflé , & les côtés comprimés ; les ouies sont au nombre de quatre , operculées , cachées , égales , tuberculées en dedans , pec-

tinées au dehors ; la ligne latérale est moyenne , apparente , convexe , descendente ; l'anüs est au milieu du corps ; son trou est petit , ouvert avec un rebord , il n'y a point d'addimens.

Les membres sont les dernières parties que M. Gouan examine dans le goujon , comme il fait dans tous les autres poissons ; les nageoires de son dos sont doubles : la première qui est placée d'abord après la nuque , est courte , simple , piquante ; la postérieure est plus longue , au point de l'équilibre , longitudinale & rayonnée. Les nageoires pectorales sont moyennes , égales , grandes , simples , rayonnées & arrondies ; celles du ventre sont collées l'une à l'autre , & forment une espèce d'entonnoir sous la poitrine , elles sont composées : les nageoires de l'anüs sont longitudinales , presque égales , composées , opposées à la seconde du dos : celle de la queue est distincte , arrondie , simple & rayonnée ; il n'y a point d'addimens.

Le goujon se pêche de jour & de nuit ; si c'est de jour , on entre dans l'eau avec des bottes , on enlève doucement les pierres sous lesquelles il se cache , & on le pique dès qu'on l'apperçoit ; mais si c'est au clair de la lune qu'on veut faire cette pêche , il est inutile de remuer les pierres , le poisson sort lui-même de sa retraite.

Dans les rivières on se sert de la nasse pour attraper ce poisson , ou de grands filets ; on fait aussi quelquefois des bâtons-d'eaux : on peut encore le pêcher à la fouine quand l'eau est claire , peu profonde , & quand on le voit dormir. Voyez article *Fouine*. L'hameçon n'est d'aucun secours pour attraper le goujon , parce qu'il ne va pas à l'appas ; & quand on se sert de la nasse , il faut en avoir une dont les mailles soient très-étroites , pour que le poisson ne passe pas au travers ; il n'y a cependant point de meilleurs filets pour l'attraper que le suivant : on prend un cercle de tonneau qu'on partage en deux par la moitié ; on

attache un filet circulaire à ce cercle , & on le lie à une grande perche ; on met du plomb au bas du filet dans l'endroit où la corde fait arc ; le pêcheur qui a ce filet , foule l'eau avec force dans les endroits où il y a de l'herbage , & le jette ensuite : le poisson qui veut fuir la perche , donne dans le piège ; on peut même attraper par ce moyen de gros poissons. Le goujon est au nombre des beatilles maigres ; c'est un excellent manger frit.

GOULET. C'est en terme de pêcheur l'ouverture d'un filet , par où le poisson entre & ne peut sortir. Le goulet produit le même effet que des entrées coniques de fil d'archal pratiquées à certaines cages destinées à prendre des souris.

GRAISSE. On donne ce nom à une substance onctueuse , épaisse , qui se sépare du sang. On nomme graisses dures , celles qui après être fondues , donnent de bon suif ; les graisses molles fournissent ce qu'on appelle petit suif ; en général la graisse est plus ou moins ferme selon l'animal d'où on la tire , le lieu où elle se trouve , & la nourriture qu'on lui a donné. Pour avoir de la graisse bonne & propre aux differens usages auxquels on la destine , il faut qu'elle soit récente & non rance ; pure & nette de toute ordure ; non salée , s'il est possible , de couleur blanche , & qu'elle provienne d'un animal bien sain , qui ne soit pas mort de maladie. La vraie saison pour tirer des animaux les graisses & suif qu'on veut fondre pour les garder est en automne ; avant de les fondre on les lave plusieurs fois dans de l'eau froide , on en jette les pellicules & les fibres , on les fond à petit feu , & on les conserve pour l'usage dans des pots de terre en un lieu sec & frais : on attribue à presque toutes les graisses une vertu émolliente & résolutive.

GRÊLE. C'est en venerie le son le plus haut & le plus clair du cor.

GRENOUILLE. C'est un animal amphibie ,

aussi connu que le crapaud ; il a quatre pieds , & respire par les poumons , a un ventricule dans le cœur , & est ovipare. Ce qui distingue ces deux animaux l'un de l'autre sont les caracteres suivans. 1°. Le crapaud a le tronc presque également ample , tandis que la grenouille a le bas ventre bien fait & délié ; la tête allongée , & toute prête de la partie antérieure du corps ou de la poitrine , & les cuisses menues. 2°. La grenouille se tient accroupie comme le chien , sur ses pattes de derrière , mais le crapaud rampe communément à terre. 3°. Les grenouilles sont très-vives , leur dos devient arqué & même anguleux , si on les touche ou si on les prend par les pattes de derrière ; les crapauds au contraire sont engourdis.

On distingue de plusieurs especes de grenouilles , la plus commune est l'aquatique , elle est très-vivace , elle se trouve plus souvent dans l'eau que sur la terre ; son corps est long de deux pouces & demi , large d'un pouce dans son milieu , couvert d'une peau lisse , dure , plissée en quelques endroits longitudinalement , verte en dessus , tachetée de points bruns , noirs , livides , plombés & de marques jaunâtres , blanchâtre en dessous : son dos est applati & comme écrasé , son ventre ample , gonflé ; sa tête grosse , un peu platte ; ses yeux grands , saillans , à fleur de tête , avec une prunelle noire , un iris jaune doré , & une membrane clignotante , transparente , bleuâtre , semblable à celle qui se voit aux yeux des oiseaux ; ses narines sont petites , rondes , placées vers l'extrémité de sa mâchoire supérieure ; ses oreilles exactement recouvertes par une continuité de la peau en forme circulaire ; sa bouche grande , très fendue ; la mâchoire supérieure armée d'une rangée de petites dents , outre deux grandes dents situées au palais , l'une à droite , l'autre à gauche : chacune de ces deux grandes est à trois éminences aigues , tournées en dedans , imperceptibles à la vue , mais sensibles au toucher. La

Langue de la grenouille est longue , assez large , fortement adhérente au bout de la machoire inferieure , & libre vers le fond du gosier comme dans les poissons. Cet animal n'a que très peu de cervelle dans le crâne ; ses pieds sont au nombre de quatre , ceux de devant sont plus courts , ils n'ont pour l'ordinaire qu'un pouce de longueur , & sont terminés chacun par une espece de main à quatre petits doigts détachés ; ceux de derriere sont plus gros , plus charnus & plus longs , ils ont cinq doigts d'inégale longueur , liés ensemble par des membranes luisantes , cendrées , jaunâtres , pictées de brun pour pouvoir nâger plus commodément ; l'anüs est situé superieurement entre ses cuisses , son œsophage est assez ample pour avaler des scarabées & d'autres insectes tout entiers ; son estomach est de grandeur médiocre en apparence , mais capable d'une extension considérable ; ses intestins grêles sont envelopés d'un peu de graisse , lesquels sont plusieurs circonvolutions ; le rectum est assez gros , il contient en été des excréments noirâtres & un peu liquides , ses poumons sont adherans de chaque côté au cœur , ils sont même divisés en deux grands lobes semblables à une pomme de pin , & composés d'une infinité de vesicules ou de cellules membraneuses destinées à recevoir l'air , & faites à peu près comme les cellules ou alveoles des rayons de miel , enforte que ces poumons au lieu de s'affaïser tout à coup comme font ceux des autres animaux , demeurent tendus & gonflés au gré de l'animal. Son cœur est petit , rougeâtre , picté de brun , enveloppé de son pericarde , séparé des visceres du bas ventre par le diaphragme , n'ayant qu'un seul ventricule comme dans la tortue. Son foie est grand , de couleur rouge , jaunâtre , couché sur l'estomach , composé de trois grands lobes & d'un petit ; la veine cave est divisée en deux branches , avant que d'entrer dans le foie ; la vesicule du fiel est faite en forme de pain , elle est située dans

le milieu du foie , & est d'un verd bleuâtre ; le canal choledoque passe par le pancreas pour se rendre ensuite dans l'intestin ; la ratte est petite , ovale , rougeâtre , située au côté gauche , un peu inclinée vers le droit ; ses reins sont analogues à ceux des poissons , environnés de plusieurs sachets oblongs , adipeux , remplis d'une substance huileuse , qui tiennent la place d'épiploon ; les testicules dans le mâle sont placés près des reins , ils sont intimement liés aux sachets adipeux , quoiqu'on n'y apperçoive aucun vestige de membre genital : il se trouve dans la femelle deux ovaires comme dans le serpent , avec des pointes noirâtres au milieu de la substance blanche qui constitue le fœtus de la grenouille. La trompe du fallope y forme plusieurs circonvolutions , à la maniere des intestins ; la maille de l'épine est d'égale épaisseur dans tout son trajet , quoiqu'elle donne naissance à un grand nombre de filets de nerfs ; & à chaque côté de l'épine , le long des vertebres , on remarque certains corpuscules ovales , blancs comme de la nacre de perle , en forme de ganglions ; trois rameaux de nerfs partent dans cet animal de l'extrémité inferieure de la cuisse , & vont se distribuer ensuite aux muscles des pieds de derriere ; aussi dès que les rameaux sont irrités ou piqués avec la pointe d'un scapel , ils font mouvoir ces muscles d'une façon admirable , même deux heures après qu'on a coupé la tête , & arraché le cœur à l'animal ; tous les jours on s'apperçoit de ce phénomène. M. du Vernay a fait voir à l'Académie Royale des Sciences , qu'en prenant dans le ventre d'une grenouille fraîchement morte , les nerfs qui vont aux cuisses & aux jambes , & en les irritant un peu avec le scapel , ces parties frémissent , & souffrent une espece de convulsion. Il a ensuite coupé ces mêmes nerfs dans le ventre , & les tenant un peu tendus avec la main , il leur a fait faire le même effet par le même mouvement du scapel. Si la grenouille étoit plus vieille morte , ce fait n'arriveroit pas.

M.

M. Mery a fait des observations sur la peau & la langue de la grenouille : cet Académicien ayant fait une incision au ventre d'une grosse grenouille, depuis l'os pubis jusqu'au milieu du sternum, il trouva que la peau n'étoit point unie aux muscles du ventre, n'y à ceux du devant de la poitrine ; entre la peau & les muscles du devant, il se trouvoit une cavité de figure ovale, elle étoit seulement attachée par des membranes très-déliées & transparentes, dans les plis des aînes, aux parties laterales des muscles du ventre, & à la partie moyenne du sternum, ou elle formoit trois petites cellules en dedans ; elle ne tenoit aussi aux muscles latéraux du ventre que par de petites fibres qui sortoient de ces muscles, & qui paroissoient être de petits nerfs de la grosseur d'un cheveu. Elle formoit de chaque côté un sac qui s'étendoit depuis le plis supérieur de la cuisse, jusqu'à l'oreille : la même chose s'observoit à la peau du dos ; elle n'étoit unie aux chairs dans tout le derriere du corps, que par quelques petits filets, dont la plupart sembloient sortir de l'épine du dos, & qui paroissoient être des veines, des artères, & des nerfs joints ensemble ; par ce moyen toute la peau de la grenouille se trouva partagée comme en quatre sacs séparés les uns des autres par des membranes très-déliées, unis d'un côté à la peau, & de l'autre aux muscles du corps ; ces quatre sacs étoient l'un au-devant, l'autre au derriere du corps, & les deux autres aux deux côtés ; la peau de la cuisse n'étoit point attachée à ses muscles, si ce n'est dans les plis des jointures : elle formoit deux sacs, l'un au-devant, & l'autre en arriere : on s'apperçoit de la même chose à la peau de la jambe & à celle des pieds. Si on coupe la peau depuis la partie moyenne du sternum jusqu'à l'extrémité de la machoire inferieure, on remarque qu'elle forme en cet endroit deux cavités, l'une à la partie supérieure du sternum, qui descend dans le bras, l'autre dans la machoire, & qui répond aux

cavités qui sont aux côtés du ventre. A la partie supérieure du sternum, M. Mery découvrit un trou qui le conduisit dans une troisième cavité formée par les muscles du dessous de la mâchoire : la peau des bras formoit des sacs à peu près semblables à ceux du pied.

La langue de la grenouille est encore, suivant les observations de M. Mery, d'une conformation particulière & fort différente de celle d'un grand nombre d'animaux ; elle est attachée par la base à la symphise des deux os de la mâchoire, qui se nomme menton dans l'homme. Elle est couverte en dessous de fibres manifestement charnues, attachées d'un côté à un cartilage fait en forme de croissant & placé au-devant de l'entrée du larynx ; la pointe qui est fourchue, descend dans le fond du pharynx : au milieu du dessous de la langue il y a un trou où commence une cavité qui s'étend jusques dans le cartilage en croissant. M. Mery ajoute à toutes ses observations qu'il pense que la grenouille darde sa langue hors de sa bouche, & la retire ensuite dans le fond du pharynx par le moyen des fibres charnues qui la recouvrent en dessous, mais il avertit cependant qu'il faut vérifier de nouveau le fait pour s'en mieux certifier, n'ayant fait ses observations que sur un seul sujet.

La grenouille mâle se distingue infailliblement, selon Swammerdam, de la grenouille femelle, par deux marques bien caractéristiques. 1°. Par deux petites vessies transparentes élevées sur sa tête, qui sont particulières au mâle : 2°. par cette partie intérieure des pieds de devant, correspondante au muscle du pouce d'une des mains, qui est au moins quatre fois plus grosse dans le mâle que dans la femelle. La génération de la grenouille a quelque cause de singulier ; Mlle. de Merian en fait mention dans son histoire des Insectes de Surinam dont nous venons de publier une seconde édition à Paris chez DESNOS, Libraire rue S. Jacques. Cet animal est ovipare, son œuf

paroît sous la forme d'un point noir, & est environné d'une certaine liqueur blanchâtre, mucilagineuse & visqueuse, revêtue d'une membrane fort déliée. Oligerus Jacobæus prétend que l'œuf de la grenouille est l'assemblage de la liqueur environnante, & du point noir qui en occupe le centre, & que ce point n'est autre chose que le fœtus de la grenouille, auquel la liqueur sert d'aliment. Swammerdam n'est pas de ce sentiment, il regarde le point noir comme l'œuf qui renferme le fœtus de la grenouille qui en sort sous la forme de têtard; cependant ce têtard nouvellement éclos, semble d'abord se nourrir pendant quelque temps de la liqueur visqueuse qui l'environne, quoiqu'il ne la consume pas toute entière; car les parties de la liqueur se trouvent séparées par l'eau qui s'y infinue peu à peu: cette liqueur prend bientôt la forme d'un nuage qui flotte sur la surface des eaux; elle n'est plus par conséquent capable de nourrir le têtard, mais elle lui sert uniquement de retraite pour se reposer, lorsqu'il est las de nager; le point noir répond donc à l'œuf d'un poisson, ou plutôt d'un insecte, mais le fœtus n'en sort point sous la forme de grenouille, ainsi que nous venons déjà de l'observer, & il diffère en cela du poisson qui sort de son œuf sous la forme naturelle, dont il ne doit plus changer. C'est d'abord un têtard, qui prend ensuite peu à peu la figure d'une grenouille, à la façon des chemilles ou des vermicelles; la gelée visqueuse qui renferme de toutes parts l'œuf de la grenouille, est encore un caractère bien distinctif pour l'œuf de la grenouille.

M. Richard Valler a publié quelques-unes de ses observations sur le frai de la grenouille; d'où il résulte :^o. que le point dont nous venons de parler, est environné de deux liqueurs, dont l'intérieure, qui l'entoure immédiatement, est claire & transparente, enveloppée d'une membrane, servant pendant quelque temps d'aliment au têtard, & paroissant répondre au

blanc d'œuf qui se trouve dans les œufs des oiseaux ; & l'extérieure plus trouble & mucilagineuse. 2^o. que les tetards éclos s'attachent étroitement par la bouche à la surface extérieure des œufs, qu'ils ont rongés pour en sortir, & que s'en étant une fois détachés, ils tombent sur le champ au fond de l'eau, sans pouvoir remonter à sa surface.

Les naturalistes ne sçavent pas encore parfaitement comment s'operent la génération & la métamorphose des grenouilles. Linnæus prétend que c'est une hypothèse établie, qu'à un pouce de chaque main ou pied de devant de la grenouille mâle, il croît dans le printemps une petite verrue ou chair papillaire, faite comme la partie qui caractérise le mâle, & que la grenouille mâle introduit cette partie entre les cuisses dans le corps de la femelle; c'est ainsi, selon Linnæus, que s'accomplit la génération des grenouilles: ces animaux amphibies naissent, dit M. Gautier, sans pattes ni nageoires, ils fretillent dans l'eau aussitôt qu'ils ont quitté l'œuf; ils multiplient prodigieusement & s'accouplent sans se quitter pendant des journées entières; le mâle embrasse sa femelle par ses pattes de devant, & la serre étroitement, en sorte qu'en les pêchant, on les trouve souvent accouplés, la peur même du danger ne peut les faire quitter que par force, souvent même le mâle se laisseroit plutôt arracher une cuisse que de lâcher prise.

On prétend que les grenouilles n'ont point de partie sexuelle extérieure; la femelle n'a point de vagin, le mâle n'a point de verge, l'anus leur sert à l'un & à l'autre pour mettre dehors les excréments, les urines, les embryons & les œufs. M. Gautier que je cite toujours ici, après avoir attaché quelques uns de ces animaux sur une table avec de grosses épingles, prit des ciseaux fins & délicats, il coupa avec patience la peau & les muscles de l'abdomen, qu'il releva exactement. La première de celle qu'il ouvrit étoit une femelle; elle lui offrit un paquet énorme d'œufs contenus dans

une glaire très-gluante : ces œufs étoient tous de la même grosseur & comme des têtes de grosses épines, jaunâtres, ronds & tâchés d'un point noir : il fouilla dans les entrailles qui palpitoient, & il remarqua qu'il n'y avoit que dans les œufs prêts à sortir qu'on pouvoit apercevoir au microscope des embryons, ou du moins des vers vivans & fretilans, tels qu'on s'imagine en voir dans les semences. M. Gautier ouvrit ensuite le bas ventre à une grenouille mâle : la première chose qui se présenta, fut une vesicule taillée à facettes, transparente, remplie d'une eau très-pure & limpide, & formant deux lobes très distincts ; la vesicule du mâle ainsi que celle de la femelle, reposoit sur l'os pubis. Le cordon paroissoit être le placenta de plusieurs embryons vivans, qui étoient attachés par le cœur avec de petits filets à ce cordon, & qui nâgeoient dans l'eau claire, remuoient & fretilloient extraordinairement, battant leurs queues les unes contre les autres, sans pouvoir se détacher du cordon qui les arrêtoit. M. Gautier s'aperçut même sans le secours de la loupe avec différentes personnes dignes de foi, qui s'étoient assemblées pour lui voir faire ses observations, il s'aperçut, dis-je, que le mâle des grenouilles contenoit des embryons vivans, distincts, même avant l'émission d'aucune semence. La grenouille mâle montée & fortement attachée sur la grenouille femelle, dit M. Valmont de Bomare d'après M. Gautier, attend les instans que les œufs s'écoulent de la femelle, & y mêle alors les embryons vivans, qui s'attachent à ces mêmes œufs & s'en nourrissent pendant quelques jours jusqu'à ce qu'ils puissent prendre des alimens plus grossiers. Ces embryons conservent la même figure qu'ils avoient dans la vesicule du pere, pendant l'espace d'un mois, temps auquel ils quittent cette figure, comme nous l'allons expliquer plus bas.

On ne reconnoît, dit M. Valmont de Bomare, la

différence des deux sexes des grenouilles. que sur la fin de la quatrième année ; ces animaux ne s'accouplent qu'une fois l'année ; on les voit souvent attachés l'un à l'autre pendant quatre jours entiers ; ils ont pour lors tous les deux le ventre gros , celui des femelles se trouve plein d'œufs , & celui des mâles contient entre la peau & la chair une mucofité transparente , qui se perd quand elle n'est plus nécessaire à la propagation de l'espece. La femelle ne rend ordinairement ses œufs que seize jours après l'accouplement , ce qui ne paroît pas s'accorder avec l'observation de M. Gauthier. Le nombre des œufs qu'elle lâche est depuis 600 jusqu'à 11 ou 1200 ; elle les rend quelquefois dans une minute ; ces œufs sont sous la forme d'un chapelet , & sont fortement collés ensemble par une mucofité blanche qui les environne : ces œufs ou frais ou nouvellement rendus tombent au fond de l'eau , en moins de quatre heures ils se renflent & remontent à la surface ; au bout de huit jours , la matière blanche s'étend considérablement ; au dix-septième les œufs prennent la figure d'un rognon , & il s'y forme comme une petite cicatrice ; au vingt-deuxième la queue commence à se développer ; au trente-neuvième on observe un certain mouvement dans les petits vers ; au quarante-deuxième une partie tombe au fond de l'eau & l'autre partie reste dans la matière visqueuse ; au quarante-sixième les pattes de devant commencent à se discerner à la loupe ; au cinquantième on les voit en tetards ; ils commencent pour lors à se nourrir de lentilles d'eau , jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à acquérir la forme d'une grenouille parfaite ; au cinquante-septième le corps & la tête forment une pelote ovale, distincte ; au quatre-vingtième les pieds de derrière paroissent aussi & s'aggrandissent continuellement ; enfin vers le quatre-vingt dix-septième , temps de leur dernière métamorphose , ils renoncent à la nourriture , jusqu'à ce que le développement de toutes les parties

soit parvenu à sa perfection , que les pattes soient formées & même totalement sorties , & que la queue soit entierement oblitterée. Il se trouve des especes de grenouilles dont le développement est moins long.

Cette métamorphose n'est pas plutôt finie que la grenouille se nourrit avec d'autres alimens que ceux dont elle avoit usée jusqu'à ce moment , elle passe de l'eau sur la terre , & y va faire la chasse des insectes ; mais elle s'y cache souvent sous des buissons & sous des pierres , sans doute pour éviter la lumiere ; s'il arrive de la pluie , les petits animaux de cette espece sortent de toutes parts de leurs retraites , même pendant le jour , & il en paroît alors une quantité innombrable , ce qui à fait probablement dire au peuple qu'il pleut alors des grenouilles , ou que la pluie en engendre. On conjecture que les grenouilles vivent pour l'ordinaire douze ans ; elles quittent leur peau tous les huit jours sous la forme d'une mucosité délayée ; les pattes de devant leur servent de bras , & celles de derriere de rames pour nâger. On a observé que dans le temps de l'accouplement les mâles ont au pouce une chair particuliere , noire & papillaire , qui est ce qui les fait tenir si fermement à la poitrine de leurs femelles.

Les anatomistes ont observé que le mouvement du sang des grenouilles est inégal , il est poussé gouttes à gouttes & à diverses reprises , ces pulsions sont fréquentes , & lorsque ces animaux sont encore jeunes , ils ouvrent & referment la geule & les yeux à chaque batement de leur cœur. Nous sommes redevables à Malpighi de la découverte de cannelures graisseuses dans la veine-porte des grenouilles , l'utilité de ces cannelures est admirable , elles suppléent au défaut de nourriture pour l'entretien du sang , & elles servent pendant l'hiver de réservoir pour la subsistance de cet animal , lorsqu'il est caché au fond de l'eau.

La grenouille est un animal plein de vie , elle peut

durer longtems , même des semaines entieres sous l'eau , quoi qu'en dise Aristote. Une chose singuliere qu'on a observé plusieurs fois dans les grenouilles, c'est que ces animaux ne laissoient pas que de vivre & de nager pendant plusieurs heures après qu'on leur avoit arraché le cœur & coupé la tête : on remarquoit même encore que le cœur & les poumons arrachés du corps de ces animaux , continuoient leurs mouvemens ordinaires de systole & de dyastole pendant une heure entiere. On ne peut voir sans surprise un animal dissequé à qui l'on a emporté tous les visceres de la poitrine & du bas ventre , sauter néanmoins encore pendant quelque temps avec agilité , comme s'il n'avoit souffert aucun mal , c'est cependant ce qu'on observe tous les jours dans la grenouille , mais si on lui coupe le nerf qui se porte à un pied , elle perd sur le champ le mouvement de ce membre.

La grenouille aquatique dont nous avons parlé jusqu'à présent , est la plus commune , mais il y en a encore une autre qu'on nomme l'aquatique verte ; celle-ci vit ordinairement dans l'eau de riviere , des lacs & des étangs ; elle en sort cependant & se tient sur le bord quand il fait beau temps , mais dès qu'elle entend le moindre bruit ou qu'elle apperçoit quelqu'un , elle se replonge bien vite dans son ancien séjour. Quand les mâles de grenouille croassent , ils font sortir des deux coins de la bouche deux vessies blanches & rondes , ces vessies manquent aux femelles ; aussi au lieu de croasser , elles ne font que grogner en enflant la gorge. Pline rapporte que lorsque les grenouilles crient avec excès , c'est un pronostic de pluie , mais cela n'est pas toujours exactement vrai ; ce qu'il y a de sur , c'est que quand le vent du nord souffle , & qu'il fait un temps froid , elles gardent le silence : bien des gens s'amusent d'entendre croasser les grenouilles , mais cette musique est insupportable à beaucoup d'autres ; le moyen pour les faire taire est bien simple .

Il ne faut que mettre une chandelle allumée sur le bord d'un étang, ou jeter dans l'eau un pot dans lequel on aura enfermé un serpent d'eau à collier. C'est ordinairement en été, quand l'eau est chaude que les grenouilles s'égayent & se font entendre au loin, surtout pendant les nuits tièdes du mois de Mai, temps où elles sont en amour; c'est même dans le temps de l'accouplement que les mâles croassent le plus fortement: les grenouilles craignent l'eau froide, ou du moins elles l'évitent tant qu'elles peuvent. Elles se nourrissent de vers, de sangsues, de petits limaçons, de scarabées, & de toutes sortes d'insectes, quelquefois même d'herbes aquatiques telles que la grenouillette ou renoncule d'eau, le petit nenuphar dit mors de grenouille, & la lentille de marais, s'il en faut croire certains auteurs; les grenouilles aquatiques vertes sont surtout très voraces, elles se jettent même sur les jeunes souris & sur les petits oiseaux, souvent sur les canards nouvellement eclos, elles ne font pas même grace à leurs especes; on a trouvé de petites grenouilles dans la bouche & dans l'estomach des plus grosses: comme ces animaux détruisent nombre d'insectes, ils peuvent par conséquent être de quelque utilité dans un jardin potager. Les grenouilles sont fort timides, & ne vont gueres que la nuit chercher leur vie; elles marchent en sautant, & sautent légèrement, elles nagent aussi avec vitesse, aussi c'est un des caracteres qui les distinguent des crapauds, ainsi que nous l'avons déjà observé: en hiver elles se tiennent cachées & comme mortes au fond de l'eau, étant engourdis par le froid; mais aux premiers jours de printemps elles sortent de leurs retraites, & reprennent une nouvelle vigueur. Elles ont pour ennemis l'hidre ou serpent d'eau, le brochet, l'anguille, le cigne, la cigogne qui les dévorent, la taupe même au rapport d'Albert le grand; on dit aussi que le putois en mange, & qu'il en fait des provisions dans des creux d'arbres.

Les grenouilles aquatiques vertes croissent pendant dix ans , & peuvent vivre jusqu'à seize , elles ne s'accouplent qu'en Juin ; leur frai tombe au fond de l'eau sans y remonter : on prétend que c'est l'espece de grenouille qui est la plus feconde en œufs , elle en dépose même quelquefois jusqu'à onze ou douze cents. Les vers ou tetards qui en sortent ne parviennent à leur état parfait de grenouilles qu'après cinq mois.

La grenouille qui s'accouple la premiere est celle à laquelle on a donné le nom de grenouille brune terrestre , elle le fait dès que la glace vient à se fondre : la superficie du corps du mâle dans cette espece est d'un brun grisâtre , la même partie dans la femelle est d'un beau jaune , tacheté de brun qui tire sur le rouge ; cette espece vit communément hors de l'eau , mais lorsque les nuits sont fraîches , elle retourne dans la fange du fond des eaux dormantes.

Nous ne parlerons pas ici des autres especes ou plutôt varietés des grenouilles qu'on trouve en France , telle que de la grenouille pisseuse , ainsi nommée , parce qu'elle pisse à chaque saut qu'elle fait : de la grenouille que Gesner nomme bossue , parce qu'elle a deux os qui lui font deux bosses sur le dos , elle passe pour être muette , elle crie cependant assez fort , quand elle se sent blessée ou qu'on la poursuit pour lui faire du mal. Il s'en trouve cependant une espece sur laquelle nous ne pouvons nous dispenser de discourir , elle est trop en usage en medecine pour ne pas la faire connoître. Elle se nomme la grenouille d'arbre , la raine , la rainette verte , la grenouille de S. Martin. Cette grenouille est d'une jolie couleur verte sur le dos , blanchâtre sous le ventre , plus petite que toutes celles dont nous avons parlé , & extrêmement froide au toucher ; elle a les extrémités des doigts des pieds munies de tubercules ronds ; les poumons fort petits ; le cœur blanchâtre , & l'oreillette gauche très-rouge ; le foie rougeâtre , divisé en

quatre lobes ; la vesicule du fiel bleuâtre ; les testicules entourés de graisse.

Cette espece de grenouille se distingue des autres par sa petitesse , par sa couleur totalement verte en dessus , & parce qu'elle monte sur les arbres & arbrustes , elle y demeure comme immobile , & est collée sur une feuille par le moyen de sa viscosité naturelle. Schwenckfeldt dit que cette grenouille vit de mouches , de mousserons , de rosée & des plus tendres feuilles des arbres , elle se retire en terre pendant l'hiver , & elle en sort au printems , elle n'est nullement muette , comme quelques Auteurs le prétendent , elle crie beaucoup en automne , surtout le soir & pendant la nuit : on prétend qu'elle présage la pluie par ses cris redoublés ; on en entend souvent plusieurs qui se répondent en répétant *brex , brex* ; desorte qu'on les prendroit pour des petits oiseaux qui chantent dans les haies.

La raine ne devient propre à la propagation qu'en quatre ans , ces animaux ne s'accouplent qu'une fois l'année , cet accouplement se fait dans l'eau & sur la fin d'Avril , ils cherchent des mares dans le voisinage desquelles se trouvent des arbres , les mâles s'y font entendre plus fort que la plus grosse grenouille aquatique. Les raines en croissant gonflent considérablement leur gosier ; on diroit pour lors que ce n'est qu'un sac membraneux plein d'air.

Il ne faut que vingt-quatre heures pour le frai des raines , il y en a cependant qui n'en sont quittes qu'au bout de trois jours , pendant ce temps le mâle & la femelle descendent souvent sous l'eau , & y restent assez longtemps ; la femelle semble pour lors agitée de mouvemens intérieurs & involontaires ; plus le temps du frai approche , plus on s'apperçoit de la rapidité de ce mouvement ; les mâles s'agitent autant que les femelles , ils ajustent à différentes reprises la partie postérieure de leur corps à la même partie des

femelles , & ils repetent cette opération plus fréquemment , quand celles-ci lâchent leurs œufs par le boyau culier ; les femelles font leur ponte en deux heures , mais quand les mâles les abandonnent , elles ne s'en délivrent qu'en quarante-huit heures , & pour lors les œufs sont stériles. Les tetards des raines ne parviennent à l'état parfait de grenouilles , qu'après deux mois , mais dès qu'ils ont une fois quitté leur queue pour prendre quatre pattes , & qu'ils sont par conséquent en état de bondir & de sauter , ils abandonnent l'eau.

On lit dans les éphemerides d'Allemagne , qu'un Chirurgien de Breslaw a nourri une grenouille verte pendant près de huit ans dans un verre cylindrique couvert d'un roseau ; il lui jettoit en été de l'herbe fraîche , & en hiver un peu de foin mouillé , quelquefois aussi des mouches qu'elle prenoit très adroitement avec sa bouche beante. Pendant l'hiver comme elle ne se trouvoit substantée que par une ou deux mouches qu'on lui cherchoit avec empressement , elle maigrissoit beaucoup , mais dès que l'été approchoit , elle recouvroit son embonpoint par le moyen des mouches & des moucheron qu'on lui donnoit abondamment ; elle restoit d'ailleurs tous les hivers vive & alerte pour attraper sa proie , parce qu'elle ne ressentoit en aucune façon les rigueurs du froid , se trouvant alors dans une étuve. Elle crioit quelquefois dans les temps de pluie , & elle grossissoit alors extraordinairement à cause de l'abondance des provisions ; mais quand elle en manquoit , elle s'excitoit à vomir , en appliquant ses pieds de derriere contre les hypocondres , & dans les efforts du vomissement , elle rejettoit une mucosité blanche & visqueuse ; quelquefois ce Chirurgien la délivroit de sa prison , & sautant çà & là , elle rendoit par derriere une humeur limpide. Tous ses excréments étoient noirs & grumeleux. Enfin le huitieme hiver , comme les mouches manquoient

totalement, elle périt de maigreur. On peut conclure de cette observation que les grenouilles & peut-être aussi tous les autres animaux qui restent l'hiver cachés & comme morts dans les cavernes, ne s'y renferment point par une nécessité dépendante de leur nature, mais plutôt par rapport au défaut de nourriture, & à cause de la violence du froid qui les prive de mouvement. Ce fait se trouve journellement démontré par les grenouilles vivantes qu'on rencontre même dans les fontaines d'eaux chaudes pendant l'hiver.

Quelques naturalistes mettent les raines au nombre des animaux venimeux, mais sans aucune raison valable. Voyez ce que nous avons dit des animaux venimeux dans nos lettres sur le regne animal, qui se trouvent chez DURAND, Libraire, rue S. Jacques.

Après avoir rapporté l'histoire naturelle des grenouilles qui habitent la France, passons actuellement à la méthode qu'on employe pour les attraper; la plus expeditive est le feu pendant la nuit: quand on ne craint pas de se mettre dans l'eau, on en prend par ce moyen une quantité; plus le temps est obscur, meilleure est cette espece de pêche. Plusieurs personnes y peuvent aller ensemble, chacun porte un sac pour mettre ce qu'il prend; on a la précaution de se munir de torches de paille, & d'en avoir toujours une d'allumée pour faire approcher les grenouilles, & pour pouvoir voir assez clair en les ramassant. Voici comment cela se fait; vous prenez une espece de sac ou poche de toile, que vous mettez entre vos jambes, desorte que le fond traîne en bas ou balance contre le gras des jambes; vous attachez l'ouverture de la poche d'un côté à votre ceinture, & le reste est ouvert pour mettre les grenouilles à mesure que vous les prenez: vous entrez ainsi dans l'eau nues jambes; à mesure que vous en mettez dans le sac, vous ferrez vos cuisses l'une contre l'autre pour les empêcher de sortir, ou bien vous tiendrez toujours votre sac fermé de la

main gauche , pendant que vous amasserez de la droite. Vous pouvez être trois ou quatre pêcheurs de cette sorte , avec un homme parmi vous qui tiendra le feu de paille ou un flambeau pour vous éclairer ; vous avez pour lors la facilité de les choisir , elles ne remuent point , pourvu que vous ne fassiez point de bruit , car elles se cachent quand elles en entendent , vous les verrez toutes se mouvoir à la clarté du feu ; elles s'imaginent sans doute que c'est le jour.

On prend encore les grenouilles à la ligne à cause de leur prodigieuse voracité , & toutes sortes d'appas peuvent garnir l'hameçon : on y attache indifferemment des vers , des mouches , des papillons , des scarabées , des hannetons , des entrailles de grenouilles , un morceau de drap rouge , ou un peloton de laine teinte de couleur de chair ; mais il faut faire cette pêche en silence.

L'Auteur du Dictionnaire Théorique & pratique de la chasse & de la pêche indique un secret excellent pour faire venir les grenouilles dans l'endroit où on les veut pêcher. Mettez-en , dit-il , une vivante dans un verre à boire sur le bord d'un étang , & chargez le verre d'une pierre assez lourde , pour que l'animal ne sorte point ; dès que les autres entendent croasser la grenouille captive , elles accourent pour la délivrer , & pour lors on les saisit avec un filet formé de deux cerceaux en croix qu'on nomme *truble*. L'invention de l'appeau pour les oiseaux a sans doute fait naître ce secret pour attirer les grenouilles.

Les grenouilles aquatiques sont excellentes à manger , mais pour les avoir bonnes , il faut les choisir bien nourries , grasses , charnues , vertes , le corps marqué de petites taches noires & qui ayent été prises dans une eau claire , pure & lymphide ; leur chair est chargée de principes huileux & balsamiques , propres à adoucir les acetés de la poitrine & à nourrir ; on se sert pour lors de la partie antérieure , mais on prépare avec la

postérieure differens mets propres à être servis sur nos tables ; on en prend conséquemment les cuisses , on les dépouille de leur peau , & on les fricasse comme des poulets , ou bien on les frit dans du beurre ou de la bonne huile , & on les sert chaudement avec verjus , sel & poivre. Cette nourriture convient en tout temps aux jeunes gens bilieux , qui ont un bon estomach , & qui font de l'exercice ; mais les vieillards & les pituiteux doivent s'en abstenir , ou en user sobrement.

On fait souvent usage en medecine de ces animaux tant à l'interieur qu'à l'exterieur ; prises interieurement , elles sont humectantes , incrassantes , & conviennent dans les maladies de poitrine ; on en fait des bouillons qu'on prescrit dans la toux inveterée , dans la secheresse de poitrine , dans la phtisie & la consommation , ils humectent , adoucissent & font dormir : on en fait aussi d'excellens potages dans les cas de chaleurs d'entrailles , & lorsqu'il s'agit de dissiper les boutons & rougeurs du visage.

Le frai de grenouilles n'est pas moins en usage en medecine que l'animal , il passe pour le meilleur réfrigérant de ce regne ; il est très-bien indiqué dans les inflammations de la goutte , il guérit la brulure , l'érysipele & les feux volages du visage ; on trempe à cet effet un linge plié dans le frai , & on l'applique sur la partie douloureuse ; on y mêle souvent un peu de camphre pour le rendre plus efficace ; on y associe encore du miel rosat , on imbibe une éponge de ce mélange , & on l'applique avec succès dans les endroits où il y a hémorrhagie.

Pour conserver ce frai , car il se pourrit facilement , on l'enferme dans un vaisseau , on l'expose au soleil en été ; par ce moyen l'alkali volatil s'exhale , étant aidé par un commencement de putréfaction , & il s'en forme une liqueur par défailance , qui se dépure d'elle-même , on la filtre , on peut la conserver ainsi pendant deux années ; d'autres pour être plus surs de sa con-

servation , distillent au bain marie le frai des grenouilles de la même maniere qu'on fait à l'égard des vers , des limaçons , &c.

Quelques-uns font bouillir le frai de grenouilles avec de l'huile commune , & ils en obtiennent ainsi une huile adoucissante & résolutive propre pour les inflammations , mais elle est très-peu usitée ; on lui préfere l'huile par infusion ou par coction des grenouilles entieres ; cette huile se prépare avec une douzaine de grenouilles vivantes , qu'on coupe par morceaux , & qu'on met dans un pot de terre vernissé ; on verse dessus aussitôt une livre & demi d'huile de lin , & après avoir couvert le pot exactement , on le place au bain marie , & on l'y laisse sept ou huit heures ; on coule ensuite l'huile en exprimant fortement les grenouilles , & après l'avoir laissé reposer , on la verse par inclination pour la séparer de ses feces ; cette huile est anodine & adoucissante ; elle tempere les inflammations , & appaise les douleurs de la goutte : on s'en sert en liniment , cependant l'eau de frai est de beaucoup supérieure. Schroder observe quelquefois qu'on veut distiller de ce frai de même que les grenouilles & autres animaux de pareille nature , il faut les renfermer dans un linge net , & les suspendre au milieu de la cucurbité , pour les distiller à la seule vapeur , sans quoi ce qui passera dans le récipient , sera toujours de mauvaise odeur.

On prétend que le foie des grenouilles fournit un excellent remede contre l'épilepsie , je n'ose pas cependant l'assurer ; pour préparer ce remede , on prend dans les mois de Mai , Juin ou Juillet , environ quarante grenouilles des plus vertes ; on en ôte les foies pour les faire secher à une chaleur lente : on les réduit en poudre , & on partage cette poudre en six doses égales ; on en donne une dose au malade le matin à jeun dans un peu de vin ou dans de l'eau de fleurs de tilleul , en lui recommandant expressément de ne pas manger que deux heures après : on lui en fait prendre

une

une autre le soir, & on continue ainsi trois jours de suite ; on réitere selon le besoin ; c'est par ce remede qu'on prétend que l'Electeur Palatin Frederic IV fut guéri de l'épilepsie.

Si on réduit en cendres le fiel & le foie des grenouilles, & si on les prend à la dose d'un gros dans du vin blanc, on obtient par là un excellent febrifuge, mais il faut faire précéder auparavant les remedes généraux ; & si on en croit Schroder, la cendre de grenouille prise à la dose d'un gros, arrête la gonorrhée.

Il y a encore plusieurs autres maladies contre lesquelles on employe les grenouilles ou leurs préparations, entr'autres les bubons & les aposthumes : on les applique vivantes ou coupées sur la tumeur ; cela attire, dit-on, le venin, & on détermine promptement par-là la suppuration. On fait encore usage des grenouilles contre les maux de dents ; on se lave pour cet effet la bouche avec de l'eau & du vinaigre ou on en a fait bouillir quelques-unes. On attribue au fiel de ces animaux une vertu ophtalmique ; leur graisse est un bon calmant dans les douleurs d'oreilles, si on en insinue dedans avec un peu de coton ; & suivant Schroder leur cendre calcinée arrête les hemorrhagies, si on en soupoudre les vaisseaux ouverts.

La petite grenouille de S. Martin a les mêmes vertus que la commune ; on employe de même pour les hemorrhagies sa cendre calcinée ; son sang passe pour être très-efficace dans les plaies recentes ; quelques-uns font calciner cette grenouille toute entiere, & ils en donnent sur la pointe d'un couteau aux enfans nouvellement nés dans du lait de femme avant qu'ils ayent rien pris, ils croient par-là les garantir pour toujours de l'épilepsie ; d'autres appliquent sur le poignet une de ces grenouilles dans le frisson des fievres intermittentes, & prétendent les guérir, mais ces remedes ne sont pas des plus surs, du moins nous n'en avons jamais fait usage.

On tient dans les boutiques deux emplâtres de grenouilles appelées *de vigo*, du nom de l'auteur ; l'une est simple , & il entre dans l'autre du mercure ; celle-ci est la plus estimée ; on l'employe exterieurement contre les douleurs chroniques & contre les loupes, les nodosités , & les tumeurs vénériennes : on s'en sert aussi avec succès dans les cephalgies rebelles & dans les tumeurs confirmées de la rate. Les grenouilles aquatiques vertes sont celles qu'on employe par préférence pour les onguens.

GREZ. C'est un terme de venerie qui se dit des grosses dents d'en haut d'un sanglier , qui touchent & fraient contre les défenses , & qui semble les aiguïser : c'est apparemment de-là qu'est venu ce nom.

G R I B O U R I. C'est un de ces insectes , qui tout petit qu'il soit , s'est rendu très-redoutable aux cultivateurs. Son caractère consiste 1^o. dans la figure de ses antennes longues , filiformes , composés d'articles allongés & d'égale grosseur par-tout. 2^o. Dans la forme de son corcelet hémispherique qui imite le dos rond d'un bossu , & sous lequel est cachée en partie sa tête , ce qui lui a fait donner le nom de tête cachée.

Les larves du gribouri rongent & désolent les différentes plantes sur lesquelles elles se trouvent ; elles sont assez grosses , courtes , de forme ovale ; elles ont six pates , & une petite tête ecailleuse ; les insectes parfaits qui en proviennent sont de forme ovale ; leurs pates sont assez longues , & leur tête est petite & cachée en partie par la rondeur du corcelet. Les deux especes principales qu'on trouve aux environs de Paris , selon M. Geoffroy , sont le gribouri bleu de l'aulne , & le gribouri de la vigne : le premier qui est le plus grand de tous ceux que nous ayons , est d'un beau violet tant en dessus qu'en dessous : ses étuis vus à la loupe , paroissent parsemés de très-petits points irréguliers ; la forme de son corcelet sous lequel rentre sa tête , le caractérise parfaitement : on le trouve

ordinairement sur l'aulne , & quelquefois sur d'autres arbres , mais toujours dans des endroits humides : il paroît au printemps.

Le second gribouri est celui de la vigne , il n'est que trop connu dans les pays où il fait ravage ; sa tête est noire & renfoncée sous son corcelet , comme cela se remarque dans toutes les especes de gribouri ; ses antennes sont noires , longues & filiformes ; son corcelet est noir , luisant & comme bossu , renflé dans son milieu ; son ventre est large & quarré ; les étuis qui le recouvrent sont d'un rouge sanguin , & couverts de plusieurs petits poils , ainsi que le corcelet ; l'animal en dessous est noir , & a ses pattes fort alongées ; la larve de cet insecte se trouve sur la vigne , ainsi que son nom l'indique assez.

Le gribouri de la vigne passe l'hiver en terre , attaché aux pieds des ceps des jeunes vignes , il en ronger les racines les plus tendres , & les fait souvent périr ; il sort de terre au mois de Mai , & se jette ensuite sur le feuillage , il s'en nourrit , & pique les boutons à fruit , & les jeunes jets , ce qui fait mourir tout le nouveau bois ; pour obvier à ces insectes on plante des fèves de marais en grande quantité dans plusieurs endroits de la vigne ; ils quittent la vigne pour s'attacher à les sucer ; on coupe pour lors ces feuillages inutiles , on les brule conjointement avec les insectes au pied de la vigne ; par ce moyen on prévient autant qu'il est possible , le dommage qu'ils pourroient faire , & un autre encore pire que le premier : car ces insectes piquent dans la suite le raisin quand il est mur pour y inserer leurs œufs ; d'où sortent des légions de vers , qui causent la pourriture des raisins , & détruisent tout à la veille des vendanges ; le soleil survient qui pompe fort vite tout le suc d'un raisin attaqué , & le réduit en poudre. Les vers repus cherchent alors une retraite pour se changer en chrysalides , & de-là en gribouri : s'ils trouvent du fumier , ils s'y logent ;

plusieurs propriétaires ont la précaution d'en faire mettre au pied de la vigne, le fumier devient pour lors le rendez-vous de ces insectes & de beaucoup d'autres : on y met le feu à la fin de l'hiver, & on extermine par-là à coup sûr ces animaux malfaisans.

GRILLON. C'est un insecte fort connu, il a pour l'ordinaire un pouce de longueur sur quatre de largeur ; les anciens en distinguoient de deux especes : le domestique & le champêtre, mais ils n'en constituent réellement qu'une seule ; le domestique est seulement plus pâle & plus jaune, & le champêtre plus brun. M. Geoffroy qui le confond l'un avec l'autre, les nomme *grillus pedibus anticis simplicibus*. Geoff. T. 1. p. 389. Les antennes des grillons sont minces comme du fil, & presque de là longueur de tout leur corps ; leur tête est grosse, ronde, avec deux gros yeux, & trois autres plus petits, jaunes & clairs, placés plus haut sur le bord de l'enfoncement, du fond duquel partent les antennes ; leur corcelet est large & court. Dans les mâles, dit M. Geoffroy en son traité méthodique des insectes des environs de Paris, les étuis sont plus longs que le corps, veinés, comme chiffonnés au-dessus, croisés l'un sur l'autre, enveloppant une partie du ventre avec un angle saillant sur ses côtés ; ils ont aussi à leur base une bande pâle ; dans la femelle au contraire, les étuis laissent un tiers du ventre à découvert, une pointe dure presque aussi longue que le ventre, plus grosse par le bout, composée de deux gaines qui enveloppent leurs lames. C'est de cet instrument dont elle se sert pour enfoncer & déposer ses œufs dans la terre. Le mâle & la femelle ont tous les deux, à l'extrémité du ventre, deux appendices pointues & molles ; leurs pattes postérieures sont beaucoup plus grosses & plus longues que les autres, & elles leur servent pour sauter. Les grillons domestiques habitent communément les trous des maisons, principalement les fours & les environs des cheminées, des cuisines où la cha-

leur les attire ; ils y deviennent souvent incommodes par leur cri continuel & ennuyeux qui est produit par le frottement de leur corcelet. Malgré l'incommodité de ce cri , qui a fait donner dans quelques endroits à ces insectes le nom de *cri-cri* , on se garde bien de les détruire : il regne à leur sujet un préjugé populaire ; leur présence porte , suivant le peuple , un certain bonheur à la maison où ils se trouvent , & il y auroit du danger de les faire périr , ce qui paroît absurde.

Les grillons champêtres s'enfoncent sous terre dans des trous qu'ils forment eux-mêmes : c'est-là qu'ils subissent leurs métamorphoses , qui ne peut pas être plus simple , puisque leur larve ne diffère de l'insecte parfait que par le défaut d'aîles & d'étuis ; car du reste elle saute & court aussi aisément : quand cette larve est parvenue à acquérir ses aîles & ses étuis , elle devient pour lors insecte parfait ; s'étant ainsi métamorphosée , elle est en état elle-même de s'accoupler & de pondre ses œufs , qu'elle dépose en terre à portée des racines qui doivent servir de nourriture aux jeunes larves qui en proviennent. Quelques Auteurs ont avancé , sans cependant aucun fondement , que les grillons tuoient les coucoux ; rien n'est plus facile que de les attraper , on les fait sortir de leurs trous en y introduisant à diverses reprises , un brin d'herbe ; on les amorce encore quelquefois avec de la mie de pain , mais rien n'est meilleur pour les attirer que les fourmis ; comme les grillons en sont extrêmement friands , c'est pour eux un excellent appas. Pline nous apprend que de son temps quand on vouloit attraper un grillon , on attachoit une fourmi par le milieu du corps avec un cheveu ou un crin , on la mettoit ensuite au bord du trou , après en avoir soufflé toute la poussière , de peur qu'elle ne s'y cachât , & on attendoit que le grillon tint la fourmi embrassée , on tiroit alors le cheveu à soi , & il étoit très-facile par-là de le prendre.

Les grillons s'employent dans la medecine ; ils fournissent un remede propre à fortifier les vues foibles ; on en exprime la substance liquide qu'on fait dégouter dans les yeux ; ils adoucissent aussi les glandes, quand on en fait usage pour les frotter ; ils passent encore en medecine pour apéritifs & diuretiques ; ils tiennent pour leurs propriétés un peu de celles des cantharides , mais dans un degré fort adouci. On les fait ordinairement secher au feu dans un vaisseau couvert, & on les réduit en poudre ; leur dose est depuis douze grains jusqu'à un scrupule , dans quelque liqueur appropriée. Le Docteur Hengendorn rapporte dans les Ephemerides d'Allemagne , avoir donné plusieurs fois avec succès dans les embarras des reins & de la vessie un ou deux grillons , après en avoir ôté la tête, les ailes & les pieds , il les faisoit mourir dans un verre d'eau distillée de persil ou de saxifrage , jusqu'à ce que la liqueur eut acquis une couleur laiteuse ; il passoit ensuite le tout avec expression , & en faisoit prendre la colature au malade pendant quelques jours , ce qui lui faisoit rendre une quantité prodigieuse d'urine. Le Docteur Samuel Ledelius assure encore dans ses Ephemerides d'Allemagne , avoir connu un paysan qui ne se servoit d'autres remedes dans la fièvre tierce , que d'avalier uniquement un grillon dans un verre de biere. Rien n'est si commun dans les Indes orientales que de voir les naturels du pays porter au marché des corbeilles pleines de grillons , pour les donner en échange aux Espagnols contre d'autres marchandises.

GRILLON TAUPE , ou TAUPE GRILLON ; COURTILLIERE. C'est l'animal le plus hideux & le plus singulier de tous ceux de sa classe ; sa tête proportionnellement à la grandeur de son corps est petite, allongée , avec quatre antennules grandes & grosses, & deux longues antennes minces comme des fils. Derriere ces antennes sont ses yeux , & entre ses deux yeux on en remarque trois autres lisses & plus petits ,

ce qui fait cinq en tout , rangés sur une même ligne transversale; le corcelet de cet insecte forme une espèce de cuirasse allongée, presque cylindrique , qui paroît comme veloutée ; ces étuis qui sont courts , ne vont que jusqu'au milieu du ventre , ils sont croisés l'un sur l'autre , & ont de grosses nervures noires ou brunes ; ses aîles repliées , se terminent en pointes , qui débordent nonseulement les étuis , mais même le ventre de l'animal : celui-ci est mu , & se termine par douze pointes ou appendices assez longues ; mais ce qui fait , dit M. Geoffroy , Docteur Regent de la Faculté de Paris , la principale singularité de cet insecte , ce sont ses pattes de devant qui sont très-grosses , applaties , & dont les jambes très-larges se terminent en dehors par quatre grosses griffes en scie , & en dedans par deux seulement : entre ces griffes est situé & souvent caché le tarse ou le pied ; tout l'animal est d'une couleur brune & obscure , il vit sous terre , principalement dans les couches , où il fait beaucoup de ravages , en coupant & rongant les racines ; ses pattes de devant qui sont dentelées en scie , lui servent à cet usage : tout son corps est un peu velu. Cet insecte a dix-huit lignes de longueur sur quatre de largeur , il est du genre des grillons.

M. Pluche donne la description du nid de la courtilliere ; c'est , dit-il , un morceau de terre mastiqué , dans le cœur duquel se trouve une chambrette capable de contenir deux avelines , où sont logés tous les œufs de l'animal. Ce morceau est gros comme un œuf ordinaire de poule , & est environné d'un petit fossé. Si on en fend un par le milieu avec le couteau , on s'apperçoit que l'entrée de la chambrette a été rebouchée : on y remarquera environ 150 œufs , & on sera surpris de la précaution que l'insecte a eu de les bien couvrir ; & en effet , si les œufs prenoient tant soit peu l'air , la chaleur convenable manqueroit , il n'y auroit plus par conséquent de posterité à esperer. Une autre

raison qui oblige les courtillières , dit M. Pluche dans son Spectacle de la Nature , à boucher si exactement la loge où elles mettent leurs œufs , & à l'environner d'un fossé , c'est qu'il y a un petit animal noir , ennemi de leur espece , qui est apparemment un scarabé qui court sous terre , & tâche de dévorer leurs œufs ou leurs petits , mais aussi , ajoute le même Auteur , il y a toujours quelqu'un de la famille en sentinelle sur le bord du fossé. Quand la bête noire vient à rouler dedans pour aller chercher sa proie , on lui court sus , & on s'en délivre. Si la courtillière se trouve attaquée à la fois par trop d'ennemis , elle fait alors usage de ses retraites & de ses détours qu'elle pratique toujours sous terre , & se délivre par-là du danger

Aux approches de l'hiver , les courtillières emportent le réservoir qui contient les œufs ; elle le descendent fort avant en terre , & toujours au-dessous de l'endroit où la gelée parvient ; à mesure que le temps s'adoucit , on remonte le magasin , & on s'approche enfin assez près de la superficie , pour y faire sentir l'impression de l'air & du soleil ; revient-il une gelée , on regagne le bas.

Les courtillières font le même bruit que les grillons domestiques , & elles fouillent & élevent de petits monceaux de terre comme les taupes, d'où leur est probablement venu le nom de *taupe grillon*. Quand les payfans entendent crier ces insectes , ils en augurent une année de fécondité : on les nomme en Normandie *taupettes* , & dans le pays Messin , *tait* : il arrive quelquefois que ces animaux mordent les doigts des personnes qui fouillent la terre : on dit que cette morsure est venimeuse , ce qui n'est pas encore bien constaté : tout ce qui est de sur , c'est que souvent les porcs avalent de ces insectes tout vivans en fouillant la terre , & qu'ils en périssent presque aussitôt ; mais c'est moins parce que ces insectes sont venimeux , que parce qu'ils piquent leur estomach & leurs intestins , & leur occa-

sionnent la mort par des moyens plus mécaniques que venimeux.

L'Auteur du Dictionnaire Economique rapporte plusieurs méthodes pour détruire ces insectes qui font tant de dégât dans les jardins ; comme ils marchent fort vite & qu'ils fouillent la terre en galerie , il faut les guetter , & quand on apperçoit qu'ils fouillent , on enfonce derriere eux une petite palette de bois pour les faire sauter en l'air , après quoi il est facile de les tuer : on peut aussi les attirer en dehors en mouillant légèrement les couches pendant la grande ardeur du soleil ; ces insectes qui aiment beaucoup l'eau & l'humidité , & qui sont pour ainsi dire , des animaux amphibies , puisqu'ils vivent en même-temps très long-temps dans l'eau , accourent pour lors à la superficie ou les jardiniers les attendent pour les détruire : on peut encore suivre leurs galeries souterraines avec le doigt , & quand on est parvenu à celui de leurs trous qui s'enfonce perpendiculairement , on y verse une cueillerée d'huile ; les courtillieres ne manquent pas de sortir incontinent , & on peut pour lors les faire aisément périr ; on enfouit encore souvent dans du terreau un peu au-dessous du niveau de la couche des vases de terre ou de fayance ; les courtillieres tombent dedans , & ne peuvent plus remonter.

Dans la gazette d'agriculture du mois de Mai 1767, il est fait mention d'un certain artisan Lorrain , nommé Augustin Pillart, comme possesseur d'un secret propre à détruire ces insectes redoutables, il fut présenté sur la fin de l'année 1764 en cette qualité à M. le Marquis de Marigny , qui fit faire l'épreuve de ce secret dans les potagers du Roi à Fontainebleau , & dans ceux de plusieurs Maisons Royales . qui étoient particulièrement infectées de courtillieres: l'artisan Lorrain réussit par-tout si heureusement , que M. le Marquis de Marigny crut devoir proposer au Roi d'acheter ce secret. Sa Majesté , dont le principal objet est toujours

le bien de ses peuples , ordonna à l'instant d'en faire l'acquisition pour le rendre public. Voici en quoi consiste ce secret.

On commence par découvrir les retraites des courtillieres, ce que tous les jardiniers sçavent très-bien faire ; à mesure qu'on trouve les trous , on les remplit d'eau , & on y verse trois , quatre ou cinq gouttes d'huile de chenevis ; si l'eau s'imbibe dans la terre avant que l'insecte paroisse , on remplit une seconde fois les trous d'eau , sans y ajouter de nouvelle huile , bientôt les courtillieres fuyent de leurs trous , font quelques pas lentement , naissent & meurent.

Il y a une autre maniere d'employer l'huile pour la destruction de ces insectes: on en mêle deux ou trois mesures comme celle d'un verre à boire dans un arrosoir plein d'eau , & on se sert de cet eau pour arroser une planche & ses environs à la maniere ordinaire. Ce moyen qui a été proposé par M. Hazon , Intendant des bâtimens du Roi , a eu à Vincennes tout le succès possible : on vit bientôt une foule de courtillieres tant grandes que petites sortir de terre , s'agiter & périr. Il y a dans ce procedé l'avantage de ne laisser échapper aucun de ces insectes ; au lieu qu'en employant le premier, il peut fort bien se faire quelquefois qu'il s'en échappe quelques-uns des trous qui indiquent leur présence. La dépense peut à la vérité être quelque peu plus considérable ; mais ce surcroit de dépense mérite peu d'attention , & est plus que compensé par l'avantage d'être tout-à-coup délivré de ces insectes nuisibles , sans qu'il en échappe aucun de ceux qui se trouvent dans l'espace arrosé de cette maniere. Au reste on se tromperoit si on s'imaginoit qu'il n'y a que l'huile de chenevis propre pour cela. M. Hazon a varié l'experience avec des huiles differentes , telles que celles de lin , de noix , d'olive , & il a réussi à peu près de même.

Pour expliquer actuellement comment l'huile mise dans les trous des courtilières après les voir remplis d'eau , peut faire périr si vite ces animaux , rien n'est si simple : cette huile surnage l'eau qu'on y a d'abord versée , & forme sur sa surface une couche que l'insecte est obligé de traverser en fuyant l'eau ; mais il ne peut la traverser sans qu'il n'en reste sur son corps , d'où s'en suit nécessairement une respiration interceptée dans cet animal ; après quoi la suffocation qui le fait périr.

Jacques Iselin , du canton de Berne , paroisse de Kirchberg a encore publié une méthode qu'il prétend être plus sûre que les précédentes , du moins plus universelle ; elle consiste à enterrer par chaque arpent , à distances à peu près égales , à la profondeur d'un fer de bêche , une vingtaine de petits pots , dans chacun desquels on met vingt ou trente gouttes de baume de soufre , on les couvre d'une petite planche mince , pour empêcher la terre de les remplir ; l'odeur excessivement fétide de ce baume , ne tue pas à la vérité , observe un agriculteur Bernois , la courtilière , mais elle la force de se retirer très-prompement au loin ; elle lui ôte même , à ce qu'il prétend , toute vertu prolifique ; on peut par ce moyen garantir de ces insectes tout un terrain , tandis que par l'autre méthode , quantité de courtilières trop fines pour n'avoir qu'une seule sortie , échappent à l'inondation ; pas un seul nid ne se trouve même par-là détruit , & il n'y a aucun de ces nids qui ne contienne au moins 150 œufs ; la mort de la mere n'empêche pas les œufs d'éclore , la simple chaleur de la terre , sur la fin de Mai , suffit pour leur donner la vie.

Dans la gazette d'agriculture on lit que l'art de trouver la courtilière , est de passer les doigts dans les traînées qu'elle fait , d'arrêter lorsqu'on trouve un trou , d'en pétrir les bords lorsqu'on en a retiré le doigt , d'y couler sept ou huit gouttes de baume de

souffre , & ensuite autant d'eau qu'en peut contenir le trou : en peu de temps cet animal sort pour l'ordinaire sans force , & expire près du trou. Lorsqu'on trouve une trace en rondeur à peu près de la largeur d'une bouteille , on est sur d'y rencontrer le nid au milieu & même à peu de distance de sa surface. Au lieu de baume de souffre , on peut se servir d'essence de thérébenthine , elle produit le même effet. Nous avons rapporté d'après un anonime dans nos lettres sur les animaux , que la courtilliere ne monte point dans certains terrains , on la trouve morte au fond du trou , en y fouillant avec la bêche : nous avons pareillement observé d'après le même auteur que pour sçavoir si l'insecte périt ou non , il suffit de laisser le trou ouvert : s'il le bouche , cela annonce qu'il n'est pas détruit ; mais si aucontraire il reste ouvert , on doit être assuré de sa mort.

GRIMPEREAU. C'est un petit oiseau de passage , dont il y a plusieurs especes ; les caracteres qui distinguent ce genre , est d'avoir le bec en forme de faulx , obtus par dessus , comme émouffé par la pointe , & dont les côtés sont un peu en forme de coing ; les narines de cet oiseau sont rondes & couvertes par les plumes du front ; sa langue est membraneuse , un peu platte , fendue par le bout ; sa queue est vigoureuse & composée de douze plumes égales ; ses pieds sont garnis de trois doigt par devant , & d'un ergot par derriere. Les deux especes de grimpereaux qu'on voit en France sont le grimpereau noir ou torchepot , & le grimpereau d'arbres ; le premier est un peu plus grand que le pinçon , & presque droit , il a le bec noir & rond ; la tête & les yeux fort petits , le plumage plombé , une tache blanche au bout de la queue , & une autre d'un rouge chatain sous le ventre & à la gorge , les pieds de couleur bleuâtre , les doigts languets , les ongles crochus & noirs ; il grimpe & descend le long des arbres & les creuse ; il se retire sous les toits des

maisons, dans les creux d'arbres & dans les murailles; quand il veut faire son nid, c'est toujours dans un tronc d'arbre, il le ferme industrieusement avec du limon, en n'y laissant qu'une entrée fort étroite; il se nourrit d'insectes qu'il trouve sur l'écorce de l'arbre qu'il habite, & il mange aussi des noix qu'il ouvre de son bec avec beaucoup d'adresse, ce qui lui a sans doute fait donner le nom de casse noisette: le cri du mâle est *grigri*, il ne voit sa femelle que dans l'été; quand ses petits sont élevés, ils se séparent & se battent souvent lorsqu'ils se rencontrent; rien n'est plus actif & plus vigilant que cet oiseau. Linnæus assure que la couvée est d'environ vingt œufs, on n'en trouve cependant gueres plus que six à sept dans leurs nids: il y a un petit grimpereau noir dont la voix est extrêmement forte; on prétend que le mâle dans cette espece choisit sa femelle, & que s'il s'en présente une autre, il l'oblige à prendre la fuite, & appelle ensuite sa compagne pour être témoin de sa fidélité.

La seconde espece de grimpereau est celui qu'on nomme le petit grimpereau d'arbre, il se retire dans les troncs d'arbres, s'attache aux branches, & y voltige sans cesse, il est plein d'activité. Cet oiseau est un peu plus grand que le roitelet, sa queue est courte, ses griffes sont blanches & pointues, son bec est courbé en arc.

La chair du grimpereau est d'un gout qui ne la rend pas indifférente aux chasseurs.

GRIVE. C'est un oiseau qui a trois doigts au-devant du pied, & un derriere; son bec est droit, convexe en dessus, aussi épais que large à la base; les bords de la mandibule supérieure échanrés vers le bout, & l'extrémité de cette mandibule presque droite. On en voit en France de quatre especes qui sont plus ou moins communes; la grande grive, la petite grive de gui; la grive de genievre & la grive rouge; les deux premières sont permanentes, les deux autres ne sont

que passageres , elles ne font pas leurs nids dans ces contrées.

La grande ou grosse grive de gui qui se nomme encore suserre , jocasse , fraie ou tourdelle est la plus grosse de toutes , elle a communément dix à douze pouces de longueur depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue ; son bec est à peu près long d'un pouce , gris brun à son origine , & noirâtre vers le bout ; le dedans de la bouche est jaune ; au-dessus des narines , & vers les coins de cette bouche sont quelques poils bruns , tournés en devant , & roides comme des foies ; l'iris des yeux est couleur de noisette ; le dessus de la tête & du cou & une partie du dos , sont gris brun ; la partie inferieure du dos est de la même couleur , elle tire seulement un peu sur le roux ; la gorge est blanche , avec une fort légère teinte de jaunâtre & variée de quelques petites taches brunes ; les joues , le bas du cou , la poitrine & le ventre sont d'un blanc jaunâtre , avec de grandes taches presque noires ; cet oiseau a vingt-six pouces & demi de vol , & ses ailes pliées s'étendent un peu plus bas que de la moitié de la queue ; elles sont au-dessus d'un gris brun foncé avec une fort étroite bordure blanchâtre & cendrée au-dessous ; la seconde plume est plus longue que les autres ; la queue , qui est longue de quatre pouces , à douze plumes toutes cendrées en dessous ; celles du milieu sont d'un gris brun en dessus , les autres sont en partie de cette couleur , mais plus foncées , & toutes sont bordées de blanchâtre sur leurs deux côtés : les trois dernières de chaque côté sont terminées de blanc : cette couleur occupe d'autant plus d'espace , que la plume est plus extérieure ; les pieds sont jaunâtres , & les ongles noirs.

La grosse grive se perche au printemps à la cime des plus grands arbres pour faire son nid ; sa couvée est quelquefois de dix œufs ; elle chante très-bien : on ne la voit pas voler par troupe , chaque mâle & femelle

se suffisent pour se tenir mutuellement compagnie ; elle mange ainsi que les autres especes des baies de gui qui ne restent pas longtems dans ses intestins , elle les rend en entier , & elles ne sont pas si glutineuses qu'elles peuvent encore vegeter en hiver ; elle se nourrit encore de baies de houx sauvage & d'aubepine , & en été elle fait la chasse aux vers , aux chenilles & à d'autres insectes.

La petite grive de gui ressemble à la grosse , elle est plus petite que la grive du genievre , & un peu plus grande que la grive rouge , elle pese trois onces ; elle a depuis le commencement du bec jusqu'au bout de sa queue ou des pieds neuf pouces de longueur ; son bec est long d'un pouce , brun ; sa langue paroît fendue en deux à quiconque la regarde attentivement ; sa bouche est jaune en dedans , l'iris de ses yeux couleur de noisette ; ses couleurs & les taches de sa poitrine & du ventre semblables à celles de la grosse grive ; & en effet les taches en sont brunes , la poitrine jaunâtre , le ventre blanc , le dessus du corps brun par-tout , ou plutôt olivâtre , avec un mélange de roux ou de jaunâtre aux aîles ; les petites plumes qui recouvrent les aîles en dessous , sont d'un roux jaunâtre ; ses plumes inferieures en recouvrement sont jaunâtres par les bouts ; les petites plumes de dessous la queue , blanchâtres ; il y a dix-huit grandes pennes à chaque aîle ; sa queue est longue de trois pouces un quart , & est composée de douze pennes ; ses jambes & ses pieds sont d'un brun pâle ; la plante des pieds est jaunâtre ; la derniere jointure du doigt extérieure est attachée au doigt du milieu ; son estomach est moins musculeux que dans les oiseaux de même genre ; on a peine à la distinguer par son port extérieur de la grive rouge , ses taches sont cependant en plus grand nombre , & plus grandes à la poitrine & au ventre. Aldrovande rapporte que c'est le propre de cette espece d'être tachée autour des yeux.

La petite grive de gui se nourrit d'insectes plus que de baies , & mange encore des limaçons. On ne distingue pas dans cette espece le sexe par les couleurs. Elle demeure pendant toute l'année en Angleterre , & y fait son nid ; elle le construit de mousse & de paille en dehors , & l'enduit de boue en dedans ; elle pond sur la boue toute nue cinq ou six œufs pour une seule couvée ; ces œufs sont d'une couleur bleue verdâtre , pîctés de taches noires , parsemées ; elle chante parfaitement bien au printemps , lorsqu'elle est perchée sur les arbres , & est solitaire , ainsi & de même que la grosse grive , mais elle fait son nid plutôt dans les haies que sur des arbres élevés ; elle est aussi stupide , & se laisse prendre facilement ; elle passe pour être fort gourmande , elle aime passionnément la graine de jusquiame , elle mange beaucoup de raisins dans les vignobles , aussi est-elle très-grasse & très-remplie dans le temps des vendanges. On prétend qu'en Silesie cet oiseau se trouve en si grande abondance dans les forêts & dans les montagnes , que ce mets suffit pour nourrir les habitans dans l'automne : les Silesiens sont en cela aussi heureux qu'étoient les Israélites dans le desert ; la chair de cette espece qui se nomme aussi roselle est très-estimée ; c'est souvent un aliment cher pour les financiers ; les anciens lui donnoient le premier rang parmi les oiseaux , comme au lievre parmi les quadrupedes. Nous sommes encore bien en cela de leur sentiment ; la chair de la grosse grive n'est pas à beaucoup près si estimée que celle-ci , elle passe pour être de difficile digestion , on en mange cependant beaucoup à Dantzic , elles viennent des forêts voisines de cette ville ; la petite grive grise s'apprivoise facilement , on en élève en cage.

La grive de genevrier , qui se nomme litorne , oiseau de perte , ou plus communément *chacha* , ressemble pour la grandeur & pour la figure au merle femelle,

Femelles, avec cette difference seulement que la litorne a l'estomach jaunâtre, tacheté de noir, & le ventre blanc; ses jambes & ses pieds sont noirs; elle est de couleur cendrée sur la tête, le col & le croupion; le dessus du dos est tanné, mais peu grivelé; le dessous de l'aîle est blanc: cette espee est un oiseau de passage, elle aime les fruits en grappe, particulièrement le genievre; elle mange aussi des vers & d'autres insectes; elle passe toute l'année en Angleterre excepté pendant l'été: on ne sçait pas encore trop où se retirent ces oiseaux lorsqu'ils disparoissent; ils aiment les prés & les paturages: le mâle n'est pas aisé à distinguer de la femelle. La litorne est la moins estimée des grives, quoiqu'elle soit cependant de plusieurs degrés supérieure aux autres oiseaux.

La quatrième espee de grives qu'on voit en France est la rouge, elle se nomme aussi roselle; elle vole communément par grandes troupes, & en été c'est celle qui est la plus commune dans nos plaines; les cuisses & les pattes sont pâles, elle a le dessus des aîles rougeâtre, & le ventre blanc; c'est un oiseau de passage, il passe l'hiver dans la Bohême, la Hongrie & dans les pays du Nord; les naturalistes admirent son plumage, & les gens de campagne sont enchantés de son ramage; c'est le rossignol de quelques contrées; & en effet il chante jour & nuit, c'est surtout en été que ses accens mélodieux se font entendre dans les cannes ou roseaux le long desquels il grimpe; la rousserole y construit son nid qui est à découvert, sa ponte est de cinq ou six œufs: elle ne vole pas aisément, mais elle bat des aîles à la maniere des allouettes hupées, elle est aussi à peu près de la même grosseur, elle est fort commune dans le Maine & en Tourraine. Agrippine épouse de l'empereur Claude, avoit une grive qui parloit.

Après avoir donné la description & la liste des différentes espèces de grives qui se trouvent en France:

nous allons passer à leur chasse. Les payfans de Silesie qui les trouvent, ainsi que nous l'avons déjà observés, en plus grande abondance que nous ne trouvons ici les moineaux, n'employent pour les prendre que des collets de crins de cheval, & l'amorce dont ils se servent sont des baies de sorbier sauvage, autrement sorbier des oiseaux. Voyez ce que nous en avons dit dans notre Diction. des Plantes, Arbres & Arbustes; ils en font par le moyen de ce seul piege des provisions si abondantes, qu'ils sont obligés de les faire rotir à moitié, pour les conserver dans le vinaigre. Nos payfans François ne font usage que d'un rulin qui imite le son de voix de la grive, ils attirent par ce moyen cet oiseau dans les buissons ou dans les genievres; en s'abaissant il tombe dans les filets qu'on y a tendu, & on le fait. Les Seigneurs & ceux qui les imitent n'employent ordinairement que le fusil pour la chasse de la grive, & ils ne prennent cet exercice qu'en automne.

Les grives se prennent encore de même que les geays avec des repuces ou petites verges élastiques, qu'on pique en terre le long des haies & des jardins, & surtout dans les vignobles, on leur attache une ficelle & un collet; dès que l'oiseau apperçoit l'appât, il y vole, mais en se plaçant sur la marchete, il la fait tomber, le nœud de la ficelle se lâche, la baguette se détend, & le gibier se trouve pris par les pattes dans le collet. Comme la grive est très-friande de gui, les chasseurs la prennent aisément sur l'arbre qui le porte; on prend pour cet effet une baguette longue de trois ou quatre pieds, dont le gros bout n'est pas si gros que le petit doigt, & le reste à proportion: on le plie en cercle, & on attache ensemble les deux extrémités, le cercle doit être garni de petits lacets en lacs coulans, & suspendu directement au-dessus du gui, qui se trouvera alors au centre de la machine; mais on observera que les lacets soient tendus les uns

hauts , les autres bas ; afin que les grives s'y prennent plus aisément , on fera encore enforte en les tendant , que les grives ne puissent se placer pour manger du gui sans se prendre au col ou aux pattes. Après avoir tendu le piège , on s'en écartera assez pour ne pas effrayer les oiseaux ; mais il ne faut cependant pas trop s'en éloigner ; car les passans pourroient bien emporter la proie. On pourra tendre plusieurs de ces machines à la fois.

Pour que les grives soient bonnes à être servies sur nos tables , il faut qu'elles soient tendres , jeunes , grasses , bien nourries , & qu'elles aient été prises dans un temps froid , elles sont alors plus délicates & d'un goût plus exquis ; elles excitent l'appétit , fortifient l'estomach , produisent un bon suc , & sont faciles à digérer , ce qui les rend très-salutaires pour les convalescens ; elle ne produisent jamais aucun mauvais effet à moins qu'on n'en mange trop. Quelques auteurs recommandent d'en rejeter l'estomach ou le gésier avant que de les manger , parce que la semence de jusquiame que ces oiseaux aiment beaucoup , & dont ils se remplissent quelquefois , peut rendre cette partie de leur corps très mal saine , & occasionner de mauvais effets , comme cela est arrivé quelquefois ; c'est une précaution qui ne coute rien.

En medecine on regarde la grive comme un excellent anti-épileptique , mangée de quelque façon que ce soit ; & la raison sur laquelle on fonde cette qualité de la grive , c'est sans doute parce que cet oiseau se nourrit principalement du gui de chêne , qui étant un très-bon remede anti-épileptique , lui communique sa vertu.

GROS BEC. C'est un oiseau qui tire son nom d'un de ses caracteres le plus distinctif ; son corps est d'un tiers plus gros qu'un pinson , mais sa tête est relativement à sa taille , d'une grosseur démesurée : elle est de couleur roussâtre ; son col est de couleur cendrée ; son

dos est roux ; sa poitrine & les côtés sont aussi de couleur cendrée , légèrement teinte de rouge.

Le gros bec est fort commun en France , il passe l'été sur les montagnes & dans les bois , & pendant l'hiver il habite la plaine : il fait son nid sur le sommet des montagnes , il y pond cinq ou six œufs : il a le bec si fort qu'il casse avec facilité les noyaux d'olives & de cerise , de même que les noix ; il fait beaucoup de dommage aux arbres , il en mange les boutons : si on ne le tuoit pas comme un oiseau bon à manger , on feroit très-bien de le tuer comme oiseau destructeur.

GRUE. C'est un oiseau de grande taille qui pèse environ dix livres ; il a près de cinq pieds de longueur depuis le bout du bec jusqu'au bout des doigts ; son col est très-long aussi bien que ses jambes ; son bec est droit , pointu , d'un noir verdâtre , long de près de quatre pouces , applati sur les côtés ; sa langue est large & dure comme de la corne à son extrémité ; le sommet de sa tête est noir , revêtu depuis le bec jusqu'au derrière de la tête de soies noirâtres plutôt que de plumes ; il se trouve une plaque au derrière de sa tête en forme de croissant , nue , ou couverte de poils clair semés , rougeâtres , au-dessous de laquelle une tache triangulaire de plumes cendrées occupe la partie supérieure du col : cet oiseau a deux raies blanches , qui commencent chacune aux yeux , vont en arrière se réunir à la partie postérieure du col vers le sommet de la tache triangulaire cendrée , dont on vient de parler , & se continue ensuite jusqu'au haut de sa poitrine ; la gorge & les côtés du col sont teints d'une couleur noire ou obscure ; son dos , ses épaules , sa poitrine , tout le ventre , les cuisses & les plumes des ailes au recouvrement , excepté celles qui sont à la dernière articulation , sont entièrement cendrés ; ses ailes sont très-amples , composées chacune de vingt-quatre grandes plumes noires , quoique les moindres soient d'un noir tirant sur le roussâtre , ainsi que les principales

du second ordre qui se trouvent à la dernière articulation. Sa queue est petite & fort courte, proportionnellement au volume de l'oiseau ; elle est composée de douze pennes cendrées, noire par le bout, arrondie quand elle se développe : ses jambes sont noires, nues l'espace d'une palme au-dessus des jointures ; ses doigts sont noirs, très-longs ; son doigt extérieur est lié par une membrane épaisse à la dernière articulation de celui du milieu ; sa trachée artère est d'une conformation rare, singulière, & mérite l'attention des naturalistes, elle entre profondément dans le sternum par un trou fait exprès, elle s'y réfléchit quelques tours, & sort par le même trou pour aller aux poumons ; les appendices locales de cet oiseau sont longues de cinq pouces ; son estomach est musculeux, sa chair est très succulente, preuve, dit-on, que cet oiseau ne mange point de poisson, mais uniquement du grain ou de l'herbe ; il ne produit ordinairement que deux petits, l'un mâle & l'autre femelle. Les gruaux sont très-légers à la course, & quand ils n'ont pas encore leurs plumes, ils courent si vite, qu'un homme quelque lesté qu'il puisse être, ne sçauroit les atteindre.

Les grues sont passagères comme les cicognes ; on lit dans la continuation de la matière médicale de Geoffroy qu'il en a beaucoup passé, même en plein jour par Orleans dans les quinze premiers jours du mois d'Octobre de l'année 1753, elles voloient du midi au nord par troupes de cinquante, soixante & cent : plusieurs s'abbatirent la nuit dans les plaines de bled farrafin en Sologne, & y firent beaucoup de dégât. Quand ces oiseaux voyagent, ils s'arrangent ordinairement sur la même file, ou décrivent sur deux lignes réunies la figure d'un triangle ; celui qui fait la pointe & qui est le conducteur, facilite en fendant l'air, le passage aux autres ; les grues ont d'abord beaucoup de peine à s'élever de terre, mais dès qu'elles sont à

une certaine hauteur , elles montent avec aisance , & même souvent à perte de vue , au point même de ne pas paroître plus grosses que des grives. Elles passent en hiver des regions septentrionales dans les climats , ou les eaux ne se glacent pas si facilement ; au commencement de la belle saison , elles retournent à leur premiere demeure , où regne alors un froid supportable. On prétend que l'hiver sera hatif , si leur migration se fait de bonne heure & par grandes troupes , & qu'aucontraire le froid sera plus long à venir , si elle est tardive & par petits pelotons de temps à autre ; on dit aussi que leur vol en l'air & sans bruit est un signe de beau temps , & qu'elles annoncent de la pluie en se reposant à terre. C'est pour l'ordinaire au mois de Septembre qu'elles font leur passage ; elles se battent de temps en temps très vivement entr'elles ; arrivées à leur destination , ou pendant les petits séjours qu'elles font en chemin , elles établissent au rapport de quelques naturalistes un guet , qui pour ne pas se laisser surprendre par le sommeil , se soutient sur un pied , & tient de l'autre un caillou , pour que sa chute le réveille. Pline rapporte que les grues tiennent en partant de la Cilicie de petits cailloux dans leurs becs , pour pouvoir traverser en silence & pendant la nuit le mont Taurus , où beaucoup d'aigles veillent sur leur passage.

Les grues aiment les marécages : elles vivent , à ce qu'on prétend , plus de quarante ans ; on en nourrit en Pologne , auxquelles on arrache les plumes de la queue , & on verse de l'huile dans les creux dont elles ont été arrachées , il y vient ensuite des plumes blanches qui servent d'ornement aux bonnets des gentilshommes : ce qui caractérise dans ces oiseaux les mâles d'avec les femelles , c'est que ceux-là ont la tête parfaitement rouge.

Quoique la grue soit un grand oiseau , même aussi haut que l'homme quand elle se trouve à terre , il y a

ependant plusieurs petits oiseaux de proie que les fauconniers instruisent, & qui osent se hasarder à la combattre corps à corps ; on a coutume alors d'en lâcher plusieurs pour avoir le plaisir de voir leur combat ; mais ce que les Seigneurs en font , ce n'est pas pour y avoir du profit , mais du plaisir. L'anatomie offre dans la grue une chose singuliere , qui ne se rencontre dans aucun autre oiseau , ainsi que nous l'avons observé plus haut en parlant de la trachée artere ; il n'est donc pas surprenant qu'elle ait une voix qui s'entende de si loin , & en effet il n'y a point d'oiseau dont la voix soit si haute que celle de la grue. Aristote & Plin rapportent que les grues combattent contre les nains ou pigmées. Leur queue est semblable à celle des autres oiseaux ; par conséquent les plumes noires qu'on remarque sur leur croupion voutées comme celle d'un coq , proviennent des aîles & non de la queue. Gybert Longolius dit avoir vu une grue totalement blanche. Selon Albert le grand , la grue est facile à tromper ; car elle se joue & saute à la voix de l'homme qui contrefait son cri ; elle aime la compagnie , & s'appriivoise aisément.

Les grues volent quelquefois à perte de vue , & si haut , que malgré leur grosseur , elles paroissent aussi petites qu'une grive. Il est très-difficile d'approcher de ces oiseaux , & même d'en tuer un seul , sans appeau , quoiqu'on les voye en foule par terre , ils sont toujours aux aguets , & s'envolent dès qu'ils aperçoivent le chasseur ; pour surprendre les grues , surtout quand elles sont lassées & que le temps est orageux , il faut monter dans une charrete , ou la suivre en se cachant par derriere , elles ne se méfient point de cette voiture.

On trouve dans l'estomach des grues des pierres qui leur sont très-utiles pour faciliter la digestion ; ces pierres leur servent comme de petites meules qui sont

mises en mouvement par l'action de deux muscles forts & robustes qui composent le gésier. Il y a plusieurs especes de ces oiseaux , mais comme ils ne sont que passagers à la France , nous n'en parlerons pas ici. La grue étoit autrefois très-recherchée dans les repas : Plutarque assure qu'on la tenoit enfermée dans une voliere , & qu'on lui crevoit les yeux pour l'engraisser ; mais nous n'en faisons pas actuellement usage pour nos tables , la chair est massive , fibreuse & coriace , elle doit être bien faisandée , & elle a besoin de beaucoup d'affaisonnement pour pouvoir en user sans en être incommodé ; cette nourriture n'est propre que pour les personnes d'un temperament robuste & qui ont un bon estomach ; les gruaux sont préférables en fait d'alimens aux grues , mais il faut qu'ils n'ayent volé que très peu.

La médecine qui sçait tirer partie de tout ce qui existe sur la surface du globe , fait encore usage des grues : ces oiseaux mangés de quelque façon que ce soit , conviennent contre la colique venteuse & les affections nerveuses ; leur graisse est pénétrante & résolutive ; on en fait usage très-efficacement contre la paralisie , le rhumatisme & la surdité ; le fiel de ces animaux enleve les taches des yeux ; la tête , les yeux & le gésier deséchés & pulverisés servent à soupoudrer les fistules , les cancers , & les ulceres variqueux.

GRUYER , se dit d'un oiseau dressé pour chasser aux grues.

GUÊPE. C'est un insecte qui approche beaucoup des abeilles , il a cependant des caracteres qui lui sont propres ; ceux qu'il a communs avec l'abeille sont la forme de ses antennes , & la configuration de son aiguillon ; les antennes de l'un & de l'autre sont brisés dans le milieu , en sorte que la premiere portion de cette partie , celle qui est entre la tête & l'angle que forme l'antenne , n'est composée que d'un seul article ou

d'une seule piece longue , tandis que le reste de l'antenne a plusieurs anneaux courts , ordinairement jusqu'au nombre de dix , & l'aiguillon n'est dans ces insectes qu'une simple pointe comme une antene , ou il paroît du moins tel à la vue , car au microscope on s'apperçoit qu'il est un peu hérissé. On distingue la guêpe de l'abeille par son corps qui est rase & lisse , tandis que celui de l'abeille est plus ou moins velu ; le travail des guêpes n'est pas d'ailleurs aussi fini ni aussi parfait que celui des abeilles , il en approche cependant beaucoup , & ne mérite pas moins l'attention des naturalistes.

Les guêpes , ainsi que les abeilles ne déposent point d'œufs qu'elles n'ayent auparavant préparé un logement pour les recevoir. Ces insectes construisent à cet effet une espece de gateau formé par plusieurs cellules hexagones les unes à côté des autres , & dont l'étendue est plus ou moins grande ; ce gateau qui paroît semblable à un rayon d'abeille , n'est pas de même que lui composé de cire ; il ressemble à un papier brouillard brun & très-fort ; la guêpe se sert pour le former de petites fibres de bois pourri , extrêmement fines , elle les imbibe d'une liqueur gommeuse qu'elle fait sortir de sa bouche , & qui donne beaucoup de consistance à ce mélange ; elle l'étend alors avec ses mâchoires & ses pates , & elle en construit les parois minces des cellules de son gateau. Rien n'est si commun que de voir des guêpes le long des vieux chassis & des bois pourris des bâtimens , qui enlèvent de petites portions de bois pour construire leur ouvrage ; elles ne construisent pas leur gateau tout à la fois , elles commencent par former une certaine étendue de la base , elles y élevent les cellules du milieu ; elles pratiquent ensuite peu à peu à l'entour de nouvelles cellules qui augmentent la circonference du gateau ; à peine les cellules du milieu sont finies , qu'elles sont à l'instant

occupées par une larve ou une nymphe de guêpe , tandis que celles de sa circonférence sont vuides & seulement à moitié construites ; les guêpes déposent donc leurs œufs aussitôt la construction de leurs cellules ; ces œufs sont allongés & collés par un de leurs bouts à un des parois de ces cellules ; elles n'en placent jamais qu'un dans chacune ; quelques jours après que cet œuf a été déposé , la larve en sort ; elle est d'abord fort petite , semblable à un ver blanchâtre sans pattes , & dont le corps est composé d'une douzaine d'anneaux ; la guêpe nourrit ces larves ; elle leur donne pour alimens une espece de miel brun , doux au goût , mais moins pur & moins agréable que le miel des abeilles ; à mesure que la larve croît , elle change plusieurs fois de peau , & lorsqu'elle est parvenue à toute sa grosseur , elle se métamorphose en nymphe , mais elle ne le fait qu'après avoir été quelque temps sans prendre de nourriture ; c'est alors que les guêpes meres forment la cellule où est la larve , avec une espece de calotte qu'elles construisent de la même matiere que le reste du gâteau ; la larve s'y change en chrysalide ; cette chrysalide est peut-être celle de tous les insectes dans laquelle on reconnoît le mieux toutes les parties de l'insecte qui en doit provenir ; les antennes , les pattes , les moignons des aîles y sont très distinctes , on peut même les séparer les uns des autres avec la pointe d'une épingle , mais ces parties sont d'abord molles ; à mesure que la nymphe avance , elles prennent de la consistance , & dès qu'elle en a acquise suffisamment , elle quitte l'enveloppe fine & légère qui la couvre , & avec ses mâchoires fortes , elle rompt cette espece de dôme qui couvre sa cellule , & en sort sous la forme d'insecte ailé & parfait , quelque temps après cette nouvelle guêpe prend son effort , se met à l'ouvrage , & travaille avec celles qui lui ont donné le jour à la construction de nouvelles cellules ,

ou à nourrir les petites larues : nous ne nous arrêtons pas plus longtemps sur ces insectes qui n'ont pas un rapport essentiel aux differens objets dont il est question dans ce Dictionnaire ; leur piqueure se guérit de la même façon que celle des abeilles. Voyez art. *Abeilles*.

On trouve dans la vingt-deuxième feuille de la gazette salutaire 1762, un excellent spécifique contre la piqueure des guêpes : on prend du plantain, on le pile, & on en exprime le jus, on trempe dans le suc tout frais une compresse, & on l'applique très-souvent à la partie blessée.

GEULE. C'est un terme de chasse qui se dit d'un chien, qui au bout de cinq mois, a fait la gueule, lorsqu'il a été nourri avec du lait, & qu'il commence à être vigoureux : on dit qu'un chien chasse de gueule, lorsqu'il aboie, & qu'il est sur la voie.

GUIDE ou GUEDE Les payfans chasseurs nomment ainsi un bâton qui guide le rets saillant tendu pour prendre des pluviers & autres oiseaux marécageux.

GUIGNARD ou PETIT PLUVIER. C'est un oiseau à peu près gros comme une caille ; il a le dos & la tête gris, mêlés de roux ; son bec & ses ongles sont noirs ; son ventre est partie blanc, partie roux brun, & sa gorge est blanchâtre. Il est fort gras, très-délicat, & d'un goût approchant de celui de l'ortolan. Ces oiseaux passent dans le temps des vendanges avant les autres pluviers ; ils se nourrissent de raisins, & se retirent par bandes dans les bois, on les trouve aussi dans les champs, & quelquefois au bord des eaux ; on en voit beaucoup en Beauce & dans le Bearn. Le guignard devient si gros, que le transport en est fort difficile à cause de sa corruption : on prend les guignards en hiver au filet, ou bien on les tire au fusil ; quand il s'en trouve un de tué, tous les autres s'assemblent autour de lui, & le chasseur a pour lors le temps de recharger.

On estime beaucoup la chair de guignard , mais e'est uniquement dans le pays , parce qu'on ne peut la conserver pour en faire le transport ailleurs , ainsi que nous venons déjà de l'observer. La vraie saison pour en manger , est dans le temps des vendanges.



H

HACHÉE. C'est un terme très-usité chez les oiseleurs. Rien n'est si commun que de leur entendre dire : *les pluviers cherchent leurs hachées*, pour dire qu'ils cherchent des vers qui sont en bas cachés sous les feuilles, & dont ils font leur nourriture.

HALLIER. C'est une espece de filet qui sert à prendre les perdrix, les faisans, les corneilles & autres oiseaux ; ce filet étant tendu & mis en état, est entièrement semblable à une haie qui clôt une vigne ou un champ : nous avons donné à l'article *Filet* la méthode pour faire les différentes especes de hallier. Voyez cet article.

HALLOTS. Ce sont des trous que les lapins font en terre dans les garennes pour leur servir d'asile à eux & à leurs petits ; il est expressément défendu de les détruire, la nature avoit peut-être déjà pourvu à cette défense avant qu'on eut publié des ordonnances à ce sujet.

HAMEÇON. C'est un petit fer crochu qu'on attache à des filets ou à des lignes pour prendre du poisson, au moyen des appas qu'on y met : on appelle hameçons armés ceux que l'on met aux lignes pour pêcher le brochet ; ils ont près de deux pouces de long ; nous tirons les meilleurs hameçons d'Allemagne, ce sont ordinairement les épingliers & les chainetriers qui les fabriquent ; les hameçons dont on se sert pour prendre les loups doivent être assez forts pour pouvoir résister à la violence de ces animaux : on y attache un gros morceau de chair, on les pend à quelque arbre, & on les y suspend avec une grosse corde ; les loups qui sont très carnassiers, dès qu'ils s'apperçoivent

de cet appas , ou qu'ils en sentent l'odeur , se jettent dessus avec avidité pour l'engloutir , & se trouvent ainsi pris à l'hameçon ; & quand cet hameçon se trouve assez fort & qu'il est bien attaché , ils ne peuvent s'en débarasser. On se sert de ce moyen pour attraper les loups pendant les temps de neige & de gelée.

HANCHES. On donne ce nom au train de derrière du cheval , depuis les reins jusqu'au jarret ; les hanches commencent aux deux os qui sont au haut des flancs près de la croupe Il se trouve des chevaux dont les hanches sont fort longues , ils vont cependant bien le pas , mais le devant se ruine facilement.

HANGARD. C'est un toit qui a une pente en forme d'appentis ; il est ordinairement attaché à des murs , & soutenu par des pilliers de bois ; rien n'est plus commode pour la volaille qu'un hangard dans une basse-court , elle s'y retire à l'abri des grands vents , de la pluie & du soleil.

HANNETON. C'est une espece de scarabée qui est si connu de tout le monde , qu'il est presque inutile de le décrire. Sa tête , son corcelet & tout son corps sont d'un brun noirâtre , un peu velu ; les étuis sont d'un brun plus clair , avec quatre stries élevées & luisantes ; mais ce qui caractérise encore cet insecte des autres scarabées , ce sont ces marques blanches triangulaires qui sont aux côtés de son ventre , une sur chaque anneau , & sa queue longue & recourbée. L'insecte parfait se voit communément au printemps ; il gâte les feuilles & les fleurs des arbres ; le plus souvent on voit les mâles & les femelles accouplés ensemble ; lorsque la femelle est une fois fécondée , elle creuse un trou dans la terre à l'aide de ses jambes antérieures , qui sont larges , fortes & armées de pointes sur leurs bords , elle s'y enfonce à la profondeur d'un demi pied & y dépose des œufs oblongs d'un jaune clair : on découvre quelquefois en terre ces œufs , ils y sont rangés les uns à côté des autres ; la ponte faite ,

la femelle sort de terre, elle y vit encore quelque temps avant que de mourir ; des œufs qu'elle a déposés proviennent des larves hexapodes, blanches, que les jardiniers nomment vers blancs, ces larves rongent les racines des plantes & même des arbres & les font périr ; elles ont des antennes composées de cinq pièces, & neuf stigmates de chaque côté, elles restent sous cette forme pendant près de quatre ans, & chaque année elles changent au moins une fois de peau ; elles s'enfoncent pendant l'hiver en terre à une grande profondeur pour se mettre à l'abri du froid, & y demeurent jusqu'au printemps sans prendre de nourriture ; mais à l'approche de la belle saison, elles remontent vers la surface de la terre ; ces larves se métamorphosent seulement sur la fin de la quatrième année ; elles s'enfoncent pour lors en terre vers l'automne, quelquefois même à la profondeur d'une brasse, elles s'y construisent chacune une loge lisse & unie, & après avoir quitté leurs dernières peaux, elles s'y transforment en chrysalides.

Elle reste pendant tout l'hiver sous cette forme jusqu'au mois de Février ; elle devient alors un insecte parfait, mais elle est encore molle & blanchâtre ; les parties qui la constituent ne s'affermissent qu'au mois de mai, quand elle sort de terre & paroît au jour ; aussi trouve-t-on souvent en terre sur la fin de l'hiver des hannetons parfaits, ce qui a donné lieu à quelques naturalistes d'avancer que les hannetons vivoient d'une année à l'autre, & passoient leur hiver en terre pour se mettre à l'abri du froid ; les hannetons mâles se distinguent des femelles par les feuillets des antennes qui sont beaucoup plus grands dans les premiers, & par la pointe postérieure du ventre, qui forme une espece de queue plus courte dans les femelles.

Le nombre de ces insectes est prodigieux ; leurs ennemis ne peuvent suffire pour les exterminer ; le

meilleur moyen pour les détruire est de battre les arbres avec de longues perches, de balayer en tas ces insectes qui en tombent, & de les tuer ensuite. Le hanneton ne vole guères pendant le jour, il se tient caché sous les feuilles ou de chêne, ou de figuier sauvage, ou de tilleul, ou de noyer, il y reste assoupi jusqu'au coucher du soleil, c'est pour lors que tous les insectes s'atroupent, & avant que de prendre leur effort, ils déploient & allongent leur houppes; ils volent autour des haies en bourdonnant, & sont si étourdis, qu'ils donnent brusquement contre tout ce qu'ils rencontrent; ces insectes se nourrissent de feuilles d'arbres & d'œufs de fauterelles, mais à leur tour les corbeaux en font leur proie; quand les feuilles sont une fois ravagées par les hannetons, les arbres en périssent en partie, ou ne poussent l'année suivante leurs boutons que fort tard.

Les hannetons sont presque de la nature des cantharides quant à leurs vertus médicinales; pris en poudre ils provoquent l'urine & le sang, guérissent selon quelques Auteurs la morsure des chiens enragés, & dissipent les rhumatismes: nous avons prescrit avec succès les aîles des hannetons pulvérisés dans du vin blanc pour la rétention d'urine; quelques personnes recommandent à l'extérieur la liqueur de ces insectes sur les plaies; on se trouve encore très-bien d'en mettre dans les emplâtres, contre les bubons pestilentiels & les carboncules; on en mêle aussi dans les antidotes; l'huile commune dans laquelle on fait infuser des hannetons vivans, peut très-bien remplacer l'huile de scorpions.

On a observé que jamais les poules ne pondent tant, que quand elles mangent des hannetons; c'est aussi une excellente nourriture pour les dindons.

HARANG. C'est un poisson de passage qui croît dans le nord, & va nourrir les peuples du midi. Artedi décrit ainsi ce poisson: il a, dit-il, la tête aplatie sur
les

les côtés , un peu pointue anterieurement ; le dessus de la tête entre le museau , les yeux & le dos gravé ou un peu concave. L'ouverture de la bouche grande par rapport au corps ; quand la bouche s'ouvre , le museau s'élève un peu , & l'os maxillaire de la machoire inferieure , s'avance beaucoup en devant ; la machoire inferieure déborde assez devant la superieure , & quand la bouche est fermée , elle est couverte de chaque côté par l'os maxillaire de la machoire superieure.

Ce poisson a les narrines apparentes , percées de deux ouvertures , dont l'antérieure ne peut s'appercevoir à la vue simple , un peu plus proche du museau que des yeux ; les yeux sont grands , situés aux côtés de la tête , & l'iris de couleur argentée. Quelques petites dents très-fines à l'extrémité de la machoire inferieure , mais celles qui sont à l'extrémité de la superieure sont si déliées , que des observateurs peu exacts pourroient à peine s'en appercevoir ; l'os lateral de la machoire superieure qui couvre & ferme de toutes parts l'inferieure , est légèrement dentelé sur ses bords ; le harang a une aire oblongue semée de petites dents au milieu de la partie anterieure du palais , ou pour mieux dire , deux rangées de petites dents situées en ligne droite , suivent la longueur à la partie du palais qui est la plus proche du museau ; sa langue est un peu aigue , libre & dégagée inferieurement , d'une couleur noirâtre , armée de petites dents tournées en dedans : on observe une tache ordinairement belle , rouge ou violette , de chaque côté de ce poisson à l'extrémité des couvercles des ouies , lesquels sont du reste argentés , composés des deux côtés inferieurement de trois ou quatre lames osseuses , & de huit arrêtes un peu courbées & jointes ensemble par une membrane ; une ligne laterale , droite , plus proche du dos , mais peu sensible , & des écailles grandes à proportion du corps , de couleur argentée , faciles à tomber , & rangées comme des thules en recouvrement : le dos de

ce poisson est d'un bleu obscur, mais il devient plus bleu au printemps ; ses côtés & son ventre sont argentés ; tout le ventre depuis les ouies jusqu'à l'anus un peu apuré & resserré en forme de carene aigüe, tandis que le dos est convexe. Le harang a quatre ouies de chaque côté, dont les trois extérieures ou les plus grandes sont formées par un simple rang d'apophyses faites en façon de peigne qui sont fort longues à l'ouie supérieure, elles ressemblent aux barbes des plumes des oiseaux, mais l'ouie inférieure ou la plus petite a un double rang d'apophyses rudes, dont les intérieures sont plus courtes ; la nageoire du milieu du dos du poisson est unique & blanchâtre, composée de dix-huit rayons, dont le premier est simple, mais dont tous les autres se trouvent un peu divisés au bout, les derniers sont les plus petits, & le premier avec les voisins est le plus grand ; les nageoires du ventre sont blanches & en partie formées de neuf rayons, dont le premier est simple, tandis que tous les autres sont fendus en quatre à leur extrémité ; le premier avec ses voisins est grand, & le dernier le plus petit ; la nageoire de l'anus est blanche, assez proche de la queue, composée de dix-huit ou dix-neuf rayons, si cependant on peut compter le dernier pour deux, vû qu'ils sont trop contigus l'un à l'autre, les deux ou trois premiers sont simples & tous les autres un peu branchus au bout ; le premier & les derniers sont les plus petits ; la queue est fourchue, grisâtre, composée de dix-huit rayons longs dont deux sont simples, excepté les derniers qui sont plus petits, & les autres du milieu branchus à leur extrémité ; son cœur est quadrangulaire, à angles aigus ; son foie est rouge, petit, anguleux avec la vésicule du fiel en dessous ; les ovaires sont au nombre de deux, grands, simples & larges, étendus par-tout l'abdomen, attachés ensemble inférieurement, remplis d'une infinité d'œufs blanchâtres ; son estomach est comme double, divisé au-dessous de

Yesophage, & à droite autour du pylore se trouvent certaines appendices oblongues au nombre d'environ seize ou dix-sept, situées inferieurement & seulement d'un côté de l'intestin, qui va ensuite tout droit à l'anus. Quant à la partie gauche de l'estomach, elle se joint sur la fin par une membrane avec la précédente, & a son conduit dans la vessie à air qui sert à nager : sa ratte est petite & oblongue, située vers le commencement de l'intestin ; la vessie à air est longue & étroite, étendue par-tout l'abdomen, simple, de couleur argente, facile à détacher du dos ; son peritoine est obscur & noirâtre ; son rein de couleur de sang caillé, adherant à l'épine du dos suivant sa longueur ; ses côtes sont au nombre de trente-cinq de chaque côté, & ce poisson a en tout cinquante-cinq à cinquante-sept vertebres. Sa longueur totale est de cinq pouces trois lignes. Son vrai lieu natal est l'eau. Le harang meurt très-vîte hors de l'eau, il nâge en troupe, & fréquente les bords de la mer, il ne fraye qu'une fois l'année vers l'équinoxe d'automne. Il est surtout très estimé parmi nos alimens, lorsque son corps est plein d'œufs ou de laitance. Il n'y a en France aucun poisson plus commun que celui-là, on en rencontre une quantité innombrable dans la mer vers l'Ecosse, l'Irlande, la Bretagne, la Norvege & le Dannemarck ; il multiplie d'une façon surprenante, la troupe de ces poissons est même quelquefois si considérable, qu'elle s'oppose & résiste au passage des vaisseaux. Comme ils sont fort abondans, il est très-facile d'en pêcher beaucoup, c'est ce qui fait qu'ils sont si communs. On prétend que le harang ne peut pas vivre dès qu'il est hors de l'eau. C'est un phosphore pendant la nuit, il luit si fort dans l'eau, qu'on le prendroit pour de la lumiere : on a fait plusieurs experiences à ce sujet en Angleterre, M. Guettard en a réitéré plusieurs chez lui, & il se proposoit pendant le voyage qu'il est allé faire sur les ports de mer du royaume, de faire à ce sujet de nouvelles

observations. Si nous en avons un jour connoissance nous les communiquerons dans nos lettres périodiques. Schæckius nomme le harang le roi des poissons, à cause de son excellence & de son utilité; & le Docteur Paul Neverantz après avoir démontré que le harang étoit inconnu aux Grecs & aux Romains, ajoute que la nature a en quelque façon rassemblé dans ce poisson toutes les qualités qu'elle a distribué à tous les autres, & que depuis longtems on l'a jugé digne d'être couronné; & en effet on est dans l'usage en Hollande de mettre pour enseigne devant les portes des maisons où l'on vend du harang frais salé, une couronne de feuilles de vigne; c'est sans doute de-là que lui est venu le nom de poisson couronné.

M. Pluche dans son spectacle de la nature, nous donne la description la plus élégante de la marche des harangs; jugeons, dit-il, des autres poissons de passage par ceux-ci. La capitale de leurs nations paroît être entre la pointe d'Ecosse, la Norwege & le Danemarck, il part de-là tous les ans des colonies qui enfilent à différentes reprises le canal de la manche, & qui, après avoir cotoyé la Hollande & la Flandre, viennent se jeter sur notre Neustrie. Ce ne sont cependant pas des troupes de bandits qui rodent de côté & d'autre à l'aventure; le temps de leur départ est fixé aux mois de Juin & d'Août; la route est prescrite, & la marche réglée, tout le monde part ensemble, il n'est permis à personne de s'écarter; point de malfaudeurs, point de déserteurs; ils continuent leur marche de côte en côte jusqu'au terme marqué. Ce peuple est nombreux, & le passage est long; mais dès que le gros de l'armée est passé, tout est passé, il n'en paroît plus jusqu'à l'année suivante. On a cherché ce qui pouvoit inspirer aux harangs le goût de voyager, & la police qu'ils observent pendant tout le cours de leurs voyages; & en faisant ces recherches, on a découvert qu'il naissoit en été le long de la manche une multitude innombrable de certains vers & de petits

poissons dont les harangs se nourrissent ; c'est une manne qu'ils viennent recueillir fidelement ; lorsqu'ils ont tout enlevé pendant l'été & l'automne le long des parties septentrionales de l'Europe , ils poursuivent leur route , & descendent vers le midi , où une nouvelle pâture les attend ; & en effet si ces nourritures manquent , les harangs vont chercher leur vie ailleurs , le passage en est alors plus prompt , & la pêche moins bonne.

Nous ne connoissons pas encore toutes les différentes especes des harangs , si on s'en rapporte à Anderson ; ces poissons , dit ce voyageur , n'ont pas encore été suffisamment examinés , pour être réduites en classe ; dans le golfe d'islande il s'en trouve une espece de près de deux pieds de long sur trois bons doigts de large , c'est sans doute l'espece que les pêcheurs regardent comme le conducteur de la troupe. Si par hasard ils le prennent vivant , ils ont grand soin , dit Martin dans sa description des isles occidentales de l'Ecosse , de le jeter aussitôt dans la mer ; ce seroit pour eux un crime de Leze Majesté que de mettre la main sur un poisson aussi respectable.

Quelques auteurs ont prétendus que les harangs ne vivoient communément que du limon de l'eau , mais cela ne s'accorde pas avec ce que nous en avons dit en rapportant la cause de leurs voyages , d'ailleurs à quoi leur serviroient les dents dont leurs becs sont armés , s'ils n'avaloiert que de l'eau. Neucrantz a souvent trouvé dans l'estomach d'un harang plus de soixante petits crabres à moitié digérés , & Leuwenhock ayant fait l'anatomie des harangs dans le temps de la fraye des poissons , a vu quantité d'œufs dans leurs intestins.

Nous allons tracer ici la route que les harangs suivent dans leurs marches ; ils sortent au commencement de l'année des glaces du nord ; la colonne prodigieuse qu'ils forment se divise bientôt en deux

aîles : la droite va à l'ouest, & donne vers l'Islande dans le mois de Mars : la gauche qui nous intéresse le plus, se replie vers l'est, & descend la mer du nord jusqu'à une certaine hauteur, où elle se divise en deux autres aîles, dont l'orientale pointant au cap du nord, cotoye de-là toute la Norwege, d'où elle envoie une division par le détroit du sud dans la mer baltique, & une autre vers le pays de Holstein, de Breme, &c. & de-là dans le Zuderzen ; l'aîle occidentale qui est la plus forte, tombe directement sur les isles de Hittland & sur les Orcades ; & c'est-là où les Hollandois vont l'attendre. Tout ce qui échappe à ces habiles pêcheurs, continue sa route vers l'Ecosse, & s'étant divisé ensuite en deux colonnes, l'une passe à l'est de ce royaume, & fait le tour de l'Angleterre, en détachant des divisions nombreuses pour les côtes de la Frise, de la Hollande, de la Zelande, de la Flandre & de la France ; l'autre gagne l'ouest de l'Ecosse & de l'Irlande ; les débris de toute l'aîle occidentale, échappés aux pièges des pêcheurs & à la voracité des poissons s'étant à la fin ralliés dans la manche, la colonne se reforme, & sort par-là dans l'océan, d'où sans se montrer d'avantage sur les côtes, elle regagne, comme la première aîle de l'ouest, vers l'hiver, les glaçons du pôle, pour réparer sous leur abri les pertes que l'espece a souffertes depuis qu'elle les a abandonnés.

On trouve dans le Journal Œconomique du mois de Mars 1753 & 1755, deux petits mémoires sur la pêche des harangs telle qu'elle se pratique en Angleterre : nous allons rapporter ici une esquisse de ces deux mémoires qui nous ont parus assez intéressans.

Suivant le rapport des habitans de l'isle de Shetland il arrive toutes les années dans les mers d'Angleterre un banc prodigieux d'une quantité innombrable de harangs ; ce banc tient toute la largeur de la mer, & paroît occuper beaucoup plus d'espace que tout le royaume d'Angleterre & de l'Irlande réuni ensemble ; le

temps de leur arrivée est marqué d'avance par des signes certains qu'on remarque dans l'air , ainsi que dans l'eau ; les Hollandois ont jouis seuls pendant longtems des douceurs de la pêche de ce poisson ; ils vont au-devant de ces caravanes nombreuses avec mille ou quinze cent buses , & ils tiennent leurs filets tendus dans la grande route que le harang prend tous les ans ; enforte qu'ils sont toujours sûrs d'en être fournis dès le premier moment qu'il paroît en deça de l'isle de Shetland ; de cette façon ces habiles pêcheurs se trouvent sur le champ chargés , & comme ils retournent chez eux aussitôt après , ils ont tout le temps nécessaire pour nétoyer le poisson , le changer de tonneaux , & le préparer , après quoi ils vont le débiter à Dantzick , & dans les autres pays situés à l'orient & au nord de l'Europe ; après les Hollandois on en fait la pêche sur les côtes de l'Ecosse , à l'ouest du Tay. Ce poisson se répand sur les sables & sur les bas fonds dans toutes les baies & les embouchures des rivieres , comme s'il venoit s'offrir lui-même aux filets des Ecois , tant pour servir à la nourriture des pauvres , que pour favoriser le commerce des négocians de ces côtes ; ils en prennent des quantités prodigieuses , les nétoient , les salent & les envoient aux mêmes endroits où les Hollandois en transportent même souvent avant eux , ils en retirent un profit assez considérable ; de-là ce poisson passant au sud , les pêcheurs de Dunbar & de Pise en interceptent encore une infinité , dont ils font du harang sor , qu'ils vendent à Edimbourg & dans toutes les grandes villes de l'Ecosse ; les Anglois , les Hollandois , les François reçoivent ensuite ce poisson dans leurs filets , lorsqu'il va se répandre sur les bancs de la rade de Yarmouth , pour y chercher sa nourriture. On rapporte dans le mémoire Anglois dont nous donnons ici l'extrait , que les seuls pêcheurs de Yarmouth & de Leostoff ont pris & préparé 50000 barils de harangs sor dans une année , sans parler de

la pêche abondante qu'en font encore les Hollandois ; les François , les Flamands , les peuples de Flessingue , de Brême & de Hambourg , qui se tiennent avec leurs buses derriere les sables de Yarmouth : en même-temps les pêcheurs de Londres , de Foulkpope , de Douvres , de Sandwich , & généralement de toute la côte qui borde l'embouchure de la tamise , en prennent des quantités prodigieuses pour les provisions de Londres & de toutes les grandes villes qu'on trouve en emontant la riviere , ainsi que sur la côte de Kent & de Suffex , où l'on mange ce poisson frais. Comme le reste continue sa route en descendant la manche , il devient indubitablement la proie des François d'un côté , & de nos pêcheurs occidentaux de l'autre , jusqu'à ce que ce poisson se soit déchargé de son frai , & qu'il disparoisse.

Par la quantité prodigieuse de harangs qu'on prend de toutes parts dans leur passage , on croiroit peut-être que l'espece en est épuisée , ou réduite à un très-petit nombre , mais il n'en est rien ; à juger de ceux qui restent par les troupes nombreuses qui se montrent encore à leur départ dans la mer de Severne & sur les côtes occidentales & meridionales de l'Angleterre & de l'Irlande , il est facile de voir que la quantité immense qui en a été prise par tant de pêcheurs ou détruite par les porpusses , les chiens de mer , les baleines & autres monstres dont la mer du nord est peuplée , se fasse à peine sentir sur le total : quelques-uns ont prétendu même que le nombre des harangs pris par tous les pêcheurs de l'Europe , n'est à celui de toute la masse qui paroît au commencement sur la côte de Shetland , qu'à peu près comme un à un million.

Les filets dont les pêcheurs se servent pour la pêche du harang , ont deux brasses & demi de profondeur , & vingt aunes de longueur : on joint ensemble autant de ces filets qu'on en a besoin , & quelquefois

Il s'en trouve de la longueur d'un mille ; les filets sont soutenus à la surface de l'eau par de gros morceaux de liege ; on les attache ensemble par le milieu avec de petites cordes , & les extrémités en sont jointes par un gros cordage qui regne tout le long des filets pour les fortifier & pour empêcher que le mauvais temps , ou la trop grande abondance de poisson ne rompent ces filets , & ne détruisent l'avantage de cette pêche. On connoit l'endroit où est le banc des harangs par une grande quantité d'oiseaux de mer qui volent au-dessus , les suivent toujours , & observent leurs mouvemens dans l'espérance d'en attraper quelques uns.

Les pêcheurs en ramant doucement , jettent leurs filets dans la mer , & en même-temps continuent leurs courses en allant autant qu'ils peuvent entre la marée , surtout quand la marée retourne ; car alors les harangs sont souvent emportés en arriere , & quelquefois ils nagent contre cette marée. Sitôt qu'une barque est chargée de poisson , elle gagne la côte , & délivre la charge à un homme dont l'emploi est de les saler ou de les secher.

Les pêcheurs distinguent de six especes de harangs : le premier s'appelle selon eux harang gras , parce qu'effectivement il est gros & gras , ces harangs durent trois mois. La seconde espece se nomme harang charnu ; il est gros & fort en chair , mais moins gras que le précédent. La troisieme est le harang de nuit ; il est d'une grandeur moyenne , moins gras & moins charnu que les deux précédens. La quatrieme espece est appelé le harang froissé , parce que son corps s'est trouvé embarrassé & froissé dans les filets. Le cinquieme est le harang maigre qui a jetté son frai. La derniere espece est le harang acephale , dont la tête s'est séparée en le tirant du filet ou de quelqu'autre maniere ; toutes ces especes se salent suivant la méthode que nous allons détailler.

On jette dans une cuve ou tonneau , qui peut tenir

un last, ou tout au moins un demi last (mesure d'Angleterre) autant de sel qu'il en faut ; on y jette ensuite tout à la fois environ cinquante harangs, & on les y retourne continuellement avec un grand bâton en jetant du sel par dessus : on continue ensuite la même opération avec d'autres harangs que l'on sale & retourne jusqu'à ce que la cuve soit pleine. Les harangs que l'on a mis au fond, & qui sont salés, se roidissent bientôt, & ne se mêlent point en les salant avec ceux qui sont dessus. Au bout de seize ou de vingt-quatre heures tout au plus, on retire les harangs, & on les met dans des paniers d'osier tellement construits, qu'en lavant le poisson, ils puissent aisément laisser passer le sel, les écailles, & autres saletés ; on en retire ensuite les harangs que l'on enfile dans des broches de bois longues & minces, & on les suspend dans les maisons pour être fumés ; on pose à cet effet ces brochettes sur des machines de bois attachées exprès au plancher, & suspendues de telle façon qu'un homme de moyenne taille puisse y atteindre en étendant le bras.

On fait sur le pavé au-dessous, des feux de bois clairs que l'on allume de quart d'heure en quart d'heure ; on tient toutes les ouvertures de la chambre bien fermées, & pour lors le feu fume se trouvant étouffé ; c'est ainsi que l'on prépare les harangs, & qu'au bout d'un mois ils sont en état d'être mis en vente ; mais lorsqu'on les destine à passer la mer, il faut six semaines. Si le temps est pluvieux ou venteux, les harangs sechent plus lentement, surtout du côté qui est vers le vent. On a soin, autant qu'on le peut, de construire des lieux à l'abri du vent, desorte qu'ils soient défendus par d'autres maisons, par des arbres, des montagnes ou des collines.

Pour conserver & saler les harangs on se sert du sel d'Espagne qui y est bien plus propre que tout autre ; un baril & demi de sel suffit pour un last de harang ; le baril peut contenir environ sept cent de ceux

qui sont gras , il faut dix barils pour un last. Quand les pêcheurs se trouvent au milieu de la mer , & qu'ils n'ont pris que peu de poissons , ils le vident & le font sur les lieux ; mais ces harangs sont bien moins estimés que ceux qui ont été préparés à terre , parce qu'on y a beaucoup moins de commodité.

On appelle harangs de solstice , les harangs blancs ou salés , parce qu'on les prend vers le solstice d'été : ils sont plus gros & plus gras que les autres , on leur ôte les ouies & les boyaux , & on les accommode avec la saumure , c'est ce qu'on appelle des harangs pecqs. Les Hollandois sont plus renommés que les Anglois pour les accommoder de la sorte ; pour nous autres François , nous sommes dans l'habitude de secher des harangs au soleil , & de les durcir.

Les harangs ne frayent qu'une fois par an , c'est vers l'équinoxe d'automne , & c'est le temps où ils sont les meilleurs , avant néanmoins que d'avoir jetté leur frai : il en est à peu près de même de tous les autres poissons.

Les chiens marins , les marfouins , les noirs capers , autrement harangs baleines , se nourrissent de harangs , quand on leur ouvre l'estomach , on le trouve toujours rempli de ces poissons ; tout le monde sçait que le nord caper se tient principalement aux environs du coin extrême du nord , de la Norwege , qu'on appelle *cap du nord* , & c'est sans doute de cet endroit que ce poisson tire son nom ; il n'est pas douteux qu'il choisit ce poste préférablement à tout autre endroit de la mer , à cause des troupes prodigieuses des harangs qui cotoient la Norwege en descendant du nord. Il vient aussi aux environs de l'Islande , quand la faim le tourmente. Ce qu'il y a de remarquable dans le nord caper , c'est l'adresse qu'à ce poisson de rassembler les harangs dispersés dans les golfes de cette isle , & de les chasser devant lui vers la côte ; mais ce n'est pas encore là le trait le plus rusé de cet animal gourmand ; après avoir amassé dans un endroit ferré autant de ha-

rangs qu'il lui a été possible , il sçait exciter par un coup de queue donné à propos , un tourbillon très rapide , & capable d'entraîner même de petits canots de pêcheurs , ce tourbillon étourdit & comprime tellement les malheureux harangs , qu'ils entrent par tonneaux dans sa gueule qu'il tient ouverte en ce moment , en aspirant continuellement l'eau & l'air , ce qui les conduit en droiture dans son estomach comme dans un gouffre. Avant de finir ce qui regarde les harangs , & la maniere de les pêcher , nous observerons que les filets qu'on employe à cet usage doivent être faits avec des mailles bien ferrées , pour que le poisson s'accroche aisément par les ouies ; on les tricotte quelquefois avec une espece de grosse soie de Perse pour les rendre plus durables ; quand ils sont achevés , on les teint en brun pour les rendre moins visibles.

La pêche du harang est un des principaux objets du commerce national des Hollandois ; les Magistrats ont pris les précautions les plus sages pour empêcher les citoyens d'en abuser , & la raison , c'est que la richesse du particulier fait dans cette contrée celle du public ; il y est donc défendu de jeter les filets en mer avant le 25 Juin , parce qu'on suppose qu'avant ce jour , le harang n'est point dans sa maturité , & que le transport pourroit le corrompre ; les maîtres des buses , les pilotes & les matelots même prêtent serment avant leur départ de Hollande , de ne pas précipiter la pêche , & ils le renouvellent à leur retour pour atester que personne n'a enfreint cette sage loi ; les Hollandois partent sur douze ou quinze cent buses , & jettent le premier filet la nuit du 26 de Juin. Cette pêche dure ordinairement jusqu'au quinze Juillet , & les filets se tendent entre deux buses.

Le harang qui se pêche en France a differens degrés de bonté suivant les différentes côtes du royaume où il se pêche. Dieppe , le Havre de grace , Honfleur & quelques petits ports de Normandie fournissent de

très-bons harangs ; celui de Dieppe est le meilleur , & approche assez du harang qu'on appelle en Hollande harang de marque , quoi qu'il soit cependant un peu plus sec ; on en pêche encore à Boulogne , en Picardie , mais il est de beaucoup inférieur à celui de Normandie. La pêche de ce poisson ne se fait sur les côtes de Normandie & de Picardie , que dans la saison d'automne ; il ne s'y en fait point en Août , comme dans les autres endroits : le harang qui se pêche en Bretagne au bas de la riviere de Vannes , vers Penerf , n'a de debit que dans la province.

On nomme harang pec , un harang blanc nouvellement salé que l'on mange tout crud en salade ; on le fait ordinairement dessaler & égouter avant que de le manger ; c'est un grand mets pour les Hollandois ; le harang frais se mange au sortir de la mer , soit grillé , soit frit , soit à la matelote ; on fait dessaler les harangs blancs salés , & on les mange rotis sur le gril , secs ou à l'huile & au vinaigre , ou avec la moutarde ; les harangs forets se mangent grillés & à l'huile ou à la saint menehout. Le harang frais convient en temps froid à toute sorte d'âge & de temperament, il est agréable au goût, & produit beaucoup de bons effets ; la chair en est tendre , peu resserrée en ses parties , peu visqueuse , & suffisamment chargée de principes huileux , balsamiques & de sels volatils. Quant aux harangs salés , ils ne sont propres qu'aux estomachs forts & robustes , & aux temperamens chauds & bilieux , les jeunes gens n'en doivent user qu'avec la dernière modération ; le harang fumé ou foret est encore moins bon que le salé , c'est un aliment qui échauffe beaucoup , qui donne des rapports désagréables , & qui excite la soif : l'un & l'autre de ces harangs sont cependant d'une grande consommation & d'une grande ressource dans le carême pour les gens de travail & les personnes dont la fortune est bornée.

On peut employer en médecine le harang entier ou

quelques-unes de ses parties ; la cendre de ce poisson à la dose d'un gros ou seulement d'un demi-gros dans un verre de vin blanc , passe pour excellente contre le gravier des reins ; ses vesicules qu'on nomme *anima* , prises interieurement , sont diuretiques : on prétend que des harangs salés appliqués à la plante des pieds aux personnes qui ont la fièvre , détournent les humeurs de leur tête , & apaisent l'ardeur febrile. Il y a à Colmar un empyrique qui en recommande l'application à la partie susdite dans les cas d'hidropisie , & on prétend qu'il réussit quelquefois. M. Andry recommandoit contre les douleurs de la goutte sur l'endroit affecté , un harang salé ouvert en long par le milieu , & il assure avoir vu réussir plusieurs fois ce remede. On fait entrer la saumure du harang dans les lavemens pour la sciatique & l'hidropisie ; si on applique cette même saumure exterieurement , elle délaye les ulceres fetides , arrête les progrès de la gangrene , & dissipe les tumeurs scrophuleuses ; elle est encore très vantée pour la squinancie en la mêlant avec du miel , & en faisant du tout un liniment sur la partie affectée.

En 1764 , un épicier de Paris , dit M. Valmont de Bomare , annonça aux habitans de cette capitale , une espece de poisson d'un goût fort exquis , & qu'il distribuoit sous le nom de *frigard* à 4 sols la piece ; ce poisson qui lui venoit des côtes de Flandres en très-petits barils , n'étoit qu'un harang cuit dans une espece de court-bouillon aromatisé par la sauge , le laurier , le thim , &c.

HARAS. Nous avons expliqué ce qu'on entend par *Haras* à l'art. *Cheval*. Voyez cet article Tom. I. Il paroît depuis peu un excellent mémoire sur cette matiere , par M. le Boucher de Croso , il est divisé en deux parties , il n'y a que la premiere qui paroisse. Le premier objet qui s'y trouve traité est le croisement des races ; Saulnier en parlant des chevaux que Louis XIV fit venir de Turquie , de Barbarie & d'Espagne ,

observa que ces chevaux qui n'avoient rien fait qui vaille avec les cauales des pays orientaux , firent des merveilles avec celles de France : il faut donc, dit l'Auteur de ce mémoire , croiser les races en opposant les climats , afin de corriger ce qui est un excès dans les pays chauds , par ce qui est défaut dans les pays froids , & réciproquement ; assortir le poil & la taille , avoir égard à la difference ou à la réciprocité des figures du cheval & de la jument , afin de corriger les défauts de l'un par les perfections de l'autre ; donner par exemple , à une jument un peu trop épaisse , un cheval étoffé , mais fin ; à une petite jument un cheval plus haut qu'elle ; à une jument qui pêche par l'avant main , un cheval qui ait la tête & l'encolure noble ; opposer de même autant qu'il est possible , les mœurs , l'âge & le temperament ; donner à une jument jeune , un cheval qui soit plus âgé sans être vieux , à une jument vieille un cheval plus jeune , & à une jument fougueuse un cheval froid , & réciproquement ; enfin aller par nuances pour approcher de la belle nature. Ces précautions & beaucoup d'autres détaillées dans ce mémoire , sont négligées , principalement dans la province de Bretagne , pour laquelle l'ouvrage a été rédigé , c'est ce qui fait , dit l'auteur , que les chevaux Bretons ne méritent aucune réputation ; les haras vagues & dispersés , conduits comme ils le sont en France , & surtout l'obligation imposée en Breragne d'envoyer toutes les jumens d'une telle paroisse à tel endroit , sont la source de la dégénération de l'espece ; le plus souvent un nourricier se sert pour étalon d'un poulain qu'il a élevé , & dans lequel il trouve des qualités qu'il prise ; s'il n'en a pas , il préfere de faire servir sa jument par un cheval appelé *supplément* , & n'a recours que malgré lui en quelque sorte au cheval donné par la province. Lorsque dans la province il n'y a point de supplément , il aime mieux payer le droit au garde étalon , qui a un cheval du

Roi, & auquel ce droit suffit, & va en payer un second dans la paroisse voisine, où il se trouve un supplément, lequel est toujours un cheval né dans le pays, bien gros, bien large, taillé en taureau, principalement par la tête.

Ce supplément chéri, qui pourroit au moins donner des chevaux tels que lui, s'il étoit bien ménagé, trouve sa perte dans sa réputation; au lieu de vingt jumens, il en sert cent & plus; au lieu d'une par jour on lui en donne trois, quatre & cinq, & jusqu'à six & huit; il les trompe, ou ne peut donner que des chevaux manqués, tels qu'on les voit tous les jours; il faut encore observer que c'est le plus communément un cheval de trente mois ou trois ans qu'on force de nourriture pendant la monte, & qu'on vend quelques mois après.

L'Auteur fait voir l'avantage qu'il y auroit de ne vendre les chevaux qu'à quatre ou cinq ans, mais pour cet effet il faudroit augmenter les prairies; il propose aussi l'établissement des haras fixes, il en calcule la dépense, & il indique la maniere de les composer, de les administrer, & les encouragemens par lesquels on doit les soutenir; il rappelle à ce sujet les exemples que nous donne l'Angleterre: en le faisant, dit l'Auteur, les méthodes utiles prendront la place des routines défectueuses, & comme celles-ci se perpétueront d'âge en âge, alors un meilleur assortiment, une meilleure nourriture, une bonne éducation, donneront aux chevaux Bretons des qualités, un prix & une réputation qu'ils n'eurent jamais; on ne les vendra plus si jeunes, & on en élèvera d'avantage, parce qu'ils offriront un plus grand bénéfice; l'agriculture prendra de la vigueur, le commerce aura de la circulation & de l'activité; les dépenses faites & à faire ne seront plus inutiles; on les renouvellera au plus tous les dix ans, & ce renouvellement se bornera à l'achat d'un petit nombre d'étalons; on jouira alors en entier

de

de la satisfaction d'avoir rendu un service à l'état, en enrichissant la province. L'Auteur du mémoire analysé finit par applaudir aux auteurs des éphémérides du Citoyen qui dans le Tom. V. année 1770, demandent le retour de la liberté, & la suppression de l'ancien service, comme des moyens de rétablir les haras en Franche-Comté.

Nous nous serions plus étendus sur cet excellent mémoire, si nous n'avions pas déjà parlé suffisamment des haras dans l'article ci-dessus indiqué; mais comme nous l'avons fait, nous nous sommes seulement contenté d'insérer ici l'extrait qui en a été rédigé par les Auteurs du Journal des Sçavans; il est d'ailleurs, on ne peut pas plus, exact.

HARASSÉ se dit d'un cheval dont la peau est attachée aux os, & qui ne peut profiter; on médicamente cet animal, on le laisse reposer, on le nourrit à l'ordinaire, & on le fait travailler peu dans le commencement.

HARBON. C'est un terme de chasse; les piqueurs s'en servent lorsqu'ils font chasser les chiens courans pour le loup.

HARDE en terme de venerie, est une troupe de bêtes sauvages ramassées ensemble: ce terme se dit encore en fauconnerie. Voyez art. *Fauconnerie*.

HARDER LES CHIENS DANS L'ORDRE. C'est une dénomination qui signifie la même chose que si on disoit: les placer chacun suivant sa force pour aller de meute, ou aux relais.

HARDÉES. On entend par ce mot en terme de chasse, les ruptures ou fracas que font les biches dans les jeunes taillis où elles vont viander.

HARDOIS. Ce sont de petits brins de bois qu'on trouve écorchés, & où le cerf a touché de la tête, lorsqu'il veut ôter cette peau velue qui le couvre.

HARLE. C'est une espece de plongeon, qu'on nomme ainsi vers les rives de la Loire, comme à

Cone , à la Charité , à Nevers , &c. Il est connu à Paris sous le nom de tiers ou de morillon. La grosseur de cette oiseau surpasse un peu celle du Canard domestique ; les plumes de sa tête se relevent en forme de huppe , & sont d'un verd sombre , changeant en violet , ainsi que celles de la gorge & de la partie du col la plus voisine de la tête : son bec est dentelé comme une scie , crochu par le bout , & de figure presque cylindrique ; la partie superieure du dos est d'un beau noir de velours , le bas des côtés est blanchâtre , avec de petites lignes cendrées ; le reste du plumage inferieur est d'un blanc tirant sur le fauve ; sa chair est tout à la fois insipide & malsaine.

Outre l'harle que nous venons de décrire , il y en a encore de plusieurs autres especes ; la premiere est le harle huppé , & en effet cet oiseau a une très-belle huppe composée de plumes très-déliées , dont quelques-unes ont plus de trois pouces de longueur & retombent en arriere : elles sont d'un noir violet , ou d'un verd sombre ainsi que toute la tête ; son col est entouré d'un collier blanc , un noir de velours orne les épaules ; les reins & le croupion sont rayés de brun & de gris blanc ; les autres parties du corps en-dessous sont blanches.

La seconde espece est le petit harle huppé , ou la piette , il est fort connu selon Belon dans le Soissonnois & le Beauvoisis , & a plus de taille que la sarcelle ; il est mi-partie noir , mi-partie blanc , au reste sa couleur n'est pas constante ; il y en a de tout blancs , & d'autres qui sont mêlés de noir ; cet oiseau porte une huppe blanche au sommet de la tête , & d'un verd obscur changeant en un violet très foncé sur l'occiput ; ses yeux sont enfermés dans une grande tache d'un noir changeant en verd ; la femelle un peu plus petite que le mâle est d'un fauve rembruni à la tête & aux joues.

La troisieme est le cendré ou le bievre , il est un peu plus gros qu'un canard domestique , & il a une

belle huppe d'un rouge bai ; il fait beaucoup de dégât dans les étangs & les rivières où il y a du poisson ; il ne fait son nid que sur les arbres & les rochers ; sa chair n'est gueres estimée. Cet oiseau a dans le corps une cavité ou membrane qui sert à conserver l'air ; cette partie est particulière aux oiseaux plongeurs.

La quatrième espèce est le harle étoilé : on le nomme ainsi , parce qu'il a au-dessous des yeux une tache blanche en forme d'étoile. Nous passons ici sous silence les autres espèces de harle , comme étant moins connues.

HARNACHER C'est mettre aux chevaux leurs harnois ; un chartier avant que de mettre le collier à ses chevaux , doit prendre garde si rien ne peut les blesser, soit au poitrail, aux épaules & surtout sur le garrot , & si le collier de chaque cheval est garni de tout ce qui est nécessaire ; il examinera surtout si la sellette qu'il met sur le dos du limonier ne peut pas le blesser ; si cette sellette porte par-tout également , & si elle est bien bourée il prendra encore garde si l'avaloir est en bon état , & si les traits & les autres parties des harnois sont bonnes.

HARNOIS, se dit d'une charette & de tout l'équipage qu'on employe pour le faire mouvoir ; un harnois est composé de selles , brides , croupières , traits , & autres semblables équipages dont on harnache les chevaux de selle , de carosse , de charrette & de charrie : on donne encore le nom de harnois à tout l'équipage que les oiseleurs employent pour la chasse des petits oiseaux , & les selliers appellent *harnacheurs* les ouvriers qui travaillent aux harnois.

HAROUT-ALY. C'est un terme de chasse ; le valet de limier s'en sert , lorsqu'il parle à son limier , & qu'il le laisse courre la bête

HARPAIL en terme de chasse s'entend d'une troupe de bêtes fauves.

HARPE en terme de venerie est la même chose

que la griffe d'un chien : on dit encore d'un levrier ; qu'il est *harpé* , lorsqu'il a peu de ventre , & le devant & les côtés ovales.

HARY , HARRY. C'est le mot dont use le piqueur pour donner de la crainte aux chiens , lorsque la bête qu'ils chassent s'est accompagnée , afin de les obliger d'en garder le change.

HASE. C'est la femelle d'un lievre ou d'un lapin qui a porté.

HAYE. Terme de chasse dont on se sert pour arrêter les chiens qui chassent le change , & les ôter de dessus la voie ; & pour les arrêter seulement lorsqu'ils chassent droit , pour attendre les autres , il faut dire *derriere*.

HERIGOTÉ , en terme de chasse , est un chien qui a une marque aux jambes de derriere ; un chien retrouffé & herigoté est propre à faire un limier ; l'*herigoture* est un bon signe aux jambes de derriere d'un chien , quand il n'y en a pas plusieurs.

HERISSON. C'est de tous les animaux quadrupedes qui se trouvent en France le seul , dit M. d'Aubenton , qui soit couvert de piquans , aussi est-il le seul qui se pelotonne au point de cacher tous ses membres ; il n'a pour lors aucune ressemblance à un quadrupede , il ne paroît plus que sous la forme d'une pelotte hérissée de pointes ; cette pelotte n'est pas régulièrement ronde , elle a en quelque façon la figure d'un rein fort épais ; sa grande courbure convexe est formée par le dos de l'animal , dont le corps est courbé de façon que la tête se trouve à l'un des bouts de la petite courbure concave du rein , & la partie postérieure du corps à l'autre bout ; cette partie & la tête ne se touchent pas immédiatement , il reste un espace rempli par les piquans du front & de la croupe du hérisson qui forment vraiment une cavité semblable à l'enfoncement d'un rein ; quand le hérisson quitte cette attitude pour se mettre sur ses jambes , il porte sa tête

en avant, se dresse sur ses pieds, & marche comme les autres quadrupedes ; mais si on fait quelque bruit pour l'effrayer, si on vient à le toucher, ou si on le saisit, il se remet bien vite en pelotte ; il ne fait cependant pas cette opération si lestement, qu'on n'y distingue differens temps ; il courbe d'abord son dos, & panche la tête sur sa poitrine ; ses yeux se ferment pour lors, & la peau des côtés du corps s'étend en bas, & enveloppe les jambes ; enfin la peau de la croupe glisse en dessous & couvre la queue & les pieds de derriere.

Quand le hérifson se trouve debout sur ses jambes, ce n'est pas un animal bien joli, il est même très-informe ; on ne peut mieux le comparer qu'à une masse oblongue, convexe en dessus, terminée en avant par un museau fort mince, & montée sur quatre jambes si courtes, que l'on ne voit que les pieds ; on ne distingue pas le cou. Les oreilles de l'hérifson sont larges, rondes & courtes, les yeux petits & saillans, & la queue fort menue & fort courte.

On a distingué anciennement deux especes d'hérifson, & on a tiré leurs caracteres distinctifs de la figure de leur museau, mais cette distinction n'est pas des plus exactes, il n'y en a réellement que d'une seule espece. M. d'Aubenton rapporte la description anatomique de l'hérifson : nous ne nous y arrêterons pas ici, cet animal n'étant pas un de ceux auxquels nous devons spécialement nous attacher dans ce Dictionnaire ; nous aimons mieux rapporter d'après M. de Buffon, ses mœurs & son caractere, c'est ce qui est de plus intéressant.

Le renard sçait beaucoup de choses, le hérifson n'en sçait qu'une, dit M. de Buffon d'après les anciens, il sçait se défendre sans combattre, & blesser sans attaquer ; n'ayant que peu de force, & nulle agilité pour fuir, il a reçu de la nature une armure épineuse, avec la facilité de se resserrer en boule, & de présenter de tous côtés des armes défensives, poignantes, & qui

rebutent ses ennemis ; plus ils le tourmentent , plus il se hériffe & se resserre ; il se défend encore par l'effet même de la peur , il lâche son urine , dont l'odeur & l'humidité se répandant sur tout son corps , achevent de les dégouter ; aussi la plûpart des chiens , continue M. de Buffon , se contentent de l'aboyer , & ne se soucient pas de le saisir Il s'en trouve cependant quelques-uns qui trouvent moyen d'en venir à bout en se piquant les pieds , & se mettant la gueule tout en sang ; il ne craint ni la fouine , ni la marte , ni le putois , ni le furet , ni la belette , ni les oiseaux de proie ; la femelle & le mâle sont également couverts d'épine depuis la tête jusqu'à la queue , & il ne se trouve que le dessous du corps qui soit garni de poils ; par conséquent ces mêmes armes qui leur sont d'une si grande utilité contre leur ennemi , leur sont de la plus grande incommodité , lorsqu'ils veulent une fois s'unir. Ils ne peuvent s'accoupler à la façon des autres quadrupedes , ils doivent être face à face , debouts ou couchés ; ces animaux se cherchent surtout au printemps , & ils ne produisent qu'au commencement de l'été ; la nichée est de trois ou quatre , & quelquefois même de cinq : ils sont blancs dans le premier temps , & l'on voit seulement sur leur peau la naissance des épines ; on ne peut pas faire nicher ni accoupler des hériffons dans une chambre , tant ces animaux aiment leur liberté , & lorsque la femelle se trouve enfermée avec ses petits , elle les dévore plutôt que de les allaiter. M. de Buffon dit l'avoir observé , il ajoute même que l'hériffon a autant de malice qu'un singe , il en donne pour exemple un de ces animaux qui après s'être glissé dans la cuisine , découvrit une petite marmite , en tira la viande , & y fit ses ordures. Quand on met des hériffons dans un jardin , ils n'y font pas grand mal , à peine s'apperçoit-on qu'il y en a ; ils y vivent de fruits tombés , ils fouillent la terre avec le nez à une petite profondeur ; ils mangent les hannetons , les scarabées ,

les grillons , les vers , & quelques racines , ils sont aussi très avides de viande , & la mangent cuite ou crue. A la campagne on les trouve fréquemment dans les bois , sous les troncs des vieux arbres , de même que dans les fentes des rochers , surtout dans les monceaux de pierre qu'on amasse dans les champs & dans les vignes. M. de Buffon ne pense pas que ces animaux montent sur les arbres , n'y qu'ils se servent de leurs épines pour emporter des fruits ou des graines de raisins ; c'est avec la gueule qu'ils prennent ce qu'ils veulent saisir , & ils se tiennent toujours au pied des arbres dans un creux ou sous la mousse ; ils ne bougent pas tant qu'il est jour , mais ils courent , ou plutôt ils marchent pendant toute la nuit ; ils approchent rarement des habitations , ils préfèrent les lieux élevés & secs , quoiqu'ils se trouvent aussi quelquefois dans les prés. On les prend à la main , ils ne fuient pas , ils ne se défendent ni des pieds ni des dents , mais ils se mettent en boule dès qu'on les touche , ainsi que nous l'avons déjà observé , mais pour les faire étendre , il n'y a qu'à les plonger dans l'eau ; ils dorment pendant l'hiver , par conséquent les provisions qu'on dit qu'ils font pendant l'été , ne leur peuvent être d'aucune utilité ; ils ne mangent pas même beaucoup en d'autres temps , & peuvent se passer assez longtemps de nourriture ; ils ont le sang froid à peu près comme les autres animaux qui dorment en hiver. M. Tempe assure qu'ayant ouvert deux de ces animaux , il en détacha le cœur , dont le systole & le dyastole continuerent deux heures entières. Il fit éprouver à ces visceres pendant la dernière demi-heure une convulsion à chaque piqueure qu'il leur faisoit : le hérifson abonde en excremens.

Sa chair est astringente , difficile à digerer , & nourrit peu ; on n'en mange pas même en France , sa peau servoit autrefois de vergette & de frottoir pour serancer le chanvre. On donne comme un excellent remede contre l'incontinence d'urine , surtout de celle

qui suit quelquefois un accouchement difficile, le remede suivant : on prend de la poudre de hérifson calciné trois gros, de celle de gesier de coq desseché un gros, on mêle le tout pour une poudre, dont la dose sera d'un gros : nous ne garantissons pas l'efficacité d'un pareil remede, n'en ayant jamais fait usage.

HERON. C'est un grand oiseau sauvage & aquatique, à col long & à grand bec, qui vit de poissons, & qui sert pour la fauconnerie ; il y en a de plusieurs especes : le héron gris ou cendré, & le héron étoilé, autrement butor, sont les deux especes les plus connues, nous ne ferons conséquemment mention que de celles-ci.

Le héron cendré est beaucoup plus petit que la grue & la cigogne ; on compte depuis le bout de son bec jusqu'au bout de ses ongles quatre pieds de longueur, & trois pieds jusqu'au bout de la queue ou environ ; son bec est long d'un demi pied, fort droit, pyramidal, & d'un verd jaunâtre ou brunâtre ; ce bec a une fossette gravée depuis les narines jusqu'à la pointe, les côtés un peu âpres & dentelés en arriere vers l'extrémité, pour pouvoir mieux retenir les poissons glissans dont cet oiseau se nourrit ; les plumes anterieures du sommet de la tête sont blanches ; il a une crête noire, haute & prolongée de quatre pouces & demi, celle du mâle est communément bleuâtre, composée de trois plumes, longues de huit pouces, pendantes & couchées en arriere : on estime beaucoup ces plumes, elles tombent dans le temps de la mue pour être remplacées par d'autres ; le menton du héron est blanc ; son col est cendré rouffâtre ; sa gorge est blanche, tachetée de noir ; son dos est lanugineux, couvert de longues plumes cendrées & bigarrées de blanc ; le milieu de la poitrine & le dessous de son croupion sont un peu jaunâtres ; on remarque une grande tache noire au-dessous de ses épaules, d'où part une raie noire qui va jusqu'à l'anus ; les plumes de ses ailes sont extrême-

ment longues , grises & noires ; sa queue est cendrée & courte , ses jambes sont fort longues & dégarnies de plumes ainsi & de même que les cuisses , & verdâtres comme ses pieds , ses doigts sont aussi très-longs , on remarque une dentelure à celui du milieu ; son estomach est lâche , plus membraneux que musculueux , ses intestins vers l'anús à l'endroit où est le siege des appendices , sont plus lâches que dans les autres oiseaux ; les appendices cœcales ne sont pas dans le héron au nombre de deux comme dans les autres oiseaux , mais il ne s'y en trouve qu'une comme dans les quadrupedes , cependant plus grande & plus grosse ; l'œsophage de cet oiseau est fort dilaté sous le menton , il y a une appendice au milieu de la fourchette ; la vésicule de son fiel est longue ; on compte à son col dix-huit vertebres , dont la cinquieme est differemment posée que les autres , puisqu'elle réfléchit en haut.

Le héron se nourrit de poissons , de grenouilles , &c. il blesse même souvent de grands poissons sans les tirer de l'eau ou les emporte. Il engraisse ses petits avec les intestins de poisson , avec la chair , &c. Il a naturellement sa tête ramenée entre les deux épaules , & le col contourné ; sa trachée artere passe deux fois en ligne droite par les vertebres du col , avant que d'entrer dans la poitrine. Le héron n'est pas rare en basse Bretagne , il fait son nid au sommet des arbres les plus élevés , on en voit assez souvent plusieurs ensemble très-peu éloignés les uns des autres , ses œufs sont d'un verd pâle tirant sur le bleuâtre : le mâle s'accouple en tenant ses jambes flechies sur le dos de la femelle , les pieds de celui là sont conséquemment à la tête , & ses genoux vers l'anús de celle-ci. Du temps de Belon on faisoit un commerce considerable des petits de héron. On a inventé de nos jours une méthode pour construire des especes de loges qu'on élève en l'air le long de quelques ruisseaux , & qu'on couvre seulement à claire voie , on donne à ces loges le nom

d'héronnières ; les hérons s'habituent à y dresser leur aires ; on en déniche facilement les petits , & on en tire un bon profit : leur chair passe pour être très-délicate, on la regarde en France comme un mets royal ; les grands en font beaucoup de cas.

L'aigle attaque le héron , & celui-ci meurt en se défendant ; quand ce dernier est assailli par le sacre ou par le gerfaut , il s'efforce de gagner le dessus en volant en haut , & non en fuyant au loin , & met alors son bec par dessous son aîle ; par cette ruse il se défend fort bien contre les oiseaux de proie , qui se laissent enfler par ce bec , lorsqu'ils continuent leur poursuite ; aussi employe-t-on le héron pour le haut vol. Cet oiseau est solitaire de sa nature , il se tient communément dans l'eau , & il y fait la guerre au menu poisson en même-temps qu'il évite par cette attitude les insultes des oiseaux de proie & des quadrupèdes : on croit ordinairement que ses grandes aîles devroient l'incommoder à cause de sa petitesse , mais il s'en sert avantageusement pour faire de grands mouvemens dans l'air , & emporte par ce moyen de lourds fardeaux dans son nid , qui est souvent distant de deux lieues de l'endroit où il va pêcher.

On fait avec les jeunes hérons des patés qui sont très estimés, on les sert sur les meilleures tables. Leur graisse est en usage en médecine , elle est émolliente & résolutive , elle appaise même les douleurs de la goutte , si on l'applique en liniment , à ce qu'on prétend ; on la donne aussi comme un remède excellent pour éclaircir la vue , & si on en croit plusieurs Auteurs , elle ôte la surdité pourvu qu'on en introduise dans les oreilles.

Le butor que nous avons dit être une espèce d'héron , est un oiseau aquatique , qui a environ trois pieds de longueur , depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des ongles ; sa tête est petite & étroite , le sommet en est noir ; la gorge & les côtés du col sont roussâtres avec des taches noires & régulières , & le col est couvert

de grandes plumes, ce qui fait paroître l'oiseau plus court & plus gros qu'il ne l'est en effet, tout le plumage en est fauve, ou d'un roux tacheté de noir : la queue est très-courte & petite, le bec est droit & fort pyramidal, très pointu, tranchant des deux côtés, & de couleur verdâtre ; la machoire inferieure entre dans la superieure ; l'iris de ses yeux est d'une couleur jaunâtre, & sa bouche a une ouverture fort ample, cette ouverture va jusqu'au dehors des yeux, desorte qu'on diroit que les yeux se trouvent dans le bec ; les oreilles du butor sont grandes, ses jambes ne sont pas emplumées au-dessus des articulations ; ses pieds sont verts, ses doigts sont allongés, & ses ongles sont longs & forts : le doigt exterior tient au doigt du milieu ; il a le côté interieur dentelé, comme cela s'observe dans tous les oiseaux de ce genre.

On a donné à cet oiseau le nom de butor, parce qu'il crie le bec dans la boue, & qu'il imite le mugissement d'un taureau. On distingue de deux sortes de butor, le rouge & le hupé : la chair du premier sent beaucoup le sauvagin ; quand il y a beaucoup de poisson dans un endroit, il y reste comme immobile pour y attendre sa proie ; il contracte son cou, & blesse le chasseur qui le veut saisir ; le butor hupé est de tous les hérons le plus petit. Cet oiseau fait trois, cinq ou sept œufs dans un nid construit en terre sur une touffe de jonc ; il commence à chanter en Février, & finit quand le temps de ses amours est passé ; en automne après le coucher du soleil, les butors s'élevent à une très-grande hauteur, même à perte de vue, & toujours en ligne spirale : on les trouve ordinairement près des étangs & des rivieres où il y a du poisson, on les prend avec des hameçons, on les appâte avec une grenouille ou quelque poisson gros de trois doigts. C'est la grande voracité de ces oiseaux qui occasionne leur perte.

Avant de finir l'article concernant le héron, nous

observerons que l'Empereur Charles VI. prit en 1723 un héron , au pied du quel se trouva un anneau qui lui avoit été mis en 1651 par Ferdinand III. L'Empereur fit ôter cet anneau pour le remplacer par un autre auquel fut mise cet inscription : *pris par Charles VI. en 1723.* l'oiseau fut ensuite lâché : il avoit au moins 72 ans quand il fut pris pour la seconde fois. Les hérons se chassent & se prennent ordinairement comme les oies sauvages.

HERONIER se dit d'un faucon instruit au vol du héron , un faucon héronier mis au vol plus bas , est nommé *nonet*. Pour qu'un oiseau héronier soit bon , il doit être sec , vite , bien disposé , alerte , déchargé de cuisine.

HIBOU. Voyez ce que nous en avons dit à l'article *Duc* , en parlant du moyen duc , qui est le vrai hibou.

HIPPOTAURE ou JUMART. C'est un animal mulâtre qui provient de l'accouplement d'un cheval avec une vache. Il y a des provinces ou on se fait un plaisir de donner lieu à la production de cet animal , qui a communément la tête du taureau , & le reste presque semblable au cheval. Voyez ce que nous en dirons art. *Jumart*.

HIRONDELLE. C'est un oiseau de passage , dont le retour & le départ prédissent de quinze jours celui des autres oiseaux. Ce qui l'attire dans ce pays pendant les six beaux mois de l'année sont les alimens qu'il y trouve , telles que des cigales , des mouches , & autres especes d'insectes.

Quand les hirondelles sont prêtes à partir , elles tiennent leur assemblée générale au bord d'un étang , ou bien sur les échelas des vignes , & profitent du restant des beaux jours pour décamper en silence , & pour passer dans un autre climat qui leur soit propre , v. g. En Egypte & en Arabie. Quelques-uns prétendent que les hirondelles passent l'hiver sans manger , & qu'elles restent engourdies dans des trous de mur , mais cela ne

paroît pas aussi vraisemblable que leur émigration.

Le gazouillement de ces oiseaux est assez agréable, mais il est un peu monotone, ils chantent dès le grand matin dans les longs jours ; ils ne sçavent que très-peu marcher, mais ils ont plus d'agilité dans le vol, qu'aucun autre oiseau ; leur vol est aussi flexible que rapide ; ils rasent presque toujours la terre en volant, soit pour éviter par-là le vent, soit pour faire la chasse à certaines mouches qui ne volent pas bien haut ; ils entrent hardiment & même étourdiment dans les maisons & les églises. Leur nid est construit avec un art & une dextérité admirable. Tout le monde le connoît, & personne ne se lasse cependant de l'admirer ; la première couvée des hirondelles est de cinq à six œufs tout blancs, & la seconde de quatre à cinq, car elles en font ordinairement deux par an ; rien n'est plus admirable que de voir l'agitation & d'entendre les cris du pere & de la mere pour appeller à leur secours les autres hirondelles, lorsqu'on touche à leur nid ou à leurs petits ; quand leur première couvée est envolée, ces oiseaux cherchent dans le voisinage un étang ou une mare, ou quelque autres endroits garnis de roseaux ; c'est-là qu'ils se retranchent à l'abri de leurs ennemis, jusqu'au temps de la seconde couvée.

La langue de l'hirondelle est fendue en deux, une belle couleur de marron distingue le sinciput & la gorge, tout le dessus du corps est d'un noir bleu fort éclatant, & le dessous d'une couleur blanchâtre mêlée d'une légère teinte de marron, sa queue est fourchue.

On ne peut faire vivre l'hirondelle en cage, elle s'attache, elle caresse, elle fait son nid dans une chambre, mais si on l'enferme elle meurt ; il y a différentes especes d'hirondelles, nous ne nous y arrêterons pas ici, nous nous contenterons seulement de rapporter les usages médicaux de cet oiseau ; on ne l'employe pas en aliment, sa sécheresse & sa maigreur le font absolument rejeter : l'hirondelle passe pour être un

très-bon remede contre l'épilepsie, la squinancie, & les autres inflammations de la gorge, on lui attribue aussi la propriété d'éclaircir & de fortifier la vue. On fait dessécher les hirondeaux, disent les continuateurs de la matiere médicale de Geoffroy, à feu ouvert dans un vaisseau de terre, & après les avoir réduits en poudre, on en fait prendre un gros, soit seul, soit mêlé avec d'autres médicamens appropiés contre l'épilepsie, l'apoplexie, la paralysie & les vapeurs hysteriques. On conserve dans les boutiques une eau d'hirondelles composée, qui est très recommandée dans tous ces cas; la dose en est depuis une demi once jusqu'à trois onces. Tous les auteurs s'accordent unanimement pour regarder les petits d'hirondelle comme un très-bon remede contre la squinancie & la foiblesse de la vue, pris interieurement, ou appliqués exterieurement. On les fait dessécher sur le feu, & on en donne la cendre au malade depuis un demi gros jusqu'à un gros dans un verre d'eau; on mêle en outre cette cendre avec du miel, & on en fait un liniment à l'exterieur sur la gorge dans la squinancie, ou sur les yeux dans la foiblesse de vue; la fiente d'hirondelle est de sa nature chaude & acre, sa propriété est d'être résolutive, on la fait entrer dans les gargarismes contre la squinancie, on l'employe encore contre la difficulté d'uriner, contre les graviers & la colique néphrétique. C'est un puissant incisif qui atténue & déterge les glaires & les graviers adhérens aux conduits de l'urine: on attribue avec raison au nid d'hirondelle une qualité éprouvée à différentes fois contre la squinancie & l'inflammation des amigdales; on en fait dans ce cas un cataplasme.

On trouve dans l'estomach de quelques jeunes hirondelles une petite pierre de la grosseur d'une lentille, qu'on appelle pierre d'hirondelle; on en fait usage pour mettre dans les yeux, afin d'en faire sortir quelque ordure qui y est entrée.

HO, LOLO, LOLOO, LOLOOO. C'est le ton que prend le matin, le valet de limier, quand il est allé aux bois pour exciter son chien à aller devant, & rabattre des bêtes qui passeront.

HOCHEQUEUE. C'est un petit oiseau qui branle continuellement la queue; il s'appelle encore lavandiere. Voyez art. *Lavandiere*. Nous en donnerons pour lors la description.

HOMAS. Voyez art. *Langouste*.

HONGRE. C'est un cheval qu'on a coupé pour le rendre plus docile & plus patient. Les chevaux hongres ne sont pas si forts que les chevaux entiers; aussi ne les employe-on ordinairement que pour la selle.

HOU, HOU, APRÈS L'AMI, termes dont se sert le valet du limier, pour lui parler quand il détourne les bêtes fauves.

HOULETTE. C'est le bâton d'un berger, qui lui sert à lever des mottes pour jeter à ses moutons quand ils s'écartent, & à les ramener au troupeau. Les parties de la houlette sont la hampe, le crochet, la douille & la feuillette, qui est un fer taillé en demi cylindre.

HOUPER. C'est quand un chasseur appelle son compagnon pour l'avertir qu'il a trouvé une bête qu'on peut courir, & qui sort de sa guête pour entrer dans celle de son compagnon.

HOURAILLIS, se dit d'une méchante meute composée de chiens, qui ne peuvent être d'aucune utilité.

HOUZURES. Ce sont les crottes que le sanglier met sur les branches où il se frotte, & qui servent à faire connoître sa hauteur.

HUAN en terme de venerie, ce sont les deux aîles d'une buse ou d'un milan qu'on attache avec trois ou quatre grelots ou sonnettes de fauconnerie, au bout d'une baguette.

HUÉE. C'est le cris des chasseurs, quand le sanglier est pris: on se sert aussi de ce cri pour effrayer le loup quand on le poursuit.

HUITRE. C'est un coquillage de mer, du nombre des bivalves ; on mange cru l'animal qui y est renfermé avec un peu de poivre, ou cuit & apprêté de plusieurs façons ; pour que les huitres soient bonnes, il faut qu'elles soient nouvelles, d'une grandeur médiocre, tendres, humides, délicates, d'un bon goût, & qu'elles n'aient point été prises dans des eaux sales & bourbeuses. Nous avons suffisamment parlé des huitres dans nos Lettres sur les animaux qui se trouvent chez *Durand*, année 1769 & 1770, & dans la Nature considérée qui se trouve chez *Costard*.

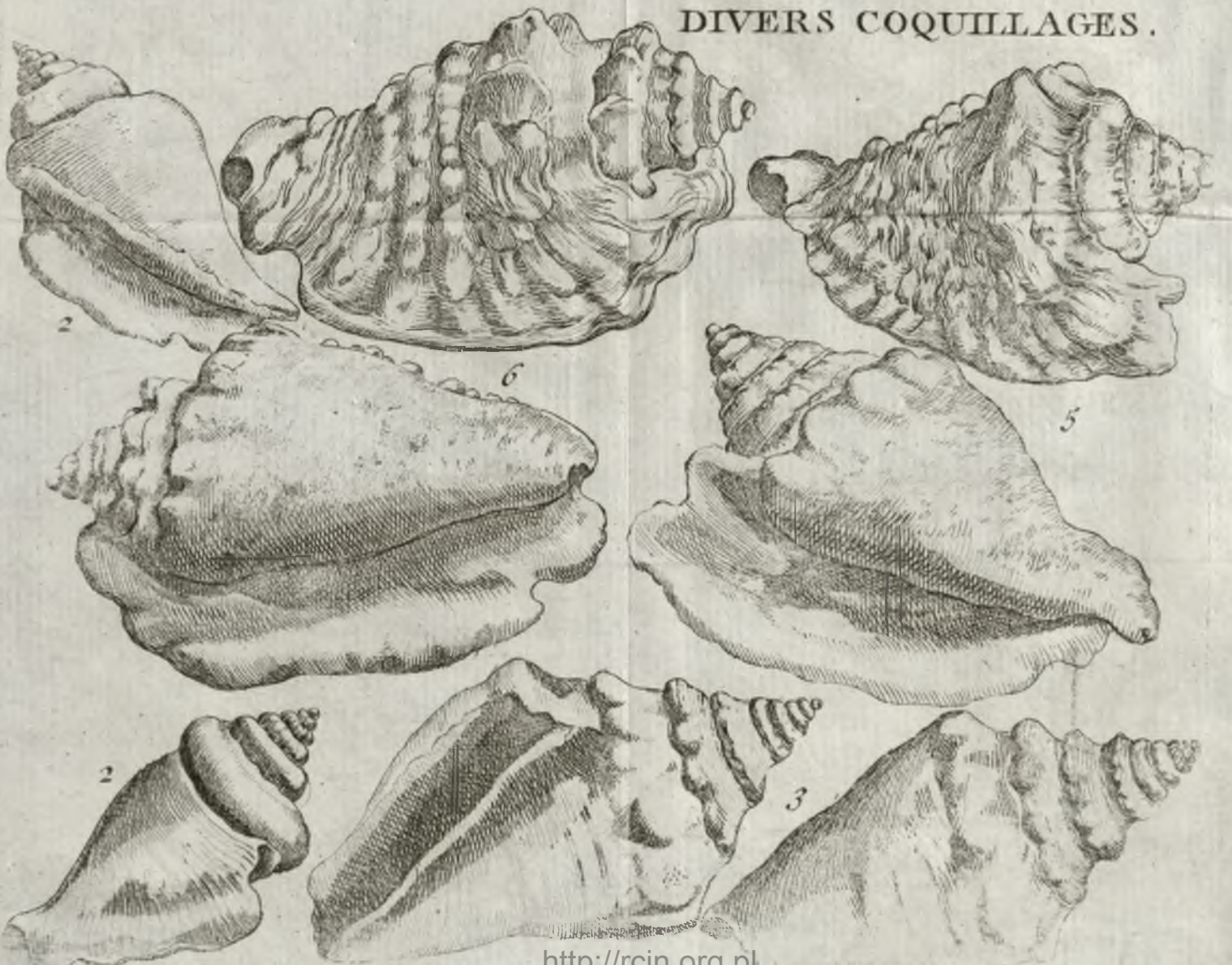
HUPPE. C'est un oiseau de la grosseur d'une grive, dont la tête est pointue & ornée d'une touffe de plumes en forme d'aigrettes ; ses ailes sont noires, son estomach roux, & son dos cendré. Cet oiseau n'est pas bon à manger, on tire cependant de sa substance un remède excellent contre la colique.

HURE. C'est le nom qu'on donne à la tête du sanglier, de l'ours, du loup & de toutes les bêtes mordantes.

Fin du Tome second.



DIVERS COQUILLAGES.





12.



11.

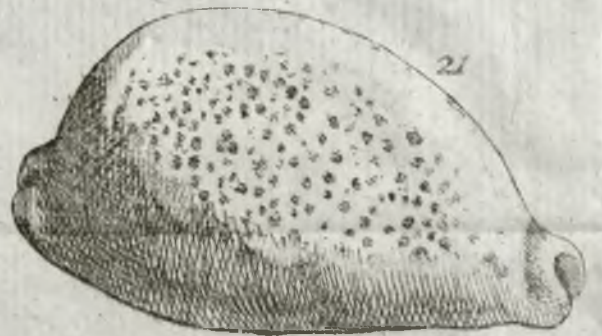


29.

DIVERS COQUILLAGES.



25.



21.



22.



23.



19.



20.



DIVERS COQUILLAGES.



COQ D'INDE NOIR.



POULE D'INDE PANACHÉE .



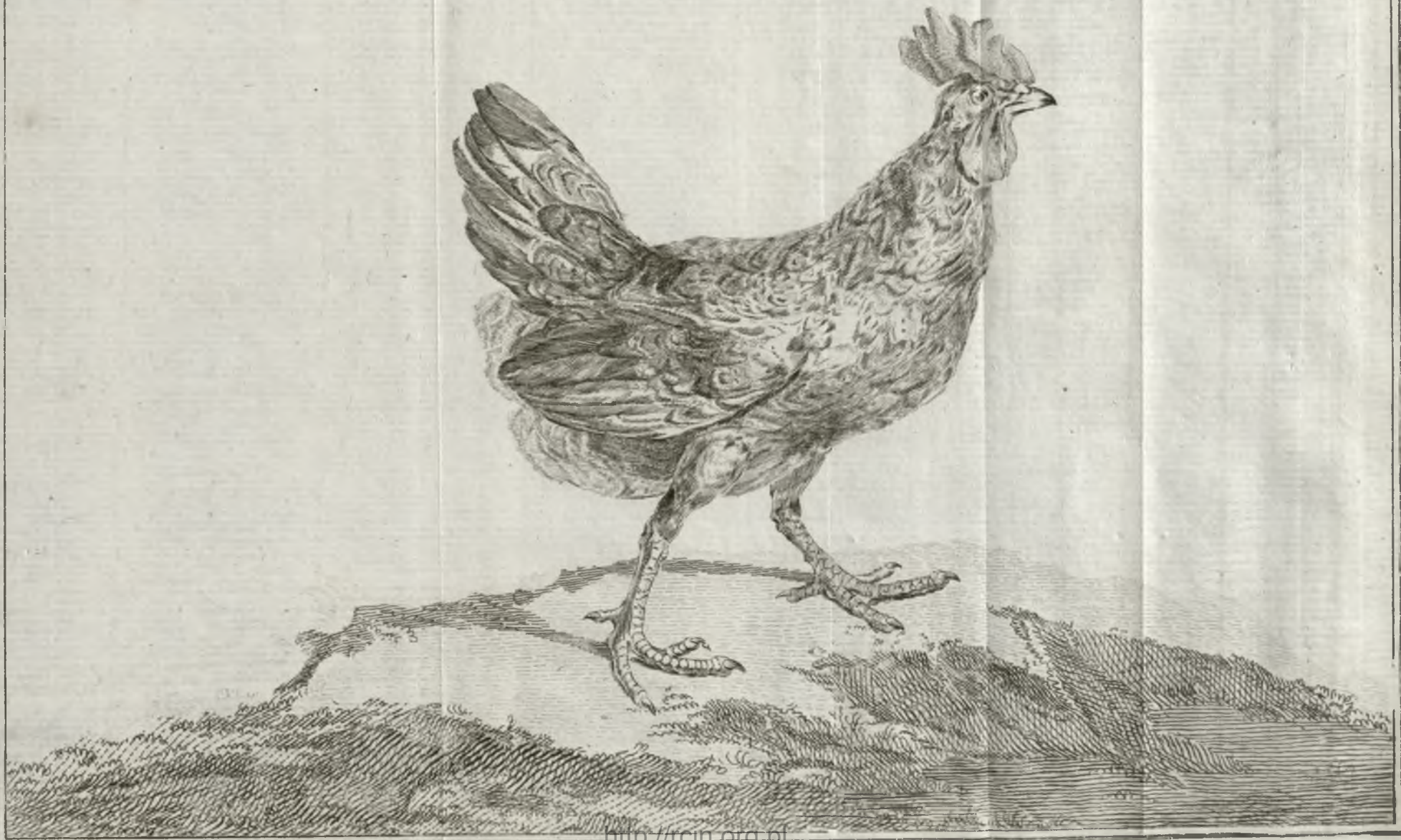
COQ D'INDE PANACHÉ.



COQ A CRÊTE, DORÉ.



POULE A CRÊTE, DORÉE.



COQ HUPE DE NUMIDIE .



POULE HUPEE DE NUMIDIE.



1755 / 1011 010 1755

COQ NAIN PATU.



POULE NAINÉ LATUE.



<http://rom.org.pl>

CHAT DES CHARTREUX .



CHAT D'ANGORA.

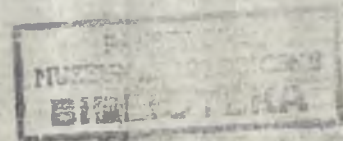


CHAT TIGRÉ.



CHAT D'ESPAGNE.





St.

Inst. Zool. PAN

Biblioteka

K. 4918.